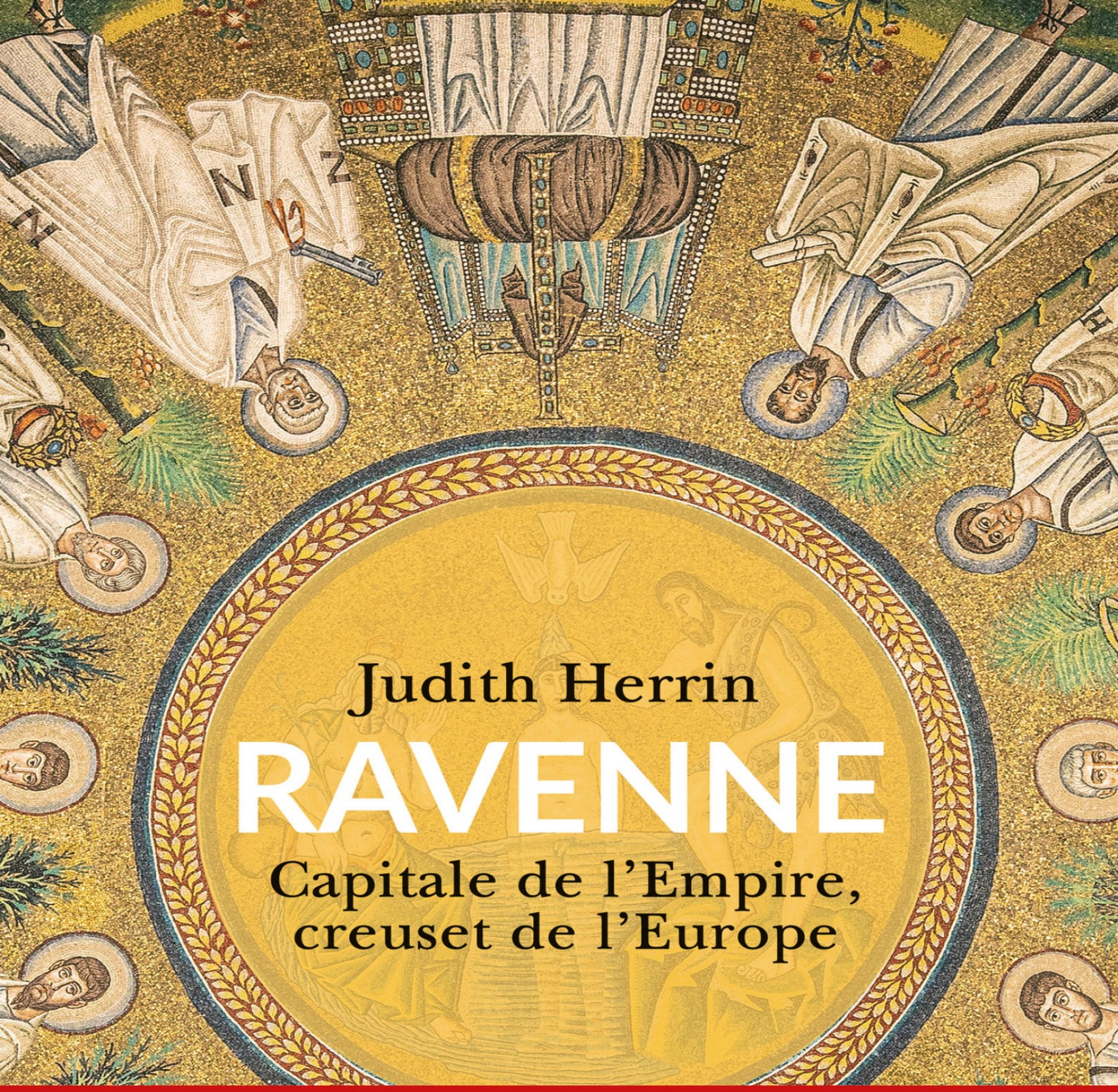


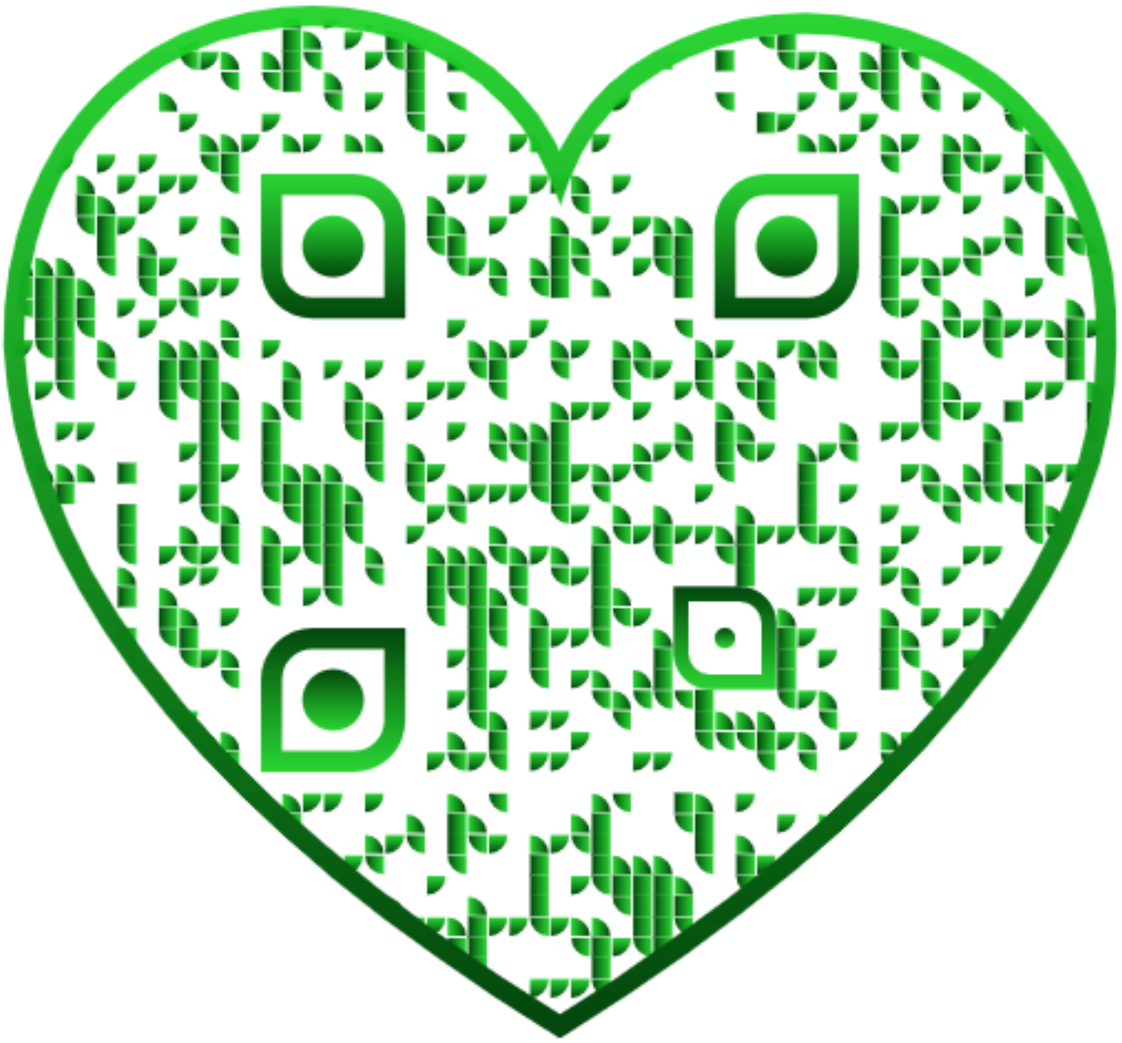
Judith Herrin

RAVENNE

Capitale de l'Empire, creuset de l'Europe

Quand l'Occident naît des ruines de l'Empire romain

PASSÉS/COMPOSÉS



Judith HERRIN

Ravenne

CAPITALE DE L'EMPIRE, CREUSET DE L'EUROPE

Traduit de l'anglais par Martine Devillers-Argouarc'h

PASSÉS/COMPOSÉS

À mes trois A
Alita, Asha et Anthony

Et tout en rêvant au nom antique de Ravenne, j'épiais le jour jusqu'au moment où masqué de blessures de flamme, le ciel de turquoise prit la teinte de l'or bruni.

Oh ! comme mon cœur brûla d'une jeune passion, quand bien loin par-delà les roseaux et les eaux stagnantes, j'aperçus cette cité sainte surgissant en traits clairs, et portant sa couronne de tours. J'accélérai mon galop, rivalisant avec le soleil couchant, et avant que se fussent éteintes les dernières lueurs cramoisies, je me vis enfin dans l'enceinte de Ravenne.

…

Adieu ! Adieu ! cette lampe d'argent, la lune, qui pour nous fait l'heure de minuit aussi claire que midi, éclaire sûrement tes tours, et fait bonne garde là où Dante dort, où Byron aimait à vivre.

Oscar Wilde, *La Maison de la courtisane*,
Nouveaux poèmes, traduction d'Albert Savine,
Stock, Paris, 1919.

Note sur la translittération

Certains lecteurs remarqueront peut-être un manque d'uniformité dans la translittération des noms propres. J'ai utilisé l'orthographe connue dans sa forme francisée, notamment pour les empereurs Constantin, Justinien, Léon et Maurice, les papes Sylvestre, Jean et Grégoire, et des personnages comme Arius et Boèce. Lorsqu'il n'existait pas de forme française généralement reconnue, j'ai distingué les souverains de Constantinople et leurs administrateurs de leurs homologues occidentaux en utilisant la terminaison *-os* pour les premiers et *-us* pour les seconds, ce qui explique que l'empereur Anastasios (Anastase I^{er}) ne s'appelle pas comme le pape Anastasius.

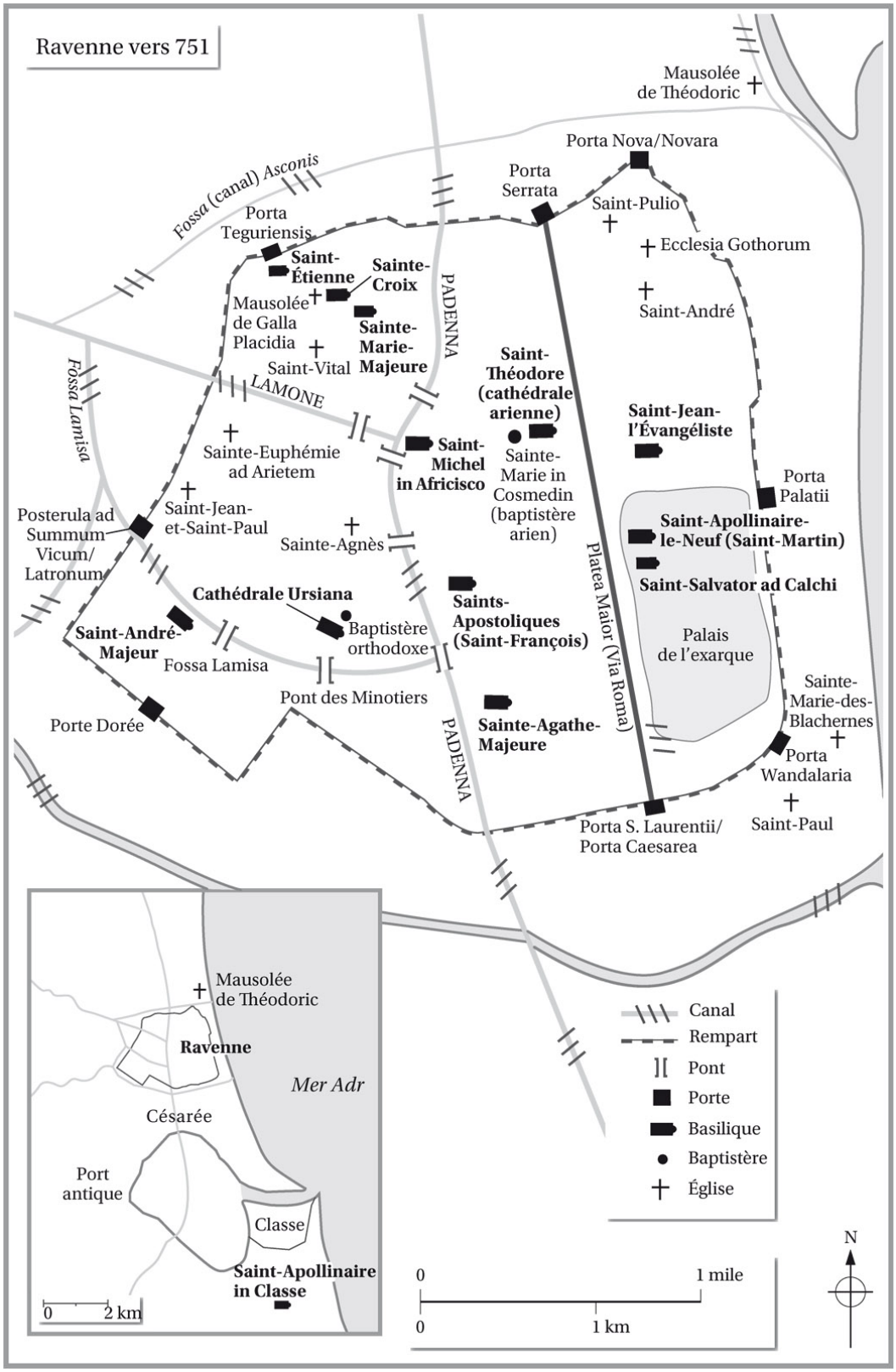
De même, pour les cartes et dans le corps du texte, ai-je pris, pour les noms de lieux très peu connus, l'orthographe employée dans les sources, gardant pour les autres la terminologie moderne.

Pour les titres et grades officiels, j'ai opté pour les termes usités à l'époque en ajoutant la définition lorsque cela me semblait nécessaire. Là encore, j'ai marqué la distinction entre grec et latin en orthographiant, par exemple, *strategos* pour les Grecs et *apocrisiarius* pour les Latins. Naturellement, sur une période de plus de quatre cents ans, quelques anomalies sont inévitables.

Le monde des premiers chrétiens
Londres
Paderborn
Rhin
Aix-la-Chapelle
Ingelheim
Mayence
Soissons
Trèves
Seine
Reims
Metz
Paris
Ponthion
Worms
Ratisbonne
Danube
NORIQUE
PANNONIE
Save
Loire
Poitiers
Vouillé
Lyon
Clermont-Ferrand
Genève
Alpes
Trieste
Frigidus
Vérone
Milan
Pô
Adda
Pola
Rhône
Bordeaux
Bologne
Ravenne
DALMATIE
Split
Singidunum
Sirmium
Danube
Nîmes
Arles
Narbonne
Marseille
Gênes
Pise
Florence
Apennins
Pérouse
Mer Adriatique
Pyrénées
CORSE
Rome
Dyrrachium
Barcelone
Naples
Salerne
Tarente
Mer des Baléares
SARDAIGNE
Mer Tyrrhénienne
Carthagène
Carthage
Hippone
NUMIDIE
Kairouan
SICILE
Syracuse
MAURITANIE
Mer Méditerranée
0
500 miles
0
500 kilomètres
CRIMÉE
Chersonèse
GÉORGIE
Mer Noire
ABKHAZIE
PAPHLAGONIE
Mer de Marmara
Claudioupolis
Serdica
Adrianople
Constantinople
Nicomédie
Nicée
ASIE MINEURE
Césarée
Cyzique
Nakolie
ILLYRIE
Thessalonique
Abydos
Akroinon
Synnade
Nazianze
Germanicia
Mer Égée
CHIOS
Larissa
Éphèse
Sozopol
Monts Taurus
Antioche
LYCIE
Patras
Athènes
CHYPRE
RHODES
Beyrouth
Damas
Yarmouk
Yarmouk
Jourdain
Césarée
Jérusalem
CRÈTE
Gortyne
Gaza
Alexandrie
N

L'Italie du VIe au VIIIe siècle
N
Sabione
Zuglio
Feltre
Tridentium
(Trente)
Asolo
Lac de Côme
VÉNÉTIE
FRIOUL
Alpes cottiennes
Monza
Brixia
Milan
LOMBARDIE
Pavie
Crémone
Mantoue
Placentia (Plaisance)
Pô
Bobbio
Vulturina
Brescello
Pollentia
VIA AEMILIA
Gênes
Bononia/
Bologne
Ravenne
DALMATIE
Luni
Lucques
Albenga
Florence
Pise
Arno
TOSCANE
Salone
Split
Voir carte ci-contre
VIA AMERINA
VIA FLAMINIA
Mer Adriatique
Todi
Spolète
Orvieto
Ameria
CORSE
Polymartium
Narni
Chieti
Horta
Castrum Valentis
Farfa
Ortona
Sutri
Nepi
Tibre
Rome
Mont Gargan
Lucera
Terracine
Mont Cassin
LONGOBARDIE
Bénévent
Capoue
CALABRE
Naples
Salerne
SARDAIGNE
LUCANIE
Mer
Tyrrhénienne
Squillace
Mer Méditerranée
Lilybée
SICILE
Syracuse
Cité
Ville
Route
Château
Monastère
0
150 miles
0
200 kilomètres

Les routes de Ravenne, du VIe au VIIIe siècle
N
VÉNÉTIE
FRIOUL
ISTRIE
Aquilée
Concordia
Opitergium (Oderzo)
Grado
Tergeste (Trieste)
Alpes juliennes
VIA POSTUMIA
Vicence
Altinum
Tarvisium (Trévise)
Vérone
Torcello
Patavium (Padoue)
Poreč
VIA POPILIA
Vicohabentia
Pô
Comacchio
Pola
Mer Adriatique
Forum Cornelii
Ravenne
VIA AEMILIA
Fayence
Sabis
Forum Livii (Forli)
Forum Popilii
Ad Novas
Cesena
Ariminum
Galeata
Conca
VIA FLAMINIA
Sarsina
San Marino
Pisaure
Urbino
Fanum Fortunae
Apennines
VIA AMERINA
Montefeltro
Senigallia
VIA FLAMINIA
Forum Sempronii
Ancône
Cale
Numana
Lucioli
Iesi
Osimo
Arcevia
Gubbio
VIA AMERINA
VIA FLAMINIA
Tadino
Pérouse
Nuceria
Cité
Ville
Route
Château
0
25 miles
0
25 kilomètres


Ravenne vers 751
Mausolée de Théodoric
Porta Nova/Novara
Porta Serrata
Saint-Pulio
Ecclesia Gothorum
Saint-André
Fossa (canal) Asconis
Porta Teguriensis
Saint-Étienne
Sainte-Croix
Mausolée de Galla Placidia
Saint-Vital
Sainte-Marie-Majeure
PADENNA
LAMONE
Fossa Lamisa
Saint-Théodore (cathédrale arienne)
Saint-Jean-l'Évangéliste
Sainte-Euphémie ad Arietem
Saint-Michel in Africisco
Sainte-Marie in Cosmedin (baptistère arien)
Porta Palatii
Posterula ad Summum Vicum/ Latronum
Saint-Jean-et-Saint-Paul
Sainte-Agnès
Saint-Apollinaire-le-Neuf (Saint-Martin)
Saint-Salvator ad Calchi
Platea Maior (Via Roma)
Cathédrale Ursiana
Saints-Apostoliques (Saint-François)
Palais de l'exarque
Saint-André-Majeur
Baptistère orthodoxe
Fossa Lamisa
Pont des Minotiers
Sainte-Marie-des-Blachernes
Porte Dorée
Sainte-Agathe-Majeure
Porta Wandalaria
Porta S. Laurentii/ Porta Caesarea
Saint-Paul
Mausolée de Théodoric
Ravenne
Mer Adr
Césarée
Port antique
Classe
Saint-Apollinaire in Classe
0 2 km
Canal
Rempart
Pont
Porte
Basilique
Baptistère
Église
0 1 mile
0 1 km
N

Ravenne : Les puissances rivales

Politiques	**Militaires**	**Épiscopales**
EMPEREURS Honorius 395-15 août 423	Stilicon 394-408 *mm*	Ours env. 399-13 avril 426
Jean, *notarius* septembre 423-mai 425	Castinus 421-424 *mm*	
Valentinien III 23 octobre 425-455		Pierre I[er] Chrysologue 426-31 juillet 451
Impératrice Galla Placidia 425-437 m. 27 novembre 450	Boniface 432 *mm*	
	Aèce 433-454 *mm*	
	Faustus 437-438 et 442 pp	
		Néon env. 451-11 février 473
Avitus 9 juillet 455-17 octobre 457	Ricimer 457-472 *mm*	
Majorien 28 décembre 457-2 août 461		
Sévère III 19 novembre 461-14 novembre 465		
Anthème 12 avril 467-11 juillet 472		
Glycérius 3 mars 473-24 juin 474		Exupérance env. 473-22 mai 477
Julius Nepos juin 474-28 août 475		
Romulus Augustule 31 octobre 475-23 août 476		
ROIS Odoacre 23 août 476-1[er] mars 493	Basile 483 pp	Jean I[er] 477-5 mai 494

Politiques	**Militaires**	**Épiscopales**
Théodoric 1er mars 493-30 août 526	Libère 493-500 pp	
	Cassiodore 503-507 pp	Pierre II 494-3 décembre 519-520
	Decius 507-511 pp	
	Faustus 509-507 pp	
	Albinus 512-513 pp	
	Opilio Av. 524 pp	Aurelianus m. 26 mai 521
	Abundance 526-26 mai 527 pp	
Athalaric 526-2 octobre 534		Ecclésius 522-27 juillet 532
	Johannes Av. 527 PP	
	Aviénus 527-528 pp	
Reine Amalasonte 31 août 526-535 avec Théodat novembre 534-novembre 536		Ursicin 533-5 septembre 536
Vitigès Novembre 536-mai 540	Fidelis 537-538 pp	Victor 537-544
	Réparat 538-15 février 539 pp	
	Athanase 539-542 pp	
Hildebad 540-541	Bélisaire 540 brièv. pp	
Eraric 541		
Totila/Baduila 541-juin 552	Maximin 542 pp	Maximien 14 octobre 546- 22 février 557

Politiques	**Militaires**	**Épiscopales**
Teias juillet 552-553		
EMPEREURS Justinien mai 540-565	Narsès 552-568 pp	
	Antioche 554 pp	
	Aurélien À Ravenne 552-557	
	Pamphronius 557-557/9 PP	Agnellus 27 juin 557-1er août 570
Justin II 565-572	Longin env. 568-572 pp	
		Pierre III 15 septembre 570-16 août 578
	Sisinnius env. 575 à Suse *mm*	
	Baduaire 575-577 *Curopalate* Gendre de Justin II	
Tibère 572-582		Jean II, le Romain 22 novembre 578- 11 janvier 595
Maurice 582-602	Decius env. 584	
	Smaragde env. 585-589 *vir praecelsus exarchus*	
	Julien 589 ?	
	Romain exarque 589–596	

Politiques	Militaires	Épiscopales
		Marinien 595-606
	Georges 591-25 octobre 593 pp	
	Grégoire 595 pp	
	Jean I[er] Lémigius 598 pp	
	Callinique 596-612 patrice et exarque	
	EXARQUES Jean (sceau)	
	Theopemptus (sceau)	
	Akataphronius (sceau)	
	Jean (sceau)	
Phocas 602-610	Smaragde 603-608 *exarchus Italiae*	Jean III 607-613/25 ?
Héraclius 610-641	Photios ? 608-613	
	Jean I[er] ? 615-616 tué	Jean IV ? 613/25-630
	Éleuthère, eunuque 616-619 *Se révolte et se fait tuer par des soldats loyalistes à Lucioli*	

Politiques	**Militaires**	**Épiscopales**
	Grégoire 619-625 *patricius Romanorum*	
	Isaac 625-643	Bonus 631-25 août 642/8
Constant II 642-668	Théodore Calliopas 643-645	Maur 642/49-671
	Platon env. 645	
	Olympe 649-653	
	Théodore I[er] Calliopas 653- ? 666	
	Grégoire II ? – 1[er] mars 666	Maur d. 671
Constantin IV 668-685	Théodore II 678-687	Réparat 671-30 juillet 677
	Anastasios env. 650-700 (sceau)	Théodore 677-18 janvier 691/2
	Théocharistos (sceau)	
Justinien II 685-695	Jean II Platyn 687- ? 701 assassiné	Damien 692-12 mars707/8
Léonce II 695-698		
Tibère III Apsimar 698-705	Théophylactos 701-705	
Justinien II second règne 705-711	Jean III env. 705-710 ?	Félix 25 mars 708- 25 novembre 723/5
	Jean III Rizocope 710-711	

Politiques	**Militaires**	**Épiscopales**
	Eutychès 711-713	
Philippicos 711-713		
Anastase II 713-715	Scholastique 713- ?	
	Étienne env. 700–750 (sceau)	
Théodose III 715-717		
Léon III 715-741	Paul le Patricien 723-726	Jean V 723/5-744
	Eutychès 727-751	
Constantin V 741-775		
ROIS LOMBARDS Liutprand 727/8-744	Pape Zacharie 3 décembre 741- 15 mars 752	Serge ? 744/8-25 août 769
Astolfe 752–756	Pape Étienne II 26 mars 752-26 avr 757	
Pépin, roi des Francs, première campagne en Italie en 755, donne Ravenne au pape Étienne II, paix de Trèves, seconde campagne en 756, donation de Pépin		
Didier de Lombardie 756-774	Pape Paul I 29 mai 757-28 juin 767	
	Pape Étienne III 7 août 768- 24 janvier 772	
774 Charlemagne devient roi des Lombards, s'empare du royaume d'Italie et ensuite nomme des ducs qui ont probablement gouverné la cité de Ravenne.		
ROIS FRANCS Charles 774-813	Pape Hadrien 9 février 772-26 décembre 795	Archevêque Léon env. 770-14 février 777/8
Charles/Empereur Léon IV 775-780		Jean VI env. 777-24 juillet 784
Charles/Constantin VI 780-797		Gratiosus env. 786-23 février 788/9

Politiques	**Militaires**	**Épiscopales**
Impératrice Irène 780-802		Valère 789-29 janvier 801/10
Empereur Charlemagne 800-813		Martin env. 801/10-818
Bernard, fils de Pépin 813-818	Pape Léon III 27 décembre 795- 12 juin 816	
Louis le Pieux 28 juin 814-20 juin 840	Pape Paschal 817-824	
Lothaire, roi d'Italie 817-844	Pape Grégoire II 828-844	Pétronax env. 818-837
Lothaire empereur 840-855		
Louis II 844-876	Serge II 844-847	Georges env. 837-846

mm = *magister militum*, maître de la milice
pp = *Praefectus praetorio*, préfet du prétoire
De nombreuses dates correspondent à des estimations ; souvent la date de décès des évêques, figurant sur leur tombeau, est l'indication la plus claire, mais elle ne concorde pas toujours avec ce que l'on trouve dans la littérature spécialisée.

Introduction

Lorsque, en 1943, les Alliés s'apprêtèrent à envahir et à occuper l'Italie, les services de renseignements de la marine britannique (British Naval Intelligence Division) préparèrent quatre manuels « exclusivement réservés à l'usage des agents de Sa Majesté ». Il s'agissait de rapports présentant toutes les facettes du pays. Le premier volume – six cents pages de texte – fut publié en 1944, cinq mois après les premiers débarquements. Avec ses nombreux schémas et cartes à déplier, il décrit la côte italienne et la topographie de la région. Les deuxième et troisième manuels couvrent l'intégralité de l'histoire du pays, sa population, ses routes et chemins de fer, son agriculture et son industrie. Le dernier, sept cent cinquante pages publiées en décembre 1945, passe en revue, dans une prose assez sèche et détaillée, soixante-dix villes de l'intérieur et quarante-huit situées sur la côte. La description de Ravenne, petite ville d'Italie du Nord en bordure de l'Adriatique, s'ouvre sur un constat lapidaire : « En tant que centre de l'art chrétien primitif, Ravenne ne connaît pas d'équivalent. »

Cependant, à l'époque de la publication de ce quatrième ouvrage, de nombreux quartiers de la ville étaient en ruines et une partie de cet art paléochrétien sans équivalent détruit par cinquante-deux bombardements alliés. En août 1944, la basilique Saint-Jean-l'Évangéliste fut pulvérisée par des bombes qui ciblaient la gare et ses environs. Cette église, qui datait du milieu du V^{e} siècle, était décorée de mosaïques. Celles qui recouvraient le

sol avaient déjà disparu lors de travaux de modernisation au XVII[e] siècle. En 1944, l'édifice fut entièrement ravagé[1].

Celui ou celle qui n'a jamais visité Ravenne se prive d'une expérience incroyable, d'un ravissement extraordinaire que par le présent ouvrage je voudrais recréer. Si je commence mon récit sur le rôle et l'importance unique de cette ville par le triste rappel de ces récentes destructions, c'est parce qu'elles ont tissé la toile qui m'a amenée à écrire ce livre.

Les Italiens comptent parmi les plus grands restaurateurs d'art que le monde ait jamais connus. La guerre était à peine terminée que déjà ils s'attelaient à la réparation de l'héritage unique de Ravenne. Pour lever les fonds nécessaires et relancer l'activité touristique, ils montèrent une exposition itinérante avec des répliques des plus belles mosaïques, accueillies à Paris, Londres et New York dans les années cinquante. Lorsqu'elles furent présentées en Angleterre, ma mère, médecin généraliste à l'époque, se déplaça pour les voir.

Quelques années plus tard, elle décida de se rendre en Italie et d'y emmener son adolescente de fille pour lui faire découvrir le pays. Voilà comment, en 1959, nous arrivâmes à Ravenne par le nord pour voir les mosaïques qui n'avaient cessé de la hanter depuis lors. Je me souviens très bien de notre rencontre avec l'abbaye de Pomposa et son clocher de briques rouges scintillant sous la lumière du couchant. Dans la ville, le mausolée de Galla Placidia m'impressionna durablement, avec sa mosaïque figurant un ciel étoilé au-dessus de colombes et de cerfs occupés à boire l'eau des fontaines et les fascinants motifs géométriques qui décorent chacune des arches du dôme. La forte chaleur de cet été-là fit que je trouvais plus intéressant de manger des figues et du prosciutto dans la fraîcheur d'un petit restaurant que d'observer les mosaïques, mais la graine de la curiosité avait été semée, et je retournai à l'université en rapportant de l'église Saint-Vital une carte postale représentant le portrait de l'impératrice Théodora.

On m'a raconté que j'évoquais souvent cette visite à Ravenne. Quarante ans plus tard, alors que je profitais de vacances en Toscane avec mon compagnon, j'eus la surprise d'apprendre qu'il avait prolongé notre séjour d'une journée pour voir ce qui m'avait tant impressionnée. La mémoire rafraîchie et tout excitée par cette escapade intense et dense dans les hauts lieux de Ravenne, j'achetai les guides touristiques de la ville et m'installai confortement dans la voiture qui nous ramenait vers le nord. Nous nous trouvâmes coincés dans d'inextricables embouteillages autour de Bologne, mais ce n'est pas cela qui déclencha ma colère : ce fut plutôt l'incapacité des auteurs à expliquer comment une aussi étonnante concentration d'œuvres de l'art paléochrétien avait pu exister, puis subsister à cet endroit.

C'est ainsi que jaillit l'idée d'écrire ce livre, au milieu de files de voitures à l'arrêt, avec en tête cette double question : comment expliquer la présence à Ravenne de ces incomparables mosaïques, et leur pérennité ? À l'époque, j'étais assez présomptueuse pour croire que je pouvais y répondre sans trop de difficultés. On dit souvent que lorsqu'on pose vraiment les données d'un problème, c'est qu'en réalité on est à même de pouvoir le résoudre, et d'une certaine façon je m'en sentais capable. Pour mon premier livre *The Formation of Christendom*, j'avais étudié le monde méditerranéen et je connaissais le rôle essentiel des Goths, qui avaient construit l'une des plus importantes basiliques de Ravenne. Mon deuxième ouvrage, *Women in Purple*, montrait comment trois impératrices avaient tordu le cou à l'iconoclasme, et j'étais sur le point de rassembler mes essais sur le rôle des femmes dans l'Empire byzantin pour écrire un troisième ouvrage, *Unrivalled Influence.* Je pouvais donc mesurer l'impact du règne de l'impératrice Galla Placidia et évaluer la remarquable présence de Théodora, épouse de l'empereur Justinien I^{er}. En outre, au zénith de son rayonnement, Ravenne était de toute évidence une cité byzantine. Le livre que j'étais alors sur le point de publier, *Byzance, the Surprising Life of a Medieval Empire*, donnait un sens à mon argumentation : loin d'être retorse,

excessivement axée sur la hiérarchie et manipulatrice – comme le laisse entendre l'adjectif « byzantin » utilisé dans une acception un peu facile et péjorative –, Byzance était au contraire capable d'une résilience extraordinaire et dotée d'une solide assurance, qualités qui lui permirent d'exercer sa suprématie de l'an 330 jusqu'en 1453. Sa force était ancrée dans une triple combinaison : le droit romain et les prouesses militaires de Rome, l'éducation et la culture grecques, la foi et la morale chrétiennes, enfin. La preuve en était la vitalité des cités périphériques qui, sitôt la conquête de la capitale, en 1204, menèrent une vie byzantine à leur façon, thème que j'avais exploré pendant des années pour des essais rassemblés dans *Margins and Metropolis* [*1]. Manifestement, il présentait une pertinence toute particulière pour Ravenne en tant qu'avant-poste de Constantinople.

Tout excès de confiance a son prix ; pour moi ce furent neuf années de recherches ! Je dus travailler sur des archives latines inconnues, sur papyrus, et m'acclimater à un italien plus académique que celui de la simple conversation, lutter contre une histoire regorgeant d'analyses synthétiques sur le déclin de l'Occident sans tenir compte de la montée en puissance et du rôle de Ravenne, reprendre la distribution des rôles en distinguant Agnellus le médecin de ses homonymes, l'un évêque et l'autre historien. Je me suis retrouvée dans la magnifique bibliothèque de Ravenne où, comme pour inspirer les lecteurs, sont conservés les restes de Dante, dans un environnement à température contrôlée (c'est à Ravenne que vécut le poète après son exil de Florence). J'ai voyagé le long de l'ancienne voie romaine, la *via Flaminia*, pour voir comment elle traverse la chaîne des Apennins, la redoutable épine dorsale de l'Italie, qui reliait Ravenne à Rome et l'en séparait également. J'ai exploré les autres routes militaires utilisées par Bélisaire, général byzantin du VI^e^ siècle. J'ai suivi du mieux que je pouvais l'itinéraire emprunté par Théodoric, le roi des Goths qui eut une influence profonde sur l'histoire de Ravenne, et traversé le nord des Balkans jusqu'aux rives de l'Isonzo, où il écrasa son rival Odoacre avant de partir à

la conquête de l'Italie et d'une grande partie de la Gaule méridionale. Ce voyage me permit aussi d'observer le savoir-faire des Lombards, dans la ville de Cividale en Frioul : non seulement les statues, sculptures et peintures chrétiennes, mais aussi le mobilier funéraire paléochrétien fait d'or et de grenats. Grâce à la générosité de quatre plaisanciers ravennates, j'ai traversé l'Adriatique à la voile, poussée par des vents forts, parce que je voulais vérifier à quel point il eût été facile pour des mosaïstes de Ravenne de travailler à Parenzo (aujourd'hui Poreč, en Croatie). J'ai pu y admirer les mosaïques étincelantes de la basilique Euphrasienne, si intimement associées aux monuments de Ravenne (datant du VI^e^ siècle également).

De ces investigations qui me procurèrent de grandes joies jaillirent trois questions particulièrement déroutantes, que l'on pourrait classer en trois catégories : Antiquité, perspective et localisation. La première est assez évidente. Lorsque nous projetons une visite en Italie du Nord pour y admirer des œuvres d'art, nous pensons à la Renaissance, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, aux fresques allégoriques du Bon et du Mauvais gouvernement réalisées dans les années 1330, à la Cène de Léonard de Vinci, vers 1490. Or, l'éclosion artistique de Ravenne date de presque un millier d'années auparavant. Les archives qui sont parvenues jusqu'à nous sont très fragmentaires et il est extrêmement difficile d'en tirer des conclusions sur le mode de vie de l'époque. Les palais séculiers où étaient conservés les registres du gouvernement ont été démolis et exploités pour en extraire la pierre. Le peu qui subsiste est depuis longtemps recouvert et presque toute la documentation tombée en poussière. Parfois resurgissent des récits terriblement alléchants, mais incomplets, voire très partiels, comme l'unique document sur la vie des évêques de Ravenne, qui nous vient d'Agnellus, historien du IX^e^ siècle.

Il suffit de constater le silence qui entoure les artistes et, peut-être, les femmes et les enfants auteurs de l'assemblage de ces mosaïques pour mesurer l'étendue de ce qui nous manque. Nous savons seulement qu'en

301, lorsque l'empereur Dioclétien tenta d'instaurer des prix maximums dans l'ensemble de l'Empire romain, le décret stipulait que pour les créateurs de mosaïques murales, la paie serait la même que pour les marbriers – très au-dessous de celle des portraitistes et fresquistes, mais supérieure à celle des poseurs de tesselles, charpentiers et maçons. On peut imaginer l'existence de familles expertes dans l'art de tailler des *tesserae* colorées, puis de les commercialiser, les coller ensemble, dessiner les images et portraits originaux, calculer les répétitions de motifs sur les bords, fonder des corporations dans toutes les grandes cités du monde antique et peut-être se déplacer en fonction des opportunités de travail. Nous savons que de Séville à Beyrouth, de la Grande-Bretagne à l'Afrique du Nord, dans toutes les îles de la Méditerranée, des Baléares à la Sicile et à Chypre, comme dans toutes les grandes villes de l'Empire romain, des sols d'une surface très étendue et des murs d'une longueur infinie furent couverts de mosaïques représentant dieux et déesses, illustrant les mythes antiques, et donnant à voir toutes sortes de créatures, oiseaux et poissons, scènes de la vie quotidienne et même restes de grands banquets. Mais nous sommes bien incapables de donner le nom d'une seule personne à avoir explicitement affirmé travailler sur les mosaïques de Ravenne.

Si les mosaïques ont servi de support sans égal à l'expression de l'art paléochrétien de Ravenne, leur fonction et leur impact ne relèvent pas seulement de l'esthétique. Elles ont été utilisées d'une façon particulière et inédite, qui les distingue de tout ce qui existait auparavant dans l'Antiquité. Au lieu des sols en mosaïque servant de décoration intérieure dans toutes les grandes villas romaines, ce sont les absides et les murs des basiliques qui ont occupé le centre de l'attention. Autre changement, le fond n'est plus blanc mais plutôt doré et brillant, reflétant la lumière d'une manière unique. À partir du IV^{e} siècle, lorsque des empereurs comme Constantin I^{er} et sa mère Hélène commencèrent à fréquenter de nouveaux édifices religieux à Jérusalem, dans l'ancienne Rome et dans la nouvelle, Constantinople, l'or

devint associé au culte chrétien. Ce fut une nouveauté qui fit évoluer l'art de la mosaïque antique, mais très peu de grands mosaïstes de l'époque signèrent leurs œuvres. En soi, cet anonymat des artistes de Ravenne est symptomatique de nos immenses lacunes concernant cette période.

La seconde difficulté découle de notre façon de percevoir cette période d'épanouissement et de rayonnement de Ravenne, qui s'étend de 402 à 751, soit sur trois cent cinquante ans à peu près, et que l'on identifie désormais comme une « Antiquité tardive » émergée du monde antique des Grecs et des Romains avant que l'on ne parle de civilisation médiévale et de Moyen Âge. Le livre qui, plus que tout autre, nous a permis de prendre conscience de la réalité de cette période unique est celui de Peter Brown, *Le Monde de l'Antiquité tardive*[2], dont chaque page exhale cette vitalité contagieuse indissociable de l'érudition de son auteur et qui redonne vie à cette époque. Je fais partie de ces nombreux spécialistes en histoire que cet ouvrage a inspirés et influencés en profondeur. Toutefois, au fil de l'écriture de mon livre, j'en suis venue à douter du caractère approprié de l'expression « Antiquité tardive », car elle s'accompagne d'une inextricable aura de déclin et d'intérêt poussiéreux. À mesure que je tentais de lever le voile sur l'histoire de Ravenne, la dimension apologétique du terme me parut de plus en plus incongrue : Ravenne est en effet l'une des rares cités occidentales de l'époque à n'être pas passée par cet état de dépérissement général que beaucoup d'autres ont manifestement connu.

Dans ce livre extraordinaire paru pour la première fois en 1971, Peter Brown mettait l'accent sur les innovations de l'époque, depuis l'émergence de la créativité individuelle, avec la première autobiographie, *Les Confessions* de saint Augustin, à la codification du droit romain, l'élaboration du droit canonique pour les chrétiens et l'explosion de l'islam, qui aboutirent à la triple division du monde méditerranéen et sont les racines du monde moderne, entre autres. Du mode d'élection d'un nouveau pape à la détermination de notre calendrier, cette époque renferme les

prémices de la modernité. Néanmoins, l'expression « Antiquité tardive » suppose la nécessité de comparer cette période aux heures de gloire de la Rome et de la Grèce classiques plutôt que d'insister sur le fait que ce fut une époque de bouleversements majeurs. À Ravenne, une inscription datant du milieu du Ve siècle dit ceci : « Cède, ancienne dénomination, cède à la nouveauté ! » J'ai donc cherché à changer de perspective, à remplacer l'idée d'Antiquité tardive, inexorablement passéiste, par l'expression « chrétienté primitive », un monde christianisé depuis peu, à la recherche de nouvelles formes d'organisation.

Le monde antique était essentiellement païen, tandis que depuis la fondation de Constantinople en 330, l'Empire se destinait à devenir chrétien, un phénomène qui dépassait le cadre de ses frontières. Au-dehors, les étrangers que l'on appelait « barbares » se laissaient également tenter par la promesse chrétienne d'une vie éternelle dans l'au-delà et les conversions allaient bon train. Dans l'ensemble du monde méditerranéen, voire au-delà, les populations cherchaient à savoir ce que voulait dire être chrétien. La question devint encore plus cruciale avec la montée en puissance de l'islam et les fortes dissensions qui s'ensuivirent à propos des icônes.

Assez tôt, et particulièrement après la conversion des Goths, les débuts de la chrétienté furent marqués par des conflits sur la nature exacte de l'humanité du Christ telle qu'elle ressortait de l'Évangile, la « bonne nouvelle », fondement du pouvoir et de l'autorité. Il n'existait rien de tel pour l'Antiquité. Certains des empereurs chrétiens du IVe siècle crurent assez logiquement que si le Christ était le fils de Dieu, sa naissance était forcément postérieure à celle de son Père et qu'il devait être séparé de Lui, et de ce fait venir après Lui, en seconde position. Ce point de vue, le prêtre Arius l'avait formulé à Alexandrie au début du IVe siècle. Lorsque les Goths adoptèrent le christianisme, ils embrassèrent cette définition de la foi imposée à l'époque par les empereurs de Constantinople. Leur fidélité à la

doctrine arianiste était l'assurance d'une division dont l'impact, nous le verrons, s'étendrait sur plusieurs siècles. Plus tard, l'islam aussi refléta ce conflit sur l'humanité du Christ, dans la mesure où l'on y adorait le même dieu, mais avec Jésus prophète et non fils de Dieu.

La doctrine arianiste fut évincée par ce qui devint le dogme généralement accepté : Dieu le Père, son Fils et le Saint-Esprit partageaient tous la même origine et participaient de la même essence. Néanmoins, les arguments théologiques sur la Trinité et le Christ fait homme continuèrent d'empêcher l'unité des chrétiens pour, au VIII^e^ siècle, déclencher une crise lorsque des responsables religieux occidentaux ajoutèrent le terme « *filioque* » (et du Fils) à la formule consacrée « Je crois en l'Esprit-Saint qui procède du Père ». La formulation latine du *Credo* fondamental (confirmé au milieu du V^e^ siècle au concile de Chalcédoine) stipulant « *ex patre procedit* », avec l'ajout de ce petit « *filioque* », fut rejetée par les Orientaux et symbolisa dès lors la division entre orthodoxie grecque et catholicisme romain.

Toutefois, mon usage de l'expression « chrétienté primitive » ne signifie pas que je me focalise sur des questions de doctrine. Mon intention est plutôt de marquer la période qui débute au IV^e^ siècle, au moment où le christianisme devient la croyance religieuse dominante. En effet, à partir de 380, il façonna l'exercice de l'autorité ainsi que l'organisation de la transmission communautaire et de l'intégration à l'économie. Il procura à de nombreux peuples du monde méditerranéen, souvent locuteurs de langues différentes et bataillant avec les nouveaux arrivants – qui néanmoins se voyaient eux-mêmes chrétiens –, une croyance commune dans l'existence d'un autre monde et un désir enragé de définir le meilleur moyen de le mériter. Il s'agissait moins d'une civilisation « romaine tardive » que de l'émergence d'un nouveau monde, avec ce mélange de confiance et de confusion qui accompagne d'ordinaire les grands bouleversements. Les réalisations exceptionnelles de Ravenne ne prennent

tout leur sens qu'à l'intérieur de ce cadre. Afin de communiquer la vivacité et l'énergie qui accompagnèrent ce processus, j'ai divisé chacune des neuf parties de mon livre (qui, d'une manière générale, couvre une succession de demi-siècles) en plusieurs brefs chapitres centrés, chaque fois que possible, autour d'un homme ou d'une femme, avec son titre ou sa fonction. Parmi les artisans ravennates de la chrétienté primitive ont pris place des rois et des évêques, des soldats et marchands, un médecin, un cosmographe et même un historien.

Le rôle de Byzance constitue un autre aspect de cette période correspondant davantage à l'idée de chrétienté primitive qu'à celle d'Antiquité tardive. Au cours du IV^e^ et du V^e^ siècle, à Ravenne, le nouveau centre du gouvernement impérial se développa en parallèle avec l'autorité chrétienne de son évêque, dans la mesure où les responsables religieux des provinces occidentales du monde romain assumèrent des charges administratives. Tous puisèrent également dans l'héritage des empereurs installés à Constantinople, accomplissement remarquable de l'Empire romain tardif. La capitale de Constantin I^er^, la nouvelle Rome, continua de diriger le monde méditerranéen, lui servant de guide dans les affaires juridiques, les conflits diplomatiques, les négociations politiques et les problèmes de théologie. Ces siècles-là furent marqués par l'hégémonie de Constantinople et son influence particulière sur la façon dont s'est développée l'Italie telle que nous la connaissons aujourd'hui.

À la même époque, une nouvelle force émergea dans la partie occidentale de l'Empire, combinant l'énergie des barbares et les prouesses romaines – militaires, architecturales et juridiques –, ainsi que les croyances et l'organisation des chrétiens. Le mélange qui en résulta, largement répandu mais instable, devint peu à peu un feu latin qui se propagea et généra entre 400 et 600 sa propre autonomie et un rayonnement particulier dans toute l'Italie et l'Afrique du Nord. Ravenne fut l'une des villes qui l'illustrèrent et contribuèrent à son développement, notamment sous le long

règne de Théodoric, le roi des Goths multilingue, éduqué à la cour byzantine et façonné par son point de vue. Sa détermination fut capitale pour l'intégration des éléments « barbares » et « romains » dans une nouvelle synthèse d'une importance décisive.

Dans l'intervalle, Ravenne ne se contenta pas de produire certaines des œuvres d'art les plus raffinées et les plus belles du temps, la ville participa aussi au développement de ce qui allait devenir « l'Occident ». Au cours de cette évolution, Constantinople joua un rôle majeur dans l'émergence d'institutions en Italie, ce qu'oublient bien souvent les médiévistes occidentaux.

Le troisième écueil vient de la nature particulière de l'influence de Ravenne, plus façonnée que façonnante. Lorsque le général Stilicon et le jeune empereur Honorius (395-423) décidèrent de déplacer la capitale impériale et de l'implanter à Ravenne, Alaric, le chef redouté des Goths, avait déjà traversé la barrière alpine et pénétré en Italie, menaçant le gouvernement de l'empire d'Occident, basé à Milan. Les murs de Milan formaient une ceinture beaucoup trop étirée pour assurer une défense efficace, tandis que Ravenne, entourée de marécages, de lacs et des affluents et de l'estuaire du Pô, pouvait s'enorgueillir d'une barrière naturelle, renforcée par de solides murailles, avec en plus un accès direct à Constantinople, *via* le port tout proche de Classis (aujourd'hui Classe), en même temps qu'aux produits des grands centres commerciaux de l'est de la Méditerranée. Ce choix répondait donc à des considérations stratégiques. Les décrets publiés à Ravenne en décembre 402 témoignent des premières étapes de cette nouvelle implantation qui fit de la ville la capitale de l'Empire romain d'Occident.

Ravenne était déjà connue grâce à Classis, grande installation portuaire conçue des siècles auparavant par Jules César pour servir de base navale à la flotte romaine de l'est de la Méditerranée. C'est de là qu'en 49 avant Jésus-Christ César était parti pour Rome, franchissant le Rubicon quelques

kilomètres plus loin au sud, action désormais célèbre, signe d'un engagement irréversible. Vingt-deux ans plus tard, son petit-neveu Auguste créa deux flottes de guerre romaines, l'une à Ravenne, sur la côte Adriatique, et l'autre à Misène, sur la Méditerranée, toutes deux commandées par des préfets du prétoire. Il donna aussi son nom à un canal qui traversait la partie orientale de la ville, *fossa Augusta*. Le port, aménagé dans la lagune et bâti sur pilotis, pouvait abriter deux cent cinquante bâtiments de guerre. Classis devint une base navale importante avec pléthore de constructeurs, marins, rameurs, fabricants de voiles, dont les monuments funéraires racontent la compétence. Le port était relié à Ravenne par un canal permettant aux bateaux de se mettre à quai près de la ville et, peu à peu, entre les deux se développa une nouvelle colonie, Césarée. Ainsi combinées, les colonies formèrent un centre urbain sûr avec un accès à l'Adriatique et, partant, une communication maritime avec Constantinople.

Ravenne était bâtie entre pilotis et bancs de sable, avec des ponts traversant les nombreux canaux autour et à l'intérieur de la ville, un peu comme Venise quelques siècles plus tard. Elle avait tous les composants d'une cité romaine typique – bâtiments municipaux, établissements publics de divertissement, temples et finalement églises, éparpillés sur un terrain marécageux entre deux affluents du Pô, le Padenna et le Lamisa. L'imposant appareil gouvernemental, les forces armées, les marchands et les érudits avaient tous suivi l'empereur dans sa nouvelle capitale. L'instinct de Stilicon ne l'avait pas trompé. Ravenne devint un centre quasi imprenable, souvent assiégé mais rarement défait, et la ville se mua en une capitale aux constructions pertinentes et grandioses, décorées selon le style de l'époque.

Néanmoins, son importance provenait surtout de sa situation. Elle était par excellence un centre de connexion. C'est elle qui activa, cibla et en partie définit les forces immenses qui divisèrent la Méditerranée et créèrent

une nouvelle implantation dans la moitié occidentale du monde romain. Son histoire ne se résume donc pas aux différentes étapes du développement de la ville ni à l'évolution du mode de vie de ses habitants et gouvernants. Elle englobe aussi celle, bien plus complexe, des puissances éloignées qui, se laissant attirer, passèrent par ce centre qui allait servir de creuset pour l'Europe.

CHAPITRE 1

L’émergence de Ravenne, capitale de l’empire d’Occident

Au cours des siècles précédant l’adoption du christianisme comme religion officielle, Rome fut le symbole de la domination mondiale de chefs militaires énergiques et d’administrateurs civils efficaces. À l’intérieur de ses vastes fortifications, dans ses célèbres artères, au milieu de ses magnifiques bâtiments publics, les empereurs proclamaient leurs victoires sur de lointains souverains au cours de processions triomphales, élevant des statues et gravant des inscriptions. Le sénat romain commémorait ces manifestations de pouvoir et le peuple se joignait aux célébrations : c’était là un élément essentiel de la politique impériale du « *panem et circenses* », du pain et des jeux. Installée dans le grand palais du mont Palatin, la cour impériale s’occupait des procédures judiciaires, traitait les rapports militaires, les déclarations de revenus et les nouvelles provenant des frontières, tandis que les prêtres attachés aux temples garantissaient le soutien des dieux à grand renfort de sacrifices et de prières. C’est à Rome qu’accouraient jeunes gens et jeunes filles à l’ambition dévorante, poètes talentueux, sculpteurs, marchands, mercenaires et amuseurs publics, dans l’espoir de trouver parmi les aristocrates romains un mécène ou protecteur

qui assurerait leur fortune. La Ville Éternelle était le centre du monde connu et tous les chemins menaient à Rome.

Pourtant, au III^e siècle, les empereurs n'y résidaient plus en permanence. Un nombre croissant d'entre eux, de formation militaire, préféraient des villes plus intéressantes sur le plan stratégique, et là où l'empereur se rendait, la cour et toute une partie de l'administration suivait. Dans l'ancienne capitale, le Sénat continuait de nommer un préfet pour gouverner la ville et d'endosser la responsabilité de l'approvisionnement de la population urbaine en céréales. Au 1^er janvier de chaque année, il lui revenait de décerner l'honneur du consulat à deux hommes recommandés par l'empereur, lesquels donnaient leur nom à l'année, établissant ainsi un système de datation. Les consuls étaient également censés financer de somptueux divertissements populaires : courses de chars, combats de bêtes sauvages et spectacles de danse, mimes et acrobaties. Si le Sénat restait la base du pouvoir des grandes familles aristocratiques qui, traditionnellement, faisaient don à l'État de leurs fils instruits pour gouverner les provinces, commander les armées et garantir le système juridique, la nouvelle position de Rome, désormais excentrée, créa un empire d'un nouveau style, dont l'objectif était la sécurité des frontières et une amélioration de l'approvisionnement des armées pour répondre aux attaques. Le règne de Dioclétien (284-305) marqua une rupture franche, avec des changements inaugurant une nouvelle ère. Durant cette période, Ravenne sortit de son insignifiance des débuts pour devenir capitale impériale.

Les réformes de Dioclétien

Chef militaire originaire de Dalmatie, proclamé empereur par ses troupes en 284, Dioclétien entreprit de mettre fin au déclin politique et économique que les historiens modernes ont nommé « la crise du

IIIe siècle[1] ». Il commença par consolider les frontières septentrionales de l'Empire, menacées par les Sarmates et les tribus germaniques, et par réorganiser l'administration. En 286, il opéra un changement radical en déplaçant la cour impériale de Rome à Milan et en nommant co-empereur un autre officier de l'armée, Maximien, pour gouverner la moitié occidentale de l'Empire. Dioclétien fonda sa propre capitale à Nicomédie (l'actuelle Izmit, au nord-ouest de la Turquie), d'où il pouvait protéger plus efficacement l'Empire contre les menaces d'invasion perses. Cette première division de l'autorité impériale fut suivie en 293 de la nomination de deux empereurs adjoints, les Césars, censés obtenir les pleins pouvoirs après une période arrêtée. Dioclétien tentait d'introduire ainsi un système successoral permettant d'éviter les guerres fréquemment déclenchées par des prétendants au titre impérial.

Tandis que les deux Augustes construisaient palais et bâtiments administratifs dans leurs nouvelles capitales, Nicomédie et Milan, les deux Césars installaient leur cour plus près des frontières, à Antioche, dans le nord de la Syrie, et à Trèves, en Occident. D'autres métropoles servirent aussi de centres administratifs, comme Sardique (aujourd'hui Sofia en Bulgarie) et Thessalonique (en Grèce), donnant ainsi de nouvelles capitales « impériales », symbole de l'expansion et de la consolidation de la puissance romaine à distance de l'Italie. Depuis Milan, de grands axes routiers vers l'Europe centrale et l'Orient, ainsi que vers l'Europe transalpine, le nord et l'Occident, constituèrent un système de communication plus ouvert sur les régions du Nord, qui priva partiellement Rome de son rôle central. Entre 337 et 402, les empereurs, de Constantin II à Honorius, résidèrent de préférence à Milan, où courtisans et fonctionnaires impériaux se firent construire d'élégantes villas[2].

La « tétrarchie », ce gouvernement à quatre têtes instauré par Dioclétien pour exercer un contrôle plus serré des frontières très éloignées de Rome, alla de pair avec une réforme drastique du gouvernement impérial.

L'administration civile fut séparée de son homologue militaire et remaniée pour une meilleure efficacité de la collecte des impôts. On construisit des fortifications, des ateliers (d'armement comme de fabrication d'uniformes) et des routes, et l'on introduisit le paiement de l'impôt en nature sous forme de réserves de nourriture pour les troupes locales, afin de faciliter les succès militaires. Un grand nombre de provinces furent divisées en unités plus petites avec une hiérarchie distincte de fonctionnaires placés sous l'autorité d'un gouverneur et d'un juge salarié. C'est ainsi qu'en 297 Ravenne devint la capitale de la Flaminie, province côtière du nord-est de l'Italie.

Aujourd'hui, Dioclétien est surtout connu pour sa persécution des chrétiens entre 303 et 311, ainsi que pour sa tentative de contrôle des prix par promulgation de l'édit du Maximum en 301. Aucune de ces politiques ne s'avéra efficace et, après lui, Constantin dut revenir sur les deux. L'immense palais qu'il fit construire à Split témoigne d'une ambition mégalomaniaque, tout comme sa façon d'adopter les insignes royaux perses, de porter couronne et costume impérial, et d'exiger que ses visiteurs s'inclinent jusqu'au sol devant son trône[3]. Bien qu'avec son co-empereur Maximien il eût renoncé à sa fonction en 305, à la date prévue, la quiétude d'un transfert du pouvoir sans accroc s'avéra illusoire. Les forces armées refusaient souvent d'accepter le César désigné et prenaient pour empereur leur propre commandant. Ce fut le cas de Constantin I^{er}, acclamé par ses troupes en 306, à York. Après avoir parcouru tout l'Empire de long en large les armes à la main, il parvint à éliminer tous ses rivaux et devint le seul empereur en 324.

Les innovations de Constantin I^{er}

En 330, Constantin inaugura une nouvelle capitale dans la moitié orientale de l'Empire romain et lui donna son nom – Constantinople, la ville

de Constantin – ainsi qu'une identité chrétienne. À la fin du IV^e^ siècle, elle reçut le nom de « Reine des villes » (*Basileuousa*, *Basilis ton poleon* et *basilissa polis*). En signe de reconnaissance de la foi chrétienne, Constantin dota les métropoles de grandes basiliques bâties sur des sites proéminents, ordonna aux évêques de convoquer des conciles sous sa présidence et publia des réglementations chrétiennes intégrées à la législation de l'Empire. Il pratiqua une politique de tolérance vis-à-vis des croyants et stabilisa les prix en instaurant une monnaie d'or d'une grande fiabilité. Des traces de son activité de bâtisseur subsistent à Trèves, dotée de magnifiques fortifications qui protégèrent la frontière rhénane de l'Empire pendant plus d'un siècle, jusqu'en 395. Constantin y fit construire une imposante basilique, des thermes et un palais décoré de fresques, aujourd'hui méticuleusement restaurées. Dans sa capitale sur le Bosphore, il établit une nouvelle Rome, nom évocateur à la fois d'émulation et de défi. Si les grandes familles aristocratiques constituant le Sénat étaient toujours en charge des affaires civiques, des traditions républicaines et des cultes polythéistes de la Rome ancienne, leur pouvoir s'effrita peu à peu avec la création d'un sénat oriental implanté dans la nouvelle capitale.

Le degré d'adhésion de Constantin à la confession chrétienne soulève beaucoup de controverses. Alors que les auteurs chrétiens suivent le point de vue d'Eusèbe de Césarée et insistent sur une date de conversion antérieure à la bataille du pont Milvius, aux portes de Rome en 312, il n'en est pas moins clair que Constantin continua à promouvoir le culte de l'empereur en association avec les dieux païens. Néanmoins, un an plus tard, dans un décret connu comme l'édit de Milan, il était stipulé que le christianisme jouirait des mêmes privilèges que les autres cultes, pourvu que tous les fidèles adressent à leur dieu des prières pour le bien-être et le triomphe de l'Empire romain, à l'instar de ce qui était imposé aux autres communautés. Alors que les chrétiens constituaient une minorité hétérogène, la protection de l'empereur favorisa leur prédominance,

confirmée au concile tenu à Nicée en 325. Constantin y convoqua tous les évêques de l'Empire romain, avec ordre de se mettre d'accord sur une définition de la foi chrétienne – le *Credo* – et de résoudre les problèmes de discipline cléricale. Le concile rejeta les doctrines d'Arius, diacre de l'église d'Alexandrie, comme non orthodoxes et hérétiques. Plus tard, Nicée serait considéré comme le premier concile œcuménique universel, et sa définition de la foi devint le *Credo* de Nicée, dont les partisans étaient identifiés comme chrétiens catholiques. Constantin abolit également la garde prétorienne qui s'était opposée à lui lors de la bataille du pont Milvius et entreprit l'édification de plusieurs grandes églises à Rome ; il offrit une vaste basilique à l'évêque, qui deviendrait plus tard le palais du Latran, tandis que sa mère, l'impératrice Hélène, supervisa des constructions similaires à Jérusalem, Bethléem et Rome[4]. Sur son lit de mort, le fils d'Hélène demanda à recevoir le baptême des mains de l'évêque de Nicomédie. Il fut le premier empereur à être enterré selon le rite chrétien, dans un sarcophage placé à l'intérieur du mausolée qu'il avait fait construire pour sa famille et lui, une rotonde attachée à l'église des Saints-Apôtres, à Constantinople[5]. Après sa mort en 337, ses fils se battirent pour lui succéder comme seul empereur, mais progressivement s'installa *de facto* une division de l'Empire : le plus important des deux empereurs, résidant à Constantinople, nommait un collègue subalterne pour gouverner l'Occident[6].

Au cours du IV^e^ siècle, l'équilibre entre les deux moitiés du monde romain se rompit progressivement. Sous la dynastie constantinienne, Constantinople, la nouvelle capitale, vit son prestige augmenter tandis que Rome s'affadissait. Les provinces transalpines de l'Ouest demeuraient plus pauvres que celles de l'Est, où l'exercice du pouvoir était plus efficace. À la mort de l'empereur Julien, en 363, les officiers se chargèrent de la fonction impériale. Un an plus tard, les principaux fonctionnaires civils et militaires proclamèrent empereur un général originaire de Pannonie, dans l'ouest des

Balkans : Valentinien, lequel désigna son jeune frère Valens comme co-empereur. Les deux frères furent obligés de régler le problème des menaces à leurs frontières, ce qui mena Valentinien à Trèves puis à Milan, tandis que Valens s'installait à Antioche afin d'affronter le péril perse. Tous deux étaient chrétiens, mais Valens penchait en faveur du courant arianiste.

La théologie d'Arius

Depuis la définition, en 325, du *Credo* de Nicée, qui devait être récité à chaque messe, Constantin n'était pas parvenu à trancher le débat sur l'arianisme. Certains chrétiens pensaient que la croyance en un seul dieu (le monothéisme), qui donnait à leur confession un caractère si différent des cultes voués aux dieux et déesses de l'Antiquité (polythéistes), perdait de sa crédibilité à cause du dogme de la Trinité Père, Fils et Saint-Esprit. D'aucuns jugeaient inconvenant que Dieu le Père n'eût pas la précédence sur le Fils, dans la mesure où la nature voulait que les pères engendrent leur fils. Au début du IV^e^ siècle, Arius avait formulé cette objection à l'idée de déclarer égales les trois parties de l'essence divine, déclenchant une discussion théologique qui exerça une grande influence sur la pensée ultérieure. À son point de vue, les catholiques répondaient que les trois personnes de la Trinité partageaient la même substance, essence et nature, antérieure à la naissance de Jésus, le fils de Dieu, comme il est dit dans l'Évangile. Les ariens prétendaient que le Fils ne pouvait qu'être de nature *similaire* à celle du Père (du grec *homoios*, d'où le qualificatif « homéen » attaché à ce mouvement théologique). En dépit de la condamnation d'Arius en 325, les successeurs de Constantin observèrent cette théologie, considérée comme orthodoxe, et envoyèrent des missionnaires la prêcher dans les tribus germaniques. Les ariens parvinrent ainsi à fonder une Église rivale, qui leur valut la fidélité des empereurs du IV^e^ siècle, et donnèrent leur

propre définition « orthodoxe » ou « catholique » de la vraie foi, opposée à celle de leurs adversaires catholiques, qui revendiquaient l'usage des mêmes termes[7].

À Constantinople, le clergé arien jouissait du soutien considérable des commandants militaires d'origine gothe et germanique. Les Goths s'étaient laissés convertir au christianisme arien entendu comme confession « orthodoxe » officielle, et leur évêque fondateur, Ulfila (341-381), avait créé un alphabet gotique, puis traduit la Bible et les textes liturgiques en gotique de façon à donner aux Goths la possibilité de pratiquer le culte dans leur propre langue. Avec le concours de Constant II (337-361) et de Valens (364-378), l'arianisme s'étendit à l'ouest, notamment à Milan, alors capitale de la partie occidentale de l'Empire romain. La population chrétienne de la ville était divisée en deux factions rivales, les partisans d'Arius et ses adversaires demeurés fidèles à la décision du concile de Nicée. En 355, un synode local tenu à Milan imposa le point de vue pro-arien et désigna comme évêque Auxence, disciple d'Ulfila et originaire d'Orient[8]. En dépit des nombreuses tentatives visant à le révoquer, Auxence resta en place pendant vingt ans, défendant la doctrine arienne, ce qui continua à provoquer de violents affrontements, comme l'a rapporté Ambroise, évêque catholique de Milan (374-397).

En revanche, à Rome, toujours dominée par un sénat majoritairement païen, l'arianisme eut moins d'effet. La communauté chrétienne, sous la conduite d'évêques remontant directement à saint Pierre, avait émergé très progressivement des cultes polythéistes gravés dans l'histoire de la ville, avec leurs temples imposants sur les hauteurs du Capitole, où avaient lieu les sacrifices impériaux, et dans le Forum, où les vestales, prêtresses vierges, entretenaient la flamme du foyer du temple de Vesta. Les empereurs se rendaient rarement à Rome : la visite officielle de Constant II en 357, exceptionnelle, ne fut suivie d'aucune autre jusqu'à celle de Théodose I^{er}, plus de trente ans après[9]. Le destin de l'Empire se jouait

cependant sur de distantes frontières, loin des soucis immédiats du sénat romain ou de l'évêque de Rome, selon le bon vouloir des armées germaniques qui avaient embrassé le christianisme arien.

Une faiblesse notoire de l'administration de l'Empire provient du nombre croissant de mercenaires non romains dans l'armée. Souvent recrutés dans les Balkans et commandés par leurs propres chefs, lesquels étaient rémunérés pour chaque campagne à laquelle ils prenaient part, certains assouvissaient leur ambition de s'installer en territoire impérial en tant qu'alliés fédérés (*foederati*) de l'empereur, tandis que d'autres menaçaient simplement de l'envahir et de tout détruire. L'influence de ces troupes auxiliaires augmentant tout au long du IVe siècle, elles commencèrent à occuper une position dominante dans l'armée romaine et à adhérer de plus en plus au christianisme arien[10]. Les généraux germaniques et goths obtinrent des fonctions militaires importantes, accentuant la division au sein de l'armée et ravivant la doctrine de la confession chrétienne, à laquelle adhéraient déjà souvent des groupes hostiles au-delà des frontières de l'Empire. L'affaiblissement de la capacité de combat des forces impériales apparut clairement au moment de la désastreuse bataille d'Adrianople en 378, lorsque les armées gothes tuèrent l'empereur Valens et nombre de ses généraux au cours d'une débâcle sans précédent.

L'œuvre de Théodose le Grand (379-395)

Conséquence immédiate de cette défaite dévastatrice, le jeune empereur d'Occident Gratien se vit contraint d'appeler Théodose, général romain en disgrâce retiré en Hispanie après l'exécution de son père, pour sauver Constantinople des mains des Goths. Théodose quitta donc l'Hispanie pour un long périple en Orient. Son avance fut interrompue par des confrontations puis des pourparlers avec les Goths à propos de leur

résolution de s'installer dans l'Empire, sur les terres fertiles au sud du Danube. Après sa victoire sur les Sarmates, près de Sirmione, dans les Balkans, Théodose fut proclamé empereur par ses troupes et Gratien officialisa sa nomination le 19 janvier 379 (doc. 1). Théodose installa ensuite un grand nombre de familles gothes sur le territoire impérial, comme troupes fédérées, obligées de se battre pour lui. Son règne constitua un autre tournant majeur de l'histoire de l'Empire, par sa durée, les victoires remportées contre des armées hostiles, l'adoption du christianisme comme religion officielle et la volonté de l'empereur d'installer ses deux fils sur le trône, marquant ainsi la division entre Orient et Occident.

Dans l'histoire de Ravenne, Théodose occupe une place prépondérante : il est le père de l'impératrice Galla Placidia, qui occupa la fonction de régente pendant treize ans, à partir de 425. L'empereur avait épousé sa femme, Flaccilla, en Hispanie, et ils avaient eu un fils, Arcadius, né avant 379, une fille, Pulchérie, morte en bas âge, et un autre enfant mâle, Honorius, né en 384 ; Théodose adopta aussi sa nièce Sérène, orpheline de père, et la maria à son général en chef, Stilicon. Après le décès de l'impératrice Flaccilla en 386, il négocia un second mariage avec Galla, princesse de la dynastie de Valens. Les noces furent célébrées à Thessalonique en 387. De ce second mariage, le seul enfant survivant fut une fille, Galla Placidia, demi-sœur des jeunes princes Arcadius et Honorius.

Théodose n'était pas seulement très pieux et foncièrement antihérétique ; il s'opposait également avec fermeté aux cultes polythéistes et publia des décrets contre les célébrations et sacrifices. Suivant l'exemple de Constantin I^{er}, il convoqua en 381 un nouveau concile œcuménique à Constantinople, à l'issue duquel l'arianisme se trouva une nouvelle fois condamné et le *Credo* de Nicée de 325 confirmé dans une version légèrement remaniée. Le concile publia aussi plusieurs canons ou lois ecclésiastiques, dont l'un donnait à la ville de Constantinople un statut égal

à celui de Rome[11]. Les évêques de Rome tinrent cette décision pour une grave insulte à saint Pierre, celui-là même que le Christ avait assimilé à la pierre sur laquelle il bâtirait son Église, ce qui leur permettait de se réclamer d'une autorité supérieure. Si ce canon suscita beaucoup de rivalités entre l'ancienne et la nouvelle Rome, Théodose n'en avait pas moins donné un statut juridique à la nouvelle civilisation émergente en ces débuts de la chrétienté. Comme Constantin, il fit campagne dans l'ensemble du monde méditerranéen, ne se rendant en visite officielle dans l'ancienne capitale qu'une seule fois, en juin 389, pour célébrer une victoire majeure. À Constantinople, il fit ériger sur l'hippodrome un obélisque égyptien monté sur un piédestal qui décrit ses exploits et montre l'érection du monument, avec l'empereur qui reçoit des hommages tout en offrant les lauriers de la victoire aux concurrents des courses de chars.

En 394, après sa victoire sur son rival occidental lors de la bataille du Frigidus, Théodose se rendit à Milan, où il convoqua sa nièce Sérène, qui s'occupait de ses plus jeunes enfants depuis la mort de l'impératrice Galla. Laissant sur place Arcadius, alors âgé de 17 ans, Sérène partit pour Milan avec Honorius, 10 ans, la petite Galla Placidia, qui en avait à peu près 3, et tout le personnel. Elle y arriva juste à temps pour assister aux derniers moments de son oncle, le 17 janvier 395. Comme il l'avait décrété, le pouvoir alla à ses deux fils, sous l'influence dominante de leurs tuteurs militaires, Rufinus en Orient et Stilicon en Occident. Théodose avait probablement pris ses dispositions pour que leur petite demi-sœur fût élevée au foyer de Sérène et de Stilicon où, de fait, elle passa les sept années suivantes. En programmant la division de l'Empire, Théodose espérait peut-être empêcher les querelles d'héritage, mais la rivalité entre les deux cours, Constantinople et Milan, entrava toute velléité de coopération, surtout entre des souverains si jeunes et inexpérimentés[12].

L’empereur Honorius, enfant roi

En janvier 395, le jeune Honorius, âgé de 10 ans, devint donc empereur de l’Empire romain d’Occident. Sa cour était installée à Milan (doc. 2), où son tuteur, le généralissime Stilicon (*magister militum*), assurait un contrôle efficace de la situation. Sa femme Sérène, princesse impériale, lui avait donné trois enfants : Marie, Euchère et Thermantia, tous promis à de belles alliances matrimoniales. En 398, la jeune Marie, 12 ans, épousa Honorius, d’un an son aîné, et Euchère fut fiancé à Galla Placidia, la petite orpheline qui rentrait ainsi dans les plans matrimoniaux de Stilicon. Ces fiançailles de très jeunes enfants étaient tout à fait typiques chez les Romains, mais elles ne débouchèrent pas sur le mariage ni sur la naissance d’une nouvelle génération. Quant à Honorius et Marie, ils n’eurent pas le temps d’avoir des enfants ; la jeune fille mourut prématurément en 407 ou 408. Voulant assurer à sa famille une place au sein de la dynastie régnante, Stilicon convainquit alors Honorius d’épouser la deuxième de ses filles, Thermantia.

Or, au tournant du IV^{e} siècle, Stilicon et la cour impériale milanaise apprirent que le chef des Wisigoths, Alaric, avait ravagé la Grèce et menaçait à présent d’envahir l’Italie. En 401, il avait traversé les Alpes juliennes (à l’extrémité est de la chaîne montagneuse) et mis le siège devant Aquilée. Il s’était ensuite dirigé vers Milan, qu’il assiégea au cours de l’hiver 401-402, en même temps qu’il s’emparait d’autres villes. Stilicon vainquit les Goths à l’été 402 (bien qu’Alaric parvînt à s’échapper avec une grande partie de sa cavalerie), puis il conseilla à Honorius de prendre la sage décision de transférer la cour dans une ville plus sûre. C’est à ce moment que Ravenne fut choisie comme la résidence la plus appropriée pour les souverains de la partie occidentale de l’Empire romain.

Ravenne, capitale impériale

Ravenne fut ainsi distinguée en partie parce qu'elle était réputée imprenable et en partie pour l'installation portuaire de Classe. La ville était bien desservie par le réseau fluvial de la grande vallée du Pô, riche en produits agricoles faciles à stocker en cas de siège, et protégée par des marais et des lacs assez traîtres[13]. Bâtie au IIe siècle avant notre ère sur des bancs de sable en affleurement, c'était une garnison de type *quadrata romana*, une ville jugée sûre, où l'on pouvait loger des otages ou des réfugiés. Baton de Pannonie, qui avait été contraint de participer au défilé triomphal de Tibère, y fut enfermé dans ce qui était en effet une belle prison ; de même, la femme d'Arminius le Chérusque y éleva son fils. En 43 de notre ère, l'empereur Claude fit bâtir une entrée majestueuse, la porte Dorée (*porta Aurea*), datée grâce à l'inscription qui y figure[14]. Démolie au XVIe siècle, sa grandeur transparaît encore dans les dessins et quelques fragments de sculptures élégantes, exposés au Musée national[*1]. Les environs de Classe abritaient aussi un centre de formation de gladiateurs, à qui l'air frais était censé être bénéfique. À mesure que se raréfièrent les combats navals, le port de Classe s'adapta progressivement au transport de marchandises dans l'Adriatique et la Méditerranée. Constructions navales, fabrication de voiles et autres compétences maritimes continuèrent à être honorées sur les monuments funéraires, comme cette inscription figurant sur la stèle de Publius Longidienus : « FABR.NAVALIS » (constructeur de bateaux)[15].

La gestion de l'eau était manifestement une nécessité dans cette région où tant d'affluents du Pô se dirigeaient vers la mer. Deux grands canaux, le Padenna et le Lamisa, coulaient autour et dans le centre de la ville, créant un large fossé au pied des remparts et alimentant toute une série d'autres canaux à l'intérieur. Au VIe siècle, Procope en fit cette description :

> La Ville est au milieu d'une rase campagne ; à deux lieues de la mer Ionique. Il n'est pas aisé de l'attaquer, ni par mer, ni par terre. Les écueils qui occupent l'espace de trente stades à l'entour, empêchent qu'on ne l'aborde par mer, et les eaux que le Pô et d'autres rivières répandent sur la terre, ne permettent pas à une armée d'en approcher[16].

En raison de l'envasement du Pô, canaux et rivières étaient régulièrement bloqués et les bateliers devaient remuer le limon avec leurs perches pour avancer dans les marécages sur leurs barques à fond plat. Les visiteurs de Ravenne parlaient de l'eau que l'on trouvait partout mais qui n'était pas potable, ce à quoi l'empereur Trajan remédia au début du IIe siècle en ordonnant la construction d'un grand aqueduc de 35 kilomètres de long, pour amener l'eau des Apennins[17]. Inondations et tremblements de terre successifs, en 393, 429, 443 et 467, entraînèrent l'effondrement de certaines constructions et des dommages importants.

Les trois lieux très étroitement imbriqués – Ravenne, le faubourg de Césarée et le port de Classe – retenaient déjà l'attention des empereurs au IVe siècle, en tant que postes d'observation de l'activité navale et commerciale sur l'Adriatique. Honorius s'y était rendu en 399, l'année où il avait réuni la Flaminie et le Picénum, province voisine plus au sud, en bordure de l'Adriatique. Ainsi détentrice d'un siège de gouverneur, Ravenne se voyait dotée de toute la gamme des bâtiments administratifs et culturels romains, en même temps que d'impressionnantes villas, comme la *Domus dei Tappeti di Pietra* (la Maison des tapis de pierre). Les remparts de la vieille ville s'ouvraient par la *porta Aurea*, une entrée particulièrement monumentale, un arc de triomphe menant au cœur de Ravenne, un peu après le quartier associé à Hercule (peut-être en raison de la présence d'un temple), le théâtre et d'autres bâtiments urbains. L'ensemble pouvait abriter et entretenir des forces armées, tel le détachement de 4 000 soldats envoyé

de Constantinople au début du Ve siècle et resté stationné à Ravenne. Comme toutes les villes romaines, Ravenne était gouvernée par un conseil de municipes (la curie), dont les membres, élus chaque année, collectaient les impôts, offraient les services de base et assuraient l'entretien des remparts et édifices publics, mais la curie demeurait sous l'autorité ultime du commandant de la flotte.

La cité comprenait également un évêque au statut plutôt inférieur à celui de ses homologues des évêchés bien établis de Milan et d'Aquilée. Sévère de Ravenne est le premier enregistré comme ayant officiellement participé au concile de Sardique en 343 (doc. 52). On trouve néanmoins les toutes premières références à la présence de chrétiens dans la région à Classe, où sont également présentes les reliques de plusieurs martyrs chrétiens, notamment de saint Apollinaire, ultérieurement reconnu comme le premier évêque de Ravenne. Il est très probable que ses successeurs y résidaient déjà, mais le siège épiscopal fut officiellement transféré à Ravenne dès l'établissement de la cour impériale, et la construction de la première cathédrale commença certainement au début du Ve siècle. Au cours de l'hiver 402-403, lorsqu'elle accueillit l'empereur et sa cour, cette triade urbaine de la côte Adriatique endossa un nouveau rôle, celui de capitale de l'empire d'Occident.

Aucun auteur contemporain ne raconte comment cela s'est passé, ni quel accueil fut réservé à Honorius, mais nous pouvons l'imaginer passant à cheval par la *porta Aurea*, accompagné de sa garde personnelle, pour être salué par le commandant de la flotte, le gouverneur de la province et l'évêque, puis acclamé par les habitants de la région. Les équipements de la cour, le mobilier, les archives et le personnel arrivèrent probablement par voie fluviale, sur le Pô, depuis Milan. La présence de l'empereur à Ravenne en décembre 402 est attestée par la publication de textes de loi et la frappe de pièces de monnaie à son effigie[18]. Comme d'autres capitales fondées aux IIIe et IVe siècles, Ravenne connut une très forte expansion, avec la

construction rapide d'un nombre considérable de nouveaux logements pour la cour, une partie de l'armée, le personnel administratif, les employés et leurs familles, le clergé chrétien, les marchands et artisans, tout ce monde parti à la suite de la cour dans la nouvelle capitale. Transformer une ville romaine d'assez faible importance mais dotée d'une grande installation portuaire en un centre urbain majeur de la moitié occidentale de l'Empire ne fut possible que grâce à de gros investissements, lesquels restèrent probablement entre les mains de l'empereur et son cercle immédiat d'administrateurs ; les membres du conseil ont peut-être trouvé leurs pouvoirs quelque peu réduits par rapport à l'autonomie dont ils disposaient normalement. Vers le milieu du v^e^ siècle, dans les rapports d'activités fragmentaires qui sont parvenus jusqu'à nous, ils semblent avoir eu un rôle plus axé sur la préservation des archives civiques que sur la levée d'impôts.

Ce choix de Ravenne ne faisait pas l'unanimité au sein de l'élite gouvernante de l'empire d'Occident : certains membres du Sénat gardaient l'espoir d'un retour de l'empereur à Rome ; d'autres, conseillers militaires, proposaient de prendre Arles comme centre du gouvernement. Manifestement touché par le désappointement de la faction romaine, Honorius ne manquait pas de se rendre fréquemment dans l'ancienne capitale, se démarquant par là du désintérêt affiché par son père. À la fin de l'année 403, il fut accueilli à Rome avec tout le cérémonial de l'*adventus* marquant l'arrivée de l'empereur, en l'honneur de la victoire de Stilicon sur Alaric à Pollentia (aujourd'hui Pollenzo), laquelle avait protégé la ville et l'empereur après l'invasion de l'Italie (401-403) par le roi des Goths[19]. Après son *adventus*, Honorius s'était retiré au palais impérial, sur le mont Palatin, et au Nouvel An le Sénat l'avait nommé consul pour l'année 404. Assumer la charge de consul signifiait davantage de défilés spectaculaires au palais et au Forum, avec en plus les parades militaires, jeux et courses de chars au Circus Maximus, financés par lui-même en tant que consul. Ces cérémonies, pour lesquelles les sénateurs dépensaient des sommes d'argent

astronomiques afin d'assurer la promotion de leur fils, étaient le symbole du statut associé aux titres honorifiques et de l'importance de la tradition romaine des divertissements populaires à profusion[20].

Ravenne ne pouvait rivaliser avec ces traditions profondément enracinées dans la vie romaine, mais Honorius poursuivit la création d'installations pour la cour et l'administration impériale, l'édification de basiliques pour la population catholique et l'embellissement de sa nouvelle capitale. En laissant Stilicon gérer les affaires militaires et nommer les administrateurs civils, il semble avoir renoncé à toute ambition de gouverner à la manière des empereurs précédents. Son transfert de la capitale à Ravenne assura cependant la survie de la dynastie théodosienne et donna à sa demi-sœur Galla Placidia un environnement stable pour grandir. Sous le mécénat de la jeune femme, Ravenne fut dotée du premier d'une série d'édifices extraordinaires, témoins de son statut de nouvelle capitale de l'Empire romain d'Occident.

PARTIE I

390-450
GALLA PLACIDIA

CHAPITRE 2

Galla Placidia, princesse théodosienne

La demi-sœur d'Honorius, Galla Placidia, joua un rôle majeur dans le développement de Ravenne, y laissant à jamais la marque de l'Empire. La princesse était un personnage assez étonnant, non seulement par sa vie tumultueuse, mais aussi par son ascendance. À travers ses parents comme par son vécu, elle incarna l'émergence d'un Empire romain où l'autorité en vint à être partagée entre deux empereurs interdépendants, l'un en Orient, l'autre en Occident, gouvernant d'un commun accord et rivalisant constamment pour avoir la préséance et un plus grand pouvoir que l'autre, tandis que les chefs militaires non romains, souvent chrétiens, défiaient les familles régnantes. Galla Placidia naquit à Constantinople, où sa mère mourut en 394, à la suite de quoi, nous l'avons vu, son père Théodose demanda à sa nièce Sérène de l'emmener en Occident. À la mort de Théodose, en janvier 395, le demi-frère de Galla Placidia, Honorius, prit le titre d'empereur d'Occident, et la petite fille, sa gouvernante Elpidia et quelques domestiques attachées à sa personne s'installèrent à Milan, près de Sérène et Stilicon et de leurs trois enfants plus âgés.

Au sein de la cour impériale milanaise, la petite fille a certainement entendu des histoires sur sa grand-mère, la puissante impératrice Justine, fervent soutien de l'arianisme au détriment des catholiques, lesquels bénéficiaient de l'appui de l'évêque Ambroise. Elle y a sans doute appris

aussi que son oncle Valentinien II avait été contraint de fuir Milan en 387, lorsque l'usurpateur Maxime s'était emparé de la ville. Toute la famille impériale, y compris sa mère Galla, la jeune sœur de Valentinien, prit alors la mer pour aller se mettre en sécurité en Thessalonique. Là-bas, l'impératrice Justine arrangea le mariage de ses parents, et Théodose accepta de rétablir Valentinien II sur le trône. De ses premières années de princesse orpheline, Galla gardait une conscience aiguë de son hérédité impériale et de l'influence dominante de sa grand-mère Justine dans les affaires politiques. À Milan, elle en apprit beaucoup plus sur ses parents que tout ce que ses gouvernantes et serviteurs auraient pu, en définitive, lui raconter à Constantinople.

Au cours de son existence, Galla Placidia évolua avec aisance à l'intérieur du monde romain, de Constantinople à Rome et plus à l'ouest encore, de la Gaule à l'Hispanie : si ces régions ne dépendaient déjà plus de l'Empire, elles appartenaient à la toute nouvelle chrétienté, unie dans la piété et acceptant de la même façon l'autorité romaine et non romaine. Au sein de cet univers de la foi, jadis romain et désormais considérablement élargi, Galla Placidia se trouvait partout chez elle, même si, au final, elle passa la plupart de sa vie d'adulte à Ravenne.

En 402, lorsque l'ensemble de la cour quitta Milan pour la nouvelle capitale, l'entourage restreint de la petite fille fut lui aussi mis à l'abri du danger. Alors âgée d'une bonne dizaine d'années, elle a peut-être été logée dans un palais de la nouvelle capitale impériale, à proximité d'Honorius, ou de Sérène et Stilicon, qui avaient également une demeure à Rome. Il est évident qu'elle connaissait les deux villes et elle assista à la fascinante métamorphose de Ravenne et à la construction des nouveaux édifices destinés à abriter la cour, les bureaux du gouvernement et les troupes. Elle fut aussi témoin du lancement des travaux sur la nouvelle cathédrale, ordonnés par l'évêque Ours. Sérène veilla probablement à lui donner une instruction appropriée pour une princesse de la dynastie régnante, avec

lecture des grands classiques en latin et en grec et étude de l'histoire de l'Empire. Si le discours de Claudien au mariage d'Honorius et de Marie, la fille aînée de Stilicon et de Sérène, peut être considéré comme un exemple-type de l'instruction reçue par un prince impérial, alors Sérène a lu des œuvres littéraires à la petite fille, tout en lui enseignant la couture et la broderie ainsi que la manière de se comporter en impératrice[21].

Percée barbare

Trois ans après le transfert de la cour à Ravenne, le 31 décembre 405, les Germains franchirent le Rhin et lancèrent une attaque spectaculaire de l'autre côté du fleuve. En Bretagne insulaire, les troupes romaines choisirent leur général, Constantin, pour prendre la tête d'un soulèvement qui gagna le nord de la Gaule, de l'autre côté de la Manche, où celui-ci revendiqua le statut d'empereur, sous le nom de Constantin III. À la fin de l'année 407, en dépit de la forte réponse armée du général Sarus, envoyé de Ravenne pour mater la révolte, Constantin était parvenu à établir son autorité à Arles et à frapper sa propre monnaie tandis que Suèves, Alains et Vandales continuaient de dévaster la Gaule en se dirigeant vers les Pyrénées. Stilicon se démena pour repousser les envahisseurs, mais la combinaison d'une révolte à l'intérieur et d'une incursion barbare à si grande échelle mina considérablement l'autorité impériale à l'ouest du territoire. Le tumulte et la confusion qui en résultèrent mirent les fonctionnaires de l'Empire dans l'incapacité de maintenir l'administration militaire, et les grandes villes et propriétés rurales durent se défendre elles-mêmes, du mieux possible. En avril 406, Honorius avait promulgué une loi promettant d'affranchir tous les esclaves qui se porteraient volontaires pour se battre aux côtés de leurs maîtres contre l'envahisseur – ce qui, en soi, était le signe d'un désespoir croissant[22].

Outre ces turbulences au nord des Alpes, l'armée wisigothe persistait à vouloir envahir l'Italie, comme Stilicon l'avait prédit. Alors, décidé à se servir des Goths contre l'usurpateur Constantin III, le régent contracta alliance avec leur roi, Alaric. En conséquence, Honorius fut contraint de nommer Alaric comte d'Illyrie, poste de commandement militaire dépendant de l'autorité de Stilicon. Toutefois, à la suite d'un retard dans la mise en œuvre du plan et de la non-participation des armées romaines, contrairement à ce qui était convenu, le chef des Goths exigea une rétribution à hauteur de 4 000 livres d'or. La cour impériale ne disposant pas de fonds suffisants, Stilicon et Honorius se rendirent à Rome au début de l'année 408 pour tenter de convaincre le Sénat de fournir l'argent nécessaire. La politique conciliatrice du général avec Alaric fut mise à l'épreuve : dès le premier discours de Stilicon, le Sénat s'opposa à sa requête et se prononça en faveur d'un affrontement avec les Goths ; toutefois, après sa seconde intervention, les sénateurs revinrent sur leur position et acceptèrent les exigences d'Alaric. La somme était exorbitante, mais ils obtinrent l'effet désiré : se débarrasser d'Alaric.

Le 1er mai 408, l'empereur Arcadius mourut à Constantinople, laissant l'Empire en héritage à son fils Théodose II, âgé de 7 ans, ce qui déclencha une crise majeure. Honorius devenait désormais l'empereur ayant autorité sur son homologue d'Orient, qui ne pourrait pas régner seul avant dix ans. Tandis qu'Honorius et Stilicon se querellaient pour trouver comment garantir cette autorité, des conseillers insinuèrent que Stilicon voulait s'emparer du pouvoir et placer son fils Euchère sur le trône impérial. Profitant de ces rumeurs, Alaric envahit de nouveau l'Italie, déclenchant des mutineries au sein d'une légion romaine de Pavie. En butte à ces menaces à la fois politiques et militaires, Stilicon se trouva soudain démuni, sans troupes ni alliés en nombre suffisant, et il chercha refuge dans une église de Ravenne. Condamné à mort par Honorius, il fut décapité le 22 août 408. L'empereur ne se contenta pas de l'exécution de son beau-

père, il ordonna aussi l'arrestation d'Euchère et renvoya sa propre femme, Thermantia, chez sa mère Sérène, à Rome. Tous les partisans de Stilicon firent l'objet de poursuites et, finalement, Euchère fut exécuté à son tour. En octobre 408, Sérène fut elle aussi mise à mort, au motif d'une prétendue collusion avec les Goths (une rumeur circula selon laquelle Galla Placidia aurait consenti à sa mort). Ce conflit entre Romains laissa le champ libre à Alaric, qui marcha sur Rome[23].

Le sac de Rome

À l'hiver 408, Alaric se lança dans le premier des trois sièges de Rome, ce qui rendit la vie dans l'*Urbs* très difficile, les Goths contrôlant tous les accès ainsi que les réserves de blé. Une paix fut négociée, qui permit de lever brièvement le siège, mais Honorius, à Ravenne, refusa d'en respecter les termes ; aussi, en avril 409, les Goths revinrent à la charge. Les ambassades reprirent leur ballet entre le sénat romain et la cour de Ravenne, tandis qu'Alaric réitérait son désir de traiter avec le gouvernement impérial et d'être nommé commandant en chef des forces romaines d'Occident, demande que l'empereur rejetait régulièrement. À la mort de ses tuteurs, Stilicon et Sérène, Galla Placidia, désormais âgée de 18 ans environ, se trouvait à Rome, dans une situation extrêmement périlleuse. Peut-être tenta-t-elle de quitter la ville et de s'enfuir à Ravenne, mais toujours est-il que, au cours d'une séquence dramatique, elle fut prise en otage par les Goths, qui la retinrent captive dans leur camp[24].

Vers la fin de l'année 409, à Rome, Alaric contraignit le Sénat à proclamer empereur un rival d'Honorius et obtint d'être nommé *magister militum*. L'empereur retenu, Priscus Attale, accepta immédiatement de lui confier le commandement d'une armée pour aller assiéger Ravenne, où Honorius fut lui-même menacé par le brillant commandant des Wisigoths. Il

se prépara à s'enfuir par la mer et ne renonça à son projet qu'à l'arrivée de 4 000 soldats envoyés d'Orient et de fonds monétaires levés par l'administration loyaliste en Afrique, justifiant par là le choix de Ravenne comme capitale[25]. Fort de ce nouveau contingent et de cette manne financière, il ordonna d'attaquer les Goths au cours d'une trêve, alors que des négociations étaient en cours. Furieux, Alaric reprit immédiatement le chemin de Rome pour en faire le siège une troisième fois.

Rome capitula rapidement. Le 24 août 410, les Wisigoths d'Alaric pénétrèrent dans la ville et se livrèrent à un pillage en règle pendant trois jours. Le sac de Rome symbolisa un déclin de l'Empire impossible à imaginer – l'événement traumatisa saint Augustin d'Hippone (Annaba) en Afrique du Nord ; à Jérusalem saint Jérôme se lamenta et plus tard, à Constantinople, l'historien Zosime l'attribuerait à l'affaiblissement des rituels païens. Confronté à la pénurie de vivres, une fois le pillage terminé, Alaric n'eut pas d'autre choix que d'abandonner la capitale.

Avec son butin, le chef goth dirigea son armée vers le sud, emmenant l'ex-empereur Attale et un groupe d'aristocrates en otage, dont Galla Placidia[26]. Avec leurs éminents captifs, les vainqueurs se mirent en quête de vivres et d'un endroit où s'installer de façon permanente, espérant trouver tout cela en Sicile, mais leur projet de traverser la Méditerranée fut contrarié par une tempête qui les obligea à rebrousser chemin. Alaric tomba malade et mourut avant la fin de l'année, et son beau-frère et successeur, Athaulf, comprit qu'ils étaient coincés dans la botte italienne, sans flotte ni compétences maritimes ; il décida alors de remonter la péninsule avec ses Goths, de traverser les Alpes et de pénétrer en Gaule par le sud. Pendant presque dix ans, ils n'avaient cessé de progresser, sans pour autant parvenir à convaincre les autorités romaines de leur valeur en tant qu'alliés désireux de s'installer sur des terres qu'ils pourraient contrôler, comme Théodose I^{er} avec les tribus gothes qui s'étaient avancées dans l'est de l'Empire dans les années 380. Et ils emmenaient leur précieuse otage, la princesse Galla

Placidia, dont le demi-frère, Honorius, demeurait à l'abri derrière les murs de Ravenne.

La vie avec les Goths

Galla Placidia ne s'attendait certainement pas à passer plus de trois ans dans les chariots des Goths, brinquebalée d'un endroit à un autre. Elle fut vraisemblablement bien traitée, à la fois comme princesse impériale et comme précieuse monnaie d'échange, mais quels que fussent les honneurs auxquels ils eurent droit, les otages romains se trouvèrent certainement dans une situation inconfortable, avec un avenir incertain, d'autant que les Goths changèrent souvent de camp au cours des nombreuses batailles qui divisèrent les Romains. Galla Placidia ne pouvait pas non plus imaginer qu'elle épouserait le roi des Goths, et pourtant le 1er janvier 414, à environ 21 ans, la jeune fille devint la femme d'Athaulf. Olympiodore, historien de l'époque, a raconté l'événement en se fondant sur le récit circonstancié des témoins oculaires :

> Placidia était assise en costume royal dans l'atrium orné à la manière romaine. Athaulf prit place auprès d'elle, vêtu, lui aussi, du manteau et autres habits en usage chez les Romains. Entre autres présents, il offrit à sa fiancée cinquante beaux jeunes gens vêtus d'une robe de soie, et portant chacun dans leurs mains deux grands plateaux, l'un chargé d'or, et l'autre de pierres de grande valeur ou plutôt d'une valeur inestimable, dépouilles de Rome enlevées par les Goths lors du sac de la ville.

Puis, l'ex-empereur Attale et les sénateurs romains chantèrent un épithalame et les autres otages de marque se joignirent aux festivités dans la plus pure tradition romaine[27].

Ce mariage des plus étranges témoigne d'une évolution hautement symbolique, qui eut une influence décisive sur la vie de Galla Placidia : les Goths qui l'avaient capturée voulaient montrer leur engagement vis-à-vis des traditions romaines ; la princesse impériale retenue prisonnière connaissait les points forts des Goths et se servait de la célébration de son mariage pour influencer son nouvel époux. Toute la cérémonie se déroula selon le protocole traditionnel romain, dans lequel la religion ne joua aucun rôle, même si les deux époux étaient chrétiens (quoique d'« orthodoxies » conflictuelles). Galla Placidia devint le symbole d'une nouvelle civilisation fondée sur la combinaison de l'armée gothe et des traditions culturelles romaines. Plus tard, en 414 ou au début de l'an 415, le couple célébra la naissance de son premier enfant, un garçon nommé Théodose, prénom de son grand-père maternel, tel que le voulaient les usages chez les Romains. Ainsi Galla Placidia le présentait-elle aux Goths comme le héraut d'une nouvelle union avec les Romains. Athaulf annonça son intention de restaurer l'Empire à la façon des Goths, et de laisser leur fils régner sur les deux communautés. On reconnaîtrait alors la capacité des Goths à soutenir l'Empire romain en s'intégrant à son administration, en renforçant leur statut et en répandant parmi eux l'usage du latin, et plus largement d'une instruction à la romaine. Athaulf incorpora plusieurs points du droit romain dans son propre code juridique, probablement sous l'influence de Galla Placidia[28].

Dans la mesure où très peu d'auteurs non romains ont laissé des traces écrites de l'invasion de l'Empire romain d'Occident, le peu qu'il en subsiste a été interprété en fonction du vécu des historiens romains et chrétiens, c'est-à-dire, essentiellement, comme un événement d'une grande violence, destructeur et meurtrier. En conséquence, la détermination farouche de

quelques groupes de barbares à être acceptés comme des *foederati* du gouvernement romain, qui se battaient loyalement pour l'empereur, a souvent été passée sous silence. La quête d'Alaric, à la recherche d'un territoire où son peuple pourrait s'installer, obéir aux lois impériales et vivre en paix, mena à l'union d'Athaulf et de Galla Placidia – une façon personnelle de déclarer la coopération de cultures différentes.

La grande ambition de ce mariage fut mise à mal par le décès prématuré du petit Théodose en 415, lorsque les Goths eurent traversé les Pyrénées pour entrer en Hispanie. La petite dépouille fut placée dans un cercueil d'argent dans une église située près de Barcelone. Peu de temps après, Athaulf fut assassiné par l'un de ses valets d'écurie, vraisemblablement à la solde de Sigéric, qui lui succéda et humilia Galla Placidia en l'obligeant à marcher vingt kilomètres hors de la ville en faisant des allers-retours devant son chariot. Bien qu'il fût vite remplacé, la jeune femme resta l'otage des Goths[29].

La jeunesse de Galla Placidia a toujours donné aux historiens toute latitude pour donner libre cours à leur imagination. La jeune femme a-t-elle « uni sa destinée à celle des Goths » et quitté Rome convaincue qu'ils représentaient un avenir plus viable que ce que promettait son demi-frère Honorius ? Imaginait-elle pouvoir survivre parmi eux comme une princesse romaine ? Si oui, comment la fille d'un empereur, élevée pour devenir impératrice à son tour, a-t-elle pu supporter un mariage ignominieux avec un Goth ? À moins qu'elle ne fût tombée amoureuse du jeune chef Athaulf au cours de ces trois longues années passées dans des chariots en bois sur des chemins souvent rocailleux[30] ?

Toutes ces spéculations sur Galla Placidia expriment notre incompréhension moderne de la faculté des femmes de la famille impériale à prendre des décisions individuelles. Parce qu'elle avait été élevée par des membres de la dynastie régnante pour accomplir ce que l'on attendait d'une princesse impériale, la jeune fille avait une connaissance instinctive de sa

condition : elle incarnait les traditions et les responsabilités impériales, ce qui lui aurait permis de négocier sa position dans le monde non romain avec plus ou moins d'effet. Toutefois, ses opinions personnelles étaient façonnées par le concept de dignité impériale féminine, qui conférait aux femmes de la dynastie régnante le pouvoir de gouverner. Galla Placidia avait été formée pour remplir ce rôle au plus haut niveau. À la cour impériale de Ravenne, et à Rome avec Stilicon et Sérène, son éducation l'avait préparée à la vie d'impératrice, même si elle s'était retrouvée mariée à un Goth.

En 413, Honorius et son général Constant tentèrent pourtant de négocier sa libération, mais Galla Placidia n'eut peut-être jamais connaissance de ces pourparlers. En 415, après la mort de son mari et de son fils, son avenir chez les Goths en tant qu'otage n'avait certainement rien de prometteur.

CHAPITRE 3

Honorius (395-423) et le développement de Ravenne

Tandis que Galla Placidia partageait la vie des Goths, le pouvoir de Rome sur les provinces occidentales continuait à se déliter. À partir de 383, la province la plus septentrionale de l'Empire, délimitée par la frontière avec le mur d'Hadrien, échappa progressivement au pouvoir impérial et, en 410, pendant qu'Alaric assiégeait Rome, Honorius répondit aux demandes insistantes d'aide militaire par une lettre recommandant aux grandes villes de la Bretagne insulaire d'assurer leur propre défense. Si cette mesure a pu être considérée comme temporaire à l'époque, elle s'avéra définitive. La Bretagne fut abandonnée aux autochtones et aux nombreuses armées hostiles qui y déferlèrent et, plus tard, s'y installèrent. La lettre de l'empereur était le signe patent du rétrécissement du monde romain antique vers le cœur de l'Italie, alors même que se poursuivait l'expansion de son nouveau pôle oriental, Constantinople.

Le siège de 410 confirma que les trop longues murailles de Rome étaient impossibles à défendre sans une garnison militaire beaucoup plus importante. La ville était également trop dépendante du port d'Ostie pour survivre à un long blocus. Au contraire, Ravenne était plus sûre et plus facile à défendre, et comme des groupes armés non romains continuaient à

percer les défenses de l'Empire, la décision de partir de Milan pour Ravenne semblait tout à fait justifiée. Honorius commença donc à renforcer les défenses de sa nouvelle capitale en la dotant d'édifices assez impressionnants. Bien qu'il existe peu de sources littéraires évoquant cette activité, les vestiges archéologiques laissent supposer qu'il résida dans une grande villa du Ier siècle de notre ère, située dans une zone suburbaine, au sud-est de la basilique actuelle de Saint-Apollinaire-le-Neuf, au-delà des premiers murs d'enceinte de la ville. La demeure était centrée autour d'une vaste cour à portiques avec, au nord et au sud, des salles d'audience et de réception, augmentées au début du Ve siècle d'une abside servant de salle à manger. La découverte de sols en mosaïque représentant des scènes de cirque, notamment un aurige victorieux de la faction des Verts, suggère une décoration adaptée[31]. Les factions – Verts, Bleus, Blancs et Rouges – étaient les organisatrices des courses de chars et autres divertissements du cirque de Ravenne, calqué sur celui de Rome et d'autres capitales impériales comme Thessalonique. Bien qu'aucune trace d'un édifice de cette importance n'ait été retrouvée jusqu'à présent, un site a été identifié à proximité du palais, avec des mosaïques représentant des scènes d'hippodrome, ce qui reflète un goût prononcé pour ce genre de sports traditionnels. Plus tard, Valentinien III y célébra la nouvelle année avec des jeux et courses de chars, et au milieu du VIIe siècle, la tête d'un rebelle y fut exposée. Honorius mit en valeur son palais résidentiel en le décorant de sculptures romaines antérieures et de statues à son effigie, dont une, gigantesque, en porphyre, aujourd'hui acéphale[32].

Il est impossible de donner la date précise de la construction des ponts sur les nombreux canaux et affluents du Pô qui coulent autour, dans et sous la ville de Ravenne, ni des nouvelles fortifications autour du port de Classe, mais on peut raisonnablement les associer à l'arrivée de la cour impériale. Une longue enceinte périphérique en brique dure, consolidée avec du marbre réutilisé et d'autres matériaux de réemploi (les *spolia*), protégeait

les édifices gouvernementaux, villas pour les courtisans, garnison et monuments publics à l'intérieur. Il n'est pas de consensus sur la date de sa construction, mais si Honorius ne l'a pas commandée, il s'agissait vraisemblablement de défenses adéquates que Valentinien III développa plus tard. Honorius le bâtisseur transforma et pilla peut-être autant d'édifices plus anciens qu'il n'en fit construire de nouveaux pour loger la cour et les services administratifs[33].

L'une des principales institutions associées à cette activité immédiate est la frappe de la monnaie impériale enregistrée en 402, l'année de l'arrivée de la cour à Ravenne. Le contrôle des métaux précieux étant toujours, pour les souverains, une affaire d'importance capitale, la frappe des monnaies avait lieu bien souvent à l'intérieur même des résidences impériales. La première pièce d'or, le *solidus*, frappé à l'effigie d'Honorius à Ravenne, fut probablement émise à partir d'un bâtiment récemment excavé, le *Moneta Aurea* (pour la monnaie en or), lequel était apparemment implanté à proximité du palais d'Honorius, s'il n'en faisait pas partie[34]. Il existait aussi un autre établissement pour la frappe des monnaies en bronze destinées à un usage quotidien. Un monument connexe, le *Miliarium Aureum* (Milliaire d'or), borne en bronze doré, fut probablement élevé sur le Forum pour marquer le point d'origine de toutes les routes de l'Empire, d'où les distances étaient calculées. Rome avait fourni le modèle de cette borne, érigée sur le Forum, en plein cœur de l'ancienne capitale, et Constantinople puis Ravenne l'avaient copiée.

Agnellus, premier historien de Ravenne

Une grande partie de ce que nous savons sur cette période cruciale du développement de Ravenne fut consignée quatre cents ans plus tard par un ecclésiastique du IXe siècle. Fier d'être natif de la ville, il en est le premier

historien et s'est montré très assidu à la tâche qu'il s'était assignée : retracer la vie de tous les évêques ravennates. Son évocation de quarante-six hommes d'Église, depuis le mythique saint Apollinaire jusqu'à Georges, un contemporain, fut rédigée sur le modèle du *Liber pontificalis*, compilation similaire de la vie de tous les évêques de Rome, souverains pontifes[35]. On y trouve de nombreux détails curieux tirés de récits de témoins locaux ou transmis de génération en génération, souvent inventés et sans aucune fiabilité. Malgré tout, Agnellus était manifestement résolu à tout apprendre sur les évêques de Ravenne, à dénicher leur histoire dans les édifices, tombes, inscriptions, mosaïques et objets liturgiques tels que des nappes d'autel qu'il avait lui-même eu l'occasion de voir. Le soin particulier qu'il mit à copier des vers inscrits sur des édifices aujourd'hui disparus préserva un grand nombre de récits remarquables sur ce que chaque évêque avait l'intention de réaliser en parrainant leur construction. Son intérêt pour l'histoire du passé l'a aussi conduit à ajouter beaucoup d'anecdotes amusantes apprises de la bouche de citoyens plus âgés, probablement exagérées par la transmission orale et modifiées à chaque redite. Agnellus était malgré tout un historien accompli, et sans son *Liber pontificalis ecclesiae Ravennatis*, l'histoire de la ville aurait été bien maigre.

Faute d'une quantité suffisante d'informations fiables sur la vie des premiers évêques de Ravenne, Agnellus dut se résoudre à inventer des histoires excitantes et de courts sermons attribués à ces saints hommes ou conçus pour leur trouver une activité caractéristique. Puisque les dates ne sont pas renseignées, établir une chronologie des épiscopats n'a pas été sans controverse. Pourtant, chaque fois qu'Agnellus tombait sur la tombe d'un évêque, il notait son emplacement, associant ainsi les prélats à des édifices particuliers, comme l'église Saint-Probe à Classe, où sont enterrés nombre des premiers d'entre eux[36]. Il en identifia certains dans les monastères, réunissant de précieux éléments sur le développement de ces tombeaux, chapelles ou véritables communautés monastiques, dans Ravenne ou à

proximité. Il retrouva notamment la sépulture de l'évêque Libère « le troisième du nom », dans la chapelle du monastère de Saint-Pulio, qu'il avait fondée, « près de la *porta Nuova* », et aussi celle de Florent, le quatorzième prélat de Ravenne, dans une autre chapelle dédiée à sainte Pétronille « adossée au mur de l'église des Saints-Apôtres »[37]. Toutefois, à partir d'Ours, Agnellus consigna beaucoup plus de détails, en raison, probablement, de la transformation majeure de Ravenne au début du Ve siècle. Et dans la seconde moitié du IXe siècle, il rédigea lui-même un récit de première main sur la ville où il avait grandi.

Son *Liber pontificalis ecclesiae Ravennatis* s'appuie sur ce qui a dû être l'une des archives les plus utiles recensant tous les événements locaux, les *Annales de Ravenne*, retraçant année par année les événements les plus importants survenus dans la ville. Écrites au Ve siècle mais aujourd'hui disparues, ces annales présentaient le même format que d'autres chroniques ravennates, sortes de calendriers portant le nom des deux consuls romains nommés au 1er janvier. Le problème, dramatique pour les historiens de Ravenne, est que seule la moitié d'une page de l'unique manuscrit des *Annales*, avec ses dessins minuscules, subsiste aujourd'hui dans les archives de la cathédrale de Mersebourg (doc. 25 et 26)[38]. Ce qui aurait été un document capital sur la vie à Ravenne et constituait l'une des rares chroniques illustrées de la fin de l'Empire romain a été rongé par le temps. À partir du fragment restant, cependant, il nous est possible de trouver des entrées utiles pour certaines années spécifiques, ainsi que des dessins relatifs à des événements comme les séismes. Ce fragment nous rappelle les nombreux textes disparus, telles les *Histoires* de l'archevêque Maximien.

Les registres de papyrus

Le manque de registres historiques de l'époque est en partie pallié par une série de documents écrits sur papyrus, le support de base pour les scribes de la ville, dont l'importation d'Égypte s'est poursuivie jusqu'à une période avancée du VIII^e^ siècle. Les papyrus parvenus jusqu'à nous, dont certains sont conservés au musée archiépiscopal de Ravenne et d'autres dispersés dans de nombreux musées européens, reflètent les activités du municipe traditionnel romain lors des réunions régulières, au cours desquelles était certifiée l'authenticité de documents juridiques ensuite enregistrés dans les archives de la ville (les *gesta municipalia*). Du premier conservé, daté de 433, jusqu'à la fin du VI^e^ siècle, il y est attesté de la participation de plusieurs familles de la région qui, siégeant au conseil municipal, conservèrent quelques fonctions juridiques essentielles. Chaque année, le conseil élisait ses propres membres chargés de présider les réunions. La répétition des noms de famille parmi tous ces *quinquinealis*, *decemviri*, *praesidii*, etc., reflète la dominance de l'élite locale, formée à la gestion des finances de la ville, des impôts et des taxes jusqu'à l'achat de blé et autres denrées de base. Nous pouvons donc avoir un aperçu des familles participant probablement à l'administration locale depuis des décennies, sinon des siècles. On y trouve des noms récurrents, comme Melminius et Pompulius, fils et petits-fils de famille, ayant hérité des mêmes fonctions que leurs aïeuls, ainsi que des informations fascinantes déduites des listes de membres moins proéminents qui ont attesté de décisions enregistrées par les scribes municipaux. Les inscriptions funéraires donnent aussi les noms de citoyens de la ville avec, parfois, leur profession, et nous instruisent, par exemple, sur l'hommage d'Aurélia Domitia à un époux admirable ou sur le tout petit sarcophage préparé par ses parents pour la petite Licinia Valeria, décédée à l'âge d'un an, six mois et six jours[39].

Des registres similaires, sur papyrus également, étaient tenus dans toutes les grandes villes italiennes, mais il n'en subsiste pas beaucoup :

quasiment aucun à Rome et quelques-uns seulement à Naples. Ceux de Ravenne témoignent d'un vaste éventail d'affaires réglées localement. En raison de la nécessité de l'emploi de formules juridiques, les méthodes de travail sont claires et il est facile d'identifier les personnes auxquelles était assignée une tâche spécifique. Une partie de l'année 433 a pu être reconstituée à partir de six minuscules fragments de papyrus réutilisés plus tard dans une reliure. Il y est question d'un différend entre deux individus (dont le plus jeune répond au nom de Lagalianus) et une église (non précisée), représentée par un notaire (*notarius*), Contius. Les deux hommes en avaient appelé aux deux empereurs, Théodose II et Valentinien III, et reçu un rescrit (un ordre) leur imposant de payer une somme fixe. Contius était présent à l'audience lors de la lecture à haute voix de la réponse des empereurs, et le beau-père de Lagalianus accepta de payer l'amende. Le rescrit fut consigné dans les *gesta municipalia* et le vieil homme signa une *cautio* (promesse de payer), s'engageant sous serment à honorer la dette avant une date butoir ; la *cautio* fut elle aussi enregistrée dans les *gesta*[40]. Cette procédure garantissait le caractère légal des décisions de justice.

Le conseil de la ville

Pendant des siècles, tous les hommes des grandes villes de l'Empire romain nés libres et possédant un certain nombre de propriétés furent obligés de siéger au conseil local, assemblée de citoyens qui administrait la cité. Chaque conseil était censé enrôler une centaine de membres avec pour mission principale de collecter les impôts, et l'autonomie de la ville ne pouvait être garantie que dans la mesure où ils levaient la somme nécessaire pour financer la défense locale, l'approvisionnement en vivres, l'entretien des équipements, la sécurité et les festivités. Ce système avait fonctionné de manière efficace tant que les grandes familles rivalisaient pour être au

conseil, mais avec la hausse du coût des droits à payer pour être curiale, les hommes concernés étaient moins enclins à siéger. Depuis que Constantin I^{er} avait déclaré que le clergé bénéficierait d'exemptions, beaucoup de ceux dont le statut leur permettait d'appartenir à la curie s'étaient fait ordonner prêtres afin d'échapper à leurs responsabilités. D'autres tentèrent de demander une exemption similaire après quinze années de service dans l'administration impériale, privilège abrogé en 436 lorsque Valentinien III fixa le niveau d'accession au statut de curiale à 300 *solidi* de salaire annuel, soit l'équivalent de 150 jugères de terres. Pourtant, les lois récurrentes contre l'ordination de membres des chambres professionnelles et le nombre de bons artisans qui avaient fui la ville pour aller épouser des femmes de la campagne indiquent que beaucoup tentaient encore d'éviter les responsabilités curiales. En 458, ces décurions ruraux reçurent de nouveau l'ordre de revenir en ville[41].

Par conséquent, bien souvent, les grandes villes ne parvenaient pas à maintenir le chiffre de cent conseillers. De nombreux auteurs du IV^{e} et V^{e} siècle ont noté les difficultés rencontrées pour trouver suffisamment de locaux susceptibles de faire l'affaire, à savoir nés libres et propriétaires. À Ravenne, ce fut peut-être déjà le cas avant 402 et l'arrivée de la cour impériale milanaise, qui déprécia le statut de conseiller. La curie fut subordonnée à l'administration de l'Empire, bien qu'elle continuât à accomplir certaines tâches quotidiennes, comme l'enregistrement des contrats commerciaux, des transferts de propriété et surtout, des dispositions testamentaires stipulant que les citoyens de la région se délestaient de leurs biens, notamment par des donations à l'Église de Ravenne[42].

Ours de Ravenne

Bien qu'Agnellus ait su beaucoup de choses au sujet de l'empereur Honorius, il ne consigne sur l'arrivée de la cour rien qui soit susceptible de clarifier la situation de l'Église de Ravenne en 402. Il apparaît toutefois qu'Ours était évêque en 402, car son panégyrique – il mourut un 13 avril, dimanche de Pâques, probablement en 426 – précise qu'il demeura à la tête de l'archevêché pendant vingt-six ans et quelques mois. Agnellus découvrit souvent, sur la tombe des évêques, une inscription précisant la durée de leur épiscopat, mais dans le cas d'Ours, il ne l'avait pas vue lui-même. « D'aucuns affirment », rapporte-t-il, que la sépulture d'Ours se trouvait dans la plus grande église de la ville, dédiée à la Résurrection (*Anastasis*), qu'il avait lui-même fondée et nommée Ursiana, un nom dérivé du sien. Il note aussi que le successeur d'Ours, Pierre, reçut l'évêché lorsque l'impératrice Galla Placidia offrit de nombreux présents à l'Église de Ravenne (la date indiquée est env. 426-450)[43].

Comme la cathédrale de la Résurrection fut constamment embellie et, pour finir, complètement démolie, la description d'Agnellus, datant du début du IX^e^ siècle, est le seul témoignage que nous possédions de la décoration intérieure de l'époque. À partir de ses observations personnelles, l'historien décrit les rangées de colonnes sur les côtés nord et sud de l'église, signe que l'édifice d'origine était une basilique d'architecture paléochrétienne, avec des murs couverts d'une très belle pierre (probablement du marbre coloré) et la voûte, de mosaïques de toutes les couleurs. Agnellus donne également les noms des personnes qui y ont collaboré :

> Euserius et Paul ont réalisé la décoration d'un mur sur le côté nord, près de l'autel Sainte-Anastasie, d'Agatho […] et Satius et Étienne ont décoré l'autre mur du côté sud […] çà et là, ils ont sculpté dans le stuc diverses représentations allégoriques d'hommes, d'animaux et de quadrupèdes, en les agençant avec le plus grand talent[44].

Ainsi a-t-on probablement les noms des généreux donateurs, mécènes qui permirent l'édification de la basilique d'origine et dont l'appellation était couramment inscrite sur l'ouvrage, plutôt que ceux des artistes – peintres et sculpteurs.

La basilique Ursiana fut construite et embellie dans le style de l'époque par des artistes et artisans locaux ou qui accompagnaient la cour impériale depuis Milan, où la décoration d'édifices comparables de la fin du IV^e^ et début du V^e^ siècle nous est connue (par exemple celle de la chapelle de Saint-Aquilin). Les artistes utilisèrent des matériaux divers – plaques de marbre, tesselles de mosaïques, fresques peintes et stuc sculpté – pour représenter des figures allégoriques, des oiseaux (probablement) et des quadrupèdes. À l'est de la cathédrale, Ours fit construire un baptistère décoré dans le même style et utilisé à Pâques lorsque toutes les personnes préparées à entrer dans la communauté chrétienne y furent admises. Au milieu du V^e^ siècle, l'évêque Néon y fit ajouter une nouvelle décoration de mosaïque. L'édifice est aujourd'hui connu comme le baptistère des Orthodoxes.

Il est probable que l'arrivée de l'empereur et de son entourage en 402 favorisa la construction d'une nouvelle basilique aussi grandiose et somptueusement décorée dans une ville qui regorgeait autrefois de monuments principalement païens. Comme à Rome, de nombreuses églises paléochrétiennes se trouvaient en dehors des murs de la ville, avec un cimetière adjacent, et la décision de construire à l'intérieur même de Ravenne reflétait une détermination nouvelle : remplacer les anciennes divinités. Agnellus note que la basilique Ursiana était située dans un quartier nommé Herculana (donc dédié à Hercule), près de la poterne Vinciléone. Il mentionne également qu'Ours fit construire sa résidence, l'*episcopium*, attachée à l'église, près du mur sud-est où le canal nommé *fossa Amnis* sortait de la ville sous le pont des Meuniers, et d'une tour qui pourrait avoir fait partie de l'aqueduc. Selon Agnellus, cet endroit s'appelait

Organaria parce qu'il était construit à partir d'un instrument, l'*organa*, en lien peut-être avec le travail des meuniers ou les meules du moulin à eau. Il rappelait les installations hydrauliques du *Janicule*, à Rome et le long du Tibre[45].

Honorius rehaussa la position de Ravenne en élevant l'évêque de sa nouvelle capitale au détriment de celui de Milan, se fondant sur l'argument avancé par son père Théodose : la cité où résidait l'empereur devait être la capitale ecclésiastique. Il transféra six évêques suffragants de Milan à Ravenne – un gain appréciable sur le plan foncier comme en impôts, donations personnelles et legs – mais ne releva pas l'évêque de sa dépendance à Rome[46]. Au lieu de cela il l'approuva, perpétuant entre Ravenne et Rome une rivalité qu'incarneraient beaucoup de prélats futurs et qui culminerait au milieu du VII^e^ siècle.

Le gouvernement d'Honorius

À la suite de la catastrophe du sac de Rome, Honorius nomma Constant *magister militum* tandis que le poète romain Rutilius Namatianus prenait le titre de maître des offices (*magister officiorum*). En 411, l'empereur envoya Constant défaire Constantin III, qui détenait toujours le pouvoir à Arles, et l'exposition publique, à Ravenne, l'année suivante, de la tête de l'usurpateur marqua le succès de l'opération. Dans le petit fragment retrouvé des *Annales*, on peut voir, sous l'entrée de l'année 412, un dessin représentant la tête de Constantin et celle de deux de ses partisans au bout d'une pique (doc. 25)[47]. Constant mena campagne également en Afrique du Nord, afin de protéger les provinces dont les ressources étaient si abondantes que les défendre revêtait un caractère stratégique essentiel : elles produisaient le blé qui nourrissait les Romains depuis toujours, ainsi que de l'huile, du vin et de la vaisselle en céramique d'excellente qualité,

distribuée dans l'ensemble du monde romain. En 413, enfin, Honorius envoya des forces navales bloquer les ports de la côte sud de la Gaule, contraignant les Goths qui s'y étaient établis à négocier un traité de paix.

Au cours de la décennie suivante, Honorius célébra les victoires de ses généraux et son accession au consulat à Rome et à Ravenne. Si sa nouvelle capitale lui fournissait une base sûre pour la cour et devenait la pierre angulaire d'une administration de style impérial traditionnel, Rome demeurait le centre des rites et constituait l'emplacement le plus approprié pour le mausolée que l'empereur faisait construire. En 407/408, il y enterra sa première épouse, Marie. Avec le meurtre de Stilicon, son tuteur d'autrefois, excellent commandant, Honorius s'était affranchi de l'influence d'un conseiller de grande expérience, avait répudié sa seconde épouse Thermantia et permis la mort de Sérène. Après le sac de Rome, il se rendit dans l'*Urbs* à plusieurs reprises pour rassurer les survivants, retrouver de l'autorité sur les aristocrates et conférer des titres importants aux sénateurs les plus en vue. Il ne se remaria pas, cependant, et de ce fait n'eut pas d'héritier pour lui succéder à la tête de l'Empire. Fort heureusement pour la dynastie, sa demi-sœur, Galla Placidia, était à même de combler cette lacune.

CHAPITRE 4

Galla Placidia en la cour d'Occident (416-423)

En 415, lorsque, subissant depuis deux ans le blocus des forces navales d'Honorius, les Goths du sud de la Gaule cherchèrent désespérément un moyen de se ravitailler, ils envoyèrent plusieurs ambassades à Ravenne puis décidèrent – probablement au début de l'année 416 – d'échanger leur otage de marque, Galla Placidia, contre 600 000 mesures de céréales. Pour expédier une cargaison aussi importante, les administrateurs de l'Empire puisèrent probablement dans les réserves provenant d'Afrique du Nord et/ou de Sicile. La princesse, alors âgée d'environ 24 ans et veuve d'Athaulf, fut ramenée à Rome par les émissaires d'Honorius, qui obtinrent également la libération des autres otages romains. Galla Placidia était accompagnée d'une garde rapprochée de soldats goths, qui demeurèrent ensuite auprès d'elle [48].

Fille unique de Théodose et demi-sœur des empereurs Arcadius et Honorius, Galla Placidia était la seconde femme importante de la dynastie, après l'impératrice régnante à Constantinople, Eudoxie. Avant même son arrivée, Honorius avait déjà des projets pour elle : le 1er janvier 417, il « la prit par la main, […] et la donna à Constance », son général favori, officialisant ainsi leur union. Olympiodore précise qu'il agissait contre la

volonté de la jeune femme : selon lui courait une rumeur selon laquelle Constance attendait de l'épouser depuis longtemps. Peut-être l'avait-il rencontrée en Gaule lors de ses négociations avec les Goths. Quoi qu'il en fût, il était certain que quiconque épouserait la princesse se verrait propulser au plus haut rang, avec la perspective d'avoir des enfants [49].

Galla Placidia retrouva donc sa vie de princesse impériale, épouse, désormais, d'un général de grand renom, qui partageait son temps entre la cour impériale de Ravenne, sa résidence romaine et ses campagnes militaires. En 417 ou 418, elle donna naissance à une fille, Honoria, et en juillet 419 naquit son fils, Valentinien. La présence de Constance à la cour impériale imposait probablement à la famille de résider à Ravenne, mais Galla resta très liée à Rome. En 419, par exemple, lorsque parvint à Ravenne le bruit d'une controverse au sujet de l'élection du pape, la jeune femme ne se contenta pas de convaincre Honorius d'intervenir, elle écrivit personnellement aux évêques d'Afrique et à Paulin de Nole pour les supplier de régler cette affaire. Malheureusement, ces lettres ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Finalement, Honorius trancha entre les deux candidats, Boniface et Eulalius, et Galla Placidia poursuivit sa collaboration avec les successeurs de saint Pierre, les papes Sixte III et Léon I^{er}, tout au long des dix dernières années de sa vie [50].

Quatre ans après le mariage de sa sœur, le 8 février 421, Honorius éleva Constance à la dignité de co-empereur d'Occident et envoya son portrait à Constantinople pour le désigner comme successeur possible. Il donna aussi à Galla Placidia le rang d'impératrice, *Augusta*, et déclara son jeune fils Valentinien « nobilissime » (doc. 3 et 4) [51]. L'empereur d'Orient provoqua la fureur de Constant en refusant d'avaliser ces promotions. Toutefois, l'époux de Galla Placidia mourut avant même de pouvoir réagir, en septembre 421, laissant la jeune femme veuve pour la seconde fois. Dans cette situation précaire, le petit Valentinien devenait le successeur de l'empereur Honorius, toujours sans descendance.

L'empereur d'Occident se trouvait dans une position très inhabituelle. Marié deux fois, sans enfants et peu intéressé par le gouvernement de l'Empire, il s'était reposé sur Stilicon jusqu'en 408, puis s'était tourné vers Constant, lui donnant le rang d'Auguste avec, vraisemblablement, le soutien sans réserve de Galla Placidia. Sa faiblesse et son incapacité à s'investir dans son rôle d'empereur prirent un tour inattendu à mesure que naissait en lui une tendresse démesurée pour la jeune princesse. Si l'on en croit Olympiodore, « Honorius éprouva pour sa demi-sœur une affection excessive. Le plaisir immodéré qu'ils prenaient à être ensemble, leur façon de s'embrasser continuellement sur la bouche amenèrent nombre de gens à les soupçonner des pires ignominies ». La rivalité entre la garde prétorienne gothe de l'impératrice, « cette horde de barbares », et les troupes impériales d'Honorius basées à Ravenne fut à l'origine d'émeutes dans les rues de la ville. Puis un serviteur de Galla Placidia, Léontius, et deux des servantes de la jeune veuve, Spadusa et Elpidia, furent accusés de conspiration contre l'empereur. Difficile de dire comment tous ces facteurs se combinèrent, mais le fait est que Galla Placidia, sa famille et ses domestiques furent bannis de Ravenne. La jeune femme s'enfuit à Constantinople et trouva refuge à la cour de son neveu Théodose II[52].

Galla Placidia à Constantinople

Lorsque Galla Placidia, ses enfants et ses domestiques arrivèrent à Constantinople en 423, ils résidèrent dans un palais que l'on connaîtrait plus tard comme le palais de Placidia. Revenue dans sa ville natale, Galla Placidia rencontra pour la première fois l'empereur, âgé de 22 ans, et sa sœur aînée, Pulchérie, qui l'avait préparé à tenir son rôle. Résolue à juguler toute possibilité de contestation de l'autorité de Théodose, Pulchérie s'imposa un célibat – et à ses sœurs également – qui leur éviterait de

devenir des pions dans le jeu des alliances matrimoniales. Lors de leur rencontre, les deux princesses, celle de l'Orient et son homologue d'Occident, se découvrirent de nombreux points communs : toutes deux savaient comment administrer l'Empire, elles comprenaient l'importance de la tradition du chef d'État masculin et cherchaient à exercer le pouvoir tout en tenant compte des contraintes. Elles partageaient aussi le même engagement chrétien et apportaient leur soutien à l'Église. Bien que Galla Placidia, de six ou sept ans l'aînée de Pulchérie, eût un parcours de vie très différent, toutes deux avaient mis leur énergie au service des hommes de leur famille : Pulchérie pour son jeune frère, et Galla Placidia pour sauver l'héritage impérial de son fils.

Le 15 août 423, Honorius rendit son dernier souffle. En octobre parvint à Constantinople la nouvelle que Jean, principal secrétaire de Ravenne (*notarius*), cherchait à usurper le pouvoir impérial. Galla Placidia comprit immédiatement que son fils Valentinien était nettement mieux placé pour revendiquer le titre d'empereur d'Occident que n'importe quel petit bureaucrate : elle s'attacha donc à convaincre la cour d'Orient de reconnaître son fils comme empereur et de l'installer sur le trône de Ravenne. En 424, Théodose II donna son consentement, confirmant à Valentinien son titre de *nobilissimus puer* ; il émit également des pièces d'or à l'effigie de Galla Placidia, de sa fille Honoria et de sa sœur à lui, Pulchérie. Toutes trois y portaient le titre d'*Augusta*, autour de leur portrait de profil, accompagné des symboles de la victoire. L'alliance entre les deux branches de la dynastie fut scellée par les fiançailles de Valentinien (5 ans) avec la fille de Théodose, Licinia Eudoxia (2 ans), dans le but d'unifier et de restaurer le régime impérial en Occident, qu'Honorius et les Goths avaient mis en pièces[53].

À l'été 424, la famille de Galla Placidia, accompagnée d'une grande armée commandée par les généraux germaniques Ardabur et son fils Aspar, ainsi que de civils chevronnés, prit la mer pour rejoindre l'Italie. Après

avoir survécu à une effroyable tempête (à laquelle on attribuerait plus tard la dévotion de Galla Placidia à saint Jean l'Évangéliste), ils atteignirent Aquilée au printemps 425, renversèrent l'usurpateur et le firent mettre à mort. Ils se dirigèrent ensuite sur Ravenne, où Valentinien fut proclamé empereur et préparé à son intronisation officielle, qui eut lieu à Rome, en octobre de la même année. Malgré les réflexions désobligeantes des commentateurs politiques, administrateurs et militaires aguerris convaincus que désigner un enfant comme souverain en titre était évocateur de faiblesse, à une époque où précisément, en Occident, un gouvernement fort était essentiel, la cour de Constantinople avait soutenu Galla Placidia, seule garantie de la continuité de la dynastie dans les deux moitiés de l'Empire romain chrétien[54].

Galla Placidia et Valentinien III, l'empereur enfant

L'impératrice était désormais déterminée à exercer son autorité en Occident, et pendant les vingt-cinq années suivantes, elle servit ses propres intérêts. À Ravenne, la puissante équipe venue mettre le jeune Valentinien sur le trône amoindrit encore un peu plus le statut du conseil local et l'administration provinciale, réduisant leur rôle aux activités courantes. Les notables qui, à l'instar du général Castinus, avaient favorisé l'avancement de Jean, de sa position de premier secrétaire à celle d'empereur, perdirent tout leur pouvoir lorsque les généraux de haut rang Aèce et Boniface prirent le commandement de l'armée d'Occident. Les administrateurs de Constantinople furent chargés des affaires civiles, mais l'impératrice régente ne perdit rien de son influence.

Tout au long du deuxième quart du Ve siècle, alors que Galla Placidia était impératrice d'Occident et que sa nièce Pulchérie régnait sur la cour d'Orient, les armées non romaines redoublèrent d'efforts pour envahir et occuper le territoire impérial, afin de s'y installer. Pour résister à ces invasions et parer aux attaques, Constantinople ne se contenta pas de jouer la carte militaire, mais recourut à la diplomatie, proposant notamment de grandes quantités d'or et des produits de valeur inestimable, comme les vêtements en soie ou le poivre. En Occident, Ravenne possédait beaucoup moins de métal précieux et, avant même le sac de 410, Rome avait été presque entièrement dépouillée de ses richesses par le lourd tribut payé à Alaric. Rappelons que la puissance militaire des provinces occidentales avait été considérablement amoindrie par les révoltes du IVe siècle et la possibilité de recruter de nouveaux contingents réduite en même temps que l'Empire et les revenus de l'impôt. Néanmoins, la cour de Ravenne devant compter sur les armées romaines pour contrer les nouvelles menaces, les commandants militaires furent investis d'un pouvoir immense, avec de lourdes responsabilités.

Le refus de coopération des deux grands généraux de l'époque, Aèce et Boniface, était donc bien fâcheux. Et comme si cette regrettable scission du commandement militaire ne suffisait pas, presque toutes les unités de l'armée romaine de la fin du IVe siècle et du début du Ve étaient constituées de non-Romains, avec un encadrement de mercenaires, comme on pouvait le deviner à leurs noms qui n'avaient rien de romain. Ainsi, les troupes impériales qui avançaient dans les Balkans et à l'ouest contre les envahisseurs barbares comprenaient des contingents qui l'étaient tout autant, parlaient la même langue et possédaient la même culture et les mêmes compétences militaires. Naturellement, lorsqu'elles se trouvaient face à l'incompétence manifeste de leurs supérieurs ou n'étaient pas payées à temps, ces unités étaient tentées de fuir ou de passer à l'ennemi. Les chefs civils et militaires qui accueillirent Galla Placidia et Valentinien à Ravenne

au printemps 425 savaient parfaitement à quel point les barbares étaient dangereux. Les sénateurs romains aussi.

La première action entreprise par l'impératrice Galla Placidia, la plus symbolique aussi, fut l'intronisation de son fils. Après la proclamation officielle à Ravenne, sa présentation devant le sénat romain était essentielle pour eux deux : elle confirmerait le jeune prince dans sa fonction impériale et sa mère dans son rôle de régente. Le 23 octobre 425, l'enfant de 6 ans fut donc revêtu de la toge impériale, couronné et longuement acclamé par la population romaine[55]. La famille impériale resta dans l'*Urbs* jusqu'au nouvel an, date à laquelle le petit garçon fut nommé consul au cours d'une cérémonie somptueuse émaillée de divertissements populaires organisés par les quatre factions du cirque : la Verte, la Bleue, la Blanche et la Rouge. Ajoutés à la course de chars, grande passion des Romains, ces *ludi circenses* furent aussi pour le souverain l'occasion de distribuer des pièces d'or et des quantités supplémentaires de pain, de vin et de vêtements – en somme, tout ce qui participait de la tradition établie et très appréciée du « pain et des jeux »[56]. Mère du nouvel et très jeune empereur, Galla Placidia se positionna comme chef du gouvernement. La famille retourna ensuite à Ravenne, où l'impératrice gouverna au nom de son fils et procéda à l'édification de quelques-unes des basiliques paléochrétiennes les plus connues.

Lorsque Galla Placidia installa sa cour à Ravenne, seuls les plus âgés des courtisans pouvaient encore se souvenir des impératrices précédentes (telles que Justine, sa grand-mère, qui mourut en 388), mais la puissance de certaines femmes n'était pas un phénomène inconnu dans l'histoire de l'Empire romain. Flaccilla, la première épouse de Théodose I^{er}, comme Sérène, sa nièce et fille adoptive – et la mère adoptive de Galla Placidia – avaient perpétué la tradition. La femme de l'empereur Arcadius, Eudoxie, participait très activement aux œuvres philanthropiques et au service public dans l'empire d'Orient, avant que sa fille Pulchérie n'endosse ce rôle.

Toutes deux se sont peut-être aussi inspirées de l'expérience d'Hélène, la mère de Constantin I^er^, qu'Ambroise, l'évêque de Milan, considérait comme la grande patronne des églises[57]. À la cour impériale de Ravenne, l'impératrice semble avoir inspiré le respect dès l'avènement de son fils. Le cœur du système impérial du début du v^e^ siècle était en place, soutenu par des notaires impériaux qui enregistraient toutes les décisions gouvernementales. Les civils chargés du fonctionnement de la cour, souvent des eunuques, sachant comment organiser l'étiquette, adaptèrent et réarrangèrent presque spontanément des rôles auparavant dévolus aux hommes. Le principal était que la place de l'empereur fût occupée : le gouvernement pouvait se maintenir en son nom, même si la régente était une femme. Nous pouvons légitimement penser que le jeune Valentinien siégeait sur le trône impérial, avec sa mère à ses côtés, et les principaux gardes et hauts fonctionnaires autour d'eux, à leur poste.

Les pièces de monnaie d'or et de cuivre frappées à l'effigie de Galla Placidia après 425 montrent sur l'avers son profil habituel, mais sur le revers, on la voit assise sur un trône, les pieds sur un coussin et les bras croisés sur la poitrine. Si cette image est une version modifiée des pièces à l'effigie de souverains masculins, elle figure l'impératrice mère intronisée, avec cette inscription : *Salus Reipublicae*, « le salut de l'État romain ». Cette association symbolique avait été introduite par l'impératrice Eudoxie au début du v^e^ siècle avec, côté face, la main de Dieu la couronnant – avancée majeure dans le statut des épouses impériales[58]. Grâce aux pièces à l'effigie de Galla Placidia, frappées à Ravenne, Rome, Constantinople et ailleurs, notamment celles en bronze, que la population utilisait quotidiennement pour ses menues emplettes, les habitants de l'Empire romain apprirent qui était le dépositaire de l'autorité. Et ils pouvaient la voir telle qu'elle présidait sans doute la cour impériale de Ravenne, assise sur un trône au côté de son fils, Valentinien III.

Au début, Galla Placidia résida probablement près du palais impérial où Honorius avait établi sa cour. Manifestement, elle aurait dû œuvrer avec le Conseil de régence officiellement chargé de gouverner au nom de son fils et auquel siégeaient, selon toute probabilité, les principaux administrateurs civils et militaires. Dans la pratique, entre sa proclamation comme empereur en 425 et son mariage à 16 ans, en 437, avec sa cousine Licinia Eudoxia, Valentinien se contenta d'approuver des décisions prises par d'autres, et souvent par sa mère. Galla Placidia assistait certainement aux réunions du Conseil, tenues dans le palais impérial, surveillant toute annonce officielle de son fils en tant qu'empereur. Comme elle avait passé sa vie entière (hormis les quelques années où elle fut l'otage des Goths) près des cercles gouvernementaux, observant la façon dont s'y prenaient les empereurs d'Occident et d'Orient, elle endossa naturellement le rôle qu'Honorius avait négligé et dirigea l'Empire avec une plus grande efficacité : publication et mise en application des décrets, maintien de la paix intérieure (tribunaux) et extérieure (activité diplomatique), augmentation des impôts et rémunération des soldats, frappe de la monnaie et soutien des marchés, nomination des chargés de l'administration (limogés quand ils manquaient à leurs devoirs ou étaient reconnus coupables de corruption), désignation des consuls occidentaux et toutes les autres tâches incombant naturellement à l'empereur.

Le gouvernement de Galla Placidia

Une grande partie de ces affaires d'État étaient traitées au cours d'un va-et-vient de rapports et réponses envoyés de Ravenne, ce qui exigeait une attention soutenue autant aux documents écrits qu'à l'argumentation orale. Six minuscules fragments de papyrus datant de 433 et réutilisés beaucoup plus tard révèlent, nous l'avons vu, tout un pan de cette administration.

Deux hommes de la région avaient interjeté appel auprès des empereurs Théodose II et Valentinien III ; nous ignorons la nature exacte de leur litige avec une église, mais une réponse a été conservée. Il s'agit certainement d'un rescrit sur lequel Galla Placidia apposa sa signature en qualité de représentante officielle du jeune empereur d'Occident, alors âgé de 14 ans. L'affaire se solda par une condamnation à payer une amende, probablement à titre de compensation pour un préjudice subi par l'église, et le document complet fut ensuite déposé aux archives de la ville[59]. Outre les aspects routiniers de l'administration de l'Empire, Galla Placidia eut à s'occuper des dégâts occasionnés par le tremblement de terre qui secoua Ravenne un dimanche du mois de septembre 429. Les *Annales* conservent un tout petit dessin illustrant ce danger récurrent sous la forme d'un monstre surgi des profondeurs de la terre (doc. 25 et 26)[60].

Dès le tout début de sa régence, Galla Placidia entreprit de diriger le gouvernement depuis Ravenne tout en assurant le sénat romain de son grand respect et de ses bonnes intentions. Elle publia au nom de Valentinien III une série de décrets visant à protéger les droits traditionnellement accordés aux sénateurs et à maintenir les divisions hiérarchiques reconnues de la société civile : esclaves sous le contrôle de leurs maîtres, paysans (*coloni*) attachés à la terre, affranchis exclus même des plus bas échelons du service de l'empereur, et hommes libres. Elle abolit également, en partie, l'*aurum oblaticium*, quantité d'or traditionnellement offerte à l'empereur par le Sénat à la nouvelle année. Pendant treize ans, de 425 à 438, elle dirigea l'administration civile et ecclésiastique et mit en place d'importantes réformes législatives. Après 438 et la prise de pouvoir de Valentinien III, elle demeura à Ravenne en tant qu'ancienne impératrice régente, et pendant douze autres années, se consacra aux affaires religieuses, à des activités philanthropiques et à la construction d'édifices.

C’est au cours de cette première période, où elle fut *de facto* impératrice, que nous pouvons observer la contribution de Galla Placidia à la survie de l’Empire romain. Elle récompensa ses fidèles soutiens, comme Boniface, qui lui avait envoyé de l’argent lorsque Honorius l’avait bannie. Elle le nomma comte d’Afrique (*comes Africae*) et plaça d’autres personnages fiables à des postes importants – Bassus, notamment, membre d’une grande famille d’aristocrates romains, les Anicii, à qui, en août 425, alors que la famille impériale se trouvait toujours à Aquilée, elle accorda le titre de trésorier impérial (*comes rei privatae*). Un an plus tard, Bassus fut fait préfet du prétoire d’Italie, charge qu’il retrouva en 435, après avoir servi comme consul en 431[61]. Galla Placidia reprit un certain nombre d’anciens personnages influents du temps d’Honorius sur lesquels elle pouvait compter, comme Anicius Acilius Glabrio Faustus, préfet de Rome qui avait refusé de reconnaître l’usurpateur Jean le *notarius* en 423. Faustus retrouva sa charge en juillet 425 et son nom figure dans cinq décrets publiés à Ravenne entre 425 et 428. En 437, la régente l’envoya à Constantinople pour négocier le mariage de Valentinien avec Licinia Eudoxia. Malgré la confiance qu’elle plaçait dans la famille anicienne, Galla Placidia semble toutefois avoir approuvé d’autres nominations comme celles de Petronius Maximus, deux fois préfet du prétoire, et Consentius, venu de Narbonne, en fonction à Ravenne de 437 à 450, puis notaire de Valentinien III (*tribunus et notarius*)[62]. Galla Placidia semble toutefois avoir éprouvé quelque difficulté à combler plusieurs des postes administratifs civils importants, qui de ce fait furent laissés vacants. Le problème perdura sous le règne de Valentinien III, ce qui donne à penser que l’administration de l’empire d’Occident ne pouvait pas tenir la comparaison avec l’empire d’Orient, où tous ces postes étaient régulièrement attribués[63].

Si la cour d’Orient avait apporté un contingent militaire et civil important permettant d’asseoir Valentinien sur le trône, aucun des conseillers de Constantinople n’était en mesure de gérer les rivalités entre

généraux, lesquelles survinrent presque immédiatement. Galla Placidia tenta de séparer les deux principaux antagonistes en envoyant Aèce en Gaule et en laissant Boniface en Afrique. En 425, elle en nomma un autre, moins connu, Constantius Félix, à qui elle confia la défense de l'Italie, mais en mai 430 l'infortuné fut assassiné sur les marches de la cathédrale de Ravenne avec sa femme et l'un des diacres. Une rumeur circula, qui rendait Aèce responsable des trois meurtres. Deux ans plus tard, Boniface mourut des suites d'une blessure infligée par son rival lors d'un combat acharné, bien que ce dernier eût continué à relever loyalement de nombreux défis lancés contre l'Empire en Gaule[64]. Son refus constant de coopérer avec d'autres chefs militaires contribua cependant à affaiblir la cour de Ravenne.

Dans la capitale impériale, Galla Placidia trouva un grand soutien en la personne de l'évêque Pierre, qui plus tard recevrait le surnom de Chrysologue (Parole d'or). Pierre était l'un des rares chefs d'Église à n'avoir pas été élu par le clergé local, mais appelé d'Imola, une ville de la région. Ce fait est si inhabituel que dans le *Liber pontificalis* d'Agnellus sa promotion est enregistrée comme un miracle résultant d'une apparition de saint Pierre et de saint Apollinaire au pape Sixte III. Une délégation de prêtres et de « toute l'assemblée du peuple » s'était rendue à Rome pour demander la consécration de leur prétendant à l'archevêché, mais le pape avait insisté pour que ce fût Pierre, le diacre d'Imola[65]. Le candidat du pape (et de l'impératrice) l'emporta donc et Pierre « à la parole d'or » devint célèbre pour ses sermons remarquables, qui plus tard inspirèrent de nombreux ecclésiastiques. Malgré sa condamnation des ariens, entre autres nombreux hérétiques, les chrétiens goths et germaniques protégés par l'impératrice semblent avoir pu continuer à pratiquer leur culte dans leurs églises de Ravenne. Avec la coopération des catholiques sous l'épiscopat de Pierre, les deux communautés chrétiennes coexistèrent au sein de la capitale.

Les précédents de Galla Placidia

Sur le plan juridique, Galla Placidia joua également un rôle décisif, comme en témoigne le discours du 7 novembre 426 devant les sénateurs romains. Si l'auteur du texte et le nom de la personne qui le prononça n'ont pas été consignés, ce discours résulta probablement d'une intervention de l'impératrice. De nouvelles règles y étaient présentées, que l'on a décrites comme un code juridique en miniature : une réforme en profondeur, abordant un vaste éventail de problèmes en matière de droit des successions, de dons et transferts de propriété par émancipation des esclaves, avec à la fois des principes généraux et des cas particuliers. Cette « loi des Citations », comme on l'appelle, tentait aussi de désigner clairement les jurisconsultes de la Rome ancienne qui devaient avoir la primauté sur les autres, en même temps qu'elle indiquait comment résoudre les divergences[66]. Elle stipulait la possibilité de citer les opinions de cinq juristes des premier et second siècles, ainsi que d'autres, du moment que la fiabilité des textes était assurée et, en cas de litige, l'avis de Papinien, « supérieur à tout autre », aurait force de loi.

Ce discours, d'une qualité remarquable, fut prononcé au nom du jeune Valentinien III, alors âgé de 7 ans. Le texte était un pur produit de l'Occident, sans aucune relation avec tout autre essai comparable en Orient, bien qu'il semble en rapport avec la première commission à qui Théodose II confia la rédaction de son code, à Constantinople, seulement trois ans plus tard, en 429. Normalement, les projets de déclaration étaient rédigés par des magistrats – spécialistes du domaine ou des questions de droit – ayant le titre de *quaestores Sacri Palatii*, mais pour l'Occident, aucun n'est mentionné dans les registres après 412. Alors, qui était l'auteur de cette initiative de grande ampleur ? D'aucuns ont supposé que Galla Placidia en était l'instigatrice et Antioche, *quaestor* (questeur) de la cour d'Orient, l'auteur ; d'autres ont considéré que l'impératrice avait pratiquement tout

fait[67]. On peut penser que sa prise de conscience de l'importance des textes écrits remontait à l'époque où elle était l'otage des Goths, lorsqu'elle avait poussé Athaulf à intégrer des principes de droit romain dans sa façon de gouverner[68]. Elle discuta certainement aussi de questions juridiques avec des spécialistes, à Constantinople, durant son exil. Et à Ravenne, elle s'entoura sans doute de conseillers chevronnés, même si aucun ne se vit attribuer le titre de questeur, principal conseiller juridique de l'empereur. L'une de ses toutes premières décisions a peut-être été inspirée par des considérations personnelles : destinée à faciliter la transmission de l'héritage des enfants à leur mère, elle reflète sa propre expérience de l'insécurité du veuvage.

L'implication de Galla Placidia est aussi décelable dans un autre discours officiel important, prononcé le 3 janvier 426, juste après le début du consulat de Valentinien : il y était stipulé que les empereurs étaient tenus de respecter la loi. Un autre, du 25 février 429, disait que la loi devait être « commune à nous-mêmes et aux autres » : en clair, l'empereur n'était pas au-dessus des lois (vision hellénistique), mais « contraint » par elles (point de vue de la république romaine). Ces propos furent réitérés au cours d'une autre allocution, le 11 juin de la même année. Ainsi, durant les quatre premières années du règne de Valentinien, alors que sa mère exerçait une influence déterminante, l'administration impériale était très nettement en faveur d'une réforme juridique. En même temps, dans l'Empire romain d'Orient mûrissait un projet de révision de la pratique juridique encore plus drastique. La loi des Citations de Galla Placidia en 426 se fait l'écho de préoccupations résultant de changements intervenus dans la façon d'enseigner le droit à Constantinople. En 425, deux chaires de professeur d'université furent créées dans la capitale de l'empire d'Orient, l'une pour le droit et l'autre pour les statuts. Les professeurs de droit indépendants se virent interdire la pratique de l'enseignement et ceux qui étaient certifiés eurent un bien meilleur statut, équivalent à celui d'un gouverneur ou d'un

haut fonctionnaire de l'État. Cette réorganisation comportait l'attribution d'un traitement et d'autres privilèges spécifiques. Quatre ans plus tard, en 429, Théodose II nomma la première commission chargée de la refonte complète des lois de l'Empire, qui déboucherait sur le Code dit « théodosien ».

Les deux cours impériales étaient donc soucieuses de clarifier les contradictions contenues dans le nombre incalculable de décisions de justice rendues au fil des siècles – y compris dans les décrets impériaux, encore appelés « constitutions », qui résultaient de décisions prises par l'empereur ou en son nom par des magistrats, et les rescrits, réponses de l'empereur aux questions qui lui étaient adressées à titre individuel[69]. Lorsque la commission demanda des copies de toutes les « constitutions » émises par les empereurs d'Occident depuis Constantin I^{er}, Galla Placidia fut en mesure de les leur fournir et le Code théodosien accorde une large place aux lois occidentales. Les fonctionnaires de l'impératrice semblent aussi avoir porté une grande attention aux lois préparées au nom de son fils. À Constantinople, le passage au crible de tous les textes juridiques accumulés au fil du temps fut confié à une seconde commission de quatorze membres, qui œuvrèrent avec une rapidité remarquable pour produire un abrégé de droit romain en un peu plus de deux ans à peine.

L'accession au trône de Valentinien III

C'est cette œuvre impressionnante que Valentinien approuva en 437, lorsqu'il se rendit à la cour d'Orient pour épouser Eudoxia (doc. 5). Le nouveau code de droit romain, préparé à Constantinople, reçut le nom de « Code théodosien », d'après l'empereur d'Orient[70]. Après les pompes d'un mariage fastueux à Thessalonique, Faustus, préfet du prétoire, raccompagna le jeune couple en Occident. Ils naviguèrent autour de la Grèce, passèrent

par le palais de Dioclétien à Split, sur la côte dalmate, et poursuivirent jusqu'à Ravenne. Valentinien présenta le codex aux sénateurs romains le 25 décembre 438[71]. Pour la première fois, tout le corpus du droit romain était accessible sous une forme compacte et utilisable ; et cela aurait une influence considérable sur les royaumes barbares de l'Occident[72]. En effet, les cinq premiers livres du Code théodosien, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous dans leur intégralité, peuvent être reconstitués d'après le *Bréviaire d'Alaric*, roi wisigoth qui, en 506, demanda une compilation de son propre code juridique pour ses sujets romains. Cet abrégé inclut la loi des Citations. Si, aujourd'hui, le code de Justinien est mieux connu des spécialistes de l'histoire du droit, celui de Théodose a eu un effet plus durable sur l'élaboration des principes juridiques européens, et l'on peut y voir la marque de Galla Placidia[73].

Le Code théodosien de 437 donnait des directives claires pour résoudre une myriade de problèmes juridiques, des litiges sur le foncier et les contrats commerciaux, aux peines pour vol, meurtres et actes de rébellion, en passant par la pratique des cultes religieux traditionnels et la réglementation des poids et mesures. Les affaires familiales et droits de succession y étaient abordés de manière exhaustive : les droits des enfants d'un premier lit, par exemple, par rapport à ceux du second. Des sanctions appropriées étaient également arrêtées pour les domestiques malhonnêtes et les esclaves en fuite. Le dernier volume, le livre XVI, consacré aux questions de religion, incluait une loi passée en 386 par le jeune Valentinien II, alors âgé de 15 ans, pour la protection du droit des chrétiens ariens à se réunir sans être ennuyés. Ceux qui troublaient la paix régnant dans les églises étaient assimilés à « des auteurs de sédition […] et même de délit de majesté » qui « subiront les châtiments sur leur vie et leur sang »[74]. Cette loi reflète l'état de tension de la situation à Milan à l'époque où l'impératrice Justine, la mère de Valentinien II, menait une campagne contre les chrétiens catholiques. Bien que la situation fût radicalement

différente dans les années 430, les lois antérieures durent toutes être intégrées au code, et la notion de liberté de rassemblement cultuel conserva toute sa pertinence.

En 438, les jeunes mariés retournèrent à Ravenne pour s'installer dans le palais impérial, contraignant Galla Placidia à se retirer dans sa propre résidence, au nord-ouest de la ville, près de l'église de la Sainte-Croix, d'où elle joua probablement un rôle moins important dans l'administration du pays. Pourtant, l'impératrice n'en demeura pas moins une force redoutable en Occident. Valentinien III, âgé de 19 ans désormais, reprit à son compte les tâches les plus importantes, aidé et parfois malmené par Aèce, chef suprême des armées entre 430 et 450. Toutefois, ni Aèce ni aucun autre conseiller ne sut anticiper les ambitions des Vandales et prendre des mesures radicales pour empêcher ces « barbares » de se lancer dans une guerre de conquête et, au final, d'occuper les provinces occidentales de l'Afrique, la Mauritanie et une partie de la Numidie. En 439, une victoire foudroyante leur permit de s'emparer de Carthage. La perte des plus riches provinces d'Afrique du Nord entraîna une sérieuse accélération du déclin de la puissance impériale en Occident.

CHAPITRE 5

Galla Placidia, bâtisseuse et impératrice régente

Galla Placidia est indissociable du mausolée de Ravenne qui porte son nom. Avec son ciel resplendissant d'étoiles et sa décoration bleu et or entourée de motifs géométriques en trompe-l'œil, aux couleurs vives, guirlandes de fleurs et paniers remplis de fruits, il reste à ce jour l'une des plus éblouissantes dernières demeures jamais construites (doc. 6 à 8)[75]. Qui refuserait de reposer sous un tel étalage d'étoiles, de colombes, de cerfs et de vignes, en compagnie du Bon Pasteur, des auteurs des Évangiles et de saint Laurent ? La croix compacte que forme l'édifice, faiblement éclairé par une lumière tamisée s'échappant des fenêtres en albâtre (elles ne sont pas d'origine), renferme dans chacune de ses branches trois énormes sarcophages. Toutefois, nonobstant le nom qu'elle porte, cette chapelle n'était pas destinée à être la dernière demeure de l'impératrice ; elle était rattachée à une grande basilique dédiée à la sainte Croix, aujourd'hui disparue. À sa mort, en 450, Galla Placidia fut d'ailleurs enterrée à Rome. La décoration époustouflante de ce que l'on appelle aujourd'hui son mausolée représente néanmoins ses accomplissements les plus prestigieux. L'édifice n'est pas seulement un exemple inégalé d'art paléochrétien, mais aussi un témoin architectural des revendications de Galla Placidia sur le

pouvoir impérial, de ce qu'elle entendait par « l'empire au féminin » et de sa foi en l'importance capitale de l'au-delà.

À l'origine, donc, ce mausolée était rattaché à l'église de la Sainte-Croix, l'un des édifices majeurs commandés par l'impératrice entre 425 et 450[76]. Des fouilles ont révélé que l'église avait été bâtie en forme de croix avec, en travers de l'extrémité ouest, un couloir reliant le mausolée, au sud, à une chapelle, au nord, aujourd'hui disparue, dédiée à saint Zacharie. Les murs étaient en marbre coloré, en stuc, avec des mosaïques et des hexamètres et pentamètres gravés sur les voûtes, et l'on pouvait voir une représentation du Christ acclamé par les anges au-dessus des quatre fleuves du paradis comme il est dit dans la Genèse[*1]. Dans sa description de l'église, au IXe siècle, Agnellus ajoute :

> D'aucuns disent que l'impératrice elle-même avait demandé de disposer des candélabres sur quatre dalles de marbre rouge, […] avec des cierges aux dimensions spécifiques […] et elle passait la nuit à prier, en larmes, aussi longtemps que vacillait la flamme[77].

Dans la mesure où le mausolée abrite une mosaïque représentant un personnage couramment identifié comme saint Laurent, s'approchant du gril sur lequel il va subir le martyre, il est possible que la chapelle lui ait été dédiée. De nombreuses théories ont vu le jour pour déterminer l'identité des occupants des trois sarcophages, sans que cessent les controverses[78]. Le niveau du sol ayant été considérablement surélevé depuis sa construction, la chapelle paraît un peu ramassée aujourd'hui, ce qui n'a pas empêché ses mosaïques de lui assurer une place de choix dans le palmarès des monuments les plus connus et les plus appréciés des débuts de la chrétienté[79].

Lorsque Ravenne devint le centre de la vie de la cour impériale, au début du Ve siècle, affluèrent bâtisseurs et artisans spécialistes de toutes les

techniques architecturales et artistiques. Dans toute l'Italie, les évêques firent construire des églises et baptistères octogonaux où l'on voit souvent des colombes blanches volant dans le contraste saisissant d'un ciel étoilé bleu nuit, tandis que prient les saints. Peut-être les équipes d'artisans se déplaçaient-elles d'un site à l'autre pour créer ces élégantes décorations des dômes et absides ou peut-être les artistes de la région, inspirés par de nouveaux modèles, cherchaient-ils à imiter un style particulier. Toujours est-il que, manifestement, Ravenne avait accès à ce qui se faisait de mieux. Ce qu'il en reste est sidérant, mais nous montre aussi l'étendue de tout ce que nous avons perdu.

Saint Jean l'Évangéliste

La seconde église majeure de Ravenne est une très grande basilique dédiée à saint Jean l'Évangéliste et érigée à la demande de Galla Placidia pour respecter un serment fait au saint apôtre, gage de sa reconnaissance pour les avoir sauvés du naufrage, elle et sa famille, lors de la tempête survenue pendant leur voyage retour de Constantinople, probablement en 425. Fille d'un empereur et mère d'un autre, Galla Placidia formait le lien entre trois générations de la dynastie, ce que commémore l'arc triomphal de l'église. Puisqu'elle est aussi dépeinte en première position à l'intérieur de l'abside, la consécration de l'édifice eut probablement lieu avant la majorité de Valentinien III, c'est-à-dire entre leur arrivée en Occident en 425 et l'année 437, comme le confirme la présence du portrait de l'évêque Pierre Chrysologue sur les murs de l'abside[80]. Bien que probablement la première des églises édifiées par Galla Placidia, il fallut sans doute attendre plusieurs années, jusqu'au début des années 430, pour l'achèvement des travaux.

La décoration d'origine fut remplacée en 1568. Puis, en 1944, la majeure partie de l'édifice, touché par les bombardements alliés, s'effondra.

Il a toutefois été possible de retrouver des éléments essentiels du décor initial grâce aux dessins réalisés par les premiers spécialistes de l'Antiquité. L'arc triomphal qui encadre l'extrémité orientale de l'église en face de l'abside – et de ce fait attire immédiatement l'attention – est orné d'inscriptions et de portraits[81]. Ici, Galla Placidia fit montre d'un sens de la propagande sans précédent : son nom s'étalait en grosses lettres capitales sur le demi-cercle de l'arche, au-dessus de douze portraits de ses ancêtres et parents représentant les dynasties de Valentinien et Constantin le Grand et justifiant ses prétentions à l'autorité impériale. Son grand-père, Valentinien I^{er}, et son oncle Gratien étaient en tête de la partie gauche. À droite figuraient Constantin puis son père à elle, Théodose I^{er}, et ses deux demi-frères, Arcadius et Honorius. Tous étaient appelés divins, du latin *divus*, attribut communément ajouté aux empereurs, comme son défunt mari, Constance, désigné à tort, sur le côté opposé, comme Constantinien. Au-dessous figuraient les noms de ses deux frères morts en bas âge, Gratien et Jean, et celui de Théodose, le fils qu'elle avait eu de son premier mari Athaulf, tous appelés *n p*, pour *nobilissimus puer*, l'enfant le plus noble, le nobilissime. Sur le mur de l'abside, elle fit représenter également Théodose et Eudocie, le couple régnant à Constantinople, ainsi qu'Arcadius et son épouse Eudoxie, leurs prédécesseurs, debout de chaque côté de l'évêque Pierre Chrysologue, occupé à célébrer l'eucharistie derrière l'autel de l'abside. Au-dessus des portraits impériaux figuraient des personnages que l'on trouve plus communément dans la décoration des églises, comme les évangélistes et le Christ Roi, ainsi que des inscriptions relatant dans le détail le rôle de saint Jean pendant la tempête. Aucun des autres édifices religieux construits à Ravenne et à Rimini sur demande de Galla Placidia ne faisait allusion de manière aussi évidente à son statut d'impératrice.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'église fut soigneusement reconstruite, à partir des colonnes d'origine et des chapiteaux qui avaient tenu. Les travaux de restauration permirent de mettre au jour de très

intéressantes mosaïques du XIIIe siècle illustrant la prise de Constantinople en 1204 par les soldats de la IVe croisade, mais aucune trace de la décoration d'origine[82]. Aujourd'hui, le portique gothique installé à l'entrée ouest donne à l'église une apparence très différente, mais à l'intérieur elle a été reconstruite sous sa forme du Ve siècle, afin de rappeler avec éclat l'époque où Ravenne endossait son nouveau rôle de capitale de l'Occident. En parrainant la construction d'une basilique aussi vaste et impressionnante, Galla Placidia voulait montrer que sa ville était une capitale aussi remarquable que Milan, Trèves ou Arles, qui avaient toutes été au centre de l'Empire. Sans doute souhaitait-elle même rivaliser avec les églises de Rome et Constantinople, et avec l'héritage architectural de son demi-frère Honorius[83].

En même temps qu'elle affichait ses prétentions impériales à l'église Saint-Jean, Galla Placidia faisait état de son mécénat dans une inscription qu'Agnellus aperçut au milieu du IXe siècle, sur le rebord d'un calice en or dédié à saint Zacharie, dont la chapelle se trouve à l'extrémité nord de l'allée ouest de l'église de la Sainte-Croix[84]. Vers le milieu du IXe siècle, le calice gravé avait été déplacé et se trouvait désormais dans la basilique Ursiana, où Agnellus savait qu'on l'utilisait lors des processions de Noël, en même temps que des couronnes dorées et d'autres récipients en or et en argent. Ainsi, son expérience personnelle de la fête de la Nativité permit d'authentifier le don de Galla Placidia, plus de trois cents ans auparavant, à la chapelle Saint-Zacharie. L'impératrice dota également l'Église de Ravenne d'un candélabre en or de plus de trois kilos. Selon Agnellus, au centre du chandelier se trouvait un médaillon avec son portrait, autour duquel était gravée cette phrase : « Je veux préparer un flambeau pour mon Christ[*2]. »[85] Le candélabre était peut-être de forme circulaire, avec plusieurs supports de bougies tout autour et au centre le médaillon en or contenant le portrait de la donatrice, peint ou en relief. Les objets

liturgiques de ce genre, en or et en argent, étaient souvent gravés au nom des généreux donateurs et portés lors des processions.

L’expansion de Ravenne

Siège de la cour impériale, Ravenne attirait les personnes soucieuses d’être utiles et de répondre aux besoins de la ville, et celles qui nourrissaient l’espoir de faire carrière dans l’administration ou l’armée. Pour gérer les affaires publiques, les scribes étaient essentiels : ils consignaient les décisions sur les supports habituels de papyrus, feuilles réalisées à partir de roseaux, importées d’Alexandrie, avec des plumes d’oie trempées dans de l’encre au noir de carbone. Il fallut construire des installations leur permettant d’exercer leur activité et de conserver leurs archives. Outre ces bâtiments séculiers, l’impératrice ordonna à de nombreux artisans de travailler à l’embellissement de Ravenne afin que la ville devînt un centre de production d’art chrétien capable de rivaliser avec toutes les autres capitales impériales. Elle joua probablement un rôle dans la promotion de Ravenne en tant que centre ecclésiastique, pour garantir sa position juste derrière Milan et Aquilée sur la liste des principaux évêchés métropolitains de 431[86]. Au cours de sa régence, Ravenne se développa et renforça son statut de place commerciale, religieuse, administrative et architecturale majeure dans l’Adriatique et au-delà.

Dans ces nombreuses tâches, Galla Placidia était assistée de son nouveau responsable ecclésiastique, Pierre Chrysologue, qui mentionne la présence de la pieuse impératrice, avec la famille impériale, lors de la consécration d’un évêque en 431 et qui évoque « l’auguste trinité [d’empereurs] »[87]. Une allusion ultérieure à la présence à la messe, dans la cathédrale, de la famille impériale, laisse entendre que l’impératrice emmenait régulièrement ses enfants et une partie de la cour écouter les

beaux sermons de l'évêque. Dans l'un d'eux, Pierre Chrysologue eut recours à une lecture de l'Évangile pour expliquer comment en tirer une interprétation chrétienne correcte et exhorter ses « très chers frères » à avoir une vie meilleure, à suivre la morale du Christ et à pratiquer la charité, telle qu'Il l'avait enseignée. Par exemple, il condamnait les rites païens des calendes de janvier, que certains défendaient, prétendant être motivés par « le désir de participer à des festivités sportives, […] de se laisser aller à la joie de la nouvelle ère qui s'ouvre, […] au début de la nouvelle année ». Il les mettait en garde contre ces événements sacrilèges, ces obscénités reposant sur des mensonges, qui « les entraîn[aient] vers le tartare pour mieux se jeter dans la Géhenne ». Il exhortait ses ouailles à libérer ceux de leurs semblables qui célébraient la nouvelle année en portant des masques d'animaux, en se travestissant, en se ravalant au rang des imbéciles et en se faisant passer pour des démons. Il fallait sauver « ceux qui cour[aient] ainsi à la perdition ». À l'occasion de la fête de Saint-Cyprien, il lança une autre mise en garde : « Mes très chers frères, n'allez pas penser […] que les anniversaires de la naissance des martyrs se célèbrent uniquement par des banquets et autres festins encore plus somptueux[88]. »

Les homélies de Pierre Chrysologue parlent également des juifs, qu'il espérait convertir, des ariens – les pires des hérétiques –, des épicuriens et des polythéistes, avec leurs peintures et sculptures représentant les dieux dans des scènes d'adultère, d'inceste et de cruauté. Elles évoquent aussi les augures, la divination et la lecture des lignes de la main, que l'évêque qualifie d'« instruments du diable ». Dans chacun de ses sermons, il aborde un problème théologique complexe avec une concision admirable, pour ne pas lasser son public. Il décrit également la beauté du palais impérial, ses dorures, ses marbres étincelants et ses peintures, ainsi que ses jardins à l'image du royaume céleste, et il note la présence à la cour d'esclaves, de marins, d'avocats et de paysans, en même temps qu'il évoque les ravages de la peste et de la famine. Recueillies par des ecclésiastiques de la région

au VIII[e] siècle, ces homélies révèlent la prospérité de la communauté chrétienne de Ravenne sous le règne de Galla Placidia[89].

Valentinien III, empereur (438-455)

Si l'impératrice accomplissait ses devoirs impériaux avec une grande efficacité, donnant à Ravenne un statut plus prestigieux que tout ce que la ville avait connu auparavant, il semble qu'elle ait été une bien piètre mère. Elle omit en effet de préparer ses enfants au rôle qui leur était dévolu. Sa fille Honoria, pourtant en âge d'être mariée, restait célibataire et vivait dans son propre palais, à Ravenne, entourée de ses domestiques. Son fils Valentinien ne fut pas autorisé à assumer complètement le pouvoir en 438 et, dix ans plus tard, lorsqu'un étranger se rendit en visite à Ravenne, il rapporta avoir vu l'impératrice régente « gouverner la ville ». Lorsque, en 533, Cassiodore écrivit l'éloge funèbre d'Amalasonte, fille de Théodoric le Grand, le célèbre écrivain se permit une comparaison entre les deux femmes, très négative pour Galla Placidia, qu'il accusait de surprotéger son fils « de sorte qu'il endura peut-être plus de souffrances que s'il avait été abandonné ». Ce jugement sévère était lié à l'inaptitude de la régente à diriger l'Empire dans toute son étendue, lequel « se trouva scandaleusement amoindri parce qu'elle l'administrait avec trop de relâchement […] son pacifisme excessif provoqua également un affaiblissement de l'armée[90] ». Manifestement, en insistant sur le contraste avec Amalasonte, Cassiodore exagérait l'échec de Galla Placidia ; mais il est un fond de vérité dans l'idée qu'elle ne sut pas donner à ses enfants les conseils adaptés pour les préparer à leur devoir impérial. Les décisions qu'ils prirent tous les deux dès qu'ils parvinrent à se libérer du contrôle maternel furent en effet désastreuses.

Valentinien, intronisé très jeune, avait grandi à Ravenne pendant que sa mère gérait les affaires de l'Empire. Conformément aux fiançailles

arrangées à Constantinople en 424, il épousa en 437, à Thessalonique, une princesse impériale, Licinia Eudoxia et le couple retourna à Ravenne pour assumer ses fonctions (doc. 5). Inférieur, certes, à son cousin de Constantinople, Théodose II, il représentait comme lui une seule dynastie régnante unie sous un système juridique unique, le droit romain. En 438, Valentinien reprit en théorie la direction du gouvernement en Occident, avec ses propres fonctionnaires, des lois ébauchées par lui-même, et le maintien d'une bonne communication avec Constantinople. S'il passa plusieurs années à Rome, il n'en poursuivit pas moins l'œuvre de sa mère et dota sa capitale de nouveaux beaux monuments. Il construisit un palais *ad Laureta* (près du bois de Laurier, nom qui fait peut-être écho au palais Daphné de Constantinople, *Daphné* signifiant « laurier »), dont il ne reste plus rien aujourd'hui, hormis une description de Flavius Mérobaude, poète contemporain. La dynastie y était représentée par une peinture au plafond, avec Valentinien et Eudoxia, et l'on pouvait y voir des scènes de la vie de l'empereur avec sa mère, sa sœur, ses enfants et cousins. Ce palais donnait peut-être sur le cirque de Ravenne, où l'empereur fournissait les quadriges pour les courses, mais vers le milieu du IX^e^ siècle, à l'époque d'Agnellus, il avait disparu[91].

Au V^e^ siècle cependant, Sidoine Apollinaire évoque ces courses dans un poème adressé à son ami Consentius, qui y participait en personne. À l'occasion de ces « jeux qu'on appelle privés », marquant le début de la nouvelle année à Ravenne, intervenaient des harpistes, joueurs de flûte, mimes, funambules et amuseurs, qui tous frissonnaient de plaisir face aux chars des factions verte, bleue, blanche et rouge. Sidoine se remémore les faits : « Tu choisis un des quatre chars et tu parais, tenant en main les rênes flottantes », puis il rappelle les méthodes utilisées pour exciter les chevaux retenus derrière la barrière avant qu'elle ne s'ouvre pour les laisser s'élancer, la trompette qui retentit pour le départ de la course et l'habileté de Consentius à sortir vainqueur du sixième et dernier tour (scène reproduite

sur les mosaïques retrouvées à l'emplacement du palais impérial de Ravenne). Son ami, tribun et notaire de l'empereur, était aussi un « fidèle interprète, savant et discret » à qui Valentinien confiait des missions à Constantinople lorsqu'il avait besoin de transmettre des messages à son beau-père Théodose II[92].

L'« impératrice » Honoria

Dans le même temps, sa sœur Honoria reçut certainement une instruction correspondant à son rang, mais Galla Placidia ne conçut aucun projet de mariage pour sa fille lorsqu'elle fut en âge (à 14 ans environ), en 432. Étant donné les troubles et dangers auxquels elle avait été confrontée dans sa jeunesse, il est étrange qu'elle ne se soit pas souciée davantage de l'avenir de la jeune fille. Elle a peut-être souhaité que celle-ci menât une vie de chasteté, comme ses cousines de Constantinople, à moins que Valentinien n'eût voulu empêcher sa sœur de donner naissance à un enfant mâle susceptible de lui disputer l'autorité impériale. D'autres conseillers ont pu juger préférable de la « garder en réserve », de façon à pouvoir perpétuer la dynastie si jamais il arrivait quelque chose au jeune empereur[93]. Quelle que fût la raison de son célibat, Honoria ne fut jamais vraiment intégrée à la cour, et la *Chronique* du comte Marcellin lui attribue en 434-435 une liaison qui aurait débouché sur une grossesse. Dans ce cas, Valentinien aurait certainement insisté pour obtenir la claustration de sa sœur et l'enfant aurait été caché le plus loin possible. Dans la mesure où Marcellin rédigea sa *Chronique* depuis l'Orient, sans être bien informé de ce qui se passait en Occident, il pourrait s'agir d'une rumeur qui aurait circulé beaucoup plus tard. Des éléments plus fiables permettent cependant d'affirmer qu'en 449 Honoria s'affranchit des contraintes imposées par son frère en entamant une liaison avec son chambellan, Eugène. Furieux,

Valentinien proposa de la marier à un sénateur romain, ce qui provoqua un scandale plus solidement documenté.

En 449, Honoria en appela même à Attila le Hun pour qu'il vînt à son secours à Ravenne. Elle lui envoya Hyacinthe, l'un des eunuques à son service, et parce qu'Attila était alors l'un des ennemis les plus farouches de l'Empire romain, cette demande constituait en fait un acte de trahison incroyable. Pour montrer le sérieux de son message, elle y ajouta une bague, geste que le chef des Huns interpréta comme une demande en mariage. S'il pouvait épouser une princesse impériale, sœur de l'empereur d'Occident, elle pourrait lui apporter en dot la moitié des provinces occidentales, au moins ! Voyant clairement le danger, Théodose II et Valentinien réagirent avec promptitude. L'empereur d'Orient était d'avis d'envoyer immédiatement Honoria chez les Huns, ce qui pouvait limiter le risque d'invasion, mais Valentinien rechignait à autoriser sa sœur à épouser le « fléau de Dieu », que l'on savait polygame. Il décida de la punir en l'exilant loin de la cour, non sans avoir fait exécuter Hyacinthe et d'autres complices. Honoria ne fut vraiment sauvée que par l'intervention de sa mère et son insistance à arranger un mariage avec le sénateur Herculanus. En 452, le sénateur fut nommé consul à Rome, signe de la reconnaissance de l'empereur pour avoir épargné à Honoria une disgrâce totale.

Certains historiens, d'une époque plus récente, ont expliqué la folle proposition de la jeune femme par le seul souci de suivre l'exemple de sa mère. Mais Galla Placidia ne s'était pas offerte à Athaulf en 414 : au moment où on lui imposa cette union, elle était l'otage des Goths. Néanmoins, Honoria savait qu'autrefois sa mère avait été mariée à un barbare, et qu'elle avait survécu. Comme toutes les princesses impériales, elle avait conscience qu'un tel mariage était possible si des raisons diplomatiques l'exigeaient, et elle prit de son propre chef cette décision hautement surprenante. Sur deux points, cependant, Attila était différent des autres chefs tribaux non Romains : d'une part, il n'était pas chrétien et,

d'autre part, il avait déjà plusieurs épouses et de nombreux enfants, comme avaient pu le constater nombre de visiteurs étrangers à sa cour[94].

Laisser Honoria seule en compagnie de ses domestiques pendant si longtemps avait été une grave erreur, et Galla Placidia dut fournir de gros efforts pour éviter que sa fille ne fût complètement ostracisée, en attendant que Valentinien ne revînt à de meilleures dispositions. Cependant, la nouvelle de la démarche d'Honoria auprès d'Attila provoqua également une immense colère dans les rangs de l'armée. Aèce, le général en chef qui depuis presque dix ans s'évertuait à préserver l'empire d'Occident de la menace des Huns, voyait maintenant la propre sœur de l'empereur saper tous ses efforts. Le chef barbare n'attaqua cependant pas Ravenne immédiatement : il continua à réclamer sa « jeune épousée » et envoya son armée à l'ouest, vers Metz et Trèves, qu'il mit à sac. Les Huns poursuivirent ensuite en direction de la Gaule où la vigoureuse défense d'Aèce porta ses fruits lors de la bataille des champs Catalauniques, à l'été 451.

Défait, Attila n'en rassembla pas moins des forces supplémentaires pour envahir à nouveau l'Italie l'année suivante. À Aquilée, une grande partie de la population, peut-être 100 000 personnes, y compris l'archevêque Nicéras, prit la fuite à son approche et trouva refuge sur l'île de Grado ou dans les lagunes sur la mer Adriatique. Comme les Ravennates avant eux, ils se cachèrent dans les zones marécageuses et trouvèrent de nouveaux logements sur les bancs de sable au milieu de l'eau. Milan connut un sort similaire. Puis Attila poursuivit sur sa lancée, non en direction de Ravenne, mais plus au sud, vers Rome. Le pape Léon I^{er} (440-461) accompagna l'ambassade envoyée négocier un accord de paix. Les Huns n'arrivèrent pourtant jamais à Ravenne pour « délivrer » Honoria : l'année suivante, la mort d'Attila apporta un répit aux provinces occidentales, déjà très atteintes. Si le « fléau de Dieu » demeura pendant de nombreux siècles une

figure de légende inspirant la terreur, Honoria, elle, disparut des archives et l'on ignore ce qu'il advint d'elle[95].

La visite de l'évêque Germain

Reste à savoir dans quelle mesure l'influence de Galla Placidia diminua après la prise de fonction de son fils, car l'impératrice continuait d'impressionner ses visiteurs, et pas seulement en Italie. En 448, l'évêque Germain l'Auxerrois arriva à la cour impériale de Ravenne. Il venait de la Gaule pour plaider la cause des Armoricains, habitants de son diocèse. Ceux-ci, qui s'étaient rebellés contre l'Empire romain, avaient été vaincus par Aèce et voulaient maintenant se réconcilier avec l'empereur. Selon le récit de la visite de l'évêque, que l'on retrouve dans la *Vie* de saint Germain l'Auxerrois, écrite par le prêtre Constant de Lyon, Galla Placidia, qui « gouvernait l'Empire », attendait son arrivée : ne sachant pas s'il se présenterait de jour ou de nuit, l'impératrice faisait allumer des feux chaque soir et des sentinelles guettaient pour l'avertir de son approche et s'assurer qu'il recevrait un accueil approprié. Avec la participation de Pierre Chrysologue, elle rendit honneur au vieil évêque par un échange de présents, et Germain accomplit plusieurs miracles avant de tomber malade. Galla Placidia prit soin de lui et promit que s'il venait à mourir, sa dépouille serait transportée à Auxerre. Après le trépas de l'évêque et le respect de la période de deuil, l'impératrice procura le vêtement sacerdotal dont on le revêtit avant de le renvoyer dans sa ville natale, où l'on attesta encore de miracles accomplis près de sa sépulture. Galla Placidia garda précieusement le reliquaire que Germain apportait toujours[96].

Les succès de Galla Placidia, en tant que régente et par l'héritage qu'elle laissait – administratif, juridique et architectural –, eurent néanmoins des effets délétères sur ses enfants. En dépit de sa « glorieuse

descendance et de son prestige », elle ne sut pas les préparer au rôle qui leur était dévolu[97]. S'adresser à Attila était, de la part d'Honoria, une grave erreur d'appréciation, mais c'était son dernier espoir. De même, le déplacement de Valentinien III à Rome avec toute sa cour et le mariage de sa propre fille avec le fils du roi vandale Geiséric n'évitèrent pas le sac de la ville après sa mort en 455. Par leur conduite, les enfants de Galla Placidia pointèrent les insuffisances de l'impératrice en tant que mère, mais l'on ne saurait pour autant occulter ses capacités intellectuelles. Deux de ses lettres parvenues jusqu'à nous montrent en effet la finesse de son analyse des questions théologiques.

La nature du Christ

Naturellement, Galla Placidia suivait avec beaucoup d'intérêt les débats théologiques qui divisaient l'Église en Orient. En 431, la cour impériale de Ravenne apprit que se préparait un autre concile œcuménique, à Éphèse, et l'évêque Pierre Chrysologue se prononça en faveur de la condamnation du patriarche Nestor de Constantinople pour son refus de donner à Marie le titre de *Theotokos* – mère de Dieu[98]. À Éphèse, comme prévu, Nestor fut déclaré hérétique, déposé, et Marie reconnue comme l'instrument de l'Incarnation, mère de Dieu. Pulchérie, la sœur de l'empereur d'Orient, qui avait ardemment soutenu la décision du concile, introduisit dès lors des commémorations de la vie de la Vierge dans la liturgie, en même temps qu'elle lui consacrait des églises à Constantinople. Marie avait déjà ses fêtes en Occident, mais tous les rites associés à son culte n'étaient pas encore bien connus. À Rome, les papes Célestin et Sixte III célébrèrent son nouveau statut dans la magnifique basilique Sainte-Marie-Majeure, qui donna le ton des constructions ultérieures à Ravenne[99].

Le débat persista néanmoins sur le rôle de Marie dans l'Incarnation et la ou les natures du Christ. En 448, le prieur d'une importante communauté monastique près de Constantinople, Eutychès, fut condamné pour avoir émis l'hypothèse que le Christ avait une seule et unique nature. Plus tard, sous la pression de Théodose II, l'abbé fut rétabli dans ses fonctions, mais ses adversaires persistèrent dans leurs dénonciations, en appelant même au pape Léon I[er]. En février 450, l'évêque de Rome écrivit une lettre doctrinale (*Tome*) au patriarche de Constantinople, Flavien, dans laquelle il condamnait Eutychès[100]. Il demanda aussi à Valentinien III et à sa famille de le soutenir sur ce point.

Les lettres de Galla Placidia ont été conservées, dissimulées dans les registres du pape Léon I[er] figurant parmi les actes du concile de Chalcédoine. Ce sont les seules traces qui subsistent de sa production littéraire[101]. Un grand nombre de Romaines instruites écrivaient des lettres, mais généralement la publication de leur correspondance dépendait du destinataire. Si les missives étaient destinées à des personnages importants comme saint Augustin ou saint Jérôme, elles pouvaient être ajoutées à leur recueil épistolaire. La correspondance échangée entre femmes n'étant pas jugée digne d'être rassemblée ni copiée, elle ne bénéficie malheureusement pas d'un archivage similaire. Il est cependant très probable que Galla Placidia écrivit des lettres personnelles à ses parentes en Orient, notamment à sa nièce Pulchérie. Lorsque le pape Léon demanda le soutien de Valentinien III, l'impératrice était tout à fait capable d'intervenir.

Une fois de plus, la question portait sur la ou les natures du Christ et le degré de précision de la combinaison des éléments humains et divins. En défendant la théorie de leur fusion pour donner au Christ une seule nature (*mia physis*, ce qui a donné le terme actuel « monophysisme »), Eutychès refusait de reconnaître le moindre rôle à la Vierge Marie[102]. Cela allait bien sûr à l'encontre de la déclaration du concile d'Éphèse, qui avait reconnu Marie comme *Theotokos*, mère de Dieu, ce qui provoqua une vive

controverse et alimenta de nombreux débats. Pulchérie s'opposait à Eutychès, préférant s'appuyer sur la définition de deux natures réunies en une seule essence (*ousia*), comme il avait été décrété à Éphèse. C'était la position adoptée par le pape Léon dans sa lettre au patriarche Flavien, soutenue également par Galla Placidia. Dans la première de ses lettres « au maître Théodose, toujours roi, et fils », elle regrettait que le synode d'Éphèse eût perturbé la véritable foi et usé de manœuvres d'intimidation vis-à-vis de l'évêque Flavien de Constantinople, parce qu'il en avait appelé au Siège apostolique, à Rome.

L'impératrice insistait sur l'autorité du souverain pontife, héritier de saint Pierre et détenteur des clés du paradis, et pressait Théodose de préserver la foi, de protéger Flavien et de permettre à Rome de trancher, « afin de maintenir le respect dû à cette grande ville qui est la maîtresse de toute la terre ». Dans sa seconde épître adressée à Pulchérie, d'égale à égale, elle écrivait : « Il est donc approprié, très chère sainte et vénérable fille *Augusta*, de faire prévaloir la piété. Ainsi ta clémence, en accord avec la foi catholique, comme cela a toujours été le cas de notre côté, peut-elle prendre part à nos objectifs. » Les « objectifs » en question n'étaient autres que l'infirmation des décisions prises à Éphèse et le renvoi de l'affaire au siège apostolique de Saint-Pierre : « Car nous devons en toutes choses concéder la primauté à cette ville, qui comble le monde entier par la domination de sa propre vertu, et remet la terre aux bons soins de notre empire. » Cette foi dans la suprématie du « pouvoir impérial » était égale à sa certitude de la prééminence de saint Pierre dans l'Église – une coalition naturelle, en somme[103]. Pulchérie répondit probablement à sa tante, mais nous n'en avons aucune trace ; quant à Théodose, il lui fit savoir qu'il avait l'affaire en main et soutenait la foi des Pères de l'Église.

Le concile de Chalcédoine

Lorsque Théodose II mourut des suites d'une chute de cheval en juillet 450, âgé de 49 ans et sans héritier, la cour impériale d'Orient se trouva confrontée à une crise politique[104]. Dans un premier temps, Pulchérie s'abstint de révéler le décès de l'empereur afin de se donner le temps d'élaborer une stratégie pour sa succession. Puis elle négocia avec un officier, Marcien, qu'elle convainquit de contracter avec elle un mariage de convenance. Comme elle avait fait vœu de chasteté, cet arrangement avait pour but d'appuyer ses prétentions à la couronne impériale et de lui permettre de prendre pleinement part au gouvernement en tant qu'impératrice. Ensemble, les deux époux projetèrent et convoquèrent le concile de Chalcédoine, qui se réunit en 451 pour condamner Eutychès comme hérétique, réaffirmer le statut de Marie, mère de Dieu, et déclarer l'union des deux natures du Christ, humaine et divine, en une seule et même personne (*hypostase*), ce qui devint la définition officielle, orthodoxe, dyophysite, en opposition à la doctrine monophysite. Le *Tome* du pape Léon et les deux lettres de Pulchérie furent lus en public et ajoutés aux actes du concile[105]. L'impératrice avait vaillamment surmonté les difficultés liées à l'absence de descendance de Théodose, et désormais elle avait un héritier pour son frère en la personne de son époux. Dans le mois qui suivit, la nouvelle se répandit jusqu'à Rome. Le pape Léon trouva sans doute un certain réconfort à la pensée que la « bonne » théologie avait prévalu à Constantinople. Valentinien tardait toutefois à reconnaître Marcien. Techniquement, la mort de Théodose faisait de lui l'empereur principal, et sans doute jugeait-il qu'on aurait dû le consulter pour la succession.

Galla Placidia ne vécut pas assez longtemps pour connaître les conclusions du concile de 451, où Marcien et Pulchérie furent acclamés comme les nouveaux Constantin et Hélène. L'impératrice mourut à Rome et fut inhumée le 27 novembre 450, probablement dans le mausolée que son frère Honorius avait fait construire à proximité de Saint-Pierre. Quelque temps avant sa mort, elle avait organisé l'exhumation de son fils premier-

né, Théodose, le petit Goth arien, pour le ramener de son tombeau d'origine près de Barcelone jusqu'à Rome, dans son cercueil d'argent, afin de le placer avec elle dans le mausolée impérial. Ce fut une grande cérémonie, célébrée par le pape Léon en présence des sénateurs, et il était tout à fait approprié de la part de Valentinien III de permettre à sa mère de reposer auprès de l'enfant[106]. Peu de temps après, l'évêque Pierre Chrysologue mourut à son tour, et c'en fut fini de l'ère Galla Placidia.

L'impératrice mère ne fut pas la seule femme à régner sur une part importante de l'Empire romain au cours des IVe et Ve siècles, mais sa manière d'exercer le pouvoir et de le montrer était nouvelle, ce qui accrut considérablement l'influence de Ravenne, avec, notamment, sa pieuse action en faveur de la construction d'édifices religieux. D'autres impératrices du IVe siècle ont influencé leurs époux et fils, mais aucune aussi efficacement que Galla Placidia, à la fois origine et incarnation de la fusion gothico-romaine qui assura de nouvelles bases à l'Empire tout en créant une forte coopération entre les forces impériales et ecclésiastiques de la capitale de l'Occident. En gardant une conscience aiguë de ses origines et de son éducation impériale, de son statut de veuve, mère d'un jeune prince reconnu comme le futur empereur, elle protégea les droits de son fils et parvint à maintenir la dynastie au pouvoir. Ce faisant, elle a peut-être aussi empêché le jeune Valentinien de faire l'apprentissage de la gouvernance, et sa fille un mariage raisonnable.

PARTIE II

450-493
MONTÉE EN PUISSANCE DES ÉVÊQUES

CHAPITRE 6

Valentinien III et l'évêque Néon

En janvier 450, Valentinien III décida de s'installer durablement à Rome, avec sa famille et toute la cour. Signe de l'intimité de ses relations avec le pape Léon I[er], il arriva à temps pour assister à l'office, la veille de la fête de la Chaire de Saint-Pierre, célébrée le 22 février. Ayant passé deux ans et demi dans l'ancienne capitale, entre 445 et 447, sa décision de quitter Ravenne reflétait, certes, une prédilection pour Rome, mais elle était aussi liée à une volonté de gouverner de manière plus indépendante favorisée par l'environnement de l'ancienne capitale, très éloignée du monde de Ravenne. Cette décision marque aussi un rejet de l'amour fervent de sa mère pour la grande cité de l'Émilie-Romagne, mais elle devait s'avérer fatale à sa survie comme à celle de l'empire d'Occident [107].

Alors que Valentinien établissait sa cour à Rome survint la nouvelle de la mort de Théodose II, en juillet 450, lui donnant le statut d'empereur principal [108]. Bloqué sur son refus initial de reconnaître Marcien comme son homologue d'Orient, il ne prit pas en compte l'essor de Constantinople comme cœur de l'Empire. La muraille de Théodose, une triple série de remparts ajoutée aux anciennes fortifications, constituait une défense imprenable. La région avait été dotée d'un grand nombre de nouvelles églises, d'édifices impériaux séculiers et de vastes villas pour les sénateurs éminents venus de Rome afin de rejoindre le nouveau sénat de

Constantinople, ainsi que pour les commandants d'armée qui s'installaient dans la capitale orientale. Le gouvernement pouvait disposer de ressources substantielles pour éviter les attaques ennemies, comme le prouve la masse d'or offerte par les nombreuses ambassades à la cour des Huns dans l'espoir de négocier des accords de paix, toujours préférables au risque d'affrontements[109]. À l'intérieur comme au-delà des frontières romaines, Constantinople était de plus en plus perçue comme la seule capitale de l'Empire[110].

Valentinien n'en tenta pas moins de régner sur l'Occident depuis Rome, assisté d'Aèce, qui continuait à défendre l'Empire contre les Huns. Après la mort d'Attila en 453, il crut pouvoir se débarrasser de son général sans prendre de risques. Folle décision, quelle qu'en fût la motivation – jalousie ou désir de s'assurer une autorité sans limite. En ordonnant le meurtre d'Aèce, l'empereur précipita sa chute : il fut assassiné le 16 mars 455 par des soldats demeurés loyaux envers leur ancien chef[111].

La mort de Valentinien laissa l'impératrice Eudoxia dans une situation très délicate, comparable à celle de Pulchérie en Orient : celui qui l'épouserait verrait s'accroître considérablement ses chances d'accéder au pouvoir (les femmes de la famille régnante jouaient un rôle crucial dans la légitimation du titre impérial). Presque immédiatement, un sénateur romain, Pétrone Maxime, tenta de s'approprier l'autorité d'Eudoxia en l'obligeant à l'épouser. Comme Valentinien avait proposé aux Vandales une alliance qui devait être scellée par le mariage de leur fille Eudocie avec le prince Hunéric, Eudoxia en profita pour en appeler au roi Geiséric, à Carthage[112]. Geiséric ne fut que trop heureux de lui venir en aide. À l'été 455, les Vandales mirent les voiles pour voler au secours de la famille impériale.

Le sac de Rome par les Vandales

La nouvelle de l'approche de la flotte vandale sema la panique. Après avoir incité tous les Romains qui le pouvaient à quitter la ville, Pétrone Maxime fut tué dans le chaos qui s'ensuivit. Sur place, les Vandales se livrèrent au pillage pendant deux semaines, avec plus de dégâts que les Goths lors du sac de 410. L'impératrice Eudoxia et ses deux filles furent emmenées en lieu sûr en Afrique, où Eudocie épousa Hunéric. Si la violence de l'attaque a donné lieu au terme « vandalisme », forgé par l'abbé Grégoire pendant la Révolution française, les Vandales n'ont pas cherché à occuper Rome[113]. Le sac de 455 signifia toutefois la fin de la dynastie théodosienne en Occident. Ainsi, la décision de Valentinien d'abandonner Ravenne mena à un appauvrissement catastrophique de Rome, réduite à servir de décor aux disputes de prétendants au trône quasiment sans pouvoir ni autorité. Ravenne, pendant ce temps, continuait à se développer et à prospérer sous l'impulsion de nouveaux dirigeants.

En l'absence de la cour impériale, un changement intervint dans l'équilibre des pouvoirs de Ravenne. Une partie de l'administration était restée dans la ville, creusant un fossé entre l'élite sénatoriale romaine et les forces moins aristocratiques soutenant le gouvernement. Le gouverneur de la province et les conseils locaux reprirent certaines des responsabilités fondamentales des municipalités, notamment la tâche, ardue, de fixer et de collecter les impôts. Mais, fait plus révélateur, une série d'évêques ravennates énergiques profitèrent du départ de l'empereur pour accroître leur influence. Au cours de la période qui suivit la mort de Galla Placidia puis de Pierre Chrysologue, l'évêque Néon (env. 450-473) reprit l'action de mécène de l'impératrice et fit construire de splendides édifices grâce aux ressources de l'Église – taxes sur ses domaines et autres propriétés en Sicile, legs fonciers, donations cléricales et autres dons de paroissiens reconnaissants.

Ravenne et la Sicile

À l'instar des églises de Rome et de Milan, Ravenne possédait des terres agricoles dans de nombreuses provinces de l'Empire, tirant particulièrement profit des domaines siciliens fournissant blé, huile et vin en même temps que des fermages et paiements en espèces. Les registres de Ravenne révèlent que ces derniers, indicateurs sous-jacents de la richesse de l'église et de la ville, avaient permis de constituer une petite flotte pour le transport des ressources agricoles jusqu'à Ravenne. En 445/446, Pyrrus, *tribunus* (tribun, officier militaire) en Sicile, n'avait pas rempli sa mission de collecte des impôts levés sur les propriétés de l'île. Seulement 4 216 sous d'or avaient été envoyés au cours des deux années précédentes, laissant un impayé de 1 934 *solidi*. Au début de l'année suivante, qui commençait au 1er septembre pour la période budgétaire, le conseil enregistra les consignes très précises d'un propriétaire terrien ravennate, Lauricius, à un certain Sisinnius, *conductor* (régisseur) de son domaine en Sicile, la *Massa Fadiliana*. Sisinnius devait collecter les denrées et impôts dus au cours des deux années précédentes et tout charger sur un navire se dirigeant droit vers le port de Ravenne à une date donnée. S'il n'en trouvait aucun, il devait tout envoyer à Rome, dans un entrepôt (*horreum*). Le papyrus contient des instructions similaires à l'intention de deux autres *conductores*, Eleuthérion et Zosime. À la fin d'un troisième fragment sont listées les sommes dues par les deux régisseurs (et un troisième nommé Tranquillus), soit, respectivement, 2 174, 1 800 et 1 811 *solidi*, et le nom de chacun des domaines concernés y est précisé. Détail insolite, à la fin de ses instructions, Lauricius ajoutait toujours une longue formule de politesse, « Je te souhaite de bien te porter pendant de nombreuses années » (« *Multos annos bene valeas* »)[114].

Si nous comparons ces chiffres au salaire annuel minimum d'un curiale, membre du conseil de la ville de Ravenne, fixé à 300 *solidi* pour la même

époque, il est clair que les domaines agricoles siciliens procuraient des revenus tout à fait substantiels. Le conseil s'y intéressait de près et consignait ses instructions dans les archives de la ville. Des papyrus ultérieurs attestent de l'importance marquée de l'île pour Ravenne comme pour son Église, qui a peut-être reçu des propriétés impériales sous le règne d'Honorius. Vers l'an 600, l'archevêque de Ravenne, Marinien, envoya son diacre en Sicile. Jean devait y découvrir pourquoi le patrimoine de l'église avait diminué (et vraisemblablement le regagner)[115].

Le signe le plus marquant de l'importance de ces propriétés nous est donné par l'évocation d'un conflit, au VII^e^ siècle, du temps de l'archevêque Maur, lorsque les 31 000 *solidi* annuels furent partagés entre l'Église de Ravenne et la trésorerie de Constantinople[116]. En outre, le diacre recteur du *patrimonium* de Sicile fournit 150 000 *quintali* de blé, d'autres céréales et légumes, de la laine de mouton teinte en rouge utilisable pour la fabrication de chaussures de luxe ou de simili parchemins pourpre, des robes en soie et vases en argent et en cuivre, le tout transporté sur des navires en provenance de Ravenne. La conquête arabe de la Sicile au IX^e^ siècle mit un terme à ces impôts et expéditions de marchandises.

Cette référence du VII^e^ siècle à une flotte de navires de transport appartenant à l'Église reflète ses relations étroites avec les régions du pourtour de l'Adriatique, Ravenne possédant aussi des propriétés en Dalmatie, en Istrie et en Vénétie. Natif de Pola, en Istrie, l'archevêque Maximien maintenait ses contacts avec la ville, où il fit bâtir une basilique majeure et une maison pour le recteur. Il se rendit aussi à Constantinople pour défendre les droits de propriété de l'Église de Ravenne sur une zone forestière à Vistrum, au sud de Ruginium (Rovigno[*1]). Au milieu du V^e^ siècle, Ravenne tirait profit des produits de ses États (*coloniae*) de Padoue en Vénétie, qui étaient probablement transportés par bateau[117]. Des références aux *naves dominice* de l'archevêque indiquent aussi l'activité d'embarcations plus petites remontant les rivières de la Romagne, où

l'Église de Ravenne avait des propriétés éparpillées dans les cinq villes de la Pentapole, en Ombrie, et dans les régions de Ferrare, Bologne, Pérouse et Gubbio. S'il s'avère extrêmement difficile de calculer la superficie de ces propriétés ainsi que la valeur de leur rendement en impôts ou marchandises, l'Église de Ravenne a manifestement tiré sa richesse d'un grand nombre d'entre elles, disséminées dans tout le nord-est de l'Italie, voire encore plus loin.

Le mécénat de l'évêque Néon

Après le départ de Valentinien III, l'évêque Néon endossa le rôle de grand protecteur des arts à Ravenne : il commanda de nouveaux édifices, aussi laïcs que religieux, afin de parfaire la réputation de la ville. L'un des plus impressionnants d'entre eux, bâti pendant la seconde moitié du v^{e} siècle et connu de nos jours comme le baptistère des Orthodoxes, est encore visible aujourd'hui. La petite construction octogonale date de l'évêque Ours, mais Néon est l'auteur de la décoration du dôme et des murs, rehaussés de marbres, stucs et mosaïques aux couleurs éclatantes. Au centre de l'édifice se trouvent les fonts baptismaux, en marbre blanc, avec quelques marches d'un côté pour aller s'immerger et de l'autre pour sortir de l'eau. En les descendant, les catéchumènes pouvaient lever les yeux sur Jésus, leur divin modèle, représenté dans un médaillon doré au centre de la coupole en train d'être baptisé dans les eaux du Jourdain par saint Jean Baptiste, tandis que le Saint-Esprit descend du ciel sous la forme d'une colombe (doc. 10). Le Jourdain est personnifié par un dieu âgé, à moitié nu, presque entièrement immergé et tout autour, dans un autre médaillon se tiennent les douze apôtres glorieusement vêtus d'un manteau d'or. Plus bas, sur les baies cintrées qui alternent avec les quatre murs plats de l'octogone, Néon a fait inscrire des textes bibliques et des vers dédicatoires qui

témoignent de la part qu'il a prise dans la décoration. Tous les éléments architecturaux sont mis en valeur par de somptueux motifs géométriques ou floraux, dans un florilège de couleurs contrastées qui rappelle les plantes débordant des paniers dans le mausolée de Galla Placidia[118].

Depuis le pape Sixte III (432-440), les évêques romains avaient lancé le nouveau concept de baptistères octogonaux, ainsi que de basiliques plus longues et plus hautes. Néon était résolu à doter Ravenne d'édifices similaires. Il copia même l'un des vers que Sixte avait fait graver sur le baptistère de la basilique de Latran[119]. Surélevant le baptistère orthodoxe, où ceux qui avaient été préparés au baptême entreraient dans la communauté chrétienne, Néon insistait sur son rôle avec un jeu de mots sur son nom : « Cède, vieux nom, cède à la nouveauté ! Voici la gloire des fonts rénovés brillant d'un plus bel éclat. Car Néon le généreux, le plus grand prêtre, l'a décoré, disposant tout ensemble d'une belle et délicate manière[120]. » Des édifices similaires, souvent de forme octogonale, furent construits dans l'ensemble du monde chrétien afin de souligner l'importance du geste qui marquait l'entrée des nouveaux convertis dans le giron de l'Église. En 458, le pape Léon évoqua précisément, dans une lettre à Néon, l'importance du baptême, cérémonie unique dans la vie d'un homme, qui ne devait jamais être répétée, hormis dans des situations très particulières, par exemple lorsque des enfants longtemps restés captifs des barbares ignoraient s'ils avaient été baptisés. Dans de telles circonstances, assez fréquentes peut-être, Léon préconisait le baptême, même s'il avait déjà eu lieu.

Pour beaucoup d'adultes, la cérémonie était repoussée jusqu'à ce qu'ils soient en âge de s'engager à ne plus pécher. La préparation au baptême consistait à exiger des catéchumènes, candidats adultes acceptés par l'évêque, qu'ils assistent aux offices et reçoivent une instruction chrétienne pendant les quarante jours de carême. Puis, le samedi saint, ils descendaient dans l'eau, au centre du baptistère, s'immergeaient et ressortaient pour être

revêtus d'une robe blanche, en tant que chrétiens nouveau-nés. Ensuite, ils défilaient en procession dans l'église pour faire leur première communion et célébrer la Résurrection sous leur nouvelle identité, paradant dans les rues de la ville et rompant le jeûne du carême par un grand festin. Comme ils fournissaient l'aube qu'ils porteraient, les baptisés rivalisaient pour avoir la plus belle tenue pascale[121].

Les icônes du Christ

L'évêque Néon acheva également la basilique Petriana, que Pierre Chrysologue, son prédécesseur, avait commencée, et où se trouvait une icône exceptionnelle, détruite plus tard lors d'un tremblement de terre. Agnellus la décrit comme « une image du Sauveur […] au-dessus de la porte principale, comme aucun homme ne pourrait la voir ; elle était si belle et semblait si vraie[122] ! ». C'étaient là des mots qui s'appliquaient au pouvoir de l'icône et non à « l'art », et l'historien du IXe siècle s'intéressait beaucoup plus à l'histoire de la découverte miraculeuse de cette représentation qu'à sa forme et à son origine véritable. Les Anciens lui avaient raconté comment un saint, qui vivait dans le désert avec deux lions, était parti en quête de cette image et qu'il avait fini par la trouver à Classe, où il était mort. Les deux lions l'avaient mis en terre en poussant des rugissements plaintifs jusqu'à rendre leur dernier souffle eux aussi, et on les avait enterrés de chaque côté de la tombe[123]. Des histoires similaires de lions protecteurs émaillent les biographies de nombre de Pères du désert égyptiens[*2], lesquelles circulaient largement dans l'ensemble du monde méditerranéen, et Agnellus s'appuyait régulièrement sur ce genre de tradition orale.

Il est une autre histoire tout aussi fantastique au sujet d'une image du Christ flanqué de saint Pierre et de saint Paul. Agnellus la vit dans l'église

des Apôtres [*3], où elle était exposée. Selon lui, elle servait de garantie pour un prêt contracté entre deux hommes déjà liés par le lien de parenté spirituel parrain/filleul. En effet, puisque le choix d'un parrain ou d'une marraine pouvait avoir une grande influence sur la vie d'un enfant, les familles demandaient souvent à un protecteur plus puissant d'en être le parrain. Dans le cas des protagonistes de cette histoire, l'homme le plus pauvre, qui sollicitait un prêt de 300 *solidi* d'or, avait à cœur de garder le secret pour n'impliquer aucun des prêteurs, garants et témoins habituels. Son ami désigna donc le bras du Christ pour garant, comme on le voyait sur l'icône, et pour témoins les deux apôtres, et à la fin, l'emprunt fut remboursé, avec des intérêts [124]. À l'époque, des icônes similaires existaient dans un grand nombre d'églises [125].

Les légendes du pouvoir des images, encore renforcées par les visions oniriques qu'on en a, font partie d'un répertoire de récits relatant des miracles du même genre. Ravenne a participé activement à l'univers visuel partagé des débuts de la chrétienté, dans lequel les images des figures saintes inspiraient une dévotion croissante. En Égypte où, grâce à la sécheresse du climat, subsistent de nombreuses icônes, le Christ était montré avec le bras passé autour des épaules de saint Ménas, ou main levée, dans un geste de bénédiction [126]. L'image de l'église des Apôtres était aussi étroitement liée à la relation qui se créait lors du baptême entre parents biologiques et spirituels, d'importance capitale. Bien que ces deux images du Christ confirment la montée des icônes à Ravenne, aucune des deux n'est parvenue jusqu'à nous.

L'archevêque Néon a aussi fait construire une très grande salle de réception (qui n'existe plus sous sa forme originale) à l'intérieur du palais épiscopal adjacent à la cathédrale de Ravenne. La pièce aurait été assez vaste pour contenir cinq *lecti*, lits où s'allonger à plusieurs pour un dîner traditionnel à la romaine, avec de belles installations pour distraire les évêques, moines et visiteurs importants (doc. 15). Elle était décorée de

scènes de l'Ancien Testament sur un mur et le miracle de la multiplication des pains et des poissons était représenté sur l'autre, avec le frère du disciple Simon-Pierre – une décoration adéquate pour une salle où l'on mange[127].

Successeur de Pierre Chrysologue, l'évêque Néon demeura l'archevêque de Ravenne pendant plus de vingt ans et soutint la foi définie par les conciles œcuméniques en Orient et célébrée à Constantinople, Antioche, Alexandrie, Jérusalem et Rome. Il repose dans l'église des Apôtres, dont il fut probablement le fondateur. La crypte, qui se trouve à 3,40 mètres sous le sol de la basilique actuelle, possède un pavement en mosaïque fine avec une inscription en grec mentionnant les noms de Héséchios et Gémella, probablement les généreux donateurs qui contribuèrent à sa réalisation, et une autre en latin, qui fait allusion aux ossements de l'évêque Néon. Plusieurs des tombes ont fait l'objet de fouilles archéologiques mais aucune n'a pu être authentifiée comme la sienne[128].

Les chrétiens ariens

À côté de cette communauté chrétienne catholique, cependant, se trouvaient d'autres disciples du Christ, comme le contingent armé de Goths qui avait raccompagné Galla Placidia à Rome en 416 et les troupes non romaines stationnées à Ravenne. En dépit de plusieurs condamnations officielles de leur définition arienne (homoienne) de la foi à partir de 325, ils formèrent peu à peu un monde chrétien parallèle, avec leurs propres prêtres, ou presbytres, et églises pour les offices[129]. L'existence de ces autorités ecclésiastiques ariennes est attestée par leurs écrits, même si, en raison de l'hostilité de leurs opposants catholiques, ceux-ci ont été mal conservés[130]. Au sein de l'Église homoienne de l'Afrique vandale, une

hiérarchie épiscopale calquée sur le modèle catholique nomma un patriarche de Carthage qui réunissait des conciles rassemblant tous ses évêques. Toutefois, rien de tel ne se développa dans le nord de l'Italie, où les communautés locales des églises ariennes de Milan, Rome et Aquilée-Grado semblent avoir été plus ou moins autonomes. Plus loin, en Bourgogne, dans le royaume wisigoth d'Aquitaine ou dans les Balkans, il a dû exister des moyens de communiquer et de partager les textes, mais globalement rien de comparable à la hiérarchie des sièges épiscopaux catholiques et encore moins une graduation du plus riche et plus important au plus modeste, d'origine souvent récente (comme le révèlent les *Notitiae*, listes par ordre de préséance des sièges épiscopaux de l'Église constantinopolitaine).

Tous les ariens, cependant, utilisaient la même Bible, traduite par l'évêque Ulfila, leur « Moïse », qui avait mené « le peuple élu » loin des cultes traditionnels païens (doc. 24). Ils le lisaient souvent en version bilingue latin/goth et écrivaient des commentaires en latin. En dépit de la condamnation officielle de la foi arienne et la destruction par les catholiques de tout ce qu'ils pouvaient ruiner de la théologie arienne, des fragments de textes sont parvenus jusqu'à nous, notamment un commentaire goth sur l'Évangile selon saint Jean, des scholies sur le concile d'Aquilée en 381, et un ensemble de sermons. Le commentaire prend acte de la conviction des ariens – le Fils est naturellement subordonné au Père – et de leur censure de « l'assertion impie […] de l'unité du Père et du Fils[131] ». Dans l'Afrique vandale, l'Hispanie wisigothe et toutes les régions d'Occident contrôlées par les armées germaniques et gothiques, ces textes insistaient sur le fait que les trois personnes de la Trinité n'étaient pas de la même essence ou nature. À mesure que l'administration impériale devint de plus en plus dépendante de ces forces barbares, leur rôle s'affirma, et ils revendiquèrent encore plus le droit d'avoir leurs propres églises.

Dans l'ensemble du monde méditerranéen, presque cent cinquante ans après la conversion de Constantin I[er], les chefs de l'Église chrétienne arienne et les évêques catholiques restaient sur leur définition de la foi, qu'ils estimaient « orthodoxe », rivalisant de somptuosité pour la décoration de leurs églises. À Ravenne, la communauté arienne utilisa les mêmes matériaux, quelques *spolia* d'anciens édifices, dont quelques-uns récemment rapportés de Constantinople, et elle employa probablement les mêmes équipes – ouvriers spécialisés dans le marbre, les fresques, le stuc et la mosaïque. Peut-être sont-ils passés d'un endroit à un autre, employés par les évêques, fonctionnaires de l'Empire, mécènes goths et germaniques et chefs des communautés juives, qui tous rivalisaient pour être les meilleurs dans la décoration des lieux de culte[132]. La population mixte de Ravenne exploitait les contacts maritimes de la ville pour se procurer matériaux de construction, nouveaux styles et compétences afin de donner de la puissance à leurs édifices religieux et à la ville en tant que capitale de l'empire d'Occident. La force et la vitalité de Ravenne, sans pourtant que l'empereur y réside, confirme sans équivoque la folie de sa décision de partir à Rome. Alors que l'empire d'Occident s'effondrait, privé de sa tête, Ravenne consolidait sa position prééminente.

CHAPITRE 7

Sidoine Apollinaire à Ravenne

Tandis qu'une série de jeunes ambitieux insignifiants se battaient pour revêtir la pourpre de Valentinien III, Ravenne recevait la visite d'un officier civil de l'Empire, gendre de l'empereur éphémère Avitus (455-456). Sidoine Apollinaire avait été nommé préfet de Rome pour l'année 467-468 et Ravenne se trouvait sur sa route. Sa descente du Pô dans un *cursoria*, bateau affecté aux transports publics, depuis Pavie, montre l'organisation des équipes de rameurs qui conduisaient ces embarcations légères en suivant le courant. Les Vénètes l'amenèrent jusqu'à Brixellum (Brescello), puis les mariniers de l'Émilie prirent la relève [133].

Dans un style étrangement sibyllin, Sidoine écrivit à un ami pour se plaindre de la chaleur, des moustiques et des grenouilles dont le coassement perturbait ses nuits :

> Dans ce pays de marécages fétides où les lois de la nature sont complètement chamboulées, les murailles croulent et les eaux restent stagnantes, les tours flottent et les vaisseaux reposent immobiles, les malades se promènent et les médecins sont alités, les bains sont glacés et les maisons brûlantes, les vivants ont soif et les défunts nagent, les voleurs veillent et les autorités somnolent, les ecclésiastiques pratiquent l'usure et les Syriens psalmodient, les

> marchands sont soldats et les soldats marchands, les vieux jouent à la paume et les jeunes aux dés, les eunuques s'exercent aux armes et les fédérés à la culture[134].

Cette description au ton théâtral reflète sans doute la situation causée par le violent tremblement de terre qui secoua Ravenne en 467, rapporté dans la *Chronique* de Marcellin et illustré dans les *Annales de Ravenne*, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'inondations récurrentes (doc. 25 et 26)[135]. La ville était en effet traversée par le fleuve, avec un accès direct à la mer, et entourée des affluents du Pô, responsables d'un affaissement permanent. Encore aujourd'hui, chaque année, pour éviter un effondrement, les immeubles doivent être consolidés après pompage de l'eau. Les observations de Sidoine contrastent fortement avec les compositions typiques faisant l'éloge d'une cité, comme, par exemple, les vers d'Ausone à propos de Milan. Nous apprenons néanmoins qu'à Ravenne au milieu du V^e^ siècle se trouvaient des médecins, des eunuques et des troupes fédérées ainsi que des marchands, des vieillards et des jeunes gens avec chacun leurs propres distractions, des thermes et des maisons, des voleurs et des gens d'armes, des ecclésiastiques qui exigeaient des intérêts et des marchands syriens qui chantaient des psaumes – toutes sortes de gens et d'activités associés à une ville prospère sinon bien gouvernée. La présence de marchands de l'est de la Méditerranée révèle l'importance des relations maritimes entre Ravenne et les ports d'Antioche, Gaza et Alexandrie ainsi qu'avec l'île de Chypre.

Témoin extérieur, Sidoine souligne l'environnement aquatique protecteur de Ravenne, le bras du Pô qui entoure les murailles et lui sert de douves, tandis que l'autre se divise en de nombreux canaux dans la ville, favorisant le commerce. Il remarque qu'il a « vu arriver des vivres en abondance » et fait allusion à la réflexion de Martial au I^er^ siècle, « dans cet endroit bien irrigué, la soif vous étreint »[136]. D'un côté, l'eau salée de la

mer clapote contre les murs et de l'autre les rameurs remuent la boue nauséabonde des canaux peu profonds avec la perche qui leur sert à avancer dans les marais pour attraper le gibier, car « lorsque les Ravennates vont chasser, ils montent dans leur bateau », de petits bacs à fond plat. Sidoine associe le manque d'eau potable à l'absence d'aqueducs à l'eau pure et de fontaine sans limon, ainsi qu'à la pollution des puits et citernes. En effet, puisque l'aqueduc a dû être réparé au cours de ce siècle, il est tout à fait possible qu'il ait été défectueux lors de la visite de Sidoine.

Le conseil de la ville, la curie

Quelles qu'aient été les difficultés géophysiques auxquelles se heurtait Ravenne, entre séismes fréquents et eaux boueuses, ses habitants semblent avoir su gérer les marécages environnants. Nous avons un aperçu de l'administration de la ville à travers les documents qui sont parvenus jusqu'à nous, principalement des testaments rédigés sur papyrus par des membres des grandes familles de Ravenne, les Aelius, Commodianus, Hernilius, Proiectus, Melminius, Pompulius, Tremodius, Firmilius, Firmilianus, Florianus et autres. Toutes ces familles, qui faisaient partie de la curie, apparaissent régulièrement, dans les comptes rendus de réunions, en tant que magistrats présidents (avec le rang de *inlustres*, *clarissimi* ou *laudabiles*)[137]. Juste au-dessous, par ordre d'importance, venaient les couples de *quaestores*, *aediles* et *duoviri* (bien qu'à Ravenne, ils ne soient pas souvent désignés ainsi), qui avaient préséance sur tous les autres conseillers. Les *principales*, premiers personnages de la ville, appartenaient souvent aux mêmes familles et avaient le même rang que les magistrats. En revanche, les témoins des actes enregistrés avaient un statut moins reluisant, étant simplement désignés comme *vir spectabilis*, *strennus* ou *devotus*, et l'on trouvait, encore au-dessous, le *vir honestus*.

Ceux qui se présentaient devant la curie pour régler des problèmes juridiques étaient généralement des *viri honesti*. Certains demandaient la protection du *defensor civitatis*, le défenseur dont le rôle était de prévenir toute forme d'abus concernant les habitants de la cité. Toutefois, la principale responsabilité de ce haut personnage était de garantir l'enregistrement des propriétés dans les archives municipales de façon à permettre le recouvrement des impôts fonciers. Chaque fois qu'un domaine changeait de propriétaire, l'avis d'imposition était envoyé à l'acquéreur, qui devait s'en acquitter. Un autre personnage avait une charge similaire : le *duumvir quinquennalis*, élu tous les cinq ans pour maintenir le *census*, moyen de recenser tous les contribuables[138]. La certitude de la nomination de tels magistrats nous vient des *formulae* (lettres officielles) rédigées par Cassiodore sous le règne de Théodoric, mais le sénateur s'appuyait sur des traditions plus anciennes où l'on avait créé des conseils ayant un rôle crucial pour l'administration impériale. Des documents locaux, sur papyrus, illustrent leur place dans la gouvernance de la ville.

La préoccupation principale du conseil de Ravenne continua d'être l'enregistrement officiel des décisions juridiques, ventes de domaines, legs et dons figurant souvent sur les testaments. La procédure, appelée « insinuation », était invariable : un dialogue entre le magistrat et la personne qui rédigeait ses volontés, l'enregistrement du statut et des noms des différentes classes d'individus – il pouvait y avoir jusqu'à huit témoins –, leur famille et leur activité professionnelle. Une fois approuvé, l'acte était consigné dans les registres de la ville (les *gesta municipalia*), ce qui garantissait son authenticité[139]. Ainsi, un peu avant l'année 474, Constant, un teinturier de la ville, se présenta avec sa femme Pascasia, *honesta femina*, et dicta ses dernières volontés à un scribe officiel (*forensis*), Domitius Johannes, s'assurant ainsi que sa propriété serait répartie comme il le souhaitait[140]. Le 27 décembre 480, un diacre, Colonicus, authentifia son testament « à Classe, *castris praetorio Ravennae* », ce qui nous indique que

le préfet du prétoire résidait toujours dans le village fortifié situé près du port, et que les affaires de la curie pouvaient y être entendues[141]. Les femmes paraissaient aussi devant le tribunal pour défendre leur héritage, affranchir leurs esclaves et signer des documents, d'une croix lorsqu'elles étaient analphabètes[142].

En 491, l'une d'elles, Maria, *femina spectabilis*, se présenta devant la curie pour demander l'autorisation d'être inhumée, et son mari également, en l'église de Césarée, Saint-Laurent. Précédemment, les époux avaient fait un don à l'église pour s'en assurer, mais l'acte n'avait pas été enregistré dans les archives de la ville. Cette fois, sa donation était une propriété répertoriée comme *domicilium in Cornelinesi*, et le bénéficiaire, l'évêque Jean, de l'Église de Ravenne. La demande était rédigée par son notaire Jovinus et appuyée par Castorius, *vir clarissimus*, une personne qui lui était chère et avait promis de signer pour elle. Il assista à la donation en tant que témoin, de même que Flavius Severus, argentier/banquier et *vir honestus*. Ainsi Maria voulait-elle s'assurer que leurs « restes reposeraient dans l'église Saint-Laurent » et que les dernières volontés de son époux seraient respectées[143]. La proximité des saints et de leurs reliques contribuait à donner à ce lieu de repos éternel un caractère hautement désirable pour les chrétiens du v^{e} siècle.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, les membres des familles les plus fortunées de la région tentaient d'échapper à l'obligation de service à la curie en entrant en religion (ce qui était formellement interdit par la loi, afin de garantir le nombre de conseillers requis), et certains s'arrangeaient pour partir avec tous leurs biens. Selon Agnellus, un sous-diacre nommé Gémellus aurait d'ailleurs fondé la basilique Sainte-Agnès dans les années 470 (le successeur de Néon, Exupérance, y fut enterré). Les inscriptions figurant à l'intérieur témoignent de la donation de récipients en or et en argent ainsi que de bannières pour l'église et d'une croix en argent, utilisée lors des processions marquant l'anniversaire de la naissance de la

sainte, cérémonies qui avaient toujours cours au IXe siècle. Gémellus avait aussi été recteur de Sicile, d'où il tirait peut-être ses ressources financières[144].

Des tentatives similaires d'évitement du service à la curie sont répertoriées dans de nombreuses villes de l'Empire romain, comme Toulouse, Clermont-Ferrand et Paris, où les familles sénatoriales occupèrent une fonction religieuse de premier plan. Toutefois, vers la fin du Ve siècle, accéder à l'épiscopat impliquait parfois des responsabilités encore plus lourdes, comme le découvrit Sidoine Apollinaire lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Clermont-Ferrand, en 471. Aussitôt après, quasiment, les Wisigoths attaquèrent la ville, revenant à la charge chaque été jusqu'à sa chute en 474/475. Sidoine finit prisonnier et, après l'avoir retenu captif à Bordeaux pendant quelque temps, le roi Euric le gracia et lui permit de retourner dans sa ville, où il occupa la fonction d'évêque pendant dix autres années[145].

Ailleurs, les Burgondes, et plus tard les Huns, exercèrent une très forte pression sur les anciens sénateurs romains en quête d'une nouvelle existence au sein de l'Église chrétienne. Une fois encore, Ravenne fut épargnée grâce à ses défenses réputées imprenables dans les estuaires du Pô – bien qu'Agnellus nous ait donné un récit entièrement fictif de l'entrée d'Attila dans la ville[146].

Si l'évêque Néon et ses successeurs ne furent pas obligés de relever le défi d'un affrontement avec les Huns, ils n'en ont pas moins joué un rôle éminent pour la ville, poursuivant investissements et donations, comme en témoignent les inscriptions figurant sur leur tombe. Agnellus a vu la pierre tombale de l'évêque Jean (dates probables de son sacerdoce : 477-494), initialement placée derrière l'autel de la basilique Sainte-Agathe puis déposée dans la cathédrale, l'ancienne basilique ursinienne[147]. Sur la plaque étaient rappelés les dons de l'évêque : vases en or et argent, couronnes et petits calices, qu'Agnellus utilisa personnellement. La prospérité de la ville

au v^e^ siècle ressort encore davantage d'un poème de Sidoine évoquant son passage en 467, alors qu'il était en route pour Rome. En dépit des contradictions qu'il a relevées, Ravenne était manifestement, au cours de cette période chaotique des dernières années de l'empire d'Occident, un grand centre urbain florissant[148].

CHAPITRE 8

Romulus Augustule et le roi Odoacre

La période entre 455, année de l'assassinat de Valentinien III, et 476, date de la prise de Ravenne par Odoacre, est souvent considérée comme cruciale dans « le déclin et la chute de l'Empire romain ». Depuis le sac de Rome par les Goths en 410, suivi en 455 de l'attaque des Vandales et des destructions plus importantes qui en résultèrent, jusqu'à la déposition du « dernier empereur », Romulus Augustule, en 476, des tribus barbares occupaient de façon régulière les provinces occidentales du monde romain[149]. Toutefois, les traditions de l'Empire romain ne furent pas oblitérées pour autant, le succès des nouveaux venus devant beaucoup à leur capacité de s'imprégner de quelques-uns des grands principes romains : sûreté des défenses, efficacité de l'administration, application de textes de loi écrits et fiabilité de la monnaie. L'Italie, comme la Gaule, l'Hispanie et d'autres régions d'Europe du Nord, connut pléthore d'invasions et l'assimilation de nombreux colons non romains, mais Ravenne maintint les traditions romaine de la vie urbaine plus longtemps que la plupart des autres villes.

Les chefs barbares au pouvoir

Depuis le début du v^e^ siècle, rappelons-le, les officiers responsables de la défense de l'empire d'Occident se trouvaient de plus en plus dépendants de troupes barbares de confession arienne et de leurs fidèles partisans. Entre 455 et 476, ces militaires non romains jouèrent un rôle prépondérant, non en tant qu'empereurs, le Sénat comme les grandes familles d'aristocrates ne risquant pas de leur accorder cette promotion suprême, mais en tant que faiseurs de rois. Ricimer, chrétien arien d'origine hunnique et gothe peut-être, a excellé dans ce rôle pendant presque deux décennies, entre 457 et 472, lorsqu'il détenait le poste de généralissime et la dignité de patrice, la plus haute qui fût. Quatre empereurs – Avitus (455-456), Majorien (457-461), Libius Sévère (461-465) et Anthème (467-472) – se succédèrent rapidement, découvrant un peu tard que s'ils décevaient ses attentes, leurs jours étaient comptés. Utilisant le sénat romain pour obtenir l'autorisation de mener ses campagnes, Ricimer intronisait et déposait les candidats à la fonction impériale, et pendant dix-neuf mois, entre 465 et 467, en l'absence d'un titulaire, il régna de fait sur l'empire d'Occident. Son neveu Gondebaud le Burgonde, et Odoacre, autre Hun ou Scirien, poursuivit cette politique manipulatrice jusqu'en septembre 476.

Au départ, parce qu'elle devait affronter elle-même la pression des barbares, la cour impériale de Constantinople n'envoya ni fonds, ni soldats, ni aucune forme de soutien sérieux à l'Occident. Lorsqu'elle tenta vraiment d'intervenir dans la situation tourmentée de l'Italie, elle ne parvint pas à renverser l'autorité croissante des non-Romains. En 467, par exemple, l'empereur Léon I^er^ nomma Anthème à la tête de l'empire d'Occident, mais son poulain fut tourné en ridicule et traité de « petit Grec » (*Graeculus*). Ricimer insista pour épouser la fille du tout nouvel empereur, Alypia, sapant encore davantage l'autorité de son beau-père. Les deux hommes rivalisèrent pour la couronne, et Anthème perdit la guerre civile qui suivit[150]. Par la suite, Constantinople abandonna de fait l'Occident à Ricimer, ce qui prépara les provinces restantes à entrer dans une nouvelle

phase de leur histoire : être gouvernées par des souverains non romains souvent plus efficaces que leurs prédécesseurs[151]. Et la plupart de ces hommes, comme Ricimer, étaient des chrétiens ariens[152].

Au cours de ces vingt et un ans, sept empereurs se succédèrent, certains pour un an seulement, d'autres pour quatre à cinq années, mais jamais assez longtemps pour s'attaquer vraiment aux faiblesses profondes de l'Occident, malgré les quelques tentatives de Majorien et de Libius Sévère. Certains de ces empereurs symboliques tentèrent d'obtenir le soutien du sénat romain, tandis que d'autres allèrent à Ravenne, la capitale où la plus grande partie de l'administration impériale fonctionnait encore et où la législation adoptée par les empereurs avait toujours cours. Cette compétition entre Rome et Ravenne pour le statut de « capitale » contribua à réduire encore l'existence formelle de l'Empire romain d'Occident. C'est à Ravenne que furent proclamés empereurs Majorien (en 457) et Libius Sévère (en 461), alors qu'Avitus et Anthème se rendirent à Rome. Toutefois, après la mort d'Anthème et de Ricimer en 472, Glycérius (473), Julius Nepos (474) et Romulus Augustule (475) furent incapables de prolonger l'ombre d'un gouvernement « impérial »[153]. Selon l'historien Procope, « il y eut d'autres empereurs d'Occident, mais […] ils n'ont régné que peu de temps et […] n'ont rien fait de mémorable[154] ». Les Ravennates ont peut-être bien accueilli la promotion de Glycérius, auparavant commandant de la milice locale (*comes domesticorum*), espérant des dons (en monnaie) pour les troupes loyales et des célébrations. Toutefois, à Constantinople, l'empereur Léon décida de soutenir un parent éloigné, Julius dit Nepos, « le neveu », pour contrer Glycérius[155]. En dépit de ses relations au plus haut niveau de l'État, Julius s'avéra tout aussi piètre et il ne lui fallut pas un an pour s'enfuir de Ravenne.

Romulus, le dernier empereur romain (475-476)

Le responsable de cette évolution surprenante était Oreste, chef militaire originaire de Pannonie, qui avait mené toute sa carrière en tant que notaire au service d'Attila et participé à quelques-unes des négociations des Huns avec les empereurs d'Orient entre 449 et 452. Il avait épousé la fille d'un vieux briscard de la diplomatie romaine nommé Romulus et commandait une troupe de partisans fidèles. En 475, pour promouvoir sa propre famille plutôt que d'accepter Julius Nepos comme empereur, il prit la décision de refuser de prendre la tête de l'armée envoyée en Gaule, comme on le lui avait ordonné, et de marcher au contraire sur Ravenne. Julius décida alors que la meilleure option était la fuite, et de Classe il embarqua pour la Dalmatie, où il continua à assurer la fonction d'empereur pendant plusieurs années. À l'automne 475, Oreste prit possession de Ravenne et comme il fallait s'y attendre, le 31 octobre, son jeune fils de 16 ans, Romulus, fut couronné empereur au palais impérial (doc. 18). Le père du jeune garçon avait l'intention de prendre la tête du gouvernement, comme Ricimer avant lui, en coulisses, et, après avoir donné à son frère Paul la charge de la cour impériale, il partit en campagne contre ses rivaux.

Vers 475, le démembrement de l'Occident romain était plus ou moins total[156]. Depuis leur violation de la frontière rhénane en 405, les Vandales avaient conquis l'Afrique du Nord et les Wisigoths occupé le sud de la Gaule et l'Hispanie, à l'exception du nord-ouest du pays, où les Suèves s'étaient établis. Au nord de la Gaule, le royaume de Soissons, territoire romain autonome, finit par succomber à la pression franque. Avec leur roi Clovis, les Francs devaient connaître un succès triomphal au début du VI^{e} siècle, seule tribu non romaine à préférer la définition catholique de la foi chrétienne à l'autre, arienne. En Italie, Rome avait connu deux sacs et subi un nombre d'assauts encore plus grand, dont le plus récent par Ricimer. La Sicile était de façon répétée la cible des incursions vandales. Grâce à leur maîtrise des mers, les Vandales avaient également acquis la Sardaigne et les îles Baléares. Ravenne et les régions du Nord, l'Istrie et

certaines parties de la Pannonie demeuraient les avant-postes indépendants de la tradition impériale romaine ; tout autour, des peuples de chrétiens non romains s'emparaient du pouvoir.

La révolte d'Odoacre

Le jeune Romulus à peine intronisé, son père Oreste dut affronter le mécontentement d'un groupe hétérogène de soldats mercenaires exigeant des terres pour assurer leur subsistance. Cette revendication soulevait un problème récurrent lié à l'emploi de mercenaires plutôt que de troupes locales dont les familles avaient leurs propres terres. Le refus d'Oreste provoqua la rébellion de l'un de ses officiers, Odoacre, qui promit aux soldats de leur trouver des terres. Cette proposition audacieuse lui rallia l'armée, et une guerre civile éclata, avec Oreste d'un côté et Odoacre de l'autre. Elle ne prit fin que le 28 août 476, lors d'une ultime bataille près de Plaisance. Odoacre en sortit victorieux, son adversaire y trouva la mort et les troupes insurgées marchèrent sur Ravenne, où elles tuèrent le patrice Paul, oncle du jeune empereur. En septembre 476, Odoacre envoya le « petit Auguste » en relégation, comme le rapporta de Constantinople le comte Marcellin, dans son étude panoramique de l'histoire de l'Empire romain : « Et avec cet Augustule périt le premier Empire romain d'Occident, que le premier Auguste, Octavien, avait commencé à gouverner la 709^{e} année suivant la fondation de l'*Urbs*[157]. » L'adolescent, dernier empereur d'Occident, eut la chance d'échapper à une mort violente, comme tant de ses prédécesseurs. Un général barbare avait fini par supplanter tout semblant d'Empire romain en Italie pour s'installer à Ravenne[158].

L'homme à l'origine de ce bouleversement était hun par son père et skire par sa mère. Son géniteur, Edecon, avait effectué plusieurs ambassades pour Attila en Italie[159]. Comme beaucoup de généraux

mercenaires barbares qui cherchaient à se faire recruter, Odoacre avait servi en Gaule dans les années 460, avec des Saxons, puis plus tard en Italie, où il s'était battu pour Ricimer. Alors qu'il se trouvait au Norique, saint Séverin lui prédit son avenir régalien, malgré son pitoyable accoutrement et sa fidélité à la foi arienne[160]. Odoacre était un excellent meneur d'hommes, mais il n'avait jamais servi comme *magister militum* de l'armée romaine à l'instar de tant de commandants non romains tel Oreste, et les coutumes impériales ne lui étaient pas aussi familières. Or, il réussit là où Oreste et les autres avaient échoué, et il régna pendant quatorze ans. Faisant de Ravenne le siège de son administration de style romain, il entreprit de créer les bases d'un pouvoir autonome en injectant des soldats non romains dans les régions qu'il contrôlait, et mit au point ce qui devait devenir la méthode la plus efficace pour préserver les institutions romaines en Occident.

En 476, l'objectif premier d'Odoacre était d'obtenir de Constantinople la reconnaissance de son statut de roi d'Italie. Geste hautement symbolique, il y envoya en ambassade quelques sénateurs romains porteurs des insignes impériaux – couronne, pourpre et sceptre – avec pour mission de négocier son statut avec l'empereur Zénon. Ces ambassadeurs devaient annoncer qu'Odoacre n'ambitionnait pas d'usurper le titre impérial, il prétendait représenter le monde romain d'Occident et souhaitait simplement recevoir le titre honorifique de patrice. Selon un rapport ultérieur, les sénateurs déclarèrent qu'« un seul empereur suffisait désormais pour administrer et défendre les deux parties de l'Empire ». Ils ajoutèrent qu'ils avaient choisi Odoacre, « homme distingué dans la science du gouvernement non moins que dans celle des armes et priaient Zénon de conférer à ce roi la dignité de patrice en même temps que l'administration de l'Italie »[161]. L'Occident n'avait plus besoin d'un empereur. Zénon, cependant, se montra réticent à accorder un soutien autre que la reconnaissance du titre de patrice à un chef barbare de l'Occident ; aussi ordonna-t-il à Odoacre d'accepter Julius Nepos comme empereur, et malgré le nombre d'ambassades de sénateurs de

haut rang envoyés par la suite de Ravenne à Constantinople, son statut demeura inchangé.

Malgré ce problème de fond, Odoacre instaura un gouvernement accepté par la population locale, laquelle, ayant assisté depuis 473 au fréquent renouvellement des prétendants au titre impérial, considéra peut-être la déposition de Romulus comme un simple changement de gouvernement. En effet, il ne semble pas y avoir eu de mouvement décisif dans le fonctionnement de la curie après 476. Les grandes familles qui en avaient traditionnellement occupé les fonctions continuaient à le faire et assuraient vraisemblablement le service à la cour du roi à Ravenne si elles y étaient invitées. Le seul changement majeur venait de ce qu'Odoacre préférait son clergé arien, les prêtres – souvent appelés presbytres – venus avec son armée, à la hiérarchie catholique de Ravenne. Le nouveau roi et sa femme, Sunigilda, apportèrent leur soutien à la communauté des chrétiens ariens et financèrent la construction de nouvelles églises[162].

Le gouvernement d'Odoacre

L'administration du nouveau souverain avait pour siège le palais *ad Laureta* construit par Valentinien. La plupart des charges gouvernementales demeuraient inchangées : celles de questeur (*quaestor*), maître des offices (*magister officiorum*), administrateur du patrimoine privé (*comes rei privatae*) et des finances (*comes sacrarum margitionum*) restaient sous l'autorité du préfet du prétoire d'Italie[163].

À ces institutions établies, Odoacre en ajouta plusieurs, comme celle de comptable en charge du trésor royal personnel (*comes patrimonii*), correspondant à la *domus divina* à Rome et distinct de l'administrateur des anciens domaines impériaux, qui relevaient de la *comes rei privatae*[164]. La Monnaie continuait de frapper des *solidi* en or à l'effigie de l'empereur

d'Orient ainsi que des pièces d'argent avec le monogramme et le portrait du roi (doc. 19). Odoacre introduisit également une nouvelle pièce en cuivre, plus fiable, qui servit de modèle pour la réforme ultérieure engagée par Anastase, empereur d'Orient[165]. Aucune nomination de consul d'Occident n'intervint entre 473 et 479, hiatus assez important dans la mesure où le sort de Romulus Augustule était fixé. En 480, toutefois, Odoacre désigna Caecina Decius Maximus Basilius, issu d'une famille d'aristocrates romains, et le Sénat reprit sa mission de ratification des consuls jusqu'à une autre pause en 491-492.

Odoacre dut affronter des menaces immédiates, notamment de la part des Vandales d'Afrique du Nord, auteurs de plusieurs conquêtes en Sicile. En négociant le paiement d'un tribut annuel, il reprit possession de l'île, source d'approvisionnement essentielle pour l'élite ravennate et romaine[166]. Confronté à une révolte en Gaule, il proposa que les deux parties envoient des ambassades à Constantinople à des fins d'arbitrage, ce qui montre bien l'étendue de l'hégémonie de la capitale de l'empire d'Orient. Zénon prit le parti d'Odoacre. En 480, ce dernier profita de l'assassinat de Julius Nepos, en Dalmatie, pour envahir la région et en prendre le contrôle, consolidant ainsi l'unité des territoires côtiers du nord de l'Adriatique. Il prit également conscience de l'importance de récompenser les soldats qui l'avaient soutenu, comme son *comes domesticorum*, Piérus, par exemple, à qui il donna des terres en Sicile et en Dalmatie, pour une valeur de 690 *solidi*, ce dont atteste un document établi en mars 488. Cette façon d'agir laisse présumer d'un style d'administration généralement efficace pour un gouvernement très dépendant de l'expertise militaire[167].

Durant le règne d'Odoacre, les familles des sénateurs romains acceptèrent progressivement d'avoir un gouvernement barbare et de mettre leurs compétences à sa disposition. Le souverain prit pour gouverneur de province Cassiodore l'aîné, père de celui qui se rendrait célèbre en jouant plus tard un rôle si important à Ravenne. De même, il nomma Opilio comte

des Largesses sacrées (*comes sacrarum Largitionum*) (ses fils Opilio et Cyprianus serviraient plus tard dans l'administration), tandis que Caecina Decius Maximus Basilius, consul en 480, fut promu préfet du prétoire en 483, avant de devenir patrice. Il est évident qu'Odoacre s'appuya sur la compétence d'administrateurs romains tel Rufus Achilius Sividus, son *quaestor palatii* jusqu'en 483, puis plus tard préfet de la ville, et patrice et consul après 488. Parmi les autres membres de l'aristocratie romaine appartenant à la chancellerie d'Odoacre figuraient deux diplomates chevronnés, Flavius Rufius Postumius Festus, à la tête du Sénat (*caput senatu*) en 490, et Anicius Probus Faustus Niger, nommé consul la même année[168].

La *Vie* d'Épiphane, évêque de Pavie, dans le nord-ouest de l'Italie, fait état de ses visites à Ravenne afin d'obtenir d'Odoacre des remises d'impôts et autre assistance matérielle. Son auteur, Ennode, diacre de l'église de Pavie, prétend que le sac de la ville au cours des batailles de 476 provoqua d'immenses dégâts et qu'exiger une lourde imposition en guise de châtiment aurait ruiné toute possibilité de renaissance. Épiphane se rendit à plusieurs reprises auprès d'Odoacre, l'amena à prendre conscience de la détresse des habitants de la Ligurie et obtint l'exonération de la *coemptio* (prélèvement imposé sur les produits en nature pour le ravitaillement de l'armée)[169]. Ce récit hagiographique des actions de l'évêque, l'une des rares sources contemporaines du règne d'Odoacre, montre le souverain sous un angle favorable. « L'époque du roi Odoacre » a également servi d'instrument de datation pour l'élection du pape Félix III en 483, dans le *Liber pontificalis*. Elle marque la reprise de la méthode traditionnelle de la datation des événements manquants dans de nombreuses biographies des papes entre 384 et 483 et conserve une trace d'Odoacre comme souverain légitime de l'Italie[170].

Le roi, sa cour et l'armée constituaient une masse considérable de fidèles ariens, dont les rites fondamentaux – la célébration des baptêmes et

mariages, les inhumations, probablement dans des cimetières séparés de l'espace réservé aux catholiques – étaient accomplis par le clergé arien de Ravenne. L'étude la plus exhaustive de ces ministres du culte arien en répertorie vingt-sept, parmi lesquels trois évêques (*episcopus*), cinq prêtres (*presbyterus*) et quatre autres personnes dont les noms ne sont pas mentionnés. Bien qu'aucun de ces chefs de l'*ecclesia Gothica* ou *ecclesia legis Gothorum* ne pût être relié au règne d'Odoacre, il est évident qu'une forte présence arienne y demeura sans interruption jusqu'au VI^e^ siècle[171]. Deux papyrus de Ravenne font état de l'usage du gotique à l'écrit.

Odoacre et l'Église catholique

Étant arien, Odoacre s'est peut-être désintéressé des désaccords théologiques entre catholiques, et pourtant son autorité n'a pas empêché leurs évêques de s'occuper de leurs propres chrétiens ; rien ne laisse soupçonner l'existence de mesures répressives. Exupérance (473-477) et Jean I^er^ (477-494), chefs de l'église catholique de Ravenne sous le règne d'Odoacre, ont soutenu de nouveaux projets de construction, quoique Agnellus reconnaisse n'avoir aucune information sur le premier de ces archevêques : l'historien a « élaboré » une très courte biographie sans véritable élément d'information, présentant Exupérance comme un homme « humble et doux, avisé pour ce qui est des bonnes œuvres. Il a su préserver ce que ses prédécesseurs avaient réalisé ». Dans sa description purement imaginaire de la visite d'Attila à Ravenne, Agnellus loue le courage extraordinaire de l'évêque Jean dans ses négociations avec l'ennemi, au cours desquelles il évoqua peut-être les origines hunniques d'Odoacre[172]. Cependant, ces hommes d'Église ravennates, entraînés dans la grande querelle du concile de Chalcédoine de 451 sur la nature et l'essence du Christ, étaient régulièrement appelés à Rome pour y rencontrer le pape. En

482, l'empereur Zénon avait promulgué l'Hénotique pour trouver un compromis entre les définitions du concile et ses adversaires miaphysites qui insistaient sur la nature unique du Christ. Le texte, rédigé par le patriarche Acace de Constantinople et celui d'Alexandrie, Pierre Monge, miaphysite, s'avéra inacceptable pour les uns comme pour les autres et fut condamné par le pape Félix III lors de conciles tenus à Rome en 484 et 485. Une brèche s'ouvrit alors entre Rome et Constantinople, que l'histoire retiendrait comme le schisme acacien[173].

Contrairement à Rome, où prédominait une hostilité envers les hérétiques, Ravenne adopta une attitude plutôt tolérante. Le clergé arien de la capitale acquit un certain prestige en servant la cour royale de Ravenne, profitant de sa proximité avec le souverain et ses amis ; les communautés arienne et catholique semblent avoir coexisté sans connaître la violence des querelles et batailles qui avaient prévalu à la fin du IV^e^ siècle dans la cité de Milan. Ravenne est sortie grandie d'une meilleure acceptation de la différence chez les chrétiens, contrairement aux Romains, dont plusieurs évêques brûlèrent solennellement les livres des hérétiques sur les marches de la basilique Sainte-Marie-Majeure[174]. Au cours du V^e^ siècle, la persécution des manichéens (conception dualiste du Bien et du Mal, très différente de celle des chrétiens) et des hérétiques comme les donatistes (en Afrique du Nord) et les priscillianistes (actifs surtout en Hispanie) atteignit des sommets sous le pape Gélase (492-496), auteur de cinq ouvrages fustigeant Eutychès et Nestor et de deux autres contre les ariens[175]. Rien ne prouve qu'Odoacre se soit jamais rendu à Rome, même s'il autorisa la remise en état des sièges du Colisée.

Il semble probable que le roi ait célébré ses succès militaires à Ravenne et fait ériger des statues de lui-même avec des inscriptions rappelant ses accomplissements, mais il n'en a pas été fait mention à l'époque et cela n'est pas resté dans la tradition orale. Il n'a pas non plus attiré à sa cour des théoriciens talentueux capables de composer son panégyrique. Sa longévité

nous laisse pourtant l'imaginer en souverain judicieux, doublé d'un administrateur compétent, en même temps qu'en général victorieux. En tant que roi, de 476 à sa mort en 493, s'il a reconnu l'autorité supérieure de l'empereur de Constantinople, il est resté déterminé à gouverner en toute indépendance du régime impérial. Il a convaincu les sénateurs romains de travailler pour lui, toléré leur foi catholique et la suprématie du pape sur leurs églises tout en demeurant chrétien arien. Et par-dessus tout il a intégré ses partisans dans un système impérial germanisé qu'il dirigeait avec l'aide d'administrateurs romains. Cette importance donnée à la coopération et à la coexistence assura la longévité de son règne en même temps qu'elle fournissait à son successeur un modèle à suivre.

PARTIE III

493-540
THÉODORIC LE GOTH, ROI ARIEN DE RAVENNE

CHAPITRE 9

Théodoric l'Ostrogoth

En 489, alors que Ravenne était sous l'autorité du roi Odoacre, les troupes gothes de Théodoric, venant de Pannonie, approchèrent de l'Italie par les Alpes juliennes. Comme Moïse, l'Ostrogoth avait grandi dans le palais de ses ennemis et conduit ses partisans vers une terre promise. Alors âgé de 35 ans à peu près, c'était un chef militaire chevronné doté de talents exceptionnels.

Théodoric était né vers 453, probablement dans la région de la Hongrie actuelle, à une époque où à l'égard de l'Empire romain les tribus gothes passaient de l'agression à la coopération, s'efforçant de convaincre les empereurs qu'elles se battraient comme des alliés, en toute loyauté. Tous ces peuples germaniques, Ostrogoths de l'Est et Wisigoths de l'Ouest, établis dans les Balkans, s'étaient convertis à l'arianisme au IV^e^ siècle, mais ils n'étaient pas unis et se battaient constamment entre eux. En 461, l'oncle de Théodoric, Valamir, chef de tribu, négocia avec les forces impériales un accord scellé par un échange habituel d'otages. C'est dans ces conditions que son neveu Théodoric, âgé d'environ 8 ans, fut envoyé à la cour de l'empereur Léon I^er^ à Constantinople [176].

L'enfant était appelé Theudéric, nom courant chez les Goths, hellénisé en Theuderikos chez les historiens Malchos et Procope, puis devenu Théodoric dans la plupart des récits modernes (il ne s'agit pas d'un nom

dérivé du grec « Theodoros », signifiant « don de Dieu »). Le nom et la longue et impressionnante existence de ce rejeton d'un chef goth plutôt obscur ont donné naissance à un mythe, transmis grâce à un récit épique médiéval où il est appelé Dietrich de Berne ; il a également fait l'objet de vers gravés au IXe siècle sur la pierre de Rök, en Suède. Sa célébrité a inspiré un grand nombre d'histoires relatant la métamorphose d'un jeune garçon arrivé à la cour impériale de Constantinople, au milieu du Ve siècle, accompagné par des troupes romaines qui, jusqu'à une époque encore récente, étaient les ennemis de son père.

Nous l'avons vu avec l'histoire de Galla Placidia : des otages étaient régulièrement échangés au moment de la conclusion d'alliances et retenus par le camp des opposants pour en garantir le respect des termes[177]. Tout manquement grave aux engagements pris par la génération précédente risquait de mettre en danger la vie du jeune otage. Un peu plus tôt au Ve siècle, le prince Mouryan de Géorgie (Ibérie caucasienne), âgé de 12 ans, fut envoyé comme otage à Constantinople, où il passa plusieurs années. Selon un document très postérieur, « il y reçut une éducation princière et obtint un grade dans l'armée », mais fut pris d'une obsession pour les reliques religieuses et les pratiques ascétiques[178]. L'histoire rocambolesque de son évasion montre non seulement l'atmosphère religieuse et confidentielle du Grand Palais, mais aussi la bienveillance avec laquelle étaient traités les otages qui garantissaient les alliances politiques importantes et la façon dont on les incitait à assimiler les traditions romaines de leur nouvel environnement. Cette pratique établie reposait sur la conviction que l'éducation pouvait amener de jeunes ennemis à devenir des alliés, plus tard, à l'âge adulte. L'investissement éducatif suivant les normes impériales et le contact avec la cour et tout ce qu'elle recelait de passion, compétence et pouvoir assuraient leur coopération une fois qu'ils étaient rentrés au pays[179].

Théodoric à Constantinople

Au cours de la décennie très formatrice qu'il passa à Constantinople vers 460, Théodoric vécut probablement dans une partie du palais en compagnie d'autres otages étrangers, contraint d'assister à des manifestations officielles témoignant de la puissance de l'empereur[180]. En dépit de ses conditions de vie un peu humiliantes, il reçut une instruction en grec et en latin et participa à des activités telles que la chasse et l'entraînement militaire[181]. Seules des bribes de cette expérience ont été conservées dans des documents ultérieurs : l'accent y est mis sur l'apprentissage reçu dans la capitale impériale et l'on apprend ce que le jeune homme pensait des Romains et de leurs techniques, de leurs lois et de leur art de mener les guerres[182]. Théodoric observa aussi le fonctionnement de l'administration de l'Empire, la façon dont les Romains se préparaient à la guerre, dirigeaient les relations diplomatiques avec les puissances étrangères et organisaient les cérémonies officielles. Il participa aux grandes célébrations ainsi qu'aux banquets et divertissements lorsque l'empereur et sa femme paraissaient en public ou invitaient des visiteurs étrangers à la cour. Témoin de ces cérémonies, le jeune garçon repérait la manière d'accomplir les rites symbolisant la supériorité du souverain et les diverses manifestations de son autorité.

La cour n'était pas une entité homogène. Pendant les premières années de Théodoric à Constantinople, deux chefs militaires germaniques occupèrent les postes civils les plus importants (consul, *magister officiorum*) en même temps que la fonction de chefs des armées. Aspar et son fils Ardabur (qui portait le prénom de son grand-père) étaient aussi des chrétiens ariens, et par conséquent obligés de pratiquer leur religion en dehors des murs de la ville. Théodoric se joignait à ces Alains, Goths et autres soldats germaniques lors des messes pratiquées dans des églises spéciales. Bien que le prince ostrogoth fût reconnu comme étranger par la

cour impériale, il ne pouvait manquer de remarquer la façon dont, grâce à leurs compétences militaires et politiques, des chefs non romains et des chrétiens de confession arienne comme lui-même avaient été propulsés à des positions d'une telle importance. Après la mort de l'empereur Marcien en 457, Aspar conserva son influence en installant sur le trône l'un de ses généraux, Léon, dans l'intention de le maintenir sous sa dépendance. Aspar semblait donc être l'autorité incontestée de l'empire d'Orient, mais Théodoric assisterait aussi aux soulèvements au cours desquels Léon I^{er} prendrait son indépendance.

La grande cité de Constantinople ne ressemblait à aucune autre. Elle fit certainement forte impression sur le jeune Goth qui n'avait jamais vécu en milieu urbain. De sa triple enceinte aux larges avenues menant aux grands palais et aux magnifiques basiliques décorées de statues antiques et impériales, elle avait tout pour créer l'émerveillement[183]. À ces premières impressions vinrent s'ajouter un grand nombre d'événements survenus durant la dizaine d'années où Théodoric y séjourna et qui marquèrent sa vie future : les fêtes grandioses à l'occasion du mariage des deux filles de Léon I^{er}, le baptême du petit-fils de l'empereur en 467 et le retour, en 462, d'Eudoxia, impératrice d'Occident, et de sa plus jeune fille, Placidia, retenues comme otages en Afrique vandale. Théodoric vit très certainement les empereurs prendre part à des processions lors des fêtes chrétiennes les plus importantes et il apprécia sans doute les courses de chars et de chevaux, les représentations théâtrales, les danses et la gymnastique pratiquées à l'hippodrome. Il était présent lors du terrible incendie de 464, qui ravagea une si grande partie du centre de la ville que l'empereur fut contraint de transférer sa cour pendant six mois dans le palais de Saint-Mamas, aux environs de la capitale[184]. Le jeune homme a peut-être aperçu une célèbre icône de Marie mère de Dieu (*Theotokos*) où l'on voit Léon I^{er} et son épouse Vérina agenouillés devant elle en signe de vénération. Cette icône fut réalisée en commémoration de l'acquisition d'une relique – le

voile ou le manteau de sainte Marie – pour laquelle l'empereur avait fait édifier dans l'église des Blachernes une chapelle dédiée à la mère de Dieu[185]. En plaçant cette icône au-dessus du reliquaire qui contenait le voile, Léon introduisait le portrait d'un empereur en exercice dans un espace sacré – c'était la première fois que l'on permettait à un souverain séculier d'être ainsi représenté dans un édifice chrétien de la capitale de l'empire d'Orient. Le jeune otage s'en est peut-être souvenu plus tard lorsqu'il fit réaliser son propre portrait dans l'église qu'il voulut être la chapelle de son palais.

Théodoric assista aussi au déclin d'Aspar lorsque Léon rechercha l'appui militaire d'un chef isaurien, Tarasicodisa, recruté dans le nouveau corps de gardes d'élite, les *exkoubitorès*, créés pour contrer les puissants chefs germaniques. En 466-467, l'Isaurien adopta le nom grec de Zénon, puis il épousa la fille de Léon, Ariadné. Un an plus tard, Ariadné donna naissance à un fils prénommé Léon comme son grand-père, et l'enfant fut reconnu héritier du titre impérial. Beaucoup plus tard, lorsque Théodoric négocia avec Zénon, devenu empereur, il se souvint d'avoir participé à ces grands événements. Vers 471, Aspar et Ardabur avaient tellement perdu de leur influence que Léon put commanditer sans risque leur assassinat. Théodoric fut témoin de cet enchaînement impitoyable. Il ne fut pas non plus sans remarquer la préparation d'une flotte immense pour la campagne de 468 contre les Vandales ariens d'Afrique du Nord, un effort très coûteux pour reprendre les provinces occidentales les plus prospères et qui se solda par un désastre, auquel on imputa la dilapidation du trésor royal.

Cet échec fut en partie compensé en 469 par une victoire des forces impériales d'Occident contre le fils d'Attila, parfois nommé Denzic, Dinzerich ou Dengizich, dont la tête fut envoyée à Constantinople, où « elle fut placée en tête d'un défilé, le long de la Mésè, puis transportée jusqu'au Xylokerkos, le cirque de bois, et attachée au bout d'une pique. Pendant des jours, toute la ville s'y rendit pour la voir[186] ». La procession solennelle

derrière ce trophée macabre sur la route principale menant de la triple enceinte au palais et son étalage public renforcèrent considérablement la propagande impériale autour de la victoire. Tandis que la population de la capitale saluait cette performance visuelle de l'autorité de leur souverain, Théodoric se voyait rappeler le sort réservé aux non-Romains qui avaient en vain défié l'Empire[187].

Très intelligent, le jeune homme avait retenu, entre autres grandes leçons de son expérience dans la capitale impériale, la faiblesse relative des empereurs par comparaison avec les chefs militaires. Tout d'abord, Aspar et Ardabur, Alains et ariens, avaient remporté un nombre de victoires exceptionnel ; ensuite, les Isauriens et Zénon avaient montré qu'il était possible à des étrangers d'obtenir le titre de patrice et les honneurs – voire le consulat – autant que les plus hauts revenus et postes de commandement militaire. Ces généraux non romains étaient en capacité de protéger et d'obtenir l'avancement de leur famille, de leurs partisans et alliés, et même des Goths, dans les lointains Balkans. Les empereurs avaient toutefois le pouvoir de leur refuser le droit de s'installer dans l'Empire et de les exclure en tant qu'ariens ou, s'ils étaient considérés comme des ennemis, de les humilier en exposant leur tête. Théodoric ne pouvait pas ignorer que les non-Romains devaient posséder des compétences romaines en matière d'éducation, maîtrise du droit, finance et émission de monnaie, et stratégie militaire.

Le jeune Ostrogoth avait environ 18 ans lorsque Léon I^{er} le renvoya en Pannonie, où son père l'associa à son gouvernement et le désigna comme successeur. Pendant ce voyage retour de plus de mille kilomètres aujourd'hui (beaucoup plus à l'époque, compte tenu de l'infrastructure routière du v^{e} siècle), il traversa les provinces balkaniques de l'Empire romain et longea la frontière du Danube en direction du lac Balaton (dans la Hongrie actuelle). Ce fut certainement un périple de plusieurs semaines. Peu après son retour, le jeune chef marqua son passage brutal du statut

d'otage dans la capitale impériale à celui de futur roi des Ostrogoths, en lançant une attaque surprise et imprévue contre les Sarmates. Au cours de cette campagne, il s'empara de la forteresse de Singidunum (aujourd'hui Belgrade), sur le Danube – l'un des principaux sites qui, pendant des siècles, avaient servi de points d'ancrage à l'Empire – et, au grand agacement des autorités de Constantinople, il refusa de le leur céder. En dépit de sa longue pratique de la cour impériale, il montrait déjà sa détermination à affirmer son indépendance.

Théodoric, chef de clan

À 20 ans, Théodoric avait montré à son peuple qu'il pouvait s'emparer d'un avant-poste impérial et le conserver, négocier la reddition et défier Constantinople tout en maintenant des relations avec la capitale. Il avait imprimé sa marque et s'était taillé une place parmi les Goths. Il ne regardait jamais en arrière. Entre les années 470 et 480, il avait nourri une double ambition : unifier sous son commandement un nombre plus important de tribus gothes et négocier l'attribution à son peuple d'une colonie permanente au sein de l'Empire, qu'il pourrait gouverner sous l'autorité de l'empereur[188]. Contrairement à d'autres tribus non romaines installées illégalement sur le territoire impérial, Théodoric cherchait à être reconnu comme un allié fiable à qui l'on accorderait officiellement le droit d'occuper des territoires de façon permanente. Régulièrement contrecarré par l'empereur Zénon, ce plan conduisit à un conflit intermittent, le chef goth marchant avec ses partisans des Balkans jusqu'au Péloponnèse, puis de nouveau vers la Thrace, à la recherche d'une base pour ses soldats et leur famille.

En 483, alors qu'il menaçait Larissa dans le centre de la Grèce et que Zénon, confronté à une guerre civile en Orient, se trouvait forcé de faire la

paix avec les Goths, Théodoric obtint l'autorisation de s'installer sur des territoires des provinces danubiennes de Dacie et de Mésie, avec la position de *magister militum*. Il eut ensuite l'insigne honneur d'être nommé consul pour l'année 484, ce qui signifia pour lui un retour à Constantinople, accompagné de festivités, l'octroi du statut de patrice et une commémoration sous forme d'une statue équestre érigée dans la capitale[189]. Toutefois, cette amélioration des relations ne fut guère durable et, un an plus tard, l'armée de Théodoric retourna piller la Thrace.

Après presque vingt ans de mouvements et d'insécurité permanente, l'Ostrogoth résolut de trouver une solution pérenne et s'avança jusqu'aux murailles de Constantinople. En 487, il installa son camp autour de la ville et en empêcha l'alimentation en eau. Il ne put s'emparer de la capitale de l'empire d'Orient, mais l'empereur ne parvint pas non plus à anéantir son armée. Zénon se vit donc contraint de négocier avec un chef qui connaissait bien les usages de sa cour, avait servi dans l'armée impériale et portait le titre de patrice. Que l'accord ait été proposé par Théodoric ou la cour de Zénon, il semble avoir été convenu que le chef des Goths marcherait sur l'Italie pour tenter de chasser Odoacre de Ravenne et ensuite gouverner l'Occident au nom de l'empereur. Les termes de l'accord ne sont pas connus mais Théodoric les interpréta d'une façon qui convenait à ses ambitions[190]. Il se retira dans sa base de Novae, en Mésie (la Roumanie d'aujourd'hui) et, à l'automne 488, avec tous les Goths qui avaient accepté de le suivre, il entreprit le long voyage de la traversée des Alpes par la voie difficile des Balkans, puis descendit sur le nord-est de l'Italie[191]. En route, ils furent rejoints par une bande de Ruges et probablement d'autres aventuriers en quête d'un avenir meilleur sous la conduite de Théodoric.

La migration des Goths vers l'ouest

Environ 20 000 guerriers goths et peut-être 80 000 accompagnants auraient émigré, mais ces chiffres ne sont que des estimations[192]. En tout état de cause, ce fut un groupe immense, qui a dû avancer lentement à travers les Balkans en suivant le cours du Danube. Ils avaient l'aval de l'empereur et des guides locaux pour leur conseiller les meilleurs itinéraires, et ils avaient accepté de respecter les habitants des provinces traversées. Néanmoins, en arrivant au nord de Singidunum, ils se trouvèrent confrontés à une grande armée de Gépides, et Théodoric dut s'emparer de la cité de Sirmione avant de pouvoir planter ses tentes de l'autre côté de la frontière de l'Empire, où son armée passa l'hiver. L'année suivante, ils poursuivirent leur route vers le nord, le long de la Save, puis vers l'ouest, pour traverser les Alpes juliennes et pénétrer en Italie par le nord à l'été 489. Odoacre réagit immédiatement en se battant pour défendre les frontières de son royaume, à Pons Sonti (sur l'Isonzo, fleuve qui forme la limite actuelle entre la Slovénie et l'Italie). Deux fois vaincu, il se retira dans la capitale tandis que Théodoric occupait Milan et prenait Pavie pour base. Lorsque les armées gothes s'y trouvèrent en difficulté en 490, l'Ostrogoth fut en mesure d'appeler à la rescousse son cousin wisigoth de Toulouse, Alaric, et ensemble ils vainquirent Odoacre en août, sur l'Adda[193]. En 491, ce grand flux de Goths était venu à bout des défenses de l'Italie et occupait une grande partie du nord de la péninsule.

Toujours confronté à une résistance acharnée à ses premières conquêtes en Italie, Théodoric envoya à Constantinople le patrice Festus, chef du sénat romain, afin d'informer l'empereur de l'évolution de sa campagne. Cette ambassade ne donna aucun résultat : entre-temps Zénon était mort et Anastase lui avait succédé en 491. Théodoric était toutefois résolu à maintenir les termes de l'accord : ses Goths devaient en toute légitimité occuper les régions fertiles de l'Italie. Lorsque Odoacre se réfugia derrière les murs de Ravenne, ils s'installèrent devant la ville et instaurèrent un blocus pour que la faim l'obligeât à se rendre. Après un siège de trois ans

qui infligea de grandes souffrances aux défenseurs de la ville, un accord fut conclu et l'on échangea des otages. Les deux hommes acceptaient de se partager l'autorité impériale. Théodoric prétendit toutefois avoir découvert un complot et demanda à deux hommes de main d'assassiner Odoacre. Ces derniers étant trop effrayés pour aller jusqu'au bout de leur acte, Théodoric dégaina et enfonça lui-même la lame de son épée, de l'épaule jusqu'à la hanche, ce qui lui inspira ce commentaire : « Il n'y avait sans doute pas un seul os chez ce misérable[194]. » Grâce à cette combinaison d'ambition meurtrière et de compétences militaires, il devint roi d'Italie en 493 avec, en théorie, autorité sur Rome, le sud et la Sicile, ainsi que sur des parties de l'Istrie, de la Dalmatie et de la Gaule méridionale. À près de 40 ans, Théodoric était un chef militaire d'une grande efficacité, manifestement doté de solides compétences politiques et d'une rare compréhension des idéaux romains.

Théodoric à Ravenne

Selon une chronique latine écrite par des auteurs de l'époque – vers 550 – et publiée beaucoup plus tard sous le nom d'Anonyme de Valois, Théodoric était « un homme de mérite, plein de bonne volonté à l'égard de tous ses congénères […]. Bien qu'il fût lui-même de confession arienne, il ne s'en prit jamais à la religion catholique[195] ». La même source affirme qu'Eréliéva, la mère de Théodoric, s'était convertie au catholicisme sous le nom d'Eusébie. Nous n'avons aucune indication sur la date de cet événement, mais Théodoric avait proposé d'envoyer sa mère et sa sœur comme otages à Constantinople, confirmant ainsi sa compréhension des coutumes romaines. En effet, l'impératrice Ariadné avait accueilli des otages goths dans ses appartements privés du Grand Palais. Peut-être Théodoric avait-il approuvé la conversion de sa mère au *Credo* catholique

afin de faciliter les relations avec la cour impériale. Le pape Gélase (492-496) adressa ainsi une lettre à la mère, croyant qu'elle avait de l'influence sur le fils[196].

Trois siècles plus tard, Agnellus de Ravenne prétendit que Théodoric avait promis la paix aux Ravennates et à tous les Romains. Selon lui, entre le 27 février et le 5 mars, l'évêque Jean s'était rendu à Classe pour y accueillir « le nouveau souverain venu de l'Orient », accompagné de membres du clergé qui chantaient des psaumes en portant des évangiles, des crucifix et de l'encens[197]. Si les évêques ont souvent joué un rôle crucial dans ce genre de négociations, toujours très tendues, ce récit n'en est peut-être pas moins entièrement fictif[198]. Les prêtres ariens au service d'Odoacre, comme les troupes de garnison germaniques et gothes, ne sont pas mentionnés, bien qu'ils aient certainement accueilli le nouveau souverain. Théodoric prit immédiatement possession du palais impérial et émit des pièces de monnaie en bronze à son effigie, réservant la monnaie d'or à l'empereur d'Orient. On ne sait rien de ses relations antérieures en Mésie, mais à son arrivée à Ravenne, il n'avait pas d'épouse susceptible d'assumer la fonction de reine. Toutefois, sa mère Eréliéva, sa sœur Amalafrède, et ses filles Areagni (Ariane) et Thiudigotho d'Ostrogothie avaient toutes besoin d'un logement convenable, de même que ses autres proches, telle Téodegonde, *illustris femina*. Ses partisans espéraient aussi se voir attribuer de beaux palais ou villas de la capitale, ainsi que des propriétés foncières. Certes, ils se conformèrent aux instructions qui étaient de pourchasser et d'éliminer tous les fidèles d'Odoacre qui ne se soumettraient pas au nouveau souverain, mais une période très tourmentée s'ensuivit certainement, jusqu'à ce que les partisans de Théodoric aient remplacé ceux du régime précédent.

Après un siège aussi long, il était essentiel de réparer les murs de la ville et de restaurer la confiance des habitants. Théodoric persévéra dans ses efforts pour que Constantinople reconnût sa victoire, afin de rassurer les

sénateurs romains sur son intention de gouverner de manière équitable, et pour récompenser ses partisans goths et germains. Il dépêcha une deuxième ambassade en Orient, avec à sa tête le sénateur romain Faustus Niger, afin d'annoncer sa victoire sur Odoacre et sa volonté d'être à la fois le roi des Goths et celui des Romains[199]. Avant même le retour de cette ambassade, les Goths avaient désigné Théodoric comme souverain, et il s'était attaqué à deux des conséquences les plus pressantes de son invasion : la distribution de terres à ceux qui l'avaient soutenu et l'édification d'églises ariennes plus grandioses. Le premier sujet était de savoir où allaient vivre désormais les Goths qui avaient marché depuis la Thrace pour le suivre en Italie. Dans la mesure où la promesse d'obtenir des terres avait été le moteur essentiel de leur migration, il fallait satisfaire la demande de plusieurs dizaines de milliers d'entre eux et leur trouver un endroit où s'installer définitivement. Poursuivant le processus d'intégration entamé par son prédécesseur, Théodoric confia cette mission à un administrateur romain chevronné, Libère, promu au poste de préfet du prétoire. Au titre de cette réattribution des propriétés foncières, le nouveau préfet s'arrangea pour déposséder les partisans d'Odoacre de leurs terres du nord de l'Italie au profit des Goths, tout en laissant intact le foncier des Romains de la région, ce qui convenait aux deux parties. Si les méthodes utilisées pour déterminer qui détenait les terres et le montant des impôts à payer demeurent assez obscures, les Goths étaient maintenant propriétaires terriens[200]. Au sein de la population locale, ils sont cependant toujours restés largement minoritaires, peut-être 14 % sous le règne de Théodoric, et probablement moitié moins encore au VI^e^ siècle[201].

L'autre impératif consécutif à l'invasion des Goths était d'imposer des églises pour la pratique du culte arien. L'un des premiers édifices commandés par Théodoric en 493 devint la cathédrale du clergé arien de Ravenne. Cette basilique subsiste encore aujourd'hui sous sa forme rénovée dédiée au Saint-Esprit, avec à proximité un baptistère de forme octogonale.

Le baptistère des Ariens fut de toute évidence conçu sur le modèle de celui des Orthodoxes construit par Néon, dans les mêmes proportions et avec une décoration intérieure très similaire, en mosaïque (doc. 10). Sous la coupole, la scène du baptême présente un Christ nettement plus jeune, imberbe et très humain. Jean Baptiste se tient à sa gauche et de l'autre côté du fleuve est assis un vieillard représentant le Jourdain. Dans le baptistère antérieur, reconstruit par Néon, le Christ, âgé d'une trentaine d'années comme il se doit, porte la barbe et Jean Baptiste se trouve à sa droite ; quant au Jourdain, il est représenté sous la forme d'un personnage à moitié immergé. Dans les deux baptistères, les fonts baptismaux sont placés au centre, sous la coupole, de façon que, au sortir de l'eau, tous les chrétiens éprouvent la même sensation de renaissance, à ceci près que les ariens se tournaient vers un Christ dont la jeunesse confirmait que le Fils n'était pas de la même essence que le Père, mais qu'il était seulement à Son image. Manifestement, Théodoric voulait que ses partisans rejoignent la communauté chrétienne arienne au sein d'un édifice doré tout aussi éblouissant.

À proximité de la cathédrale et du baptistère, le premier ministre du culte arien avait sa résidence (*episcopium*), avec bains et autres annexes pour le clergé, dont une villa appelée *domus Drogdonis* (la maison de Drogdo). En 512 ou 517/518, l'évêque Unimundus ajouta hors des murs de la ville une autre église, consacrée à saint Eusèbe[202]. Le recours à des blocs d'imposte et à des absides polygonales suggère des pratiques constantinopolitaines contrastant avec les techniques de construction de la région, ce qui pourrait indiquer que les ouvriers étaient venus d'Orient, peut-être avec Théodoric[203].

Les symboles de l'Empire : les insignes impériaux

Lorsque Théodoric exigea de l'empereur Anastase (491-518) qu'il lui fournisse les insignes impériaux, considérés comme un dû après le triomphe des Goths en Occident, ce dernier refusa. Or, si le général victorieux comprenait bien sa subordination à Constantinople, il n'en persista pas moins à réclamer les symboles du pouvoir. Finalement, après quatre années de négociations, Anastase accepta de renvoyer à Ravenne « tous les ornements du Palais » et « la pourpre » que désirait Théodoric (tout ce qui symbolisait le pouvoir impérial)[204]. Dans la mesure où, si l'on en croit la chronique d'Anonyme de Valois, Théodoric ne porta jamais de couronne, il paraît peu probable que celle-ci comme le sceptre de Romulus Augustule, qu'Odoacre avait envoyés à Constantinople en 476, aient été retournés. Toutefois, le chef des Goths considéra l'envoi des autres insignes impériaux comme une reconnaissance de son titre royal et, dès 498, il se mit à porter la pourpre. S'il n'a jamais exercé les pleins pouvoirs dévolus à un empereur romain, Théodoric est présenté par ses contemporains comme un souverain détenant l'autorité impériale : on lui donnait parfois du *semper Augustus* (Auguste perpétuel, terme habituellement réservé aux empereurs).

Théodoric conserva les mêmes bases administratives qui avaient fonctionné sous Odoacre et il s'attaqua aux problèmes immédiats. Il ne se lança donc pas dans de grands changements du système dont il hérita, même s'il chercha à y introduire des fonctions essentielles pour ses partisans goths. Certains, par exemple, se virent confier les pleins pouvoirs en tant que *comites* (comtes[*1]) et *saiones* (fonctionnaires exécutant directement les ordres du roi), comme le *saio* Grenoda, chargé d'enquêter sur des accusations portées contre un ancien préfet du prétoire[205]. Outre ce changement majeur, Théodoric imagina une grossière répartition des tâches pour intégrer les nouveaux arrivants à la société italienne : les locaux (les *Romani*, aujourd'hui désignés de façon un peu maladroite comme les « Italo-Romains ») devaient payer des impôts comme avant, tandis que les Goths effectuaient un service militaire traditionnel. Le régime et la cour

seraient ainsi soutenus par les contributions courantes et le royaume défendu par des forces armées fiables. Les Italo-Romains n'avaient pas le droit de porter des armes, prérogative accordée – à quelques rares exceptions près – à une minorité gothe fortement militarisée. Théodoric traçait ainsi une ligne de démarcation très nette entre les habitants de la région et les Goths qui arrivaient, alors même que ces nouveaux venus avaient déjà ajouté un nom romain à leur patronyme. Les mariages entre les uns et les autres n'étaient pas interdits mais restaient un phénomène assez rare, semble-t-il. Si quelques Goths se convertirent à la religion catholique, trois membres du clergé arien de l'église Sainte-Anastasie portaient des noms romains et six signaient en latin[206]. Cependant, l'identité et les noms goths furent transmis de génération en génération jusqu'à la fin du VI^e^ siècle[207]. Si les références à « notre législation » indiquent la survivance de la pratique juridique traditionnelle gothe, Théodoric insista sur la nécessité d'une combinaison innovatrice fondée sur la complémentarité des usages goths et romains, qu'il appela la *Res Publica romana*[208].

En formulant cet édit dans le style rhétorique traditionnel romain pour faciliter l'assimilation de ses Goths à l'antique civilisation romaine, Théodoric définissait les limites de la région désormais régie par une administration spécifiquement gothe et impériale d'avec celles qui dépendaient des armées non romaines. Bien qu'il maintînt des relations étroites avec ses lointains parents goths comme avec les Vandales d'Afrique du Nord, il ne respecta pas leur droit de gouverner et s'empressa de profiter de toutes les successions controversées. Si les Wisigoths de Toulouse et d'Hispanie, comme les Burgondes et les Francs de la Gaule, avaient eux aussi adapté l'administration à la romaine pour leur royaume, Théodoric considérait que sa compréhension des institutions de l'Empire était bien meilleure : il le montrait par ses lois et son usage de la cour et de la propagande notamment. Cette compréhension lui venait du temps passé à Constantinople dans les années 460 et de sa connaissance des mécanismes

de contrôle acquise au cours de ses négociations avec Zénon. Une fois installé à Ravenne, il entreprit de reconstruire l'empire d'Occident sous la suzeraineté de Constantinople : il consolida les tentatives de ses prédécesseurs visant à intégrer les fonctionnaires du Sénat au gouvernement régalien, créant un cadre idéologique dans lequel les éléments goths et romains se fondaient en un système politique nouveau et puissant[209].

CHAPITRE 10

Le royaume de Théodoric

Que Théodoric se fût ou non présenté à la population italienne comme le représentant désigné de l'empereur Zénon à Constantinople, le fait est qu'il tira un grand prestige de sa parfaite connaissance de la cour d'Orient. Distingué dans la hiérarchie des honneurs par son rang de patrice, il avait par ailleurs servi comme consul en Orient et occupé la fonction de *magister militum*, commandant des forces impériales, toutes choses qui lui avaient permis d'observer la façon dont l'Empire était gouverné. Il représentait par conséquent un nouveau type de chef militaire non romain, différent de tous ceux qui avaient marché sur l'Italie depuis le début du v^e^ siècle. Ses connaissances en latin et en grec étaient assez approfondies pour lui permettre de comprendre les sénateurs romains les plus instruits, à l'oral comme à l'écrit, tout en restant le chef goth qui s'adressait à son peuple dans sa propre langue et donnait créance à leur façon de considérer la religion chrétienne. Ce trilinguisme qui ajoutait encore à ses références militaires et politiques faisait de lui un Goth à part, qui impressionnait tous ceux qui l'approchaient.

Depuis Ravenne, sa capitale, Théodoric fonda un royaume dépassant de loin les frontières de l'Italie actuelle, englobant notamment l'Istrie, au nord de l'Adriatique et des régions situées encore plus haut à l'ouest (les provinces de Rhétie I, le Norique méditerranéen, la Pannonie II et la

Dalmatie, qui incluait la côte orientale de l'Adriatique). Au-delà des Alpes, son royaume recouvrait de grandes parties de la Gaule méridionale (les provinces de Narbonensis I et II et Viennensis au nord), bien que son autorité y fût contestée par les Burgondes de Lyon et les Wisigoths, dont la capitale se trouvait à Toulouse, en Aquitaine. Les régions périphériques de ce vaste secteur faisaient souvent l'objet d'un contrôle moins assidu ou moins efficace, même si des garnisons étaient placées sur les nombreuses frontières stratégiques pour la sécurité du royaume. La colonie d'Ostrogoths qui avait accompagné Théodoric depuis l'Orient était concentrée autour de Ravenne, dans le Picénum, région côtière un peu plus au sud, et à Pavie. Depuis ce noyau central, les forces gothes menaient régulièrement des campagnes pour imposer l'autorité de Théodoric dans des régions éloignées. Et grâce aux comtes goths son administration s'étendit sur la totalité de la Sicile et, en 508, dans le nord de la Pannonie inférieure, autour de Sirmione, sur le Danube[210].

La cour de Théodoric à Ravenne

Une fois installé dans sa capitale, Théodoric recourut à tous les signes extérieurs de l'autorité : il se disait prince (*princeps*) et roi (*rex*), titres figurant sur les pièces de monnaie à son effigie[211]. Même si la monnaie d'or était émise au seul nom de l'empereur d'Orient, un triple *solidus* commémoratif frappé à Rome montrait Théodoric dans une pose impériale, revêtu de la pourpre (doc. 16). Cet unique portrait de lui qui nous soit parvenu – coiffé à la façon gothe – nous donne ses titres : le roi Théodoric, *princeps* pieux et toujours invincible et Théodoric, roi, vainqueur des barbares (*victor gentium*). Les pièces d'argent et de bronze répètent son titre royal autour de son monogramme ou d'une couronne de lauriers, et reprennent le thème classique d'une Rome invaincue (*Invicta Roma*) et

d'une Ravenne à qui sourit la fortune (*Felix Ravenna*)[212]. Furent également frappées des pièces en bronze utilisées comme petite monnaie, avec sur l'avers la ville de Ravenne représentée comme une femme couronnée de tourelles et sur le revers les mots « *Felix Ravenna* » (doc. 28). Théodoric mit en place une hiérarchie constituée de fidèles alliés goths pour gérer le quotidien du palais. Il employa également des eunuques pour garder son *cubiculum* – ses appartements privés – à la façon impériale. Il semble que son médecin, un diacre nommé Helpidius, approché par ceux qui voulaient obtenir une quelconque faveur ou décision du roi, ait été un homme du pays[213].

Comme les Goths ne conservaient pas de documents écrits comparables à ceux de l'administration impériale traditionnelle, il n'est pas facile de décrire l'activité des conseillers goths de Théodoric et de ses serviteurs. Les chefs militaires qui l'avaient accompagné au cours de sa migration de l'Orient vers l'Occident constituaient son entourage permanent, son *comitatus*, de même que les conseillers qui avaient gagné sa confiance. Ils incarnaient sa capacité à imposer sa volonté et le suivaient partout (bien que sa cour ne fût pas itinérante)[214]. Lorsque Théodoric envoyait des sénateurs romains en mission diplomatique, les Goths leur servaient d'escorte militaire, comme le *spatarius* Inigis (porte-glaive) ou le *scutarius* Witterit (porte-bouclier). C'était parmi ceux qui formaient cet entourage que Théodoric sélectionnait ses *comites* (comtes), qui contrôlaient la bureaucratie, et ses *saiones*, agents qui avaient autorité sur les fonctionnaires romains. Les comtes avaient le statut d'*illustri* (sénateur de plus haut rang) et exerçaient le pouvoir judiciaire conjointement avec les experts juridiques romains[215]. Les *saiones* goths, à qui l'on attribua des terres autour de Ravenne et dans le nord de l'Italie, se virent conférer des pouvoirs importants et formèrent une cohorte de fonctionnaires tout à fait distincts. Militaires, ils pouvaient commander à tous, jusqu'au préfet du prétoire. Les conditions de leur engagement, définies par le roi, variaient en

fonction de leurs responsabilités : certains étaient affectés à la protection individuelle des Romains tandis que d'autres supervisaient les transports et le ravitaillement. À en juger par les plaintes dont ils faisaient l'objet, ils avaient régulièrement recours aux armes pour faire appliquer les décisions et agissaient comme une force de police aux méthodes brutales. Dans la mesure où ils devaient servir d'intermédiaires entre les Goths et les habitants de la région, ils étaient probablement bilingues[216].

Théodoric souhaitait confier la défense du royaume à ses guerriers goths, mais ceux-ci n'étant pas assez nombreux pour couvrir tout le territoire, il fit appel, exceptionnellement, à des commandants romains chevronnés, comme Libère, l'un des plus remarquables, qui s'était notamment distingué lors de l'installation des Goths sur leurs domaines italiens et pour avoir brillamment mené plusieurs campagnes militaires, en Gaule notamment. Au cours de sa longue existence – il vécut jusqu'à l'âge avancé de 89 ans, sa mort datant d'un peu après 554 –, il occupa également des postes importants sous l'empereur Justinien, en Égypte et en Hispanie[217]. Lorsqu'il prit enfin sa retraite, il retourna en Italie sur la terre de ses ancêtres et fut enterré à Rimini. Tous les chefs militaires pouvaient puiser dans la population de la région pour pourvoir aux besoins de l'armée, mais certaines campagnes contre de lointaines puissances rivales, en Provence et en Bourgogne, furent menées par des officiers romains à la tête de leurs propres troupes.

L'administration de Théodoric

Si les guerriers goths constituaient le cœur de l'administration théodoricienne, le souverain conserva également plusieurs fonctionnaires de la chancellerie et les diplomates d'Odoacre qui s'étaient montrés compétents : Flavius Rufius Postumius Festus, consul en 472 puis chef du

Sénat en 490, et Anicius Probus Faustus Niger, nommé consul en 490. Tous deux furent ambassadeurs à Constantinople, le premier en 490 puis en 498 et le second en 492-494[218]. Théodoric garda plusieurs sénateurs choisis par Odoacre : Opilio et ses fils, Albinus, le fils de Caecina Decius Maximus Basilius, qu'il nomma consul en 493, et Libère, tous membres de l'élite romaine[219]. Tandis que le roi prenait soin de respecter le pouvoir de cette aristocratie sénatoriale aux noms restés fameux depuis les temps anciens et dotée de richesses reçues en héritage, celle-ci, à l'instar des Decius, lui apporta une adhésion sans faille qui lui permit de conserver un style de gouvernement essentiellement traditionnel.

Les Cassiodore furent l'une des grandes familles qui contribuèrent à l'établissement de l'Empire goth. Cassiodore l'Ancien était un sénateur romain. Propriétaire de terres dans le sud de l'Italie, il fournissait des chevaux à l'armée. En 490, alors qu'il était gouverneur (*consularis*) de Sicile, il choisit le camp du nouveau chef goth et l'assura de sa loyauté. Son ancienneté et son expérience de l'administration romaine en firent un allié central. Son fils, Cassiodore le Jeune, connu sous le nom de Cassiodore Senator, deviendrait le principal porte-parole de Théodoric. Il commença sa carrière à la cour en 507 comme *quaestor* puis grimpa peu à peu les échelons jusqu'à devenir préfet du prétoire (533-537). Pendant plus de vingt ans, Théodoric et ses successeurs passèrent des ordres, nommèrent des fonctionnaires et prodiguèrent des conseils par le biais de lettres et autres actes officiels rédigés par Cassiodore et rassemblés dans un recueil intitulé les *Variae*, qui donne d'amples informations sur le règne de Théodoric et révèle le talent littéraire et les intérêts personnels de l'auteur. Dans un style classique très élaboré et radicalement différent du mode locuteur habituel, Cassiodore exacerbe les exploits de Théodoric ; sans lui ni ses *Variae*, l'histoire du règne du chef ostrogoth serait bien fade[220].

En dehors de la participation et de l'intégration de ces représentants des plus hauts échelons de la société romaine, l'administration civile de

Ravenne employait des gouverneurs de province, comme Gaudentius de Flaminie, et des fonctionnaires chevronnés, dont trois occupèrent notamment le poste de *magister officiorum* (maître des offices, premier haut fonctionnaire de l'Empire), et trois autres celui de préfet du prétoire d'Italie[221].

Si les membres de la classe sénatoriale étaient nombreux à préférer vivre à Rome, les familles qui n'étaient pas issues de l'aristocratie optaient souvent pour Ravenne. Leur maîtrise du système juridique permettait à nombre de ces jeunes ambitieux d'avoir leurs entrées à la cour : durant sa jeunesse, Florus suivit des cours de droit à Ravenne et devint *advocatus*[222]. Eugène, ou Eugenetes, orateur et avocat brillant, servit comme *quaestor Sacri Palatii* en 506, avant de passer *magister officiorum* en 507[223]. Parmi les autres juristes de statut similaire, citons Decoratus et Honoratus, deux frères de Spolète promus au poste de *quaestor Sacri Palatii* dans les années 520[224]. Il est possible que cette nomination de Romains d'un statut social moins élevé au sein de l'administration de Théodoric ait délibérément provoqué une dévalorisation des postes sénatoriaux, devenus purement honorifiques. De cette façon, la cour gothe réduisait la plupart des aristocrates du Sénat à n'être que titulaires de leur poste et concentrait une grande partie du pouvoir au sein d'une élite concurrente[225].

Les constructions de Théodoric

Pour abriter sa cour, Théodoric agrandit le complexe palatial et apporta des améliorations aux équipements de la ville : la fourniture d'eau et de céréales fit l'objet d'une attention particulière, visible par les travaux de réparation de l'aqueduc et l'installation de nouveaux égouts, thermes, greniers à grain et boulangeries (doc. 29)[226]. Presque aucune de ces constructions n'a survécu, les bâtiments séculiers étant moins bien

entretenus que les édifices ecclésiastiques. Les ajouts les plus importants, cependant, demeurent l'église du palais et le mausolée de Théodoric, témoignage de sa détermination à célébrer la ville.

En arrivant à Ravenne, le chef des Goths fut certainement frappé par la grandeur et l'opulence des principales basiliques et par l'exposition des portraits des empereurs à l'extrémité est de Saint-Jean-l'Évangéliste. On y voyait étalées les prétentions dynastiques de la famille régnante telles que les avait présentées Galla Placidia – à l'exception, lourde de sens, de ceux qui avaient embrassé la foi hérétique arienne. Cette idée fut certainement à l'origine du projet de construction d'une basilique plus grande encore, que Théodoric souhaita adjoindre à son palais, en commémoration de ses ancêtres et de leur religion. Dédiée au Christ Sauveur, elle est désormais connue comme Saint-Apollinaire-le-Neuf et, puisqu'à l'origine elle possédait un plafond doré et trois registres de mosaïques à fond d'or courant sur toute sa longueur, elle reçut le surnom de *Coelum Aureun*, « au Ciel d'Or ». Lorsque le soleil donne, l'ensemble laisse une impression extraordinaire avec ses couleurs éclatantes entre de larges fenêtres (doc. 11).

Pour la décoration de sa basilique, au niveau supérieur, Théodoric commanda une série de scènes de la vie du Christ, les miracles étant représentés au nord et la Passion au sud (doc. 14 et 15). Entre chaque panneau, couronnes votives, colombes et croix évoquent une gloire céleste. Le registre médian comprend une série de personnages masculins, apôtres et prophètes, avec pour chacun des traits caractéristiques, comme des coiffures élégamment réalisées. Au niveau inférieur de cette décoration en mosaïque, deux processions de saints et martyrs (les hommes sur le côté nord et les femmes au sud) avancent de l'extrémité ouest pour rejoindre de grandes icônes du Christ et de la Vierge Marie à l'est. Puisque les mosaïques du troisième registre ont été abondamment restaurées, il n'est pas évident de retrouver le motif d'origine – peut-être Théodoric s'était-il

fait représenter à la tête de la procession masculine tandis que sa femme ou sa fille menait le cortège féminin. Dans l'abside, une inscription désignait le souverain comme fondateur de la basilique, aussi a-t-il pu être représenté en personne. Après l'effondrement de cette partie de l'église lors d'un tremblement de terre, au VIII^e^ siècle, l'inscription n'était plus visible *in situ*, mais au IX^e^ siècle, lorsque Agnellus en fit état, on pouvait encore la voir là où elle était tombée.

La mosaïque la plus insolite est la représentation des deux villes jumelles, Ravenne et Classe, de chaque côté de la nef à l'extrémité ouest, le premier panneau étant dominé par une structure à colonnes où est inscrit le mot « PALATIUM » (doc. 12). C'est l'une des rares images d'un palais impérial, avec un portique ouvert et, au centre, la salle du trône et Théodoric. Selon un texte de l'époque, le roi goth aurait fait réaliser un portique tout autour du palais et il est possible que cette mosaïque en représente une partie, extérieure, où il pouvait paraître pour recevoir les acclamations de ses sujets. De chaque côté du trône, toute sa cour l'ovationnait en levant les bras. Dans cette magnifique scène de l'intronisation du roi dans son palais, Théodoric apparaît comme le nouveau souverain d'une ville fortifiée comprenant une grande variété de bâtiments, que l'on aperçoit en arrière-plan. Sur le mur opposé, la mosaïque représente le port de Classe avec des navires à l'ancre et de hauts fonctionnaires (peut-être même le roi) debout devant un long mur de fortifications. Dans la mesure où le port de Classe a toujours été étroitement relié à Ravenne, il forme un pendant évident au palais et reflète l'importance de la communication et des réseaux commerciaux dans les mers Méditerranée et Adriatique. En matière de guerre navale, les Goths avaient certes une expérience très limitée, mais vers la fin de son règne, Théodoric décida de se doter d'une flotte pour renforcer ses défenses maritimes. En exposant ses villes de manière si élégante dans l'église palatine où il pratiquait le culte

arien, à proximité du *palatium* représenté sur la mosaïque, Théodoric en revendiquait l'autorité.

À l'origine, le roi goth figurait sur le panneau central de la mosaïque du palais ; aujourd'hui, on n'y aperçoit qu'un espace doré et des rideaux de chaque côté. Le roi et tous ceux qui se tenaient debout derrière les colonnes du portique ont été effacés vers les années 560, lorsque l'évêque catholique reprit possession de la basilique. Seules subsistent quelques mains sur les colonnes en mosaïque du côté sud et, au nord, les pieds de quatre personnages se tenant devant le mur de Classe, auparavant visibles, ont été finalement supprimés au début du XX^e^ siècle (doc. 13), une transformation interprétée comme un exemple de *damnatio memoriae*[227]. Toutefois, à l'intérieur de la basilique, nous percevons encore l'aura lumineuse de la décoration initiale de cet édifice ravennate érigé par le roi goth pour le culte arien. La nouveauté des mosaïques, particulièrement celles des miracles du Christ (la Samaritaine, la veuve qui met le peu d'argent qu'elle possède dans le tronc du temple, la femme hémorroïsse, la servante qui interpelle saint Pierre) et la longue procession des martyrs qui attire le regard vers l'est, ne sont pas des scènes spécifiques à la confession arienne, mais elles témoignent de la foi chrétienne du roi. Et malgré les transformations considérables (comme l'abside du XVII^e^ siècle, reconstruite dans les années 1950), nous pouvons voir dans la représentation donnée par Théodoric de l'autorité gothe et de la religion chrétienne une réaction aux prétentions impériales de Galla Placidia telles qu'exposées sur les mosaïques de Saint-Jean-l'Évangéliste.

L'identité des auteurs à l'origine de ces œuvres fait l'objet de vives controverses : bâtisseurs et mosaïstes venaient-ils aussi de la capitale de l'empire d'Orient, ou de Rome ? Avaient-ils été recrutés localement, parmi les descendants des artisans qui avaient réalisé les basiliques de Galla Placidia et de l'évêque Néon ? Le fait que Théodoric exigea des marbriers chevronnés, des artisans et matériaux de construction romains et

l'importation, depuis Constantinople, de chapiteaux et de colonnes en marbre du Proconnèse (portant la marque des maçons grecs) montre son souci d'excellence. Son passage à Rome en 500 et la découverte des grandes églises de la ville l'avaient peut-être amené à considérer que les bâtisseurs romains étaient supérieurs aux ouvriers de Ravenne[228]. Les évêques de Rome avaient entretenu ces artisans pendant des décennies et le pape Symmaque (498-514) avait commandé de nombreuses églises et chapelles, ainsi que la fontaine de Saint-Pierre, décorée de mosaïques représentant des agneaux, croix et feuilles de palmier, symboles traditionnels du christianisme[229]. La forme même de Saint-Apollinaire-le-Neuf est de toute évidence inspirée de l'immense basilique romaine Sainte-Marie-Majeure, datant du milieu du v^e^ siècle et décorée également de mosaïques figurant des scènes de l'Ancien Testament et de la vie du Christ. Et les dix ans que Théodoric avait passés à Constantinople lui avaient *a minima* donné une inspiration orientale, à défaut d'artisans.

Si, pour les églises ariennes de Ravenne, certains indices laissent supposer une intervention extérieure, nous savons de source sûre que la ville soutenait des corporations d'ouvriers qualifiés qui, depuis des générations, construisaient et décoraient des édifices aussi bien laïcs que religieux. Il est tout à fait possible que des guildes d'artistes de la région, officiant à Ravenne, aient assemblé les matériaux importés et décoré la chapelle du palais – et d'autres églises ariennes – dans ce style inhabituel et indépendant. L'une d'elles, démolie plus tard et connue aujourd'hui comme l'église des Goths, possédait des chapiteaux élaborés portant le monogramme de Théodoric (on peut désormais les admirer sur les colonnes du portique du petit palais vénitien de la piazza del Popolo, doc. 27). De plus, près du mausolée de Théodoric, une petite église fut dédiée à saint Georges et une chapelle à saint Pierre. Sous l'Empire goth, les évêques ariens de Ravenne firent construire deux autres résidences ou palais signalés par Agnellus, qui en évoque aussi un autre élevé par Théodoric sur

une île au large de Port Lion. Un grand nombre de ces édifices tombèrent en ruine ou furent démolis plus tard pour servir à la construction de nouvelles églises catholiques – Agnellus lui-même récupéra des matériaux du palais insulaire de Théodoric pour sa propre maison.

Le choix d'un palais pour représenter la ville de Ravenne sur les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf reflète la fierté de Théodoric d'avoir agrandi et embelli l'ouvrage commencé par Honorius presque cent ans plus tôt. Les vestiges archéologiques de ces travaux réalisés entre la fin du v^e^ siècle et le début du suivant révèlent l'ajout d'une salle de réception plus spacieuse et donnant sur la mer, le *triclinium ad mare*, ainsi que de nombreuses structures avec des planchers, une partie des murs des annexes bâties par la suite, et des tuyaux de plomb portant l'estampille du roi, indication des travaux de restauration entrepris dans la ville (doc. 29)[230]. En agrandissant la résidence royale, Théodoric s'inspirait manifestement de ses souvenirs du Grand Palais de Constantinople, notamment pour le secteur appelé *Scubitum* (du grec *exkoubiton*, un bâtiment de garnison pour le corps d'élite de la garde impériale créée par l'empereur Léon I^er^). Cet emprunt à Constantinople est plus manifeste encore pour la porte d'entrée principale, *ad Calchi*, ainsi nommée d'après la Chalkè, l'imposante entrée officielle du Grand Palais de la capitale de l'empire d'Orient. Suivant le modèle impérial, Théodoric décora probablement cette entrée avec des statues le représentant ainsi que sa famille, et les classiques *spolia*. Revenant à des traditions romaines encore plus anciennes, il fit installer une statue équestre en face du palais – le monument que trois cents ans plus tard Charlemagne ferait rapporter de Ravenne pour donner à Aix, sa nouvelle capitale, un air de puissance impériale.

Le pouvoir des images : la statuaire royale

Théodoric, qui avait manifestement compris l'importance de la statuaire royale, décora les palais de Ravenne et de Pavie de statues et autres représentations de lui-même afin de promouvoir sa qualité d'empereur. Agnellus avait vu l'immense mosaïque de Théodoric dans le palais royal de Pavie, reprise plus tard par les rois lombards pour leur usage personnel[231]. En insistant pour que les guerriers goths aillent chercher leur solde dans la capitale, il montra qu'il comprenait l'impact que pouvaient avoir ces images régaliennes dans un décor quasi impérial. Il imprima sa marque sur ses projets de construction de la même façon que les empereurs romains avaient revendiqué la paternité d'aqueducs, ponts, routes et auberges. Il restaura le système de transport impérial dans les régions occidentales passées sous son contrôle et ne cessa d'encourager les populations locales à améliorer et à embellir leurs cités et domaines par le drainage et le défrichage des terrains marécageux, la réparation des fortifications, la construction de nouveaux remparts ou la participation à leur entretien. Tout cela lui valut un certain nombre d'inscriptions en son honneur (les plus flagorneurs lui donnaient parfois du *semper Augustus*, bien que lui-même n'ait jamais utilisé le titre d'Auguste, ou encore *gloriosissimus*, *victor ac triumfator*, *clementissimi principis* – le plus glorieux, le vainqueur triomphal, le prince le plus clément) qui reflètent peut-être une certaine gratitude pour avoir décidé de restaurer des monuments de Rome, dont les murailles et une partie du palais[232].

On trouve des images similaires du roi et des références à son mécénat dans les palais de Vérone, Pavie, Galeata et Monza, près du lac de Côme, où il passait une partie de l'été (comme d'autres souverains de Ravenne, il y appréciait la fraîcheur du climat). Procope connaissait une statue de lui installée sur la place publique de Naples et réalisée à partir d'une multitude de petites pierres[233]. Si ses décrets indiquent qu'il se rendit en maintes occasions dans toutes ces villes, notamment à Pavie, la concentration de son attention sur sa capitale révèle sa détermination à créer une petite

Constantinople en Occident, d'où il pourrait gouverner en empereur, mécène des meilleurs artistes, artisans et érudits. Les portraits et statues érigés dans d'autres villes l'ont peut-être été à sa demande, mais ils témoignaient également de la reconnaissance de la population locale, de dispositions spécifiques prises en des temps difficiles (comme en Ligurie), ou simplement de l'admiration qui ressortait des inscriptions.

La culture de cour chez les Goths

Sous Théodoric, la cour de Ravenne devint le centre d'un mécénat qui attira non seulement des Goths et ariens qualifiés, mais aussi les plus grands érudits, bâtisseurs et artistes, dont, apparemment, la plupart étaient romains. La figure intellectuelle la plus marquante de la cour de Théodoric fut le philosophe Boèce, célèbre pour ses traductions d'Aristote, Platon, Pythagore, Ptolémée, Nicomaque, Euclide et Archimède, ainsi que pour ses connaissances en matière d'horloges à eau, de cadrans solaires et d'instruments scientifiques et musicaux[234]. Théodoric consulta Boèce à partir de 507, et il ne manquait pas de lui dire à quel point il était fier de la grande culture de sa cour : « Puissent les tribus étrangères comprendre, grâce à vous, que les personnes qui composent ma cour font autorité dans de nombreux domaines. » Boèce était déjà reconnu pour sa connaissance approfondie des textes grecs – scientifiques, mathématiques et philosophiques – et occupait le rang de patrice avant même de venir à Ravenne. En 522, lorsque ses deux fils furent élevés à la dignité de consul (un remarquable honneur conjoint), Boèce accepta la position de maître des offices (*magister officiorum*) à la cour de Théodoric. Si quelques chefs militaires goths demeurèrent hostiles à la culture romaine, Boèce fit briller la famille régnante d'un éclat sans pareil.

Sa présence ainsi que celle d'autres érudits romains permirent certainement de distinguer la cour de Ravenne d'autres centres germaniques qui cherchaient à solliciter les conseils du roi Théodoric. On reconnaissait leur esprit brillant à leur maîtrise du grec, chose rare au VI^e^ siècle en Occident. Outre Boèce, un autre Ravennate sortit du lot : Marius Novatus Rénatus, que Sévère d'Antioche avait rencontré à Constantinople vers 510. Les deux hommes conversaient en grec. Rénatus possédait un manuscrit de Boèce, un traité sur la logique copié dans la capitale de l'empire d'Orient par un certain *antiquarius* nommé Théodorus, et où il l'avait peut-être acheté[235]. D'autres personnages, moins importants, ont apporté leur expertise, tel Helpidius, le médecin (*medicus*) de Théodoric, également diacre, et le *comes archiatrorum* (premier médecin) mentionné par Cassiodore, superviseur de l'ensemble de la profession pour la ville. Et puisque les connaissances dans ce domaine, fondées sur des textes grecs, étaient assez peu connues en Occident, Ravenne devint un centre de traduction des textes médicaux, et la cour de Théodoric un pôle important où convergeaient médecins juifs et occidentaux. À Classe, on trouvait parmi les commerçants grecs des *argentarii* (banquiers), comme Julianus, et plusieurs marchands syriens qui signaient des documents en recourant à l'alphabet grec.

Bibles gothiques

En guise d'illustration, peut-être, d'une contribution spécifiquement gothique à ce brassage culturel, il existe un splendide manuscrit aux lettres écrites à l'encre d'or et d'argent sur un parchemin teint en pourpre. Ce fac-similé de luxe, d'une qualité extraordinaire, est une bible gothique richement décorée, avec de grandes marges, aujourd'hui conservée à la bibliothèque de l'université d'Upsal, en Suède (doc. 24)[236]. Ce codex

laissait entrevoir la rivalité entre les deux interprétations différentes de la foi chrétienne, qui toutes deux avaient donné lieu à de somptueux textes bibliques recopiés dans cet objet de très grande valeur, probablement plus destiné à être exposé que réservé à un usage régulier. Un maître scribe goth (*bokareis*) répondant au nom de Wiljarith lui est associé[237]. L'investissement énorme – le beau parchemin, la teinte pourpre et les lettres d'or et d'argent – laisse supposer un mécénat royal et une origine à Ravenne. Des ateliers similaires existaient, qui produisaient des textes religieux à l'usage des chrétiens ariens, mais dans des présentations moins onéreuses, et dans la mesure où la plupart d'entre eux, jugés hérétiques, furent condamnés plus tard à être jetés dans les flammes d'un bûcher, la conservation de la Bible d'Upsal est un fait rare.

Outre la production de textes religieux ariens, des fragments bilingues en gotique et latin, ainsi qu'en grec et latin, montrent qu'il existait une équipe de traducteurs très occupée à rédiger des documents théologiques, historiques, philosophiques et médicaux dans les trois langues en usage à Ravenne. Théodoric donna à ses enfants comme à ceux de son entourage un enseignement approfondi en gotique, latin et grec. Dans une lettre adressée au Sénat en 533, Cassiodore fait l'éloge de l'instruction de sa fille, Amalasonte :

> Elle parle couramment cette langue splendide qu'est le grec, possède la brillante éloquence des Romains et la fluidité de la langue de ses ancêtres lui apporte la gloire ; elle dépasse de loin tous ceux dont elle parle la langue maternelle et s'exprime à merveille dans toutes ces langues […] personne ne songerait à demander un interprète en s'adressant à notre sage maîtresse […] et à cela vient s'ajouter, tel un glorieux diadème, son inestimable connaissance de la littérature, qui lui confère la sagesse des Anciens[238].

Cassiodore poursuit en vantant la merveilleuse capacité de la jeune femme « à défaire les litiges […] et à apaiser les conflits virulents avec sa force tranquille », et il insiste sur sa détermination qui « surpasse même celle des plus célèbres philosophes ». Il donne à peu près la même appréciation de la nièce de Théodoric, Amalaberge, promise au roi de Thuringe et qui lui fut envoyée avec de précieux cadeaux comme il seyait à un mariage royal : un troupeau de chevaux à la robe gris argenté, « très bien nourris, donc assez doux, rapides du fait de leur grande taille, de belle allure et agréables à monter […] ils avaient l'habitude des courses d'endurance », mais « cette femme qui se pare de la gloire du pouvoir royal parvient à les battre tous[239] ». Comme d'habitude, Cassiodore exagère, mais il y a certainement un fond de vérité. Ennode fait état, en effet, d'une femme nommée Bona, appelée à la cour de Théodoric en 509-510. D'aucuns ont relié cet événement à l'instruction reçue par Amalasonte et sa cousine. Peu importe qui en eut la charge, mais le fait est que préparer ces princesses royales à trouver leur place dans le monde romano-gothique des débuts du VI^e^ siècle indique manifestement un certain niveau d'instruction et de connaissance à la cour de Ravenne.

Un autre élément gothique de la culture de cour à Ravenne nous vient des travaux de trois géographes, Athanarid, Heldebald et Marcomir (même si leur nom ne figure pas dans les sources du VI^e^ siècle). Ils utilisèrent d'anciennes cartes romaines comme la table de Peutinger ainsi que leurs propres sources d'information et inventorièrent les petites villes en fonction de leur position sur les fleuves, indiquant les itinéraires empruntés par ceux qui se déplaçaient en bateau. Outre des informations utiles sur des peuples du Nord identifiés comme « finnois », ils donnèrent les noms des villes ayant été modifiés sous l'Empire romain. S'ils sont restés dans l'ombre, ces géographes n'en ont pas moins retracé les longs méandres des tribus gothes d'Extrême-Orient en Occident et pointé des lieux et des fleuves qui n'avaient encore jamais figuré sur une carte[240]. Leurs travaux ont été utilisés

à très bon escient par un géographe anonyme qui, au tournant du VII^e siècle, en a fait une compilation connue sous le titre de *Cosmographie du Ravennate*.

Du pain et des jeux

Si Théodoric prenait plaisir à s'entourer d'érudits aussi bien romains que goths, il n'oubliait pas « le pain et les jeux », la politique des empereurs romains, et il prenait soin de fournir aux grandes villes autant de spectacles divertissants que du blé en quantité suffisante. Cassiodore nous montre un homme hostile aux combats de gladiateurs contre des bêtes féroces, mais sa façon de favoriser les jeux du cirque – courses de chars à Rome et à Milan, amphithéâtre de Pavie – indique qu'il avait tout à fait compris leur importance dans la culture romaine. Dans un courrier adressé au roi Hermanfred de Thuringe, il accusait réception de bêtes sauvages – peut-être des ours dressés pour la danse – apportées en cadeau, et pour célébrer la nomination au consulat d'Eutharic, en 518-519, il fit venir d'Afrique des animaux sauvages inconnus – félins ou girafes, peut-être – et les exhiba à Rome puis à Ravenne[241]. Les auriges particulièrement habiles recevaient des récompenses, comme le dénommé Thomas, venu d'Orient pour participer aux compétitions dans les cirques occidentaux, et les artistes de pantomime, danseurs et danseuses, comme les athlètes, gymnastes et musiciens, étaient très appréciés. Théodoric manifestait peu d'enthousiasme pour les courses de chars, mais il jugeait nécessaire de financer ce grand spectacle préféré du peuple. Au cours d'une longue digression où il explique comment cette activité est devenue dominante dans les jeux romains, Cassiodore évoque les critiques du roi face à la frénésie engendrée à cette occasion, mais, dit-il, le souverain concédait qu'il « [était] parfois utile de jouer les dupes, pour ainsi contrôler les plaisirs du peuple[242] ». Le

pape Félix IV (526-530), en revanche, condamna le clergé de Ravenne pour avoir montré un intérêt trop poussé pour les jeux du cirque, qui, selon lui, causaient beaucoup de torts à l'âme.

La vie à Ravenne au début du VI^e^ siècle

Si Théodoric veillait à fournir aux habitants de la ville la possibilité de se divertir comme ils l'entendaient, il ne changea rien au gouvernement de Ravenne, considérant son autonomie comme une source précieuse de fierté locale et de distinction sociale. Il insistait pour garder le principe de responsabilité collective en matière d'imposition, surtout lorsque les plus riches des membres du conseil (curiales) évitaient de payer leur part. Un édit publié entre 507 et 512 stipule que les plus grands propriétaires terriens devaient s'acquitter de la totalité de leurs taxes, en trois versements ou d'une seule traite, de façon à éviter que leur dette ou leurs arriérés ne retombent sur les curiales les plus pauvres[243]. Après 493, le conseil local, dominé par quelques familles de l'aristocratie, continua à administrer la ville et à nommer les veilleurs de nuit et autres employés municipaux[244]. Au nombre des *principales* qui présidaient ces réunions, nous trouvons des représentants de familles bien établies, comme Johannis Aelius et Tranquillus Melminius, chargés de superviser l'enregistrement des ventes de propriétés foncières, tâche d'importance cruciale dans la mesure où lors d'un changement de propriétaire la taxe incombait au nouveau[245]. En 504, par exemple, Flavius Basilius, qualifié de *vir honestus* et d'*argentarius* (banquier), vendit à l'Église de Ravenne, représentée par Rusticus, un acolyte (*acolythus*), des terres situées au lieu-dit Vetereca[246]. Le magistrat présidant à la vente, Firmilianus Ursus, ordonna qu'on lise le document, rédigé par le clerc (*forensis*) Flavius Vitalis ; le prix de vente – 18 *solidi* – fut accepté et l'acte signé et envoyé pour enregistrement aux archives de la

ville. Le *defensor civitatis* garantissait que l'Église de Ravenne assumerait la responsabilité de la taxe dont elle était redevable[247].

Un autre papyrus conservé aux archives de la ville, le testament de l'évêque Aurélien, daté des ides de janvier, l'année du consulat de Valère (en 521), stipule que le testateur souhaite léguer tous ses biens à l'église et affranchir tous ses esclaves, hommes et femmes. Dans les années 550, il fut copié et lu à haute voix devant les curiales, avec pour témoins un grand nombre de citoyens résidents, identifiés par leur nom, qui y apposèrent leur signature[248]. La raison de cette copie réside peut-être dans la nécessité, pour les anciens esclaves, de réaffirmer leur qualité d'hommes libres, ce qui exigeait l'enregistrement d'une nouvelle copie de l'acte. Ainsi a pu être préservée une trace des richesses accumulées par l'un des évêques de la ville et laissées en héritage à l'église pour être potentiellement utilisées plus tard par des prélats aux projets architecturaux ambitieux.

La cour de Théodoric attira des ouvriers qualifiés tel Daniel, marbrier à qui le roi accorda le monopole de la gravure de sarcophages moyennant l'obligation de ne pas exiger des personnes en deuil un prix exagéré pour son travail, et des jeunes gens ambitieux tel Sénarius, ainsi que des partisans d'origine romaine plus classique comme Libère[249]. Sénarius cherchait à se faire embaucher à la cour du nouveau souverain ; il passa de la position de page du roi à celle de conseiller d'honneur puis de patrice, tandis que Libère avait, dès 493, consacré sa longue carrière au service de Théodoric. Tous deux intervenaient en tant qu'envoyés du roi et composèrent d'élégantes épitaphes en vers rappelant leur carrière et les récompenses obtenues, afin qu'elles soient gravées sur leur tombe, à Ravenne pour le premier et Rimini pour le second[250].

Ayant saisi la nature des forces centripètes qui avaient provoqué la désintégration du monde romain en Occident, Théodoric recréa un mode de gouvernement impérial et devint empereur à tous égards sans en avoir le nom. Mieux qu'aucun autre chef non romain, il organisa un noyau autour

duquel graviteraient plus tard des forces pressées de se frotter à son aura et de l'emporter pour conforter leur pouvoir. L'empire de Théodoric à Ravenne transforma ainsi la chute de la Rome du v^{e} siècle en une nouvelle phase des débuts de la chrétienté, sous l'égide de Constantinople. Il inaugura une ère où la force germano-gothique s'intégrerait aux compétences romaines et aux grandes caractéristiques d'une administration impériale pour faire de Ravenne le creuset d'où sortirait l'alliage européen.

CHAPITRE 11

La diplomatie de Théodoric

Théodoric plaça la cour de Ravenne au centre d'un réseau de relations diplomatiques qui s'étendit dans toute la moitié occidentale du monde romain et augmenta la crédibilité de ses prétentions au titre impérial. Avant même sa première victoire sur Odoacre, il envoyait déjà des ambassades aux autres souverains, et lorsqu'il eut besoin d'une aide militaire, en 490, il convainquit Alaric II, roi des Wisigoths à Toulouse, de lui porter assistance. Comme tous les rois et empereurs de l'histoire, il tenta d'arranger des unions matrimoniales bien pensées, afin de renforcer les liens politiques et d'éviter la guerre. En 493, il négocia une alliance avec Clovis, le roi des Francs, qu'il scella par son mariage avec Audoflède, sa sœur ; puis en 494 il offrit la main de sa fille Téodegonde à Alaric II pour le remercier de son aide passée. Son autre fille, Ostrogotho Areagni, fut mariée plus tard à Sigismond, fils de Gondebaud, roi des Burgondes. En 500, il promit en mariage à Thrasamund, roi des Vandales d'Afrique du Nord, sa sœur devenue veuve un peu plus tôt, ce qui permit de réduire la fréquence des attaques vandales contre la Sicile et le sud de l'Italie[251].

À un moment indéterminé, entre 507 et 511, Théodoric envoya sa nièce Amalaberge épouser Hermanfred, roi de Thuringe, un royaume du Nord situé à l'est du Rhin. Un peu avant le mariage, le roi des Goths demanda à Cassiodore d'écrire que « la Thuringe aura le bonheur de posséder ce que

l'Italie a engendré, une femme lettrée, dotée d'un grand sens moral, glorieuse non seulement par sa lignée mais également par sa dignité de femme ». Il insista aussi sur ce qu'elle apporterait de bon au royaume : « Avec vous, elle jouera légalement le rôle d'une souveraine, et elle disciplinera votre nation en lui donnant de meilleures conditions de vie. » Théodoric prit une autre initiative majeure en choisissant un noble wisigoth, Eutharic, pour épouser Amalasonte, la seule fille qu'il eût encore en vie. Eutharic fut ainsi élevé à la position d'héritier potentiel, mais sa fin prématurée, en 522, ruina tous ces projets, au grand dam de son beau-père[252].

Ce réseau familial soigneusement élaboré renforça le statut et l'autorité de Théodoric et lui permit d'éviter certains conflits armés, sans toutefois assurer la pérennité de ces coopérations par alliance. Le roi des Goths ne parvint pas à contrôler son beau-frère Clovis, dont les ambitions menaçaient à la fois les Alamans et les Wisigoths. Au début de l'année 507, alors que le roi franc s'efforçait d'obtenir l'appui militaire des Burgondes, Thuringes, Hérules et Warnes (ces deux derniers étant installés au nord du Rhin et de l'Elbe), Théodoric écrivit à toutes les parties en prônant la paix. Parent par alliance de Clovis et d'Alaric, les deux principaux adversaires, il insistait pour privilégier la retenue et la négociation plutôt que le recours aux armes. Il envoya au roi des Burgondes, Gondebaud, des émissaires chargés de convaincre le souverain de se joindre à ses efforts pour régler le conflit par un arbitrage[253]. Clovis, toutefois, s'y refusa et, en 507, son armée défit celle d'Alaric à Vouillé. Ce dernier y trouva la mort, ce qui obligea le reste des Wisigoths à battre en retraite vers le sud, jusqu'en Septimanie et en Hispanie, laissant aux Francs le contrôle d'une grande partie de la Gaule[254]. L'année suivante, Théodoric empêcha la prise d'Arles par les Burgondes au cours d'une campagne militaire qui lui permit d'incorporer la Provence à son royaume.

En cette époque instable, en proie à l'insécurité et à des luttes de pouvoir d'une grande violence, la diplomatie ne pouvait pas toujours empêcher une intervention militaire. Les alliances du roi, consolidées par les femmes de sa famille, ne garantissaient pas une loyauté absolue à l'égard de la cour ostrogothe de Ravenne. Dans l'Hispanie wisigothe, par exemple, le fils de Téodegonde finit par hériter du pouvoir, mais mourut assassiné en 531. Le royaume passa alors à Theudis, l'ancien écuyer de Théodoric. En Afrique du Nord, en dépit d'une garde personnelle de 500 Goths, Amalafrède ne put survivre à la mort de son époux. Elle mourut en prison et le nouveau roi des Vandales, Hildéric, veilla à éliminer tous ses protecteurs goths[255]. Et comme nous allons le voir, après la mort de son mari en 534, Amalaberge dut s'enfuir de Thuringe.

Pourtant, le réseau de relations qu'avait établi Théodoric avec de nombreuses parties de l'Ouest transalpin lui permit d'obtenir des informations utiles sur des régions lointaines. Les contacts diplomatiques et commerciaux, souvent complétés par l'activité d'espionnage, l'informaient sur les ambitions des autres souverains. Cette pratique s'inspirait de sa connaissance de l'empire d'Orient, où il avait été témoin de la valeur de ce genre de mesures et de l'importance d'offrir des cadeaux appropriés. Lorsque Clovis demanda un joueur de lyre ou de cithare, Théodoric consulta Boèce afin de savoir quel était le meilleur musicien à envoyer au roi franc pour divertir les convives de ses banquets[256]. Boèce lui procura aussi une horloge à eau et un cadran solaire pour Gondebaud, le roi des Burgondes[257]. Après la mort d'Eutharic en 522, Théodoric reçut des plaintes concernant l'administration wisigothe en Hispanie ; il ordonna donc à ses officiers civils restés sur place de protéger les pauvres de toute exploitation par les soldats des garnisons gothes[258]. Grâce à ses fonctionnaires en poste en Pannonie, en Istrie et en Dalmatie, il apprit que des pétitions leur avaient été adressées, comme celle d'un marchand de Salone se plaignant que l'évêque refusait de payer l'huile fournie pour ses lampes d'église.

L'évêque reçut l'injonction de payer. Une autre ambassade arriva de Dalmatie, et le jeune avocat Arator évoqua la souffrance des Dalmatiens devant la cour avec une telle éloquence qu'il laissa aux Ravennates une impression durable et fut engagé pour travailler dans l'administration romaine[259].

Un autre signe pondérable de l'importance de la cour de Théodoric est le nombre d'ambassades et d'évêques étrangers qui prirent le chemin de Ravenne. Épiphane de Pavie compta parmi les premiers ; il était venu plaider la cause de la Ligurie, région du nord-ouest de l'Italie dévastée par les attaques des Burgondes, et en 493, le roi réagit en l'envoyant en ambassade en Burgondie, accompagné d'un autre évêque catholique, Victor de Turin, avec la rançon exigée pour les prisonniers de guerre liguriens. Parmi les autres visiteurs des débuts se trouvait Laurent, évêque de Milan, qui envoya aussi son diacre Ennode à Ravenne, à plusieurs reprises, afin de défendre les intérêts de l'Église du Nord. En 513, Ennode fut promu évêque de Pavie et à ce titre, Théodoric le nomma membre de deux grandes ambassades envoyées à Constantinople pour mettre un terme au schisme acacien. Sa carrière illustre l'entêtement de Théodoric à recourir à des évêques catholiques pour certaines missions diplomatiques, attitude que le roi des Goths conservera pendant toute la durée de la confrontation sur la place des églises ariennes dans la capitale de l'empire d'Orient.

Théodoric comprit aussi l'importance des évêques qui desservaient la Provence et sa population catholique dominante, après qu'il eut pris cette région au royaume wisigoth de Toulouse. Lorsque les grands centres ecclésiastiques comme Arles et Carcassonne furent assiégés, il vint à leur secours et nomma le vieux général Libère préfet du prétoire pour la Gaule afin de rétablir l'autorité « romaine » (c'est-à-dire gothique). Toutefois, en 513, quand il eut vent des rumeurs selon lesquelles l'évêque d'Arles, Césaire, était en lien avec leurs ennemis burgondes, il le convoqua immédiatement à Ravenne. Lors de l'entrevue, cependant, les débats furent

menés dans le respect mutuel, eu égard à sa détermination à coopérer avec le clergé catholique. Tandis qu'il se trouvait à Ravenne, Césaire opéra deux guérisons miraculeuses et Théodoric lui offrit de nombreux présents. L'évêque se rendit ensuite à Rome où le pape Symmaque régla un litige entre les évêchés d'Arles et de Vienne et nomma Césaire vicaire apostolique pour le sud de la Gaule. Cette décision avait de quoi satisfaire à la fois l'évêque et Théodoric[260].

Cassiodore a consigné un large éventail de décisions prises par Théodoric en réponse à des appels venus de nombreuses régions différentes : de Rome, à propos du décès de l'un des membres de la faction verte ; de Siponto, où l'on accorda deux années d'exemption du paiement des contributions à quelques marchands, le temps que leurs affaires se rétablissent ; d'Arles, qui demandait du ravitaillement et des fonds pour restaurer les remparts et les tours ; de la Campanie et du Samnium, où quelques habitants se plaignaient d'être contraints de reprendre les dettes d'autres personnes ; de Gênes, au sujet de la reconstruction d'une synagogue ; et enfin d'un dénommé Anduit, un aveugle réduit en esclavage alors qu'un décret antérieur les avait déclarés libres, lui et sa famille. Entre 507 et 511, Théodoric demanda au Sénat de délimiter les marais de Decemnovium[*1], que traverse sur trente kilomètres la *via Appia*, au nord de Terracine, et que le patrice Decius avait promis de drainer. Cassiodore écrit :

> À la suite d'un long laisser-aller, une sorte de mer marécageuse s'y est installée, et un flot, déversant son déluge hostile sur les terrains cultivés, a rendu méconnaissables les terres pleines de charme, les hérissant de bocages […] il faut que […] soit signalée par des bornes fichées en terre la superficie occupée par les assauts débordants de la boue marécageuse. Ainsi la terre récupérée

profitera à son libérateur, lorsqu'il aura mené ses promesses à réalisation.

Une longue inscription gravée dans la pierre, à Terracine, témoigne du succès de l'opération, avec un hommage excessivement élogieux à Théodoric (*semper Augustus*) et une reconnaissance moins appuyée envers Decius, ex-préfet de la ville et du prétoire, consul et patrice, qui se voyait ainsi garantir le droit de posséder le terrain asséché[261].

Théodoric reçut aussi de nombreuses demandes d'aide consécutives à des catastrophes et souvent il exonéra de taxes les régions sinistrées. Au début du VI^e^ siècle, lorsqu'on signala une famine en Ligurie, il donna l'ordre d'y expédier des stocks de blé par bateau depuis Ravenne[262]. Et quand le navire fit naufrage, il ordonna à des marchands du centre et du sud de l'Italie d'aller vendre leurs produits en Gaule. Il renouvela les privilèges de Marseille, principal port d'accès à toute la région, et accorda à la ville des exemptions fiscales pour stimuler son activité commerciale[263]. Informé des pillages occasionnés lors du passage de l'armée gothe dans la région, il envoya de l'argent à l'évêque Sévère afin de le distribuer à ceux qui avaient subi des dommages. Outre le financement de constructions destinées à améliorer les fortifications, l'exploitation des terres et les transports, Théodoric insista sur la participation des gens du cru à l'assèchement des marais pour regagner des terres arables. Sa correspondance, fréquemment relevée par Cassiodore dans ses commentaires personnels, fait clairement ressortir ses efforts pour imposer la justice et prévenir une pauvreté excessive.

Dans une lettre adressée à Boèce sur le choix du meilleur citharède à envoyer à Clovis, Cassiodore évoque avec enthousiasme le plaisir que procure la musique, et le talent et l'habileté de l'interprète.

> Il transforme la nocivité de la mélancolie en plaisir, réveille de sa torpeur le paresseux qui somnole, redonne à l'insomniaque un sommeil salutaire, rappelle à la fermeté morale une chasteté corrompue par la luxure et guérit l'ennui de l'esprit, toujours ennemi des bonnes pensées […]. Chez les hommes, on y parvient par le biais d'une gamme pentatonique (à cinq tons, ou modes), chacun portant le nom de sa région d'origine.

Puis Cassiodore entreprend de donner à Boèce, le grand spécialiste de musicologie, un cours théorique sur les modes dorien, phrygien, éolien, iastien (ionien) et lydien. « C'est ainsi qu'Orphée put tenir sous son emprise des bêtes sauvages […] que les tritons tombèrent amoureux de la terre sèche, que Galatée, la néréide, joua sur un sol ferme […] que les ours quittèrent leurs chères forêts et les lions leur lit de roseaux. » Poursuivant ses allusions à la mythologie pour démontrer le pouvoir de la musique, il se lance dans une digression sur les mesures, la puissance des hymnes et la technique du pincement des cordes de la cithare creuse, qui résonnent et produisent d'harmonieuses vibrations avec une grande diversité de sons. Finalement, conclut-il, toujours à propos de Théodoric :

> Maintenant que j'ai eu le plaisir de cette digression – car je suis toujours heureux d'avoir une discussion savante avec des spécialistes – laissons à votre sagesse le soin de choisir le citharède le plus adapté, qui accomplira un exploit comme celui d'Orphée, dont les accents suaves apprivoisèrent le cœur des barbares […][264].

Théodoric et Constantinople

Dans une lettre abondamment citée, adressée à l'empereur Anastase vers 507-508, Théodoric décrit son royaume en ayant recours à l'expression traditionnelle de « République romaine ».

> Notre gouvernement est une imitation du vôtre, nous prenons pour modèle votre bon dessein ; nous sommes une copie de l'Empire unique et dans la mesure où nous suivons votre exemple, nous surpassons tous les autres peuples de l'univers […]. Nous pensons que vous ne souffrirez pas que devienne pérenne la discorde entre deux Républiques qui ont toujours formé un seul corps sous le gouvernement de leurs princes de jadis[265].

Plus tard, ce royaume romain indivis, *Romanum Regnum*, fut mis en contraste avec les deux *regna* qui le constituaient, unis non seulement par des liens d'amitié, mais aussi par le soutien qu'ils s'apportaient mutuellement. « Souhaitons qu'il n'y ait toujours, dans l'Empire romain, qu'une seule et même volonté, qu'une seule et même pensée. » Par ces formules de Cassiodore, soigneusement élaborées, Anastase était honoré du titre d'empereur et Théodoric se voyait accorder un statut presque similaire, celui de *princeps* de l'Occident. La même idée ressort d'une inscription romaine où Anastase et Théodoric sont tous deux traités de seigneurs, *domini*, même si les épithètes les plus honorifiques sont réservées au premier. Théodoric reconnaissait Constantinople comme la puissance supérieure du monde romain, source de l'autorité suprême, et il s'efforçait de maintenir une politique de coopération avec Anastase, seul dépositaire d'épithètes impériaux (et de rituels à mettre en correspondance) et nullement gêné de quelconques revendications du souverain goth en Occident.

Théodoric insista toutefois sur l'acceptation d'une grande variété de points de vue religieux au sein de cet empire unique. Comme il l'expliqua

dans une lettre aux évêques catholiques datée de 502, sa politique consistant à traiter tout le monde de manière également juste se fondait sur les Évangiles. Il trouvait tout à fait inique que les évêques à la fois « catholiques » et « de notre confession » fussent rejetés de leurs églises et privés de leurs terres pour des raisons de divergences doctrinales[266]. Son insistance à permettre à tous les chrétiens – et aux juifs – d'exprimer leur foi à leur façon peut avoir une résonance particulière pour nous aujourd'hui. Il ne s'agissait pas alors d'un principe de tolérance tel que nous l'entendons, mais d'une prise en compte de la présence minoritaire des Goths sur le territoire qu'ils avaient conquis. Pourtant, cette attitude marquait la différence entre le gouvernement de Théodoric et celui des autres rois ariens. Entre 457 et 487, Hunéric, le roi des Vandales, avait intensifié le caractère officiel de l'opposition aux catholiques d'Afrique, obligeant 302 évêques à partir en exil – 46 d'entre eux furent envoyés en Corse abattre du bois pour la Marine royale. Quatre-vingt-huit des exilés moururent et deux subirent le martyre. De même, en Hispanie, les souverains wisigoths persécutèrent les chrétiens non ariens et les communautés juives.

À l'inverse de cette persécution active, Théodoric permit aux catholiques ravennates de poursuivre l'édification de leurs églises à proximité des basiliques ariennes et de soutenir leur définition de la foi[267]. Sous son règne, l'évêque Pierre II (494-520) fit ajouter un baptistère à la basilique Petriana de Classe et construire une petite chapelle dédiée à saint André, décorée de marbre du Proconnèse qui « brillait d'un bel éclat[268] ». Il commença aussi les travaux de la chapelle Tricollis « construite avec beaucoup d'ingénuité », à l'intérieur du palais épiscopal. Ses successeurs Aurélien (521) et Ecclésius (522-532) poursuivirent l'ouvrage. Sur son propre domaine, avec l'aide du banquier Julianus, Ecclésius consacra une église à la Vierge, et sous la voûte de l'abside, il fit poser une immense mosaïque dorée représentant la mère de Dieu et l'Enfant avec l'ange Gabriel, comme l'indiquent les vers métriques inscrits au-dessous[269].

Théodoric envoyait également les évêques catholiques de son royaume en mission diplomatique lorsqu'il estimait que leur allégeance pouvait contribuer à une issue positive. Comme nous l'avons vu, c'est ainsi qu'Épiphane de Pavie fut dépêché en Burgondie pour obtenir la libération de prisonniers, et que son successeur Ennode participa à plusieurs ambassades pour le roi. En 525, Ecclésius de Ravenne accompagna le pape Jean à Constantinople pour empêcher la fermeture des églises ariennes et, à son retour, il dessina les plans très ambitieux de la basilique Saint-Vital, qui finirait par entrer en concurrence avec l'imposante basilique dorée de Théodoric.

Théodoric et les juifs

Parce que Théodoric était conscient de la nécessité d'accepter les désaccords théologiques tout en s'efforçant de favoriser une unité sociale qui serait à même de les vaincre, il éleva à un degré étonnant sa tolérance à l'égard des communautés juives. Contrairement aux régions orientales et occidentales de l'Empire où, souvent, des mesures punitives étaient prises à leur encontre, les sujets juifs de Théodoric avaient le droit de pratiquer leur religion. Entre 507 et 511, lorsque Cassiodore écrivit à ceux de Gênes, au nom du roi, que « la foi ne peut pas être obtenue par la contrainte, car personne ne saurait être forcé de croire s'il ne le veut pas », il décréta là un principe très important[270]. En permettant un tel comportement, qui le distinguait des exemples d'intolérance courants au Ve et au VIe siècle, Théodoric établissait un précédent qui serait abondamment cité par les réformateurs des siècles suivants. Il défendait aux juifs d'agrandir leur synagogue, mais les autorisait à en refaire la toiture[271].

La présence de juifs à Ravenne est confirmée par la découverte des restes d'une amphore aujourd'hui conservée au Musée archéologique, dont

le col porte une inscription en hébreu : *shalom* (paix) ainsi que par la conversion ultérieure d'au moins une synagogue[272]. Malgré la tolérance de Théodoric, les communautés juives ravennates et romaines subissaient des agressions régulières. En 519-520, alors que le roi des Goths se trouvait à Vérone après avoir laissé son gendre Eutharic aux commandes dans la capitale, la population locale incendia des synagogues. Eutharic appuya l'appel de juifs au roi, qui ordonna à l'évêque Pierre et au premier membre du conseil de Ravenne de s'occuper de la reconstruction en faisant appel à la main-d'œuvre de la région[273]. Le contraste avec des attaques similaires de propriétés juives dans l'empire d'Orient est saisissant. Lorsque les moines de Callinique, grand centre marchand de l'Orient, détruisirent la synagogue locale, l'empereur de Constantinople se rangea du côté de l'évêque, lequel refusa toute aide au financement de sa reconstruction[274]. Et les juifs de Gênes reconnurent que le gouvernement de Théodoric établissait un lien entre les différentes communautés d'une seule et même société ; à Naples, la communauté juive demeura loyale à la cause gothe lorsqu'elle dut faire face aux troupes impériales dans les années 530.

Bien que, selon Priscien, des « hordes » de réfugiés aient fui le royaume de Théodoric pour Constantinople et qu'un témoin oculaire, Dominic ou Domenicus, ait rejoint la capitale de l'empire d'Orient pour échapper au « tyran », le roi semble avoir été généralement apprécié des Italo-Romains[275]. Ce jugement favorable est certainement dû en partie à son attachement à la justice et à l'efficacité, mais sa diplomatie y est sans doute aussi pour quelque chose. Théodoric avait de fidèles ambassadeurs, comme Sénarius qui participa à vingt-cinq missions, à Constantinople, en Hispanie, en Gaule et en Afrique et, grâce à eux, il ne perdit jamais le contact avec le monde méditerranéen. Suivant les traditions impériales constantinopolitaines, le roi trouvait plus intéressant de négocier la paix que de risquer la guerre ; il organisait ses relations internationales avec soin et les cultivait par l'envoi de cadeaux impressionnants. Déployant la même

maîtrise du genre épistolaire que Cassiodore, il flattait ses correspondants, ne tarissait pas d'éloges sur leur coopération, comme dans l'une de ses épîtres au roi des Warnes, où il remerciait le souverain pour ses épées, si affûtées qu'elles semblaient « sorties des forges de Vulcain […]. Puisse la Providence nous apporter l'harmonie et souhaitons que, en maintenant ces rapports empreints de convivialité, nous puissions unir nos cœurs et, en montrant le souci que nous avons les uns des autres, être liés par des obligations mutuelles[276] ». Cette diplomatie de haut vol reflétait les années passées comme otage dans la capitale de l'empire d'Orient, où l'accueil et le traitement réservés aux émissaires étrangers avaient constitué l'une des cérémonies les plus impressionnantes de la cour et où l'habileté diplomatique se transmettait de génération en génération au sein d'un corps d'ambassadeurs professionnels.

CHAPITRE 12

Théodoric le législateur

Soixante-dix ans après que Galla Placidia eut assuré la régence, et plus de quarante ans après la décision désastreuse de Valentinien III de quitter Ravenne, Théodoric prit le contrôle de la ville qui continua d'incarner l'héritage impérial. Pour consolider l'amalgame entre les populations romaines et non romaines amorcé par Odoacre, le roi des Ostrogoths promulgua un nouveau code juridique, l'Édit, texte court probablement publié à Rome en 500.

Après les deux sacs de Rome, par les Goths et les Vandales (en 410 et en 455), les ravages causés par les troupes de Ricimer en 472 et la perte de la réserve de blé africain après 439, la population de l'*Urbs*, comme sa superficie, s'était trouvée considérablement réduite. Vers la fin du v^e^ siècle, elle était tombée à 500 000 âmes, soit plus encore que les autres villes italiennes et cependant en constante diminution[277]. À l'arrivée de Théodoric et des Goths, Ravenne comptait peut-être 10 000 habitants, et ce nombre augmenta rapidement avec la formation du nouveau gouvernement. La cité attira des Italo-Romains de la région comme des non-Romains, cherchant du travail dans la ville dominée par ce personnage qui avait le titre honorifique de patrice et apportait à Ravenne sa connaissance personnelle de la cour d'Orient. En revanche, à Rome, la tendance démographique était à la baisse, à l'exode, dans la mesure où quelques-unes des plus anciennes

familles aristocratiques prirent le chemin de Constantinople pour rejoindre le nouveau sénat, et que des modes de vie chastes et ascétiques rompirent la priorité accordée à la continuité de la famille. Malgré la perte de leurs propriétés dans les provinces occidentales de l'Empire, surtout en Afrique du Nord, les sénateurs étaient toujours les plus riches, mais les chrétiens devenant dominants, leurs ressources commencèrent à se raréfier : les évêques romains, de plus en plus souvent issus des cercles aristocratiques, faisaient don de la plus grande partie de leurs biens à l'Église.

« Rome » était toujours bien plus qu'une simple ville, en dépit du fait que pendant plus de deux cents ans le statut de capitale était passé à Milan, puis à Ravenne. C'était un terme autant qu'un lieu à proprement parler. L'*Urbs* demeurait le site d'un héritage impérial prestigieux, datant surtout de l'ère préchrétienne, et les empereurs y célébraient toujours des triomphes lors de leurs visites officielles. Les membres du Sénat – du moins ce qu'il en restait – continuaient de se réunir à la curie sur le Forum, maintenant le calendrier des festivités associées à la ville, telles que l'anniversaire de sa fondation. Outre la nomination d'un préfet pour l'administration de Rome, il leur incombait de proposer des noms pour des consuls – toujours marqueurs de l'année calendaire – que le roi présentait à Constantinople pour approbation. En même temps, les évêques de la ville commençaient à ajouter au terme « romain » un nouvel attribut ecclésiastique. Héritiers de saint Pierre, ces chefs de l'Église de Rome revendiquaient la supériorité de leur statut et de leur autorité sur tous les évêques occidentaux, en matière de gestion des recours, de résolution des litiges et de tenue de conciles publiant les décisions juridiquement contraignantes sous forme de bulles ou de canons ecclésiastiques. Leur définition de la doctrine théologique s'appliquait avec force de loi contre les opposants, qui se voyaient taxés de schismatiques ou d'hérétiques. Ainsi, la foi catholique « correcte » devint-elle synonyme de romaine[278].

Théodoric et Rome

Dans ses relations avec l'ancienne capitale, Théodoric avait pour contrainte de servir ces deux forces : le Sénat et l'Église. Conscient du pouvoir des grandes familles, il entreprit de gagner leur soutien, incitant les sénateurs à poursuivre le traditionnel financement des divertissements populaires (courses de chars, représentations théâtrales et exhibitions de fauves à défaut d'organiser de réels combats), ce qui entraîna la ruine d'au moins l'un d'entre eux, Astérius, en 494 :

> J'ai fourni des bannières pour le cirque et fait monter une scène temporaire sur la *spina* [le mur au milieu de l'hippodrome], pour que Rome puisse continuer ses réjouissances et organiser des jeux, courses et toutes sortes de spectacles de fauves […]. Ainsi les jeux préservent-ils mes dépenses et cette seule journée qui vit se dérouler trois spectacles se perpétuera et donnera à Astérius un bel avenir, Astérius qui dépensa tout ce qu'il avait gagné en tant que consul[279].

Certains Pères de l'Église comme saint Jean Chrysostome et saint Augustin avaient cependant exprimé leur forte désapprobation des courses de chars traditionnelles, associant les jeux du cirque à l'enthousiasme frénétique et à la conduite immorale de nombreux spectateurs, hommes et femmes confondus[280]. Tout à fait conscient de cet état de fait, Théodoric était prudent dans sa correspondance avec les chefs de l'Église romaine. Il était aussi en faveur du maintien d'un niveau d'instruction élevé à Rome et encourageait les sénateurs à soutenir cette tradition. Pour leur part, ces deniers avaient besoin de la protection de Théodoric, qui reprenait les commandes d'un empire d'Occident en pleine désintégration. Sans lui, ils ne pouvaient ni défendre ni entretenir les murs, aqueducs et moulins de la ville. Si les chapitres du *Liber pontificalis* traitant du début du VI^e^ siècle ont

été écrits vers 535, après la mort de Théodoric, ils ne font aucune référence à sa foi arienne avant la dernière année de son règne (525-526)[281]. Dans les *Vies* des sept évêques de Rome qui se sont succédé entre 492 et 530, la formulation de la datation des événements est tout à fait neutre : « à l'époque du roi Théodoric et de l'empereur Zénon [ou Anastase] ». Théodoric ne semble pas avoir été perçu comme un hérétique et n'en a pas été accusé. Pourtant, identifier les Goths comme un peuple différent ayant rédigé les Saintes Écritures dans sa propre langue revenait à faire de Théodoric le chef de l'Église arienne. Le roi des Goths ne voulait pas abandonner cette identification fondamentale de son peuple, mais son ambition de créer un royaume goth au sein de l'Empire impliquait de subordonner les divergences religieuses à la sphère élargie de la civilisation romaine. Tout en demeurant fidèle aux définitions ariennes de la foi, il put utiliser sa position extérieure à la communauté catholique pour imposer une autorité inattendue sur les questions théologiques, et en tant que puissance laïque exerçant sa suprématie sur la région, il fut invité à servir d'arbitre dans les élections ecclésiastiques controversées.

Le sens de l'équité qui faisait la réputation de Théodoric fut mis en évidence en 498, lorsqu'on lui demanda son arbitrage dans une querelle entre deux prétendants au Saint-Siège. L'affaire éclata après l'élection, le même jour en simultané, de deux candidats, creusant un fossé entre le clergé et le Sénat. Les parties rivales cherchèrent à résoudre le conflit en se rendant à Ravenne pour solliciter le jugement du roi. La décision d'en appeler à un souverain connu pour son arianisme reflète certainement une confiance dans sa capacité à juger équitablement de ce qui était au fond une affaire entre catholiques. Et il semble que Théodoric ait trouvé une solution : « Il prit la bonne décision », peut-on lire dans les archives de la papauté, à savoir que le premier candidat élu, par le parti le plus important, devait emporter le pontificat[282]. En l'occurrence, ce fut Symmaque, diacre de l'Église romaine, opposé à Laurent l'antipape qui se laissa convaincre

d'accepter le diocèse de Nuceria (Nocera)[283]. Symmaque convoqua ensuite un synode en vue d'établir des règles pour l'élection du pape – un bel exemple d'inventivité en ces premiers temps de la chrétienté.

La visite à Rome

Conséquence du succès de son intervention, en l'an 500, Théodoric se rendit à Rome pour une visite officielle, son seul long séjour dans l'ancienne capitale. Selon la chronique d'Anonyme de Valois, il s'agissait de la célébration de ses *tricennalia*, le trentième anniversaire de son accession au pouvoir (pour imiter celui de Constantin en 335 ?). Peut-être aussi était-ce une façon de marquer ses dix ans de règne en Italie (*decennalia*), moment opportun pour une démonstration outrancière de largesses de style impérial – courses de chars et jeux au Circus Maximus, ainsi que distribution de blé et de vin. Avant son entrée officielle dans la ville, Théodoric alla vénérer saint Pierre « comme s'il était catholique », probablement dans la basilique située à l'extérieur des murs nord-ouest de la ville[284]. Ensuite eut lieu la cérémonie de bienvenue avec Symmaque, le pontife récemment élu, le Sénat au complet et le peuple, qui l'escortèrent lors de son entrée dans l'*Urbs*. Il se rendit au Sénat puis s'adressa à la foule au lieu-dit À la palme, un endroit du Forum situé entre le Sénat et l'arc de Septime Sévère. « Il conduisit publiquement un triomphe à l'occasion de ses tricennales (*tricennalia*), entra au palais et offrit aux Romains des jeux du cirque » – manifestations typiques de celles d'une *adventus*[285], visite officielle de l'empereur dans l'ancien cœur de l'Empire, comme celle de Constance II en 357. Très rares étaient ceux qui avaient été vus à Rome depuis cette année-là.

La connaissance qu'avait Théodoric des traditions impériales se traduisit immédiatement dans ses actes. Depuis l'ancienne résidence des

empereurs sur le mont Palatin, il annonça qu'il organiserait chaque année une distribution de blé pour la plèbe (fonction qui, normalement, revenait au Sénat) et qu'il utiliserait l'argent des impôts pour la restauration – ô combien nécessaire – des murs de la ville et la réparation des édifices publics, y compris certaines parties du grand palais[286]. Comme tous les empereurs, il fit pleuvoir les honneurs sur les sénateurs et nomma des fonctionnaires à de nouveaux postes. Il conclut aussi une grande alliance avec le royaume vandale d'Afrique du Nord en promettant de donner en mariage au roi Thrasamund sa sœur Amalafrède. Le départ de la princesse pour Carthage fut certainement l'occasion de nouvelles et fastueuses célébrations : elle était accompagnée d'une garde officielle d'un millier de Goths issus de la noblesse et de cinq cents guerriers. De plus, Théodoric lui ayant donné en dot le cap Lilybée, au nord-ouest de la Sicile, elle devint reine à part entière, avec ses propres ressources financières.

Le code juridique de Théodoric

Théodoric ne s'est jamais permis de publier des lois, ce que seul l'empereur pouvait faire, mais il rédigea de nombreux édits et réglementations s'inspirant fortement des lois romaines et dès ses toutes premières années de règne, il adopta un système juridique de style romain qui tenait compte des traditions des Goths. Lorsqu'il recevait des demandes en appel, comme celle émanant d'une Romaine dépossédée de ses biens par un haut fonctionnaire, la sévérité du châtiment infligé au responsable et son insistance sur la nécessité de respecter les lois donnaient le ton de son administration : aucune corruption ne serait tolérée, et l'achat de charges, l'abus de privilèges ou les malversations étaient tous proscrits. Cette attitude ressort clairement d'une lettre datée de l'an 510 à peu près, que Cassiodore écrivit au nom du roi à l'adresse de deux fonctionnaires (l'un

Romain et l'autre Goth), nommés pour régler les litiges concernant l'occupation forcée des domaines romains par les barbares : « Vous qui avez entrepris de faire respecter la loi par le peuple devriez conserver et cultiver la justice. Car un homme censé ramener les autres dans le giron de l'État de droit ne doit pas avoir commis de torts[287]… » Les idéaux consignés plus tard par Cassiodore étaient manifestement bien ancrés, que l'administration les respectât ou non. Comme nous le verrons d'après son code juridique, le roi consacra une grande énergie à la mise en place d'une justice accessible et efficace.

Théodoric savait aussi que par tradition les empereurs prononçaient leurs décrets à Rome et les inscrivaient ensuite dans la pierre. Ainsi, durant le semestre qu'il y passa en l'an 500, à célébrer son rôle de *princeps*, roi des Goths et des Romains, promulgua-t-il un code juridique sommaire, l'*Edictum Theoderici*. Ce texte, d'une très grande importance, réunit les deux législations – gothe et romaine – en des règles de droit conjointes, préparées à Ravenne, officiellement promulguées à Rome puis gravées dans la pierre pour être exposées dans les lieux publics[288]. L'Édit était conçu pour assurer la paix et l'ordre au sein du nouvel État dont Théodoric était le souverain, en instaurant une seule législation pour tous – une *jus commune* aux Goths et aux Romains.

> Ayant sous les yeux les cas les plus fréquents, pour les définir nous avons ordonné de publier le présent édit ; de manière à ce que, sauf le *respect* dû au droit romain et une fois fixée l'obligation du *respect des lois* pour tous, barbares et Romains sachent ce qu'ils doivent faire[289].

Si les juges ne pouvaient pas appliquer la réglementation tirée des lois récentes et des codes romains antérieurs, ils devaient en référer immédiatement au roi. De cette façon, Théodoric espérait empêcher les

puissants propriétaires terriens (romains et goths), et peut-être aussi les chefs militaires, de tenter d'influencer les juges et de les corrompre.

Les dix premiers articles sont consacrés à l'activité des juges, qui à cette époque étaient pris parmi tous les détenteurs de l'autorité, et de ce fait n'avaient souvent aucune expertise juridique. Ils ne constituaient pas une catégorie professionnelle à part entière[290]. Afin d'améliorer la situation, Théodoric nomma des comtes goths pour présider les tribunaux lors des litiges entre Goths, et d'autres, romains, pour les affaires impliquant des Italo-Romains de la région, et il ordonna l'application de la loi suivant le modèle romain. Dans les cas de figure problématiques, où étaient en conflit des représentants des deux communautés au-delà des barrières ethniques, les deux autorités devaient coopérer pour trouver une solution. Il insista : les juges en tournée annuelle ne devaient pas être une charge pour les petites villes de province où ils se rendaient, mais leur apporter un bénéfice, au contraire, et les indemnités demandées pour leur déplacement ne devaient pas excéder trois journées[291]. Pour les affaires dont il s'occupait lui-même, Théodoric insistait sur l'idéal d'une justice commune aux deux peuples avec traitement approprié, que l'Édit avait pour but d'inculquer. Lorsque se présenta le cas d'un homme ayant frappé son frère au point de le blesser grièvement, le roi des Goths recommanda de l'exiler loin de sa province, une telle haine fratricide le rendant indigne de la compagnie de ses concitoyens[292].

Comme tous les autres codes juridiques « barbares », l'Édit est inspiré du Code théodosien (*Codex Theodosianus*), source majeure, et aborde un grand nombre de conflits, ayant trait bien souvent au traitement des esclaves, à l'arrangement et la dissolution des mariages, à l'application des dispositions testamentaires, ou au châtiment réservé aux voleurs de bétail et aux brigands, à la peine pour occupation illégale de propriété, à l'usage de la torture. Composé de 154 articles, il souligne l'importance de la bonne conduite chez les fonctionnaires – qu'ils soient chargés des poids et

mesures ou des recettes fiscales. Le texte est rédigé dans le langage clair et sans fioritures des juristes, avocats et spécialistes du droit comme les questeurs (*quaestores*), certainement responsables de la sélection et de l'adaptation du précédent romain au nouveau code[293]. L'Édit laissait aux juifs leurs privilèges et leurs querelles devaient être arbitrées par « ceux qui enseignent leur religion » (article 143). Il fixait les peines encourues par ceux qui enterraient les morts dans l'enceinte de l'*Urbs* (article 111) – ces deux articles étant repris de la loi romaine – ou par les auteurs de fraudes, y compris la contrefaçon et le rognage des pièces d'or (article 90). L'article 113 stipule que « si un curiale condamné laisse des fils, ils prendront tous ses biens ; s'il n'a pas de fils, ils iront à la curie, excepté en cas de condamnation pour crime de lèse-majesté, auquel cas ils ne seront même pas dévolus aux enfants ». Sur la protection des femmes par rapport au viol, les articles 17 à 22 reprennent le Code théodosien, notamment la clause concernant la dénonciation, auprès de la cour, par un esclave, de la dissimulation d'une plainte pour enlèvement (*raptus*) impliquant ses maîtres, laquelle entraînait son affranchissement. L'article 23 est une nouveauté se rapportant aux personnes qui décèdent *ab intestat* : l'héritage va au plus proche des agnats et cognats mais les droits des enfants et petits-enfants sont préservés. Ces préoccupations ont leur parallèle dans d'autres codes juridiques, y compris dans le court *Ecloga* (morceaux choisis) de Léon III et de son fils Constantin V en 741 dans la moitié orientale de l'Empire[294].

En s'arrogeant ce rôle impérial, Théodoric se servait de la position historique et de l'autorité religieuse de Rome pour augmenter l'impact et la légitimité de son code. Après quoi, il quitta la ville pour ne jamais y revenir et regagna Ravenne, d'où pendant un autre quart de siècle il imposa sa loi. La solution qu'il avait trouvée au moment des élections pontificales controversées de 498 fut de courte durée. En 502, deux sénateurs, Festus et Probinus, accusèrent Symmaque de nombreux crimes, puis rappelèrent son

rival, Laurent, et demandèrent à Théodoric de nommer un visiteur, une figure neutre ayant autorité pour enquêter au sein du Siège apostolique. On connaissait des précédents à cette procédure : l'empereur Honorius y avait eu recours pour remédier à une querelle en 419[295]. Symmaque refusa toutefois de reconnaître au visiteur (Pierre, évêque d'Altino) le droit de s'immiscer dans les affaires papales et la querelle engendra une telle violence dans les rues de Rome que Théodoric dut envoyer trois *saiones* goths, Gudila, Bédulph et Arigern, afin de rétablir l'ordre. Le roi insista pour que les évêques eux-mêmes décident qui serait leur souverain pontife, et Symmaque fut finalement confirmé dans sa position au Saint-Siège par un synode tenu en 502 (avec l'assistance de deux consuls). Cent trois évêques signèrent le décret, avec à leur tête Laurent de Milan et Pierre de Ravenne[296].

Le schisme acacien

Longtemps avant l'arrivée de Théodoric en Italie, une rupture intervint entre les sièges épiscopaux de Constantinople et de Rome, qui compliqua les relations du souverain avec l'un comme avec l'autre. Cette brouille était liée au problème irrésolu de la double nature du Christ, humaine et divine, débattu lors du concile de Chalcédoine en 451, et que l'empereur Zénon avait en vain tenté de résoudre dans un compromis formulé en 482 par le patriarche Acace de Constantinople, l'Hénotique (édit d'Union). Cet édit fut cependant jugé trop proche des croyances des miaphysites sur l'union des deux natures en une seule et, deux ans plus tard, le pape Félix III le condamna, avec le soutien des évêques réunis en synode à Rome, considérant qu'il trahissait la définition dyophysite du concile de Chalcédoine, à savoir deux natures distinctes ayant la même essence. En conséquence, les papes romains refusèrent d'inclure les patriarches de

Constantinople dans leurs prières quotidiennes ou de communier ensemble, et les Orientaux réagirent de la même façon. Pierre, évêque catholique de Ravenne, fut l'un des personnages les plus proéminents de l'Église à soutenir le pape Félix et à maintenir le schisme, qui persista encore longtemps après la mort d'Acace en 489[297].

Lorsque Hormisdas fut élu pape en 514, il redoubla d'efforts pour y mettre fin et sollicita par trois fois les conseils de Théodoric. La première fois, le roi recommanda de prendre pour négociateur l'évêque Ennode de Pavie, lequel dirigea ensuite deux missions à Constantinople, qui n'aboutirent à rien. Ce fut seulement après la mort de l'empereur Anastase et l'accession au trône de Justin I^{er}, en 518, que ce dernier put révoquer l'Hénotique (le 28 mars 519). Selon le *Liber pontificalis*, le pape Hormisdas consulta également Théodoric à propos de la délégation envoyée à Constantinople pour célébrer l'événement. Plus tard, il se déplaça jusqu'à Ravenne pour lui demander son avis sur le rétablissement dans leurs fonctions des évêques opposés au schisme, conscient que cela impliquerait de révoquer ceux qui l'avaient approuvé. Avec l'accord de Théodoric, il rédigea ensuite un document ordonnant le retrait de l'Hénotique ainsi que le pardon et la réintégration de tous ses opposants, et l'envoya à l'empereur Justin avec son sceau et sa signature[298]. L'unité de l'Église catholique était rétablie et l'autorité du concile de Chalcédoine avalisée. Alors que le roi des Goths n'avait pas pris parti dans la querelle, son envergure politique lui permettait une fois de plus de s'élever au-dessus des dissensions doctrinales : ses sujets catholiques le consultaient et suivaient ses conseils.

Le séjour de Théodoric à Rome en 500 avait confirmé son appréciation respectueuse de l'Église catholique et du Sénat, et en retour son gouvernement obtenait leur soutien sur des questions diplomatiques. Il semble toutefois que les fonctionnaires attachés à la cour de Ravenne, comme Cassiodore, adoptèrent une attitude différente de celle de certaines des plus vieilles familles aristocratiques du Sénat, installées à Rome. La

tendance de Théodoric à se détourner de ces familles de sang bleu très liées à Rome devint particulièrement manifeste dans les années 510, lorsqu'il commença à prendre à la cour des hommes nouveaux (*novi homines*), souvent des sénateurs de Ligurie et du nord de l'Italie[299]. Cette scission entre les anciens et les moins en vue des aristocrates romains a peut-être contribué à l'accumulation des charges qui ont mené à l'arrestation et à la mort de Boèce et de son beau-père Symmaque, brillant sénateur romain, bien que la provocation réelle et immédiate fût la menace visant le culte arien de Constantinople.

Le culte arien de Constantinople

En 522-523, Justin, l'empereur d'Orient, commença à restreindre les célébrations des chrétiens ariens de Constantinople, symptôme d'une intolérance beaucoup plus grande qui aboutirait un peu plus tard à la persécution des minorités religieuses. La fermeture ou la confiscation des églises ariennes d'Orient, de toute évidence une agression à l'égard des coreligionnaires ariens de Théodoric, portèrent gravement atteinte à ses relations politiques généralement cordiales avec la cour impériale. Le *Liber pontificalis* donne un récit assez clair de cette évolution :

> L'empereur orthodoxe Justin I[er] […] voulait chasser les hérétiques : chrétien fervent, il échafauda un plan visant à confisquer les églises ariennes au bénéfice du culte catholique. C'est pourquoi lorsque Théodoric, le roi hérétique, l'apprit, il devint enragé et voulut passer toute l'Italie au fil de l'épée[300].

Du point de vue de Théodoric, Justin et son jeune neveu, Justinien, qui se préparait déjà à endosser la fonction d'empereur, enfreignaient l'accord conclu avec Zénon et Anastase, selon lequel le roi des Goths prenait la direction de l'Empire romain d'Occident – accord qui impliquait le respect des différences entre chrétiens ariens et catholiques. C'est pourquoi Théodoric réagit immédiatement, et avec une telle vivacité, sans doute exacerbée par les rumeurs sur la participation de certains sénateurs romains à un complot avec l'empereur à Constantinople pour remplacer son gouvernement par l'autorité directe de la capitale de l'Orient. Les opposants à Théodoric virent dans ce soutien que Rome apportait à des mesures hostiles à la pratique du culte arien une occasion d'en tirer un bénéfice politique. Le roi envoya donc une ambassade avec pour mission d'enquêter, et il obligea le pape Jean, l'évêque Ecclésius de Ravenne et plusieurs sénateurs à en faire partie.

À la cour du roi, Cyprianus, *referendarius* (référendaire, c'est-à-dire officier de justice), accusa publiquement Albinus, sénateur, consul et ambassadeur de Théodoric, de communiquer avec des alliés de Constantinople pour tenter de mettre à la tête de l'empire d'Occident un empereur nommé par la capitale d'Orient. En entendant cela, Boèce protesta énergiquement : « Le rapport de Cyprianus est faux, et si Albinus est coupable, tous les sénateurs, y compris moi-même, le sommes également. Mais cela est faux, Seigneur Roi[301]. » Cette déclaration de solidarité par Boèce et le Sénat avec Albinus n'eut pas l'effet escompté et, loin d'être rassuré, Théodoric insista pour voir la preuve de ce qu'avançait Cyprianus. Les lettres qu'on lui transmit – des faux – révélaient qu'Albinus et ses comparses avaient l'intention de restaurer la liberté romaine (*libertas romana*), c'est-à-dire de renverser le royaume des Goths. Suggérer que Constantinople pouvait de nouveau gouverner Ravenne étant pure abomination pour lui, Théodoric ordonna l'arrestation d'Albinus et de Boèce. Les tensions furent encore exacerbées par l'échec de son ambassade,

qui ne parvint pas à obtenir la liberté de culte pour les chrétiens ariens de la capitale d'Orient. À son retour, Théodoric donna l'ordre d'incarcérer ses membres romains et le pape Jean mourut en prison à Ravenne[302]. Comme Boèce avait dédié certaines parties de son *Opuscule sacré* à Jean, diacre romain avant d'être élu pape, Théodoric a peut-être nourri une hostilité encore plus forte à l'égard du philosophe, qu'il avait si chaleureusement soutenu[303].

La Consolation de Philosophie

En attendant d'être jugé, Boèce composa sa célèbre *Consolation de Philosophie*, texte à l'influence extraordinaire au cours des siècles suivants. Il y décrivait comment l'avait inspiré la philosophie, apparue sous la forme d'une dame venue l'encourager dans son analyse de ce qui fait une belle vie. Pour Platon, le gouvernement devait être aux mains des sages, afin d'empêcher les méchants d'exercer leur autorité sur les bons, raison pour laquelle Boèce accepta des responsabilités au service de Théodoric. Dans la *Consolation*, le poète insistait sur son amour de la justice, qui le poussait à défendre ceux qui souffraient déjà beaucoup de l'augmentation des impôts, et il justifiait son propre rôle dans la défense d'Albinus. Il s'étendait ensuite sur son amour de la philosophie qui ressortait déjà de son intention de traduire les œuvres de Platon et d'Aristote en latin. Bien que Théodoric semble avoir apprécié l'étendue remarquable du savoir de Boèce, qui avait rendu accessible en latin tant de textes grecs essentiels, en sciences, en mathématiques, en philosophie et en musique, il considérait les actes de trahison (même non avérés) comme trop dangereux pour rester impunis. Il ordonna de juger le philosophe *in absentia* et convoqua le préfet de la ville de Rome à Pavie afin qu'il se prononce. Boèce fut condamné à mort, sans appel, alors même que tous les sénateurs accusés de crimes graves avaient

le droit d'être jugés par leurs pairs. En outre, les témoins à charge, qui ne firent l'objet d'aucune enquête, ont très bien pu avoir été subornés.

À la suite de l'arrestation de Boèce, son beau-père Symmaque, éminent sénateur plutôt âgé qui s'était élevé pour prendre sa défense, fut accusé de trahison lui aussi, puis assassiné un peu plus tard. Cette insulte supplémentaire à la famille Symmaque donne à penser que Théodoric s'était laissé convaincre de l'existence d'un complot fomenté par des Romains de haut rang pour saper son autorité. Sachant l'empereur Justin prêt à fermer les églises ariennes de Constantinople ou à les consacrer au culte catholique, Théodoric réagit en imposant une punition comparable aux adeptes de « l'autre religion » sur son territoire. C'était une interprétation gothique d'une menace romaine et catholique exécutée avec ce même caractère impitoyable que Théodoric adolescent avait constaté dans l'Empire.

Réagissant avec violence au meurtre de son époux, la veuve de Boèce, Rusticiana, ordonna que l'on détruisît toutes les statues de Théodoric à Rome, ce qui faillit, un peu plus tard, lui coûter la vie à elle aussi[304].

Au sein de la cour de Ravenne, la réaction fut plutôt minime. Dans la mesure où, apparemment, Cassiodore ne fit rien pour défendre Boèce et Symmaque et ne dénonça même pas l'arbitraire de ces meurtres, il fut associé à la culpabilité de Théodoric. Sa loyauté à l'égard du roi balaya tous les scrupules qu'il pouvait avoir en succédant à Boèce comme *magister officiorum*, charge qu'il conserva pendant encore quatorze ans après la mort de Théodoric. Il semble que personne n'ait défendu le philosophe et son beau-père quand ils furent menacés de mort. Plus tard, des chroniqueurs insistèrent sur le caractère injuste et injustifié de ces deux exécutions, accentuant encore la notion de souverain « barbare », non civilisé et violent[305].

La responsabilité de Théodoric dans la mort de Boèce a préoccupé beaucoup d'historiens modernes soucieux de trouver l'équilibre entre ce

qui, dans son gouvernement et dans toute l'histoire de la moitié occidentale de l'Empire romain lors de son occupation par des forces non romaines, relevait du « barbare » (gothique) et du « civilisé » (romain). Une interprétation récente donne le scénario d'un type de rébellion inhabituel : Boèce aurait voulu remplacer Théodoric afin de réaffirmer l'idéal platonicien d'un roi-philosophe. Une autre offre une hypothèse plus convaincante, arguant que la mort d'Eutharic, gendre du souverain, aurait donné lieu à une crise de succession que Théodoric aurait été incapable de résoudre[306]. Par-dessus tout, comme nous l'avons vu, la persécution des ariens de Constantinople, en menaçant Théodoric, déclencha le processus qui mena à la mort de Boèce. Néanmoins, l'arrestation et l'assassinat du philosophe et de son beau-père contrastent avec l'insistance du souverain sur le respect de la loi. Si le traitement réservé aux deux sénateurs avait été conforme à ce qui se pratiquait chez les Romains, sa réputation de législateur aurait pu n'être pas ternie ; mais au contraire, cela a marqué l'ensemble de son règne et continue à opacifier le jugement porté sur l'Édit, lequel établissait un cadre juridique pour une cohabitation pacifique entre les Italo-Romains et les populations gothes du VI^e^ siècle.

CHAPITRE 13

Amalasonte et l'héritage de Théodoric

À sa mort en 526, à l'âge avancé de 70 ans, Théodoric totalisait trente-trois ans de règne à Ravenne. Une telle longévité était inhabituelle, tout comme la tombe très particulière qu'il avait commandée avant sa mort. Alors que le matériau de construction utilisé à Ravenne, comme dans la plupart des cités romaines, était la brique locale (comme elle l'est encore aujourd'hui), le souverain se fit expédier de la pierre blanche d'Istrie pour son mausolée. Cet édifice spectaculaire à deux niveaux est le seul grand monument de Ravenne entièrement construit dans ce type de marbre, visible à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, avec un dôme constitué d'un énorme monolithe. Sous ce toit incroyablement lourd, qui repose sur de vastes soubassements et dont la construction requit un talent considérable, fut installée la dépouille du roi, probablement à l'intérieur du grand sarcophage de porphyre qui se trouve de nos jours au niveau supérieur[307]. Bien qu'aucun document ne relate les rites funéraires de l'époque, la cérémonie a certainement été accompagnée d'un cortège très solennel depuis le palais jusqu'au mausolée, avec, en tête, le jeune petit-fils de Théodoric, Athalaric, sa fille Amalasonte, les prêtres de la cathédrale arienne et les chefs militaires goths suivis de toute la cour et des habitants de la ville.

En commandant ce mausolée d'un style particulier, Théodoric emboîtait le pas des empereurs romains du IVe siècle, dont les tombeaux étaient des édifices circulaires surmontés d'un dôme. Il avait vu le mausolée de Constance à Rome, celui de Dioclétien dans le palais impérial de Split, et ceux des empereurs d'Orient dans l'église des Saints-Apôtres de Constantinople. Il ajouta encore de la magnificence à ce modèle tout à fait romain en l'augmentant d'un second niveau et en y apportant un élément spécifiquement chrétien – le nom des Apôtres gravé sur les pinacles – et un trait gothique avec la ceinture extérieure sculptée qui court autour de la base du dôme, rappel du travail du métal ou du bois des peuples germaniques[308]. En décidant de cette impressionnante combinaison pour l'édification de son mausolée juste au-delà des murs de la ville, dans le quartier du cimetière des Goths, Théodoric s'assurait qu'il demeurerait à jamais dans la mémoire des générations futures. Bien que l'édifice eût été affecté à différents usages par la suite, sa structure en pierre d'Istrie a résisté au passage des siècles et impressionne encore beaucoup les visiteurs de notre époque.

La position de Théodoric est commémorée dans un discours d'Ennode, le diacre de Pavie qui avait accompagné son évêque Épiphane lors d'une mission diplomatique chez les Burgondes en 494. Ennode savait que Théodoric avait été élevé à la cour de Constantinople et qu'il connaissait certainement la tradition des panégyriques (éloges) présentés à la cour impériale. En conséquence, il devait y aller de sa meilleure prose et brosser le portrait de Théodoric en souverain d'une grande justice, dont la remarquable *civilitas* permettait de préserver la paix et la coopération entre Goths et Romains. Il donne de Théodoric l'image d'un *princeps* « qui règne sur l'Italie, chérit Rome et honore le sénat occidental » et ainsi gouverne (*imperare*) à la manière d'un empereur romain[309]. De même, plus tard, Anonyme de Valois verrait en Théodoric un *optimus princeps*, le plus grand prince, « un nouveau Trajan »[310]. Ennode fait l'éloge de ce chrétien de naissance qui représente l'idéal du souverain ayant embrassé cette religion ;

il évite toute allusion à sa loyauté aux concepts ariens et le compare favorablement à Alexandre le Grand, rejeté pour n'avoir pas même été un païen vertueux. Ailleurs, Ennode rapporte que tout en étant d'une autre confession, Théodoric a su préserver la foi chrétienne[311]. Après l'avoir comparé au roi David, de l'Ancien Testament, comme idéal de souverain chrétien, il demandait : « Est-ce dans votre façon de rendre la justice ou votre adresse au combat, ou ce qui est encore mieux que ces deux points-là, votre piété, que je devrais dire que vous avez surpassé tous les empereurs avant vous[312] ? » Ennode peignait à l'aide de superlatifs le tableau du souverain dont la présence à Ravenne demeure alors même que les églises qu'il fonda sont à présent redécorées, affectées au culte catholique ou démolies.

Après les funérailles de Théodoric, sa fille Amalasonte gouverna l'État goth au nom de son jeune fils Athalaric, alors âgé de 10 ans (doc. 20)[313]. Néanmoins, l'accord de Théodoric passé avec l'empereur Zénon n'était pas censé être reconductible à la génération suivante, et les deux chefs étaient morts désormais. Malgré les tensions sous-jacentes entre Ravenne et Constantinople, la reine mère tenta immédiatement de renouer de bonnes relations avec l'empereur Justin. Au nom du jeune roi, Cassiodore écrivit que « les haines [devaient] être ensevelies en même temps que ceux qui les ont nourries », et il rappelait les alliances des générations antérieures :

> Vous avez élevé mon grand-père, dans votre ville, jusqu'à lui donner la chaise d'ivoire du consul ; en Italie, vous avez offert à mon père Eutharic la trabée consulaire […]. Vous l'avez adopté comme votre fils d'armes, alors qu'il était presque du même âge que vous […]. Ce nom de fils que vous avez donné à mes aînés, conviendra encore mieux à un jeune garçon. Votre amour devrait désormais prendre une tournure paternelle […]. J'ai reçu un héritage royal, laissez-moi trouver une place aussi dans vos pensées[314].

Ainsi présentait-il Athalaric à la cour impériale d'Orient, comme l'héritier légitime du royaume goth en Italie, sur lequel l'enfant régnerait sous la vigilance de sa mère. Cassiodore nota que les ambassadeurs porteurs de cette missive officielle à Constantinople transmettraient aussi des messages oraux, indiquant clairement par là que c'était la méthode classique en matière de diplomatie et que des arguments supplémentaires seraient employés pour garantir l'héritage gothique.

Dans une autre lettre composée pour Athalaric, le conseiller de Théodoric écrivait au sénat romain pour le féliciter d'avoir accepté le pape Félix IV (526-530), élevé à la fonction pontificale à la suite de l'intervention du roi des Goths dans un conflit. En prétendant qu'un roi, « pourtant d'une autre religion », avait trouvé une solution à la rivalité entre deux candidats, Cassiodore attirait l'attention sur la « sagesse d'un bon prince » et rappelait au Sénat le désir de Théodoric « de voir la religion, dans toutes les églises, s'épanouir avec de bons prêtres ». Il associait ainsi l'implication personnelle du nouveau roi goth dans la foi arienne et son autorité sur Rome, combinaison que le jeune prince avait l'intention de maintenir, puisque Athalaric assura le Sénat du plaisir qu'il avait à « converser avec les Grands de [son] royaume »[315].

Un an plus tard, Cassiodore écrivait au gouverneur de Lucanie, Sévère, à propos des curiales du sud de l'Italie qui avaient quitté leur ville pour vivre à la campagne près de Bruttium, un exemple d'abandon qui devait être corrigé sans tarder. Dans sa lettre, Cassiodore extrapolait sur les plaisirs de la vie en ville : « se rendre au forum, s'intéresser aux métiers honnêtes, aux lois, aux divertissements comme les jeux de dames, aller aux bains et s'inviter réciproquement à de belles réceptions ». Et surtout, il soulignait l'importance de la ville pour l'éducation des enfants, autrement condamnés à l'ignorance dans des régions reculées, et entourés d'esclaves. Derrière ces conseils, on pouvait sentir les mêmes pressions des lourdes responsabilités curiales qui incombaient autrefois aux empereurs, et l'importance des élites

locales pour maintenir la vie urbaine. Sévère reçut également l'ordre de s'assurer que la foire annuelle de la Saint-Cyprien avait bien lieu en toute sécurité à Marcellianum, en Lucanie, car elle représentait un marché pour le commerce maritime, les produits étrangers et les exportations régionales en même temps qu'un moyen d'écouler les produits de Campanie, du Bruttium, de la Calabre et de l'Apulie[316].

L'histoire des Goths

Avant sa mort, Théodoric avait confié à Cassiodore une mission des plus importantes : écrire l'histoire officielle des Goths, enregistrer pour la postérité les origines et les tribulations de son peuple avant leur arrivée dans le monde romain. Son auteur le plus expérimenté et le plus éloquent fut donc obligé de rechercher comment ce groupe tribal avait développé une conscience de soi en propre, puis ses activités historiques et son émigration en Italie – une longue saga aux origines mythiques, ponctuée de batailles jusque dans les provinces de l'Occident romain. En composant cette histoire, Cassiodore tomba sur de précieux renseignements trouvés dans les ouvrages des géographes goths, qui avaient noté un grand nombre de noms de lieux et tracé les itinéraires suivis par les tribus. Son récit semble avoir été rédigé entre 526 et 530, sous le patronage de la fille de Théodoric, Amalasonte, et, naturellement, il met en lumière l'importance des Ostrogoths sur toutes les autres tribus germaniques ou gothes. L'*Origo Gothica* retraçait la généalogie de la famille, de Thiudimir, le père de Théodoric, à son petit-fils Athalaric, en passant par son oncle Valamir, en douze livres qui présentaient de nombreux renseignements étonnants, de première main, sur les migrations gothiques. Le texte a disparu, mais il a servi de base documentaire à Jordanès lorsqu'il écrivit son *Getica* (*De origine actibusque Getarum*, « Des Origines et des Actes des Goths ») à

Constantinople, vers 551[317]. Cassiodore se trouvait alors dans la capitale de l'empire d'Orient. En accompagnant le roi Vitigès et sa famille en exil, il avait emporté le texte.

Son *Origo Gothica* est typique de ce que l'on appelle une ethnogenèse, récit de la façon dont les peuples tribaux se représentent leur identité et leur histoire, souvent déclenché par le contact avec d'autres peuples ayant déjà une idée de leur propre histoire. Celle des Francs, par exemple, fait remonter leurs origines à la ville de Troie, et Énée est présenté comme leur père fondateur. Dans sa compilation de biographies d'hommes célèbres, Isidore de Séville, Wisigoth d'Hispanie, a inclus ses héros goths. Les Wisigoths de Toulouse et les Burgondes de Savoie aspiraient aussi à combiner leurs traditions germaniques avec les coutumes romaines pour obtenir un statut quasi impérial[318]. Toutefois, ils n'eurent pas l'impact durable donné par l'ouvrage de Cassiodore, lequel présentait la collaboration, la coopération et la tolérance relative de Théodoric comme des accomplissements exceptionnels, enracinés dans sa présence, durant sa jeunesse, à la cour de Constantinople. Dans le *Getica* de Jordanès, ces traits sont naturellement destinés à élever le statut de la cour ostrogothe de Ravenne.

La régence d'Amalasonte

Cassiodore évoque fréquemment sa qualité de conseiller du royaume goth au cours des premières années du règne d'Athalaric ; il prétend avoir été un grand appui pour la reine mère lorsqu'elle fit office de lien entre le règne de son père et la succession incertaine de son fils. En 533, quand Athalaric fut en âge de prendre les rênes du gouvernement, à 17 ans, le *senator* composa l'éloge de cette femme qui avait « accompli les actes les plus glorieux des deux sexes » et « mérit[ait] mieux encore que toutes les

louanges adressées aux hommes ». « Ses ancêtres », disait-il en commençant par les citer tous, « verraient [en elle] le reflet de leur gloire, comme dans un miroir » et reconnaîtraient la supériorité de toutes ses qualités. Il louait aussi sa façon de gouverner, considérant Théodoric et sa fille comme les grands chefs du royaume goth à son apogée, puis il se lançait dans une longue comparaison, peu flatteuse, avec Galla Placidia[319]. Procope aussi nota qu'Amalasonte gouvernait avec sagesse, montrait « une générosité bien au-delà de son sexe » et s'efforçait de maintenir la paix entre les Goths et les Romains[320]. Bien que les femmes de sang royal, veuves et filles de rois, eussent toute légitimité pour gouverner, leurs contemporains percevaient le genre féminin comme présentant une faiblesse qui presque toujours affectait leurs capacités naturelles. Et la position d'Amalasonte était légèrement différente de son homologue du v^e^ siècle, l'impératrice Galla Placidia, en ce sens qu'elle régnait sur un royaume vassal de l'empereur d'Orient, lequel restait le chef suprême.

Alors qu'Amalasonte préparait son fils à son rôle de souverain des Ostrogoths, lui donnant la même éducation classique qui lui avait donné à elle une telle autorité, certains membres de la noblesse gothe s'opposèrent à elle. Ils critiquaient une éducation à la romaine et faisaient de l'entraînement au combat une priorité, insistant pour qu'Athalaric possède les compétences appropriées pour un roi goth censé les mener dans les batailles. Amalasonte dut renvoyer les précepteurs qu'elle avait chargés de l'éducation de son fils et permettre à d'autres de l'instruire dans le maniement des armes, à la façon des Goths. Pourtant, elle persista dans sa volonté de souligner devant le Sénat romain l'importance d'une éducation classique et se battit pour que les professeurs de grammaire, de rhétorique et de droit reçoivent de véritables salaires. La grammaire, surtout, se distingue, disait-elle, parce qu'elle est « la maîtresse des mots, l'embellissement de la race humaine […] les rois barbares n'en font pas usage […] elle demeure l'apanage des seuls souverains légitimes[321] ».

L'hostilité des Goths vis-à-vis de sa formation en littérature classique s'est peut-être aussi étendue à sa relation à la cour impériale, où Justinien gouvernait depuis 527. Les dernières années du règne de Théodoric, les tentatives de Constantinople pour refréner le culte arien avaient débouché sur le meurtre de Boèce et polarisé la différence entre Goths et Romains. Les contacts plus chaleureux qu'Amalasonte entretenait avec l'empereur étaient perçus comme dangereux pour l'État goth, et elle éprouva bien plus de difficultés que son père à unifier les deux factions au sein de son royaume. En outre, en tant que femme, elle ne pouvait pas se faire l'émule d'un chef militaire à la présence autoritaire, et l'absence d'un leader masculin fut ressentie d'autant plus durement qu'Athalaric manifestait peu d'intérêt pour ce rôle.

Les huit années que dura sa régence, de 526 à 534, sont marquées par l'importance qu'elle accorda à la justice, ce que l'on perçoit aisément dans les lettres et décrets que Cassiodore écrivit au nom du jeune Athalaric. L'une de ses premières mesures fut de restituer les biens de Boèce et de Symmaque à leurs enfants. Un décret publié au nom du jeune homme incluait un grand nombre de clauses, comme celles punissant la subornation et l'adultère chez les hommes qui s'en rendaient coupables, et qui devaient être dénoncés et châtiés[322]. D'autres édits ou décrets soulignent la nécessité d'améliorer les procédures judiciaires, s'opposent à l'achat de charges ecclésiastiques, et sont en faveur d'un État de droit et de la promotion de la *civilitas* au sein de la société. De même, la nomination d'un homme hautement qualifié en lettres – peut-être le célèbre Arator – comme comte des gardes du corps ou conseiller, *conciliarus*, de Tuluin, le chef de l'armée, reflète le souci qu'avait Amalasonte d'une administration judicieuse au plus haut niveau, puisque le *patricius praesentalis* Tuluin se vit confier « la gestion des secrets de [son] empire[323] ». Lorsque la cour apprit la nouvelle de la mort de la tante de la reine, Amalafrède, assassinée en Afrique sur ordre du nouveau roi des Vandale, Amalasonte condamna sévèrement le

successeur de Thrasamund, condamnation certes rhétorique, les Goths de Ravenne n'ayant aucun moyen de venger le meurtre de la sœur de Théodoric[324].

La reine fit en sorte que la cour de Ravenne restât le centre des cultures gothe et romaine ; elle maintint le contact avec le sénat romain et le pape, ainsi qu'avec la cour impériale de Constantinople, grâce à ses envoyés spéciaux et aux missions diplomatiques. Elle détenait aussi les clés du trésor accumulé par Théodoric et conservé au palais, qui continuait d'être un point de convergence et un sanctuaire pour tous les Goths[325]. Lorsque la cousine de la reine, Amalaberge, fut forcée de fuir la Thuringe, elle trouva refuge à Ravenne avec ses enfants (Bélisaire, le général de Justinien, ramena plus tard les enfants à Constantinople)[326]. Ravenne devenait toujours plus riche grâce à l'activité portuaire de Classe qui la reliait à tant d'autres ports de la Méditerranée. Les possibilités commerciales et politiques attiraient les investissements dans la ville, sous la forme de somptueuses demeures comme, par exemple, la *Domus dei Tappeti di Pietra*, indépendante de la cour, bien que l'occupant de cette magnifique villa y ait peut-être été employé.

Divisions entre catholiques

Durant la régence d'Amalasonte, une grave querelle éclata au sein du clergé catholique de Ravenne, qui s'opposa à la manière dont Ecclésius fixait le salaire de ses membres. Les ecclésiastiques se scindèrent en deux factions, plutôt réparties de façon égale : d'un côté ceux qui soutenaient l'évêque et de l'autre, ses adversaires, avec à leur tête l'archidiacre Mastulus. Leur appel au pape Félix IV donna lieu à un dossier qu'Agnellus trouva dans les archives et reproduisit dans son *Liber pontificalis*. La cathédrale catholique avait amassé de gros revenus annuels – 160 livres

d'or (12 000 *solidi*), dont un quart, soit 40 livres ou 3 000 *solidi*, mis de côté pour les soixante membres du clergé affectés à l'église[327], soit onze prêtres, dix diacres, cinq sous-diacres, douze acolytes, douze lecteurs, quatre chantres, trois défenseurs, deux doyens et un surintendant des magasins[328]. Un tel niveau de revenu mettait Ravenne au premier rang de tous les épiscopats, juste au-dessous de ceux des patriarches et bien au-dessus des 30 livres d'or jugées appropriées pour les mieux placés en 546, date à laquelle Justinien publia un édit sur les affaires ecclésiastiques. Des 3 000 *solidi* partagés entre tous les membres ravennates, les meilleures parts allaient probablement aux onze prêtres et aux dix diacres, qui y ajoutaient les offrandes reçues des laïcs[329].

Ce revenu s'était accumulé au cours du V^e^ siècle, faisant de Ravenne l'une des plus riches églises de l'empire. En 482, son opulence était déjà considérable, comme le montre la plainte d'un prêtre nommé Grégoire : élu à l'évêché provincial de Mutina, il y gagnerait moins qu'un prêtre de Ravenne. Fâché, il exigea une propriété lui assurant un revenu annuel de 30 *solidi*, afin de conserver sa rémunération[330]. Sous l'épiscopat d'Aurélien (en 521), les revenus de l'église furent augmentés grâce à des donations supplémentaires : impôts en nature donnés par des fermes (huile, vin, blé), forêts, villages et églises de campagne dépendant de l'évêché, comme le site de Comacchio, où fut construite l'église (ou chapelle, *monasterium*) de Sainte-Marie in Padovetere. Une partie du domaine donné à l'église était louée à bail à des laïcs : le pape Félix fait allusion à ces baux lorsqu'il recommande à l'archidiacre Mastulus de réclamer toutes les propriétés, rurales et urbaines, qui ont été ainsi attribuées à des laïcs « sans nécessité de nouer des liens d'amitié ». Son insistance sur le maintien à jour des archives des baux et un contrôle plus étroit des propriétaires séculiers reflète certainement une difficulté à laquelle les chefs d'Église du VI^e^ siècle se heurtaient couramment. L'évêque de Ravenne employait sept notaires pour

la copie et le classement de tous les documents relatifs au patrimoine de l'Église catholique[331].

Le pape Félix ordonna également aux membres du clergé qui jouissaient de domaines urbains ou ruraux appartenant à l'Église de conserver uniquement leur dû parmi tous les revenus ainsi générés. Le reste de l'argent devait revenir à l'Église « au bénéfice du profit ecclésiastique ». L'évêque était responsable de toutes les églises de son diocèse ainsi que de la création de monastères. Félix dispensait ses conseils pour que, dans tous, moines et nonnes pussent garder « raison, justice, paix et discipline ». Son épître semble avoir mis fin à la querelle avec Mastulus et par la suite Ecclésius « fut avec ses brebis comme un père avec ses fils […] il dirigea son église dans la paix »[332].

Avec ces revenus considérables et l'aide du banquier Julianus, qui fit don d'une somme supplémentaire de 26 000 *solidi*, l'évêque Ecclésius commanda l'édification de la plus remarquable église de Ravenne, dédiée à saint Vital. Il s'assura de la présence de son portrait sur la mosaïque de l'abside, et en guise de remerciements le nom de Julianus apparut dans les inscriptions et les estampillages de son monogramme en grec et en latin. En dehors de ce mécénat conjoint, Ecclésius avait aussi commandé une bible manuscrite, amendée par Patrice, comme il est noté sur une copie du IX^e^ siècle[333].

La régente ne fit rien pour contrecarrer les projets de construction ambitieux de la communauté catholique et toléra leur compétitivité architecturale. Aucune création spécifique ne lui est attribuée, mais elle a probablement développé le mécénat paternel en matière d'églises ariennes. Agnellus l'associe à la construction d'une demeure sur son domaine, où une chapelle de Saint-Pierre, l'*Orfanotrophium*, existait encore à l'époque de l'historien[334]. L'usage de ce terme d'origine grecque laisse entendre que cette maison a peut-être été reliée à un orphelinat comparable à ceux de Constantinople[335]. À Ravenne, les deux groupes chrétiens coexistaient, ce

qui contrastait avec des régions comme l'Afrique du Nord et l'Hispanie où les catholiques, à cette époque, persécutaient les ariens, ou encore Rome, qui les condamnait et exigeait leur bannissement.

Ses relations avec l'Église catholique permettaient à Amalasonte d'intervenir dans les élections pontificales, comme son père avant elle, dans son cas pour s'assurer que les candidats au siège de Saint-Pierre ne distribuaient pas de fortes sommes d'argent pour acheter les voix des pauvres. Une lettre de 533 ordonnait au pape Jean II d'informer tous les évêques que le droit canonique les punirait s'ils étaient reconnus coupables d'un tel méfait. Une autre lettre similaire, adressée au préfet de Rome, lui enjoignait d'inscrire cette mesure sur des tablettes de marbre ensuite placées dans l'atrium de Saint-Pierre. Un fonctionnaire apporta la lettre en personne et vérifia que la gravure fût bien effectuée et les tablettes disposées comme prévu, de façon à ne laisser aucune place au doute[336]. Comme pour d'autres dispositions juridiques, cette pratique consistant à les graver dans le marbre puis à placer les tablettes à un emplacement où elles seraient vues du plus grand nombre était dans la ligne de la méthode romaine traditionnelle d'application de la loi. Elle rappelait aussi la domination des Goths, Rome faisant partie du royaume de la fille et du petit-fils de Théodoric, même si Cassiodore l'exprima de manière très polie.

Ravenne contrôle l'Istrie

De 480 à 539, date de sa reconquête par l'Empire romain d'Orient, l'Istrie, à la pointe de l'Adriatique, constitua « la réserve de la cité royale ». Le vin, l'huile, le blé et le *garum* (pâte à base de poisson séché) y étaient produits en abondance, tout comme le poisson, les huîtres et autres crustacés ; l'Église de Ravenne y était propriétaire de forêts qui fournissaient le bois de construction. Les Ravennates y avaient aussi des

villas et venaient s'y reposer dans un climat plus frais, inaugurant des lieux de villégiature à seulement un jour de voile de l'Adriatique, comme les Romains en Campanie, autour du golfe de Naples. Pour éviter les fortes chaleurs de l'été, la reine se transporta peut-être dans les agréables colonies de Pola (Pula, en Croatie), Ruginium (Rovinj) et Parentium (Poreč). Plusieurs des lettres de Cassiodore à des fonctionnaires basés en Istrie font état d'une approche de ces régions par la voie maritime, en 537 : en apprenant des voyageurs que la récolte avait été exceptionnellement bonne, le préfet du prétoire envoya un fonctionnaire pour se rendre compte par lui-même et fixer un bon prix. Il informa aussi les propriétaires de navires de la région qu'il leur faudrait transporter la récolte sans délai. Et quand il reçut une pétition d'un évêque de la Vénétie, où elle avait été mauvaise, il annula la demande usuelle de l'armée pour des produits en nature (vin et blé) et s'arrangea pour que le vin fût livré depuis l'Istrie aux prix du marché[337].

Au début des années 530, lorsqu'il fut évident que le jeune Athalaric était souvent trop ivre pour accomplir son devoir de roi, l'hostilité envers Amalasonte devint plus prononcée, peut-être en raison de sa politique trop favorable à Constantinople, entretenue par ses contacts diplomatiques réguliers avec Justinien. Craignant une insurrection, Amalasonte écrivit à l'empereur pour solliciter sa protection, et celui-ci ordonna qu'on lui prépare un refuge à Dyrrachium (Epidamnos au temps des Grecs et aujourd'hui Durrës), port situé dans l'Empire romain d'Orient, sur la côte orientale de l'Adriatique. En 534, elle chargea un vaisseau avec tous ses biens et une grande partie du trésor de Théodoric, qu'elle envoya à Dyrrachium, probablement dans l'intention de s'enfuir elle aussi. Elle parvint toutefois à éliminer ses principaux opposants et leur mort lui permit de se sentir suffisamment en confiance pour faire revenir le bateau[338]. Ces deux actions ont certainement scandalisé les Goths de la cour.

La mort d'Athalaric en octobre 534 mit fin à son rôle de régente et affaiblit considérablement sa position à la cour. S'imposa alors la nécessité

d'avoir auprès d'elle une figure masculine pour lui servir de consort. Elle invita donc son cousin Théodat, fils d'Amalafrède, sa tante paternelle, à prendre les rênes du royaume (doc. 21). Annonçant son choix au sénat romain, elle déclara avoir conservé le palais de Ravenne pour un noble de la lignée des Amales. Elle décrivit Théodat comme un homme qui avait la carrure d'un roi, un érudit aux connaissances littéraires enviables, notamment la littérature ecclésiastique, et connu pour son esprit charitable et son sens de l'hospitalité, un homme qui avait été à l'école des vertus de ses ancêtres et guidé de manière efficace par son oncle Théodoric[339]. Le revers de la médaille, c'était son accumulation illégale de propriétés en Toscane, déjà l'objet de sérieuses critiques au sein des Goths, et Amalasonte lui avait ordonné d'y mettre fin. Leur co-règne ne débutait pas sous les meilleurs auspices. Nonobstant le contact que la reine avait établi avec Justinien, Théodat se rapprocha considérablement de l'empereur et de l'impératrice par l'intermédiaire d'un émissaire impérial, le patrice Pierre[340]. Il semble qu'avant 535 il ait proposé de céder le royaume goth si l'empereur lui permettait de se retirer à Constantinople pour poursuivre son étude des textes néoplatoniciens, proposition qui donne peut-être la mesure des ambitions orientales sur l'Italie.

Son enthousiasme pour la proposition d'Amalasonte, qui lui offrait la couronne, n'empêcha pas Théodat de profiter de sa nouvelle situation pour comploter contre la reine. Au cours d'une valse diplomatique intense entre la cour et Constantinople, ambassades dépêchées à la fois par Amalasonte et Théodat, la reine fut emmenée de Ravenne jusqu'à une île du lac Bolsena, dans le centre de l'Italie. Lorsque Justinien envoya le patrice Pierre à Théodat pour le menacer de lui déclarer la guerre s'il arrivait quelque chose à Amalasonte, le roi des Goths tenta de l'assurer que tout allait bien et il obligea la reine à faire de même. Peu après, cependant, à la fin de 535 ou au début de 536, il ordonna son assassinat et mit l'émissaire

aux fers. Aussitôt que la nouvelle parvint à Constantinople, Justinien s'en saisit comme prétexte pour lancer une attaque contre l'Italie[341].

PARTIE IV

540-570
JUSTINIEN I^{er} ET LES CAMPAGNES EN AFRIQUE DU NORD ET EN ITALIE

CHAPITRE 14

Bélisaire et la prise de Ravenne

Grâce à Procope, qui rédigea *Les Guerres de Justinien*, nous disposons d'une description détaillée des campagnes de l'empereur Justinien en Afrique du Nord et en Italie. Ce récit montre la proximité entre Procope et Bélisaire, le grand général romain, relation qui remontait à 527, à l'époque où le premier fut envoyé sur la frontière perse pour servir de conseiller juridique au second. L'historien put y observer l'héroïsme de Bélisaire, sa magnanimité et sa modération à l'égard des prisonniers et populations soumises au cours d'une campagne qui aboutit finalement à un traité de paix avec les Perses, en 532. Justinien ayant la ferme intention de mettre fin à un conflit prolongé qui s'étendait du Lazique (aujourd'hui en Géorgie) et de l'Arménie jusqu'à la Syrie et la Palestine au sud, ses ambassadeurs négocièrent une « paix éternelle » pour la somme astronomique de 11 000 livres d'or.

Dans le même temps, une révolte interne des Verts et des Bleus, les deux factions dominantes de l'hippodrome de Constantinople, fit peser une menace plus grande encore sur la personne de l'empereur, juste sous les murs du palais. Scandant « *Nika !* » (« Victoire ! »), les deux groupes habituellement rivaux s'unissaient cette fois pour exiger le renvoi de plusieurs hauts fonctionnaires. Ils finirent par mettre le feu au centre de la ville. Les concessions de Justinien se révélant insuffisantes pour les calmer,

la foule lui trouva un remplaçant. Procope raconte que l'impératrice Théodora refusa alors de quitter la ville, déclarant dans une phrase restée célèbre : « L'Empire est un beau linceul » ; elle préférait mourir dans la pourpre impériale que de perdre son statut d'impératrice[342]. D'autres récits insistent sur l'habileté de l'empereur à déployer les contingents qui s'en prirent à la foule agglutinée devant l'hippodrome. Bélisaire fut l'un des responsables du massacre de ce dimanche 18 janvier 532, au cours duquel 35 000 personnes trouvèrent la mort. Pendant plusieurs jours ensuite, « le silence régna dans Constantinople et personne n'osa sortir, seuls restaient ouverts les magasins d'alimentation pour les nécessiteux[343] ».

Les guerres en Occident

Bélisaire ayant mérité la reconnaissance de l'empereur, il fut choisi pour mener une campagne de grande envergure contre tout ce qui menaçait l'Empire en Occident en 533. Depuis plusieurs années, des réfugiés, victimes des persécutions des Vandales, poussaient Justinien à renverser le royaume arien d'Afrique du Nord pour y rétablir les évêques catholiques. Des appels encore plus pressants pour une assistance militaire parvinrent du gouverneur de la Sardaigne et du meneur d'une révolte en Libye, tous deux ayant le même objectif : se débarrasser du roi des Vandales, Gélimer. Encouragé, Justinien envoya Bélisaire avec un corps expéditionnaire de 10 000 fantassins et 5 000 cavaliers auxquels il ajouta sa garde (les *bucellarii*). À côté des 52 000 hommes envoyés contre la Perse en 503 ou des 6 000 chargés d'installer le patriarche monophysite d'Alexandrie dans le palais patriarcal en 535, ces 16 000 soldats ne représentaient pas une force très importante – elle était même plutôt minime, comparée à l'immense armada rassemblée par Léon I^{er} pour sa malheureuse expédition de 468[344]. Celle de 533 n'en reflétait pas moins la capacité de

Constantinople à transporter plus de 5 000 chevaux avec les quantités d'eau et de fourrage nécessaires, ainsi que 10 000 hommes de pied redoutant d'avoir à se battre en mer, répartis dans 500 bateaux protégés par 92 vaisseaux de guerre, qui appareillèrent de Constantinople autour de l'équinoxe de printemps.

L'armada progressa lentement d'Abydos, sur la rive asiatique du détroit des Dardanelles, et traversa la mer Égée vers la Grèce puis la Sicile, où Bélisaire apprit que la flotte vandale se dirigeait vers la Sardaigne, ce qui le décida à débarquer immédiatement ses troupes en Libye. Ses hommes avancèrent avec une rapidité étonnante sur Carthage, dont ils s'emparèrent en même temps que du roi Gélimer[345]. Sa brillante victoire fut célébrée par un triomphe en son honneur, à Constantinople, où l'on fit défiler les captifs avec en tête le roi des Vandales et ses plus éminents guerriers. Le butin, énorme, comprenait des objets en or pris dans le temple de Jérusalem par l'empereur Titus en 70. Après le sac de Rome par les Vandales en 455, ils avaient été transportés à Carthage, et venaient désormais s'ajouter au trésor impérial de Constantinople. En 534, Justinien promulgua un édit visant à rétablir le gouvernement impérial dans les provinces d'Afrique du Nord, sous le haut commandement d'un préfet du prétoire basé à Carthage, avec un état-major de près de 400 fonctionnaires, plus des gouverneurs nommés dans les sept provinces, chacune disposant d'une cinquantaine de membres du personnel administratif et de 5 *duces* des forces armées pour maintenir l'ordre et défendre la région[346]. Si la perte des provinces d'Afrique du Nord en 439 avait marqué un tournant décisif dans le déclin de l'Empire romain d'Occident, Bélisaire venait de renverser la vapeur, ramenant ces régions opulentes dans le giron de Constantinople. Cette victoire symbolisa également le remplacement de la Rome ancienne par la nouvelle : la « Reine des villes » (*Basileuousa*) était désormais clairement la seule source d'où émanait le pouvoir impérial. Pour un siècle encore, les provinces d'Afrique redonnèrent de la vigueur à la souveraineté romaine sur

l'Occident depuis Constantinople. Les exportations nord-africaines de blé, de vin et d'huile vers l'Italie augmentèrent, et la célèbre céramique sigillée, à vernis rouge, produite localement, apparut dans l'ensemble du monde méditerranéen, voire plus loin[347].

Après cette victoire sur le royaume vandale arien, Justinien apprit le sort que Théodat avait réservé à Amalasonte. Sa détention et les rumeurs d'assassinat déclenchèrent sa fureur et lui donnèrent l'occasion d'étendre sa campagne en Occident et de se retourner contre le gouvernement goth de l'Italie et de la Dalmatie. En 535, il prépara une guerre sur deux fronts avec pour commandant en chef le *magister militum* Mundus, qui devait marcher jusqu'en Dalmatie pour consolider l'autorité de l'Empire sur la côte orientale de l'Adriatique pendant que Bélisaire mettrait les voiles vers la Sicile, point crucial pour l'Italie[348]. Les deux armées devaient ensuite préparer un assaut combiné sur Ravenne pour défaire les Ostrogoths et mettre la main sur le trésor de Théodoric – le butin étant toujours un élément essentiel des campagnes militaires.

Peut-être l'empereur s'est-il laissé induire en erreur par sa victoire fulgurante en Afrique et sa conviction qu'une campagne similaire en Italie se solderait par un nouveau succès – et en effet, Bélisaire prit la Sicile sans difficulté et avança jusqu'à la côte occidentale de l'Italie – mais en novembre 536, à Naples, l'armée se heurta à une forte résistance, la communauté juive se rangeant du côté du commandant goth en charge de la défense de la ville. Après vingt jours de siège, néanmoins, la cité parthénopéenne capitula et fut mise à sac. Les troupes impériales poursuivirent leur marche vers le nord, jusqu'à Rome, et en décembre le pape et les notables négocièrent avec Bélisaire pour qu'il pénètre dans la ville sans coup férir. La garnison gothe, très inférieure en nombre, décida de quitter les lieux[349].

La Rome ancienne se trouvait une fois de plus sous la houlette de Constantinople, triomphe éclatant pour Justinien. Bélisaire nomma un *dux*

pour commander la ville sacrée conjointement avec les dernières familles sénatoriales et partit consolider son contrôle du centre de l'Italie. Après leur défaite à Naples, les Goths déposèrent le roi Théodat, soupçonné de s'être amolli. Ils choisirent pour roi un soldat expérimenté, Vitigès, qui marcha immédiatement sur Ravenne, où il força Matasonte, la fille d'Amalasonte, à l'épouser[350]. En s'alliant ainsi avec la dynastie régnante, il comptait sur la réticence des forces impériales à attaquer la capitale des Goths tant qu'une descendante de Théodoric serait sur le trône.

À la cour de Ravenne, Cassiodore célébra cette union à sa façon, continuant à servir le royaume des Goths comme il le faisait depuis si longtemps. Il avait commencé sa carrière sous Théodoric, avait été formé et généreusement récompensé par trois générations de souverains goths, et était resté fidèle à la famille au pouvoir à Ravenne[351]. Vers la fin de l'année 536 (ou au début de la suivante), il composa un poème le jour des noces. De cet *epithalamium* ne restent que des fragments. Après s'être longuement répandu en éloges sur sa généalogie, il s'adressait à la reine, la *domina* :

> Vous avez aussi construit, ô Maîtresse, un palais qui, clairement, vous rendrait célèbre aussi auprès de ceux qui ne vous connaissent pas, parce que d'une si vaste résidence on ne peut que conclure à la grandeur de son occupant. Le marbre brille du même éclat que les gemmes, l'or éparpillé partout scintille sur les colonnes […] les mosaïques décorent l'arrondi des voûtes ; et l'on distingue sur toutes les peintures à la cire des couleurs métalliques. On se souvient de la reine Sémiramis et des murs de Babylone cimentés avec un mélange de bitume et de soufre […] on raconte que les pierres de la demeure de Cyrus à Suse l'étaient par de l'or […][352].

Cette référence à des mosaïques et du marbre disparus confirme leur omniprésence, non seulement dans le palais impérial, où probablement Cassiodore récita son poème, mais aussi à l'intérieur d'autres grandes demeures, comme celle où Matasonte avait passé sa jeunesse, entre des murs au revêtement rayonnant de mosaïques, d'or et de pierres précieuses.

Peut-être Vitigès croyait-il pouvoir éviter une guerre avec Constantinople en négociant un retour aux arrangements convenus avec Théodoric « afin de restaurer l'harmonie entre les deux États », pour reprendre l'expression de Cassiodore – Ravenne représentant l'empire d'Occident et Constantinople celui d'Orient ; mais cela contraste étonnamment avec la façon qu'il avait de déclarer à ses Goths, si l'on en croit Cassiodore, qu'il avait été porté sur un bouclier « au milieu des fers de la bataille, à la manière ancestrale […] au son de la trompette, de sorte que la race guerrière des Goths, réveillée par le vacarme, puisse se trouver un roi martial au courage inné[353] ». Invoquant le dieu romain de la guerre, il ajouta :

> Toutes mes actions auront pour but le bénéfice de notre race […]. Je promets de rechercher ce qui honorera le nom royal […]. Je promets que sous mon règne, les Goths profiteront de tout ce dont ils disposaient du temps du glorieux Théodoric. C'était un homme particulièrement et majestueusement adapté aux devoirs de la royauté […] et toute personne capable de l'imiter devrait être considérée comme son parent[354].

La population gothe de Ravenne a peut-être applaudi, mais les catholiques ont certainement jugé que la situation devenait dangereuse.

Vivre à Ravenne dans les années 530

Même en cette période troublée, certains aspects de la vie ordinaire avaient toujours cours à Ravenne et dans les provinces de l'est de l'Italie demeurées sous le contrôle des Goths. Deux papyrus de la ville voisine, Faventia (Faenza), nous donnent des indications sur ce à quoi ressemblait la vie dans le royaume des Goths, presque cinquante ans après sa fondation. Il y est question de ventes, datées de 539 et 540, dans lesquelles les propriétaires négocient avec des acheteurs plus riches. La première vente est réalisée par Thugilo, *honesta femina*, veuve de Parianis, sa fille Domnica et son fils Deuthérius. Il s'agit d'un terrain de 20 *jugera* (jugères) situé sur le territoire de Faventino et vendu 110 *solidi* à Pélégrinus, *vir strenuous*[355]. Apparemment, la propriété était sise près de la côte à proximité de deux autres, dont l'une appartenait à deux *dromonarii* (rameurs, propriétaires ou gérants de vaisseaux rapides) et l'autre à Witterit, *scutarius* (porteur de bouclier) goth. L'un des témoins de la vente était Julianus, le banquier (*argentarius*), également désigné comme le gendre (*gener*) de Johannis, *pimentarius*, fournisseur de pigments à base de plantes pour les peintres et d'herbes médicinales[356]. Parmi les autres témoins figurent des fonctionnaires du bureau des services postaux, *de scrinio cursorum*, des impôts, de la guilde des propriétaires fonciers et un traiteur – fournisseur – du maître (*obsonator domini nostri*, c'est-à-dire le roi Vitigès)[357].

Pour la seconde vente (on ne connaît pas la superficie du domaine, mais le prix de vente a été fixé à 40 *solidi*), une clause stipule que le vendeur, Dominicus, a hérité de deux propriétés de sa mère, libre de taxes, dettes et autres obligations (s'ensuit une longue liste) et ne faisant l'objet d'aucune contestation juridique (*a sorte barbari et aratione tutelaria*)[358]. Le vendeur est de condition modeste (*vir honestus*) et l'acheteur, Montanus, ainsi que tous ses témoins, collègues ou amis, sont des *viri clarissimi*. Montanus est

notaire de la garde-robe du roi (*notarius vestearium*) et deux de ses témoins travaillent dans l'administration civile : Réparatus est *praepositus cursorum dominicorum*, courrier de l'empereur responsable du réseau de routes et relais de « poste », et Romanus est *silentiarius* (fonctionnaire du palais, *apud Ravennati Urbe*), tandis que Paulus est banquier et Vitalis travaille à la Monnaie (*Monitarius*)[359]. Le président de la cour est Plautus Pompulius et les grands *principes* de service sont issus de quelques familles connues : ce sont Flavius Florianus, Firmilianus Ursus, Flavius Severus le Jeune, et Flavius Quiriacus le Jeune.

Les deux comptes rendus signalent que les vendeuses Thugilo et Domnica, ne sachant pas écrire leur nom, ont signé d'une croix. Deuthérius a apposé sa signature, il fait partie des *viri honesti*. Le banquier Julianus utilise des lettres grecques, phénomène assez courant (bien que l'on ne sache pas très bien si cela témoigne d'un rang élevé ou si c'est par pur snobisme), et il donne le nom et la profession de son beau-père. La propriété située à proximité de Faventia est identifiée par ses limites avec trois propriétaires voisins qui ont tendance à se battre pour défendre leurs intérêts. En revanche, les fonctionnaires qui travaillent à la cour gothe de Ravenne signent tous de leur nom. À l'instar de Cassiodore, il existe des catholiques au service du roi des Goths, dans l'administration du palais telle que Théodoric l'a voulue[360].

Le bref règne de Vitigès

Vers la fin de l'année 536, le nouveau roi des Goths, Vitigès, espérait prévenir une guerre totale en négociant la paix avec Justinien. Lorsqu'il vit que ses efforts n'aboutissaient à rien, il décida de renverser la vapeur et de fondre sur Bélisaire et Rome avec son armée. Pendant plus d'un an, il tenta d'affamer la ville pour contraindre le général à se rendre. Il lança soixante-

sept attaques, Procope étant un témoin de premier plan pour certaines d'entre elles. L'historien a décrit dans le détail l'extraction des flèches et javelots, raconté les corps-à-corps violents, et cet épisode où deux soldats (un de chaque camp) tombèrent dans la même fosse et promirent de s'entraider pour se sortir de là, ce qu'ils firent, avant de repartir au combat. À un moment particulièrement tendu, Bélisaire dut faire sortir de la ville, et dans la plus grande discrétion, sa femme Antonina. À Naples, elle entendit les grondements du Vésuve qui menaçait d'entrer en éruption[361]. Les Goths furent toutefois incapables de pénétrer dans Rome et en 537, pendant une trêve, ils dépêchèrent une autre ambassade à Constantinople afin d'obtenir la paix, pendant que les Romains assiégés faisaient rentrer provisions et renforts. Bélisaire envoya l'un de ses commandants menacer d'autres cités gothes plus au nord. Avec l'aide de la flotte basée en Dalmatie, les troupes impériales prirent Rimini, tout près de Ravenne et, en mars 538, Vitigès fut contraint de lever le siège de Rome pour aller défendre sa capitale[362].

Bien que Bélisaire eût conquis la Sicile avec seulement 7 500 hommes, auxquels il ajouta des renforts durant le siège de Rome, ses troupes étaient toujours très inférieures en nombre et il dut les partager entre les cités qu'il venait de prendre afin de maintenir son contrôle de l'Italie méridionale. En 538, en réponse à sa demande d'une aide militaire supplémentaire, Justinien envoya un contingent mené par Narsès, vieil eunuque et intendant des finances. Après quelques désaccords, les deux commandants se concentrèrent sur la reddition de garnisons clés afin de pouvoir s'emparer de Ravenne, la capitale gothe prétendument imprenable. Lorsque Bélisaire arriva enfin devant ses murs, fin 539 ou début 540, il voulut forcer la ville à capituler en lui coupant tout ravitaillement. Sous la pression, Vitigès renouvela ses appels à Justinien et obtint une offre de paix qui permettait aux Goths de conserver le contrôle de la région située au nord du Pô. Selon Procope, Bélisaire s'y opposa, certain qu'il était de remporter sur son ennemi une victoire décisive lui permettant de ramener le roi des Goths,

enchaîné, à Constantinople. Plusieurs ambassades furent échangées, non seulement entre Bélisaire et Justinien, mais aussi entre le général et quelques-uns des Goths de Ravenne qui avaient décidé qu'il ferait un meilleur chef que Justinien. Ils lui proposèrent le titre d'empereur d'Occident (*basilea tes hesperias*) et, dans un premier temps, Bélisaire regarda cette offre d'un œil favorable – ou du moins il en donna l'apparence pour gagner le soutien des Goths –, puis il la refusa, mais pas assez clairement pour empêcher que ne coure au sein de ses propres troupes puis, bien sûr, dans l'empire d'Orient, la rumeur de son ambition insatiable[363].

En mai 540, après plusieurs mois de longues négociations, Bélisaire entra dans Ravenne. Procope donne son commentaire :

> Bien que les Goths fussent bien supérieurs à leurs adversaires en nombre et en force, et qu'ils n'eussent remporté aucune victoire décisive depuis leur entrée dans Ravenne, pas plus qu'ils n'avaient eu le moral abattu par toute autre défaite, ils furent mis en défaut par une armée plus faible, et devenus captifs, ils virent dans l'esclavage autre chose qu'une insulte. Mais quand les femmes, assises à leur porte, eurent aperçu l'armée ennemie […] elles se mirent à leur cracher au visage, et montrant du doigt les vainqueurs, elles vilipendèrent leurs maris pour la lâcheté dont ils avaient fait preuve[364].

Cette description semble refléter l'opinion de certains Goths selon laquelle Vitigès aurait été victime d'une ruse pour l'amener à livrer Ravenne sans vraiment combattre. Ayant appris que plusieurs commandants de la garnison gothe s'étaient joints à ceux qui projetaient de placer Bélisaire sur le trône, Justinien rappela son général à Constantinople. Bélisaire se prépara donc à prendre la mer avec Vitigès, sa femme et ses partisans, et le trésor de Théodoric trouvé dans le palais, puis à se diriger

vers l'est, abandonnant les Goths après les avoir leurrés pour obtenir qu'ils se regroupent. Ces derniers choisirent comme roi Hildebad, commandant de la garnison de Vérone, et ils se battirent encore pendant douze ans, mais jamais ils ne reprirent Ravenne, leur capitale[365].

Malgré le succès de Bélisaire, parvenu encore une fois à amener un roi barbare à Constantinople, l'empereur refusa de lui accorder un autre triomphe et le butin ne fut même pas exposé. Cette froideur à l'égard du général, Procope l'oppose à l'enthousiasme des habitants de la région, qui l'accueillirent en héros et lui apportèrent cadeaux et tributs. Plus tard, Bélisaire serait représenté sur une mosaïque de la Chalkè, la porte de Bronze, entrée officielle du Grand Palais, commémorant ses deux grandes conquêtes :

> Puis intervient le retour du général auprès de l'empereur : il a une armée absolument intacte, et à titre de butin, offre en présent à Justinien des rois, des royaumes et tout ce que les hommes trouvent extraordinaire. Au centre se tiennent debout l'empereur et l'impératrice Théodora, qui tous deux paraissent célébrer en liesse des cérémonies de victoire tant sur le roi des Vandales que sur celui des Goths, lesquels, après leur capture, viennent à eux en prisonniers[366].

Bien qu'elle ait disparu, cette mosaïque fut une marque de reconnaissance officielle des succès militaires de Bélisaire, placée dans un endroit très en vue, et bien des années plus tard, en 559, quand Justinien s'inquiéta d'une attaque des Slaves près des Longs Murs de la ville impériale, il rappela son général, qui parvint à les repousser malgré des effectifs beaucoup moins importants[367]. Si la chance ne fut peut-être pas toujours de son côté durant sa longue carrière, au final, le vieux général se retira après une vie jalonnée de victoires. Le récit d'une vieillesse

miséreuse, telle que la présente Robert Graves dans son fascinant roman *Count Belisarius*, n'est rien d'autre qu'un mythe sans fondement[368].

Le résultat le plus important de la campagne d'Italie fut donc la prise de Ravenne et le déplacement du roi des Goths, de la reine et de sa cour à Constantinople. Pour les Goths, abandonner ainsi leur capitale sans même la défendre témoigne de l'existence de divisions profondes : la reddition de Vitigès fut immédiatement suivie de l'élection d'Hildebad, lorsque les Goths restants se mirent en route pour inverser le cours des conquêtes de Bélisaire. S'ils prirent Rome et d'autres grandes villes, ils ne purent contrôler de nouveau Ravenne – preuve, là encore, de la grande qualité des défenses de la ville. La cité passa ainsi sous le gouvernement de Constantinople et devint le centre de l'administration impériale en Italie, pour le rester pendant deux cents ans.

CHAPITRE 15

Saint-Vital, l'illustration parfaite de la chrétienté primitive

En mai 540, lorsque Ravenne rentra dans le giron de Constantinople, l'évêque catholique Victor (537-544) réserva aux troupes impériales un accueil particulièrement chaleureux. Le départ du roi des Goths et de sa cour signifiait que le clergé arien avait perdu son protecteur et se voyait réduit à l'état d'Église de la minorité conquise. Dans l'immédiat, les fidèles ne firent l'objet d'aucune mesure de rétorsion, mais la pression de la communauté catholique rétablie est sans doute perceptible dans un fragment retrouvé, daté d'après le 16 juillet 541 et indiquant la vente d'un terrain appartenant à Minnulus, ecclésiastique et lecteur à l'église gothe de Ravenne (*clericus legis Gothorum)*, fils de Cristodorus, prêtre dans la même église. L'acheteur était Isacius, fabricant et marchand de savon (*saponarius*) à Classe[369]. C'est l'une des rares fois qu'est mentionné un membre important du clergé goth. Ce scénario du fils qui suit les pas du père dans les ordres est assez courant aux premiers temps de l'époque médiévale en Europe ; les papes Boniface, Félix III et Agapit étaient tous fils de prêtres et Silvère (le pape éphémère de 536-537) était lui-même le fils du saint pontife Hormisdas. Il fallut plusieurs siècles avant que ne s'impose véritablement l'obligation de célibat pour les prêtres.

Les contacts avec Constantinople ayant repris à la suite de la conquête impériale, l'évêque Victor se sentit encouragé à investir dans le mobilier et l'équipement des églises. Grâce aux quatre inscriptions encore visibles au IX^e^ siècle, nous savons que l'ancien dais en bois surplombant l'autel de la cathédrale fondée par l'évêque Ours fut remplacé par un autre en argent, dont la fabrication avait requis 120 livres du précieux métal[370]. Agnellus pensait qu'un objet aussi luxueux ne pouvait qu'avoir été réalisé avec l'aide de l'empereur ; selon lui, les impôts perçus sur tout le territoire italien étaient allés à Victor. Une partie des fonds fut utilisée pour des calices qu'Agnellus reconnut trois siècles plus tard, car ils servaient toujours. L'évêque Victor avait aussi commandé pour la même église une magnifique nappe d'autel en fils de soie très lourds, de couleur or et écarlate, avec cinq images dont celles du Christ et de Victor. Une inscription brodée avec du fil pourpre indique que la nappe devait être utilisée pour le service pascal et date sa fabrication de la cinquième année de l'épiscopat de Victor (542-543). L'évêque fit également restaurer les thermes attenants au palais épiscopal et inscrire leur nouvelle affectation en hexamètres sur de la mosaïque dorée ; Agnellus mentionne la règle selon laquelle deux jours de la semaine (les mardis et vendredis), le clergé de la ville devait pouvoir prendre des bains gratuitement[371].

Un très impressionnant calendrier de marbre, où est inscrite la date à laquelle la célébration de Pâques devait avoir lieu selon le cycle de dix-neuf ans établi par saint Cyrille d'Alexandrie au milieu du V^e^ siècle, pourrait aussi dater de l'épiscopat de Victor. Ces calculs complexes, fondés sur les phases lunaires et solaires et traduits en latin, à Rome en 525, par Denys le Petit (*Dionysius Exiguus*), couvrent les années 532 à 626. Bien qu'ils aient résolu une difficulté majeure – la façon de déterminer la date de la fête la plus importante du calendrier chrétien –, leur adoption prit du temps. À Ravenne, une partie de ces calculs est gravée dans une table de marbre circulaire divisée en dix-neuf secteurs reprenant la datation appropriée. On

trouve une typographie aussi soignée dans l'épitaphe de Gérontius, datée de décembre 523, et dans celle d'Ecclésius, sur son sarcophage de 532, signe d'une belle maîtrise des styles de gravure dans le marbre à la fin de l'époque impériale et jusqu'à la seconde moitié du VI^e siècle[372].

Les débuts de Saint-Vital

Après 540, la population catholique de Ravenne, désormais majoritaire, n'eut pas seulement accès au talent des constructeurs et artisans, mais également aux ressources financières d'un citoyen fabuleusement riche, le banquier Julianus, qui investit une grande partie de sa fortune dans les projets de construction de l'évêque Victor. Le premier fut l'achèvement de l'église octogonale de Saint-Vital, le plus étonnant des monuments de Ravenne. Elle avait été commencée par Ecclésius à la toute fin du règne de Théodoric, et l'évêque, à qui l'on doit sa forme octogonale, très inhabituelle, insista pour être représenté dans l'abside au-dessus de l'autel. Puisqu'il mourut fort probablement en juillet 532, il est possible que le dessin de la mosaïque ait été décidé voire déjà terminé à l'époque. Toutefois, la basilique continua d'être en chantier au temps des évêques Ursicin, Victor et Maximien, qui l'achevèrent et la consacrèrent en 547. À Constantinople, il fallut cinq ans pour édifier Sainte-Sophie (*Hagia Sophia*), la plus grande basilique qu'on eût jamais construite et, aux dires des contemporains, une réussite étonnante. Seuls un financement impérial à une échelle démesurée et le recours aux travaux forcés d'un grand nombre d'ouvriers en ont permis la réalisation.

La construction de Saint-Vital, au contraire, avait traversé toutes les vicissitudes de la régence d'Amalasonte et des guerres contre les Goths, ses différentes parties étant le miroir d'un chevauchement d'ambitions et d'autorités. Le dessin original est inscrit dans l'abside, où la mosaïque

représente Ecclésius offrant au Christ une maquette de la basilique sur une base octogonale (doc. 31). Où donc Ecclésius a-t-il trouvé l'inspiration pour des caractéristiques aussi novatrices, inconnues en Occident à cette époque ? Les dômes étaient d'ordinaire associés aux mausolées impériaux, comme l'impressionnante rotonde commandée par l'empereur Hadrien à Rome (aujourd'hui connue sous le nom de château Saint-Ange), le tombeau de Dioclétien à Split, ou le Panthéon, qui à l'origine était un temple. Le mausolée de Sainte-Constance, à Rome lui aussi, mettait en valeur le sarcophage central, entouré d'un déambulatoire, plan inspiré de plusieurs lieux dédiés aux saints martyrs, pour permettre aux pèlerins de faire le tour de la crypte où se trouvaient les reliques. Bien que, comme nous l'avons vu, le mausolée de Galla Placidia à Ravenne et l'autre, plus grand, de Théodoric soient surmontés d'un dôme, leur coupole est basse, contrairement à celle de Saint-Vital, très haute de plafond. De même, les deux baptistères de Ravenne, construits sur une base octogonale, présentent des dômes peu incurvés faits de tubes de céramique et de blocs de pierre ponce de façon à alléger la charge pesant sur les murs étroits.

La chapelle de Saint-Aquilin, adjacente à l'église Saint-Laurent de Milan, dont la construction date probablement de la fin du IV^e^ siècle, présente une structure octogonale supportant un dôme très incurvé ; elle aurait pu servir de modèle pour Saint-Vital, mais on a souvent supposé qu'Ecclésius y avait puisé son inspiration lors de sa visite à Constantinople en 525 : membre de l'ambassade envoyée par Théodoric pour protester contre les restrictions du culte arien dans la capitale de l'empire d'Orient, il y fut certainement invité, comme les autres délégués, à aller admirer les grandes églises de la ville – l'église des Saints-Apôtres et le mausolée impérial adjacent, et la cathédrale Sainte-Sophie, basilique impressionnante, même si ce n'est pas l'édifice que nous connaissons aujourd'hui. Peut-être a-t-il vu la grande rotonde du V^e^ siècle, avec son dôme de solide maçonnerie, et entendu parler de la basilique Saint-Polyeucte, récemment

édifiée sur commande d'une riche aristocrate, Juliana Anicia, et peut-être surmontée d'un dôme et décorée d'une somptueuse corniche en marbre sculpté, avec d'élégantes pièces de mobilier. Sa magnificence avait irrité l'empereur Justinien[373].

Aucun des édifices de la capitale de l'empire d'Orient n'avait une base octogonale surmontée d'un dôme. On retrouve pourtant cette architecture dans plusieurs des premières constructions chrétiennes à Jérusalem et autour, notamment les églises de la Résurrection et de l'Ascension, avec des dômes dont les cotes se retrouvent dans presque toutes les autres basiliques du christianisme primitif surmontées d'un dôme, y compris Saint-Vital. Architectes et maçons savaient calculer la base d'un édifice capable de supporter un dôme d'un diamètre de 15 ou même 21 mètres. Une formule géométrique assez simple était employée pour tracer les plans de bâtiments concentriques, qui pouvait être appliquée au sol à l'aide de tiges ou de cordes pour fixer les proportions de la base par rapport au dôme. Ainsi, les églises construites sur ordre de Constantin et consacrées au Christ, comme les premières églises dédiées à Marie, mère de Dieu, au v^{e} siècle, pourraient bien provenir d'un « prototype oriental antérieur aujourd'hui disparu ». Dans la vallée du Cédron, où le sépulcre de Marie a été identifié, comme à Kathisma, où elle est censée s'être reposée pendant sa fuite en Égypte, les structures concentriques des églises sont surmontées de dômes. Celle de Kathisma présente elle aussi un plan octogonal et un dôme de 15 mètres de diamètre basé sur le modèle de la chapelle de l'Ascension[374].

Les empereurs et évêques, généralement mécènes à l'origine de ces nouveaux édifices, fournissaient l'argent nécessaire, et les architectes, d'ordinaire appelés ingénieurs ou techniciens (*mechanikai*, *technitai*), s'inspiraient de plans partagés et des idées qui circulaient parmi les bâtisseurs. Ainsi les plans très novateurs de Saint-Vital et de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, construite à Constantinople à la même époque, s'inspirent-ils probablement des règles de l'art en Orient connues dans le

monde méditerranéen du VI^e siècle. À son accession au trône, en 527, Justinien se lança dans un programme de construction ambitieux avec le projet de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, la première de la capitale à utiliser le tracé complexe d'une base octogonale pour soutenir un dôme. L'effet recherché était de créer un intérieur très haut de plafond, bien éclairé, qui tire le regard du bas vers le haut avec un dôme segmenté, brillamment conçu, en passant par la galerie du premier niveau. De la longue inscription qui court le long de la corniche, à la base de cette galerie, il ressort clairement que l'impératrice Théodora a joué un rôle majeur dans le parrainage de l'édification.

L'église des Saints-Serge-et-Bacchus a peut-être été édifiée à la même époque que Sainte-Sophie, à l'architecture encore plus étonnante, conçue à plus grande échelle et achevée en 537. L'église Sainte-Sophie, ou de la Sagesse divine (*Hagia Sophia*), est coiffée du dôme le plus grand jamais construit (32 mètres de diamètre), qui semble flotter à 55 mètres au-dessus du sol, soutenu par quatre colonnes massives, avec deux grandes demi-coupoles à l'est et à l'ouest. En 558, une partie de la demi-coupole est et le dôme central s'effondrèrent, mais Justinien manda le fils de l'architecte et le chargea de la restauration. Pour y parvenir, le jeune homme augmenta la hauteur du dôme et celle-ci ne fut dépassée que lorsque Michel-Ange suréleva celui de la basilique Saint-Pierre à Rome[375]. En 525, les plans de Justinien ont peut-être fait l'objet de discussions avec les visiteurs occidentaux, eux aussi intéressés par le rôle des bâtisseurs.

Quelle qu'ait été la source d'inspiration, il reste que le commanditaire de l'église – objet du plus grand intérêt aujourd'hui à Ravenne – était l'évêque Ecclésius (doc. 30). Les ouvriers embauchés pour bâtir Saint-Vital auraient pu utiliser un modèle architectural établi, déjà testé et éprouvé. Dès le début des travaux, Ecclésius reçut l'aide financière de Julianus, l'*argentarius*, que plusieurs inscriptions et monogrammes en grec et en latin indiquent comme principal donateur. Julianus déboursa 26 000 *solidi* pour

l'édification de Saint-Vital, tout en soutenant le projet de construction de Saint-Apollinaire in Classe et Saint-Michel in Africisco. Le terme *argentarius* s'appliquait aux distributeurs de pièces de monnaie, qui fournissaient de la petite monnaie à ceux qui voulaient casser leurs *solidi* d'or pour récupérer les pièces en bronze normalement utilisables pour les achats courants et par les banquiers[376]. Les *argentarii* étaient aussi très impliqués dans le commerce maritime, notamment dans l'assurance des biens transportés et des vaisseaux. Étant donné la fréquence des tempêtes et naufrages, de plus en plus connus grâce à l'archéologie sous-marine, cela exigeait des ressources considérables et un contrôle rigoureux. Ce type d'activité est très bien décrit à Alexandrie, port important pour l'accès aux itinéraires commerciaux en Méditerranée, et Julianus, peut-être d'origine orientale, utilisait un monogramme grec ; puisque Classe était aussi un comptoir commercial sur l'Adriatique, il est possible qu'il ait souscrit à des expéditions de marchandises au départ et à l'arrivée de ce port. Quelle qu'ait été sa façon d'accumuler sa fortune, le fait est qu'il l'investit dans l'Église de Ravenne et aida les évêques Ecclésius et Victor dans leurs projets de construction démentiels, comme pour la commande d'un somptueux reliquaire en argent. D'après les dotations mentionnées dans les inscriptions qu'Agnellus a copiées, vers 520, Julianus avait pignon sur rue, et il est possible qu'il ait vécu jusqu'en 550[377].

Avec l'aide de ce généreux mécène local, l'évêque Ecclésius se lança dans la construction d'un édifice des plus remarquables et des plus originaux, dédié à saint Vital, qui avec ses fils saint Gervais et saint Protais fait l'objet d'une inscription. Ces deux saints étaient cependant originaires de Milan, où par miracle l'évêque Ambroise découvrit leurs restes en juin 386. Très astucieusement, il s'arrangea pour répandre la nouvelle de cette découverte en distribuant des fioles censées contenir leur sang dans des villes d'Italie (Bologne) ou plus loin (Rouen). On ne sait pas très bien comment les reliques se retrouvèrent à Ravenne ; peut-être l'empereur

Honorius en amena une partie en 402, quand il transféra la cour impériale de Milan à Ravenne[378].

L'emplacement du nouvel édifice, peut-être conçu dans un cadre privé, était probablement prévu sur la propriété d'Ecclésius, au nord-ouest de la ville. Des fondations très importantes ont certainement été creusées afin de créer une plateforme assez solide pour supporter la structure sur laquelle s'appuie le dôme à 30 mètres de haut. Avec ses 17 mètres de diamètre, il était légèrement plus grand que celui des autres églises, mais il suivait les proportions fixées pour les dimensions d'un dôme par rapport à la largeur de l'assise octogonale extérieure. Contrairement aux autres bâtiments pour lesquels on réutilisait des matériaux anciens (*spolia*), les briques de Saint-Vital étaient toutes neuves et légèrement plus grandes que la normale[379]. Avant sa mort, Ecclésius s'était assuré d'être mentionné comme donateur sur la mosaïque de l'abside, avec son nom et dans un style qui semble refléter son apparence physique, en face de saint Vital recevant sa couronne de martyr (doc. 31)[380].

Une fois le dôme achevé, les mosaïstes commencèrent le travail à partir du haut vers le bas. Ils devaient travailler vite tant que le plâtre avait encore la bonne consistance pour effectuer la mise en scène et mettre en place les personnages importants, en insérant les tesselles à certains angles pour les apercevoir du sol. Les maîtres artisans achevèrent les traits de chaque individu à l'aide de pierres plus petites, le fond ayant peut-être été réalisé par des ouvriers moins talentueux[381]. On ne connaît pas très bien la part de mosaïques installées avant la mort d'Ecclésius. Au-dessous de son portrait s'en trouve une autre de grande taille, qui couvre tout le sanctuaire, une chapelle élargie à l'extrémité est de l'église. Le plafond au-dessus, les murs de chaque côté de l'autel et l'arc triomphal qui y mène sont tous décorés de scènes de mosaïque séparées par des bandes à motif animal, floral ou végétal dans une magnifique gamme de bleus, de verts et de rouges. Finalement, toute cette zone devint un ensemble rayonnant, qui retient

l'attention de tous les visiteurs : l'Agneau de Dieu au centre du plafond du presbytère, soutenu par quatre figures angéliques (doc. 32), les scènes de l'Ancien Testament, rappelant les visions que l'on eut de Dieu – Moïse au mont Sinaï, Abraham se préparant à sacrifier son fils, et Melchisédech, le prêtre du Très Haut, officiant à l'autel, ainsi que les douze apôtres qui ornent l'arc triomphal sur le côté de l'Agneau mystique, avec des portraits de saints encadrés de dauphins et de paons.

Le successeur d'Ecclésius, Ursicin (533-536), est considéré comme le fondateur de la basilique Saint-Apollinaire in Classe, bien que l'on ne sache pas vraiment ce qui de ce vaste édifice fut effectivement construit au cours de son épiscopat (doc. 53). Victor reprit les travaux de Saint-Vital jusqu'à leur achèvement, probablement après la prise de Ravenne en 540. Il s'attribua la paternité du déambulatoire, supporté par des piliers et chapiteaux identiques à ceux des églises de Constantinople à la même époque, et certainement sculptés en Orient avant d'être envoyés sur Ravenne et marqués de son monogramme (doc. 33). Puisque maintes églises de Ravenne avaient déjà été décorées de meubles en marbre importés de la même façon, Victor ne suivait pas seulement une tradition locale, mais aussi une pratique en vogue dans toute la Méditerranée : le beau marbre blanc extrait des carrières de l'île de Proconnèse, dans la mer de Marmara, donnait des meubles très recherchés par les mécènes du monde romain[382]. Victor commanda probablement la décoration en stuc et en marbre recouvrant les murs extérieurs du déambulatoire, qui renvoie en miroir l'image du revêtement des principales colonnes de l'église. La décoration de l'abside où s'asseyait l'évêque, avec les prêtres à ses côtés, témoigne d'une splendeur et d'une folie dépensière similaires. Comme le marbre était le revêtement mural le plus onéreux, l'étonnante variété de couleurs et de formes, d'incrustations et de motifs contrastés reflète une détermination à mettre en valeur Saint-Vital grâce aux matériaux les plus prestigieux[383].

Les panneaux impériaux

Les mosaïques les plus remarquables de la basilique sont les deux grands panneaux de part et d'autre de l'autel. Sur l'un, on peut voir l'empereur Justinien avec tous les attributs impériaux, accompagné de ses gardes et de membres du clergé, et, en face, l'impératrice Théodora, qui porte sa couronne et la pourpre impériale, avec sa suite de dames d'honneurs et des prêtres (doc. 37 et 38). Les deux personnages principaux sont montrés en tête d'un cortège, apportant des cadeaux au cours d'une procession liturgique. Non seulement la présence de figures laïques est extrêmement inhabituelle, mais celles-ci se trouvent en outre dans le périmètre de l'autel, espace interdit aux femmes. L'empereur est entouré de l'archevêque Maximien, de prêtres et de soldats, et l'impératrice de deux fonctionnaires imberbes (peut-être des eunuques), le plus éloigné écartant un rideau qui cache une fontaine. Dames de la cour et soldats sont si serrés les uns contre les autres que leurs pieds ne sont pas représentés. En revanche, Théodora se tient debout, seule sous un dais semblable à une coquille, comme on en trouve souvent pour servir de cadre aux personnages importants.

Afin de réaliser ces portraits, les mosaïstes auraient pu utiliser des représentations des souverains dans leur costume d'apparat, comme les icônes envoyées de Constantinople pour annoncer l'accession au trône d'un nouvel empereur. Les personnages de la suite de Théodora portent leurs habits de cour en soie très colorée, des brodequins rouges et de beaux bijoux. Des étoffes de soie à motifs identiques – petits canards et oiseaux – sont encore visibles dans les collections des musées et l'on peut voir des représentations similaires sur les mosaïques de la chapelle Saint-André du palais épiscopal. Les prêtres et fonctionnaires en blanc forment un contraste très net avec les vêtements impériaux et les robes magnifiques des dames d'honneur, manifestement destinés à concurrencer l'église palatine de

Théodoric, dédiée au Christ Sauveur, et ses impressionnantes processions de martyrs et de saints venant de Ravenne et de Classe pour rejoindre le Christ et Sa mère[384].

L'extraordinaire qualité du détail, de la mise en scène et l'autorité de ces deux portraits en pied de l'empereur et de l'impératrice et de leur suite ont contribué, ne serait-ce que par leur conservation dans un lieu aussi déterminant, à façonner l'image que l'on se fait du pouvoir depuis lors. Nous y voyons en effet, intégralement exposé, le costume impérial officiel et les bijoux qui remontent à l'adoption par Dioclétien des attributs royaux et de la pourpre perse. Les couronnes, globes et sceptres associés à ce style de vêtements de cérémonie nous parviennent aujourd'hui à l'occasion de rituels dans les cours royales et de cérémonies religieuses officielles.

Pourtant, Justinien et Théodora ne sont jamais allés à Ravenne. L'exposition de leur portrait à Saint-Vital a donc entraîné des recherches considérables, sur la signification des panneaux, la date de leur réalisation et leurs mécènes. Dans la mesure où Ecclésius est considéré, à juste titre, comme le parrain de l'église d'origine, il aurait pu décider des motifs du reste de la décoration en mosaïque, y compris des panneaux impériaux. Cela pourrait donner la date de 532, même si l'achèvement des travaux dut attendre quelques années après la mort de l'évêque. Il semble toutefois très improbable que les souverains goths de Ravenne aient permis de mettre à ce point au premier plan l'empereur d'Orient et sa femme. Amalasonte elle-même, qui comptait sur la protection de Justinien, n'aurait pas accepté que son portrait fût exposé dans une église catholique sous autorité arienne. Et à l'époque de Théodat, les relations avec Constantinople s'étaient tellement dégradées qu'accrocher un portrait de l'empereur aurait été considéré comme un acte de trahison. Aussi semble-t-il plus probable que ces panneaux aient été réalisés après la reprise de la ville par Bélisaire, en mai 540, ce qui nous ramène à l'époque de l'épiscopat de Victor… et nous renvoie à la raison de la présence de l'évêque qui se tient près de Justinien,

clairement désigné comme Maximien, et non Victor. Une hypothèse récente veut que les portraits aient été envisagés par l'évêque Victor et le général Bélisaire en 540, en guise de remerciement à l'empereur pour avoir financé la victorieuse campagne militaire, donc entre la reprise de Ravenne en mai 540 et le départ de Bélisaire en juillet, lorsqu'il emmena le roi Vitigès et l'aristocratie gothe à Constantinople[385]. Selon cette théorie, la conception des portraits de l'empereur et de l'impératrice, et des personnages de sa suite, identifiés comme Bélisaire et son épouse Antonina, fut décidée et acceptée en un temps record[386]. L'évêque Victor figurait alors à côté de Justinien.

Les mosaïques des panneaux impériaux furent donc réalisées pendant l'épiscopat de Victor, entre 540 et 544, pour célébrer la libération de Ravenne avec un portrait de Justinien et concurrencer les autres représentations en mosaïque des souverains de Ravenne. À la mort de Victor, une délégation d'ecclésiastiques et de Ravennates se rendit à Constantinople afin d'en informer Justinien et de demander le *pallium* pour un nouvel évêque. En arrivant dans la capitale, ils rencontrèrent Maximien, originaire de Pola, sur la côte orientale de l'Adriatique – il voyageait dans l'est de la Méditerranée et avait vraisemblablement des relations à la cour impériale[387]. Justinien sauta sur l'occasion de nommer un fidèle partisan de ses opinions théologiques à l'évêché occidental de Ravenne, crucial et si récemment repassé dans le giron impérial. Il éleva Ravenne au rang d'archevêché, donna son *pallium*[*1] à Maximien et ordonna au pape Vigile de le consacrer. Comme il avait déjà convoqué le souverain pontife à Constantinople, il s'arrangea pour que les deux hommes se rencontrent à Patras, sur la côte occidentale de la Grèce : Maximien à son retour d'Occident et le pape en route pour rejoindre l'empereur. Le nouvel archevêque de Ravenne fut ainsi consacré à Patras, le 14 octobre 546, pour devenir effectivement le plus grand chef religieux d'Occident, remplaçant temporairement l'évêque de Rome, qui avait laissé le siège de Saint-Pierre

aux mains de prêtres sous sa tutelle. Maximien se présenta aux portes de Ravenne à la fin de 546, en tant qu'archevêque nouvellement consacré.

L'archevêque Maximien

Les Ravennates étaient partis à Constantinople dans l'intention de proposer comme évêque un membre de leur propre clergé, conformément au mode de recrutement habituel, mais l'empereur avait insisté pour prendre un « étranger », et la communauté de Ravenne reprochait à Maximien d'être né et d'avoir été formé et ordonné diacre à Pola. La traversée de l'Adriatique à la voile ne prend qu'une journée en été lorsque les vents sont favorables, et au VI^e^ siècle, les contacts étaient assez fréquents, mais Maximien ne faisait pas partie du clergé local et il avait été choisi par l'empereur à Constantinople, aussi ne reçut-il pas bon accueil. Il dut attendre en dehors des murs de la ville où il demeura avec son entourage dans les anciens palais épiscopaux ariens d'Unimundus et de Saint-Georges. Alors il invita les prélats et dignitaires de la ville à lui rendre visite un par un, organisa des banquets et distribua des cadeaux en or qui peu à peu les lui rallièrent tous.

Dans une réflexion intéressante sur les habitants de la ville en 546, Agnellus décrit les différences entre les citoyens, de ceux qui avaient le rang le plus élevé, les personnalités de Ravenne, jusqu'aux petites gens, en passant par ceux qui se trouvaient entre les deux, civils plutôt qu'ecclésiastiques ou employés de l'Empire[388]. Si les définitions de l'historien cadrent davantage avec son époque qu'avec le milieu du VI^e^ siècle, elles permettent tout de même de donner une idée de la communauté bigarrée qui sortit de chez elle pour accueillir l'archevêque Maximien en 546 avec croix, bannières et drapeaux, quand toute la ville décida finalement de le prendre pour chef religieux. Dans cette action

collective, nous pouvons voir l'acceptation symbolique par Ravenne de son nouveau statut de ville subordonnée à Constantinople.

Une fois que Maximien eut convaincu les Ravennates, il fit modifier le panneau impérial de Saint-Vital, substituant son portrait à celui de Victor. Il le marqua de façon que jamais personne ne se trompe sur les nouveaux maîtres de la ville : l'archevêque Maximien, l'étranger intimement lié à l'empereur Justinien, qui tirait les rênes de la politique, éloigné géographiquement, mais tout-puissant. L'archevêque reprit ainsi la plus grande partie du corps et des pieds de Victor, et pour bien montrer son pouvoir, il fit mettre son pied sur celui de son subordonné, exactement comme l'empereur marchait sur celui de son voisin. En conséquence, le rôle de l'évêque Victor dans la construction de la basilique se trouva réduit à l'inscription de monogrammes sur les chapiteaux supportant le déambulatoire tout autour de l'octogone. Le panneau de mosaïque représentant Maximien était en place quand le nouvel archevêque consacra l'église le 19 avril 547[389]. Cette affirmation de l'idéologie impériale marque la transition entre l'autonomie relative de Ravenne et sa nouvelle position, sous la domination politique et ecclésiastique de Constantinople.

Ce remaniement de la mosaïque et la nouvelle consécration de l'église en 547 s'inscrivent dans le cadre d'une politique exposée à Constantinople pour souligner la reprise de l'Italie, de la Dalmatie, de l'Afrique du Nord et de la pointe sud de la péninsule ibérique. Ayant lui-même financé la construction d'églises consacrées à la mère de Dieu dans toutes les grandes villes de l'est de l'empire, Justinien demandait maintenant à ses évêques de faire de même à l'ouest. Non seulement Maximien acheva les mosaïques de Saint-Vital et de Saint-Apollinaire in Classe, mais il fit construire aussi, dans sa ville natale de Pola, une grande basilique dédiée à Marie, ainsi que plusieurs églises à Ravenne (doc. 45). Ce programme bâtisseur intensif fut parrainé et en partie financé par le trésor impérial, sur ordre de Justinien. Il reposait sur des équipes maîtrisant l'art des édifices religieux (souvent des

architectes et ingénieurs de l'armée, qui fournissait également la main-d'œuvre), et sur l'*archiergatus* (le piqueur, qui veillait sur l'ouvrage et les ouvriers) que Maximien tança vertement après avoir constaté l'inachèvement d'une église. Le piqueur se plaignant de manquer de matériaux, l'archevêque prit immédiatement des dispositions pour qu'il pût être approvisionné en « plâtre et tuiles, roches et briques, pierres et bois, colonnes et dalles, sable et gravier » – tout ce dont il avait besoin[390].

La basilique euphrasienne de Parenzo

Autre illustration des projets ambitieux de l'empereur pour célébrer Marie, mère de Dieu, la basilique majeure de Parenzo (Poreč, sur la côte Adriatique de la Croatie), ville de nouveau rattachée à l'Empire lors de la campagne de 536. L'évêque Euphrase la fit construire en même temps qu'un complexe épiscopal, juste au nord de son évêché de Pola (doc. 43). La date de la réalisation de cet ensemble n'est pas notée dans les rapports officiels, mais Euphrase a commandé directement de Constantinople une part importante des matériaux nécessaires – chapiteaux, colonnes et stuc. Même les crochets servant à retenir les rideaux des entrées principales, identiques à ceux de la cathédrale Sainte-Sophie, ont été fabriqués dans la capitale orientale. Un moment très particulier de la vie de la Vierge est illustré sur deux grands panneaux en mosaïque représentant les scènes de la Visitation et de l'Annonciation, où, manifestement, on voit Élisabeth et Marie enceintes (doc. 44). Cette insistance très inhabituelle sur le ventre rond trouve un écho dans le choix des saints qui ornent l'arc triomphal – uniquement des femmes. Il est clair que l'évêque Euphrase souhaitait que l'on fît la distinction entre son église et toutes celles également dédiées à la mère de Dieu[391].

Comme à Saint-Vital, le fondateur demanda que la mosaïque de l'abside l'associe lui, le mécène, au martyr local, saint Maur. Euphrase est donc figuré les bras chargés d'une maquette de l'église qu'il présente à la Vierge flanquée de deux anges, à côté de Maur qui tient dans les mains sa couronne de martyr. Les personnages sont représentés de la même façon, très exactement, qu'à Ravenne. En outre, la remarquable similarité entre les marbres, stucs et mosaïques de la basilique euphrasienne et ceux de Saint-Vital, particulièrement évidente dans les bordures, cadres et jointures des scènes montrant des personnages, donne à penser que les deux édifices ont été décorés par les mêmes artisans[392]. Manifestement, des modèles existaient pour de nombreuses caractéristiques communes : on retrouve le demi-cercle de rayons descendant d'une colombe au centre des chapelles latérales dans le mausolée de Galla Placidia, la basilique euphrasienne et sans doute beaucoup d'autres édifices religieux. De même, les bandes ondulées où alternent le rouge et le bleu formant de si remarquables divisions entre les différentes scènes sont visibles à Ravenne comme à Parenzo. Le soin apporté à la réalisation du visage des évêques reflète peut-être aussi les compétences de spécialistes qui avaient déjà travaillé pour Maximien et Euphrase.

Si, selon toute probabilité, il était assez courant que les mosaïstes, maçons et ouvriers du marbre, des incrustations et du stuc se déplacent d'une ville à l'autre, il est certain qu'à Parenzo cela faisait déjà des siècles que les artisans locaux dessinaient des sols en mosaïque pour leurs églises. L'utilisation intensive d'incrustations de nacre tout autour du banc (*synthronos*) sur lequel les presbytres sont assis dans l'abside indique le recours à un minéral de la région, qui n'est pas aussi présent à Ravenne. Et, bien que non visibles pour le visiteur, puisqu'ils se trouvent derrière l'autel, de minuscules éclats d'ivoire enchâssés dans certains des panneaux suggèrent un accès à des matériaux rares et précieux généralement contrôlés

par l'empereur. Pour réaliser sa basilique, Euphrase a donc exploité un large éventail de possibilités[393].

Un modèle-type de majesté

Le choix des sujets, dans les panneaux impériaux de Saint-Vital, est de toute évidence à la fois exceptionnel et surprenant : des souverains laïcs accompagnés de leur suite, dames d'honneur et officiers, et ce au cœur de la partie la plus sanctuarisée de l'église, juste à côté de l'autel et près du *synthronos* de marbre. À Constantinople, Justinien et Théodora étaient représentés sur de nombreuses mosaïques et statues érigées à leur effigie et placées dans des espaces publics, dans le cadre d'un plan de propagande élaboré, par exemple avec Bélisaire à la Chalkè, mais jamais dans les églises. Même dans les édifices qu'ils avaient fait élever – l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, Sainte-Irène ou la basilique Sainte-Sophie, on ne trouvait aucun portrait d'eux sur les murs, et au monastère Sainte-Catherine, sur le mont Sinaï, leur nom n'est inscrit que sur les poutres de la toiture, invisible d'en bas. Le couple impérial n'est quasiment pas sorti de Constantinople et il n'est jamais allé à Ravenne, alors pourquoi ces panneaux commémoratifs à Saint-Vital ?

Revenons un instant à Galla Placidia et Théodoric et à leur activité de bâtisseurs. Le plus insolite, dans la décoration de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, était le portrait, sur l'arc triomphal de l'extrémité est et dans l'abside, des ancêtres et membres de la famille de l'impératrice. Comme je l'ai déjà évoqué, cette insistance sur ces prétentions dynastiques a poussé Théodoric à mettre sa famille à l'honneur dans l'église Saint-Apollinaire-le-Neuf, où il était probablement représenté dans l'abside, vêtu de la pourpre impériale, siégeant en son palais au-dessous de l'inscription PALATIUM. La présence de tels portraits dans les églises était un phénomène tout à fait

nouveau aux Ve et VIe siècles. La première représentation répertoriée d'un couple impérial dans une église de Constantinople est une icône de Léon Ier (457-474) et de sa femme Vérina. Ils étaient figurés en adoration devant la mère de Dieu, avec les fonctionnaires qui avaient offert les reliques du manteau de Marie à la cour byzantine dans les années 460[394]. Un siècle plus tard, quand Paul le Silentiaire (*Silentiarius*) célébra la réparation du dôme de la basilique Sainte-Sophie, il évoqua l'image de Justinien et Théodora avec le Christ et la Vierge brodée sur une nappe d'autel[395]. Néanmoins, jamais des portraits en pied de souverains encore en vie, avec leur suite de soldats, prêtres et dames d'honneur n'avaient été le sujet de mosaïques ornant les murs d'une église.

Les nouveaux panneaux de Saint-Vital étaient en réaction à l'image du souverain précédent, une façon d'insister sur l'émergence d'une ère nouvelle, celle de l'autorité directe de Constantinople, laquelle allait durer deux siècles. L'église devenait le symbole de sa substitution au royaume arien des Goths, victoire à la fois politique, de l'empereur, et religieuse, des catholiques. De la même façon que Théodoric ne voulait pas être en reste avec Galla Placidia et son église Saint-Jean-l'Évangéliste, Justinien et Théodora cherchèrent à le surpasser. Le mécénat conjoint des souverains orientaux, qui fondèrent beaucoup d'autres églises et institutions philanthropiques, était connu en Occident, et Bélisaire aurait confirmé le pouvoir et l'influence considérable de l'impératrice dans les affaires de l'État[396]. Le portrait de Théodora au sein du sanctuaire, juste à côté de l'autel, demeurait néanmoins sans équivalent à Constantinople ou dans toute autre église.

Aujourd'hui, bien qu'abondamment restaurées, les représentations de Justinien et Théodora constituent une sorte de modèle d'un comportement typiquement impérial. Il émane d'elles une majesté, un pouvoir confirmé par les insignes royaux et les vêtements des souverains orientaux, si différents des toges ou uniformes militaires des empereurs romains de

l’Antiquité. Tout au long de la période médiévale, les mosaïques de Saint-Vital rappelèrent l’existence du couple de souverains qui domina le monde méditerranéen au VI^{e} siècle, provoquant des réactions qui changèrent à mesure que le pouvoir politique passait d’une forme à l’autre. Charlemagne, qui vint à Ravenne à trois reprises, et ses successeurs germaniques de la seconde moitié du X^{e} siècle, Otton I^{er}, Otton II et surtout Otton III, en ont revu la signification dans des circonstances nouvelles. Presque mille cinq cents ans plus tard, Justinien et Théodora continuent néanmoins d’attirer et d’étonner les foules, et leur prénom est bien plus connu que celui de tous les autres couples impériaux Byzantins.

CHAPITRE 16

Narsès et la Pragmatique Sanction

Au moment où les évêques Victor et Maximien achevaient l'édification de l'église Saint-Vital, la guerre entre les Goths et les forces impériales faisait rage. La perte de leur capitale en 540 n'empêcha pas les Goths et leur nouveau chef Hildebad de remporter une victoire sur un important contingent impérial près de Trévise. Lorsque Hildebad mourut assassiné en 541, son neveu Totila (ou encore Toutilas, Badua et Baudilas) lui succéda. Sous le règne de ce jeune et fringant général, les Goths commencèrent à inverser le cours des victoires de Bélisaire (doc. 22)[397]. Leur ténacité prolongea la guerre de 540 à 552, ce qui contribua à la terrible destruction de l'agriculture (provoquant la ruine des exploitants agricoles, qui en récoltant olives et raisin maintenaient à niveau l'approvisionnement alimentaire), des fortifications, ponts, aqueducs et routes, ainsi que de nombreuses vies humaines.

Manifestement, Constantinople n'avait pas anticipé un tel regain de puissance, et Justinien n'était pas parvenu à restaurer de manière adéquate l'administration impériale dans les régions d'Italie reconquises par Bélisaire. L'une des raisons de cet échec était l'évolution catastrophique des événements en Orient, où Khosro I^{er}, le chah de Perse, rompit la « Paix perpétuelle » pour envahir l'Empire au printemps 540. Il traversa les provinces orientales, prit les plus grandes villes, notamment la cité

d'Antioche, et se baigna dans la Méditerranée[398]. Ce symbole de l'extension de l'Empire perse jusqu'à la côte de la « *Mare nostrum* » devait être contré. Toutefois, à l'été 542, la première flambée d'une épidémie de peste dévastatrice s'abattit, lourde de conséquences, sur les conquérants comme sur les régions conquises. Le passage de cette « Mort noire » du VI^e^ siècle, partie du sud-est de la Méditerranée pour traverser tout le monde romain, se mesure au nombre de victimes enregistrées et de villages abandonnés. Le bacille était transmis par les puces des rats qui se trouvaient sur les navires en provenance d'Extrême-Orient, inoculant le poison mortel à tous les humains. Une fois installé en Égypte, le fléau se répandit rapidement dans l'ensemble du monde romain[399]. À Constantinople, les survivants étaient trop peu nombreux pour enterrer les morts, et l'empereur lui-même présenta les bubons caractéristiques généralement annonciateurs d'une mort inéluctable. Contrairement à beaucoup de personnes atteintes, il survécut. Mais Justinien n'était guère en position de consolider sa récente conquête de l'Italie tant que Khosro contrôlait les grandes régions orientales de l'Empire et que l'armée était décimée par la peste. Il concentra ce qui lui restait d'effectifs pour conserver son pouvoir en Égypte, la province la plus fertile et la plus prospère, qui fournissait le blé pour le pain de Constantinople, et il laissa l'Italie se débrouiller seule[400]. La campagne contre les Perses était un signe avant-coureur du défi que représenterait l'islam, avec encore davantage de succès.

Après la reconquête de l'Afrique du Nord, Bélisaire avait nommé, à des postes importants de la nouvelle administration imposée, des hommes sur qui il pouvait compter, souvent ses propres commandants, et l'on peut raisonnablement supposer qu'il agit de même en Italie avant de quitter Ravenne en juin 540. Des chefs militaires les moins expérimentés qui avaient servi sous ses ordres, plusieurs eurent la charge de garnisons italiennes dans des régions clés : Conon à Naples, Cyprien à Pérouse, Bessas (peut-être à Spolète), Justin (à Florence), Vitalien (en Vénétie) et

Constantien (à Ravenne)[401]. Leur présence ne suffit pourtant pas à protéger l'ensemble des régions reconquises. En 542, Constantinople nomma Maximin préfet du prétoire pour l'Italie, avec autorité sur tous les généraux, mais celui-ci ne s'aventura jamais plus loin que Syracuse, en Sicile. La flotte qu'en définitive il envoya à Naples pour affronter Totila fut détruite par un orage, et cet échec notable ne fut pas redressé par l'envoi de renforts immédiats, en partie parce que la capitale de l'empire d'Orient était aux prises avec la peste, mais aussi parce que le roi des Goths avait sa propre marine, lui permettant de consolider sa maîtrise de toute l'Italie méridionale[402].

Dans Ravenne, désormais capitale provinciale, les fonctionnaires nommés depuis Constantinople jouaient des coudes pour profiter des meilleurs équipements et des logements les plus prestigieux. De ces civils envoyés en Italie, Procope ne mentionne qu'Alexandre, le contrôleur des finances de l'État (logothète), surnommé « Cisoire » en raison de son habileté à rogner les pièces d'or sans qu'il n'y paraisse, vilipendé pour sa mesquinerie dans le règlement des demandes de compensation des militaires et pour ses exigences déraisonnables en matière de taxation. L'introduction d'une taxe impériale – l'une des conséquences de la campagne de Bélisaire – engendra un profond ressentiment. L'évolution désastreuse entre son entrée triomphale à Ravenne en 540 et les échecs militaires deux ans plus tard peut être attribuée à un soutien armé inadéquat et à la pingrerie de Cisoire, laquelle eut pour effet de décourager les garnisons de Ravenne et d'autres villes, devenues réticentes à se battre. Sa réputation n'était plus à faire, comme le rappela Totila devant le Sénat, lorsque, nous dit Procope, il compara les bonnes actions de Théodoric et d'Amalasonte avec les pratiques des nouveaux gouverneurs venus d'Orient : « Si vous n'avez pas oublié les impôts qui ont été établis par Alexandre, vous n'ignorez pas qu'en les recevant, vous avez reçu de méchants amis, ou de méchants hôtes[403]. » L'historien évoque aussi

l'incapacité de Cisoire à coopérer avec Constantien lorsque tous deux se partageaient la conduite d'une armée importante envoyée reprendre Vérone aux Goths. Faute de pouvoir s'entendre sur une stratégie, ils entraînèrent les forces impériales dans une défaite majeure. De Ravenne, Constantien écrivit à Justinien pour se plaindre du manque de renforts. Tandis que l'inefficace préfet du prétoire, Maximin, refusait de quitter la Sicile et que Cisoire imposait sa loi à Ravenne, le nouveau chef des Goths ralliait ses troupes pour regagner les principales forteresses du sud de l'Italie[404]. Cette situation flottante n'empêcha pas la peste de semer la mort dans tout le monde méditerranéen, bien que l'Italie n'ait apparemment pas connu de pertes aussi importantes que l'Orient. Agnellus en évoque les conséquences à Ravenne, au temps de l'évêque Victor, à savoir la faim, les querelles et la grande discorde entre chrétiens, comme si la fin du monde était proche. Citant l'Apocalypse, il en décrit les signes annonciateurs, phénomènes étranges et surnaturels, prétendant que des êtres mauvais se chargèrent de détruire ce que Victor avait accompli[405].

Victoire définitive sur les Goths

En 544, Justinien dut renvoyer Bélisaire contrer la menace gothe. Lorsque celui-ci arriva à Ravenne, *via* Salone et Pola, Totila assiégeait Rome. Ses forces étant insuffisantes pour secourir la ville, le général de l'empereur tenta de rallier des Goths désireux de changer de camp. Toutefois, au cours de cette guerre à rallonge, qui dura de 544 à 549, Totila s'empara de Rome et occupa de nouveau la plus grande partie de l'Italie et de la Sicile, renversant ainsi l'équilibre des pouvoirs. La campagne de Bélisaire s'étant révélée d'une inefficacité absolue, le commandant fut rappelé à Constantinople. En 552, Justinien accorda des fonds plus importants à Narsès, un général arménien à qui il demanda de reprendre la

campagne contre les Goths. Narsès était un eunuque qui avait tenu à la cour la fonction de préposite (*praepositus*, trésorier) et servi brièvement sous les ordres de Bélisaire avant 540. Ce chef militaire d'une compétence remarquable aurait une grande influence sur la mise en forme de l'administration impériale en Occident au cours des deux décennies suivantes[406]. Avec l'aide de Jean, autre commandant qui connaissait bien la région, il commença par se montrer plus malin que les forces gothes envoyées dans les Alpes juliennes pour s'opposer à son arrivée en Italie : il emprunta la route côtière qui contournait la pointe de la péninsule Adriatique, en ayant recours aux petites embarcations des habitants de la Vénétie pour construire des ponts flottants leur permettant de traverser les nombreuses embouchures de rivières qui, en temps normal, rendaient cet itinéraire impraticable. En mai-juin 552, contre toute attente, ses troupes apparurent à Ravenne, sans être passées par Vérone, l'itinéraire classique[407].

Vers la fin du mois de juin 552, avant que n'eût lieu ce qui serait la bataille décisive de cette campagne, Totila se lança dans une longue démonstration de ses talents de cavalier, faisant faire à son cheval virevoltes et courbettes tout en jetant sa lance pour la reprendre ensuite dans un brillant numéro d'adresse[408]. Lors de cet affrontement, à Busta Gallorum, dans les Apennins, l'armée gothe fut mise en déroute et son chef mortellement blessé. En août, Justinien reçut le manteau de Totila et son *camelaucum* incrusté de bijoux, preuves de sa mort. Bien que les Goths eussent élu un nouveau roi, Narsès les vainquit de nouveau l'année suivante et marcha, victorieux, sur Ravenne pour y être accueilli par l'archevêque Maximien. Il se dirigea ensuite sur Rome, dont il fit sa base opérationnelle. Après dix-huit ans d'une guerre extrêmement destructrice, les provinces italiennes étaient revenues dans le giron impérial. Justinien n'avait guère de raison de se réjouir, toutefois. La guerre avait fortement perturbé la population, l'administration et surtout la production agricole, ce qui rendait très difficile la collecte des impôts destinés à Constantinople.

La Pragmatique Sanction

En août 554, nullement découragé, l'empereur publia un édit en latin, connu aujourd'hui comme la Pragmatique Sanction, afin de remettre sur pied en Italie un gouvernement fonctionnel basé dans la capitale impériale, Ravenne[409]. Bien qu'adressée à Antioche, le nouveau préfet du prétoire, aussi bien qu'à Narsès, elle parvint d'abord au victorieux commandant, conformément au modèle d'administration impériale récemment rétabli en Afrique du Nord. Cet arrangement, avec la priorité donnée aux besoins de l'armée et le chevauchement important des sphères militaire et civile, marquait une rupture avec la stricte séparation traditionnellement en vigueur dans l'administration romaine. Ce fut surtout un pas en avant vers la fusion qui caractériserait tous les gouvernements des débuts de l'Occident médiéval. La Pragmatique Sanction était essentiellement conçue pour rétablir la propriété foncière, interrompue par la durée de la guerre. L'édit insistait sur la validité des lois et allocations datant d'Athalaric, Amalasonte et Théodat (il ne reconnaissait pas celles de l'usurpateur Totila, « tout à fait abominable », « de mémoire criminelle »), ainsi que des concessions et subventions venant de Théodora, « de pieuse mémoire » (elle était morte en 548). Cet effort pour maintenir la propriété légale du foncier et des troupeaux incita les propriétaires qui avaient fui, comme Cassiodore, à rentrer en Italie. Ceux qui avaient acheté ou vendu des terres du temps des Goths ne seraient pas menacés d'une obligation de restitution, et tous les détenteurs de terres continueraient à acquitter la taxe foncière de base. Cette réaffirmation des conditions existant avant Totila fut le résultat d'une pétition du pape Vigile, toujours retenu à Constantinople en 554.

Justinien ordonna également la mise en circulation de son code, rédigé en latin à l'origine, avec, par la suite, des Novelles (*Novellae*) écrites en grec puis traduites en latin. Cette codification des constitutions impériales réglementait le système judiciaire, le maintien des cours de justice, la

rémunération des enseignants, rhétoriciens, médecins et avocats (selon les pratiques de Théodoric), l'usage des poids et mesures comme il avait été transmis « au Très Saint-Père et aux éminents sénateurs » pour les paiements en espèces ou en nature, la manière d'éviter une double imposition, le retour des esclaves à leurs maîtres et des vierges consacrées à Dieu à leur monastère ou couvent. Les sénateurs se voyaient garantir le droit de se rendre à la cour de l'empereur et dans leurs propriétés en Italie aussi longtemps que le besoin s'en faisait sentir. Une réglementation spécifique s'appliquait à l'entretien des ouvrages publics à Rome, concernant notamment le canal du Tibre, le Forum, le port et les égouts, financés par les recettes fiscales. La ville devait être sous l'autorité d'un *dux*, chef militaire subordonné au préfet du prétoire de Ravenne. Avec la suppression du consulat par Justinien en 541 et la diminution considérable du Sénat, en raison de la fuite à Constantinople, pendant la guerre, de nombre d'éminents sénateurs, l'évêque de Rome se voyait contraint d'assumer de plus grandes responsabilités pour le bien-être de la ville[410].

Tout cela participait d'un système de coopération beaucoup plus étroit entre le gouvernement et l'Église, avec l'aide des évêques. Justinien décréta que prélats et notables, propriétaires et habitants de la région devaient choisir des gouverneurs pour chaque province reconquise, afin d'appliquer la loi de façon juste et légale, et s'il s'avérait que ces hommes avaient un jour exigé des taxes en excès ou bien utilisé des poids non appropriés ou des *solidi* de poids trop léger entraînant des pertes, ils devaient fournir une compensation sur leurs propres ressources[411]. Il s'agissait d'une autre innovation majeure. Auparavant, les gouverneurs étaient nommés par la plus haute autorité (l'empereur ou le préfet du prétoire) et déplacés d'une région à une autre, servant rarement dans leur propre province : le gouvernement était très centralisé. Désormais, un grand pouvoir échoyait aux élites locales, qui pouvaient choisir un gouverneur dans leurs rangs. Ces hommes seraient nommés sans avoir à payer leur charge, et il leur

incombait de collecter et de transférer l'argent des impôts à l'administration impériale sans extorquer à la population des paiements en sus.

Si Rome demeurait l'antre du Sénat et probablement le centre principal de l'instruction juridique, Ravenne était confirmée dans sa situation de capitale des provinces italiennes reconquises, base d'une administration civile rétablie. Environ six cents personnes seraient requises pour la gestion de ce gouvernement très centralisé et chaque haut fonctionnaire aurait son propre *officium*, une équipe de subordonnés, des secrétaires et des scribes[412]. L'afflux de fonctionnaires formés et de leur entourage, qui accentua probablement l'influence de Constantinople et augmenta l'establishment militaire, conduisit certainement à une expansion considérable de la ville. En outre, les lois qui encourageaient les prélats à remplacer les *defensores civitatis*, magistrats chargés de la défense de la cité, et d'autres adressées plus spécifiquement aux responsables religieux qu'aux officiers de l'armée accroissaient l'autorité des ecclésiastiques[413].

En dépit de l'insistance de Justinien sur le fait que la sélection de bons gouverneurs pouvait permettre de rétablir l'administration impériale sous sa forme la meilleure, la Pragmatique Sanction de 554 et les décisions ultérieures ne purent apporter de réponse au problème de fond causé de tant d'années de guerre. La peste de 542-543 avait eu de lourdes conséquences sur les survivants. Comment bailleurs et preneurs allaient-ils payer leurs impôts alors que la production agricole avait été si perturbée qu'ils n'avaient plus rien à vendre – ni produits de base, ni récoltes, ni huile, ni vin –, alors que la vie urbaine avait été interrompue par les sièges, les populations déplacées et les châteaux, ponts et routes détruits pour limiter les mouvements de l'ennemi ? Durant la guerre, les soldats s'étaient plaints régulièrement du non-paiement de leur solde et ils erraient toujours dans la campagne à la recherche de nourriture. Même ceux qui étaient rentrés sur leurs terres et pouvaient commencer à les cultiver n'avaient bien souvent pas d'argent. De nombreuses familles de l'aristocratie avaient dépensé une

grande partie de leur fortune lors des cataclysmes militaires, soutenant la population, comme au cours du long siège de Rome en 545-546, et leurs réserves étaient épuisées.

On observait le même phénomène dans de nombreux centres urbains, où les mécanismes d'imposition mis en place par les conseils locaux pour soutenir les défenses de la ville, répondre aux besoins militaires et supporter les dépenses de la cour furent rétablis par la Pragmatique Sanction. Que cela eût été ou non intentionnel de la part de Justinien, le fait est qu'une tradition conservatrice entretenue par des scribes locaux prolongea la façon de venir à bout des litiges relatifs à la propriété et d'enregistrer ventes et cadeaux avec seulement de très légers changements quant à la formule employée. On passait sans en avoir l'air à une autorité plus locale, en la personne du gouverneur de province élu par des évêques et des notables, et les guerriers qui acquéraient des terres prenaient une importance plus marquée dans presque toutes les régions du monde post-romain. Ravenne était une exception : elle devenait le lieu de résidence d'un souverain nommé par l'empereur et exerçant son autorité sur l'ensemble de l'Italie.

La ville avait cependant connu quelques troubles et soulèvements en cette période de belligérance, sur lesquels Agnellus reste d'ailleurs assez confus. L'évêque semble avoir copié des passages d'une chronique comme les *Annales de Ravenne*, très mal conservée (où les informations sont notées et datées par année). Il était question du châtiment sévère infligé à un groupe de manichéens, hérétiques aux yeux de l'Église, que l'on avait découverts dans la ville. Ils avaient été jetés et mis à mort dans la *fossa Sconii*, à proximité du fleuve. D'autres présages, visions et événements terrifiants, telle la trace rouge apparue dans le ciel le 11 novembre, peuvent se rapporter à l'année 560, puisque cette entrée précède immédiatement la note d'Agnellus sur la mort du pape Pélage le 3 mars 561. La présence de ce signe rouge (étoile ou comète ?) convainquit les citoyens de marquer leur demeure afin d'être reconnus à la fin des temps. Cet événement était associé

à une série de visions, suivies d'une revendication des Ravennates qui prétendaient avoir combattu et vaincu (le 20 juillet) les habitants de Vérone, allusion possible au siège de la ville par Narsès et à sa prise en 561. Une autre comète, apparue entre août et octobre, en même temps que des traces rouges dans le ciel et l'incendie de la ville de Fano et du camp de Cesena, est associée à la mort de Justinien en 565[414].

La vie à Ravenne au milieu du VI^e^ siècle

Grâce à la conservation d'archives sur papyrus depuis le milieu du VI^e^ siècle, il est possible d'observer comment la curie de Ravenne a perpétué l'administration urbaine, qui semble avoir résisté plus longtemps en Italie qu'ailleurs. En 552, le testament de Georges, marchand de soie dont le père exerçait la même profession à Antioche, fut réenregistré dans les archives municipales, Georges signant en lettres grecques. À cette occasion, le conseil se réunit à Classe en présence de Flavius Aurelianus, préfet du prétoire, Bonifatius Pompulius, magistrat, Andreas Melminius, défenseur de la ville, et Johannes le *proemptor* (agent) comme témoin. À l'instar de la plupart des habitants de la région, Georges faisait don de sa propriété à l'Église de Ravenne. En 564, Germana, *clarissima femina* et veuve de Collectus, rédigea une charte qui nommait Gratianus, sous-diacre de l'Église de Ravenne, tuteur de son jeune fils Stefanus[415]. Un passionnant inventaire de son héritage, établi par Johannes, l'un des scribes de la ville (*tabellio civitatis Ravennae*), fut joint à la charte, avec une description détaillée de tout l'or et l'argent (pièces de monnaie et objets divers, comme les petites cuillères), du mobilier (tapis, coussins, couvertures, vaisselle), des outils, vêtements et bijoux, plus les parts de trois maisons, à Ravenne et à Bologne et Cornelia, vendues à la mort de Collectus. Guderit et Ranhilda (décédée depuis), esclaves, avaient été affranchis et Guderit avait reçu une

série de vêtements impressionnante : une tunique en soie, une chemise à motifs, un vieux manteau de laine, une houppelande, une nappe (*mappa*) d'une valeur d'un *siliqua* (silique) d'argent, le tout rangé dans un coffre fermé à clé. L'inventaire des vêtements donne un aperçu saisissant des habits somptueux des Ravennates de haut rang : une chemise en soie rouge et vert (d'une valeur de trois et demi *solidi* d'or), une tunique en soie verte avec motifs (un *solidus* et demi), une autre à manches courtes et un pantalon en lin[416]. Leurs vêtements aux couleurs vives rappellent ceux que portent les trois Rois mages de Saint-Apollinaire-le-Neuf ou les dames d'honneur de Saint-Vital, ce que confirme la conservation de soieries aux couleurs contrastées.

La demande de Germana fut acceptée et inscrite dans les registres de la curie pour garantir que le moment venu Stefanus recevrait son héritage. Son tuteur, le sous-diacre Gratianus, signa d'une croix, ce qui indiquait son illettrisme. Au nombre des autres témoins figuraient Stefanus, *vir devotus*, et le secrétaire du préfet (*scriniarius gloriosae sedis*), probablement Pamphronius, d'après le nom qui revient dans plusieurs documents. Manifestement, l'administration civile de la ville et l'activité régulière de la curie se poursuivirent malgré les ravages de la guerre.

Narsès et l'administration militaire de l'Italie

Alors qu'évêques et élites locales étaient chargés de la sélection et de l'installation des gouverneurs de province, Narsès s'efforçait d'imposer une présence militaire effective, en envoyant des *duces* aux villes restantes et aux troupes en garnison dans les places fortes qui défendaient les frontières de l'Italie[417]. En 553-554, l'administration impériale dut relever le défi posé par les Francs, qui avec leurs alliés alamans et hérules, attaquaient les villes non fortifiées du nord de l'Italie et en ravageaient la campagne. Ces

événements amenèrent Narsès à Ravenne où, vraisemblablement, il occupa le palais que Théodoric et ses successeurs avaient agrandi et redécoré. C'est alors que le gardien goth du trésor de Totila vint à Classe pour remettre les clés de Cumes (au nord-ouest de Naples), où le butin était entreposé. Narsès retourna ensuite à Rome pour organiser une ultime campagne contre les envahisseurs. En 555, il assista à l'intronisation du pape Pélage, qui n'arrêtait pas de le solliciter pour obtenir une aide militaire. Le patrice rebâtit au moins un pont que Totila avait détruit, le pont Salario, commémoré par deux inscriptions et un parapet avec deux pilastres décorés de croix grecques. En guise de reconnaissance pour l'attitude des Vénitiens, qui lui avaient permis de pénétrer en Italie par une voie très inhabituelle, il consacra des églises de la pointe de la péninsule Adriatique (sur ce qui deviendrait beaucoup plus tard le *Rivus Altus*, le centre de Venise) et à Vicence, mais nous n'avons aucune trace d'un éventuel mécénat dans la capitale impériale. En 561, Vérone fut la dernière garnison gothe à capituler.

En dépit des efforts de Narsès, les perturbations provoquées par une activité militaire prolongée compliquèrent considérablement le rétablissement de l'ordre par les fonctionnaires impériaux. Les nouveaux arrivants se trouvaient en rivalité avec les populations installées dans toutes les régions occidentales qui faisaient autrefois partie de l'Empire romain. En Afrique aussi la révolte grondait. En 565, dans le nord de l'Italie, Narsès dut réprimer une insurrection menée par Sindual, *magister militum* précédemment associé à une invasion de Hérules. S'agissait-il d'une bande de mercenaires errants ou d'un autre groupe de soldats rendus à la vie civile, sans terres, sans foyer, sans famille ? Narsès mata la révolte et « pendit Sindual en haut d'une poutre[418] ».

En s'efforçant de créer une administration ferme, Narsès semble avoir suscité l'opposition de certains membres de la société romaine. En 568, après avoir reçu des lettres accusant le général de « réduire les Romains à

l'état d'esclaves », l'empereur Justin II le rappela à Constantinople[419]. Narsès partit pour Naples comme s'il s'apprêtait à embarquer pour l'Orient, mais quand le pape Jean III en eut vent, il insista pour qu'il retourne à Rome. Lorsqu'il mourut, à l'âge avancé de 95 ans, peut-être en 574, sa dépouille fut transférée à Constantinople dans un cercueil de plomb, pour être inhumée dans le monastère qu'il avait fondé en Bithynie[420]. Justin II et l'impératrice Sophia participèrent à ces funérailles grandioses. À ses obsèques comme dans sa vie, Narsès fut l'incarnation de l'unité du monde romain : l'eunuque arménien s'était distingué au service des provinces occidentales tout en préparant sa dernière demeure en Orient, où l'on se souviendrait toujours de lui lors des messes dites par des moines pour le repos de son âme. Il avait néanmoins laissé l'Italie dans une situation très instable.

CHAPITRE 17

L'archevêque Maximien, rempart de l'Occident

À la fin de la guerre, l'économie de l'Italie était à bout de souffle et le pays pris dans un combat d'une autre nature, qui affaiblit l'ensemble du monde chrétien – une longue controverse théologique culminant en 553 avec la convocation du V^e^ concile œcuménique de l'Église à Constantinople. L'objectif de Justinien était d'obtenir la confirmation ecclésiastique du caractère hérétique de trois textes en particulier, de Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas d'Édesse (textes connus plus tard comme les « Trois Chapitres »)[421]. L'empereur espérait qu'en les déclarant dangereusement proches des écrits de Nestor, condamné au concile d'Éphèse, en 431, il pourrait clarifier la forme précise de l'union des deux natures, humaine et divine, dans le Christ et permettre ainsi aux chrétiens qui soutenaient la doctrine d'une seule nature en Jésus-Christ d'être de nouveau en communion. Et il souhaitait imposer cette interprétation dans l'ensemble du monde romain, en dépit des tensions doctrinales et régionales, façon d'affirmer que seule son autorité reflétait la foi chrétienne en un dieu unique – une seule confession, un seul empire[422].

L'opposition occidentale était fondée sur la conviction que le pape Léon I^er^ avait pris position sur les natures qui faisaient l'essence du Christ dans son *Tome à Flavien*, lettre dogmatique lue au concile de Chalcédoine en 451. Ibas et Théodoret y avaient aussi participé sans provoquer de commentaires hostiles. Aussi les évêques de Rome, y compris le pape Vigile (537-555), considéraient-ils tout changement dans les décisions prises à Chalcédoine comme une menace envers la foi véritable et l'autorité du pape. Cette opposition avait poussé Justinien à faire en sorte que Vigile

fût escorté de Rome à Constantinople, en passant par Patras, où il consacra Maximien archevêque de Ravenne. Le pape passa les huit années suivantes dans la capitale de l'empire d'Orient et, grâce au nouvel archevêque, l'affaire des Trois Chapitres gagna Ravenne.

Après maintes négociations, un traitement de plus en plus brutal et un emprisonnement dans sa propre résidence constantinopolitaine, le pape Vigile finit par accepter d'avaliser la condamnation de Théodore de Mopsueste sans porter préjudice au concile de Chalcédoine. Il refusa, toutefois, de siéger au V^e^ concile œcuménique tenu en mai 553 sous la présidence du patriarche Eutychès (552-565), avec les représentants des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Officiellement, des cinq Églises patriarcales dont l'accord était essentiel pour donner force de loi aux décisions du concile dans l'ensemble du monde chrétien (Oikoumène), la prévalence allait à Rome[423]. Bien que le V^e^ concile se tînt sans le pape Vigile, il condamna les Trois Chapitres sélectionnés par l'empereur. Toutefois, sept évêques africains et un grand nombre des neuf prélats d'Illyrie rejetèrent sa décision. Après des mois de maltraitance, Vigile ayant fini par accepter le concile et par condamner les Trois Chapitres selon ses propres conditions, il fut autorisé à retourner à Rome. Il n'alla cependant pas plus loin que Syracuse, où il mourut le 7 juin 555[424].

La coïncidence entre une situation militaire qui se dégradait à l'ouest malgré les efforts de Narsès pour réduire les forces gothes et hérules et ce qui s'avéra en définitive une décision théologique schismatique réduisit considérablement l'efficacité de l'autorité impériale. Les évêques d'Aquilée et de plusieurs autres grandes villes africaines condamnèrent immédiatement le concile de 553, faisant dissidence avec Constantinople et Rome à la fois. En revanche, l'archevêque Maximien de Ravenne, choisi et mis en avant par Justinien, apporta son soutien au concile, de concert avec les militaires et, plus tard, le nouveau pape, Pélage (556-561)[425]. Maximien fut l'auteur de la consécration de Vital à l'évêché de Milan, en

remplacement de Dacien, qui avait accompagné Vigile à Constantinople et y était décédé en 552. Milan étant toujours sous l'autorité des Goths, l'homme que Justinien avait choisi ne pouvait être installé dans son évêché. Un officier de l'Empire escorta donc Vital à Ravenne, où la cérémonie put avoir lieu, et l'évêque mourut probablement peu après, car il fut enterré dans la basilique qui porte son nom[426].

L'archevêque Maximien

Selon Agnellus, Maximien était un érudit, un auteur qui avait voyagé en Orient et s'était rendu à Alexandrie, au temps du patriarche Timothée IV (517-535), et à Constantinople, où il s'était fait connaître de Justinien. Il rédigea ses *Histoires*, douze livres en un seul volume, chaudement recommandées par Agnellus qui cite un passage décrivant les émeutes accompagnant les patriarches rivaux dans la capitale égyptienne, ainsi qu'un tremblement de terre qui ravagea la ville d'Anazarbe, en Cilicie, et entraîna, dit-on, la mort de 30 000 personnes. Maximien fit réaliser de nouvelles copies des deux bibles toujours en usage, ainsi que des missels « pour tout le cycle de l'année et pour tous les saints ». Il étudia le texte biblique et lui apporta des amendements là où il trouvait que les commentaires de saint Augustin ou la révision du texte des Évangiles de saint Jérôme procuraient des améliorations. Agnellus cite le colophon de la Bible montrant la prudence de l'archevêque dans sa correction du texte, qui « ne doit pas être corrompu par l'illettrisme ou la malfaisance des scribes[427] ».

Il est possible aussi que Maximien ait écrit la *Vie* d'Apollinaire, prétendument contemporain de saint Pierre, fondateur et premier évêque de la communauté des chrétiens de Ravenne. « L'invention » du saint, présenté comme un soldat martyr sous Vespasien, a peut-être été encouragée par

Maximien. Pour l'archevêque, c'était une façon de rehausser le prestige de la ville, comme Ambroise avait élevé celui de Milan. Lorsqu'il lui consacra l'imposante nouvelle basilique de Classe, il put s'appuyer sur cette *Vie* pour montrer que Ravenne avait aussi abrité en son sein un grand héros du christianisme primitif[428]. En outre, dans l'abside de la basilique, le saint est clairement dépeint portant le *pallium* épiscopal et participant à la liturgie (doc. 51). Agnellus note que les écrits de Maximien ont été emportés à Rome, mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous[429].

En 547, Maximien se rendit dans la capitale orientale pour obtenir de Justinien la confirmation que l'Église ravennate aurait toujours des droits sur la forêt de Vistrum, en Istrie. Une autre fois, ce fut pour se procurer des matériaux de construction à Constantinople, et aussi tenter de ramener le corps de saint André l'Apôtre, plan que déjoua l'empereur en insistant sur la nécessité de laisser les reliques dans la Reine des villes : saint Pierre et saint André étant deux frères, et Rome et Constantinople des villes jumelles, il convenait que chacune d'elles abrite l'un des frères apostoliques. Maximien parvint néanmoins à prendre la barbe du saint et à la ramener à Ravenne, avec d'autres reliques pour lesquelles il avait l'autorisation de l'empereur[430]. Au IX^e^ siècle, alors que Ravenne était passée sous autorité romaine, Agnellus écrivit que si Maximien avait obtenu le corps de saint André et l'avait enterré dans la ville, « les papes romains ne nous auraient pas assujettis » – il entendait par là qu'avec une relique apostolique capable de rivaliser avec saint Pierre, Ravenne aurait été en mesure de résister plus efficacement à la Ville Éternelle[431].

Les relations apparemment étroites entre les deux hommes, et leurs rencontres « alors que l'empereur et lui avaient tous deux les cheveux gris[432] », ont conduit certains chercheurs à émettre l'idée que peut-être le souverain avait donné en récompense à Maximien le trône en ivoire – probablement plus pour le cérémonial que pour un usage réel –, qui se trouve encore aujourd'hui au Musée archiépiscopal de Ravenne (doc. 36).

Sur le devant, le monogramme de Maximien est centré au-dessus d'une rangée de cinq grandes plaques rectangulaires qui montrent saint Jean Baptiste flanqué des quatre évangélistes agrippés à leur missel. À l'intérieur des rouleaux décoratifs au-dessus et au-dessous de ces figures, des animaux et des oiseaux accompagnent deux paons, et deux lions et autres bêtes sauvages font des cabrioles dans les fleurs et les feuilles. Bien que douze des plaques d'origine aient été perdues, il en est trente-deux sur les côtés et l'arrière du trône, de tailles différentes, mais toutes en ivoire, représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament (beaucoup tirées de la vie de Joseph, qui préfigurait celle du Christ). Alexandrie était connue pour être le centre de production de cet artisanat, et il est fait état de trônes similaires comme cadeaux. Cyrille d'Alexandrie s'en serait servi comme pots-de-vin pour obtenir des faveurs après le concile d'Éphèse[433]. Si Justinien avait fait réaliser ce trône de très belle facture, d'un prix incroyablement élevé, pour Maximien, peut-être aussi finança-t-il une partie des constructions que l'archevêque entreprit à Ravenne et à Pola. L'œuvre de Procope sur le vaste programme bâtisseur de l'empereur (*Les Constructions de Justinien*) mentionne de nombreuses églises consacrées à la Vierge Marie, mère de Dieu, et à d'autres saints dans des régions très reculées de l'Empire, du mont Sinaï en Égypte à Jérusalem et à Justiniana Prima dans le nord des Balkans. Des sommes faramineuses furent également dépensées pour des édifices laïcs : forteresses, ponts, établissements caritatifs pour les malades, les vieux, les veuves et orphelins, et auberges le long des voies les plus fréquentées, où courriers impériaux, marchands et autres voyageurs pouvaient s'arrêter pour passer la nuit[434]. Toutefois, la description de Procope n'inclut pas les régions occidentales. Ainsi le trône aurait-il pu être attribué à Maximien en gage de reconnaissance pour son soutien à la théologie impériale.

Cependant, les inscriptions encore visibles aujourd'hui évoquent clairement la coopération de Maximien avec Julianus le banquier et son

parent Bacauda. Les deux hommes contribuèrent au financement des églises les plus connues de la ville, Saint-Vital et Saint-Apollinaire in Classe, ainsi qu'à une autre dédiée à l'archange saint Michel *ad Frigiselo* (aujourd'hui *in Africisco*), dont seules subsistent certaines parties. Grâce à Agnellus, nous connaissons le texte du narthex de Saint-Vital, qui nous apprend le nom du constructeur, la date à laquelle Maximien a consacré l'édifice (19 avril 547) et le nom de celui à qui l'initiative est attribuée – l'évêque Ecclésius. À propos des panneaux impériaux, Agnellus note simplement : « L'image de ce même Maximien et du couple impérial est merveilleusement rendue par la mosaïque[435]. » Il cite aussi d'autres inscriptions vues à Saint-Apollinaire, basilique consacrée par l'archevêque le 9 mai 549, et à Saint-Michel[436]. Dans aucune des trois églises ayant un lien avec Julianus il n'est fait mention d'une contribution impériale telle qu'on en voit au Sinaï ou à Jérusalem par exemple.

Outre l'achèvement des édifices religieux déjà en partie construits, Maximien prit en charge l'érection d'une nouvelle église dédiée à saint Étienne, premier martyr chrétien et premier parmi les diacres, non loin de la porte Ovilienne. L'archevêque y a déposé les reliques de nombreux saints et fait mettre son propre portrait sous les voûtes de l'abside, avec une inscription dédicatoire mentionnant sa consécration le 11 décembre 550. Il fit ajouter des chapelles latérales, les *monasteria*, avec « de nouvelles mosaïques d'or et plusieurs autres pierres fixées dans le plâtre », et graver son propre nom au-dessus des chapiteaux des colonnes[437]. Parmi les autres ouvrages qui lui ont été attribués, citons l'église de Sainte-Marie-Formose, de Pola (doc. 45) et une maison pour le recteur de cette église, l'achèvement de la chapelle Tricollis, où son portrait figurait avec celui de ses prédécesseurs, et l'église Saint-Probe, où Maximien a conservé les reliques du saint, embaumant son corps et décorant la façade avec les représentations en mosaïque de saint Probe, saint Eleucade et saint Calocère[438]. Il remplaça aussi les vieilles colonnes en bois de la basilique

Saint-André, non loin de l'Ursiana, par de nouvelles, en marbre du Proconnèse.

Conformément aux traditions épiscopales, Maximien apposa sa propre image sur nombre des objets liturgiques qu'il commanda, comme les deux amphores spéciales pour le saint chrême, dont l'une portait une inscription à son nom, et exista encore bien après l'époque d'Agnellus. L'archevêque fournit également quatre nappes d'autel, dont l'une en lin brodé retraçant toute l'histoire du Sauveur et utilisée à la cathédrale de la Résurrection le jour de l'Épiphanie. Selon Agnellus, elle montrait des images réalistes, sans pareilles, de Maximien et de ses prédécesseurs, avec des bêtes et des oiseaux[439]. Sur une autre, leurs portraits étaient brodés au fil d'or, et sur au moins l'une des deux autres étaient cousues des perles et des inscriptions bibliques. L'archevêque avait aussi commandé une croix en or très lourde décorée de pierres précieuses pour y conserver un fragment de la Vraie Croix, l'une des nombreuses reliques qu'il avait rassemblées[440].

Maximien est également associé à un bâtiment séculier : la caserne d'un contingent nommé *bandus primus* (première bannière), construite avec des tuiles portant l'inscription « Maximien, évêque de Ravenne[441] ». Le bâtiment ne se trouvait pas très loin du milliaire d'or marquant le point zéro de l'empire et il a certainement été érigé à l'époque de l'archevêque, sinon à son instigation, rappelant la fierté que plaçaient souverains et mécènes dans la production de matériaux de construction à Ravenne. Ce régiment, ou *numerus*, était l'un des quelques corps militaires attachés à la garde de la ville et identifiés par leur bannière[442]. Au début du VIII^{e} siècle, douze cohortes étaient connues sous des noms similaires : première et seconde bannières, nouvelle bannière, etc. Agnellus conclut son récit de la vie de Maximien par une passionnante description du transfert de ses ossements de son cercueil, situé près de l'autel de l'église de Saint-André, à une position centrale plus élevée du même édifice. Cette nouvelle inhumation eut lieu vers 833, sous l'archevêque Pétronax. Agnellus supervisa l'ouverture du

sarcophage rempli d'eau et le déplacement des os, qui furent posés sur l'autel dans un linceul et scellés avec l'anneau de Pétronax. Les os, tous au complet « à l'exception d'une dent du côté droit », furent ensuite lavés dans un vin de choix, embaumés dans des épices et replacés dans le sarcophage en suivant un cérémonial en bonne et due forme. Agnellus mesura également toute l'eau que l'on retira, à l'aide de petits récipients de bronze – 115 de ces *siculi*, comme on disait dans le langage populaire, furent ainsi remplis de l'eau sanctifiée par le contact avec les os. Selon le biographe des évêques, l'événement déclencha peur et tremblements, « comme si le bienheureux Maximien lui-même se tenait devant nous », peut-être parce qu'on l'avait dérangé dans sa tombe[443]. Manifestement, le premier archevêque de la ville demeura très présent dans la Ravenne du IXe siècle ; bâtisseur prolifique, érudit et auteur, il domina sa communauté pendant onze ans, jusqu'à sa mort en 557.

Maximien avait aussi appuyé les décisions du Ve concile œcuménique contre l'opposition persistante des évêques d'Illyrie et d'Afrique qui y avaient siégé et l'avaient dénoncé. À leur tour, ils incitèrent les chefs d'Église du nord de l'Italie, particulièrement ceux de Milan et d'Aquilée, à omettre toute mention de l'empereur ou du patriarche de Constantinople dans leurs prières quotidiennes. Le pape Pélage fut horrifié de leur refus, qui les privait de toute communion avec l'ensemble des fidèles ; il les jugea « schismatiques, colportant un esprit de sédition au sein de l'Église[444] ». Il critiqua en particulier le patriarche d'Aquilée, Paulin, ou Paul, qui se lança dans la création d'une Église indépendante dans le nord de l'Adriatique. En 559, la querelle à propos des textes théologiques prit un tour plus politique lorsque le pape exigea du patrice Valère qu'il arrête Paulin et l'envoie à Constantinople pour y être jugé. Le souverain pontife demanda aussi à Agnellus de Ravenne (557-565) de choisir et consacrer une autre personne fiable pour diriger les Aquiléens dissidents[445]. Bien que le pape eût accusé certains de ses adversaires de crimes gravissimes (de meurtre, dans le cas

d’Euphrase, qui était peut-être l’évêque de Parenzo), aucun fonctionnaire laïc ne mena d’action contre eux avant 566, lorsque Narsès arrêta l’évêque d’Altino. Ainsi l’opposition au concile s’accentua pour devenir un acte de loyauté local, ce qui entraîna une fracture de l’unité ecclésiastique sans pour autant clarifier l’aspect théologique.

À la pointe de l’Adriatique, en Vénétie et en Istrie, cette résistance active fit perdurer le schisme pendant de nombreuses années, affaiblissant la présence chrétienne dans des régions déjà perturbées par des années de guerre. En dépit des efforts pour trouver une solution réunissant tous les évêques chrétiens dans une définition partagée de la foi, plusieurs régions du nord de l’Italie et d’Afrique restèrent murées dans une franche opposition. Si la capitale occidentale de l’Empire tirait profit de la présence de chefs militaires, à Rome, le pape se plaignait constamment du manque de soutien pour imposer la bonne théologie. En 568, voyant les turbulences que traversait l’Italie, une armée lombarde hostile basée en Pannonie, au-delà de la frontière nord-est du Danube, décida de lancer une invasion, action qui devait être lourde de conséquences pour Ravenne.

CHAPITRE 18

L’archevêque Agnellus et la saisie des églises ariennes

À la mort de Maximien en 557, le clergé ravennate élut à la tête de l’archevêché un prêtre de la région, Agnellus. Contrairement à la plupart des chefs religieux, cet Agnellus issu d’une famille fortunée de l’aristocratie foncière s’était engagé dans l’armée, marié, et il avait une fille. À la mort de sa femme, il décida de se consacrer à Dieu, se fit ordonner diacre par Ecclésius dans les années 520, et servit comme prêtre de l’église Sainte-Agathe, martyre. Il occupait une maison attachée à l’édifice et qui existait encore au IXe siècle[446]. Agnellus avait donc connu le règne de Théodoric, la longue guerre contre les Goths et l’arrivée des troupes impériales de Bélisaire en 540. Lorsque Justinien ordonna le transfert de toutes les propriétés ariennes à la communauté catholique, il était à la tête de l’Église de Ravenne.

Le précédent, pour cette éradication de la pratique arienne, se trouvait dans un édit de 535 destiné à toutes les églises d’Afrique du Nord, selon lequel toutes les propriétés prises par les ariens durant la période vandale devaient être retournées aux orthodoxes, c’est-à-dire à l’Église catholique. Et les ariens, donatistes, juifs et païens, catalogués dorénavant comme hérétiques, n’étaient plus autorisés à occuper des fonctions publiques ni à

célébrer leurs propres cérémonies religieuses[447]. Malgré sa loyauté persistante aux convictions ariennes, la hiérarchie ecclésiastique vandale d'Afrique du Nord semble s'être désintégrée avec le royaume de Gélimer, laissant le clergé catholique reprendre le contrôle. Lorsque Justinien chercha comment rétablir la théologie impériale dans les régions conquises, il avait sous la main un modèle récemment éprouvé. Cependant, les Goths avaient fondé les églises ariennes d'Italie sans faire main basse sur les églises catholiques, contrairement aux Vandales en Afrique du Nord. Cela n'empêcha pas l'empereur d'envoyer de nouvelles instructions, entre 557 et 565, pour transférer toutes les propriétés ecclésiastiques ariennes aux églises catholiques d'Italie.

En bon collecteur d'histoires anciennes, l'autre Agnellus, celui du *Liber pontificalis*, cite des extraits de cette directive impériale conservée aux archives de la ville et fait l'éloge de « la sainte Église mère de Ravenne […] la véritable mère, véritablement orthodoxe[448] ». L'archevêque Agnellus supervisa le passage de neuf églises du rite arien au rite catholique – quatre en dehors de la ville (Saint-Eusèbe, Saint-Georges et Saint-Serge à Classe, et Saint-Zénon à Césarée) et cinq autres intra-muros, y compris la cathédrale et le baptistère[449]. Ce processus était dit « de réconciliation », signifiant probablement l'espoir de réconcilier les chrétiens ariens goths avec les définitions catholiques de la majorité, sans violence, par la confiscation de leurs églises et propriétés, et la promulgation de lois leur ôtant le droit d'enregistrer des testaments et de transmettre ainsi leur héritage à leurs enfants.

Saint-Apollinaire-le-Neuf

Dans l'église dorée du Christ Sauveur, de Théodoric, on trouve des traces de cette conversion forcée dans les grands changements opérés sur la

mosaïque du palais, où l'on fit disparaître toutes les représentations du roi des Goths[450]. Tous les membres de sa cour furent remplacés par des rideaux insérés entre les colonnes : seules subsistaient quelques mains tendues (doc. 12). Sur le côté opposé de la nef et la mosaïque du port de Classe, les pieds de quatre personnages debout en face de bateaux ont été laissés tels quels dans un premier temps, avant d'être finalement retirés (doc. 13)[451]. La modification la plus importante fut la suppression de Théodoric et de sa femme Audoflède en tête de la procession des saints. On leur substitua saint Martin de Tours, à qui l'église fut dédiée, et sainte Euphémie, le premier conduisant le cortège des hommes et la seconde, celui des femmes.

Le choix de saint Martin, héros chrétien de l'opposition à l'arianisme, était un autre symbole de la domination de la confession majoritaire[452]. L'importance accordée à sainte Euphémie vient de son association avec le concile de Chalcédoine, qui se tint en 451 dans l'église consacrée à la jeune martyre. Parmi les vingt et une martyres qui marchent à sa suite figurent Agathe, Agnès, Cécilia, Valéria, Vincenza, Perpétua et Félicité, Lucie, Daria et Eugénie dont le culte était pratiqué à Ravenne ; les autres, Pélagie, Crispina, Eulalie, Giustina, Anastasia, Emerenziana, Paolina, Vittoria, Anatolia, Cristina et Sabine n'ont aucun lien particulier avec la région. On retrouve manifestement une insistance similaire sur les saintes et martyres dans les monuments romains du VI^e^ siècle, ainsi qu'à Parenzo sur la côte orientale de l'Adriatique, près de Pola, où Euphémie se trouve encore à la tête d'un groupe de six[453]. Si la présence de tant de saintes à Saint-Apollinaire n'est pas exceptionnelle, l'équivalence entre les deux processions d'hommes et de femmes qui s'avancent vers l'Orient est des plus inhabituelles.

En outre, une grande partie du mur nord de l'église a été endommagée, ce qui veut dire que quelques-uns des personnages représentés en mosaïque ont dû être restaurés au XIX^e^ siècle. Pour recréer les Rois mages, les restaurateurs se sont appuyés sur Agnellus l'historien et sa fascinante

description détaillée de leurs habits, dont la couleur se rapporte à leurs présents, chacune étant hautement symbolique. Ainsi Gaspard offre-t-il de l'or et porte-t-il un vêtement rouge, couleur du mariage ; Balthazar apporte l'encens vêtu de jaune, symbole de la virginité, et la tenue de Melchior, de toutes les couleurs, évoque la pénitence, tout comme la myrrhe. Il ne faut pas oublier, bien sûr, à quoi ces présents sont associés : l'or représente la fortune régalienne, l'encens, la prêtrise (ou Dieu), et la myrrhe, la mort, les trois étant les symboles du Christ Roi. Et pour Agnellus, le chiffre trois est d'importance cruciale, car c'est aussi le chiffre de la Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit[454]. Aujourd'hui les visiteurs seront peut-être plus surpris des motifs étranges sur les chausses portées par les mages. Ces vêtements bizarrement rayés et tachetés sont en réalité les seules marques d'origine de la mosaïque et ils ressemblent beaucoup à la tenue des trois Rois mages de la basilique Sainte-Marie-Majeure du XV^e^ siècle, à Rome. Les mages d'Orient furent représentés dans un accoutrement oriental très coloré, avec des bonnets phrygiens qui devinrent une tradition ravennate.

L'archevêque Agnellus fit lui aussi installer une mosaïque le représentant avec l'empereur Justinien, peut-être une façon d'imiter le panneau impérial de Saint-Vital ou de transformer la première image de Théodoric avec son évêque arien. Il commémorait ainsi son rôle dans la reconversion des églises et baptistères ariens en édifices catholiques, et il est possible qu'une partie de cette mosaïque ait survécu dans le portrait de l'empereur actuellement installé sur le mur ouest de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, sous l'inscription JUSTINIEN. Ce portrait fit l'objet d'une restauration au XIX^e^ siècle, et c'est alors que l'inscription fut ajoutée. Toutefois, le portrait impérial de l'église Saint-Apollinaire est celui d'un homme beaucoup plus gros que celui de son pendant à Saint-Vital, avec une forte mâchoire et un bras d'une taille embarrassante, mais à tout prendre, il est moins imposant. Des historiens ont pensé qu'il s'agissait de Théodoric, fondateur de l'église, plutôt que de Justinien, mais il est très improbable

qu'un portrait du roi arien ait survécu à la « réconciliation », et l'on ne trouve aucune ressemblance avec le portrait du médaillon de Senigallia, où l'on voit Théodoric avec de longs cheveux et une moustache taillée à la manière des Goths (doc. 16)[455].

Les communautés gothes de la région pratiquant couramment leur culte dans ces églises apparaissent de manière très visible sur les documents d'archives : un papyrus de 553 fait état, par exemple, d'une donation d'argenterie, de terres, de bijoux et de vêtements d'une certaine Ranilo et de son époux Felithanc (aucun rapport avec des noms romains) à l'Église de Ravenne. La femme avait hérité de tout cela par son père Aderit et souhaitait partager sa fortune avec son demi-frère, Ademunt, encore appelé Andreas, fils illégitime de son père. Sa donation comprenait 50 livres d'argent et un revenu de 100 *solidi*, avec des propriétés à Formidiana, Urbino, Lucques et à d'autres endroits plus éloignés de Ravenne. En écho aux perturbations dues à la guerre, Ranilo insistait pour que les fondés de pouvoir de la ville trouvent et ramènent tous les esclaves ayant fui « en ces temps barbares ». Cela implique, néanmoins, dans ce cas précis, qu'une famille gothe soit parvenue à survivre à cette période de guerre malgré la fuite des esclaves et ouvriers agricoles[456].

C'est aussi la preuve de la dévotion de cette famille à l'Église catholique plus qu'à la communauté gothe de Ravenne. Ranilo avait déjà abandonné la religion arienne et ne soutenait plus le clergé goth, tellement mis à mal par la reconquête impériale ; son demi-frère, Ademunt, avait adopté un nom à consonance plus romaine : Andreas, assez courant chez les Goths qui se convertissaient à la religion dominante[457]. Plus récemment, Gudila, un homme de l'aristocratie gothe, avait abandonné ses convictions ariennes et cédé ses propriétés à l'Église catholique. La bataille juridique entreprise pour garantir le legs impliquait Bélisaire et le pape Vigile ainsi qu'un évêque goth, l'*episcopus Gothorum*, de Rome[458]. Les esclaves sont également mentionnés dans un autre papyrus, datant probablement du

milieu du VI^e siècle, dans le contexte plus courant de leur libération, par Laurentia, la mère d'Adauctus, laquelle précise clairement dans leur testament commun que Bilesaire et son épouse Sifilo doivent être affranchis[459].

Sainte-Anastasie

Avant même la décision officielle d'éliminer toute observance du rite arien, des pressions avaient été exercées sur certains Goths, comme le montrent des archives de 551 concernant le clergé de l'église Sainte-Anastasie, l'un de leurs principaux édifices religieux. La vente de son terrain marécageux à un catholique, Petrus, *defensor ecclesiae*, pour la somme de 180 *solidi*, laisse supposer que les membres du clergé arien se trouvaient peut-être dans une situation financière difficile. Les témoins de l'acte étaient dix-neuf membres du clergé goth, dont quatre, haut placés, ont signé en gotique, six autres en latin et les suivants avec des croix. Les souscriptions gothes, d'un *papa* (prêtre), de deux *daikon* (diacres) et d'un *bokareis* (*spodeus*, scribe), semblent suivre une formule contenant la phrase « avec le diacre qui nous représente tous » (*diakuna alamoda*). En revanche, les témoins latins ont formulé leur propre déclaration, tout en se disant clercs de l'Église de la loi des Goths, et tout le texte est en latin[460]. Y figurent deux prêtres (*presbyterus*), un diacre et un sous-diacre, trois *clerici*, six *spodei*, cinq *ostiarii* (concierges) et un défenseur. L'usage du gotique est également relevé pour une vente datant de 538 et impliquant deux diacres goths différents : le vendeur Gudilibus donne l'identité de l'acheteur, Alamud, en gotique (*dkn Alamoda*) et traduit le nom du bien vendu en *hugsis kaballarja*[461]. Il s'agissait de diacres ariens dépossédés par l'archevêque Agnellus lors du transfert de toutes leurs propriétés à l'Église catholique.

En 527, Justinien avait interdit aux manichéens et à tous les hérétiques « qui ne suivent pas notre Église orthodoxe et universelle et notre sainte foi » de prendre des dispositions testamentaires, une décision qui, dans la novelle 37 édictée en l'an 535, adressée au gouvernement d'Afrique du Nord, fut étendue aux impies : ariens, donatistes, juifs et païens. Ainsi, les Goths qui s'accrochaient à leurs croyances traditionnelles ariennes n'étaient-ils pas autorisés à transmettre leurs propriétés à leurs héritiers[462]. Cinq ans plus tard, en l'an 540, après la reconquête de Ravenne, la population catholique reçut un bien plus grand soutien de la part de l'empereur et, dans les années 560, les églises ariennes de la ville furent « restituées » au culte catholique. Il fut extrêmement difficile aux Goths de pratiquer la religion arienne une fois que les Novelles de Justinien les eurent privés de leurs lieux de culte et de toutes les terres et dépendances qui les jouxtaient. Certains ont pu trouver refuge dans d'autres villes, comme Milan, où la définition arienne de la foi chrétienne avait toujours cours, ou au sein d'autres peuples, comme certains des Lombards qui adhéraient à l'arianisme ; mais de plus en plus, les Goths de l'Italie du milieu du VI^e^ siècle furent obligés de renoncer à leur foi – processus accéléré par la *reconciliatio* de Justinien. Comme Henri IV en France dix siècles plus tard, ils ont peut-être pensé que « Paris valait bien une messe ».

Avant même ce changement fondamental, de nombreux Goths semblent avoir adopté des noms latins, parfois simplement ajoutés à leur nom d'origine, comme nous l'avons observé précédemment. Des noms doubles furent également enregistrés, notamment pour deux membres du clergé goth affectés à Sainte-Anastasie : Igila, qui signa Danihel au bas du document de 551, et Willienant, connu également comme Minnulus. Nous trouvons encore Gundegerga, *spectabilis*, qui se faisait aussi appeler Nonnica (à Modène en 570). Les noms goths persistèrent : au début du VII^e^ siècle, nous remarquons qu'une femme, Wililiwa, pouvait encore être identifiée comme gothe, *gutae*, et le pape Pélage II (579-590) reconnu comme le fils

d'Unigildus. En 574, Uviliaris, archidiacre du clergé catholique de Ravenne, utilisait encore son nom gotique[463].

Dans ces archives, conservées sur papyrus, la population bigarrée de la ville prend vie à mesure qu'amis et collègues interagissent pour sauvegarder leurs richesses après leur décès. Qu'ils soient goths ou italo-romains de la région, ou encore venus de Syrie ou de l'est de la Méditerranée, ils ont tous eu recours aux procédures juridiques régies par la curie, qui semble avoir été active jusqu'au VII^e^ siècle. En 572, Bonus, tailleur de braies (*bracarius*), et son épouse Martyria cédèrent la moitié de leurs propriétés (urbaines *et* rurales) à l'Église de Ravenne, et l'acte fut enregistré par Gunderit, conseiller local au nom clairement germanique. En 600, Sisivera, gothe et *honesta femina*, que sa maîtresse Theudifara avait affranchie, fit don à l'Église de Ravenne d'un terrain situé sur la commune de Rimini, et l'acte de cession fut signé par un grand nombre de témoins, notamment Adquisitus, *vir clarissimus*, *optio* du *numerus Mediolenenses*, Jannes, *negotiator* (marchand) syrien, qui signa en recourant à l'alphabet grec, *souros nagouzatro*, Juvinus, *vir honestus* et *horrearius*, responsable des greniers à blé, et Julinus, assistant de Marcator, l'époux de Theudifara. Vers 625, un sous-diacre, Deusdedit, et sa femme Mélissa cédèrent des terrains, mais pas leurs esclaves. Une partie des terres était nommément désignée – un domaine (*fundum* Carpinianum), un moulin, deux hôtels (*hospitia*) et un petit jardin[464].

On trouve un autre exemple de la richesse de l'Église de Ravenne dans un fragment de papyrus datant d'à peu près la même époque. Il s'agit d'une liste des propriétés de l'Église (*coloniae*) et des taxes lui revenant, en trémisses et siliques d'or. Un certain Victor y est mentionné, un prêtre (*presbyterus*) propriétaire de deux étangs (*palude*), Micawi et Pampiliana, vraisemblablement enregistrés parce qu'ils constituaient une réserve de poissons. Sont notées également des contributions en nature : poules, œufs, oies, une livre de miel et cent livres de lait (fromage ?)[465]. Il est impossible

de calculer le total des rentrées, mais les notaires de Ravenne gardaient des archives très précises et les responsables espéraient bien le paiement des sommes dues.

Les domaines concernés, dont la cession a donc été enregistrée dans les archives de la ville, s'étendent sur une vaste région, de Salone, en Dalmatie, de l'autre côté de l'Adriatique, à Lucques, en Toscane, sur la côte ouest de l'Italie. La plupart des documents traitent de l'acquisition des propriétés de l'Église de Ravenne, laissant supposer une même dévotion à l'Église partagée par les différents groupes de la région. L'Église nommait aussi des inspecteurs chargés de contrôler ses propriétés et de s'assurer du paiement des taxes et de la collecte des contributions en nature. À mesure qu'éclatait la pleine puissance de l'administration impériale, la plupart des familles gothes jugèrent nécessaire d'adopter la définition de la foi chrétienne, abandonnant leur héritage ancestral et leur formation linguistique. Pourtant, le gotique influença le latin du haut Moyen Âge, dont l'évolution en Italie était très lente. Il y laissa des traces de l'intégration exigée par Constantinople et mise en application par l'archevêque Agnellus.

Agnellus, le mécène

Imitant l'exemple de son prédécesseur, l'archevêque Agnellus mit son nom et son portrait sur des objets et monuments, comme le grand crucifix en argent et la nappe d'autel en lin que Maximien avait commandés mais non réceptionnés. Il fit aussi ajouter une inscription évoquant son mécénat sur une chapelle dédiée à saint Georges, construite sur un domaine nommé Argentea (peut-être l'ancienne propriété d'un Goth), qu'il avait acquis pour l'Église de Ravenne[466]. Selon Agnellus l'historien, qui racontait la chose deux siècles plus tard, cela donnait une très belle image de l'archevêque, dont l'œuvre était consignée en vers métriques au-dessus de l'entrée de la

chapelle, mais il s'abstint de les citer. L'auteur du *Liber pontificalis* a cependant pu lire et recopier une autre dédicace, de la chapelle Saint-Matthieu-et-Saint-Jacques rattachée au baptistère de la basilique Petriana de Classe – peut-être une allusion au rôle de l'archevêque Agnellus dans la décoration des lieux :

> La présente abside a été décorée de mosaïques venues des présents de Dieu et de ses serviteurs, qui les ont données en l'honneur et pour l'ornement des saints Apôtres. Le reste de la décoration a été réalisé avec l'argent des serviteurs, disparu puis retrouvé avec l'aide de Dieu[467].

Il semble bien que cette dédicace se rapporte à des prêtres ou presbytres ariens des Goths convertis à la religion majoritaire.

Lorsque l'archevêque Agnellus mourut à l'âge avancé de 83 ans, comme on peut le lire sur sa tombe de marbre dans l'église Sainte-Agathe, il légua toutes ses propriétés à sa petite-fille, du côté de sa fille : « Cinq vases en argent pour la table et beaucoup d'autres choses[468]. » Plutôt que d'entrer dans les détails de cet héritage, Agnellus l'historien rappelle ensuite à ses lecteurs que les hommes mariés peuvent devenir évêques s'ils remplissent certaines conditions, et il évite soigneusement d'aborder la question des femmes, même s'il promet d'y revenir. Peut-être trouvait-il un inconvénient à voir la fortune accumulée par la famille transmise à une femme plutôt que d'aller remplir les caisses de l'archevêché. Pour une raison inconnue, Agnellus jugeait nécessaire d'expliquer pourquoi le vingt-septième chef de l'Église de Ravenne n'avait pas un parcours classique alors qu'il présidait à l'une des transformations les plus importantes apportées à cette Église, qui lui faisait gagner de gros bénéfices. Après sa mort encore, l'œuvre d'Agnellus se poursuivit avec le transfert des biens et taxes à l'Église catholique, comme il ressort clairement du protocole y

afférent, fruit du travail d'Adon, Eventius et Honorius. Dans *In scrinio suburbicario et canonum*, tous trois affirment qu'ils se sont conformés aux ordres du dernier archevêque[469].

Ravenne, centre d'apprentissage

Pendant l'épiscopat d'Agnellus à Ravenne, probablement entre 557 et 565, un jeune homme originaire de Venise, Venance Fortunat, se présenta en ville, où il reçut une formation en littérature latine classique. Il étudia Virgile, Ovide, Horace, Statius et Martial, et acquit de solides connaissances sur les auteurs chrétiens, comme Arator et Sedulius. Il se peut aussi qu'il soit entré en contact avec l'archevêque Maximien, érudit, et son successeur Agnellus. Vers l'an 566, Venance était parti vivre à la cour des Mérovingiens de la région, à Metz, assez tôt pour y composer un bel épithalame pour le mariage du roi Sigisbert[470]. « Dans les écoles de Ravenne, [il] acquit une aisance poétique » que l'on sent dans ses hymnes, épitaphes, oraisons funèbres pour les rois, poèmes hagiographiques et autres. Pendant les banquets, sa déclamation ajoutait « avec évidence et un art consommé, de belles fioritures au message délivré et à la force de l'impression produite par la vaisselle, les domestiques et le décor architectural »[471]. Comme il montrait également une certaine connaissance du grec et des textes juridiques et philosophiques, Ravenne semble lui avoir donné une instruction laïque beaucoup plus étoffée que cela était possible en Occident au milieu du VI^e^ siècle. Dans la ville, Venance et son ami Félix, futur évêque de Trévise, visitèrent l'église Saint-Jean-et-Saint-Paul, où le poète guérit d'une sévère ophtalmie devant le portrait de saint Martin, ce qui déclencha sa vénération pour l'évêque de Tours.

Venance ne dit rien de ses professeurs, mais Ravenne comptait un grand nombre de personnes instruites, notamment Theodosius, *magister*

litterarum, témoin d'un acte testamentaire en 575 et qui aurait très bien pu l'avoir formé[472]. Parmi les officiers civils attachés au bureau du préfet du prétoire, citons Stephanus, le *scriniarius* (secrétaire), Eugénius, *palatinus*, fils d'un médecin grec, Léonce, et Apolenaris, fils de Florentinus, *pater pistorum*, maître de la guilde des boulangers, qui devint *cancellarius* – chancelier – du préfet Longin[473]. Un nombre considérable de secrétaires, les *tabellioni*, et de scribes tel Gunderit, *exceptor* de la curie de Ravenne, ont conservé trace de tous les documents juridiques et consigné les nombreuses donations consenties à l'Église[474]. Et comme, même pour un administrateur relativement peu qualifié, il fallait un minimum de formation et de compétences en comptabilité, il a certainement dû y avoir des professeurs et des écoles pour les instruire. De ce qu'il décrit comme un exil septentrional dans un climat froid, Venance se souvient d'avoir « pris quelques toutes petites gorgées de grammaire, une fine goulée de rhétorique, sans avoir aiguisé sa lame rouillée sur l'affût de la loi ». Sa chère (*cara*) Ravenne lui manquait, avec ses maîtres assez compétents non seulement pour enseigner à un jeune homme comme lui le *trivium* de base – grammaire, rhétorique et logique –, mais aussi pour lui donner une belle maîtrise de la métrique et des styles poétiques différents.

À travers la carrière de Venance, nous commençons à entrevoir le rôle capital que jouerait Ravenne au VII^e^ et au VIII^e^ siècle dans l'évolution de l'Occident. Bras italien du gouvernement impérial de Constantinople, la cité se trouvait à la charnière de l'Orient et de l'Occident, vecteur d'influence dans les deux sens. C'était le port par lequel transitaient de nombreux ambassadeurs, chefs militaires et marchands, le lien entre l'Italie du Nord, l'Europe transalpine et la capitale byzantine à l'est de la Méditerranée. En conséquence, l'Adriatique devint une mer très animée, et les ports de sa rive orientale, en Istrie, Croatie et Dalmatie, se développèrent par rapport à l'itinéraire occidental, de Ravenne jusqu'au sud, en Sicile et au-delà. Si la Sicile conserva son administration indépendante et si d'autres ports

devinrent les rivaux de Ravenne, il reste qu'à partir de 554 la cité accrut ses contacts internationaux, consolidés par la création de l'exarchat.

L'ultime étape de la conquête de Ravenne par Constantinople avait été marquée par l'obligation d'adopter la foi chrétienne telle que l'empereur la définissait, ce qui avait mis fin à la domination des Goths. Sous l'influence byzantine, Ravenne, glorieusement décorée, avait trouvé une belle vigueur et rehaussé son statut. Cette période, entre 557 et la mort de Justinien en 565, marque le début de presque deux cents ans de règne depuis l'Orient, et pour Ravenne et l'Italie du Nord commença une nouvelle phase qui eut une profonde influence sur Venance. Dans les écoles de la ville, il acquit des compétences qui, très vite, échappèrent à la région située au nord des Alpes, où se trouva renforcé le pouvoir des rois francs qui se succédèrent à Metz, et de la célèbre reine Radegonde, fondatrice de l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers. Se souvenant d'avoir fréquenté les monuments de la capitale impériale en Italie, Venance s'inspira de la culture méditerranéenne de la chrétienté primitive pour encenser de nouveaux mécènes :

> Cette belle basilique, dédiée à Dieu sous l'invocation de saint Martin, s'élève à une hauteur imposante. Les mérites du saint ont un tel éclat et telle est la confiance de tous en eux, qu'il accorde aux peuples tout ce qu'ils souhaitent et lui demandent avec piété. Le prêtre Faustus au cœur dévoué, lui a bâti cette église, rendant ainsi au Seigneur ces heureux dons qu'il en avait reçus[475].

PARTIE V

568-643
LE ROI ALBOÏN ET LA CONQUÊTE LOMBARDE

CHAPITRE 19

Alboïn attaque

Au printemps 568, une bande de guerriers à longue barbe (*longobardi*) traversa les Alpes juliennes et s'empara de Forum Iulii (Frioul), au nord-est de l'Italie. Le roi Alboïn et quelques-uns de ses guerriers connaissaient le territoire parce qu'ils avaient combattu comme troupes auxiliaires sous Narsès, pendant sa dernière campagne de 552 contre les Goths. Le général byzantin les avait bien payés, puis ramenés sous escorte à leur base en Pannonie, le long de la frontière septentrionale. Un groupe de ces Longues Barbes, ou Lombards, renouvela son engagement au service de l'Empire et partit se battre en Perse, où il fut témoin du fonctionnement du régime impérial en Orient. En 568, leur succès immédiat en Italie déclencha une nouvelle phase de colonisation de la péninsule, un autre groupe étant déterminé à devenir maître du territoire[476]. Les Longues Barbes s'installèrent toutefois définitivement dans la région connue aujourd'hui comme la Lombardie.

Les colonies lombardes de Pannonie subissaient alors la pression des Avars, forces hostiles installées dans la Hongrie actuelle, ce qui les poussait à se déplacer plus au sud, vers les terres riches et fertiles de l'Italie[477]. Après la défaite définitive des Goths en 552, en dépit de l'intensification de l'activité militaire de Narsès contre ses ennemis alamans et francs, les troupes impériales avaient pris des mesures inadéquates pour garantir la

sécurité des populations. Vers 568, le vieux général étant probablement déjà octogénaire, Justin II, le nouvel empereur, décida de le remplacer par un homme plus jeune, Longin. La coïncidence entre les premières références à l'invasion des Lombards en Italie et les événements de cette année-là a donné lieu à une hypothèse scandaleuse : Narsès les aurait « invités » – affirmation trouvée dans la *Vie* du pape Jean III (561-574), tel que le rapporte le *Liber pontificalis*[478]. Le passage qui nourrit la légende de la « trahison » de Narsès a peut-être été ajouté plus tard et serait donc pure invention, reflétant probablement les préjugés locaux à l'endroit de l'eunuque arménien qui joua un rôle si important dans la restauration de l'Empire en Italie[479]. Cette accusation étant sans fondement, Narsès resta à Rome jusqu'à sa mort vers l'an 574. Le projet constantinopolitain d'une administration directe de l'Italie n'avait toujours pas pris forme lorsque la puissance d'un nouveau groupe étranger faillit bien tout ruiner. Il fallait soit exclure les Lombards, soit les accueillir, mais Justin II n'a peut-être pas eu conscience du danger, la pression semblant moins forte qu'aux autres frontières. Dans la seconde moitié du VI^e^ siècle en effet, lorsque se trouvèrent mal défendues tant de régions de l'Empire – l'Hispanie, l'Afrique, l'Italie et la Dalmatie à l'ouest, les Balkans au nord ainsi que la longue frontière orientale avec la Perse –, nombre de ses voisins, telles les tribus slaves, perçurent sa faiblesse et l'attaquèrent. Le défi lombard trouvait un écho le long de plusieurs frontières séparées par de très longues distances, avec des combinaisons qui réduisaient considérablement la capacité de l'Empire à répondre de manière efficace.

Comme Théodoric avant lui, le roi Alboïn franchit les Alpes avec son peuple, emmenant femmes, enfants et troupeaux. Ils passèrent l'hiver à Frioul, élevant un grand tumulus près de Cividale, avec des objets funéraires luxueux (aujourd'hui magnifiquement exposés au Musée archéologique national), traduisant une passion pour l'or, les grenats et autres pierres précieuses. En 569, les guerriers lombards attaquèrent la

petite garnison de Milan dans l'incapacité de leur résister ; l'évêque s'enfuit à Gênes avec quelques grandes familles d'aristocrates de la région, et la ville fut mise à sac. Le patriarche d'Aquilée prit la fuite également, jusqu'à Grado, forteresse d'une île voisine, emportant le trésor de l'Église. Les Lombards battirent les troupes impériales dans tout le nord de l'Italie, depuis la frontière orientale jusqu'à Côme au nord-ouest, et Alboïn y installa ses propres garnisons. Pavie résista pendant trois ans, défendue par les forces de la région (gothes pour la plupart, la ville ayant été l'un des rares noyaux de la résistance à Bélisaire) augmentées de la population qui recherchait la protection de solides murailles. Lorsque Pavie tomba en 572, le roi Alboïn s'empara du palais de Théodoric et nomma des lieutenants pour soumettre les autres grandes villes [480].

Longin, préfet du prétoire d'Italie

Tandis que les Lombards étendaient leur autorité sur les régions intérieures de l'Italie du Nord, Ravenne restait en sécurité derrière ses fortifications dans le delta marécageux du Pô, avec son accès direct sur l'Adriatique et l'est de la Méditerranée. Après les longues années où Narsès avait gouverné l'Italie, Longin prit les commandes de toute la région située au sud de Pavie, avec le titre de préfet du prétoire. On peut aisément imaginer son entrée dans la ville, après que son vaisseau eut mis à quai à Classe, probablement à l'été 568, par la porte Dorée, au sud, où l'accueillit l'élite de Ravenne : l'archevêque Agnellus, les conseillers, membres de la curie, les aristocrates propriétaires fonciers de la région, et les citoyens éminents de Ravenne, Césarée et Classe. Les habitants les plus fortunés auraient porté leur tenue colorée, les guildes leur bannière, les soldats de garnison leur drapeau. Ravenne était un centre prospère, formant un contraste flagrant avec Rome, appauvrie par des sièges répétés [481].

Le nouveau préfet prit pour résidence le palais de Théodoric et installa ses hommes dans leurs quartiers. Longin était le gouverneur de la région qui, plus tard, serait connue comme l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole, les cinq grandes villes situées sur la côte orientale de l'Italie : Rimini, Pesaro, Fano, Senigallia et Ancône. Si le nouveau préfet du prétoire avait reçu l'ordre d'arrêter les Lombards et de les obliger à faire volte-face, il se montra, semble-t-il, singulièrement inactif. Hormis la construction d'un mur de fortification (nous n'avons aucune précision sur son emplacement), il n'entreprit quasiment pas d'actions militaires et se contenta de nommer des commandants subalternes qui défendirent des forteresses et des ponts d'importance majeure, surtout sur les frontières de la région demeurant sous le contrôle de l'empereur ; l'un d'eux, Sisinnius, est enregistré comme *magister militum* vers 575 à Suse, près de la frontière alpine du Piémont. Pourtant, dès 571, des Lombards étaient établis à Nocera Umbra, très près de la *via Flaminia* dans l'Apennin central[482].

Ainsi, plusieurs années de procrastination s'écoulèrent avant que la cour d'Orient ne fût en mesure de donner une réponse appropriée au défi lombard. Ce retard est peut-être aussi lié aux accès de démence de Justin II, soigneusement cachés par son épouse Sophia. Et en 572, la politique impériale contre la Perse aboutit à une guerre totale qui se solda par la défaite désastreuse de Constantinople et détourna l'attention de la situation en Italie. Les autorités impériales d'Orient n'ont sans doute pas compris la gravité des interventions militaires lombardes, concentrées sur l'ouest de la péninsule.

Dans son *Histoire des Lombards*, Paul Diacre, qui s'y attela vers la fin du VIII^e^ siècle, soit deux cents ans après les événements, décrit les circonstances de la mort du roi Alboïn – une histoire de vengeance féminine comme Paul les affectionnait[483]. En Pannonie, les Lombards s'étaient battus pendant quelque temps contre les Avars et les Gépides, autre tribu hostile, pour obtenir la suprématie. Après avoir tué le souverain gépide et capturé sa

fille Rosamonde, Alboïn fit faire une coupe dorée avec le crâne de son rival et la décora de perles et de pierres précieuses, qu'il aimait utiliser. Puis il ordonna à la princesse captive de boire le vin qu'il lui présentait dans cette coupe, donc à même le crâne de son père. Rosamonde s'exécuta mais jura de se venger en tuant son époux. Après s'être arrangée pour que l'un de ses serviteurs assassine Alboïn en 572, elle s'enfuit à Vérone et de là contacta Longin pour lui demander de faciliter sa venue à Ravenne. Le préfet d'Italie envoya sans tarder un vaisseau sur les affluents du Pô pour aller la chercher, et elle arriva accompagnée de sa fille Albsuinde, du serviteur et de nombreux Gépides et Lombards. Elle apportait aussi la totalité du trésor royal. Rosamonde se querella ensuite avec le serviteur et tous deux moururent, dit-on, après avoir bu du vin empoisonné. Longin s'appropria le trésor et l'envoya à Constantinople avec la princesse Albsuinde, ce pour quoi il fut dûment récompensé[484]. En dépit de ses fioritures, cette histoire montre la rivalité et l'extrême versatilité des divers chefs lombards, qui passaient volontiers d'une allégeance à une autre, la confusion que cela générait et la subordination financière et militaire de Ravenne à l'empire d'Orient.

Les Lombards menacent Rome

De leurs principaux centres urbains, Milan et Pavie, dans le nord de l'Italie, les Lombards envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur pour obtenir le statut d'alliés, avec le droit de s'installer dans les villes et régions déjà conquises[485]. Leur requête ne reçut jamais de réponse favorable. Comme dans un remake des transactions entre l'Empire et les Goths, ce genre de demandes et de refus créa un climat de tension permanent dans les relations des Lombards avec Constantinople. Des troupes lombardes continuèrent à descendre le long de la côte ouest en direction de Rome, et

d'autres avancèrent à l'intérieur de l'Apennin central, occupant le territoire autour de Spolète et Bénévent, plus au sud. Dans le *Liber pontificalis*, ces forces hostiles sont mentionnées pour la première fois sous le pontificat de Benoît I^er^ (575-579) ; elles sont associées à une famine terrible, qui contraignit même les cités les mieux défendues à capituler devant les Lombards[486]. Lorsque, vers 575, Justin II apprit que les Lombards assiégeaient Rome, il envoya son gendre Baduaire en Italie et organisa un transport de céréales depuis Alexandrie pour aider les Romains à lutter contre la faim, mais les Lombards vainquirent le général byzantin, qui mourut en Italie, probablement en 576. Si l'on en croit Agnellus, cependant, il est à l'origine de la construction d'une église consacrée à saint Jean et saint Barbatien, ce qui suppose qu'il passa assez de temps à Ravenne pour allouer des ressources à l'édification d'une nouvelle structure ecclésiastique[487].

Les invasions lombardes en Italie du Nord posèrent à l'Empire un problème insurmontable : comment faire campagne au même moment sur deux frontières très éloignées. Dans les années 530, Justinien avait tenté d'éviter cela en signant une trêve de trente ans avec la Perse, avant d'envoyer Bélisaire reprendre l'Afrique du Nord aux Vandales. L'une des raisons de la durée de la campagne de Bélisaire contre les Goths, en Italie, par la suite, tenait aux inquiétudes de l'empereur quant aux défenses de la frontière orientale. Comme il fallait beaucoup de temps pour transférer des armées de la Perse vers l'Occident et vice versa, il était toujours difficile de concentrer les forces nécessaires dans les deux régions en même temps. Ce point crucial déciderait de l'histoire ultérieure des provinces occidentales de l'Empire, souvent privées de forces efficaces lorsque le besoin s'en faisait sentir plus urgemment en Orient. Ce dilemme devint encore plus aigu à la fin du VI^e^ siècle, lorsque la Perse se lança dans une nouvelle grande vague d'invasions et que les tribus arabes quittèrent leur désert d'Arabie pour pénétrer dans les provinces romaines fertiles du Proche-Orient.

La politique impériale consistant à rémunérer un groupe de barbares pour en combattre un autre s'avéra plus efficace lorsqu'un commandant mercenaire chevronné nommé Droctulf, d'origine alémanique, se laissa convaincre d'abandonner les Lombards pour rejoindre les forces impériales. Cet acte de trahison pur et simple incita Authari, roi des Lombards de 584 à 590, à attaquer le renégat, contraint de battre en retraite de Brescia à Ravenne, où il fut accueilli par l'exarque Smaragde[488]. Droctulf aida ensuite les Ravennates à reprendre le port de Classe, occupé temporairement par des forces lombardes, en apportant sa contribution à la construction d'une flotte leur permettant d'attaquer par la mer. Une fois le port de nouveau sous le contrôle de l'Empire, la cité retrouva la possibilité de communiquer avec le vaste monde et renforça le triangle Ravenne-Césarée-Classe. Quelques années plus tard, pour le remercier de sa précieuse assistance, l'archevêque Jean II autorisa les funérailles de Droctulf dans la basilique Saint-Vital. Cet insigne honneur est commémoré par une longue inscription en vers relatant l'histoire de sa vie, notamment ses victorieuses campagnes contre les Avars, et laissant entendre qu'il a pu aller jusqu'en Afrique pour servir dans l'armée de l'exarque Gennadios à Carthage[489]. L'archevêque ne se contenta pas de rendre gloire au grand général, il profita aussi de la reprise de Classe pour achever la construction d'une église commencée par son prédécesseur.

Le succès du roi Authari à réactiver la capacité militaire des Lombards exigea de l'Empire une stratégie concertée de défense de l'Italie. Sa première manifestation fut la nomination, vers 584, de chefs plus expérimentés. L'empereur Maurice dépêcha Dèce, suivi de Smaragde en 585, avec des pouvoirs renforcés, préfigurant une nouvelle administration qui serait mise au point au cours des vingt années suivantes et ferait de Ravenne le siège d'une circonscription sous l'autorité d'un commandant au statut de patrice et au titre d'exarque. Aucun empereur du VI^{e} siècle n'était jamais venu dans les provinces d'Occident pour observer directement les

difficultés locales. Comme toujours, ils s'appuyaient sur les rapports des officiers et responsables fiscaux. Des hommes comme Bélisaire et Narsès, qui avaient servi pendant de longues périodes en Afrique et en Italie, ont certainement insisté auprès des administrateurs et des empereurs de la capitale orientale sur la difficulté de réaffirmer l'autorité impériale. Dans ces deux régions et dans le sud de la péninsule ibérique, conquis vers 552 par le vieux patrice Libère, le développement d'un nouveau système d'administration prit du temps. L'occupation lombarde d'une grande partie de l'arrière-pays et des régions montagneuses de l'Italie obligeait les officiers de l'Empire à se concentrer sur la sécurité des ports principaux et des villes côtières, mais ils furent incapables de déloger les nouveaux venus. Le gouvernement d'Afrique du Nord était assailli par des problèmes similaires, des tribus maures contrôlant l'intérieur et se dirigeant ensuite vers les frontières méridionales de toutes les provinces, tandis qu'en Hispanie les rois wisigoths taillaient l'autorité impériale à coups de serpe [490]. Tous les avant-postes occidentaux de la puissance constantinopolitaine étaient régulièrement attaqués par des troupes locales, et la capitale de l'empire d'Orient se trouvait trop éloignée pour les soutenir.

Les Trois Chapitres

À ces faiblesses militaires, les opposants au V^e^ concile œcuménique de 553 ajoutèrent un schisme religieux. Sous le patriarche d'Aquilée, qui avait trouvé refuge à Grado, ils formèrent une Église indépendante et, depuis l'époque de Pélage I^er^ (556-561) jusqu'aux VI^e^ et VII^e^ siècles, ils résistèrent à ceux qui tentaient de les convaincre qu'ils étaient dans l'erreur. Pour nos sensibilités modernes, il subsiste quelque chose d'incompréhensible dans la façon dont les Trois Chapitres continuèrent d'envenimer les relations ecclésiastiques.

L'empereur Justinien s'était assuré que Ravenne demeurait un bastion de l'autorité impériale et, depuis Maximien, tous les chefs d'Église ravennates soutenaient le V^e^ concile, notamment parce que la décision de transférer toutes les propriétés ariennes aux catholiques bénéficia énormément à l'archevêque Agnellus et à ses successeurs. Leur loyauté envers l'empereur s'étendit aux habitants de la région grâce à l'Église. Lorsque l'archevêque Pierre III revint de sa consécration à Rome en 570,

> les citoyens ravennates l'accueillirent avec une joie immense ; la population de Classe s'empressa d'aller à sa rencontre […] au neuvième mille. Puis, dans un élan d'allégresse, tout le monde chanta : « Dieu vous a donné à nous, puisse-t-Il vous protéger. » Puis les garçons le précédèrent en priant[491].

À travers cette procession chaleureuse illustrant la fierté que la ville plaçait dans son nouveau chef ecclésiastique, nous avons un aperçu de la solidité des liens existant entre l'Église et la communauté de Ravenne-Césarée-Classe, où, plus tard, Pierre III posa les fondations de l'église Saint-Sévère, dans un quartier dit « de la sécurité »[492]. Les responsables politiques n'inspiraient pas le même enthousiasme.

Après la mort de Pierre cependant, à peu près à la même époque que l'instauration de l'exarchat, un changement majeur intervint dans la position des évêques de la ville. En 578, pour la première fois, un ecclésiastique romain, né et formé à Rome, fut désigné sur l'insistance du pape Benoît pour diriger l'Église ravennate. Le clergé de Ravenne choisissant théoriquement son évêque dans ses rangs, tous furent indignés, naturellement, de cette ingérence du pape. Dans une courte note, à deux reprises, l'historien Agnellus condamna, pour ses origines étrangères, l'archevêque Jean II (578-595), qu'il déclarait « pas de notre sérail […] né à Rome et envoyé de là-bas jusqu'à nous[493] ». L'intervention du pape était

liée à la question des Trois Chapitres, laquelle continuait à diviser les Églises occidentales. Bien que le siège de Milan se fût rallié à la position impériale en 572, Aquilée y resta obstinément opposée et de nombreux évêques, tel Frontinianus de Dalmatie et plusieurs évêques d'Afrique furent exilés en Égypte[494].

Jean le Romain

L'archevêque Jean « le Romain » se montra l'allié loyal du pape Pélage II dans la campagne destinée à convaincre la communauté schismatique de ses erreurs. Les lettres de Pélage à Élias, le patriarche d'Aquilée, évoquent tous les efforts fournis pour justifier la condamnation des Trois Chapitres[495]. Sans succès. À la mort d'Élias en 588/589, Jean le Romain fit appel à Smaragde, l'exarque de Ravenne, pour empêcher l'élection d'un successeur schismatique. Smaragde vint à Grado pour s'opposer à Sévère, et

> le tira hors de son église puis le conduisit à Ravenne en l'abreuvant d'injures avec trois autres évêques d'Istrie, Jean de Parenzo, un autre Sévère, de Trieste, Vendemius, de Cissa, et aussi Antoine, vieux défenseur de l'église [de Grado][496].

L'exarque obligea ces cinq opposants à la politique impériale à communier avec Jean le Romain, c'est-à-dire à accepter le pain et le vin de l'eucharistie de la main de l'archevêque Jean, et il les garda à Ravenne pendant un an avant de les autoriser à retrouver leur siège.

Toutefois, de retour à Aquilée, les cinq évêques se heurtèrent au rejet de leur communauté et des autres évêques. Le groupe schismatique se réunit

lors d'un synode tenu à Marano en 589/590. Sévère y reconnut son erreur, en communiant à Ravenne avec ceux-là mêmes qui avaient condamné les Trois Chapitres. Il fut de nouveau admis, en tant que patriarche d'Aquilée, dans le groupe des dix évêques qui occupaient des sièges importants de l'Italie du Nord et de l'Istrie, principalement sous administration lombarde : Altino, Concordia, Sabione, Tridentium (Trente), Vérone, Vicence, Feltre, Asolo, Zuglio et Pola en Istrie[497]. Les quatre autres évêques s'en tinrent à leur « conversion » à Ravenne, mais globalement, l'intervention de Smaragde n'avait pas accru l'adhésion à la position de l'empereur et du pape.

Un document extraordinaire et anonyme montre également que Jean le Romain engagea une action personnelle contre les éléments schismatiques. Écrit par un ecclésiastique ou un moine ayant le sentiment que l'archevêque l'avait puni outre mesure en refusant de l'admettre de nouveau à la table de l'eucharistie, ce texte était un appel à la miséricorde et au pardon. L'auteur inconnu racontait avoir été absous par les légats du pape, mais jeté en prison par les autorités lombardes. Il se plaignait de ce que l'archevêque Jean refusait même d'ouvrir les lettres qu'il lui adressait. Puisqu'il semble s'être réconcilié avec le point de vue impérial (d'où sa référence à l'absolution reçue des légats du pape), il se peut que les autorités lombardes, le considérant comme un traître à la cause « schismatique », l'aient incarcéré. Ce texte a certainement été écrit entre 593 et 595, et probablement copié parce qu'associé à un ensemble d'arguments favorables au concile de 553, dont plusieurs étaient tirés des œuvres de Grégoire le Grand[498]. Si l'on ne sait rien du destin de l'auteur, ce document révèle certains des aspects les plus durs de la querelle des Trois Chapitres.

Vivre à Ravenne dans les années 570

Ravenne restait la cheville ouvrière reliant Constantinople, l'Italie et l'Europe du Nord, avec un contrôle de l'Adriatique qui garantissait le contact avec la Sicile. Elle était la plateforme de nombreuses idées sur le gouvernement impérial, d'influences artistiques et de formes de dévotion, et le point d'entrée de nombreux ambassadeurs envoyés en mission auprès de souverains, marchands et commandants militaires occidentaux, marqués aussi par leur influence grecque. Malgré l'incapacité de l'administration impériale à empêcher l'expansion constante des Lombards dans le centre et l'ouest de l'Italie, Ravenne continuait à avoir une vie civique assez paisible, que l'on connaît grâce à ses registres locaux, comme le testament de Mannas, fils de Nanderit. Cet acte, rédigé en mars 575 pour un Goth qui voulait accorder la liberté à une famille de la région – Albanionus, son épouse et sa fille –, eut pour témoins un grand nombre de personnalités intéressantes : Johannis, fils de Januarius, assistant du préfet du prétoire, Emilianus, l'un des *scriniarii* (secrétaires) du préfet, Riccitanc, fils de Montanus, Théodose, maître ès lettres (*magister litterarum*), Andreas, scribe, Quiriacus, *horrearius* (responsable du grenier), et Petros, *kolektarius* (*collectarius*, percepteur, qui signait en grec), fils de Thomas, le *defensor*. Le document fut rédigé par Julianus et son assistant Johannes, *forensis* (greffier). Le magistrat président était Cassien le Jeune, du clan Melminius[499]. Un autre papyrus fait état du don de la moitié de leurs biens à l'Église de Ravenne par Bonus, le tailleur de braies, et sa femme Martyria. Il est écrit de la main de Gunderit, *exceptor curiae civitates Ravennatis*, avec deux Melminii pour témoins[500].

Ces registres nous renseignent sur la société locale, hétérogène, intégrée, qui se servait des archives municipales pour consigner les décisions juridiques. Il s'y trouvait des Goths, des artisans et des fonctionnaires italo-romains possédant des notions de grec – preuve manifeste d'une continuité avec l'époque de Théodoric. Un grand nombre de scribes semblent avoir été installés dans des endroits précis de la ville,

comme la maison d'Otratarit, au-dessous de celle de Zenobius (*cata ipso Zenobio*) ou à Saint-Jean-Baptiste (soit l'église soit une statue), des lieux où l'on pouvait trouver des fonctionnaires pour rédiger des textes juridiques. Un autre *forensis* travaillait près de l'endroit où l'on forgeait des pièces d'or, dans le portique du palais[501]. Plusieurs témoins étaient affectés au bureau des Largesses sacrées (*sacrarum Largitionum*) : un employé à la Monnaie, Paschalis, dont le père battait aussi les pièces d'or, et Eugenius, fils de Léonce, médecin de l'école grecque (*medicus ab schola greca*). La fierté de ces employés instruits, occupant une fonction intermédiaire à Ravenne qu'ils disaient *splendidissima*, va de pair avec la persistance des familles de haut rang au sein des magistrats présidant aux réunions de la curie dans les années 560 et 570. La famille Melminius est particulièrement bien représentée par Laurent, magistrat pour la seconde fois, Boniface et Johannis le Jeune, comme *principales* et *defensores* de l'Église de Ravenne en 572, et Cassien le Jeune, magistrat en 575.

À partir de ces registres, nous pouvons voir comment l'administration de la ville a perduré et comment ses groupes très divers ont échappé aux perturbations qui ont accompagné les invasions lombardes de la décennie. Les scribes de la ville travaillaient dans des lieux convenus où les habitants pouvaient se rendre et dicter leur testament ou discuter de la possibilité de donner leurs biens à l'Église. Parmi les témoins, plusieurs sont identifiés par leur profession (médecins, monnayeurs, tailleurs de braies et responsables de réserves de céréales). Sous l'influence de Constantinople, la ville maintint les standards en termes de compétences juridiques et administratives, favorisant un bon niveau d'instruction et d'engagement dans la vie civique.

L'Église catholique prospéra aussi, étendant son autorité sur des propriétés à la fois proches et éloignées de la ville. Les archevêques Pierre III et son successeur, Jean le Romain, firent bâtir une église consacrée à saint Sévère, l'évêque de Ravenne qui avait assisté au concile

de Sardique en 343 et dont on commémorait la mémoire dans de nombreux endroits de la région de Classe. À la fin du IXe siècle, cette basilique, qui fait actuellement l'objet de fouilles, fut de nouveau utilisée comme partie d'un monastère bénédictin[502]. Puisque dans le même secteur, en dehors du vieux port, se trouvait aussi l'église majeure Saint-Apollinaire, consacrée par l'archevêque Maximien, il est clair que Classe était un centre chrétien important, qui comptait une autre église, dédiée à saint Probe, juste à côté de celle de Sainte-Euphémie, « en bordure de mer ». Selon Agnellus, Maximien l'avait merveilleusement décorée de mosaïques, mais elle était « désormais démolie »[503]. Un autre de ces registres du milieu du VIe siècle a de quoi intriguer : il mentionne les diaconesses (*in sanctas diaconissas*) comme un endroit connu, et peut-être une communauté de nonnes. Si tel était le cas, ce serait la seule preuve de l'existence d'un couvent de l'époque à Ravenne. Dans tous les pays du monde chrétien, les femmes fondaient des communautés dont elles devenaient mères abbesses, l'Église de Ravenne ne faisait donc probablement pas exception à cette règle.

Dans les années 570, les Lombards occupèrent la Vénétie, s'emparèrent de Pavie et par défiance vis-à-vis des troupes impériales et des forces armées d'Orient, ils créèrent les duchés de Spolète et de Bénévent. Située au milieu des affluents marécageux du Pô, Ravenne demeura toutefois inexpugnable, bastion prospère que Constantinople choisit alors pour devenir le centre d'une nouvelle forme de gouvernement, l'exarchat.

CHAPITRE 20

L’exarchat de Ravenne

Les origines de l’exarchat, nom que prit alors le territoire impérial du nord et du centre de l’Italie, ont soulevé de nombreuses controverses depuis que le grand spécialiste de la période byzantine, Georges Ostrogorski, a insinué que l’exarque combinait des pouvoirs civils et militaires d’une façon encore inédite, adoptée plus tard en Asie Mineure. Ostrogorski voyait les régions de Ravenne et de Carthage comme des expériences d’administration ouvertement militarisée dans un empire régulièrement en guerre. Ce système de gouvernement militaire aurait évolué pour donner le régime des *themata* d’Asie Mineure (les thèmes, grands districts provinciaux). Bien que la création de ces thèmes eût lieu beaucoup plus tard que l’historien ne l’imaginait, le principe de mettre un officier de l’armée à la tête de tous les pôles gouvernementaux remonte effectivement au VI^e^ siècle. En Afrique du Nord, la victoire fulgurante de Bélisaire permit à Solomon, son *domesticus*, chef militaire eunuque, de devenir gouverneur en 534[504]. Après une campagne italienne beaucoup plus longue, la Pragmatique Sanction subordonna les pôles juridiques et fiscaux aux besoins de l’armée, dans un processus de militarisation de l’État qui suivait la même tendance[505]. Les titres honorifiques civils persistèrent, mais les préfets du prétoire cédèrent le pas aux hommes de guerre. Les conquêtes enclenchèrent le processus qui finit par mener à un mode de gouvernement

différent, avec la création de deux exarchats dans les provinces d'Afrique du Nord et d'Italie.

La concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un seul commandant n'était pas chose nouvelle, mais il s'agissait généralement d'une mesure temporaire, imposée par des circonstances adverses. La particularité de cette évolution du VI^e^ siècle en Afrique et en Italie est son caractère normatif : des responsables civils haut placés se trouvaient désormais soumis à une hiérarchie militaire. Pourtant, Constantinople ne promulgua aucune loi visant à établir le nouveau système dans ses lointaines provinces occidentales. Au contraire, l'évolution se fit à travers la nomination d'une série de personnages de l'armée à qui l'on accorda de grands pouvoirs et des titres ronflants, comme « le plus éminent » ou « le plus distingué » (*eminentissimus*, *excellentissimus*). La plupart de ces commandants avaient le titre de patrice, étaient membres du sénat (de Constantinople la plupart du temps) et au-delà de la cour impériale, ils étaient décrits comme « exceptionnels » (*praecelsus*) ou glorieux (*gloriosus*). C'étaient les nouveaux gouverneurs de régions extrêmement vastes administrées depuis Constantinople, *via* les deux centres de Ravenne et Carthage.

Avant 584, plusieurs chefs militaires à différents échelons avaient eu le titre d'exarque, sans la charge des provinces devenues exarchats. Néanmoins, lorsque Dèce, puis Smaragde (585-589) et Romain (589-596) devinrent nommément exarques de Ravenne, il leur fut accordé des pouvoirs spécifiques et tout à fait inédits. Le titre officiel, exarque d'Italie (*exarchus Italiae*), apparaît pour la première fois dans une inscription datée du 1^er^ août 608, au bas d'une colonne érigée sur le Forum romain en l'honneur de l'empereur Phocas (doc. 48)[506]. C'est à Smaragde, exarque pour la seconde fois entre 603 et 608, que l'on doit ce monument, gage de reconnaissance envers l'empereur pour avoir garanti la paix en Italie et préservé la liberté (propos flatteurs sans véritable consistance). Le titre

continua à être utilisé pendant cent cinquante ans pour désigner le gouverneur nommé par Constantinople et autorisé à négocier alliances et traités avec les puissances étrangères (pour lesquels l'empereur devait ensuite donner son aval). L'exarque avait la responsabilité de toute l'administration du territoire impérial en Italie et de ses défenses militaires, y compris Rome, Naples, Gênes et toutes les villes et régions intermédiaires qui n'étaient pas occupées par les Lombards. Son autorité sur la Sardaigne est aussi attestée par des inscriptions sur des monuments[507].

L'exarchat d'Italie comprenait deux grandes régions, centrées sur Ravenne au nord-est et Rome à l'ouest, desservies par des voies romaines antiques, sur toute la longueur des Apennins, les séparant des secteurs sous autorité lombarde. La *via Flaminia* et la *via Amerina*, qui suivaient les vallées fluviales jusqu'en haut de la chaîne de montagnes pour redescendre de l'autre côté, avaient été équipées de tunnels, de ponts et de virages à 90°. Elles étaient tortueuses et difficiles à défendre bien que gardées par de nombreuses villes fortifiées comme Perugia (Pérouse) sur la *via Amerina*, qui devint capitale pour les communications entre Rome et Ravenne[508]. En dépit de son étroitesse, ce corridor demeura une connexion vitale entre l'est et l'ouest de l'Italie durant toute l'existence de l'exarchat[509]. Au sud de Rome, la ville et la région de Naples formaient une extension du duché, sous contrôle de l'exarque également, bien que régulièrement menacé par les principautés lombardes de Spolète et Bénévent[510].

Alors que le nord-ouest de l'Italie, et particulièrement la région autour de Milan et Pavie, la capitale lombarde, était sorti de l'empire durant la première phase des invasions, l'exarque avait toujours accès à certaines villes de la vallée du Pô, reliées à Ravenne par le fleuve. Il commandait une vaste région au nord-est, qui comprenait la Pentapole ainsi que le territoire situé à la pointe de l'Adriatique (l'Istrie), le sud de Pola (Pula, en Croatie), et plus bas la côte orientale (la Dalmatie). Il était assisté d'officiers subalternes – les *magistri militum* –, tribuns ou *duces*, chargés des garnisons

des villes-frontières et fortifiées, de préfets du prétoire d'Italie responsables des affaires civiles, et de collecteurs d'impôts, dont une partie était désormais renvoyée à Constantinople[511].

Les numeri *et autres forces armées*

Bien que les exarques se soient souvent plaints de l'insuffisance des forces armées pour contenir l'expansion lombarde, ils disposaient de troupes régulières pouvant être renforcées par l'armée de la Pentapole et d'autres régions. Vers la fin du VI^e^ siècle, la plupart des soldats stationnés en Italie étaient issus soit de l'armée de Narsès, toujours en service actif jusque dans les années 560, soit d'unités orientales levées plus tard (par exemple avec Baduaire). Apparemment, dans toutes ses campagnes, l'exarque était accompagné de son *obsequium*, un groupe de soldats qui agissait si besoin comme une garde d'élite. Il pouvait s'agir de *bucellarii*, hommes libres qui lui étaient directement attachés, venus d'Orient avec lui[512]. Lors de ses déplacements, le préfet du prétoire était accompagné d'une garde armée qui se battait aussi pour le commandement de l'exarque pendant ses campagnes contre les Lombards. À Ravenne, il existait une garnison ordinaire – *exercitus Ravennatis* – avec, probablement, des soldats recrutés à l'échelon local pour la défense de la ville. Il était possible de lever des troupes supplémentaires dans d'autres villes et régions où des soldats avaient été envoyés en garnison, ou prenaient leurs quartiers d'hiver, ou devaient rester en service en échange de terres qu'ils avaient acquises. Ces groupes armés dont le statut remontait à l'époque de la colonisation gothe sous Théodoric devinrent la marque caractéristique de l'exarchat. Dans un contexte de plus en plus militarisé, beaucoup se sont peut-être portés volontaires pour recevoir un lopin de terre qui garantirait leur future prospérité[513].

La survivance de plusieurs groupes armés romains, les *numeri*, est confirmée à Ravenne jusqu'à une période avancée du VII^e^ siècle. Ce nom désigne une formation militaire de 300 à 400 hommes, créée à l'époque impériale. Plusieurs *numeri* de Théodose sont mentionnés dans la *Notitia dignitatum* (liste de l'ensemble des dignitaires civils et militaires, mise à jour en 425) et enregistrés à Ravenne en 491. D'autres ont peut-être été formés après la défaite des Goths (le *Mediolanensium*, à Milan, ou le *Veronensium*, à Vérone) ou ont été nommés d'après les régions dans lesquelles les hommes ont été recrutés : Sirmione, la Dacie ou l'Arménie[514]. Peu à peu, des sections de l'armée furent envoyées dans les villes et forteresses, en tant que troupes de garnison et s'insérèrent progressivement dans le tissu local[515].

Les officiers attachés aux unités de Ravenne figurent nommément dans les papyrus. L'acte d'une donation enregistrée autour de l'an 600 mentionne un certain Johannes, *vir clarissimus*, premier officier (*primicerius*) du *numerus* théodosien qui fait don de toute sa propriété à l'Église de Ravenne[516]. Auparavant, l'homme avait appartenu à la garde personnelle de Georges, *magister militum*, et il était désormais son assistant. Les témoins de l'acte étaient Georges lui-même et un banquier, Marinos, qui signèrent tous deux en grec d'une belle écriture cursive, deux comtes, et Jean, commis judiciaire du préfet. Le donateur déclara cependant : « J'ai signé d'une croix parce que je ne connais pas les lettres. » Il dicta ses volontés à l'employé de la ville de Ravenne, Vitalis, qui servit de demandeur d'instrumentation de l'acte (*rogatarius*)[517].

La relation entre l'armée de Ravenne (*exercitus Ravennatis*) et l'armée d'Italie (*exercitus Italiae*) n'est pas claire. En 668, il est consigné que l'*exercitus Italiae* comprend des unités venues de l'Istrie, dans le Nord, et de la Campanie à l'ouest, aussi recrutait-elle très loin. En 687, des représentants de cette armée assistèrent à une cérémonie à Constantinople, en présence de l'exarque, et plus tard, quelques détachements y furent au

service du palais impérial. En revanche, l'*exercitus Ravennatis* semble avoir fonctionné dans la ville et ses environs, comme d'autres milices locales susceptibles d'être appelées pour la défense du centre dont elles dépendaient. Certaines de ces milices étaient casernées dans la ville et recevaient des noms dérivés de quartiers précis, dont ils étaient censés assurer la défense. Souvent conservées dans une église particulière lorsqu'elles n'étaient pas utilisées, les *banda* (bannières) de chaque formation, portées par des porte-étendards particuliers, et le *vexillum*, drapeau militaire, constituaient des marques de loyauté[518]. Au début du VIII^e^ siècle, il est fait mention d'une unité nommée *bandus Ravenna*.

Les troupes hétéroclites mais bien entraînées qui, sous Narsès, vinrent à bout des Goths, se montrèrent probablement tout aussi habiles à l'époque de l'exarchat. On présumait certainement, à Constantinople, que les forces impériales devaient rester prêtes à se battre. Le *Strategikon*, traité de stratégie militaire écrit à la fin du VI^e^ siècle et attribué à l'empereur Maurice (582-602), suppose l'existence d'une armée bien entraînée, convenablement équipée et disciplinée, recourant encore aux manœuvres et à la tactique[519]. Bien que rémunérées, ces troupes n'en comptaient pas moins aussi sur le butin, supplément attendu : les commentaires sur les campagnes à l'issue victorieuse indiquent souvent la quantité et le type de butin rapporté. En Italie, dans les années 590, l'exarque Romain semble avoir planifié sa reconquête en tenant compte des tactiques et directives recommandées par le *Strategikon.*

Le grec et le latin

Depuis le palais de Théodoric à Ravenne, l'exarque exécutait les ordres reçus de Constantinople et retransmettait les informations en grec. C'était aussi le lieu où les délégations des souverains occidentaux venaient

négocier les arrangements politiques et militaires, les responsables régionaux quémander des réductions d'impôts quand la récolte n'avait pas été bonne, et les évêques des autres villes mécontents exposer leurs plaintes. Tout ceci était fait en latin, et dans un monde où le bilinguisme n'était plus monnaie courante, la coupure linguistique entre les affaires officielles menées en grec et les autres, à l'échelon local, en latin, représentait une indéniable faiblesse. En Occident, rares étaient ceux qui lisaient, parlaient ou comprenaient le grec. Dans la Rome du VI^e^ siècle, le pape Grégoire I^er^ se plaignait de la difficulté de trouver des traducteurs. Ravenne et Naples étaient deux des rares endroits, en dehors de la Sicile et de l'Italie du Sud, où les témoins préféraient parfois apposer leur signature en utilisant l'alphabet grec. Bien que certains exarques aient eu de solides connaissances en latin, leur usage régulier du grec était un inconvénient pour eux[520]. Cet environnement bilingue aurait pu encourager l'usage des *glossae*, ces listes de mots utiles avec leurs équivalents en grec et en latin. Seuls quelques rares exemples des premières *glossae* sont connus, et Ravenne a très bien pu être le centre de développement de ces aides toutes simples à la compréhension mutuelle. Contrairement au gouverneur qui faisait usage du grec, l'ancienne administration municipale assignée à la curie continuait à fonctionner en latin. La forte présence ecclésiastique de l'archevêque catholique ressort de manière évidente des registres sur papyrus – précieuse source d'information sur les premières années de l'exarchat. Entre 613 et 641, Wililiwa, gothe et *clarissima femina*, dicta son testament à Deusdedit, secrétaire (*tabellio*) de la ville de Ravenne. L'acte, aujourd'hui fragmentaire, note que cette dame de haut rang a signé d'une croix, et l'on y trouve le nom d'un seul témoin, Dulcitius. Un autre document, datant de juin 625, mentionne également le nom d'un magistrat présidant encore le tribunal local quand un sous-diacre, un autre Deusdedit, et son épouse Mélissa, établirent la liste des biens qu'ils avaient l'intention de donner à l'Église : leur propriété de Carpinianum et une autre près de la

porte de Saint-Apollinaire, devant les arches de Saint-Georges, qui comprenait un moulin (*pistrino*), deux logements (*hospitia*) et un petit jardin (*horticello*). Ils insistèrent pour que soient affranchis tous leurs esclaves dans chacune de leurs propriétés. Ce papyrus est le dernier de la série qui nous donne aujourd'hui un aperçu du dialogue officiel de l'époque entre un magistrat anonyme et le notaire de la cour, Donatus[521].

Au VII^e^ siècle, on ne trouve aucune occurrence des patronymes les plus anciens dans ces papyrus – signe d'une évolution majeure dans la façon de s'identifier. De nombreux témoins et fonctionnaires sont désormais des ecclésiastiques et administrateurs subalternes, bien que la fonction de préfet maintienne une certaine continuité avec le VI^e^ siècle. En 639, Paulacis a fait don de trente-six pièces d'or d'un bon poids à l'Église de Ravenne. Il était un soldat du *numerus* des Arméniens (*Armeniorum*), le fils d'Étienne, primicier de celui de Vérone. Les témoins de l'acte étaient Germanus, *exceptor* du préfet le plus haut placé et Johannis, garde (*scolaris*) du palais sacré (c'est-à-dire de l'exarque), ainsi que Théodoracis, un ancien scribe du *numerus* des Arméniens[522]. Dans cet exemple-type, la prépondérance des titres militaires n'a rien de surprenant, étant donné la militarisation du gouvernement, mais il est clair que les familles autrefois dominantes ont aussi opté soit pour l'armée, soit pour un nom à consonance plus simple. L'usage d'un nom chrétien et d'une occupation a remplacé celui de noms typiquement romains.

À l'intérieur de la ville, la hiérarchie devint plus claire à mesure que l'exarchat prit forme. Au sommet, l'exarque et ses assistants les plus proches, dont la nomination par Constantinople était retransmise en grec à l'empereur, s'occupaient des problèmes majeurs de guerre et de paix ; en dessous venait un gouvernement civil subalterne, avec à sa tête le préfet du prétoire (parfois simplement désigné comme préfet), chargé des affaires locales. Ces deux divisions couvraient la totalité du pouvoir impérial en Italie. Une grande partie de l'administration ecclésiastique et civile de la

ville était d'abord l'œuvre des évêques locaux, lesquels nommaient les prêtres des églises, avec leurs propres juridictions pour régler les litiges. Le vieux schéma du gouvernement des provinces romaines avait été balayé, en même temps que la clause de la Pragmatique Sanction d'août 554 précisant que les évêques et notables de province pourraient élire leurs gouverneurs[523]. En dehors de la ville, comment les exarques parvenaient-ils à contrôler les propriétaires fonciers issus de l'armée ? Étaient-ils réellement si exceptionnels ? Si certains historiens voient la fonction d'exarque associée à un pouvoir extraordinaire, soumettant tous les anciens systèmes aux politiques décidées par Constantinople, d'autres, au contraire, ont minimisé cet aspect novateur[524]. Dans la mesure où une organisation similaire existait en Afrique du Nord, il peut être utile d'établir des comparaisons pour montrer comment fonctionnait ce nouveau système.

Une anecdote rapportée par Grégoire de Tours à la fin du VI^e^ siècle reflète le fonctionnement de l'administration de Carthage, au niveau de l'exarchat, du préfet et de la ville. À une certaine date, avant l'an 590, le roi des Francs, Childéric, envoya une ambassade composée de trois de ses hommes à Constantinople. Pour se rendre dans la capitale de l'empire d'Orient, les délégués, vraisemblablement partis du sud de la Gaule, traversèrent la Méditerranée et passèrent par Carthage, où l'un de leurs serviteurs, ayant dérobé un objet sur un étal de marché, refusa de le restituer au marchand, qu'il passa au fil de l'épée. Alors « les principaux de la ville […] rassemblèrent des soldats et environnés de tout le peuple en armes se rendirent au logis des envoyés ». Au cours de la bagarre qui s'ensuivit, deux des ambassadeurs furent tués, et le troisième, un dénommé Grippon, poursuivit son chemin jusqu'à Constantinople et alla trouver l'empereur pour qu'il punisse ceux qui l'avaient insulté à Carthage. Ici, le préfet ou magistrat de la ville (élu tous les ans pour présider la curie) tenta de maintenir l'ordre en faisant appel à des milices locales. Ce genre de disputes était probablement assez courant, et à Carthage comme à Ravenne,

il existait une autorité hiérarchisée, les plus bas échelons traitant de ce type d'affaires tandis que les exarques s'occupaient de problèmes autrement plus sérieux[525].

L'échec de l'alliance avec les Francs

Au cours des premières années de l'exarchat, l'ambition principale de Constantinople fut de convaincre les Francs de mener campagne contre les Lombards en leur proposant d'importants pots-de-vin en or. Lorsque le Lombard Faroald, duc de Spolète, dont le territoire était situé au sud de Ravenne, s'empara de Classe, qu'il mit à sac et occupa pendant quelque temps en 580, l'empereur Tibère II tenta de négocier une alliance de cette sorte avec Childebert II, roi des Francs (575-595)[526]. Le successeur de Tibère, Maurice, pratiqua également cette politique. Il envoya à Ravenne, en 584 et 585, Dèce et Smaragde, patrices de haut rang, avec pour mission d'acheter le soutien des Francs. La somme astronomique de 50 000 *solidi* fut ainsi versée au roi Childebert, mais cela ne déboucha nullement sur une action militaire conjointe. Smaragde poursuivit un temps cette stratégie, mais lorsqu'elle échoua, il signa une trêve de trois ans avec les Lombards[527].

Plusieurs diplomates passèrent par Ravenne pour tenter de négocier les conditions d'une alliance avec Childebert en Gaule. En 590, Grippon, celui-là même qui avait été attaqué à Carthage, revint de Constantinople avec un traité promettant une coopération entre les Francs et les forces impériales en Italie contre les Lombards. Le moment était venu de livrer une bataille sans merci pour les chasser d'Italie. Les Francs lancèrent l'invasion, comme prévu, mais sans prendre contact avec Romain, le nouvel exarque, qui laissa éclater sa colère dans deux lettres à Childebert. Les forces impériales avaient attaqué et pris Modène, Altino et Mantoue et elles étaient sur le

point de gagner Vérone, par voie fluviale et terrestre, pour rejoindre les Francs dans une attaque conjointe de Pavie, la capitale lombarde, lorsque parvint la nouvelle que Cédinus, l'un des chefs francs, avait signé une trêve de dix mois avec le roi Authari et repartait en Gaule[528]. Cette méprise était tout à fait typique de négociations prolongées. De grandes quantités d'or avaient changé de mains, et les armées franques avaient traversé les Alpes pour attaquer les Lombards, sans jamais obtenir la victoire écrasante si ardemment souhaitée. À plusieurs reprises, les *duces* francs eurent maille à partir avec leurs mercenaires ; les forces impériales ne les retrouvèrent pas au point de rencontre convenu, et la chaleur estivale déclencha une épidémie de dysenterie. En conséquence, Constantinople et Ravenne furent contraintes d'accepter la présence permanente des Lombards.

Les envahisseurs, de leur côté, persistaient à tenter de réduire l'exarchat en poursuivant leurs conquêtes, et l'étendue exacte du territoire sous contrôle impérial demeure sujette à controverse. Dans les années 580, sur une île du lac de Côme, au nord de l'Italie, alors qu'il gardait des objets précieux mis en sûreté sur l'île, Francio, *magister militum* fidèle à Constantinople, fut attaqué par les Lombards. Après six mois de résistance, il se rendit, non sans avoir négocié son départ à Ravenne en toute sécurité, avec sa femme et leurs biens. Le trésor tomba entre les mains des Lombards. Manifestement, Ravenne était le lieu d'où l'on pouvait rejoindre Constantinople sans craindre ces barbares. Toutefois, la reddition de Francio impliquait aussi que le lac de Côme et toute sa région échappaient désormais à l'Empire et cessaient de constituer une partie de l'exarchat. En 602, Padoue, qui depuis longtemps résistait aux Lombards, finit par tomber aux mains du roi Agilulf, après un assaut de fûts enflammés. Le souverain lombard ordonna ensuite de démolir la ville, mais il autorisa certains de ses défenseurs à retourner à Ravenne[529].

Si les colonies lombardes du nord-ouest de l'Italie s'installaient dans une sorte de permanence établie, Ravenne demeura le centre du

gouvernement impérial durant le temps d'exercice des dix-huit exarques qui se succédèrent jusqu'à 751. Le territoire de l'exarchat fut soumis à une administration plus régulière, et une organisation comparable, mais moins bien documentée, fut instaurée en Afrique du Nord jusqu'en 698, ainsi que dans le sud de la péninsule ibérique jusqu'en 629 environ. Beaucoup d'exarques ne sont connus que par la présence de leur nom sur leur sceau et les dates d'entrée en exercice sont difficiles à retrouver, mais leur nombre témoigne d'un renouvellement régulier : ils servaient pendant un nombre d'années limité, puis retournaient en Orient (à l'exception d'Isaac). Une durée de mandat aussi brève était calculée : elle garantissait une meilleure supervision depuis Constantinople et empêchait la consolidation des formations locales. Étant donné les immenses pouvoirs des exarques, les empereurs ont certainement pris conscience des risques liés à une trop grande indépendance, source possible de rébellion. À cet égard, le système des exarchats fut un échec : plusieurs révoltes éclatèrent. Pourtant, cette nouvelle forme d'administration parvint à maintenir au sein de la sphère impériale un nombre considérable de régions du nord et du centre de la péninsule et à soutenir l'efficacité du contrôle monétaire. Elle représente durant cent cinquante ans environ l'influence de Constantinople à l'échelle mondiale, avec tous ses liens politiques et culturels.

CHAPITRE 21

Grégoire le Grand et le contrôle de Ravenne

Si les exarques parvinrent à maintenir l'autorité impériale sur le corridor entre Ravenne et Rome, la faiblesse inhérente à cette étroite bande reliant les deux parties de l'exarchat la rendit vulnérable, reflétant la nature précaire du pouvoir impérial en Italie. Les opposants au V^e^ concile œcuménique de 553 diminuèrent encore plus son efficacité.

C'est au cours de ces temps troublés que, le 3 septembre 590, le pape Grégoire I^er^, alors âgé d'une cinquantaine d'années, futur Grégoire le Grand, fut élu évêque de Rome. Sa vie couvre une période décisive de la christianisation des familles de sénateurs romains, symbolisée par sa décision de transformer la demeure familiale en monastère, vers l'an 573. Il quitta alors la vie laïque pour s'y retirer et, en 579, fut ordonné diacre par le pape Pélage II, qui l'intégra à la délégation envoyée en mission diplomatique à la cour de Constantinople. Il y demeura ambassadeur de la papauté – apocrisiaire – jusqu'en 586. Pendant ces sept à huit années cruciales dans la capitale de l'empire d'Orient, Grégoire constata la puissance acquise par la ville de Constantin et la cour impériale au cœur du monde romain. Grâce à ses liens d'amitié avec les empereurs Tibère et Maurice, il gagna une certaine expérience en matière d'administration, fut intégré à la famille régnante et choisi comme parrain de Théodosios, le fils de Maurice. Il préféra toutefois mener une vie monacale dans le palais de

Galla Placidia, utilisé comme résidence papale dans la capitale d'Orient, où il prépara l'une de ses plus importantes exégèses, celle du livre de Job, dans l'Ancien Testament, ainsi que plusieurs œuvres spirituelles. Il était aussi attiré par les controverses théologiques, avec le patriarche Eutychès notamment (rétabli dans ses fonctions entre 577 et 582) et connaissait très bien les problèmes soulevés par le V^e^ concile œcuménique et sa condamnation des Trois Chapitres.

Grégoire quitta Constantinople en 586 pour retourner dans son monastère à Rome, où il développa ses dons d'exégète, tels qu'ils se manifesteraient dans de nombreux commentaires ultérieurs sur les Évangiles et le livre d'Ézéchiel, et il rédigea des sermons et les célèbres *Dialogues*, études biographiques des saints de la région, notamment saint Benoît. Après son élection au pontificat, en octobre 590, élévation confirmée par le soutien de l'empereur, il conserva le siège de Saint-Pierre pendant presque quatorze ans, pendant lesquels il écrivit plus de 850 lettres sur toutes sortes de sujets, sa *Règle pastorale* (*Regula pastoralis*), traité pour les évêques, ainsi qu'un grand nombre d'écrits en lien avec ses fonctions. S'il se plaignait régulièrement du poids des devoirs laïcs liés à sa position et désirait ardemment la paix d'un environnement monastique, ses qualités de chef des chrétiens d'Occident et ses initiatives pour étendre et approfondir les traditions spirituelles de l'Église occidentale donnèrent à son pontificat une importance particulière dans l'évolution de la papauté au Moyen Âge. C'est de cette époque également que date le début d'une séparation plus marquée entre les Églises d'Orient et d'Occident [530].

L'une des premières tâches de Grégoire fut de s'occuper du schisme des Trois Chapitres au sein de l'Église d'Occident. Avec vigueur et détermination, il entreprit de convaincre les Aquiléens de leur erreur : il écrivit des lettres, arrangea des rencontres et mis tout son pouvoir de persuasion au service de cette cause. En 590-591, lorsque Grégoire convoqua un concile pour juger les schismatiques, les évêques du nord de

l'Italie, restés sous l'autorité des Lombards, formèrent un groupe, et les cités côtières (Ravenne, Rome et Naples), un second. Les deux écrivirent à l'empereur, à l'instar de Sévère, patriarche d'Aquilée. Dans leur lettre, les évêques du nord de l'Italie se plaignaient de l'exarque qui avait multiplié les efforts pour les convertir. Ils menaçaient de ne pas se présenter au concile par refus de communier avec Grégoire et si on les obligeait à y revenir, la loyauté de leur Église envers l'empereur serait amoindrie. Le pape continua à les condamner *in absentia*, mais il demanda à l'empereur Maurice de cesser d'exercer des pressions sur eux. Dans des courriers ultérieurs adressés à l'exarque et à l'archevêque de Ravenne, Grégoire recommandait de ne pas user de la force pour convaincre les schismatiques[531]. Il nomma un représentant en résidence à Ravenne et continua à envoyer aux Italiens du Nord des arguments théologiques pour les inciter à condamner les Trois Chapitres[532]. Il reprocha aussi à l'archevêque Jean le Romain d'avoir envoyé de l'aide à Sévère d'Aquilée après qu'un incendie eut détruit la ville. Il prétendait que Sévère étant à Constantinople, il se servirait des fonds pour obtenir le soutien de l'empereur[533].

Après le décès de Jean le Romain en 595, Grégoire envoya des instructions très fermes à Castorius, son notaire attitré à Ravenne, sur la procédure à adopter pour lui désigner un successeur. Reconnaissant la traditionnelle autonomie ravennate, il proposait de demander à cinq presbytres de renom et cinq éminents citoyens de venir annoncer leur décision à Rome ; mais lorsque le clergé de Ravenne lui transmit son choix pour validation, il rejeta les deux candidats et insista pour prendre un autre ecclésiastique romain, Marinien, neveu de Jean. Marinien ne montrant aucune envie d'assumer une fonction pour laquelle, manifestement, il ne serait pas le bienvenu, Grégoire, qui lui dédia sa *Règle pastorale*, dut l'en convaincre[534]. Il écrivit ensuite au clergé et au peuple de Ravenne pour leur rappeler leur devoir d'honorer leur nouvel archevêque, lequel révérait

comme il se devait les quatre conciles œcuméniques[535]. L'allusion au concile de Chalcédoine était claire, et le pape dédaignait ostensiblement le V^e^ concile de 553. De cette façon, il tentait de s'assurer de la présence à Ravenne d'un évêque favorable à Rome.

Agnellus, l'historien, n'était pas sans savoir que Marinien avait été évêque de Ravenne durant le pontificat de Grégoire. Il rapporte qu'il a « humblement occupé le siège métropolitain, selon le dogme apostolique », allusion possible à la dédicace de Grégoire dans la *Règle pastorale*[536]. Pour étoffer la *Vie* du saint, il ajouta des extraits d'homélies et des diatribes contre des évêques de sa propre époque, qui achetaient et revendaient des charges, accumulaient les dettes, avaient recours à des pots-de-vin et à la corruption, et se comportaient généralement comme des ladres[537]. Marinien, disait-il, n'était pas comme ces évêques du IX^e^ siècle. Il omettait de mentionner le magnifique ambon que Marinien avait commandé de Constantinople pour l'église Saint-Jean-et-Saint-Paul en 596-597, et que l'on peut admirer aujourd'hui au Musée archiépiscopal, mais il copia la longue épitaphe trouvée sur la tombe de Marinien à Saint-Apollinaire in Classe, devenue la dernière demeure des archevêques de Ravenne. Tous ceux qui ont suivi y ont été enterrés, certains dans des sarcophages qui existent encore et d'autres avec des inscriptions indiquant ce qu'ils ont accompli.

L'intervention de Grégoire pour imposer son choix de l'archevêque de Ravenne et les ordres donnés à Castorius pour être tenu informé du déroulement de la vie ecclésiastique ravennate n'ont cependant pas garanti la sérénité des relations entre Rome et la capitale impériale. Le pape recevait des rapports de membres du clergé subalternes, comme Adeodatus, diacre de l'Église de Ravenne, lequel lui révéla que chez les évêques de l'archevêché, le port du *pallium* était beaucoup plus fréquent que les quatre ou cinq occasions où il était autorisé. Dans une lettre à Castorius, Grégoire se plaignit que l'exarque, le préfet et d'autres membres de la noblesse de

Ravenne avaient expressément demandé cet usage accru de l'insigne sacerdotal ; il insista : les règles devaient être respectées[538]. Les pères abbés de la région, tel Claude, du monastère de Saint-Jean-et-Saint-Étienne, à Classe, en appelèrent aussi à Grégoire pour se prémunir contre la conduite abusive de Marinien : l'archevêque avait usurpé la propriété du monastère, tenté d'imposer son propre candidat comme abbé et renvoyé des moines dans d'autres églises. Lorsqu'il vint visiter le lieu, il insista pour avoir droit à plusieurs reprises à des divertissements coûteux et, « sous prétexte d'hospitalité, leur causa de grandes dépenses » qui réduisirent celui-ci à la pauvreté. Le pape réagit en ordonnant à Marinien d'effectuer désormais sa visite au monastère en un seul jour[539].

Grâce à son propre réseau de responsables administratifs, Grégoire apprit que même les sacoches utilisées lorsque l'archevêque partait voir ses suffragants à cheval étaient un sujet de conflit. Le harnachement et ses ornements constituaient l'une des nombreuses questions réglementées en fonction de la hiérarchie ecclésiastique, et cette utilisation de sacoches spéciales dépassait probablement les limites autorisées. Mais derrière se cachait en réalité une rivalité entre Ravenne, la capitale italienne de l'empire, et Rome, l'ancienne capitale qui devenait désormais le centre des dirigeants de l'Occident chrétien. La supériorité politique du nouveau centre du pouvoir séculier devait affronter une autorité ecclésiastique plus grande, détenue par les représentants de Saint-Pierre, qui cherchaient à avoir la primauté en titre sur toutes les églises. Les tensions étaient par conséquent inévitables. Dans la longue ébauche des prétentions romaines, Grégoire le Grand joua un rôle capital, s'appuyant sur son expérience à Constantinople pour insister sur la subordination de Ravenne.

Sous la direction de l'exarque Romain, les troupes impériales avaient repris aux Lombards un territoire d'une superficie considérable, notamment des villes et places fortes des Apennins, sur l'une des routes principales menant de Ravenne à Rome. Si l'on en croit le *Liber pontificalis*, Romain

arriva à Rome sous le pontificat de Grégoire, et de là, partit pour Ravenne, enlevant « Sutrium, Polymartium, Horta, Tuder[*1], Ameria, Pérouse, Lucioli et beaucoup d'autres », toutes situées sur la *via Amerina*, la route qui traversait les Apennins *via* Pérouse et devait être absolument sûre pour garantir une bonne communication entre l'exarque et son subordonné, le duc de Rome[540].

Après la mort de Romain, Callinique, son successeur (596-612), envoya une armée à l'assaut de Parme, où il captura la fille du roi Agilulf et son époux Godescalc, puis ramena ses précieux otages à Ravenne, où ils demeurèrent après sa mort tandis qu'il était remplacé dans sa fonction d'exarque par Smaragde, de retour en 603 pour un second mandat[541]. Furieux d'apprendre que sa fille avait été capturée, Agilulf quitta Milan en juillet 603 pour assiéger Crémone avec l'aide de Slaves envoyés par le roi des Avars. Le 21 août, il ne restait plus rien de la ville, qu'il avait fait raser avant de continuer en direction de Mantoue, dont il perça les murs le 13 septembre, pour ensuite avancer jusqu'à Vulturina (Valdoria), qui préféra se rendre plutôt que de subir le même sort. Les troupes qui avaient défendu Mantoue furent autorisées à regagner Ravenne où, vraisemblablement, elles rapportèrent à Smaragde les événements qui s'étaient produits un peu plus au nord. Smaragde accepta alors de relâcher la fille du roi Agilulf, laquelle s'en retourna à Parme avec son mari, ses enfants et tous ses biens. Une trêve fut conclue le 1er avril 605, et le successeur de Grégoire, le pape Sabinien (604-606), respecta les termes des accords de paix conclus avec les Lombards[542].

Les exarques avaient régulièrement pour instruction de contenir les Lombards, mais on ne leur donnait pas suffisamment d'hommes ou de fonds pour y parvenir, point qui devait rester au cœur des difficultés de Ravenne tout au long du VIIe siècle, et encore au suivant. Smaragde préféra la trêve à l'affrontement avec les Lombards et, en novembre 605, lorsque Constantinople envoya un tribut de 12 000 *solidi* à Agilulf, l'exarque

négocia et lui laissa les villes qu'il avait prises en Toscane : Balneus Regis (le Bain du Roi, Bagnarea) et Urbs Vetus (Orvieto). La trêve ne dura toutefois que trois années, jusqu'en 610, et les Lombards reprirent leurs attaques[543].

Dans ces situations parfois tendues, les exarques tentaient de résoudre les désaccords ecclésiastiques et de maintenir des relations cordiales avec le pape. Callinique intervint dans une querelle entre Grégoire et les évêques de Salone, sur la rive orientale de l'Adriatique. Le pape avait été fâché d'apprendre que l'évêque Natalis avait bradé des calices et négligé tous ses devoirs. Lorsque Natalis convoqua un synode au cours duquel il retira à Honoratus sa position d'archidiacre de l'évêché, Grégoire exprima violemment son opposition. Bien qu'Honoratus fût finalement réintégré dans ses fonctions, puis élu évêque en remplacement de Natalis, d'autres factions ourdirent des machinations contre lui, et son rival, Maxime, obtint le contrôle de l'église de Salone. Pour Grégoire, Maxime avait obtenu son siège grâce à quelque simonie et soutenait des idées hérétiques.

Callinique tenta alors de le convaincre de reconnaître Maxime. Tandis que Grégoire insistait pour qu'il vînt à Rome afin de résoudre ces problèmes, exigeant même sa présence dans le mois, Callinique trouva un moyen de mettre un terme à leur querelle. En juillet 599, il organisa une cérémonie de soumission à Ravenne, au cours de laquelle Maxime fut officiellement réadmis à communier avec le pape, en présence de Marinien[544]. Si elle solda cette querelle par un acte symbolique, la cérémonie de l'exarque confirmait la place centrale occupée par Ravenne dans les affaires politiques et militaires des deux côtés de l'Adriatique.

En dépit des efforts de Grégoire, la division des ecclésiastiques italiens se poursuivit, les villes de la côte étant sous contrôle impérial et les évêques de l'arrière-pays vivant en territoire lombard, et sous l'influence, souvent, de leurs rois, demeurant farouchement indépendants, même s'ils n'étaient pas toujours unis. À la mort de Sévère d'Aquilée en 606-607, deux

patriarches furent élus, l'un favorable aux décisions du concile de 553 tandis que l'autre y était opposé. Voilà qui reflète assez bien l'état de tension et le climat de méfiance autour du soutien des évêques schismatiques par les Lombards. La querelle théologique des Trois Chapitres ne pouvait pas se résoudre tant que les évêques du nord de l'Italie maintenaient l'indépendance de leur communauté ecclésiastique sous la suzeraineté lombarde. Et comme aucun des exarques ne se révéla capable de mettre fin à l'emprise militaire des Lombards sur la région, théologie et politique concoururent à frustrer Rome et Constantinople à la fois.

Le schisme des Trois Chapitres dura jusqu'en 698, lorsque le roi Cunibert abandonna toute opposition à la politique de Constantinople pendant un concile célébrant la réunion avec les autres Églises d'Occident, sans aucune allusion aux écrits de Théodore de Mopsueste, de Théodoret et d'Ibas. En revanche, Paul Diacre insiste sur le fait que le titre de mère de Dieu fut donné à la Vierge Marie lors du concile d'Éphèse en 431, comme s'il s'agissait d'un élément nouveau à caractère décisif[545]. À la fin du VII^e^ siècle, les fêtes mariales avaient lieu dans l'ensemble de l'Occident chrétien, et Ravenne comptait cinq églises consacrées à la Vierge, notamment le baptistère arien placé sous l'invocation de sainte Marie in Cosmedin, et Sainte-Marie-des-Blachernes. Fièrement, Agnellus explique que le nom de Cosmedin ne vient pas du grec *kosmos*, « le monde », mais du latin *cosmi*, « très décoré ». Puisqu'il était aussi l'abbé de Sainte-Marie-des-Blachernes, il savait que celle-ci avait été construite sur le modèle de son homonyme à Constantinople, autre façon de rappeler la ville où la querelle des Trois Chapitres avait pris naissance[546].

CHAPITRE 22

Isaac, l'exarque arménien

Au début du VII^e^ siècle, une suite d'exarques compétents consolidèrent l'autorité de l'Empire sur les provinces italiennes, garantirent le paiement à Constantinople de taxes locales et s'efforcèrent d'imposer la théologie officielle adoptée dans la capitale orientale. Les communications maritimes avec l'Orient facilitaient le déplacement des émissaires, pèlerins, marchands et soldats, qui tous poursuivaient leurs pérégrinations dans l'ensemble du monde méditerranéen, souvent *via* le port de Classe.

En novembre 602 éclata en Orient une mutinerie qui menaça cet équilibre fragile. Dans les Balkans, un officier subalterne, Phocas, fut acclamé empereur par ses congénères. Après avoir refusé de mener campagne au nord du Danube en hiver, les rebelles se dirigèrent vers Constantinople et, lors d'un coup d'État étonnamment rapide, ils assassinèrent Maurice et ses fils et installèrent Phocas sur le trône. Si ces événements furent à l'origine d'une grande frayeur à Constantinople et de l'invasion de l'empire d'Orient par les Perses, en Italie, Smaragde accepta sans broncher le nouveau régime[547]. Bien que Grégoire eût connu Maurice et l'impératrice Constantina à Constantinople, lorsqu'il y séjourna comme apocrisiaire, lui aussi prônait le soutien à Phocas : le 25 avril 603, il assista à la réception des portraits impériaux et, après la cérémonie, les fit mettre dans l'oratoire de Saint-Césaire, au palais, pour marquer le changement de

régime en Orient. Il écrivit à Phocas et à son épouse Léontie, leur recommandant de suivre l'exemple de Constantin le Grand et de sa mère Hélène, toujours considérés comme les archétypes des souverains chrétiens[548]. S'il avait pu connaître le sort réservé à l'impératrice Constantina, veuve de Maurice, assassinée en 605, il aurait peut-être été moins enthousiaste, mais il mourut le 12 mars 604 après un long pontificat de quatorze ans. Alors que sa mission à Canterbury pour convertir les Angles est souvent considérée comme le point d'orgue de ses accomplissements, son organisation de la fonction papale – efficacité de la tenue des différents registres et de l'administration des propriétés – et le soin apporté aux pauvres (dont, probablement, de nombreux rescapés des attaques lombardes) furent certainement beaucoup plus importants pour l'Italie.

Ses successeurs, Sabinien et Boniface III, poursuivirent leur coopération avec le nouvel empereur et, en 608, Boniface IV (608-615) négocia et obtint de Phocas la permission d'adapter le Panthéon à un usage chrétien. Il s'agissait de la première transformation d'un monument païen du centre de Rome, et l'empereur envoya de nombreux présents pour marquer sa conversion en une église dédiée à la Vierge Marie et à tous les martyrs[549]. Smaragde, lui-même impliqué dans ce processus, le commémora par l'édification d'un nouveau monument installé sur le Forum romain le 1er août 608 : la colonne de Phocas. À Rome, depuis le ve siècle, aucun empereur n'avait eu cet honneur. Ainsi l'exarque et le pape coopéraient-ils pour recouvrer tous deux l'autorité sur Rome, sous l'égide de Constantinople.

L'inscription de Smaragde

La longue inscription gravée sur la base de la colonne mentionne Smaragde, l'exarque qui prit la responsabilité de l'ériger en l'honneur de Phocas (doc. 48). La colonne et la base ont toutes deux été réutilisées ; l'inscription originale concernant Dioclétien a été effacée et la statue dorée du sommet recyclée, peut-être, elle aussi. Néanmoins, l'invocation à « notre plus clément et plus pieux souverain, le seigneur Phocas, empereur perpétuel couronné de la main de Dieu, le [prince] triomphant, Auguste pour l'éternité », en gage de reconnaissance pour ses innombrables bienfaits et la paix et la liberté[550] de l'Italie, reflète une dévotion appropriée à l'empereur de Constantinople, chef suprême de la péninsule. Smaragde, patrice et exarque d'Italie, y est reconnu comme ayant précédemment occupé la fonction de *praepositus Sacri Palatii*, et la hauteur de la colonne est également précisée (13,6 mètres, la plus haute du Forum), tout cela pour commémorer la gloire de l'empereur. La cérémonie accompagnant l'événement, de toute évidence très inhabituelle pour l'époque, attira l'attention sur le maître réel de la Rome ancienne, qui désormais résidait dans la Rome nouvelle. Et bien que tout le monde l'ignorât à l'époque, c'était aussi la dernière fois que l'on érigerait une colonne sur le Forum.

À en juger par les nombreux soulèvements de ses huit années de règne, Phocas était un souverain cruel et incompétent, un soldat promu au rang d'empereur par ses congénères sans avoir de réelles capacités pour diriger l'Empire, ou si peu. Il a peut-être proposé d'ériger cette statue à Rome, mais le fait est que l'année même de son inauguration, des sénateurs constantinopolitains mécontents demandèrent à Héraklios, l'exarque de Carthage, de se débarrasser de lui. L'exarque réagit en envoyant son fils Héraclius par la mer et son neveu Nicétas par voie de terre, pour les aider dans leurs plans. L'année suivante (en 609), Héraclius le Jeune mit le cap sur Constantinople et déposa Phocas. Le rôle joué par l'exarque nord-africain en fournissant une aide militaire aux sénateurs en révolte attira l'attention sur les provinces occidentales de l'Empire. Une fois proclamé

empereur, Héraclius (610-641) nomma des hommes compétents à la tête des exarchats, mais quelques chefs locaux – y compris des exarques – tentèrent d'en profiter pour fonder leur propre État indépendant[551].

Les exarques du début du VII^e siècle

En 615-616, une révolte éclata à Naples, menée par Jean de Compsa, au cours de laquelle furent tués l'exarque, répondant également au nom de Jean, et quelques autres officiers de l'Empire identifiés comme *judices rei publicae* (des notables, pour la plupart des militaires)[552]. Ce soulèvement fut probablement provoqué par des coupes ou des retards dans le paiement des soldes. Héraclius répondit à cette tentative de se débarrasser de l'autorité de Constantinople en envoyant l'eunuque Éleuthère punir les assassins. Arrivé à Ravenne en 616, ce dernier se rendit à Rome où il fut accueilli par le pape Deusdedit (Deodat) avec toute la pompe imaginable, avant de se mettre en route pour Naples et d'y mater la révolte. Selon le *Liber pontificalis*, il serait retourné à Ravenne, aurait payé les soldats et « dans toute l'Italie régna alors une paix durable », « toute l'Italie » recouvrant en fait les deux parties de l'exarchat, Ravenne au nord-est, et Rome et Naples sur la côte ouest. Toutefois, trois ans plus tard, en 619, Éleuthère, à son tour, décida de se proclamer empereur et exigea d'être couronné par l'archevêque Jean IV de Ravenne. Jean lui suggéra de retourner à Rome pour y asseoir son autorité, et en arrivant au *castrum Lucioli*, sur la *via Amerina*, entre Ravenne et Rome, il fut assassiné par « des soldats de l'armée de Ravenne », qui jetèrent sa tête dans un sac et l'envoyèrent comme preuve à Constantinople[553].

Cet épisode illustre bien les dangers liés au gouvernement d'une région si éloignée du centre de l'Empire. Constantinople devait investir l'exarque d'une autorité suffisante pour garantir la collecte des impôts et l'obéissance

aux décisions de la capitale de l'Orient. L'exarque pouvait aussi s'appuyer sur l'archevêque de Ravenne, qui représentait une institution puissante mais indépendante, ainsi que sur la Curie et d'autres organisations échappant à l'autorité de Constantinople. Fort de cette capacité remarquable, plusieurs des gouverneurs furent tentés de créer leur propre royaume en Occident : ce fut le cas d'Éleuthère, que l'archevêque Jean et la milice locale éliminèrent si radicalement en 619. Leur action conjointe éclaire les inévitables tensions existant à Ravenne, communes à de nombreuses provinces de l'Empire.

Après la mort d'Éleuthère, Héraclius prit pour exarque le patrice Grégoire (619-625), puis Isaac qui, comme l'empereur, se réclamait d'une lignée arménienne. Grégoire récompensa certainement les milices ravennates qui avaient fait avorter le coup d'État de son prédécesseur. Il s'occupa également des ducs lombards du Frioul et des Slaves installés en Carinthie (le sud de l'Autriche actuelle)[554]. Dans cette région, les évêques s'obstinaient à s'opposer au concile de 553 ; ayant élu comme représentant un patriarche rival d'Aquilée, ils résistaient à toutes les tentatives de Grégoire l'exarque pour leur faire accepter le point de vue impérial. Le successeur de Grégoire, Isaac, qui conserva la fonction d'exarque plus longtemps que tous les autres, de 625 à 643 (signe, peut-être, d'une indéfectible fidélité à l'empereur), dut poursuivre les efforts du patrice. En 625, le pape Honorius écrivit à Isaac pour lui demander de l'aider à réduire l'activité persistante des partisans des Trois Chapitres, mais l'exarque avait d'autres préoccupations : les Lombards se montraient de nouveau agressifs.

L'énergie et la volonté du Christ

Lorsqu'il arriva pour la première fois à Constantinople, en 610, Héraclius « devenu empereur, trouva un empire désorganisé, car les Avars avaient détruit l'Asie, pris les villes et anéanti l'armée romaine par la

guerre[555] ». Pendant deux décennies, le nouvel empereur dut se mesurer aux Perses : résolus à mener une guerre de conquête, ils occupèrent la Syrie, la Palestine et l'Égypte, réduisant considérablement ses ressources, tandis que Slaves et Avars menaçaient la frontière balkanique. Dans ses efforts pour reconstituer ses effectifs militaires, il avait l'appui du patriarche Sergios, qui autorisa la fonte de l'argent des messes pour augmenter la frappe de la monnaie destinée au paiement des militaires. Héraclius transféra ensuite des troupes d'Europe en Asie Mineure et, en 622, il se lança dans une longue campagne contre la Perse[556]. Suivant une stratégie complexe et brillante, il détruisit la capitale perse Ctésiphon, en 628, et célébra sa victoire décisive avec des triomphes appropriés et un nouveau titre grec, *basileus pistos en Christo*, roi fidèle au Christ. C'était là le reflet de sa détermination à unir tous les chrétiens de son empire en regagnant le soutien des communautés monophysites du Proche-Orient, qui n'avaient jamais accepté les décisions du concile de Chalcédoine[557]. S'évertuant à trouver un compromis théologique forçant leur adhésion, l'empereur s'enlisa dans des débats sur le monoénergisme et la volonté unique du Christ (le monothélisme) et ne parvint qu'à exacerber les dissensions.

L'argument selon lequel le Christ avait une énergie unique, divino-humaine, et non deux natures séparées, l'une divine et l'autre humaine, fut accepté en son temps par le pape Honorius[558]. Toutefois, la doctrine monothélite, plus élaborée, de la volonté unique du Christ, prononcée en 638, déclencha immédiatement une forte réaction au sein d'un groupe de moines orientaux dont la fine compréhension de la théologie faisait d'eux des opposants sérieux. La mort du pape en octobre de la même année eut non seulement pour effet d'ouvrir la réaction occidentale au monothélisme, mais à Rome, elle s'accompagna de rumeurs sur Honorius, qui aurait gardé par-devers lui des fonds destinés à payer l'armée du palais du Latran, la résidence des papes. Profitant de ces rumeurs et de la vacance du pouvoir précédant la consécration du nouveau pape, le *cartularius* Maurice, l'un des

sous-fifres d'Isaac, fit irruption dans le palais des papes et écrivit aussitôt à l'exarque pour l'informer des richesses accumulées par nombre d'évêques. Isaac se rendit alors à Rome et décida de confisquer le trésor, en partie pour avoir de quoi payer l'armée et en partie pour l'envoyer à l'empereur Héraclius et l'assurer ainsi de son soutien. Pour y parvenir, il dut bannir temporairement tous les membres du clergé[559]. Plus tard, ceux-ci se plaignirent qu'en pillant le palais Isaac avait dérobé des fonds légués à l'Église pour distribuer des aumônes aux pauvres et obtenir la rédemption des prisonniers et des âmes des nombreux donateurs chrétiens. Mais Isaac devant rémunérer les militaires et imposer la théologie prônée dans l'Empire, il puisa dans ce trésor l'argent nécessaire à la politique d'Héraclius. Après un long hiatus de dix-huit mois, Séverin fut ordonné pape le 28 mai 640, pour mourir seulement deux mois plus tard.

Le pillage du palais du Latran coïncida avec l'opposition croissante à la doctrine monothélite de la nature unique de la volonté du Christ, menée par Sophrone de Jérusalem et Maxime, un moine connu plus tard comme le Confesseur, qui se rendit à Rome pour prévenir le pape des risques d'une nouvelle hérésie. Le pape Jean IV (640-642) et son successeur Théodore (642-649) condamnèrent tous deux le monothélisme, jugé contraire aux traditions de l'Église, créant ainsi un véritable schisme, non seulement entre les évêchés de Rome et Constantinople, mais aussi entre Rome et Ravenne, où l'exarque Isaac soutenait la position impériale. À la mort d'Héraclius en 641, en Orient comme en Occident, sa politique religieuse était un échec. Dans certaines régions, les défenseurs tenaces des Trois Chapitres soupçonnaient Constantinople d'être désormais la source de croyances non fiables, sinon carrément hérétiques.

Résurgence de la puissance lombarde

Cette effervescence théologique se manifesta alors que l'exarque Isaac affrontait une menace lombarde dynamisée par un regain de vitalité des croyances ariennes traditionnelles, sous les règnes d'Arioald (626-636) et de Rothari (636-652). Non seulement renaissait l'ancienne rivalité entre chefs religieux – « dans presque toutes les villes du royaume se trouvaient deux évêques, l'un catholique et l'autre arien » –, mais la résurgence des communautés ariennes chez les Lombards les fortifia également dans leur ambition de conquérir l'ensemble du territoire. Outre les tentatives diplomatiques habituelles pour jouer une armée hostile contre une autre, Isaac envoya les troupes impériales affronter les Lombards qui envahissaient les duchés de la Vénétie, au nord de Ravenne, et menaient une campagne dans le nord-ouest de l'Italie, où Rothari consolida son pouvoir sur la Ligurie lorsqu'il prit Gênes, Albenga et Luni en Toscane. Si l'on en croit Paul Diacre, Isaac fut vaincu par les Lombards sur les bords du Scultenna (le Panaro actuel), où 8 000 hommes trouvèrent la mort – une perte terrible pour l'exarque, si les faits sont avérés[560].

En Vénétie, les Lombards occupèrent une grande partie de l'arrière-pays, obligeant les habitants d'Oderzo et d'Altino à fuir vers les îles des lagunes à la pointe de l'Adriatique, où ils formèrent respectivement les colonies de Cittanova, qui plus tard devint le centre de Venise, et de Torcello. Dans une inscription datant de 639, l'évêque local, Maur, mentionne l'aide d'Isaac dans la fondation de l'église dédiée à sainte Marie, mère de Dieu, à Torcello : « Sur ordre de notre pieux et dévoué seigneur Isaac, très excellent patrice et exarque d'Italie, pour son bénéfice et celui de son armée, cette église a été construite par Mauricius, le glorieux chef des soldats de Vénétie[561]… »

Isaac est peut-être aussi intervenu lors d'une invasion de peuples nordiques, souvent identifiés comme bulgares, qui fuyaient les Avars, dominants en Pannonie, et pénétraient en Gaule et en Italie. Certains furent installés dans le centre de l'Italie par le duc de Bénévent, un Lombard,

quand d'autres gagnèrent la Pentapole, sous l'autorité d'Isaac, et dans ces deux régions leur présence est attestée par des noms de lieux et de personnes[562].

La révolte de 642

Lorsque Sa Sainteté Jean IV mourut en octobre 642, Maurice, le *cartularius* retors, déclencha un acte de rébellion encore plus téméraire, avec l'aide des soldats locaux qui avaient participé au pillage du Latran. Affirmant qu'Isaac avait l'intention de se proclamer empereur, il tenta de convaincre Rome et les villes environnantes de lui jurer fidélité à lui seul. Isaac réagit en envoyant Donus, le *magister militum*, accompagné d'un *sacellarius* (trésorier) pour mater la révolte. Maurice fut capturé, décapité et sa tête envoyée à Ravenne et exhibée sur un piquet au milieu du cirque, punition typique réservée aux auteurs d'actes de rébellion. Isaac mourut en 643, avant d'avoir pu décider du châtiment de ceux qui avaient pris part aux événements[563]. Le *Liber pontificalis* associe sa mort à une volonté divine, pour le punir de sa fidélité à la doctrine monothélite en opposition avec Rome. Sa veuve éplorée, Suzanne, fit l'acquisition d'un sarcophage de l'Antiquité tardive, avec un couvercle en marbre, sur lequel elle fit graver une épitaphe en trimètres iambiques grecs. Il y est inscrit qu'il « conserva intacts Rome ainsi que l'Occident […] pour la sérénité des rois ». Ses origines arméniennes et la durée inhabituellement longue de son mandat sont également mises en exergue (doc. 34 et 35)[564]. Ce magnifique sarcophage, que l'on peut toujours admirer dans l'église Saint-Vital, date du v^{e} siècle et représente l'adoration des Mages venus offrir leurs présents à la Vierge Marie et à l'Enfant Jésus, avec une croix stylisée flanquée de paons sur les côtés les plus longs, Daniel dans la fosse aux lions et la résurrection

de Lazare sur les côtés les plus courts. Les évêques étaient tous inhumés dans ce genre de sarcophages aux sculptures impressionnantes[565].

L'épitaphe d'Isaac avait probablement été rédigée par Suzanne, qui paya l'auteur des vers et le sculpteur, lesquels l'ajoutèrent avec beaucoup de talent de chaque côté de la croix se trouvant déjà sur le couvercle. Les lettres grecques étaient gravées avec netteté et précision, très différentes des inscriptions de Rome ou de Vicence, ne montrant aucune influence latine. Les diacritiques, accents et marques d'aspiration, furent certainement ajoutés beaucoup plus tard, probablement à l'époque de la Renaissance, lorsque l'on traduisit les vers en latin sur l'envers du couvercle[566]. L'épitaphe en grec est affichée de telle façon que les vers peuvent être lus de gauche à droite par-delà le croisement des branches ou séparément des deux côtés. En ayant recours au grec, Suzanne montrait son estime pour la langue employée au plus haut niveau de l'État, et associait l'exarque au milieu culturel de Constantinople, la cité impériale. Si son épitaphe en grec avait peu de chances d'être comprise de la plupart des habitants de la région, sur son sceau, Isaac était présenté en latin (en tant que *patricius* et *exarchus*)[567]. Comme ses prédécesseurs, il s'était certainement servi du latin pour écrire aux responsables locaux, aux rois lombards et aux papes, alors qu'il communiquait en grec avec Constantinople[568].

Isaac est également mentionné dans une autre inscription en grec, elle aussi réalisée avec soin à Comaclum (Comacchio), près de Ravenne, et dédiée à son neveu Grégoire, décédé à l'âge de 11 ans[569]. L'identité trilingue de l'exarque arménien reflète la forte mixité de la population, à la fois dans l'empire d'Orient et dans les exarchats occidentaux, où des chefs militaires habiles et des administrateurs chevronnés pouvaient faire carrière. Parmi eux se trouvait peut-être Paulacis soldat du *numerus* arménien qui vendit sa propriété de Territico à l'Église de Ravenne, en 639, pour la somme de 36 *solidi*. Une *schola gentilium* (cohorte de gardes) est mentionnée à Classe, et une autre *schola forensium* existait pour les

secrétaires, administrateurs à l'échelon le plus bas. Comme nous l'avons vu précédemment, quelques Grecs à Ravenne apposaient leur signature en lettres grecques au bas des parchemins, et les marchands, banquiers et responsables, en leur qualité de témoins d'actes juridiques, signaient de leur nom, en caractères grecs[570]. Les gens instruits continuaient à vouloir comprendre et étendre leur connaissance du grec. Ravenne était le type même d'endroit où ce bilinguisme était préservé, renforcé par l'arrivée régulière de responsables nommés par Constantinople et par l'étude de textes médicaux, liturgiques et géographiques.

CHAPITRE 23

Agnellus, le médecin

Au tournant du VII^e^ siècle, déjà dotée d'un environnement culturel riche et varié, Ravenne était aussi un centre de connaissances médicales. La ville comptait une école de médecine grecque, représentée par Léonce, *medicus ab schola greca*, et probablement une autre *schola*, guilde ou corporation de spécialistes latins[571]. Le fait que Cassiodore évoque un officier municipal habilité à régler les litiges entre médecins montre bien qu'y existaient des traditions médicales différentes[572].

Le médecin le plus célèbre de la région était Agnellus. Professeur, il donnait des cours en latin sur les plus importants des textes élémentaires de Galien, et ces cours ont été conservés par écrit grâce aux notes d'un élève ou jeune érudit, peut-être son secrétaire, un dénommé Simplicius[573]. Ce copiste a signé son manuscrit trois fois, avec la mention : « d'après les cours d'Agnellus, *yatro sophista*, moi, Simplicius, avec l'aide de Dieu, suis parvenu à écrire à Ravenne ce qui suit » (doc. 46). Il donnait à Agnellus les titres d'*archiatros* (médecin chef) et *yatro sophista* (professeur de médecine) et se voyait lui-même comme *medicus*. Simplicius assistait aux cours d'Agnellus et prenait des notes – selon le système d'écriture abrégée bien connu à l'époque pour les textes dictés – grâce auxquelles nous disposons aujourd'hui du résumé le plus complet de l'*Ars medica* de Galien en latin. L'original grec du II^e^ siècle de notre ère est aujourd'hui reconstitué

depuis cette source[574]. Puisque Agnellus a suivi les commentaires d'Olympiodore d'Alexandrie, dont l'œuvre parvint à Ravenne dans les années 550, nous pouvons dater son activité de la seconde moitié du VI^e^ siècle ou plus tard, peut-être à la génération d'après Léonce, et à Ravenne, il faisait partie de l'école médicale où l'on enseignait encore les techniques et pratiques de la Grèce ancienne[575].

Les conférences du docteur Agnellus consistaient en une série de commentaires en latin des œuvres les plus importantes d'Hippocrate et de Galien, dont les écrits, copiés et commentés par des générations de professeurs en Orient, restaient peu connus en Occident. Les deux fondateurs de la médecine grecque antique en avaient exploré les aspects à la fois théoriques et pratiques, enseignés dans les écoles de médecine jusqu'aux VII^e^ et VIII^e^ siècles, en particulier à Alexandrie. Agnellus fit connaître les écrits de Galien à ses élèves, en commençant par le plus simple, *De sectis* (sur les différentes écoles et approches des problèmes médicaux), puis en abordant l'*Art de la médecine* (l'*Ars medica*, traité connu plus tard sous le titre de *Tegni*), un autre traité sur le pouls, pour les débutants (*De pulsibus ad tirones*), et enfin, un commentaire anonyme en latin sur un autre ouvrage de Galien : *Therapeutica ad Glauconem* : « Car nous ne pouvons guérir les fièvres sans connaître à partir du pouls les changements opérés par la nature[576]. » Il leur donna aussi des cours plus avancés sur l'étiologie. À Alexandrie, les élèves commençaient par les aphorismes de Socrate avant de se lancer dans l'étude des seize ouvrages de Galien en passant sept niveaux à la suite, de la même façon qu'ils devaient maîtriser l'*Organon* d'Aristote avant de s'attaquer à Platon. La formation médicale instaurée à Alexandrie inspira l'école de Ravenne, décrite comme « manifestement l'épicentre de la science médicale la plus avancée de l'Antiquité tardive […] la réponse de l'Occident latin à l'Alexandrie de l'Orient grec, le premier centre d'études et de pratiques médicales du monde byzantin au VII^e^ siècle[577] ».

Au cours de ses conférences, Agnellus ajouta à ses commentaires des traités de Galien une condamnation explicite de l'école médicale « méthodiste », qui délaissait les facteurs internes et externes maintenant l'organisme en bonne santé (*De sectis*) ; il soutenait au contraire l'école « empiriste » attachée à l'observation de toutes les influences possibles. Il insista aussi sur les quatre éléments susceptibles de modifier le pouls (*De pulsibus*)[578]. Toutefois, sa principale innovation se trouve dans ses commentaires sur l'*Ars medica*, où il semble avoir intégré les idées d'auteurs grecs du IV^e^ siècle, Némésios, évêque syrien, et Posidonios, médecin byzantin qui associait la fonction des trois qualités spécifiques à l'homme – imagination, intelligence et mémoire – à certains ventricules du cerveau, antérieur, central et postérieur[579]. Agnellus développait les textes grecs, soulignait la mollesse et l'humidité de la partie antérieure du cerveau, qu'il comparait à de la cire dans laquelle on pouvait réaliser une empreinte, la matière devenant plus dure et sèche à mesure que l'on approchait du cerveau postérieur. L'apprentissage est facilité par la capacité de la substance cérébrale à recevoir une impression, à être imprimée ; ce *logismos*, raisonnement, est un esprit abondant et subtil qui pénètre les nerfs. En revanche, la mémoire provient d'une substance plus stable associée au ventricule postérieur[580].

Cette répartition est aussi liée à la théorie d'Hippocrate sur les quatre humeurs du corps : le sang, la bile jaune, la bile noire et le phlegme, qui selon lui correspondent aux tempéraments déterminant la nature de l'âme. Conformément à cette tradition, Agnellus attribuait le mauvais jugement et les accès de fureur d'un tyran à une fièvre bilieuse et sèche contrastant avec le phlegme du royal *imperator*, juste, sage et capable de refréner sa colère. Il croyait possible de corriger les mauvais réflexes, qui pouvaient nous avoir été transmis en héritage, par un entraînement philosophique et l'obéissance à la loi, idée que Galien tirait de Platon[581].

Tout ce que nous savons du docteur Agnellus nous vient de la relation écrite de ces cours par Simplicius. Le texte est parvenu jusqu'à nous grâce à une copie du IXe siècle réalisée à Milan. Les présentations orales, indissociables des méthodes d'enseignement de l'Antiquité, constituaient le véhicule pédagogique normal dans tous les domaines. Et il est possible de retracer l'évolution de différents sujets à partir des notes de cours conservées. C'est ainsi que furent transmis la plupart des enseignements de Galien : le texte d'origine, en grec, de son *De sectis* est peut-être une compilation de notes dictées à des élèves ou prises lors de conférences[582]. De même, lorsque Julius Honorius faisait un cours sur la géographie du monde, dans l'Afrique du Nord de la fin du IVe siècle ou début du Ve probablement, on demandait à un élève de noter son explication de la *sphaera*, une carte du monde[583]. Ultérieurement, le Cosmographe anonyme de Ravenne exposerait verbalement ses connaissances géographiques, et beaucoup plus tard encore, Agnellus l'historien lirait son *Liber pontificalis ecclesiae Ravennatis* devant un parterre d'auditeurs[584].

Indéniablement, Agnellus et Léonce étaient les produits des écoles médicales de Ravenne, parrainées par Théodoric et ses successeurs, où l'on traduisait les textes grecs, y compris les commentaires sur les quatre fondamentaux de Galien et l'énorme somme d'Oribase regroupant l'ensemble des connaissances médicales de l'époque, les *Aphorismes* d'Hippocrate[585]. Le traducteur d'Oribase avait consigné qu'il travaillait à Ravenne avec les encouragements de la cour des Goths et utilisait des termes latins similaires à ceux trouvés dans les versions latines du corpus hippocratique[586]. Boèce traduisait activement Aristote et la plupart des grands auteurs grecs de l'époque. Dans les nouveaux textes médicaux en latin, il existe une très nette prépondérance des termes grecs : les traductions littérales des termes techniques sont suivies d'un équivalent latin, ou de la mention « Voici ce que disent les Grecs, et ce que nous, nous disons [en latin][587] ». Cela cadre bien avec un usage établi dans l'Est

méditerranéen : les commentaires écrits, par exemple ceux de Jean d'Alexandrie, Palladius, Gessius et Stéphanos d'Athènes, partent souvent d'un point du texte traduit pour lancer une discussion et revenir aux originaux grecs, ce qui nécessite la circulation des deux versions[588]. Si nous n'avons aucune preuve attestant que le docteur Agnellus ait étudié à Alexandrie, la chose n'en est pas moins probable, et un autre médecin de la région, Martyrius, est cité comme ayant fait ses études avec des spécialistes orientaux[589].

Dans les versions latines des cours de Galien se trouvent également deux références à l'étude des urines – méthode fondamentale de diagnostic dans la pratique médicale antique. Les deux occurrences sont associées à des obstructions de la vessie dues au gras, à des humeurs visqueuses ou des calculs. Suit une description des traitements pour enlever le gras et les calculs et il est précisé que, en cas d'échec, « nous devrons alors recourir aux instruments permettant de déplacer le calcul, comme un cathéter par exemple. Et si le cathéter ne suffit pas, il faudra faire appel à la chirurgie et réaliser une lithotomie[590] ». Ainsi Agnellus savait-il comment se débarrasser des calculs biliaires douloureux, et selon un médecin moderne qui l'a étudié, il a probablement mis ces techniques en pratique ; sa compétence est peut-être allée jusqu'au recours à une chirurgie fondée sur des principes anciens.

Le manuscrit du texte de Simplicius comprend aussi trois écrits d'Hippocrate traduits à Ravenne, ainsi que des mélopées chantées lors de la célébration des fêtes de Saint-Sévère et Saint-André, soulignant l'origine du docteur Agnellus et de ses disciples[591]. D'autres témoignages des traditions médicales de Ravenne figurent dans plusieurs palimpsestes – littéralement, des documents que l'on a « grattés pour y écrire encore » – portant les traces d'un texte antérieur, effacé pour créer un nouveau parchemin. Plusieurs copies des *Étymologies* d'Isidore de Séville, datant du VIII^e^ siècle, ont été écrites sur ce genre de parchemin réutilisé, préservant en sous-texte

des fragments de Galien en grec, d'une bible en gotique et d'une autre en latin, ainsi qu'un texte mathématique grec d'Anthémios de Tralles. Bien que traditionnellement associés au monastère de Bobbio, ces écrits proviennent plus probablement de Ravenne, d'où l'on envoyait des manuscrits grecs et gotiques à laver pour être ensuite réutilisés par les scribes des *Étymologies*. D'autres textes ariens de Ravenne subsistent, tout juste lisibles, sous un texte du concile de Chalcédoine, sans doute commandés par le roi Cunibert lorsqu'il décida d'abandonner les Trois Chapitres, une fin bien symbolique pour des documents hérétiques[592].

Compte tenu de ces découvertes, il est d'autres textes latins que l'on peut désormais attribuer à Ravenne : les *Aphorismes* d'Hippocrate et le *De observantia ciborum*, dont il serait prétendument l'auteur (deux ouvrages médicaux aujourd'hui conservés à Naples et au Vatican), et la seconde version en latin des *Euporistes* [*1] d'Oribase[593]. Il y est question de Johannis, *pimentarius* à Ravenne, qui fournit des plantes médicinales et du thym de bonne qualité (*tymia*)[594]. La somme la plus importante en matière d'herboristerie et de traitements pharmacologiques, *De materia medica*, compilation de Dioscoride datant du Ier siècle, était certainement connue à Ravenne. Si de nombreux centres ont revendiqué la paternité des premières versions en latin, une seule traduction, aujourd'hui conservée à Munich, provient réellement d'un modèle grec de Ravenne[595]. Un autre petit texte, *De herbis feminis*, également attribué à Dioscoride, révèle pareillement un lien avec la ville[596]. Ravenne a probablement fourni une collection de recettes pharmacologiques du début du VIIe siècle à la bibliothèque de Cassiodore à Vivarium, collection qui se trouve aujourd'hui à Lucques[597]. Le premier manuscrit latin d'une anthologie des herbes, connu comme l'*Alphabet de Galien*, les traités gynécologiques d'Hippocrate et la version en latin de l'opuscule de Rufus d'Éphèse, *De la goutte*, confirment que la capitale de la mosaïque était aussi un grand centre de production de

manuscrits médicaux et qu'il s'y trouvait des scribes compétents en grec, latin et gotique[598].

Cette concentration inhabituelle d'expertise médicale n'a de parallèle que dans l'exarchat d'Afrique du Nord, l'autre enclave de l'empire d'Occident où, avant la conquête arabe de 698, les textes grecs étaient aussi traduits en latin. Ravenne et Carthage prouvaient par là l'existence de liens culturels avec l'est de la Méditerranée, mais c'est à Ravenne que l'on trouve le plus de sources sur une grande pratique de la médecine. Dans ses commentaires des principaux ouvrages d'Hippocrate et de Galien, le docteur Agnellus montre une évolution de l'enseignement de la médecine à Alexandrie et, pour les textes grecs difficiles, une curiosité déjà rare à la fin du VI^e^ siècle[599]. Son travail influença, beaucoup plus tard, les manuscrits de Bénévent : la traduction latine et le commentaire des *Aphorismes* d'Hippocrate, les commentaires de Barthélemy de Salerne au XI^e^ siècle, et de nombreux auteurs d'ouvrages de médecine ultérieurs du Moyen Âge[600]. Sa façon inhabituelle d'enseigner est certainement liée aux relations directes de Ravenne avec Constantinople et Alexandrie, bien qu'il soit impossible de reformuler avec précision le programme des conférences ou de mieux dater son activité. Les centres d'intérêt d'Agnellus ont probablement encouragé l'acquisition d'une meilleure connaissance du grec : un traducteur bilingue de la région montra de telles compétences linguistiques que l'empereur le convoqua dans la Reine des villes (nous reviendrons là-dessus). Et manifestement, il inspira à Simplicius l'idée de mettre par écrit plusieurs traités complexes sur les traitements médicaux, avec un résumé clair des connaissances médicales grecques, lequel devint une source majeure de leur transmission dans l'Occident latin.

PARTIE VI

610-700
L'EXPANSION DE L'ISLAM

CHAPITRE 24

Les conquêtes arabes

Pendant des siècles l'Empire romain s'était confronté à l'autre grande puissance du Moyen-Orient, la Perse. L'ancien empire avait toujours défié le monde méditerranéen, forçant tous les souverains du VI^e^ siècle, comme Justinien, à livrer bataille sur ses frontières orientales. Entre 622 et 628, l'empereur Héraclius mena un combat acharné pour écraser la puissance perse, et il finit par y parvenir. La nouvelle officielle de la victoire fut annoncée au patriarche, qui la lut au peuple de Constantinople dans l'église Sainte-Sophie, savourant leur triomphe :

> Que la terre entière élève un cri vers Dieu et serve le Seigneur dans la joie, qu'elle exulte en sa présence et reconnaisse qu'il est bien le Seigneur Dieu. C'est Lui qui nous a faits, et non nous-mêmes. Nous sommes ses serviteurs et les brebis de ses pâturages […] Car il est tombé, Chosroe l'arrogant, l'adversaire de Dieu […] son souvenir a été complètement éradiqué […] lui qui, dans son exaltation, parlait d'injustice avec arrogance et mépris contre Notre Seigneur Jésus […] et l'immaculée, la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu. Il a péri, le profanateur, avec pertes et fracas[601].

C'était une victoire chrétienne sur un dirigeant zoroastrien qui avait contraint le patriarche de Jérusalem à partir en captivité en Babylonie, à Ctésiphon, avec ses brebis et les reliques de la sainte Croix. Avec beaucoup de solennité, le 21 mars 630, à Jérusalem, Héraclius reposa la sainte Croix à sa place.

L'empereur imposa une nouvelle fois l'administration romaine aux provinces situées à l'est de la Palestine et de la Syrie, et il mit sur le trône de Perse un souverain malléable et favorable à Rome, mais le long conflit dans lequel les deux empires avaient été entraînés avait épuisé l'armée. Bien qu'il fût conscient de l'importance des renseignements fournis par « les Sarrasins soumis à notre État adorateur du Christ » – c'est-à-dire les tribus ghassanides et lakhmides du désert en bordure de l'est de la Syrie et de la Palestine –, les fonctionnaires de son empire, insensibles aux troubles en Arabie, refusèrent de leur payer leur dû. Changement de politique inconsidérée ou simple initiative de commandants locaux, toujours est-il que cela amena les tribus en question à renoncer à assumer leur rôle traditionnel et à laisser sans garde ni surveillance des zones entières de la frontière sud-est. Les guerriers des tribus arabes jugèrent bientôt beaucoup plus facile de se déplacer à dos de chameau vers le nord pour lancer des raids contre les régions prospères de la Palestine.

Cette combinaison d'un changement de politique sur les frontières et de l'introduction du monothélisme se révéla fatale pour l'Empire dans ces régions : la mésentente sur des questions de doctrine accroissait les divisions au sein de la population chrétienne et au même moment on abandonnait la méthode traditionnelle de collecte de renseignements ! Dès le début du VII^{e} siècle, l'évolution vers une plus grande unité politique d'une part et un nouvel objectif religieux dans les tribus du désert d'autre part transforma ces attaques en occupation pure et simple des provinces des deux empires, romain et perse. Inspirées par le prophète Mahomet, qui dicta sa vision de l'islam (soumission à Allah, son Dieu), présentée comme la

dernière révélation divine, sa famille, sa tribu et peu à peu un grand nombre d'autres tribus arabes adoptèrent le nouveau monothéisme. En 622, Mahomet quitta La Mecque pour Médine, avec tous ses disciples. L'événement, l'Hégire, marqua le début d'un nouveau calendrier lunaire musulman (AH). Le prophète rassembla un grand nombre de factions combattantes de façon à regagner La Mecque en 629. En arrivant, il détruisit les 360 idoles de la Kaaba, site de pèlerinage. Soulignant la nature spirituelle de l'islam, il donna pour mission à ses disciples de répandre leur nouvelle religion au-delà des déserts de l'Arabie. Après sa mort en 632, ils occupèrent rapidement les provinces prospères de Palestine, prirent Jérusalem entre 635 et 638, investirent la Syrie après 636 et Alexandrie, et la plus grande partie de l'Égypte, en 642[602]. La fulgurance de leurs conquêtes est certainement liée à l'énonciation de la nouvelle doctrine monothéiste dans leur propre langue (l'arabe classique) : elle fut transmise oralement jusqu'à sa rédaction dans le Coran, censé remplacer à la fois l'Ancien et le Nouveau Testament[603].

Après la défaite désastreuse des Byzantins, en 636, près du Yarmouk, frontière naturelle en Palestine, Héraclius ordonna le retrait de son armée derrière les monts Taurus, dans l'est de l'Asie Mineure, et les Arabes établirent leur capitale à Damas. De là, ils envahirent la totalité de l'Empire perse et attaquèrent l'Asie Mineure presque chaque année, résolus à s'emparer de Constantinople. La menace était réelle et continue : ces peuples jadis nomades intégraient les villes et territoires conquis dans la sphère musulmane, créant une nouvelle puissance autonome. Leurs ambitions rencontrèrent un premier obstacle à la frontière des monts Taurus, puis plus tard face à la détermination et aux défenses de Constantinople, mais les empereurs byzantins ne furent jamais en mesure de rattraper les conquêtes initiales arabes des années 630.

Les campagnes des Arabes entraînèrent immédiatement une perte de revenus fiscaux et de personnel pour l'armée et un ralentissement de

l'activité marchande[604]. Ne se contentant pas d'attaques régulières terrestres, les Arabes poussèrent les populations chrétiennes d'Alexandrie, de Syrie et du Liban à construire une flotte et à se lancer dans une bataille navale contre Chypre, Rhodes et d'autres colonies de la mer Égée. À la mort d'Héraclius en 641, la querelle autour de la succession de son fils provoqua une crise majeure pendant dix mois environ, jusqu'à la proclamation de son petit-fils de 12 ans, Constant II, comme seul et unique souverain, sous la tutelle d'un conseil de régence. La jeunesse du nouvel empereur, les défaites répétées de l'armée impériale et l'émergence de l'islam, qui avait la prétention de supplanter le judaïsme et le christianisme, n'étaient pas de bon augure pour la survie de l'Empire. Si les partisans de Mahomet étaient parvenus à s'emparer des ressources de la capitale de l'empire d'Orient, l'histoire du monde eût été très différente, mais grâce au conseil de régence du jeune Constant II, à son règne (env. 650-668), et à celui de son fils puis de son petit-fils (Constantin IV, 668-685, et Justinien II, 685-695 et 705-711), Constantinople résista. En s'adaptant à un territoire grandement diminué, l'Empire romain d'Orient fut transformé.

Les rapides conquêtes des Arabes aboutirent à une division du monde méditerranéen en trois parties : un littoral oriental et méridional, dominé par l'islam, un empire chrétien très réduit, basé à Constantinople, et les régions isolées et fragmentées de l'Occident chrétien, qui subissaient toujours la pression des peuples germaniques. À Carthage, l'exarque Grégoire vit dans l'avance arabe une chance d'affirmer son indépendance, mais sa révolte se solda par un échec et il périt assassiné en 649. À l'époque, les témoins sous-estimèrent la permanence de l'avancée arabe en Méditerranée, même si les continuateurs de la *Chronique* de Frédégaire firent état de leur défaite près de Poitiers en 732 (également notée par Bède le Vénérable dans le nord de l'Angleterre). Des *Chroniques* anonymes espagnoles de 741 et 754 évoquent le cauchemar de l'empereur Héraclius, qui voyait les rats du désert s'en prendre à lui (sans références précises à l'islam)[605]. Des réfugiés

arrivèrent en Italie, racontant leur fuite devant les Arabes, et d'après le *Liber pontificalis*, des Sarrasins vivaient en Sicile dans les années 650, mais nulle part il n'est fait mention de l'étendue des conquêtes musulmanes. Vers la fin du VIII^e^ siècle, toutefois, Paul Diacre évoque les Sarrasins « peuples infidèles et ennemis des dieux » : passés d'Égypte en Afrique, ils avaient pris Carthage[606].

Pour Constantinople, l'émergence de l'islam marqua un changement décisif, mais l'impact global des conquêtes arabes fait l'objet de nombreuses controverses. La thèse émise par l'historien belge Henri Pirenne[*1] voilà déjà un siècle, selon laquelle « Sans Mahomet, Charlemagne n'est pas concevable », continue de déclencher des débats sur le déclin du commerce méditerranéen. Toutefois, les preuves accumulées sur l'existence d'un transport côtier à petite échelle, d'après les naufrages et rapports sur la piraterie, ainsi que la coopération des marchands musulmans et chrétiens (et des souverains chypriotes) permettent de penser que les échanges commerciaux se sont poursuivis et que l'on répondait à la demande occidentale de papyrus, d'épices et de produits de luxe orientaux[607]. Les récentes découvertes, à Classe, de céramiques importées viennent étoffer les arguments en faveur du maintien des contacts entre Ravenne et l'Est méditerranéen, même s'ils s'étaient raréfiés par rapport aux siècles précédents[608]. À Constantinople, les régions occidentales de l'Empire prirent une importance beaucoup plus grande, à la fois comme ressource susceptible d'aider l'Orient assiégé et comme refuge pour échapper à la pression continuelle s'exerçant désormais le long de la chaîne des Taurus. L'importance des pertes de l'Empire, notamment du contrôle de l'Égypte et des réserves de céréales qu'elle fournissait et dont la capitale orientale dépendait depuis des siècles, aboutit à l'usage de produits alternatifs plus proches de Constantinople, qui entraînèrent probablement un changement d'habitudes alimentaires.

Le règne de Constant II

Le conseil de régence instauré à Constantinople dès 641-650 dut affecter toute la capacité militaire de l'Empire à la défense de ce qu'il en restait après les attaques régulières des Arabes. Constant II, à 21 ans, insista pour s'en affranchir et gouverner par lui-même, mais cette bravade de jeune homme à laquelle s'ajoutait son inexpérience faillit lui coûter la vie quatre ans plus tard, en 654. Au cours d'une bataille navale au large de Phoeniké, sur la côte méridionale de la Lycie (en Asie Mineure, aujourd'hui Finike en Turquie), il échappa à la catastrophe en revêtant les habits de l'un de ses fidèles gardes qui avait péri, tandis que les vaisseaux arabes pénétraient en mer Égée, prenaient Rhodes et Cos et se lançaient à l'assaut de la Crète. L'armada arabe avait l'intention de rejoindre les forces terrestres envoyées de Damas en vue de tenter le siège de la capitale, que seule une intervention divine parvint à sauver. Selon l'historien arménien Sébéos,

> le Seigneur déchaîna du haut du ciel un vent très fort [, qui] s'éleva en une grande tempête ; la mer fut soulevée de ses profondeurs ; les vagues s'amoncelèrent comme les sommets des plus hautes montagnes ; l'ouragan rugit et retentit sur elles comme le tonnerre et des abîmes [de la mer] s'éleva un grand fracas. Pendant six jours, les eaux agitées fracassèrent les vaisseaux de la flotte arabe, jetant les équipages par-dessus bord, et les rares survivants s'accrochaient à des planches jusqu'au moment où la mer ouvrait sa gueule et les engloutissait [609].

À Chalcédoine, les commandants arabes attendant d'être transportés pour entreprendre la traversée du Bosphore et mettre le siège devant Constantinople furent contraints de battre en retraite. La capitale avait

échappé à une menace sérieuse, mais les Arabes ne renoncèrent pas pour autant : ils renouvelleraient leur tentative en 667-669 puis en 717-718.

Concurrencé par le nouveau monothéisme islamique, le gouvernement de Constantinople redoubla d'efforts pour unifier les chrétiens au sein de l'Empire. Constant II était acquis à la théologie défendue par son grand-père Héraclius – doctrine de l'énergie unique et d'une seule volonté pour le Christ plutôt que la dualité divine/humaine – et officialisée par l'Ecthèse, profession de foi monothélite proclamée en 638[610]. La doctrine monothélite avait été débattue dans les églises de Chypre, d'Afrique du Nord et d'Italie, et ses arguments sur la volonté unique du Christ furent certainement repris à Ravenne, où l'exarque Isaac soutenait la position de l'empereur. À Rome, cependant, le pape Jean IV avait condamné l'Ecthèse, et l'opposition au monothélisme fut encore renforcée par l'élection de Théodore, fils d'un évêque de Jérusalem[611]. Théodore fut le premier d'une série de onze papes hellénophones, élus entre 642 et 715 et identifiés par leur naissance en Syrie, en Grèce (l'empire d'Orient), en Sicile et dans l'Italie du Sud ; leur connaissance du grec s'avéra un facteur très important lors des querelles théologiques de cette période. Le fait que ce groupe marque une rupture si franche avec le recrutement classique des évêques du clergé romain indique certainement une nette préférence pour ce genre de candidats et une pression organisée des communautés de réfugiés palestiniens à Rome pour s'assurer qu'ils seraient élus[612]. L'archevêque Sergios de Chypre avait averti le pape Théodore des querelles portant sur le monothélisme, et c'est sous le pontificat de ce dernier que la question épineuse de la volonté unique ou non du Christ devint inextricablement liée à la loyauté politique vis-à-vis de Constantinople.

Rome, défenseur en titre de l'orthodoxie

À l'origine, l'opposition au monothélisme était, nous l'avons vu, le fait de théologiens orientaux, en particulier de Maxime le Confesseur et de son maître et ami Sophrone, patriarche de Jérusalem, qui prônaient l'importance de la dualité de volonté dans le Christ. Ils furent en mesure de démontrer que la volonté divine correspondait à la volonté du Père et la volonté humaine au Christ incarné, ce qui torpillait complètement la position impériale. De plus, ils défendirent le rôle de Rome en tant que fondation apostolique soutenant l'orthodoxie chrétienne contre les élucubrations hérétiques de Constantinople[613]. Lors d'un débat public tenu à Carthage en 645, leurs arguments convainquirent Pyrrhos, l'ex-patriarche de Constantinople et partisan du monothélisme, qui décida d'abjurer. Maxime l'accompagna à Rome pour y être accueilli par le pape Théodore. Avec les moines palestiniens et syriens, et les réfugiés fuyant les invasions musulmanes, Rome était désormais le centre de l'opposition au monothélisme et le défenseur en titre de la doctrine des deux volontés dans le Christ (le duothélisme). À Rome, Pyrrhos se ravisa de nouveau et pour reprendre les termes du *Liber pontificalis*, « retourna comme un chien au premier vomissement de son impiété ». Le pape Théodore organisa un rassemblement des prêtres et de tout le clergé de la région pour condamner Pyrrhos, qui s'enfuit à Ravenne et de là retourna en Orient. Le souverain pontife envoya ses propres légats à Constantinople pour convaincre le nouveau patriarche, Paul, du fourvoiement du monothélisme. L'échec de cette mission fut à l'origine d'un schisme entre Rome et Constantinople[614].

Ce schisme mit les autorités de Ravenne dans une situation délicate. Au cours du VII^e^ siècle, une série de guerriers chevronnés, successeurs d'Isaac, continuèrent à gouverner l'exarchat, défendant leur territoire et collectant les impôts destinés à soutenir l'empire d'Orient. Il s'agit de Théodore Calliopas (643-645), Platon (env. 645), Olympe (649-653), Théodore Calliopas encore (pour la seconde fois, de 653 à 666), Grégoire II (noté pour l'année 666), Théodore II (678-687) et peut-être deux autres, connus

seulement par l'existence de leur sceau (Anastasios et Théocharistos)[615]. Contrairement à la mer Égée, menacée par les Arabes, l'Adriatique demeura un lien maritime relativement sûr entre Ravenne et la capitale de l'empire d'Orient, tandis que les Lombards constituaient le premier ennemi à prendre en considération pour les exarques successifs durant la période cruciale de 641 à 685, où Ravenne fit figure d'avant-poste essentiel pour l'Empire[616]. Toutefois, la tension entre l'exarque, représentant de l'autorité politique de la ville, conférée par la capitale orientale, et l'archevêque, autorité ecclésiastique subordonnée à Rome, en vint à incarner les divergences croissantes entre l'Orient et l'Occident.

Le monothélisme se développa en réaction aux victoires triomphales de l'islam et ne suscita que peu de soutien en Occident, où les sermons, écrits et débats publics avec Maxime le Confesseur allaient plutôt dans le sens d'une opposition. Conduite par le pape, cette nouvelle rupture théologique vint s'ajouter au schisme des Trois Chapitres remontant au V^{e} concile œcuménique de 553. Malgré la volonté des empereurs de réaliser l'unité des chrétiens grâce à leur définition de la foi, leurs initiatives ne firent que creuser le fossé. Pis encore, des hommes d'Église occidentaux commencèrent à voir Constantinople comme une source d'argumentation non orthodoxe génératrice d'idées hérétiques.

Le pape Martin

En 647/648, le conseil de régence assurant la gouvernance au nom du jeune Constant II avait publié un édit impérial sur la foi, le *Typos tes Pisteos* (la règle de la foi), interdisant toute discussion au sujet de la doctrine monothélite. Pour le pape Martin (649-655), cette décision contredisait « l'avis unanime des Pères de l'Église et formulait des affirmations dignes des plus abominables hérétiques, selon lesquelles il n'y avait ni une ni deux

volontés ou opérations dans le Christ Notre Seigneur ». Martin condamnait à la fois le *Typos* et Paul, le patriarche de Constantinople qui avait autorisé la persécution des légats du pape envoyés à Constantinople : « Défendant sa propre dépravation, il s'employa à la manifester illégalement à ce point qu'il renversa l'autel consacré de notre Saint-Siège dans le vénérable oratoire de la *Domus Placidia.* Il interdit à nos apocrisiaires […] le sacrement de la communion[617]. » Le pape Martin réagit en convoquant un synode de 105 évêques au Latran à Rome, afin de condamner ceux qui avaient introduit cette nouvelle forme de foi, ce qui mit Maur, l'archevêque de Ravenne, dans une situation fort délicate : il refusa d'assister au synode, évitant ainsi d'avoir à se déclarer sur le monothélisme et à choisir entre la position de Constantinople et celle de Rome.

Une fois que le synode eut jeté son anathème, Martin en fit envoyer des copies « en Orient et en Occident »[618]. Pour Constantinople, une opposition aussi flagrante à la politique impériale ne pouvait rester impunie, et Constant II ordonna au nouvel exarque, Olympe, de faire lire le *Typos* dans toutes les églises et d'obliger tous les évêques d'Italie à y « souscrire ». Si le pape demeurait inflexible, il serait éliminé. Olympe s'exécuta et partit à la tête de l'armée de Ravenne, prévoyant de s'associer à celle de Rome, pour imposer la politique impériale. Toutefois, ses plans pour arrêter le pape ou l'assassiner en pleine messe à l'église Sainte-Marie-Majeure furent contrariés par une sorte de miracle : au moment crucial, le porte-glaive désigné fut aveuglé[619] ! L'exarque renonça ensuite à cette mission « pernicieuse » et se réconcilia avec le pape Martin. Au lieu d'exécuter les ordres de l'empereur, il décida d'aller se battre contre les « Sarrasins » en Sicile où, selon le *Liber pontificalis*, l'armée romaine essuya plusieurs défaites et où lui-même mourut de maladie[620].

Dès que Constant II apprit l'échec désastreux de cette tentative, il envoya un autre exarque, Théodore Calliopas, accompagné d'un chambellan, Théodore Pellurius, procéder à l'arrestation du pape. Lorsque

Martin comprit qu'il ne lui serait peut-être pas possible de s'en tirer une seconde fois, il choisit des membres de son clergé pour se rendre avec lui en Orient et justifier sa critique du monothélisme. Cependant, les officiers impériaux l'arrêtèrent dans la basilique constantinienne, célèbre église romaine fondée par Constantin I[er] *2, et le conduisirent discrètement sur un navire qui appareilla avant l'aube pour éviter que ses compagnons ne l'accompagnent. La campagne monothélite entrait dans une nouvelle phase. Le pape Martin passa en jugement devant le sénat de Constantinople. Il n'eut pas le droit d'aborder le sujet, en aucune façon, et fut condamné à mort pour sa contribution à la révolte d'Olympe, accusation purement politique. En juin 655, la sentence fut commuée en exil et Martin envoyé en Crimée, où il mourut un an après [621]. Eugène (654-657) fut élu à sa place, et Rome rejeta l'épître synodale que le patriarche de Constantinople, Pierre, avait envoyée, comme le voulait la coutume, au motif qu'elle était « tout à fait obscure […] ne parlant en rien, ni des opérations ni des volontés qui se trouvent en Notre Seigneur [622] ».

Les divisions s'accentuent

L'empereur convoqua ensuite un synode rassemblant tous les évêques sous son autorité afin d'instaurer le monothélisme comme doctrine officielle de l'Église ; les prélats se réunirent vers la fin du mois de mai ou au début de juin 662 [623]. Avec les patriarches de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie et le sénat de la capitale d'Orient, ils condamnèrent le duothélisme et firent passer en jugement tous ses défenseurs : Maxime le Confesseur, le moine Anastase et un autre Anastase, le légat du pape, furent battus et mutilés, puis condamnés à l'exil à perpétuité [624]. Constant croyait qu'en parvenant à l'unité de ses sujets chrétiens, l'Empire s'assurerait une défense plus efficace, mais son objectif de rallier les nombreuses

communautés monophysites vivant dans les régions du Proche-Orient ne fut pas vraiment rempli. Leur incapacité à résister à la vague arabe était probablement liée au fait que les conquérants musulmans acceptaient de laisser chrétiens et juifs payer un impôt supplémentaire au lieu de se convertir à l'islam. Les deux groupes ont peut-être été tentés d'adopter ce nouveau statut de *dhimmi* (sujets non musulmans) sous autorité arabe. Les évêques de Rome n'avaient pas ces préoccupations ; ils pouvaient insister sur l'aspect dangereusement incorrect du monothélisme et la nécessité de s'y opposer. Bien que Constant fît un exemple avec le pape Martin et Maxime le Confesseur, il ne parvint jamais à convertir les chrétiens d'Occident à ses convictions théologiques.

L'échec de Constantinople à inverser le cours des conquêtes arabes et à regagner les provinces du Proche-Orient est en partie dû à cette obsession théologique et aux schismes déclenchés par le monothélisme. Alors que les divergences doctrinales restaient pour l'Empire un sujet de préoccupation constant, les Arabes eurent tout loisir de consolider leur autorité sur Jérusalem et Damas, accentuant la difficulté d'envisager la possibilité d'une reconquête. Dans ce tourbillon cataclysmique, Ravenne fut le centre d'où les exarques nommèrent les ducs régnant sur Rome et tentèrent d'obliger les papes à accepter les définitions théologiques orientales. La cité demeurait l'axe de connexion essentiel entre l'Adriatique et Constantinople, mais elle n'avait pas les ressources nécessaires pour retrouver son rôle de capitale alternative de l'Occident, comme sous Théodoric. À travers le prisme ravennate, nous pouvons donc assister à l'évanescence de l'influence de Constantinople et à la montée de la défiance envers Rome, au cours d'un processus qui scinda le monde méditerranéen en trois secteurs distincts sous l'impact de l'islam, laissant l'empire d'Orient s'adapter à sa forme médiévale, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Byzance[625].

CHAPITRE 25

Constant II en Sicile

Les relations de l'empereur Constant II avec l'Occident avaient été posées par la façon dont il avait traité le pape Martin, devenue symbolique de l'autorité impériale sur Rome. Constantinople se servait désormais des exarques de Ravenne pour contrôler la ville : grâce à la fusion de leur puissance civile et militaire, ils garantissaient le maintien des liens diplomatiques en dépit de divergences théologiques. Une certaine amélioration des relations transpire de la *Vie* du pape Vitalien (657-672), qui envoya ses *apocrisiarii* (apocrisiaires) remettre son épître synodale aux « pieux empereurs » de Constantinople, lesquels leur remirent en retour de magnifiques Évangiles « ornés tout autour de pierres blanches d'une admirable grandeur »[626].

En ce milieu du VII^e^ siècle, deux éminents archevêques de Ravenne, Maur (649-671) et Réparat (671-677), étaient taraudés par le désir de libérer leur Église de ses liens de subordination à Rome[627]. Cette impatience s'accrut sous l'épiscopat de Maur, auparavant père abbé du monastère de Saint-Bartholomée. Peut-être a-t-il estimé que le fidèle soutien de Ravenne à la doctrine théologique impériale méritait une récompense. Lorsque le pape Martin avait convoqué tous ses évêques au synode à Rome pour dénoncer le monothélisme, Maur, hésitant, lui avait écrit qu'il ne pouvait quitter Ravenne en raison de la menace lombarde[628]. Peut-être pensait-il

déjà en appeler à l'empereur pour obtenir l'autonomie de Ravenne. Dans les années 650, à plusieurs reprises, il se rendit à Constantinople pour négocier son affranchissement de l'autorité pontificale, et Constant II semble avoir considéré sa demande sous un jour favorable. Il lui accorda directement le *pallium* sacerdotal, claire indication de l'indépendance de l'évêché[629]. Après cette première victoire pour échapper à l'autorité pontificale, la question centrale tourna autour de la consécration des archevêques : étaient-ils obligés de se rendre à Rome pour y être investis par le pape, ou cette consécration cérémonielle pouvait-elle être célébrée à Ravenne par trois de leurs suffragants, comme cela se faisait dans d'autres évêchés d'Occident ?

L'empereur quitte Constantinople

Une fois que les principaux opposants au monothélisme eurent été envoyés en exil, le 8 juin 662, Constant exploita la guerre civile qui déchirait les Arabes après l'assassinat du calife Othman pour obtenir un traité de paix exigeant des musulmans le paiement d'un tribut important[630]. L'empereur prit alors l'initiative sans précédent de se rendre en Sicile, où il pourrait profiter des ressources des provinces occidentales pour reconstruire sa flotte et ses forces terrestres, et à l'été 662, il se mit en route avec une très grande armée qui, *via* Thessalonique, marcha sur Athènes et Corinthe (où le socle d'une statue et de nombreuses pièces d'or témoignent de sa visite), la route la plus directe pour Dyrrachium, par la *via Egnatia* à travers les Balkans, étant alors bloquée par des tribus slaves. De Corinthe, ils parcoururent le nord du Péloponnèse jusqu'à Patras, où des navires venus de Sicile transportèrent les troupes à l'endroit le plus étroit de l'Adriatique jusqu'à Tarente, dans la cambrure de la botte italienne[631]. L'arrivée du souverain en Occident marque une transition extraordinaire car il imagina alors une stratégie lui permettant de vaincre les musulmans. La Sicile était

une base navale insulaire hellénophone, liaison essentielle entre les bassins de l'Est et de l'Ouest méditerranéens. Après la défaite désastreuse de Phoeniké en 654, Constant avait compris que sans une puissance navale efficace il ne pourrait contrer les triomphes en mer des musulmans. Son périple en Occident était donc étroitement lié à la construction de nouveaux vaisseaux de guerre, dont l'équipage serait constitué de marins de la région[632].

En 663, les troupes impériales récemment débarquées se battirent contre les Lombards à Bénévent et marchèrent ensuite sur Naples, où le duc local avait certainement prévu la cérémonie de l'*adventus* pour accueillir convenablement l'empereur. De là, Constant se rendit à Rome pour être reçu le 5 juillet de la même année par le pape Vitalien et son clergé, « à six milles de Rome », d'où il fut escorté jusque dans la ville dont il était le maître et seigneur incontesté. Même s'il était l'empereur responsable de la mort du pape Martin et de déclarations doctrinales considérées comme hérétiques par de nombreux évêques antérieurs, les honneurs de la cérémonie devaient lui être rendus. Vitalien l'accompagna à Saint-Pierre, où ils prièrent ensemble, puis Constant se retira au palais impérial sur le mont Palatin. Le *Liber pontificalis* donne le détail de cette visite de douze jours, avec la messe du dimanche à Saint-Pierre, à laquelle se rendit toute l'armée, précédée des membres du clergé portant des cierges et l'empereur déposant sur l'autel un *pallium* de fils d'or. Il offrit d'autres présents dans toutes les églises romaines où il se rendit. Il se baigna et dîna dans la basilique du palais du Latran. Et pendant toute la durée de son séjour, comme pour rappeler sa souveraineté aux Romains, il ordonna à ses soldats de piller la ville. Il « enleva tout ce qu'il y avait de cuivre et ornements dans la cité, découvrit même l'église de Sainte-Marie-des-Martyrs, laquelle était couverte de tuiles de cuivre, et envoya le tout en la ville de Constantinople ». Puis, tel un conquérant emportant son butin, il retourna à Naples, poursuivit sa route vers Reggio et prit la mer jusqu'en Sicile après

avoir choisi Syracuse comme point de chute pour sa cour[633]. Le gouverneur de l'île mit son palais à la disposition de l'empereur, qui put se livrer à la joie de regarder les courses de chevaux et de chars à l'hippodrome.

Une fois établi en Sicile, Constant donna l'ordre de recenser exactement toutes les propriétés de façon à pouvoir lever les fonds nécessaires pour répondre aux besoins de l'armée, ce qui souleva une énorme vague de mécontentement, comme l'indique le *Liber pontificalis* :

> Bientôt il fit peser sur les peuples de ce pays et sur les propriétaires des provinces de Calabre, de Sicile, de Sardaigne et d'Afrique une oppression telle qu'on n'en vit jamais de plus horrible. Les droits d'enregistrement, de cens, de navigation, portés à un taux exorbitant, étaient exigés avec tant de rigueur qu'on enlevait les femmes à leur époux, les fils à leur père[634].

Une fois achevée la construction d'une nouvelle flotte, il faudrait des équipages de rameurs, marins et capitaines pour les navires de combat plus légers, et ceci explique l'allusion ci-dessus aux droits de navigation et à la séparation forcée des hommes et de leur famille. On les envoyait diriger la marine qui se battait pour mettre un terme aux victoires arabes en mer. Constant commença par exploiter les ressources de la Calabre et de la Sicile, de l'Afrique et de la Sardaigne (toutes ces régions se trouvant à peu près dans le même secteur maritime) et il ordonna à l'exarque et à l'archevêque de Ravenne de fournir une aide financière. Maur puisa dans les fonds de l'Église de Ravenne pour financer ces campagnes militaires et en retour obtint des privilèges, tandis que la relative sécurité de la Sicile créait un havre sûr pour la cour et les troupes qui escortaient l'empereur jusqu'à Syracuse[635]. En dépit des efforts fournis pour amener sa famille en Sicile, Constant se heurta au refus des sénateurs (laissés aux commandes de la capitale) de laisser partir Fausta, sa femme, ainsi que leurs trois enfants,

Constantin, Héraclius et Tibère (doc. 47). Syracuse ne devint jamais une capitale alternative et Constantinople demeura le centre d'un empire que le jeune prince Constantin défendit contre les assauts arabes.

La célébration de l'autocéphalie

C'est en Sicile, par conséquent, que l'archevêque Maur envoya Réparat, père abbé du monastère de Saint-Apollinaire à Ravenne, négocier une déclaration plus solide de l'indépendance de son Église vis-à-vis de l'autorité pontificale. Réparat avait sur lui une copie de la *Vie* de saint Apollinaire et un faux édit de Valentinien III faisant de ce siège un archevêché ayant autorité sur tous les évêchés de la région, avec octroi du *pallium*[636]. Sur la base de ces prétentions plutôt peu fiables, Constant II publia le 1er mars 666 un diplôme impérial déclarant Ravenne autocéphale. Agnellus l'historien eut entre les mains un document conservé aux archives de l'Église, qu'il résuma ainsi :

> Aucun pasteur de l'Église de Ravenne n'aurait plus besoin désormais de se rendre à Rome pour y être consacré par l'évêque du Saint-Siège, ni ne serait sous l'autorité du pape, et la consécration de ses évêques serait dévolue à trois de leurs suffragants[637]…

L'archevêque Maur obtint ainsi l'indépendance de Ravenne vis-à-vis de Rome et la contribution de l'Église aux campagnes de l'empereur en Sicile aboutit finalement au but ardemment recherché.

En conséquence, par la suite, en trois occasions différentes, lorsque Maur reçut du pape Vitalien des missives exigeant sa venue à Rome pour recevoir l'aval pontifical, il lui opposa un refus et renvoya les légats. La

troisième fois, en 671-672, les deux parties s'excommunièrent mutuellement, créant un schisme entre Ravenne et Rome. Aucune d'elles n'évoquait l'autre dans la liturgie. Agnellus raconte que, sur le point de mourir, Maur convoqua les membres de son clergé pour les prévenir : « Ne vous placez pas sous le joug de Rome. Choisissez un pasteur parmi vous et faites-le consacrer par ses évêques. Demandez le *pallium* à l'empereur. Car quel que soit le jour où vous vous soumettrez à Rome, vous perdrez votre intégrité[638]. » Par la suite, tous les jeudis, le clergé se rassemblait après les vêpres et partageait une miche de pain, du poisson et du vin, et le prêtre le plus ancien récitait une prière pour l'âme de leur archevêque indépendant.

Cet acte de l'archevêque Maur fut commémoré plus tard par une mosaïque (très restaurée depuis) intégrée dans la décoration de l'église Saint-Apollinaire in Classe. On y voit Maur au centre, avec à ses côtés l'archevêque Réparat et l'empereur Constantin IV qui tend à ce dernier un rouleau portant l'inscription PRIVILEGIA (doc. 54). Saint Maur, entouré d'un halo, a sa main sur l'épaule de son successeur. À la gauche du nouvel archevêque se tiennent trois ecclésiastiques, et à la droite de l'empereur trois personnages laïcs, deux avec un halo, les frères de Constantin, Héraclius et Tibère, comme indiqué au-dessus d'eux. Au-dessous, une autre inscription fait l'éloge de l'archevêque Réparat et de sa nouvelle décoration de la salle, « qui brille pour l'éternité[639] ». L'identité du troisième personnage, vêtu d'une tunique courte de couleur pourpre, avec dans les mains un ciborium ou baldaquin, est très controversée. Le nom de Justinien, le jeune fils de Constantin IV, a souvent été avancé, mais Salvatore Cosentino a récemment proposé l'exarque Théodore, qui exerça son mandat de 678 à 687 (doc. 55) et pourrait avoir fait don d'un ciborium à l'église[640]. Le professeur de l'université de Bologne a fait le lien avec la décision de Maur de déplacer les reliques de saint Apollinaire du narthex au centre de l'église, où elles furent probablement déposées sous l'autel (fréquemment couvert d'un ciborium). Commémorant cette importante *translatio* dans la

mosaïque, les deux prêtres, qui tiennent un encensoir et un calice, participent à la cérémonie, tandis que l'exarque Théodore est le généreux donateur du ciborium[641]. En 673, Réparat se rendit à Constantinople où il obtint de l'empereur des privilèges très spécifiques, ce qui montre bien la contribution de Ravenne aux exigences fiscales de Constant II (en particulier pour les taxes sur les bateaux au mouillage, les taxes côtières, les impôts sur les bêtes de somme, les ventes et les droits de douane). Celles-ci furent levées après la visite de l'archevêque.

Le panneau – un récit fait à partir d'un assemblage de tesselles – marque un moment très important de l'histoire de l'Église de Ravenne. Il s'agit manifestement d'une imitation de celui de Saint-Vital, avec l'empereur Justinien et l'archevêque Maximien[642]. La même bordure multicolore, les mêmes tentures et motifs géométriques au-dessus, et même les pieds des prêtres qui se chevauchent, tout reflète une ferme volonté de recréer l'image du VI^e^ siècle sous une forme nouvelle. Réparat ajouta aussi un panneau en face, où l'on voit Melchisédech et Abel debout de chaque côté de l'autel de Saint-Vital. La table est presque identique, mais ici Melchisédech est placé directement derrière, avec Abel et son agneau du côté gauche, et Abraham offrant son fils Isaac du côté droit, tandis que d'En Haut la main de Dieu bénit la scène. Ces commémorations des sacrifices qui émaillent l'Ancien Testament et les avantages octroyés par l'empereur à l'Église de Ravenne en disent long sur les personnages représentés[643]. L'empereur Constantin IV et ses frères sont en contact immédiat avec l'archevêque Réparat, saint Maur se trouvant entre eux.

Les privilèges accordés par Constant II marquèrent un moment très prestigieux pour l'archevêque Maur et un instant clé pour l'histoire de la ville, accompagné de festivités extraordinaires. Réparat, le successeur de Maur, accentua cette indépendance en obtenant de Constantinople d'autres privilèges fiscaux, comme le peuple de Ravenne se l'entendait rappeler chaque fois qu'il faisait ses dévotions à Saint-Apollinaire in Classe. Les

inscriptions soulignent l'intimité entre Ravenne et le souverain le plus puissant de l'époque, délivrant un message sur les prétentions universelles de l'Église[644]. Sur la tombe de Maur, on pouvait lire : « Ici repose en paix l'archevêque Maur, à la vie très longue, et qui, à l'époque de l'empereur Constantin, libéra son Église du joug de la servitude à Rome[645]. »

La plupart des exarques de cette période étaient recrutés à Constantinople et envoyés à Ravenne pour un mandat limité. Platon, entré en fonction vers 645 est noté comme l'un des conseillers constantinopolitains de Constant II en 649 et 654 ; son gendre, Théodore Chilas, l'a peut-être accompagné en Italie, où l'on trouve trace d'une conversation avec Maxime le Confesseur, à Rome, vers 650[646]. Olympe, auparavant *koubikoularios* (chambellan de l'empereur) et Grégoire II, mentionné une seule fois dans un document de 666, ainsi que deux autres gouverneurs connus d'après leur sceau, étaient tous des Orientaux. Les hommes de l'exarque semblent avoir également accompagné le pape Martin à Constantinople lors de son arrestation, car ils assistèrent à certaines étapes du procès de Martin et de Maxime. On sait que des soldats d'Italie, dont certains d'origine lombarde, participèrent à des actions dans la botte et servirent au palais de Constantinople en 687[647].

Parmi les exarques, le cas de Théodore Calliopas se détache du lot, en ce sens qu'il était originaire de la région. Son père, Apollinarius, occupait une fonction importante et possédait une propriété à Uttianus, près de Rimini (de 6 *oncia/uncia*), à 80 kilomètres au sud de Ravenne, et un domaine – San Giovanno in Computo – jouxtant la voie publique, plus un autre appelé Organiano, ainsi qu'une maison de deux étages à Rimini, dont nous avons une description détaillée[648]. Avant 665/666, Théodore Calliopas, son épouse, Anna, et leurs fils obtinrent de l'évêque de Ravenne un bail pour une maison à deux étages, située à Rimini avec 6 *oncia* de terrain, 6 autres *oncia* de *familiarice* (cour et jardin) et 4 *oncia* avec bains, cuvettes et canalisations (*bagno cum baso, fistulas et omne ordinatione sua*). Un lot

supplémentaire de 6 *oncia* laisse supposer également une ferme avec équipement sur la rivière près du *bagno*, et au jardin un puits (*puteales*), un lavoir (*lavello*) et aussi une *arca saxe* (réserve de pierre ?) *in curte, pistrino cum furno* (un moulin et un four), des *macinas* (*machinas ?* toutes sortes de machines, peut-être) et une *rota* (roue). Bien qu'il fût originaire de la région, Théodore utilisait des sceaux grecs[649]. S'il était déjà en Italie en 643 lorsque Constant II le nomma exarque avec ordre d'arrêter le pape Martin, il n'y parvint que lors d'un second mandat entre 653 et 666, sous l'épiscopat de Maur.

Durant son séjour en Occident, Constant II ne se rendit pas à Ravenne (peut-être faut-il s'en réjouir pour l'état des monuments), il laissa l'exarque Grégoire et ses successeurs aux commandes. Grégoire était préoccupé par les attaques des Lombards sur le territoire impérial et les incursions des Avars et des Slaves, dont certains pénétrèrent en Italie et furent arrêtés plus au sud par les Lombards. En 668, l'empereur a certainement envoyé des troupes contre les Slaves au nord de l'Istrie, ou des sommes importantes pour contenir leurs attaques, car on a retrouvé tout un stock de pièces sur des sites encore plus au nord[650]. Outre la reconstruction de ses forces navales, l'empereur finançait aussi l'activité militaire en Afrique du Nord, traçable à partir des sceaux des responsables des fournitures pour l'armée (*kommerkiarioi*), ainsi qu'aux Baléares et en Sardaigne, où l'on retrouve des églises consacrées selon la tradition[651].

Premier siège de Constantinople par les Arabes

Vers 663, le général Mu'âwiya, nouvellement promu chef des Arabes, redoubla d'efforts pour prendre Constantinople. Il trouva des alliés à la fois dans le Caucase, où le prince d'Albanie se rangea de son côté, et au sein de l'Empire, où Saborios, stratège du thème arméniaque, mena une révolte en

667. Mu‘âwiya envoya son fils Yazid au secours des rebelles avec d’importantes forces terrestres pendant que la flotte se mettait en route pour instaurer le blocus de la capitale. Malgré la mort de Saborios, tué lors d’une chute de cheval, les Arabes maintinrent leur blocus et le siège de la ville, commencé à la fin de l’année 667 et qui devait durer deux ans[652]. Lorsque la nouvelle de l’assaut parvint en Sicile, les hauts fonctionnaires de la cour, à Syracuse, prirent des mesures pour s’assurer que les provinces occidentales resteraient sous leur autorité. Craignant que Constantinople ne tombe aux mains des Arabes, les eunuques au service de l’empereur mirent à exécution un plan minutieusement préparé : Constant II fut assommé dans son bain par l’un de ses serviteurs, Andreas Troilos, et aussitôt les responsables locaux proclamèrent empereur un jeune Arménien nommé Mézézios. Bien que ce dernier, pour asseoir son autorité, fît frapper des pièces de monnaie à son effigie, les forces impériales d’Occident refusèrent de le reconnaître et se liguèrent pour protéger la dynastie d’Héraclius. Depuis Ravenne, l’Istrie et la Campanie, avec des troupes supplémentaires venues d’Afrique du Nord et de Sardaigne, des unités de l’armée d’Italie convergèrent vers Syracuse, sous le commandement de l’exarque Grégoire, et y assassinèrent Mézézios[653].

Aussitôt que fut connue la nouvelle du meurtre de Constant, son fils Constantin fut proclamé empereur à Constantinople, et une nouvelle monnaie frappée à son effigie dans la capitale assiégée. La faim et la peste avaient considérablement réduit les effectifs arabes. Au cours de l’hiver 668/669, Constantin IV et ses conseillers préparèrent un « feu grégeois » – de petits bateaux équipés de siphons projetant de l’huile enflammée, qui détruisirent une grande partie de la flotte ennemie[654]. L’empereur négocia ensuite un traité de paix avec Yazid et les Arabes se replièrent, laissant les habitants de Constantinople célébrer une victoire commémorée le 25 juin de chaque année. Plus tard, en 669, Constantin IV appareilla probablement pour la Sicile afin d’asseoir son autorité sur les juges qui avaient soutenu la

révolte de Mézézios et de ramener la cour impériale à Constantinople[655]. Syracuse reprit sa position de capitale de province et Constantinople réaffirma la sienne, de capitale de l'Empire pour les cinq cents années à venir.

Tout au long du VII^e^ siècle, des échanges réguliers se poursuivirent entre Constantinople et Ravenne, gouverneurs militaires et évêques se déplaçant de l'une à l'autre, négociant avec les grands personnages de l'empire d'Orient en usant de leurs solides connaissances en grec et en latin. Au temps de l'archevêque Théodore (677-691) cependant, le notaire de l'exarque décéda, créant une sérieuse lacune dans la capacité de l'administration à rédiger les rapports et missives envoyés à Constantinople. Agnellus, l'historien du IX^e^ siècle, rapporte la solution trouvée avec une évidente fierté puisqu'elle fait honneur à l'un des membres de sa famille : un jeune homme nommé Johannicis, « instruit en grec comme en latin », avec de très bonnes connaissances dans d'autres domaines également, fut mandé pour effectuer ce travail. À première vue, l'exarque ne fut guère impressionné car le jeune garçon était petit et laid, mais une fois mis à l'épreuve, il s'avéra très compétent, sachant traduire en grec, d'une seule traite, une charte écrite en latin. Aussi l'exarque le prit-il comme notaire et lui demanda de venir chaque jour au palais[656]. Pendant trois ans, Johannicis servit de secrétaire principal du gouverneur, rédigeant des lettres officielles adressées à Constantin, traduisant peut-être des instructions du grec au latin et gérant l'administration du palais. Il composait aussi des poèmes qui finirent par être remarqués de l'empereur et lui valurent d'être appelé à Constantinople. C'est ainsi qu'il fut envoyé dans la capitale d'Orient où pendant plusieurs années l'on exploita ses compétences en latin et en grec. Au début de l'épiscopat de Damien en 692, il fut autorisé à retourner à Ravenne, où « sa sagesse devint connue dans toute l'Italie[657] ». Manifestement, les éloges d'Agnellus pour son parent étaient excessifs,

mais l'on ne saurait douter des aptitudes très particulières que ce Johannicis avait pu acquérir dans sa ville natale.

L'archevêque Théodore

L'archevêque obligé d'envoyer Johannicis à Constantinople était Théodore, un personnage qui se mit à dos tous les membres de son clergé. Au cours des deux premières années suivant sa consécration, les plus âgés d'entre eux protestèrent énergiquement contre son refus de rémunérer le clergé comme il le devait. En outre, il avait rassemblé et brûlé toutes les archives des traditions religieuses de l'époque de l'évêque Ecclésius, amassé quantité de blé pendant la famine et dressé les membres du clergé les uns contre les autres en favorisant un groupe puis un autre. Tous les ecclésiastiques finirent par se rebeller contre son autorité et la veille de Noël (678 ou 679), après avoir célébré les vigiles à l'église des Blachernes, ils allèrent consulter Théodore l'archiprêtre et son cousin du côté maternel, Théodore l'archidiacre, qui acceptèrent de mener le clergé à Saint-Apollinaire in Classe. Ils achevèrent la veillée liturgique à l'église des Apôtres, puis aux premières lueurs de l'aube, se dirigèrent vers Classe pour y célébrer ensemble la messe de Noël. Plus aucun homme d'Église ne se trouvait à Ravenne. Très perplexe, Théodore envoya par deux fois son notaire les chercher, puis il se retira. L'assemblée des fidèles en resta abasourdie, ne comprenant absolument pas pourquoi leur archevêque ne venait pas présider la fête de Noël[658].

Théodore dépêcha alors à Classe des gens de la noblesse qui filèrent à cheval pour faire la paix avec son clergé, mais ils furent réduits au silence par les ecclésiastiques, qui s'écrièrent : « Faites demi-tour ! Nous n'avons pas un pasteur, nous avons un tueur ! » Puis ils s'adressèrent au saint : « Lève-toi, saint Apollinaire, célèbre avec nous la messe de la Nativité.

Saint Pierre [l'apôtre] t'a donné à nous comme pasteur. Alors, nous sommes tes brebis et nous nous rassemblons autour de toi, sauve-nous ! » Ils menacèrent d'aller à Rome demander à saint Pierre « de nous donner un nouveau pasteur, qui nous défendra de la bouche du serpent qui vit dans nos murs ». Ils poursuivirent : « S'il ne nous entend pas, nous irons jusqu'à Constantinople quérir auprès de l'empereur un père et un pasteur[659]. » Lorsque ces propos furent rapportés à Théodore, il se rendit au palais et supplia l'exarque (un autre Théodore) d'intervenir. Des responsables civils furent envoyés à Classe mais ils se heurtèrent à un nouveau refus : les ecclésiastiques assurèrent que s'ils allaient à Constantinople, ils se plaindraient aussi de l'exarque, puisqu'il n'était pas prêt à corriger l'archevêque. Finalement, l'exarque donna l'ordre de seller son cheval – et de lui mettre un harnais décoré pour la circonstance – et il se rendit à Classe, où il promit que l'archevêque accepterait toutes leurs requêtes ; puis il convainquit le clergé de revenir et de célébrer les vêpres avec Théodore[660].

En lisant le récit d'Agnellus, nous voyons bien que les Ravennates comprenaient la difficulté de se débarrasser d'un mauvais chef, et ils prirent des mesures exceptionnelles pour obliger Théodore à changer ses pratiques. À Classe, ils créèrent une autre cathédrale, là où fut inhumé saint Apollinaire, leur protecteur, et menacèrent d'en appeler à l'empereur, à Constantinople, pour régler ce différend[661]. Le lendemain des vêpres, l'exarque se rendit au palais épiscopal, où il siégea avec l'archevêque et tous les prêtres, et les diacres derrière eux comme à la cour. Après de nombreux échanges, l'archevêque restitua tout ce qu'il leur avait ôté d'honneurs et de titres et accepta de partager toutes les recettes de manière convenable – même les régisseurs et domaines suburbains eurent leur part[662]. Ainsi les désaccords au sein du clergé de Ravenne furent-ils réglés avec l'aide de l'exarque.

Malgré la solution trouvée, l'archevêque Théodore s'entêta ; il avait l'intention de donner aux siens ce qui était la propriété de l'Église. Agnellus ne sait pas expliquer comment l'Église de Ravenne perdit son indépendance, mais il associe l'événement à la visite de Théodore à Rome en 680. Le pape Agathon avait convoqué tous les évêques d'Occident pour venir discuter de la foi orthodoxe. Théodore lut cette missive aux membres du clergé et leur demanda conseil, ajoutant qu'il n'irait pas à Rome sans leur accord, et parce qu'ils pensaient tous devoir « prendre le risque de mourir pour la foi orthodoxe et la sainte Église », ils l'autorisèrent à s'y rendre. Une fois là-bas, il eut la perfidie d'abandonner toute revendication d'indépendance pour son Église[663].

Un autre scénario, plus probable, serait que Constantin IV ait cédé aux objections du pape à l'indépendance de l'Église de Ravenne. Sous le pontificat de Donus (676-678), l'empereur renonça à imposer le monothélisme et entreprit de rétablir ses relations avec Rome. Il se pourrait bien que Donus ait exigé le contrôle de l'Église de Ravenne pour la préparation d'un concile œcuménique qui reviendrait sur la thèse d'une seule volonté dans le Christ. Après le décès du pape Agathon en 681, son successeur Léon II réaffirma la subordination de l'Église de Ravenne à Rome dans un *typus* qui ajoutait de nombreuses stipulations aux relations entre les deux Églises : les prêtres de Ravenne seraient autorisés à choisir leur évêque, qui se rendrait à Rome pour y être consacré par le pape ; il n'y resterait pas plus de huit jours et le pape n'irait pas à Ravenne le jour de la fête des Apôtres (une visite annuelle ?), mais il pourrait envoyer un légat[664]. Au IX^e^ siècle, Agnellus regrette amèrement cette évolution et note que chaque fois que les ecclésiastiques passent devant le tombeau de Théodore, dans le narthex de Saint-Apollinaire in Classe (doc. 59), ils le maudissent et insultent sa mémoire. L'épitaphe gravée dessus avait été endommagée et Agnellus fut incapable de la lire, symbole, certainement, de l'extrême hostilité des gens du cru[665].

L’exarque Théodore

Contrairement à l’archevêque objet de mépris, Théodore l’exarque et patrice (doc. 55) reçut les éloges d’Agnellus. Ce chrétien fervent dota de calices d’or les églises de Ravenne et fit construire le *monasterium* (chapelle) dédié au diacre saint Théodore, non loin de la porte de Bronze près de l’église de Saint-Martin-le-Confesseur (construite par Théodoric et devenue Saint-Apollinaire-le-Neuf). Ce Théodore-là œuvra aussi avec l’archevêque pour transformer une synagogue en église de Saint-Paul-Apôtre près de la *porta Wandalaria*, au sud-est de la ville. Il commanda une nappe d’autel pourpre en tissu très précieux pour le monastère Sainte-Marie-des-Blachernes (dont Agnellus fut plus tard le père abbé), et c’est là qu’il repose, aux côtés de sa femme Agatha[666]. Et si l’exarque est bien la personne dépeinte sur la mosaïque de Saint-Apollinaire in Classe, c’est qu’il a peut-être fait don d’un ciborium à l’église. Ses bonnes actions, si favorablement comparées avec celles de son homonyme archevêque, confirment le rôle important qu’il a joué pour la ville.

Si les exarques du VII^e^ siècle ont soutenu Ravenne et protégé les provinces occidentales au cours de la révolte de Mézézios, les Ravennates ont davantage honoré l’archevêque Maur et son successeur Réparat, qui avaient obtenu l’indépendance vis-à-vis de Rome, si temporaire qu’elle ait été. Et le panneau de mosaïque commémorant les privilèges de la ville a donné une pérennité à cet accomplissement historique. Lorsqu’on l’admire aujourd’hui, on ne peut que ressentir la détermination d’une ville à ne jamais oublier ce moment particulier de son histoire.

CHAPITRE 26

Le VI^{e} concile œcuménique

Bien que Constantinople eût résisté au siège musulman de 667-669, Constantin IV fut incapable d'asseoir son autorité avant sa victoire sur les forces navales arabes au large des côtes de l'Asie Mineure, près de Syllaeum en 677, puis un peu plus tard dans les eaux libanaises en 677/678. Ces deux succès montraient l'importance capitale de la suprématie maritime et la réussite des projets de Constant II pour la reconstruction de la marine byzantine. Ils permirent à l'empereur de négocier un traité de paix qui lui était extrêmement favorable, obligeant les Arabes à lui verser chaque année 3 000 pièces d'or et à lui livrer également 50 prisonniers et 50 chevaux[667]. Ce tribut était en partie nécessaire pour affronter un nouvel ennemi dans les Balkans – les Bulgares, qui avaient franchi la frontière naturelle du Danube. L'évaluation que Constantin IV avait faite de la richesse des provinces occidentales et le soutien apporté par le pape Vitalien à son héritage impérial, opposé aux prétentions de Mézézios en Sicile en 668, influencèrent probablement sa décision de revenir sur le monothélisme et de mettre fin au schisme avec Rome[668].

En 678, l'empereur prit l'initiative de rejeter la foi monothélite : il annonça la convocation d'un concile œcuménique à Constantinople dans le but de rassembler tous les chrétiens autour de la croyance en deux volontés

dans le Christ. Ce changement fondamental impliquait de révoquer le patriarche constantinopolitain, Théodore, en 679, et de le remplacer par un nouveau, Georges (679-686), choisi pour présider le concile[669]. Le pape Agathon accueillit cette proposition comme un retour à la doctrine approuvée à Rome et dans l'ensemble de l'Occident. Il manda donc tous les évêques occidentaux, et l'archevêque de Ravenne, Théodore, se rendit à Rome en 680 pour participer à ce synode. La longue réponse du pape à Constantin IV fut lue et signée par les 125 prélats qui étaient présents[670]. Agathon nomma ensuite une équipe d'érudits possédant des rudiments de grec – les évêques Jean de Porto, Abondance de Tempsa et Jean de Reggio, deux prêtres, un diacre du siège romain et ses vicaires en Orient (les évêques de Thessalonique, Corinthe et Gortyne, en Crète), ainsi que Théodore, prêtre à Ravenne – pour le représenter au concile. Contrastant avec cet enthousiasme occidental, un grand nombre d'évêques d'Orient qui avaient embrassé le monothélisme en 662 y restèrent fidèles et refusèrent d'assister à l'ouverture du concile.

Dans l'histoire de ce genre de rassemblements universels, le plus important était de définir un *Credo* correct. Le I^er^ concile, tenu à Nicée en 325, et tous ceux qui avaient suivi, s'étaient beaucoup intéressés à cette question. À Nicée, cependant, des règles avaient été fixées d'un commun accord (par exemple l'âge auquel on pouvait être ordonné prêtre) et elles étaient devenues des canons intégrés au droit civil et au droit canonique en parallèle de la loi impériale. D'autres canons avaient été ajoutés en 451 au concile de Chalcédoine, mais pas depuis. Le VI^e^, en 680, fut celui de la restauration de la doctrine orthodoxe (le duothélisme), puis, douze ans après, le concile *in Trullo* promulgua 102 canons édictant des règles en matière de comportement clérical, de discipline et d'art religieux – questions qui depuis 451 avaient évolué. Ces deux grandes assemblées du VII^e^ siècle furent tenues dans une salle du palais impérial de Constantinople, sous la coupole (*trullos*), mais tandis que le premier tire son nom de sa

place dans la série des conciles œcuméniques, le second, de 692, est connu sous celui de l'endroit précis où il fut tenu – *in Trullo*.

Ravenne et le VI^e^ concile

Théodore, le prêtre de Ravenne, se rendit au VI^e^ concile, à Constantinople, avec la délégation papale. Il figure sur la liste des participants, probablement en raison de sa bonne connaissance de la capitale ou parce qu'il parlait grec. Sa présence est notée depuis la première session, tenue en novembre 680, jusqu'aux derniers décrets de la dix-huitième, le 16 septembre 681, où il apposa sa signature en tant que Théodore, presbytre de l'Église de Ravenne, pour l'archevêque Théodore. Seule personne à venir de la capitale de l'exarchat, il figurait en bonne place (la huitième) dans l'ordre des signataires, tout de suite après les trois représentants du pape (qui étaient les premiers), quatre autres patriarches et deux métropolitains de Thessalonique et de Chypre. Il signa donc les actes avant les évêques légats du siège romain (Jean de Porto, Stéphane de Corinthe et Basile de Gortyne) et les deux apocrisiaires pontificaux[671]. C'était la première fois qu'un prêtre de l'Église de Ravenne assistait à une telle assemblée, et sa position dans l'ordre des préséances témoignait de l'importance de cette ville pour Constantinople[672]. Lors de la plupart des conciles œcuméniques précédents, le pape ou ses représentants avaient parlé pour l'ensemble de l'Occident, et très peu d'évêques d'autres diocèses italiens, voire aucun, n'y avaient participé. Cette fois, Théodore le presbytre participait au concile en tant que membre de l'équipe du pape et il rentra à Ravenne avec des informations de première main sur les conclusions du concile[673]. Ni l'archevêque ni la population de Ravenne n'auraient pu rester dans l'ignorance des grands changements doctrinaux qui avaient eu lieu pour réunir les chrétiens d'Orient et d'Occident.

La position de Théodore dans la hiérarchie ecclésiastique met en lumière une grande différence entre l'Église orientale et son homologue occidentale : le patriarche de Constantinople ordonnait les sièges épiscopaux qui dépendaient de lui de manière fixe, ce qui déterminait aussi leur rémunération. Être nommé au siège de Césarée, en Cappadoce, au premier rang (*protothronos*) n'était pas seulement un honneur insigne, cela générait aussi des revenus plus importants que dans tout autre évêché[674]. De la même façon, les épiscopats nouvellement créés qui apparaissent sur la liste des signataires de 680-681 et de 692, comme celui d'Aurillioupolis (au 165e rang), et certains des sièges des îles de la mer Égée et des provinces de l'intérieur, récemment reprises aux Slaves, généraient, eux, des revenus beaucoup plus faibles[675]. Les postulants à certains de ces sièges les plus pauvres pouvaient en refuser la charge et attendre une autre opportunité, plus intéressante sur le plan pécuniaire. Un seul diacre de l'Église de Ravenne, pour qui une telle « promotion » aurait signifié une baisse de revenus, exigea une compensation. Pour les Églises bien établies, comme Thessalonique et Corinthe, il y avait toujours une forme de compétition pour avoir le plus grand honneur, les ecclésiastiques espérant atteindre un rang plus élevé dans la hiérarchie.

Il n'existait rien de comparable en Occident, où l'évêque de Rome consacrait tous les métropolitains, dont l'âge déterminait la place dans la hiérarchie – le plus vieux occupant le plus haut rang et détenant la plus forte autorité après le pape. Les suffragants des pasteurs métropolitains ont peut-être rivalisé pour avoir la priorité et l'honneur le plus grand, et ils tiraient tous leurs revenus des propriétés locales et des dons, mais les évêchés occidentaux n'avaient pas un ordre particulier et immuable, ce qui aurait été très difficile à établir au VIIe siècle. Aux conciles et synodes spéciaux, les représentants des Églises apposaient leur signature dans un ordre établi en fonction de leur ancienneté, et valable seulement cette fois-là.

Si rien ne prouve que le jeune Johannicis, le poète et scribe originaire de Ravenne, se trouvait à Constantinople à l'époque du VI^e^ concile, il a peut-être joué un rôle dans la diffusion des actes. Des fragments de papyrus découverts à Ravenne contiennent une liste unique de trente-six signatures en grec, apposées par les évêques lors du concile ou copiées peu après, et très différentes les unes des autres : certaines étaient en majuscules (*grammata ekklesiastika*), d'autres en minuscules sous une forme dite demi-cursive, connue seulement depuis le IX^e^ siècle[676]. Cette liste partielle est donc le tout premier exemple de l'utilisation de ce type d'écriture grecque dans le contexte de l'avant-dernière session du concile, datée de septembre 681 et à laquelle assistaient ceux qui signaient dans un style très personnel. La seule transcription complète de cette session est conservée dans les actes en latin.

Comment ce fragment est-il parvenu jusqu'à Ravenne ? Il semble très improbable que Théodore le presbytre l'ait apporté, puisque les archives de la ville ne contiennent aucun autre papyrus relatif au VI^e^ concile. Toutefois, Johannicis, traducteur et scribe compétent, peut-être intéressé par les diverses écritures employées, a pu le rapporter à son retour de Constantinople à Ravenne, avant la fin du VII^e^ siècle. Quel qu'ait été le trajet accompli par ce document depuis son départ de la capitale impériale jusqu'à son homologue italienne, ce fragment est la seule trace des signatures originales en grec des trente-six évêques présents au concile et de l'intimité des relations entre Ravenne et Constantinople.

L'attachement oriental à la doctrine d'une seule volonté dans le Christ, observée dans tout l'Empire depuis le début du VII^e^ siècle et consacrée comme seule croyance correcte par Constant II en 662, semble néanmoins avoir été largement répandu. De nombreux évêques refusèrent d'assister aux premières sessions du VI^e^ concile ; c'est seulement après la condamnation du patriarche Makarios d'Antioche, convaincu de monothélisme, le 7 mars 681, qu'un plus grand nombre de prélats

acceptèrent d'y participer, et la déclaration finale du concile, en septembre, signée par 165 évêques vint étayer l'allégation selon laquelle il s'agissait d'un rassemblement universel[677]. La loyauté monothélite persista aussi parmi les militaires et à l'été 681, des soldats de l'armée d'Anatolikon marchèrent sur Chrysopolis en exigeant que Constantin IV gouverne avec ses frères Héraclius et Tibère comme dans une sainte trinité symbolique. L'empereur fit empaler les meneurs de la rébellion à Sycae et mutiler ses frères en leur faisant couper le nez, avant de les exiler pour les empêcher à jamais de gouverner[678]. Après la condamnation du monothélisme, Makarios d'Antioche et plusieurs autres adeptes de cette doctrine furent envoyés en exil à Rome, où le pape Léon II tenta de les convaincre de l'hérésie de leurs opinions[679]. Le concile de 680-681 avait accompli le principal objectif de Constantin IV, à savoir recréer l'unité avec Rome, laquelle, espérait-il, conforterait les chrétiens dans leur combat contre l'islam et les autres barbares.

Justinien II

À la mort de Constantin IV, survenue en juillet 685, quatre ans après le VI^{e} concile œcuménique, Justinien, son fils aîné, ainsi prénommé en hommage à leur illustre prédécesseur commémoré sur la mosaïque de la basilique de Saint-Vital, monta sur le trône. L'opposition persistante à la condamnation du monothélisme par le concile l'obligea à en réaffirmer les décisions. Le 17 février 687, craignant une falsification ou modification du texte final, Justinien fit parvenir au pape des instructions lui intimant de veiller à le garder tel quel. Dans sa lettre au souverain pontife, il notait qu'il faisait de même à Constantinople, les actes étant lus à une assemblée de prêtres et hommes d'Église, y compris l'*apocrisiarius* du pape, de sénateurs, du personnel travaillant au palais, des membres de corporations

d'artisans et de représentants du peuple (venus des factions bleue et verte probablement) ainsi que de tous ses chefs militaires, de façon que tous aient en tête la définition correcte. Après qu'ils eurent tous écouté attentivement, il leur fut demandé de communiquer leur assentiment[680]. Ainsi, sans diffuser de copies des actes, susceptibles d'être modifiées involontairement ou falsifiées à dessein, Justinien pouvait assurer que tout le monde, dans son empire, comprenait l'importance de la décision d'approuver l'existence de deux volontés dans le Christ. La lettre était adressée à Sa Sainteté le pape Jean V. Comme il était mort en août 686, elle fut remise à son successeur, Conon, évêque de Rome d'octobre 686 à septembre 687.

Lorsqu'il dresse la liste des unités militaires convoquées à cette assemblée, Justinien nomme celles d'Orient – les *exkoubitorès* (la garde impériale) et les armées de l'Opsikion, les Anatoliques, les Thraces, et les Arméniaques –, celles de l'Occident, menées par l'armée d'Italie, les forces cabarisiennes, septensiennes et sardes, et enfin celles d'Afrique. La signification exacte de la liste des forces orientales est controversée, mais le rôle des exarques de Ravenne et de Carthage, qui commandaient respectivement l'armée d'Italie et les forces d'Afrique, et celui du gouverneur de la Sardaigne sont parfaitement clairs. Théodore II, si attaché à la vie ecclésiastique de Ravenne, était exarque en 686[681]. Les noms de Cabarisiens et Septensiens renvoient aux Caravisiani, unité affectée au transport des troupes par la mer, et à d'autres unités navales basées aux Baléares et à la pointe de l'Afrique du Nord (Septem/Ceuta). Très vraisemblablement, Justinien avait commandé aux chefs de ces unités militaires et navales de venir à Constantinople, s'ils ne s'y trouvaient pas déjà, dans le but de proclamer le véritable *Credo* chrétien. Organiser leur arrivée prenait du temps, au moins plusieurs semaines lorsque les vents étaient favorables pour les Occidentaux. Aussi, bien que la lettre évoquant cette assemblée ait été envoyée en 687, l'ordre d'y assister datait probablement de l'année précédente, avant que la mer ne devienne trop

dangereuse pour la navigation, et l'assemblée s'est peut-être tenue vers la fin de l'année 686. Ce fut certainement l'une des premières actions marquantes que le jeune empereur se fixa pour lui-même.

En tant que commandant en chef de l'armée d'Italie, Théodore l'exarque reçut l'injonction de se rendre à Constantinople et quitta Ravenne à l'automne. Jean Platyn, nommé pour le remplacer, quitta Constantinople au printemps 687. Tous deux participèrent probablement à la lecture officielle, en 686, des décrets du VI^{e} concile œcuménique réaffirmant la doctrine des deux volontés dans le Christ. L'accord théologique signifiait que les exarques, chargés de confirmer chaque nouveau pape dans sa fonction de représentant de l'empereur, pouvaient laisser l'administration du duché de Rome aux fonctionnaires romains et n'intervenaient dans les affaires locales que si des querelles au sujet des élections pontificales exigeaient leur présence.

Élections pontificales controversées

Le cas se présenta en août 686, lorsque l'armée de Rome, sous l'autorité de son duc (*dux*, nommé par l'exarque), apporta son soutien à un candidat et le clergé à un autre. La querelle fut résolue par l'élection d'un tiers, Conon. Malheureusement, le nouveau pape mourut en septembre 687, et son archidiacre Paschal tenta de remporter le siège pontifical en offrant des pots-de-vin au nouvel exarque Jean Platyn. Le *Liber pontificalis* est très clair : Jean Platyn se prêta au jeu en ordonnant aux juges (qui dépendaient de lui pour leur nomination) de s'assurer de l'élection de Paschal. Encore une fois, les deux parties rivales finirent par se mettre d'accord sur un troisième candidat, Serge, mais Paschal fit secrètement appel à l'exarque et à ses juges, qu'il fit venir à Rome, promettant 100 livres d'or à chacun pour garantir son élection. Lorsque Jean Platyn se présenta, sans avoir été

annoncé (l'armée romaine n'alla même pas à sa rencontre avec ses étendards), il comprit que tous, à l'exception de Paschal, avaient accepté la nomination de Serge. Il abandonna alors la cause de l'archidiacre mais exigea ensuite le versement, par l'Église de Rome, du pot-de-vin qu'il attendait. Bien entendu, le pape Serge protesta qu'il n'avait joué aucun rôle dans cette affaire et ne pouvait pas payer. Il lui offrit même en gage les chandeliers et couronnes suspendus devant l'autel Saint-Pierre, mais Jean exigeant l'intégralité de la somme, il fallut lever des fonds. Paschal fut déchu de sa fonction d'archidiacre et emprisonné dans un monastère[682].

L'intervention déshonorante de Jean Platyn dans l'élection du pape Serge souligne le pouvoir de l'exarque. Il en alla toutefois différemment de Théophylactos, promu du rang de *strategos*, commandant en Sicile, à celui d'exarque : le pape Jean VI (701-705) dut le protéger des oppositions locales à sa nomination. La nouvelle de son arrivée imminente à Rome provoqua un soulèvement d'au moins quelques sections de l'armée d'Italie (*militia totius Italiae*) et de « certains éléments de la population romaine, de catégorie inférieure[683] ». Apparemment, ces habitants, plus démunis, accusaient certains de s'être enrichis illégalement et exigeaient de l'exarque qu'il leur « retire tous leurs biens ». La présence de l'armée devint si menaçante que le pape ferma les portes de la ville et envoya des prêtres pacifier les foules. Le pape protégea ainsi le gouverneur fraîchement nommé et menacé de grands dangers avant même d'arriver à Ravenne.

Vivre à Ravenne à la fin du VII^e^ siècle

Les papyrus de cette période confirment l'importance de la protection des droits de propriété, comme les dons faits à l'Église. L'un d'eux, datant de l'an 700 environ, est celui de Johannes et Stéphania, son épouse. Le couple avait fait don d'un petit lopin de terre à Johannia, mère abbesse du

monastère de Saint-Jean-Baptiste, *ad Navicula*, ce qui suggère que le couvent était situé près de la mer ou du port[684]. Le donateur, Johannes, est donné comme *vir clarissimus* et *primicerius* du *numerus Ravennatis*, ce qui révèle son appartenance à l'unité militaire locale ; Sergius, l'un des témoins de l'acte, était *domesticus numeri Armeniorum*, chargé du détachement arméniaque. La fondation de couvents accueillant des chrétiennes ferventes était une caractéristique de la dévotion à l'époque de la chrétienté primitive, bien connue à Rome, à Constantinople et dans les cités lombardes, où les gouverneurs adoptaient cette pratique (souvent pour se débarrasser des femmes de leur famille semble-t-il). Comme Ravenne était gouvernée par un officier impérial et non un monarque, ce besoin n'existait pas, mais les femmes assez fortunées étaient certainement nombreuses à préférer vivre dans des communautés religieuses, et pour cela, il fallait des couvents[685]. Dans un autre fragment de papyrus, datant de 650 après Jésus-Christ environ, un mélange similaire de responsables militaires et ecclésiastiques est réuni pour témoigner du don de Gaudiosus, *defensor* de l'Église de Ravenne, à son Église à lui : un jardin situé à l'intérieur de la ville. Les trois témoins, dont les noms n'ont pas été conservés, étaient tous des militaires : deux d'entre eux étaient des *domestici* du détachement de Leti et un *vir honestus* était garde à Classe. Ils attestent en latin du don de Gaudiosus et le *defensor* appose sa signature : son nom, et ses titres en latin, dans l'alphabet grec[686].

Des documents comme celui-ci, garantissant la légalité des dons, sont communs à toutes les régions d'Occident à cette époque des débuts de la chrétienté. Toutefois, vers la dernière décennie du VII^{e} siècle, Ravenne avait pris de la carrure – à la fois en termes ecclésiastiques, comme en atteste sa position, huitième, dans le classement du patriarcat de Constantinople, et en termes de puissance militaire, lorsque l'exarque prit la tête de l'armée d'Italie pour écraser la révolte de Mézézios. Les Ravennates se voyaient comme de loyaux sujets de l'empereur et en cas de défaillance de leurs

dirigeants, religieux ou laïcs, c'est vers le souverain de Constantinople qu'ils se tourneraient. Ravenne offrait des équipements qui encourageaient des enseignants et poètes comme Johannicis, des scribes comme le copiste anonyme de textes théologiques, et des érudits curieux du monde, comme Odo et son frère, qui surent mettre à profit les ressources locales pour compiler une fascinante cosmographie du VII^{e} siècle.

CHAPITRE 27

Le Cosmographe anonyme de Ravenne

Alors que Constantin IV et Justinien II s'occupaient de garantir l'orthodoxie de la population de l'Empire, Ravenne encourageait un auteur inconnu travaillant sur une *Cosmographie*, description géographique de l'univers en cinq livres. Le savant anonyme se présente ainsi :

> Bien que je ne sois pas né en Inde et n'aie jamais voyagé en Scotie, en Mauritanie ou en Scythie ni aux quatre coins du globe, mes connaissances théoriques m'ont permis de comprendre le monde et les diverses populations qui l'habitent, exactement comme on le voit dans les livres [des philosophes] à l'époque de beaucoup d'empereurs[687].

Ce « cosmographe » n'était donc ni un explorateur ni même un voyageur, mais simplement un grand lecteur des ouvrages écrits par les « philosophes » (c'est ainsi qu'on appelle les géographes à cette époque), auxquels il avait accès à Ravenne.

Dans ses efforts pour expliquer en détail le monde connu, une volonté l'animait : celle de répondre à la demande de son « très cher frère Odo », à savoir comment interpréter ce que les Écritures saintes racontent de la création du monde (I, 1). Il commença donc par étudier la Genèse et tenta

d'y incorporer toute l'information qu'il pouvait glaner des traités sur l'univers, antiques, romains ou plus récents. Ces sources, il les trouvait dans la « très noble » cité de Ravenne, qu'il situait au cœur du monde, au milieu de la Méditerranée. S'il réserve l'épithète *nobilissima* à Ravenne et à Constantinople, il n'en accepte pas moins que Rome soit encore plus noble, *insignis nobilissima*. Alexandrie est plus connue, *famosissima*, et Pétavia, très vieille, *vetustissima*[688]. Son livre semble avoir été rédigé dans l'optique d'une lecture à voix haute, car lecteurs et auditeurs y sont évoqués de la même façon. Peut-être était-ce pour une école montée par un archevêque ou le père abbé d'un monastère.

Manifestement, l'auteur était de Ravenne, mais il ne livre aucune indication sur la date à laquelle l'ouvrage a été écrit et ne mentionne aucun événement qui nous aiderait à la déterminer[689]. Il cite toutefois des autorités ecclésiastiques du VII^e^ siècle tel Isidore de Séville, dont les écrits étaient certainement connus à Ravenne autour de 650, aussi a-t-il dû être actif entre cette période et la prise de la ville par les Lombards en 751. Sa *Cosmographie* ne s'intéresse pas aux autorités politiques de l'époque : il n'évoque jamais par leur nom les empereurs d'Orient ou les officiers de l'Empire et ne mentionne ni les Lombards ni les Arabes[690]. En revanche, il puise abondamment dans les archives administratives des provinces et villes du Bas-Empire, qui recensent les rivières et montagnes ainsi que les mythes à propos des peuples étrangers. Seules trois copies de sa *Cosmographie* réalisées aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles sont parvenues jusqu'à nous, et la très longue période de transmission entre l'original et les copies explique peut-être certaines répétitions, les fautes et les confusions en latin. Néanmoins, au début du XII^e^ siècle, l'ouvrage était accessible à Pise, où un clerc nommé Guido incorpora l'ensemble du texte dans sa *Geographica*, encyclopédie géographique. La copie de Guido était plus précise que les autres, les noms de lieux mieux identifiés et l'expression en latin améliorée[691]. Son ouvrage

nous aide à étudier l'extraordinaire synthèse géographique du Cosmographe anonyme de Ravenne, écrite autour de l'an 700.

Le premier de ses cinq livres est une *mappa mundi* littéraire, une représentation de tout l'univers depuis sa création par Dieu, aux quatre coins du monde ; le deuxième, le troisième et le quatrième passent en revue cinq mille grandes villes dans les trois régions – Asie, Afrique et Europe – que Noé attribua à ses fils, et le dernier contient une circumnavigation (*periplous*) autour de la Méditerranée, avec la liste de tous les ports et des îles de la Magna Mare[692]. Bien que la *Cosmographie* parte des villes et cités des provinces de l'Empire romain, avec les fleuves et montagnes tout autour, elle va au-delà des frontières impériales, jusqu'aux îles de la Baltique, les îles Orcades et *ultima Thule*. « Britannia, déclare-t-il, ferait partie de l'Europe », bien qu'elle n'ait pas été romaine depuis le début du v^e^ siècle. Au sud, il cite nommément les deux provinces d'Arabie : *Arabia Major* (livre II, 6-7) et l'*Omeritia* (pays de l'*Homeritaï*), qui est *eudaemon* (traduction grecque de *felix*, prospère), avec beaucoup de grandes villes, quoique ni La Mecque ni Médine (autrefois Yatrib) ne soient mentionnées.

L'inspiration de la Bible est ici fondamentale. Il ouvre le premier livre avec l'ordre divin du monde créé par Dieu comme les Écritures saintes le rapportent et relie cela à une phrase de l'Évangile selon saint Luc (2,1 « *Exiit edictum ex Augusto Caesare ut describeretur universus orbis* », « En ce temps-là parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre »), qu'il comprend plus comme une mesure du monde qu'un recensement en tant que tel. Pour décrire l'univers, il a recours à tout ce qui a pu être mentionné précédemment : peuples, tribus, cités et fleuves, notant les conflits au cours desquels certaines *gentes* en opprimèrent d'autres, *ut barbarus mos est*, « comme le veut la coutume barbare », expression couramment usitée. Tout en ne cessant de répéter qu'il ne peut rien sans l'aide du Christ, il insiste sur le fait que tout fut créé par Lui à partir de rien et qu'Il plaça les grands luminaires[*1] dans l'étendue du ciel, grâce auxquels

les hommes les plus habiles savent calculer les mouvements et le temps selon l'ordre du créateur[693].

Sa description du monde connu va d'est en ouest, du sous-continent indien aux îles situées au large de la côte de Britannia, avec la liste des lieux et des peuples qui habitent ces régions. Il explique que les mouvements du Soleil le long du méridien sur toute la journée nous permettent de fixer les heures du jour et le passage du temps sur l'année, et de montrer les pays de toutes les populations vivant à l'intérieur du grand cercle formé par les rives de l'océan infranchissable, représentation du monde connue depuis les cartes en T-O[*2] (isidoriennes) de l'Antiquité tardive – le Grand Océan formant un anneau autour des terres habitées. Il note les heures de passage du Soleil au point vernal (équinoxe du 21 mars), ajoute les six vents et se lance ensuite dans une longue digression sur l'endroit où l'astre solaire disparaît la nuit.

À ce sujet, Guido cite Rigilinus, un *philosophus* dont les vingt-quatre vers sur la trajectoire diurne du Soleil confirment qu'il se déplace la nuit dans la région arctique (*partem arctoam*)[694]. Grâce à ce géographe et poète à la fois, par ailleurs inconnu, le Cosmographe anonyme peut se conformer à une autre tradition, celle de préfacer un essai sérieux avec un poème qui lui donne plus de poids et d'autorité[695]. Au v^{e} siècle, deux artistes chargés de dessiner une carte pour Théodose II la lui avaient aussi dédiée dans un poème[696]. Ici, les vers de Rigilinus appuient l'idée avancée par le Cosmographe ravennate : la nuit, le Soleil ne se cache pas derrière de hautes montagnes, ni ne sombre dans les profondeurs de l'océan : il retourne à l'est, d'où il se lève à nouveau le matin. Ce mouvement nocturne de l'astre solaire embarrassait encore les philosophes des premiers temps du Moyen Âge, comme le montre la conclusion du géographe-poète : l'explication de ce phénomène « n'est connue que de Dieu seul »[697]. Puis il note les heures pendant lesquelles l'obscurité passe d'ouest en est et établit la liste des régions du Nord, de la Germanie et de la Bretagne insulaire au

Caucase, à la Scythie, la Sarmatie et les Pykes caspiennes et enfin la Bactriane, *via* les îles de la mer Baltique. Il tente de faire rentrer tous ces peuples du Nord dans les douze heures nocturnes et souligne l'importance du milieu de la nuit en s'appuyant sur plusieurs références bibliques, comme l'heure à laquelle Judith trancha la tête d'Holopherne[698].

Bien qu'un grand nombre de sources antiques semblent être citées à partir d'abrégés et recueils, nous n'avons aucun doute sur l'éventail d'ouvrages accessibles à l'auteur dans la Ravenne du VII^e^ siècle, ni sur son ambition. Le Cosmographe commence par un hommage à ses prédécesseurs « philosophes » comme Ptolémée, Hérodote et Strabon, ainsi qu'Orose, Solin et un certain Castorius, pour les auteurs latins. Il connaît des philosophes perses qui écrivent en grec, fait appel à Flavius Josèphe pour les régions de Palestine dont la population est hébraïque et cite plusieurs Pères de l'Église grecque – Basile de Césarée, Épiphane de Chypre, Athanase d'Alexandrie – ainsi que Grégoire le Grand, le plus célèbre des Latins qui lui soient connus. Outre des autorités du VI^e^ et du début du VII^e^ siècle, comme Procope, Cassiodore et Étienne de Byzance, et mélangeant sérieux et fantastique, il cite Penthésilée comme source fiable pour les Amazones et leur pays, la Colchide. Il adopte une attitude typique aux premiers temps du Moyen Âge, fournissant une justification étymologique extravagante pour les noms un peu étranges : par exemple, « autrefois, Altino s'appelait Altilia parce que Attila le Hun s'en était emparé[699] ».

L'une des principales sources que le Cosmographe anonyme utilise est attribuée à Castorius, auteur par ailleurs inconnu, qu'il associe à une série d'itinéraires reliant des cités du monde romain, semblables à ceux de la célèbre table de Peutinger (*tabula Peutingeriana*)[700]. Chaque fois qu'il cite Castorius comme source pour une toponymie particulière, c'est cette table qu'on retrouve, dont le seul exemplaire encore existant est une copie de plus de sept mètres de long datant du XII^e^ siècle[701]. Puisque la table originale

avait probablement été réalisée pendant la tétrarchie, vers l'an 300, une copie avait dû être conservée à Ravenne, où le Cosmographe pensait que Castorius l'avait réalisée[702]. Et parce qu'il dit de ce philosophe-géographe qu'il était « instruit dans les deux langues », cet archétype contenait probablement des références en latin et en grec, contrairement à la table conservée jusqu'à nos jours, dont le latin est bien la langue de base[703]. Vraisemblablement, le Cosmographe disposait aussi d'une carte circulaire montrant la division de l'univers en régions réparties entre les fils de Noé : l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, l'Europe à Japhet[704].

Géographes goths

Dans ses fréquentes références à trois spécialistes – probablement des Goths –, le Cosmographe anonyme donne des informations sur l'extrême nord et les frontières les plus éloignées du monde chrétien. Si « Athanarich », « Ildebaldus » et « Marcomirus » pouvaient assurément être des noms gotiques – Athanarid, Heldebald et Marcomir –, on ne retrouve ces noms nulle part ailleurs[705]. La destruction des documents gothiques (notamment ceux qui renfermaient des textes ariens, tous condamnés à finir dans les flammes) garantissait qu'il ne resterait rien de leur travail. Cette hypothèse est aussi celle d'un nombre croissant de palimpsestes identifiés comme goths, principalement des textes religieux ariens, rédigés à Ravenne et réutilisés à Vérone pour la production de nouvelles archives[706]. Il est difficile de juger de ce que les prétendus géographes gothiques ajoutèrent aux connaissances du cosmographe ravennate, qui s'est beaucoup inspiré des Gètes (*Getica*) de Jordanès ainsi que d'Isidore de Séville, dont les œuvres avaient certainement trouvé place dans une bibliothèque de Ravenne[707]. L'archevêque, l'exarque et les pères abbés de nombreux monastères de la ville, qui avaient leurs propres bibliothèques, ont

certainement eu de l'estime néanmoins pour ces géographes goths – des spécialistes apportant une toponymie spécifiquement gothe, pour la plupart inconnue du monde méditerranéen.

Outre l'importance qu'il attachait à ces textes goths, le Cosmographe anonyme était parfaitement conscient de l'histoire de Ravenne, notamment sous le règne de Théodoric le Grand, dont le palais, les églises et le mausolée demeuraient une caractéristique constante du paysage urbain. En particulier, la statue équestre érigée en face du palais, avec son impressionnante basilique consacrée à saint Martin dans les années 560 témoignait de son pouvoir et de ses capacités de mécène. Si la langue gotique n'a pas survécu à l'extinction de la théologie arienne, elle n'en a pas moins imprimé sa marque sur le langage parlé et certains termes techniques. Le Cosmographe était l'héritier de cette intégration des cultures germanique et romaine, qui se réfléchissaient de manière si évidente dans son texte ; c'est pourquoi il cite ses informateurs goths, qu'ils aient été utiles ou non[708]. La nomenclature gothe créa plus tard des difficultés pour les lecteurs non coutumiers de cet alphabet.

Dans le livre V, *periplous* de la Méditerranée, le Cosmographe fait de Ravenne le point de départ et d'arrivée de son périple le long des côtes de la *Mare nostrum*, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Les descriptions antérieures de circumnavigation en Méditerranée commençaient aux Colonnes d'Hercule, à l'extrême ouest, pour longer le littoral dans le sens des aiguilles d'une montre. Ce *periplous* emmène au contraire les lecteurs depuis Ravenne vers le sud et l'Italie côté Adriatique, puis il remonte la côte tyrrhénienne à l'ouest, vers Salerne, Rome et Gênes, jusqu'à Vintimille, pour continuer ensuite sur Nice, Marseille, Nîmes et Narbonne jusqu'aux Pyrénées et à l'Hispanie. Le lecteur est ensuite invité à faire la traversée pour rejoindre l'Afrique du Nord, Alexandrie et poursuivre ensuite vers le nord, en Palestine, en Syrie puis contourner l'Asie Mineure et pénétrer en mer de Marmara, passer la Chalcédoine,

remonter le Bosphore jusqu'en mer Noire, en suivant la côte dans le sens inverse des aiguilles, pour revenir à Constantinople. De là, il peut se diriger vers Thessalonique sur la côte sud de la Grèce et reprendre la côte est de l'Adriatique *via* Salone, Pula, Parenzo (Poreč), Tergeste (Trieste) et Aquilée pour revenir ensuite à Ravenne. La fierté du Cosmographe pour la très noble cité où il est né et son approche individuelle des routes maritimes, qui met en valeur des ports peu connus, confirment sa focalisation sur sa propre localité. Dans une note jointe à la liste des villes de la côte au sud de Ravenne, l'auteur avertit son lecteur d'un possible écart entre le nom déjà donné à ces villes et ceux qui suivent.

> Ce sont les mêmes, mais les hommes se servent de lettres différentes (*diversis vocabulis*), variant selon les coutumes et la diversité des langues (*linguarum diversitas*). Tout comme les hommes ont des apparences (*facie*) variables, hommes et villes sont divisés par le langage (*loquela*). Ne vous formalisez pas si, malgré une apparence similaire, il y a une différence dans le mot (*loquelam*) que les hommes utilisent pour les villes. (Livre V, 1.)

Et en effet, en comparant la liste des villes portuaires figurant dans les ouvrages antérieurs et celles du *periplous*, nous trouvons des différences tantôt légères, tantôt plus notables, comme Pensarum/Pensaurum, Floxo/Flosor, Pinna/Tinna, Pausas/Pausulas. Contrairement à d'autres listes, l'orthographe des noms de villes est assez singulière ; des doublons existent, tout comme des lieux sur lesquels nous n'avons aucune information. L'attention que le Cosmographe portait au latin parlé à l'époque et aux diverses façons d'orthographier les noms de villes montre bien la difficulté de trouver une forme établie.

Le texte original de la *Cosmographie* a peut-être bien eu pour illustration une carte du monde (*mappa mundi*), mais aucune image n'est

jointe aux manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, et la carte créée par Guido de Pise en 1119 ne mentionne aucun crédit au Cosmographe anonyme. Des cartes comme celles-là étaient très appréciées, si l'on considère que le pape grec Zacharie (741-752), probablement originaire du sud de l'Italie, en avait une à Rome et une autre inscrite dans le catalogue 822/3 de la bibliothèque du monastère de Reichenau, sur le lac de Constance. À Aix, Charlemagne aura une table en argent très lourde « sur laquelle est dessinée, en traits fins et menus, une carte du monde entier sous forme de trois cercles concentriques », ainsi qu'une copie de la *tabula Peutingeriana*[709]. Ses informations majeures sur la topographie des lieux, alors qu'il préparait ses campagnes militaires de 773 et 776 en Italie, Charles les tenait de Martin, émissaire et diacre de l'archevêque Léon de Ravenne (770-777), qui « montra aux Francs comment passer en Italie[710] ». La liste des villes de la *Cosmographie*, probablement fondée sur des itinéraires, a peut-être autant eu une valeur pratique qu'un intérêt intellectuel[711].

En dehors de toute utilité sur le plan militaire, la *Cosmographie* de l'Anonyme de Ravenne se distingue par la richesse de sa palette d'éléments solides et la combinaison de sources géographiques. La masse de ces informations joua un rôle essentiel dans la transmission de la géographie et de la cartographie depuis l'époque romaine, par le biais de Guido de Pise au début du XII^e^ siècle et jusqu'à une forme plus élaborée de la représentation physique, qui ouvrit la voie à de nouveaux systèmes de consignation d'itinéraires maritimes dans les tout premiers portulans[712]. On trouve un aspect encore plus fascinant de l'influence du Cosmographe anonyme dans une copie de la table de Peutinger découverte au XV^e^ siècle[713]. Érudit de l'époque de la Renaissance, Pellegrino Prisciani, archiviste de la Maison d'Este, vit ce manuscrit exposé au palais épiscopal de Padoue et il en copia une partie, notant les commentaires en grec relatifs à certains noms qu'il avait du mal à lire. Ces ajouts en grec, qui semblent avoir été rédigés à

Ravenne, viennent peut-être bien du Cosmographe anonyme[714]. Dans la mesure où la copie de la table de Peutinger, dont l'existence est attestée à la cour de Charlemagne, ne comporte qu'une nomenclature latine, il n'est pas impossible que la suppression de tous les noms grecs remontant peut-être au Ravennate anonyme résulte de l'exigence d'une « latinité exclusive » de la part des érudits carolingiens[715].

En dépit de la rareté des preuves de l'existence à Ravenne d'écoles et d'enseignants pour le grec et le savoir séculier, les compétences de Johannicis, de Rigilinus et du Cosmographe anonyme témoignent d'un bon niveau d'instruction et d'un intérêt pour le grec et la poésie, ainsi que pour les cartes et les calculs, chose assez peu commune aux premiers temps du Moyen Âge. Et bien que certains empereurs, plus tard, ne se soient pas intéressés au maintien du bilinguisme, les liens étroits entre Ravenne et Constantinople l'ont constamment entretenu et renouvelé. En effet, les compétences en traduction étaient limitées et les textes grecs devaient être accessibles en latin dès que le besoin s'en faisait sentir. Or, à Rome, ces mêmes compétences étaient monnaie courante, mais directement assignées à la traduction de documents religieux, et si une certaine influence orientale a pu encourager le Cosmographe anonyme, apparemment, une grande partie des informations dont il avait besoin pour sonder la géographie de l'Antiquité était accessible à l'échelon local. De plus, en raison des possibles applications pratiques, comme a pu l'observer Charlemagne un peu plus tard, tout cela était probablement favorisé par les exarques – en témoigne Johannicis qui trouva un emploi au cœur même du palais.

En tant que chef de l'administration de l'Empire en Occident, l'exarque avait évidemment pour responsabilité de conserver la trace écrite de tout ce qui arrivait, suivant une tradition bien établie à Constantinople, où les archives étaient conservées en trois exemplaires. Le palais de l'exarque comportait certainement des endroits sûrs pour le stockage des documents sur papyrus et sans doute une bibliothèque pour les textes pouvant avoir une

certaine utilité[716]. De même, à l'intérieur de la cité ravennate, les archevêques avaient la responsabilité de la conservation de tous les éléments cadastraux, titres de propriété, contrats de l'Église, baux, loyers et taxes payés en nature, en lieu sûr, dans des tiroirs fermés à clé. C'est précisément à cette époque, vers l'an 700, qu'un scribe de Ravenne copia une série de sermons en latin ainsi que les *Vies* des Pères du désert traduites du grec en latin par Pélage, futur pape (556-561). Les restes de ce manuscrit sont malheureusement fragmentaires, mais ils reflètent un engouement général pour ce genre d'histoires de vie ascétique, connues en grec sous le titre *Apophthegmata Patrum* (doc. 56). Ce scribe inconnu était peut-être attaché à un monastère dont les archives ont été elles aussi soigneusement conservées[717]. La ville disposait de plus d'une bibliothèque où archives et documents importants pouvaient être consultés et cités.

Le Cosmographe anonyme était-il l'une des personnes chargées de veiller sur ces collections ? Il s'agissait certainement d'un religieux comme son « frère Odo », étant donné les restrictions limitant l'acquisition des connaissances pour ceux qui se destinaient à une carrière ecclésiastique vers le milieu du VII^{e} siècle. Mais les vers de Rigilinus nous rappellent que les religieux des débuts du Moyen Âge s'intéressaient souvent de très près à la culture préchrétienne. Ils étudiaient et copiaient des textes en imitant le style d'auteurs anciens. Ils en ont peut-être cité quelques-uns, comme Ptolémée et Strabon, sans vraiment lire l'original, mais d'un certain point de vue, nous pouvons considérer que cela traduit une haute estime pour le savoir classique. Le Cosmographe ravennate se montre exagérément dévoué à la transmission et à l'élaboration des cultures grecque et latine. Dans son œuvre, nous pouvons voir les germes d'une culture médiéviste à ses premiers stades émergeant dans l'Europe occidentale qu'incarnait Charlemagne, avec une combinaison de ses tributaires latins, chrétiens et germaniques et de ses énergies transalpines soudées à celles de Rome. Pour le Cosmographe anonyme, cependant, « Rome » désignait encore un seul

empire mondial, désormais centré sur Constantinople et s'appuyant sur les traductions des œuvres grecques. Ce texte nous permet de voir comment ces forces divergentes influencèrent son monde. Ravenne n'a pas seulement alimenté une expertise en grec, elle a aussi préservé une curiosité pour le monde physique, les montagnes et les fleuves et rivières, ainsi que pour la géographie de l'Empire. C'était un point d'appui pour la combinaison d'éléments gothiques, latins, grecs et chrétiens, rendue possible uniquement grâce à la richesse, la culture et l'intervention directe de Constantinople. Cette combinaison multiple était présentée au milieu d'une palette surprenante et avec l'assurance d'un érudit qui « explorait le monde » depuis le point d'observation qu'il s'était donné à Ravenne, la *nobilissima*.

PARTIE VII

685-725
LES DEUX RÈGNES DE JUSTINIEN

CHAPITRE 28

Le concile *in Trullo*

Pendant que le Cosmographe anonyme établissait la liste de toutes les villes situées sur les rives de la Méditerranée, cette mer intérieure qu'il regardait comme le centre du monde, l'éternelle division entre la chrétienté et l'islam était en marche. Les pertes que l'Empire avait subies se mesuraient à l'aune de toute la population chrétienne passée sous contrôle musulman. En 646, les diocèses nord-africains de la Proconsulaire et de la Byzacène réunissaient cent neuf évêques lors de leurs synodes locaux. Vers le VIII^e^ siècle, ce chiffre diminuait progressivement, et les Arabes s'étaient avancés jusqu'en Hispanie.

Une autre étape de ce processus de division fut enclenchée en 692, lorsque l'empereur Justinien II ordonna au VI^e^ concile œcuménique, commencé en 680, de reprendre à Constantinople pour achever son travail et revoir les canons de l'Église. Au cours de cette deuxième rencontre, parfois appelée *Quinisexte* (Cinquième-Sixième, pour signifier que son objectif était d'aller jusqu'au bout de la tâche que s'étaient assignée les V^e^ et VI^e^ conciles), ou encore concile *in Trullo*, furent édictés 102 canons disciplinaires qui reprenaient les règles de l'Église concernant, par exemple, l'autorité des évêques sur leurs monastères diocésains. Une fois encore, la place accordée à l'Église de Ravenne, onzième sur la liste, était très importante, bien qu'aucun représentant n'y assistât vraiment[718]. Et

manifestement, d'autres évêques occidentaux non présents étaient censés donner leur accord au document final de 692. Ainsi, sur les actes, juste après la signature de l'empereur (en rouge) est laissé un espace pour celle « du Très Saint Pape de Rome » ; à la septième place vient l'archevêque de Thessalonique, à la neuvième, celui de la Sardaigne, et enfin, à la onzième, Ravenne. Le prélat d'Héraclée de Thrace et celui de Corinthe auraient apposé leur signature en position douze et treize[719].

Aucun canon destiné à l'ensemble du monde chrétien n'avait été publié depuis 451 ; or, avec la diffusion de l'islam s'étaient produits des bouleversements irrévocables. L'emprise musulmane sur les immenses provinces de Palestine, Syrie, Égypte et Afrique du Nord empêcha les évêques de ces diocèses d'assister aux sessions du concile, même si les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem y étaient représentés. Le premier concile, dix ans auparavant, s'était consacré aux questions doctrinales et Ravenne avait été reconnue comme l'une des Églises de premier ordre. Le second, sous la houlette de Justinien II, se donnait pour objectif de fixer un grand nombre de règles de conduite et pratiques religieuses pour les chrétiens vivant « en pays barbares ».

Bien que le concile ait cherché à ajouter un ensemble de canons s'appliquant aux évêques et fidèles de tout l'Oïkoumène, il ne parvint pas à obtenir le soutien de Rome et de ce fait perdit une part considérable de son autorité en Occident, notamment à Ravenne. Au lieu d'envoyer une équipe à la session à laquelle, peut-être, Ravenne participa, le pape Serge (687-701) se fit représenter par le légat résidant dans la capitale et par l'évêque Basile de Gortyne (en Crète)[720]. D'autres prélats qui avaient assisté aux sessions de 680-681 retournaient maintenant à Constantinople avec un nombre d'ecclésiastiques de nomination plus récente, dont beaucoup étaient porteurs de questions de droit spécifiques pour la formulation de nouveaux canons – concernant les évêques chrétiens fuyant les autorités musulmanes, par exemple. Pendant plusieurs mois, ils débattirent d'un grand nombre de

sujets, notamment des mesures à prendre pour refréner les superstitions et pratiques irrévérencieuses, telles que l'interprétation des images et leur association à des messages divins, susceptible de tromper les simples d'esprit. Deux canons furent consacrés à la définition d'un art chrétien approprié : le premier stipulait que la représentation humaine du Christ devait être préférée à l'image symbolique de l'Agneau de Dieu, et le second interdisait toute allégorie susceptible de générer des sentiments impropres[721]. Cet accent sur l'Incarnation, au travers de la jeunesse du Christ, s'appuyait sur le culte des icônes et l'encourageait. Justinien envoya la liste finale des 102 canons à tous les patriarches de la pentarchie, de façon à permettre aux chrétiens du monde entier d'en tenir compte.

Parmi ces règles fraîchement édictées, le canon 3 établissait que, tout en concédant la primauté à Saint-Pierre, le siège de Constantinople jouirait des mêmes privilèges et aurait le même statut que celui de Rome, conformément à la tradition impériale selon laquelle la ville de résidence de l'empereur devait avoir la position la plus élevée. Le pape Serge s'opposa cependant à la revendication de Constantinople, comme à d'autres décisions qu'il jugeait « contraires aux usages de l'Église », offensantes pour les héritiers de saint Pierre et même en opposition aux pratiques romaines, comme le célibat des prêtres, le jeûne et la génuflexion[722]. Le *Liber pontificalis* explique comment « six copies des actes furent réalisées, signées par les trois patriarches de Constantinople, Alexandrie et Antioche ainsi que par les autres prélats […] confirmées de la main de l'empereur et placées dans une sacoche en cuir, le *scevrocarnalis*, puis envoyées à Rome ». Le souverain pontife devait les signer en tête de tous les autres « en tant que chef de tous les prêtres (*sacerdotes*) », et il refusa[723].

La réaction en Italie

À Ravenne, l'archevêque Damien, élu après la mort de Théodore en janvier 692 et consacré par le pape Serge, partageait l'opposition du souverain pontife aux décisions du concile. Rien ne prouve qu'on lui demandât de signer les copies des actes envoyées à Rome ; aucun prélat d'Occident ne le fit[724]. L'empereur prit donc des mesures d'urgence pour obtenir les assentiments. Tout d'abord, il envoya Serge, un *magistrianus*, auprès du pape, pour le convaincre de signer, et lorsque cette mission échoua, il usa de représailles en ordonnant l'arrestation de Jean, l'évêque de Porto qui avait participé au concile de 680-681, et de Boniface, conseiller pontifical. Les deux hommes furent emmenés à Constantinople et l'on n'entendit plus parler d'eux[725]. Justinien envoya ensuite un officier, Zacharie, *protospathaire*, pour arrêter et déposer le souverain pontife lui-même. En réaction à cette mesure drastique, les soldats de la région, spécialement ceux de Ravenne, de la Pentapole et des provinces voisines, se mirent en route pour Rome, résolus à protéger Serge et à empêcher qu'on l'emmène en Orient. Ils arrivèrent après Zacharie et trouvèrent les portes de la ville fermées, car le *protospathaire*, craignant pour sa vie, s'était placé sous la protection du pape. Selon le *Liber pontificalis*, il avait si peur qu'il se réfugia à l'intérieur du palais du Latran, allant jusqu'à se cacher sous le lit du Saint-Père[726].

Lorsque la milice ravennate apprit la présence de Zacharie dans la ville, ses hommes forcèrent la porte Saint-Pierre et marchèrent sur le palais pour l'en faire sortir. Ils exigèrent aussi de voir le pape, redoutant qu'il n'ait déjà été enlevé et mis à bord d'un bateau, réaction de toute évidence liée au traitement réservé au pape Martin et aux conseillers pontificaux qui n'étaient pas revenus de Constantinople. En les voyant arriver, Serge sortit pour rassurer « les soldats et le peuple » : il était vivant et se portait bien. La milice n'abandonna qu'une fois certaine de l'expulsion de Zacharie « sous les coups et les injures »[727]. Bien que la présence de l'exarque ne soit pas mentionnée, cette intervention *manu militari* par les milices locales de

Ravenne et de la Pentapole fut le premier signe explicite d'une défiance vis-à-vis des autorités constantinopolitaines ; leur loyauté à l'égard de l'administration impériale avait été supplantée par une farouche détermination à protéger l'évêque de Rome d'une arrestation arbitraire.

Les canons de 692 n'étaient donc pas reconnus en Occident. Furieux de ce refus, Justinien a peut-être fait passer le diocèse d'Illyrie orientale, circonscription ecclésiastique importante englobant les Balkans, la Grèce et les îles de la mer Égée, sous l'autorité de Constantinople, alors qu'il était sous celle de l'évêque de Rome depuis des siècles[728]. Ce transfert engendra un différend majeur entre l'Orient et l'Occident, et pendant des siècles les souverains pontifes successifs continueraient à exiger le retour à Rome de ce diocèse, en vain. Pour sa part, Justinien n'oublia jamais l'hostilité de la milice ravennate et sa façon humiliante de traiter son envoyé officiel, Zacharie, entre 693 et 695.

La mutilation et l'exil de Justinien II

La déposition de Justinien II en 695 est un événement crucial dans l'histoire de Ravenne. L'empereur croyait que certains de ses sujets avaient joué un rôle majeur dans ce coup d'État, mais il est plus probable que sa chute ait été liée à l'activité de ses responsables des finances, à leur manque de scrupules et à la violence de leurs méthodes d'extorsion. À Constantinople, l'impopularité croissante de Justinien atteignit un point critique lorsque commencèrent à circuler des rumeurs l'incriminant dans l'assassinat du patriarche de la ville et de la totalité des membres de la faction bleue, qu'il aurait ordonné. Léonce, officier et rival, se laissa convaincre d'organiser un coup d'État par deux moines astrologues qui lui prédirent un avenir d'empereur. Il fit irruption dans les cachots, arma le bras des prisonniers et leur commanda de traverser la ville en criant :

« Chrétiens, tous à Sainte-Sophie ! » La population et le patriarche se joignirent à eux, les conseillers financiers honnis furent arrêtés et tués, et Justinien mutilé à l'hippodrome, au cours d'une cérémonie publique[729]. Si le nouvel empereur lui laissa la vie sauve, il ne renonça pas à l'acte symbolique censé le rendre indigne de régner : il lui fit couper le nez et les oreilles puis l'exila en Crimée[730].

Paul Diacre a évoqué cette façon de procéder, somme toute assez commune : « Léonce en le bannissant lui fit couper les narines », ce qui valut à Justinien le surnom de Rhinotmète, l'empereur au nez coupé[731]. L'idée était à la fois de le défigurer et de l'empêcher de reprendre un jour sa qualité d'empereur, car une des conditions pour exercer cette fonction était l'intégrité physique (ce qui expliquait pourquoi les eunuques ne pouvaient jamais y aspirer). C'est donc dans cet état peu attrayant que Justinien fut envoyé en exil à Chersonèse, grand port situé sur la côte septentrionale de la mer Noire. Son départ de Constantinople inaugura une période d'instabilité, au cours de laquelle d'autres officiers décidèrent de tenter leur chance pour prendre le titre d'empereur.

Le sort de Carthage

Entre-temps, en 697, les Arabes avaient fini par prendre Carthage, capitale de l'exarchat d'Afrique du Nord, et Léonce montra qu'il avait compris l'importance stratégique de la ville en envoyant pour la reprendre une grande expédition maritime commandée par Jean le patrice. Ces forces parvinrent à occuper la capitale et à encercler le territoire, mais elles furent incapables de résister à la contre-attaque des Arabes, qui remportèrent la victoire en 698[732]. Les forces impériales durent se réfugier en Crète, où un officier de second ordre, Apsimar, déclencha une révolte et mit le cap sur Constantinople. Il renversa Léonce et régna sous le nom de Tibère III (698-

705). Le calife Abd al-Malik ordonna de raser les défenses de Carthage et de détruire les ports, puis il se lança à la conquête de l'ouest de l'Afrique du Nord, achevée à leur entrée en Hispanie aux Colonnes d'Hercule en 711.

La perte de l'Afrique entraîna une diminution massive de la base fiscale de l'Empire et la disparition des tonnes de blé qui nourrissaient les habitants de Rome depuis des siècles. Avec une population très réduite et des ressources en Sicile et dans le sud de l'Italie, Rome put s'en sortir, même avec l'augmentation des réfugiés chrétiens d'Afrique[733]. Toutefois, la destruction de Carthage, symbole de l'échec de l'Empire, rendit les autres provinces occidentales d'autant plus importantes : Ravenne, toujours centre d'un exarchat, la Sicile devenue un thème indépendant, la Sardaigne et les Baléares. La menthe de Catane donna à l'île une position supérieure à celle de Ravenne car la production agricole de la région, plus forte, allait de pair avec l'augmentation des taxes envoyées à Constantinople. Cette évolution annonçait déjà le rôle essentiel que jouerait la Sicile dans la politique impériale du VIII^e^ siècle[734].

Dans ce contexte du triomphe des Arabes en Afrique et des campagnes continuelles lancées depuis Damas contre les grandes villes d'Asie Mineure, Justinien complota pour reconquérir son trône. Sans se préoccuper de la mutilation qui devait l'empêcher d'accéder de nouveau à l'exercice du pouvoir impérial, il parvint à négocier une alliance avec le khan de Khazarie, au nord de la mer Noire, lequel lui donna sa fille en mariage (ou peut-être sa sœur), et il obtint l'aide des Bulgares pour revenir à Constantinople. À l'été 705, il embarqua pour la capitale, avec l'assistance des forces terrestres bulgares. Les portes de la ville lui étant toujours fermées, il trouva moyen d'y pénétrer grâce à l'aqueduc. Léonce et Tibère furent traînés jusqu'à l'hippodrome où ils eurent la tête tranchée ; des chefs de guerre furent empalés et exposés sur les murs de la ville et le patriarche lui-même eut les yeux crevés, puis fut envoyé en exil à Rome[735].

Le second règne de Justinien II

Une fois que l'empereur mutilé eut retrouvé son trône à Constantinople, il fit venir de Crimée sa femme, renommée Théodora, et son fils Tibère, et « ils régnèrent ensemble »[736]. Manifestement, l'empereur aspirait à la gloire de ses prédécesseurs du VI^e^ siècle, Justinien I^er^ et l'impératrice Théodora.

L'une de ses premières actions fut d'obtenir la reconnaissance des canons du concile *in Trullo* dans l'ensemble du monde chrétien. Il envoya donc une ambassade à Rome, sous la direction de deux évêques métropolitains, afin d'exiger l'accord du souverain pontife, mais comme Serge, son prédécesseur, Jean VII (705-707) refusa d'apposer sa signature sur les actes et les renvoya tels quels[737]. Justinien imagina alors un autre stratagème pour obliger l'Église romaine à s'exécuter et il ordonna au pape de se rendre à Constantinople. L'ordre étant arrivé après la mort du pape Jean, il fut délivré à son successeur Constantin (708-715), qui accepta de s'y soumettre[738].

La nouvelle du rétablissement de Justinien sur le trône impérial ne suscita pas un grand enthousiasme à Ravenne, où la milice s'était mobilisée pour défendre le pape Serge. Les Ravennates se rendaient bien compte que si l'un d'eux avait participé à la mutilation de l'empereur en 695, il pourrait y avoir des représailles – et à cet égard, ils ne se trompaient guère. Justinien s'employa d'abord à défaire les Bulgares (qui n'étaient plus ses alliés) et à contrer les raids lancés régulièrement par les Arabes, mais l'historien Agnellus, qui écrivit avec un certain recul, était convaincu qu'il n'oubliait pas Ravenne. Selon lui, l'empereur se serait exclamé : « Que vais-je faire contre Ravenne ? Ce peuple hostile à mon égard, qui en écoutant de fourbes conseils, m'a coupé le nez et les oreilles[739]. » Justinien savait que la milice ravennate avait empêché Zacharie, son émissaire, d'obtenir la signature de Serge pour les canons de 692. Pour se venger d'avoir été défiguré, ce qu'il associait peut-être avec l'attitude des Ravennates, et d'avoir si clairement

manifesté leur opposition à ses ordres, il ordonna à un commandant fiable (le stratège de Sicile) de remonter l'Adriatique, de prendre la cité rebelle et de lui en amener l'archevêque et les principaux représentants des citoyens en vue de les passer en jugement[740].

Agnellus évoque l'habileté de la supercherie qui permit au commandant de la flotte de piéger puis enlever Félix, l'archevêque de Ravenne, Johannicis, les Ravennates éminents et ceux de rang moins élevé, et de reprendre la mer ensuite. « Les soldats qu'il avait laissés derrière lui pénétrèrent à l'intérieur des murs de la ville et se servirent du feu contre la population laissée sur place », provoquant une confusion terrible et un désastre sans précédent. On n'entendait que plaintes et gémissements. Cette attaque ne détruisit ni Ravenne ni Classe, l'intention était de rappeler à la population qu'elle devait rester loyale et fidèle à Constantinople. L'empereur avait le bras long et ils en avaient là la preuve dévastatrice : il pouvait faire appel à la loyauté des forces siciliennes pour châtier les habitants de sa capitale occidentale[741].

Les nouvelles défenses de Ravenne

En l'absence de leur archevêque et des premiers citoyens de la ville, les Ravennates prirent la décision de se défendre par leurs propres moyens. Ils choisirent un nouveau chef, Georges, fils de Johannicis, et convinrent tous de suivre ses ordres[742]. Georges fit à cheval le tour de l'exarchat et planifia sa défense. Il divisa le littoral Adriatique de façon à pouvoir observer de près toute flotte qui s'en approcherait, répartissant les responsabilités entre les villes de Sarsina, Cervia (à Nova, sur la mer), Papia (à Cesena), Forlimpopoli (au port de Sava), Forli, Faventia (à Lacherno), Imola (au champ de coriandre) et Bologne au port du Lion, et entre les fermiers (à Candiano). Dans Ravenne même, il créa douze unités militaires dans des

quartiers spécifiques auxquels la population locale était rattachée. Ces districts furent peut-être choisis en fonction de ceux qui existaient déjà, dont certains étaient liés à des portes de la ville, comme la *porta Teguriensis* ou *posterula Latronum*. Georges identifia onze des nouvelles unités par une bannière, nommées Première, Seconde, Invaincue, Constantinopolitaine, etc. et une douzième fut confiée au clergé et à ceux qui n'avaient ni honneur ni famille[743]. De cette façon, les habitants étaient tous associés à une bannière représentant leur quartier.

Manifestement, il s'agissait d'une rébellion ouverte, une volonté de réaffirmer l'indépendance de la ville et de repousser les attaques des Lombards et toute autre flotte envoyée de Constantinople. Georges aurait déclaré qu'ils avaient tous « bu l'ignoble poison de la bouche du serpent, apporté de la mer byzantine ». Et d'ajouter : « Ne fuyons pas les Grecs (Danais), qui ont le cœur gonflé[744]. » Grâce à lui, la population et les factions ravennates avaient mis de côté les anciennes querelles ; il les mit tous au travail, leur assignant les tâches auxquelles ils étaient le mieux préparés : les jeunes abattaient des peupliers et coupaient de la viorne à mélanger avec du chêne (vraisemblablement pour la construction navale) et les fabricants de tentes s'occupaient des voiles, après avoir eu pour instruction de se protéger la tête du soleil[745].

En créant une milice citoyenne associée aux quartiers de la ville, Georges avait réalisé pour Ravenne et les régions avoisinantes un système de défense entièrement nouveau. Il remplaçait probablement, ou intégrait, la capacité militaire limitée demeurée sous le commandement du gouverneur impérial. Aucun exarque n'est associé à cette création même si elle s'est forcément inspirée d'une tradition de fierté et responsabilité civique reçue en héritage[746]. Une telle organisation civile, indépendante, créée sans déférence pour Constantinople, fait de Ravenne le prototype d'une cité-État italienne, un modèle pour la transformation ultérieure de Venise et d'autres républiques du nord de l'Italie. Dans la mesure où Agnellus affirme que

cette organisation perdura jusqu'à son époque, il est probable qu'elle ait été intégrée à l'exarchat et qu'elle ait même persisté au-delà de la prise de la ville par les Lombards en 751. Cette évolution reflète le sentiment que les Ravennates avaient de leur importance, leur assurance et leur capacité à réagir avec détermination au fait que l'archevêque Félix avait eu les yeux crevés et été exilé vers la mer Noire, comme le pape Martin [747].

En 710 néanmoins, conscient des risques pour son exarchat, Justinien envoya un autre exarque à Ravenne, que le *Liber pontificalis* identifie comme Jean Rizocope (qui effectuait peut-être un second mandat). Plutôt que de se rendre directement à Ravenne, le nouvel exarque débarqua à Naples – vraisemblablement parce que Ravenne était considérée comme en pleine rébellion contre Constantinople. Il y rencontra le pape Constantin et son cortège d'ecclésiastiques, partis de Rome le 5 octobre 710 pour se rendre en Orient. Alors que ces derniers poursuivaient leur périple vers la Sicile, Jean se dirigea vers Rome, où il fit assassiner les quatre prélats laissés en charge de la papauté [748]. Puis il traversa les Apennins pour gagner Ravenne et y restaurer l'autorité de l'empereur. Or, il se heurta à l'hostilité de la population, et « le jugement de Dieu le fit périr d'une mort ignominieuse pour toutes les atrocités qu'il avait commises [749] ». Dès que la nouvelle de sa mort parvint à Constantinople, l'empereur nomma un autre exarque pour le remplacer : il fallait mettre Ravenne au pas, afin d'être en mesure de repousser les attaques des Lombards.

Les canons du concile in Trullo

Pendant ce temps, le pape Constantin poursuivait son périple, reçu avec tous les honneurs par le patrice et stratège de Sicile, Théodore. Il passa l'hiver à Otrante et au printemps 711, le cortège papal se dirigea vers la Grèce et les îles de la mer Égée, pour être finalement accueilli à

Constantinople par la totalité des membres du sénat et le patriarche, avec à leur tête le jeune prince Tibère. Justinien se trouvant à Nicée, en Asie Mineure, il demanda au pape de le retrouver à Nicomédie, où ils imaginèrent des solutions aux différends portant sur les canons du concile *in Trullo*. L'empereur reconduisit les privilèges accordés à l'Église romaine et autorisa le pape à retourner dans son fief. Naturellement, le *Liber pontificalis* relate cette visite en termes flatteurs, s'attardant longuement sur les cérémonies très respectueuses organisées par les commandants militaires à chaque étape du voyage, la réception amicale réservée au pape et son retour tranquille à Rome en octobre 711. Néanmoins, les canons reconnus en Orient ne furent jamais intégrés au droit canonique occidental. Le troisième canon aux termes duquel Constantinople devait avoir le même statut que Rome, bien que laissant la primauté aux successeurs de saint Pierre, n'était toujours pas digéré. En effet, un grand nombre de questions couvertes par les canons concernaient les communautés d'Orient – comme les élèves des écoles de droit qui célébraient leur succès de façon païenne, les prêtres arméniens qui ajoutaient de l'eau chaude au vin de messe, ou ceux qui n'utilisaient pas la formule liturgique correcte pour le Trisagion, la prière de la triple acclamation (Saint, saint, saint est le Seigneur) – et n'avaient aucune pertinence pour les chrétiens d'Occident. À l'époque de la séparation progressive des deux moitiés de la chrétienté, les décisions impériales comme le transfert à Constantinople des diocèses de l'Illyrie orientale et du patrimoine pontifical de l'Italie méridionale revêtaient probablement une importance beaucoup plus grande.

En novembre 711, Justinien II fut renversé par un nouveau coup d'État des militaires. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à Ravenne, la ville organisa des célébrations. À Constantinople, Philippicos, le nouvel empereur, ordonna que la tête mutilée de son prédécesseur fût exhibée au bout d'une lance dans toutes les villes d'Occident[750]. Peut-être cette décision fut-elle considérée comme une forme d'excuses pour les vilénies

de Justinien et un gage de réconciliation avec les provinces occidentales de l'Italie, dont les abondantes ressources étaient si nécessaires en Orient dans la guerre contre les Arabes. Elle légitimait aussi la rébellion antérieure des Ravennates contre l'empereur. Lorsque la tête arriva à Ravenne, la sœur de Johannicis voulut avoir sous les yeux la preuve du décès du souverain qui avait ordonné la mort de son frère dans des conditions atroces, écrasé entre deux énormes rochers. Elle disait qu'une fois convaincue, elle mourrait. Les restes de Justinien, en voie de décomposition, furent amenés chez elle, et elle demanda au porteur de s'immobiliser un instant afin qu'elle pût les contempler depuis une fenêtre en hauteur. Après l'avoir remercié, elle tomba raide morte[751].

CHAPITRE 29

Damien, l'archevêque héroïque

Pendant la période troublée de la déposition de Justinien et des bouleversements qui suivirent, l'archevêque Damien émergea comme chef spirituel et laïc de la ville, se dépensant sans compter pour maintenir l'ordre et renforcer l'unité et l'identité locales. Sa famille était originaire de Dalmatie, où ses parents le poussèrent à entrer dans les ordres après l'avoir envoyé faire ses études de l'autre côté de l'Adriatique, à Ravenne. Il grandit au sein du clergé et finit par être élu archevêque en 692, puis il se rendit à Rome pour être ordonné par le pape Serge, sacrement qui incombait désormais aux chefs de l'Église de Ravenne [752]. Pendant son règne, de 692 à 705/708 (treize ou seize ans, les dates exactes sont controversées), figure une seule mention d'un exarque anonyme avant l'arrivée de Théophylactos, exarque sous le pontificat de Jean VI (701-705). Jean Platyn et un autre Jean, Rizocope, sont connus pour avoir occupé cette fonction au début du VIII^e^ siècle, avec Eutychès et Scholastique à des dates imprécises. Toutefois, aucun de ces militaires n'a vraiment eu d'impact, par comparaison avec l'archevêque Damien. Pour Agnellus, l'historien du IX^e^ siècle, Damien était un héros local, doté de pouvoirs miraculeux, que les récits oraux transmettaient de génération en génération.

Agnellus raconte par exemple qu'une femme serait venue jusqu'à la résidence de l'archevêque, avec dans les bras son très jeune fils malade,

dans un état désespéré ; elle craignait qu'il ne meure avant d'avoir reçu le sacrement du baptême et était impatiente de voir Damien le lui administrer. Toutefois, comme l'archevêque était occupé à se faire raser, le personnel de l'archevêché la pria d'attendre, la laissant dans une grande détresse car elle savait que les nouveau-nés qui mouraient avant d'être baptisés allaient droit dans les limbes, voire en enfer. Le cas était d'une extrême urgence. Or, tandis qu'elle attendait, le bébé expira. Les gémissements de cette femme attirèrent l'attention de Damien. Lorsqu'il apprit que ses domestiques avaient traîné pour l'avertir, puis tenté de cacher leur faute, il fondit en larmes, prit le nouveau-né dans ses bras, pénétra dans l'église et se prosterna « derrière l'abside »[753]. Ses prières furent si efficaces que l'enfant eut un sursaut de vie suffisant pour être baptisé avant de rendre l'âme pour de bon.

Une autre histoire particulièrement spectaculaire décrit les combats réguliers, tous les dimanches, entre divers groupes de Ravennates. Il s'agissait des habitants du quartier situé près de la *porta Teguriensis* contre ceux de Posterulan, encore appelé Summus Vicus, tout près d'un canal nommé *fossa Lamisa*. Le dimanche, les résidents de ces quartiers sortaient de la ville pour se battre dans un endroit où les garçons avaient coutume de jouer avec des cerceaux. Les jeunes gens n'étaient pas les seuls concernés ; curieusement, Agnellus rapporte que les personnes d'âge mûr, les vieillards et les enfants des deux sexes y prenaient part et se servaient de frondes, lançaient des pierres et se battaient à l'aide de bâtons. Un dimanche, les Teguriensan brisèrent les verrous et barreaux de la porte des Posterulan, et le lendemain tuèrent un grand nombre d'habitants du quartier à coups d'épée. Même les Anciens n'avaient jamais connu d'agression comme ce « premier désastre, cause d'ennuis et de malheurs dans la région ». Pire encore, l'action des Teguriensan poussa les Posterulan à imaginer une vengeance au bilan humain beaucoup plus lourd. Chaque habitant du Posterulan invita un Teguriensan un soir à dîner – sous prétexte de discuter

de réconciliation – après la messe en la cathédrale – et lui fit jurer de n'en rien dire à personne. Il tua ensuite son invité et ennemi teguriensan au cours d'un massacre coordonné sans que personne en devine rien.

Après ces disparitions inexpliquées, Damien ordonna un jeûne de trois jours. Puis il organisa une procession en pénitence à travers la ville, avec la population divisée, le clergé d'un côté et les laïcs de l'autre, hommes et femmes séparés. Enfin venait le dernier groupe, constitué d'une multitude de pauvres. Les prêtres étaient nu-pieds et portaient sur la tête des sacs en toile remplis de cendres ; les nobles et roturiers, vêtus d'un cilice, n'étaient ni lavés ni peignés, et les femmes, en habits de deuil, avaient retiré tous leurs bijoux. Chaque groupe marchait d'un seul corps, à une distance de quelques mètres du précédent, chœur de lamentations et de pleurs. Cette procession provoqua une sorte d'explosion dans le quartier de l'amphithéâtre : près de la porte Dorée on entendit un grand bruit suivi d'un énorme nuage de fumée. Il ne resta qu'un trou béant laissant apparaître des victimes, que l'on parvint à identifier. Les assassins furent arrêtés, leurs femmes et enfants châtiés, leurs maisons rasées et leurs biens brûlés près du pont Milvius, à l'extérieur de la ville. Ravenne retrouva ensuite la paix grâce à la sagesse de la méthode de Damien : une procession pénitentielle qui révéla la présence des cadavres des Teguriensan et résolut le mystère de ces disparitions inexpliquées [754]. Temporairement, il avait été mis un terme à la violence.

Les combats dominicaux se poursuivirent néanmoins jusqu'au IX^e^ siècle, signe de la persistance des factions locales et de leur rivalité. Même au sein d'une communauté relativement restreinte comme la population de Ravenne, certains quartiers présentaient un caractère particulier, peut-être fondé sur des différences dans le domaine des affaires, des liens familiaux ou des origines de leurs habitants. Un district qu'Agnellus désigna improprement comme « les Criminels » tirait son nom, par exemple, de *Latronum*, la maison des gardes ; de même, une léproserie

située près de Classe a donné le sien à tout le quartier : les Lépreux. Ces circonscriptions devinrent plus marquantes au début du VIII^e^ siècle, lorsque la ville dut imaginer une défense civile plus corsée, qui contribua à la croissance de milices locales aux dénominations spécifiques. Cette violence dominicale à Ravenne semble avoir eu également un effet sur la communauté vénitienne émergente, où l'entraînement militaire armé et les bagarres à coups de poing, sans bâtons ni pierres, menèrent à des compétitions à mains nues tenues plus tard sur les ponts enjambant les canaux, ce qui donnait au vainqueur le plaisir de jeter dans l'eau celui qu'il avait battu, pour la plus grande joie des spectateurs [755].

Ce genre d'activité sportive avait dominé les cités romaines, avec leurs équipes de conducteurs de chars, de chevaux et d'amuseurs de cirque. À Constantinople et dans quelques autres villes, des quartiers entiers étaient sous la domination des factions bleue et verte, entretenant la tradition. Outre leur rôle dans l'hippodrome, lorsque la ville se sentait menacée, ils recevaient des armes de l'empereur pour aider à sa défense. Si Ravenne n'avait pas conservé les factions du cirque, il était clair que la population de ses divers quartiers aimait les combats. Le *Palio*, grande course annuelle de cheval à Sienne, en pleine ville, avait des racines comparables dans les factions du centre qui, plus tard, bénéficièrent de l'appui des corporations d'artisans. Les courses de chevaux, combats de coqs, exhibitions d'animaux étranges, ours, chiens ou singes dansants, et les personnes défigurées faisaient tous partie des grands divertissements civils des temps médiévaux.

Damien aussi dut se mesurer à des menaces autrement plus sérieuses pour son Église. Un incendie avait détruit une partie des *archivus ecclesiae*, collection de documents importants, comme les dons de terres et les loyers perçus sur ses propriétés. L'archevêque pensait qu'un grand nombre d'entre eux n'avaient pas été détruits par le feu mais dérobés et « cachés par des hommes mauvais », vraisemblablement dans le but de mettre fin aux accords juridiques [756]. Plutôt que de se lancer dans un sermon, il convoqua

tous ses prêtres dans une taverne de la ville, où il jeta l'anathème contre quiconque se trouverait en possession de ces documents. Il déclara aussi que ceux qui rapporteraient les archives disparues seraient totalement absouts[757]. Cette méthode profane permit peut-être à l'Église de Ravenne de récupérer une partie des archives.

Reprise des hostilités chez les Lombards

Les évêques et exarques de cette période devaient relever le défi des Lombards, qui se battaient toujours entre eux pour être à la tête des Longues Barbes, plus d'un siècle après leur colonisation de l'Italie au nord du Pô. Dans les années 680, le duc Ansfrid usurpa le pouvoir à Frioul, puis il tenta d'attaquer Cunibert et reçut le châtiment prévu pour ce genre de méfait : il eut les yeux crevés et fut envoyé en exil[758]. À la même époque, une terrible épidémie de peste se propagea dans les villes, causant de nombreux décès à Rome et la dévastation dans la capitale des Lombards, Pavie, complètement abandonnée des survivants, réfugiés à la campagne. Dans ce contexte de rivalité et d'insécurité permanente, Cunibert décida de revenir sur la traditionnelle hostilité lombarde à l'égard du V^{e} concile œcuménique et d'en accepter les décisions concernant les Trois Chapitres comme une définition de la foi. En 698, il convoqua tous les évêques des territoires lombards à un concile tenu à Aquilée (également connu sous le nom de synode de Pavie), au cours duquel ceux qui avaient soutenu le schisme des Trois Chapitres en acceptèrent l'abolition et reconnurent la suprématie de l'évêque de Rome. Le *Liber pontificalis* attribue ce revirement au pouvoir du pape Serge, mais il ne fait aucun doute que le roi et le patriarche d'Aquilée y ont été pour quelque chose[759].

S'il parvint à trouver cette solution qui mettait fin à une très vieille querelle, Cunibert fut incapable de contrôler les ducs rétifs du sud du pays,

Faroald de Spolète et son fils Trasamond, tout comme il ne put garantir l'héritage de son propre rejeton, Liutpert. Sa mort, en 700, fut suivie d'une décennie de luttes intestines qui ne prirent fin qu'en 712, lorsque les Lombards acceptèrent comme roi Liutprand, fils du duc d'Asti. Liutprand revenait à Pavie avec son épouse, la fille du duc de Bavière, qu'il avait connue dans sa jeunesse, lors de son exil bavarois ; il renforçait ainsi l'alliance transalpine qui consolidait à la fois le royaume lombard en Italie et sa confession catholique. Liutprand affichait aussi un grand respect pour l'évêque de Rome et les Pères de l'Église. Selon Paul Diacre, après l'invasion des Alpes cottiennes par les Lombards, il décida de les restituer au pape car elles faisaient partie du patrimoine pontifical. En 728, il fit également don de Sutri et d'autres cités du Latium aux « saints apôtres Pierre et Paul »[760]. En apprenant que la Sardaigne avait subi des attaques arabes qui menaçaient la dernière demeure de saint Augustin, il s'arrangea pour en récupérer les ossements et les faire parvenir à Pavie, avec tout le respect qui leur était dû. Il les plaça ensuite dans une chapelle spécialement conçue pour les recevoir[761].

Bien que la nouvelle orientation religieuse des Lombards eût altéré l'équilibre des forces en Italie, elle ne permit pas l'unité des ducs lombards rivaux, pas plus qu'elle ne mit un terme à leurs attaques sur Ravenne et en particulier Classe. Après que Faroald de Spolète s'en fut pris au port de Ravenne, Liutprand insista pour qu'il soit respecté en tant que partie intégrante du territoire romain (c'est-à-dire impérial)[762]. Pourtant, plus tard, le roi lombard mit lui-même le siège devant Ravenne et peut-être s'empara de Classe, où il « prit de nombreux captifs et des richesses inestimables »[763]. Au cours de son long règne (de 712 à 744), Liutprand menaça fréquemment les enclaves impériales en Italie et en dépit de son respect pour saint Pierre, il assiégea Rome. L'Italie ne retrouva la paix qu'après qu'il eut placé ses neveux Agiprand et Gisulf à la tête des duchés de Spolète et de Bénévent.

L'Agneau de Dieu

À son retour de Constantinople, du temps de l'archevêque Damien, Johannicis dévoila les canons édictés lors du concile *in Trullo* en 692, notamment celui qui décrétait la préférence pour l'image humaine du Christ plutôt que sa représentation en Agneau de Dieu (canon 82)[764]. Ce genre de représentation symbolique était très courante à Ravenne, dans l'abside de Saint-Apollinaire in Classe, notamment, où le saint éponyme se tient debout au milieu de douze agneaux représentant les Apôtres, comme dans beaucoup d'autres églises (doc. 51). À Rome aussi, ce symbole était très largement utilisé et apprécié. Le pape Serge en fit la démonstration lorsqu'il ajouta à la messe une nouvelle invocation intitulée *Agnus Dei* – « Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde »[765]. Aussi l'ordre de remplacer l'image de l'Agneau par celle du Christ fait homme ne fut-il pas bien reçu.

Cette réaction était peut-être en partie liée à la difficulté de définir la représentation acceptée du Christ dans les églises. Dans l'abside de Saint-Vital, décorée à l'époque d'Ecclésius, au début du VI^e^ siècle, le Christ était dépeint comme un jeune homme aux cheveux courts et bouclés, assis sur le globe terrestre. Pourtant, à la pointe de la nef, plus vieux, barbu, il est représenté avec de longs cheveux (doc. 39 et 40). De même, dans la basilique des Saints-Côme-et-Damien, à Rome, une mosaïque contemporaine du VI^e^ siècle le montre en adulte mûr, avec une longue barbe[766]. À Saint-Apollinaire in Classe, le buste du Christ au centre de la croix gemmée sur la mosaïque de l'abside est d'un type ancien, avec de longs cheveux et une barbe. L'empereur Justinien II eut recours à ces deux styles lorsqu'il introduisit l'image du Christ sur ses pièces d'or – initiative extraordinaire, mais en accord avec le même canon (doc. 41 et 42). L'ajout d'une image christique à la monnaie impériale est aussi intimement lié à la pratique, à la même époque précisément, du calife Abd al-Malik qui faisait

frapper de nouvelles pièces sur lesquelles étaient gravés des extraits du Coran en arabe[767].

À la suite de la conquête arabe, à Damas comme à Jérusalem, chrétiens et musulmans partageaient les lieux de culte ; l'architecture spécifique à l'islam – les mosquées – mit du temps à se développer. La construction, en 691-692, du dôme du Rocher, édifice octogonal bâti sur le mont du Temple à Jérusalem, fut un événement majeur. Sa décoration en mosaïque, rayonnante, était totalement aniconique, c'est-à-dire non figurative, et les artisans créateurs, comme les tesselles, venaient de Constantinople. La rivalité islamo-chrétienne et la supériorité de l'islam ressortaient clairement d'une longue inscription[768]. Toute la décoration intérieure comportait de belles représentations de la nature : arbres, fleurs et paniers de fruits. De même, à la Grande Mosquée de Damas, la mosaïque évoque les jardins du paradis, avec une multitude de palais, ruisseaux, arbres et fleurs, mais pas un seul être humain. La décoration non figurative des mosquées, objets liturgiques et manuscrits du Coran forme un contraste saisissant avec les portraits du Christ soulignant l'importance de l'Incarnation, comme le veut le canon 82. Bien que nombre des artisans et techniques eussent été partagés et que l'on ait incorporé des motifs inspirés d'une grande variété de monuments, perses notamment, ces approches fondamentalement contrastées du symbolisme et de la décoration marquèrent une franche démarcation entre les lieux de culte musulmans récents et les églises chrétiennes.

Une étrange histoire de conversion à Ravenne reflète l'impact du canon 82. Sans évoquer le contexte de ce nouvel édit, l'historien Agnellus raconte comment un juif se rua sur l'autel un dimanche, juste après que Damien eut consacré l'hostie, pour exiger qu'on lui donne un morceau de l'agneau déchiqueté. Lorsque l'archevêque lui répondit tenir entre ses mains le pain qui représentait le corps du Christ, le juif insista : il voyait de l'agneau et non un morceau de pain. Puisque cet homme était juif et donc considéré

comme impur, Damien insista pour qu'il se convertisse et se fasse baptiser avant de prendre part à la messe : « Reçois le signe de l'agneau et mange de cet agneau avec nous[769]. » Immédiatement, le juif renonça à la foi de ses ancêtres pour recevoir sa nouvelle identité de chrétien.

Une telle invocation régulière de l'Agneau est improbable. Agnellus a plutôt mis le doigt sur un élément de l'opposition au canon 82, qui se maintint tout au long de l'épiscopat de Damien et ne disparut pas avant l'an 710. Les agneaux continuèrent à figurer dans l'art chrétien en tant que symboles et les artistes trouvèrent diverses façons de représenter le Christ fait homme. Pour les musulmans, le commandement de l'Ancien Testament sur l'interdiction de fabriquer et d'adorer des images gravées impliquait nécessairement l'absence de toute représentation humaine dans les mosquées. Le débat entre chrétiens sur la manière de mettre le Christ en image était en partie le reflet de cet évitement islamique de toute figure humaine susceptible d'être pensée comme idole[770].

Les périples à Constantinople de l'abbé Jean

Sous l'épiscopat de Damien, le monastère de Saint-Jean *ad Titum*, à Classe, subit les assauts répétés de personnes qui tentaient de s'en approprier les fermes et dépendances, au grand désespoir de son abbé, un prêtre répondant lui aussi au nom de Jean. En temps normal, ce genre de conflit aurait trouvé sa résolution au sein d'une cour de justice, ou par un appel à l'exarque, mais l'abbé Jean décida de se rendre lui-même à Constantinople, afin d'obtenir confirmation par l'empereur des titres de propriété du monastère[771]. Agnellus raconte ce périple extraordinaire avec délectation, agrémentant son récit de détails entièrement fictifs. Convaincu qu'une lettre officielle de l'empereur calmerait les ardeurs de ceux qui tentaient d'exproprier son monastère, l'abbé attendit une audience dans la

capitale de l'empire d'Orient, et le moment venu du psaume invitatoire, il récita la prière en entier, sans savoir que l'empereur écoutait dans une pièce au-dessus. Un portier voulut évacuer cet étranger qui psalmodiait, mais l'empereur, appréciant ce qu'il entendait, insista pour qu'on le laisse finir. Puis il fit venir l'abbé et lui demanda le motif de son séjour à Constantinople. Une fois les choses clarifiées, il publia un édit pour le monastère et écrivit à l'exarque pour lui en demander l'application immédiate. Fort de cet étonnant succès, l'abbé se mit à la recherche d'un bateau qui le ramènerait en Sicile ou à Ravenne, mais n'en trouva aucun dans les ports de la capitale. Finalement, il atterrit par miracle sur le toit de son monastère. Une fois que les moines l'eurent reconnu et aidé à descendre, il se rendit au palais de Théodoric pour montrer à l'exarque les documents signés de la main de l'empereur. Le gouverneur, dont le nom n'est pas cité, refusa d'en tenir compte, doutant de leur authenticité : « Parce que, dit-il, personne ne peut se rendre à Constantinople et en revenir en trois mois. » Cependant, l'abbé Jean insista, et il invita les officiers de l'exarque à aller avec lui chez l'archevêque Damien, à qui il expliqua son retour nocturne de la capitale impériale. Damien l'incita à « se repentir vraiment », et l'abbé « finit ses jours dans la paix »[772]. On suppose que l'exarque fut contraint d'accepter la lettre et l'édit de l'empereur.

Une intervention divine aussi inexplicable a toute sa place dans le répertoire des récits populaires. Comme les histoires de saints moines et de Pères du désert ascétiques, elles circulaient largement sous forme de traditions orales avant d'être rédigées dans de nombreuses versions et des langues différentes. Ce qui passionna Agnellus et son lectorat ravennate du IX^e^ siècle fut cette idée qu'un prêtre de la région pût en appeler à l'empereur à Constantinople, être reçu en audience et obtenir la garantie que sa communauté monastique était la seule détentrice des titres de propriété de son domaine. Ils n'étaient pas sans savoir que des archevêques comme Maximien, Maur et Réparat s'étaient souvent rendus dans la capitale

d'Orient dans le même but, mais cette histoire reflète une perception bien ancrée, chez les habitants, de l'étendue et de l'immense pouvoir de l'empereur qui, de Constantinople, pouvait encore outrepasser celui du gouverneur des provinces italiennes, la puissance régnante de Ravenne. Elle montre aussi que les Ravennates reconnaissaient l'autorité suprême d'un édit confirmé par une lettre officielle (vraisemblablement écrite sur papyrus), que l'abbé avait rapportée en Occident. La loi romaine, telle qu'on l'appliquait à Constantinople, était toujours perçue comme prévalente. Grâce à ses liens avec la capitale d'Orient (même ceux qui n'étaient pas surnaturels), Ravenne avait accès à cette source de justice la plus haute, ce qui continua probablement d'être une protection pour le monastère de Saint-Jean *ad Titum*, au IX^e^ siècle et au-delà.

Dans l'église voisine de Saint-Apollinaire, l'archevêque Damien commanda une chaire en marbre gravée à son nom. L'admiration qu'il suscitait ressort de l'inscription figurant sur sa tombe :

> Bienheureux évêque venu de Dalmatie, par vos prières vous avez préservé la sainte Ravenne […]. La présente tombe prouve que vous méritiez de reposer dans ces temples, que vous plaisiez à Dieu. Et puisque, comme prêtre, vous avez bien accompli vos devoirs, puissiez-vous reposer en paix dans Son jardin[773].

Damien rejoignit ainsi d'autres anciens chefs de l'Église de Ravenne dans un grand sarcophage de l'Antiquité tardive, à l'église Saint-Apollinaire in Classe. Il pourrait avoir été enterré dans un linceul de soie pourpre, comme celui qui a été retrouvé à l'ouverture de ces tombes en 1949[774]. Ce n'était pas un homme de l'Orient rompu aux usages constantinopolitains, ni un Occidental éduqué dans l'idée que les ecclésiastiques peuvent se substituer à l'autorité civile, c'était un

remarquable produit de l'Église de Ravenne, ville à cheval sur le monde méditerranéen.

CHAPITRE 30

La vie tumultueuse de l'archevêque Félix

Après la mort de Damien, en mars 708, le clergé prit pour trente-huitième évêque l'abbé du monastère de Saint-Bartholomée, Félix, qui se rendit à Rome pour y être consacré par le pape Constantin. Selon les formules officielles du *Liber diurnus*, « le journal des pontifes romains », trois engagements sous serment étaient exigés des évêques : celui d'observer les conciles œcuméniques (*la promissio fidei*), celui de ne jamais payer pour l'ordination, ni accepter d'argent pour le baptême et les autres rites de l'Église (la *cautio*), et enfin celui de rester fidèle à saint Pierre et à ses héritiers (l'*indiculum*)[775]. Selon le *Liber pontificalis*, Félix refusa de montrer « les marques et expressions normales de sa foi » de la façon coutumière (probablement une référence au troisième serment) ; au lieu de cela, il fit une déclaration personnelle d'obéissance[776]. Apparemment, les juges locaux nommés par l'exarque de Ravenne apportèrent leur soutien à cette attitude non orthodoxe[777]. Lorsqu'on récupéra plus tard la déclaration écrite de Félix placée dans la tombe de saint Pierre, on découvrit qu'elle était noircie, comme si elle avait brûlé, ce qui était très mauvais signe et fut peut-être rapporté à l'empereur, ajoutant encore à la rivalité entre Rome et Ravenne et à la volonté acharnée de Justinien II de punir la ville[778].

Au milieu du IX^e^ siècle, l'historien Agnellus succéda à Félix comme abbé de Saint-Bartholomée. Cette position lui donna accès à des archives

conservées au monastère, qui ont pu lui servir pour sa *Vie* de Félix, l'une des plus longues et des plus complètes de son livre. Il évoque notamment les efforts remarquables de Félix pour enrichir la liturgie locale avec l'aide de Johannicis, le scribe et poète bilingue revenu de Constantinople sous l'épiscopat de Damien. Félix commença par demander à Johannicis de revoir les antiennes (refrains ajoutés au texte des psaumes) dans leurs versions grecques et latines. Ces antiphones étaient répétés par deux chœurs en alternance à différents endroits du psaume et ont nécessairement fait perdurer l'usage du grec chez les Ravennates. L'historien ne peut d'ailleurs pas résister au plaisir de vanter son ancêtre, en notant ses dons au monastère de Saint-André-l'Apôtre, encore appelé Jerichomium : des calices en bronze extrêmement lourds et un cordon d'or comme « les plus nobles vierges de Ravenne en portaient » à la ceinture, et qu'il suspendit sur le devant de l'autel, où la couronne était attachée à des chaînes en bronze[779]. Ensuite, Félix entreprit lui-même de publier un recueil des sermons de Pierre Chrysologue, évêque de la ville sous la régence de Galla Placidia[780]. Il écrivit aussi ses propres sermons et beaucoup d'autres livres, notamment un exposé sur le Jugement dernier, qui de toute évidence impressionnait encore la population locale presque cent cinquante ans après.

En préservant les sermons de l'évêque le plus célèbre de Ravenne et en revoyant les antiennes chantées le dimanche dans les églises de la ville, Félix et Johannicis accomplissaient une tâche régulièrement entreprise dans les principaux évêchés. La fourniture de livres liturgiques constituait un élément essentiel de chaque église, et quand une copie était trop usagée, elle était copiée à son tour. Ce travail était réalisé dans les *scriptoria* de Ravenne, établies lors de la toute première phase de croissance de la ville. Depuis l'arrivée de la cour impériale en 402, Ravenne avait fourni nombre de scribes instruits ainsi que des secrétaires qui conservaient les archives en trois exemplaires dans le style romain traditionnel. Aucun gouvernement ne pouvait survivre sans auteurs compétents pour mettre par écrit tout ce qui

en émanait : textes de loi, jugements, instructions militaires, affaires financières, communications avec les puissances étrangères, etc. D'après les papyrus qui enregistrent l'activité courante de la curie, il est clair que ces hommes étaient essentiels à une gestion efficace des archives municipales[781]. Comme nous l'avons vu, au début du VI^e^ siècle, le roi Théodoric subventionna la production de luxueuses copies du Nouveau Testament à l'usage des églises ariennes. Plus tard, des ateliers similaires produisirent des textes médicaux et géographiques associés à Agnellus le *yatro sophista*, consignés par le scribe Simplicius et le Cosmographe anonyme. Réunis, ils confirment la riche histoire des scribes et copistes de la ville, bien qu'il subsiste en réalité très peu de ce qui fut certainement une montagne d'archives.

Sous le premier règne de Justinien II, la succession de deux exarques nommés Jean, dont le premier avait reçu le surnom de Platyn (de *platys*, lame ou rame) et le second Rizocope (coupeur de racines), témoigne d'un afflux de fonctionnaires d'origine plus modeste au sein de l'administration de l'Empire[782]. S'ils ne firent qu'exécuter les ordres de l'empereur, les deux hommes furent connus pour leurs actions particulièrement malhonnêtes ou violentes – Platyn pour son intervention scandaleuse dans les élections pontificales de 687 et Rizocope pour l'assassinat des quatre ecclésiastiques romains. Le statut d'exarque a peut-être pâti d'une rotation relativement importante entre 678 et 713, avec une moyenne de six gouverneurs nommés en sept ans (et trois de plus, connus seulement d'après leur sceau, pourraient bien être de la même période). En revanche, seuls trois archevêques se sont succédé à l'époque, chacun restant en charge pendant presque quinze ans.

La présence constante d'un évêque respecté pendant plus d'une décennie, par comparaison avec le court temps d'exercice de certains des exarques, est l'une des raisons pour lesquelles l'Église endossa progressivement davantage de responsabilités civiles. Hormis Isaac et

Eutychès, qui furent en poste pendant une période inhabituellement longue, le mandat moyen pour un exarque du VII^e siècle était de cinq ans, contre presque seize pour les évêques. Inévitablement, avec une telle continuité dans la hiérarchie ecclésiastique, l'Église devint une ressource plus constante et plus fiable pour la population, et la position d'un chef de file religieux autochtone, élu par le clergé local, comme Damien ou Félix, plus élevée que celle d'un gouverneur nommé depuis Constantinople. Et si cela est particulièrement évident pour Ravenne, l'on pouvait d'ores et déjà constater couramment une évolution similaire dans la plupart des villes d'Occident et de nombreuses autres d'Orient, changement qui préfigurait l'influence des ecclésiastiques, de la plus haute importance après la chute de l'exarchat en 751.

L'archevêque Félix à Constantinople

Après l'attaque de Ravenne par la mer, rappelons-nous, l'archevêque Félix, Johannicis et quelques autres furent emmenés à Constantinople. Pour son récit de la façon dont ils furent traités dans la capitale, Agnellus s'est certainement inspiré de sources orales, et les nombreuses redites y ont sans doute ajouté des détails. L'image de la réception des captifs dans le Grand Palais est particulièrement saisissante. « Ils trouvèrent l'empereur Justinien assis sur un trône en or incrusté d'émeraudes avec sur la tête une couronne en or également, que sa royale épouse avait décorée de perles[783]. » Les Ravennates avaient été amenés dans la salle du trône, où la magnificence et tout le cérémonial de la cour constituaient une méthode courante pour impressionner les visiteurs de la capitale impériale, captifs ou libres. Il était de notoriété publique que les impératrices commandaient de nouvelles couronnes ou en décoraient d'anciennes pour leur époux, c'est pourquoi

l'idée que Théodora ait personnellement choisi d'ajouter de l'or et des perles à la couronne impériale n'a rien d'incongru.

Lors de la réception, l'empereur ordonna de jeter en prison tous les Ravennates, puis il fit mettre à mort les citoyens de rang sénatorial et conçut un procédé abominable pour aveugler Félix, l'archevêque : il le contraignit à regarder fixement un plateau en argent brûlant sur lequel on versa du vinaigre. Puis il l'envoya en exil à Chersonèse, en Crimée. Johannicis fut tué, comme on l'a vu, d'une manière tout aussi ignoble[784]. Lorsque le récit des événements parvint à Ravenne, colporté par l'un des survivants, les habitants en éprouvèrent une grande affliction[785]. Au IXe siècle, quand Agnellus lut son histoire à son public, il ajouta qu'il avait fini par apprendre « presque trente jours [auparavant] », où Johannicis avait été inhumé. Le diacre Maur avait découvert sa tombe dans une petite chapelle des remparts de Constantinople, près de la porte Dorée[786]. L'annonce de cette découverte est l'un de ces détails personnels qui rendent son livre si attrayant.

Lorsque Justinien II ordonna l'exil de Félix à Chersonèse, le sort réservé à l'archevêque aveugle a dû paraître aussi funeste que celui du pape Martin, mais le malheureux fut sauvé par une insurrection dans la ville. Les marins envoyés pour mater la révolte proclamèrent empereur leur chef, Bardane, général arménien qui prit le nom de Philippicos. En novembre 711, Philippicos et ses partisans criméens mirent le cap sur Constantinople pour aller renverser Justinien[787]. Quelle qu'ait été la date à laquelle Félix quitta Chersonèse – à ce moment-là ou plus tard –, il n'en reste pas moins que son retour à Ravenne résulta d'un coup d'État en Orient.

Turbulences à Constantinople

Philippicos l'usurpateur avait le soutien de nombreux militaires et civils, mais la brièveté de son règne prolongea l'instabilité de la seconde période justinienne. Selon des sources orientales, il était convaincu que son accession au pouvoir dépendait de la restauration du monothélisme. Aussitôt installé sur le trône, il fit donc enlever l'image officielle du VI^{e} concile œcuménique de 680-681, qu'il remplaça par les portraits des patriarches Serge et Pyrrhos, têtes de proue du monothélisme. Dès que la nouvelle parvint à Rome, Philippicos fut renié comme hérétique. Les Romains refusèrent de le célébrer dans leurs prières et n'acceptèrent ni son image officielle ni les pièces de monnaie à son effigie. Au contraire, ils accrochèrent aux murs de Saint-Pierre une représentation des six conciles œcuméniques, appelée Botarea, pour afficher leur condamnation du monothélisme[788].

Contrairement à Rome, Ravenne tira un réel bénéfice de ce nouvel empereur : Félix, qui avait accompagné ou suivi Philippicos depuis la Crimée jusqu'à Constantinople, fut autorisé plus tard à revenir dans sa ville. Lorsqu'il expliqua à l'empereur que tous les trésors de l'Église de Ravenne avaient été volés au moment de sa capture, Philippicos envoya des hérauts dans toute la capitale pour annoncer que ces biens devaient être restitués. Et en effet, tous, à l'exception d'un seul, furent ramenés au palais. Pour couronner cette histoire des plus improbables, Agnellus fournit la liste des dons supplémentaires d'objets précieux et de bijoux provenant du trésor impérial : plats creux en cristal et onyx décorés d'or et de pierres précieuses, conteneurs en verre, aiguières pour le vin, cruches, bols, louches et une couronne d'or ordinaire mais incrustée de pierres très précieuses. Manifestement, l'historien avait vu un inventaire écrit de ces objets, conservé à Ravenne. Plus tard, lorsque Charlemagne, le roi des Francs, y aperçut cette couronne au cours de l'une de ses visites, il demanda à un marchand juif combien il pourrait la vendre et obtint pour toute réponse que « l'ensemble des richesses de cette église, des ornements et des propriétés

ne suffiraient pas à en payer le prix ». Cette couronne disparut, aux dires d'Agnellus, à l'époque de Georges (837-846)[789].

L'archevêque aveugle fut ainsi rétabli aux commandes de l'Église de Ravenne et réconcilié avec le pape. « Il fournit les marques et expressions normales de sa foi que tous les évêques montrent dans leur charge[790] », nous dit le *Liber pontificalis*. Si les Ravennates glorifièrent Philippicos pour avoir permis à leur archevêque de revenir d'exil avec un immense trésor, Rome condamna l'empereur pour hérésie. La présence de plusieurs prêtres monothélites ayant refusé d'abjurer en 681, à la fin du VI^e^ concile œcuménique, rappelait en permanence l'initiative de l'Orient visant à mettre en place la doctrine d'une seule volonté pour le Christ.

Lorsque Philippicos s'avéra incapable de limiter les attaques arabes lancées chaque année contre l'Asie Mineure et d'empêcher l'armée musulmane de resserrer son étau sur Constantinople, ses soldats le déposèrent au profit d'Artémios, renommé Anastase II (713-715). Ce dernier prépara la ville à affronter un siège en réparant les remparts et en constituant des réserves de nourriture. Il condamna aussi le monothélisme, rétablit le principe des deux volontés et énergies dans le Christ et envoya un nouvel exarque en Italie, Scholastique, avec une lettre officielle mentionnant sa déclaration de la doctrine dyophysite et adressée au pape[791]. De Rome, Scholastique partit pour Ravenne, où il trouva Félix à la tête de l'Église et Georges en charge de toute l'organisation militaire de la ville. Rien ne laisse supposer un quelconque désaccord avec l'un d'eux sur une question théologique. Félix n'avait pas été impliqué dans le renouveau du monothélisme.

La prédominance de l'archevêque avait quelque chose de remarquable, malgré sa cécité. Il avait une maison au sein du palais épiscopal et commandait le respect de ses paroissiens, demeurant leur chef religieux pendant douze ans après son retour de Constantinople[792]. Les noms de Félix et d'un autre mécène, Stéphane, gravés sur une croix en bronze placée au

faîte du baptistère des Orthodoxes, indiquent une responsabilité conjointe. L'archevêque a peut-être aussi fait ajouter deux étages d'arcs et arcades à la tour située à l'extérieur de la *Cappella Arcivescovile* – la chapelle archiépiscopale – dans laquelle, selon Agnellus, se trouvait un *vivarium*[793]. En même temps que la restauration de l'entrée ouest de la cathédrale, délabrée, Félix fit aussi construire une sacristie où son clergé pouvait se réunir avant de dire la messe. Au moment de l'Introït, le chant d'entrée, les prêtres arrivaient en procession entre les fidèles rassemblés de chaque côté de la nef. Ils étaient alors en mesure de voir leur archevêque marcher vers l'autel à l'extrémité est, tout en récitant la parole de Dieu et en les bénissant. La date de la construction de cette sacristie (*salutatorium*) était inscrite au-dessus des portes. Félix plaça aussi de nombreuses reliques de saints dans des châsses en argent derrière le sanctuaire de l'église et en dressa la liste dans des vers placés dans la voûte de l'arche[794].

La vie à Ravenne au début du VIII^e^ siècle

Les papyrus conservés par l'Église de Ravenne pour authentifier juridiquement ses propriétés foncières nous donnent des éléments intéressants sur l'activité locale à l'époque de l'archevêque Félix. Comme pour les anciennes unités militaires, on trouve fréquemment mention de la division de la ville en douze *numeri* ; la cohorte de Ravenne (*numerus Ravennatis*), par exemple, représentée par Johannes, son commandant, le *primicerius* (l'homme dont le nom venait en premier)[795]. Un document ultérieur mentionne Apolenaris, *domesticus numeri Invicti*, un officier subordonné attaché aux Invaincus[796]. La persistance de ces cohortes à Ravenne est illustrée par la mention de deux *domestici* de la première *bandus* (*bandi primi*), dont la signature figure au bas d'un document de 767[797], d'un *scholarius* (garde du corps) du *numerus* de Classe et de

nombreux militaires. Les donations à l'Église sont le fait de personnes comme Léontius, *clericus* et *cartularius* de la sainte Église de Ravenne et époux de Barbara, entre 689 et 705[798]. Une référence à Johannia, mère abbesse d'un couvent, constitue l'une des rares traces d'un groupe de chrétiennes dévouées.

Au VII^e^ siècle, les noms de famille traditionnels comme Melminius et Pompulius, très présents dans les premières séries de papyrus, ont disparu, en même temps que les ultimes traces d'une curie indépendante. Les familles bien établies se trouvaient remplacées par une nouvelle aristocratie guerrière, dans laquelle les liens du sang n'étaient pas aussi importants qu'une fonction officielle au sein des *numeri*. Cette classification des citoyens par occupation ou position officielle semble être un phénomène général observé ailleurs dans l'Occident romain, où les militaires contrôlaient davantage les civils. Toutefois, dans un épisode où il décrit une bataille navale, Agnellus identifie les citoyens de Ravenne à l'aide d'un terme classique, *Mélisenses*, nom ancien correspondant à celui de Pélasgiens pour les Grecs[799].

Au sein de cette nouvelle population locale, la communauté juive a certainement perduré, car c'est l'un de ses marchands que l'on consulta à propos de la valeur de la couronne du trésor. Cependant, le juif qui avait demandé à Damien de lui donner un morceau de l'agneau ne semble pas avoir été associé à des affaires financières, contrairement à ce que voulait la tradition. Il est possible que certaines synagogues de Ravenne aient été converties en églises, comme ailleurs, mais cela n'a pas empêché la communauté juive de survivre[800]. L'existence du couvent de Navicula ainsi que de monastères dont certains abritaient des moines grecs, et d'autres des latinophones, laisse supposer la prospérité d'une population de religieux fervents en marge d'un évêché dirigé par Félix, l'archevêque aveugle.

La mort de Félix

En 723, sentant sa mort prochaine, Félix ordonna aux membres du clergé de rassembler ses recueils et de tous les brûler. Il leur expliqua qu'aveugle, il était dans l'incapacité de revoir ce qu'il avait écrit et qu'il ne voulait pas laisser à la postérité des copies pleines d'erreurs ou de fautes imputables aux scribes. Le texte sur le Jugement dernier fut le seul à échapper aux flammes grâce à l'indocilité d'un prêtre, mais il n'est pas parvenu jusqu'à nous. L'archevêque recommanda plutôt les sermons de Pierre Chrysologue, « dont les écrits étaient astucieux et brillantissimes », et qu'il avait lui-même corrigés avant de perdre la vue[801]. Sa détermination à éviter les erreurs de copie était aussi forte que celle de Justinien II à limiter le nombre de copies des actes du VI^e^ concile. En les faisant relire tout haut par les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, l'empereur cherchait à préserver l'exactitude des traces de la condamnation officielle du monothélisme, conclue en 681.

Après avoir trouvé sans difficulté la tombe où reposait Félix, à Saint-Apollinaire in Classe, comme la plupart de ses collègues (doc. 58), Agnellus donna le texte de la longue épitaphe soulignant tout ce que l'archevêque avait enduré pendant sa vie :

> Il subit de dures épreuves : l'exil, les blessures, la faim, la nudité, la violence, les dangers, le mépris, le bannissement, la terreur, les chaînes, les coups de gourdin […]. Arraché à son pays, on le priva de son archevêché. Son corps ne voyant plus, il fut baigné de la lumière divine. On l'amena sur une falaise étroite dans le royaume du Pont où il manquait de tout, mais le Christ était là qui lui servit de pain ; son corps et sa vertu furent enterrés, mais la grâce de Dieu le transporta de sa prison du Pont […][802].

Après cet épisode des plus dramatiques de sa vie, Félix était revenu à son évêché de Ravenne, fort du soutien de ses ouailles, alors qu'à Constantinople les empereurs ne faisaient que passer. Malgré le terrible châtiment que Justinien infligea à Ravenne, la ville résista, et fut en mesure de préserver son caractère indépendant pendant presque trente ans après la mort de Félix.

PARTIE VIII

700-769
RAVENNE RETOURNE À LA MARGE

CHAPITRE 31

Léon III et la défaite arabe

Dans les années 630, victorieuses de l'empereur Héraclius, les tribus arabes avaient gagné leurs premières grandes batailles contre l'Empire romain d'Occident. Rapidement, elles occupèrent la Palestine et la Syrie, puis étendirent leur empire sur l'Égypte, la Perse et d'autres territoires plus à l'est[803]. Au début du VIII^e^ siècle, les Arabes représentèrent une nouvelle menace pour Constantinople. Ils ne firent pas comme les Huns, qui détruisaient tout sur leur passage puis poursuivaient leur chemin, tel Attila à Aquilée en 452. Ils n'agirent pas non plus comme les Goths ou les Lombards, en adoptant le christianisme, car ils avaient déjà leur propre forme de monothéisme, dans leur propre langue et écriture. Ils n'aspiraient pas à devenir une partie reconnue et légitime de l'État envahi ; au contraire, les combattants du désert intégrèrent les ressources des villes et colonies conquises pour créer une nouvelle civilisation musulmane centrée autour du califat.

Leur but était de soumettre l'immense Byzance, capitale impériale à la situation stratégique enviable. Constantinople, avec ses défenses impressionnantes, ses ports excellents, ses riches artefacts et ses nombreux artisans, ne leur donnerait pas seulement le contrôle de l'est de la Méditerranée, elle serait aussi la voie d'accès aux Balkans et leur permettrait de gagner l'Europe centrale et septentrionale, en même temps

qu'elle leur ouvrirait la mer Noire et les richesses de l'Asie centrale. Tout comme la prise de Carthage en 698 leur avait ouvert la voie vers l'Hispanie, la chute de Constantinople leur autoriserait un accès par l'ouest et Rome, encerclée et sans défense, pourrait bien tomber aussi entre leurs mains[804].

Au début du VIII^e siècle, l'autorité instable et éphémère d'empereurs tels que Philippicos redonna aux gouvernants arabes l'espoir de pouvoir réaliser leur ambition. Malgré des efforts intenses, leur précédente tentative de conquête de la capitale impériale, dans les années 667-669, avait échoué. Toutes les forces du califat basées à Damas étaient désormais mobilisées pour parvenir à la conquête suprême. En 716, le calife omeyyade Soliman prépara un plan pour encercler massivement la Reine des villes par mer et par terre, afin de l'affamer et de l'obliger à capituler ou d'en forcer l'entrée et de s'en emparer. La menace était assez terrifiante pour que les commandants en chef, le sénat de Constantinople et le patriarche Germain convainquent l'empereur Théodose III d'abdiquer. Ils choisirent ensuite un général chevronné nommé Léon, pour organiser la défense de la ville. Cette manière de procéder met en lumière les points forts du système impérial. L'institution du sénat – forum pour l'élite dirigeante – à côté d'un personnel de bureau bien formé et d'une cour hiérarchisée et centralisée lui donnait la capacité de réagir. C'est ainsi que le 25 mars 717, Léon, un soldat isaurien devenu commandant du thème des Anatoliques, fut élevé à la dignité impériale sous le nom de Léon III[805].

Le siège de Constantinople

Cinq mois plus tard, les forces terrestres arabes se rapprochèrent de la ville pour y mettre le siège, suivies trente jours après des forces navales, soit 1 800 navires au total. Puisqu'un grand nombre des plus gros d'entre eux étaient très chargés, ils ne pouvaient se déplacer rapidement, et même

les plus légers qui leur servaient d'escorte ne pouvaient manœuvrer quand le vent tombait. Lorsqu'une partie de la flotte se retrouva encalminée près des murs qui donnaient sur la mer, Léon envoya des bateaux équipés d'engins incendiaires depuis le port de la Corne d'Or. Nombre de navires ennemis touchés par les flammes sombrèrent dans la mer. Ce « feu grégeois », mélange inflammable qui pouvait être projeté sur les vaisseaux ennemis et brûlait même au contact de l'eau, terrifia les Arabes. Surtout, il les empêcha de réaliser le blocus de la capitale, car ils furent incapables de barrer l'accès à la mer.

Les musulmans s'étaient cependant préparés à un long siège devant de vastes remparts, infranchissables lorsque bien défendus. La nature donna alors un coup de pouce aux chrétiens grâce à un froid hivernal extrême et prolongé. Les assaillants, pris dans la neige et la glace, virent mourir un grand nombre de leurs chameaux et chevaux. Même l'arrivée d'une seconde flotte au printemps 718, avec des troupes fraîches, ne leur permit pas de progresser, alors même que l'armée impériale de Bithynie (en Asie Mineure) et ses alliés bulgares du côté européen ne cessèrent de les harceler. Un an exactement après le début de l'assaut, le 15 août, jour de la fête de la Dormition de la Vierge, les forces arabes se retirèrent et la population de Constantinople célébra une grande victoire[806].

Quatre éléments majeurs contribuèrent à ce triomphe. Premièrement, les défenses imposantes de la ville et sa position sur un promontoire abrupt plongeant en eau profonde la protégeaient de l'encerclement. Deuxièmement, la durée prolongée du siège obligea les assaillants à endurer les rigueurs de l'hiver anatolien, si hostile à la cavalerie. Troisièmement, le déploiement du feu grégeois, qui exigeait des spécialistes et marins compétents, eut raison du blocus par la mer. Enfin, et plus important encore, il fallait compter avec le « feu grégeois » qui brûlait l'intérieur même de l'empire et s'était développé pendant plus de quatre cents ans dans sa magnifique capitale, Constantinople. Le gouvernement et la population,

fiers d'être Romains, avaient réuni l'éducation grecque antique et la foi chrétienne à la loi romaine et aux prouesses militaires pour donner un régime impérial d'une assurance, d'une détermination et d'une inventivité exceptionnelle. Ils avaient une foi particulière en la divine protection de la mère de Dieu, qui avait défendu la cité en 626.

La révolte sicilienne

En Sicile, la nouvelle d'un grand déploiement de forces prêtes à se lancer à l'assaut de Constantinople en 717 poussa le stratège local, Serge, à profiter de ce qui, selon lui, serait pour la capitale de l'Empire une défaite inéluctable. Il installa l'un de ses officiers sur le trône, un homme issu de la famille Onomagoulos, de Constantinople, et le proclama empereur sous le nom de Tibère. Manifestement, son intention était de remplacer Léon par un souverain gouvernant depuis l'Occident, partie plus sûre de l'Empire – peut-être une façon d'imiter Constant II. La nouvelle gagna la capitale par le biais de vaisseaux rapides, et mit quelques semaines pour arriver, mieux que les trois mois qu'il aurait fallu avec des transports maritimes réguliers. Dès qu'il eut connaissance de la situation, Léon envoya un fonctionnaire fiable, Paul le chartulaire, pour mater la révolte.

Avec quelques hommes, deux gardes du corps de haut rang (des *spatharii*) et muni d'une lettre officielle (*sacra*) signée de Léon lui-même, Paul esquiva le blocus arabe et mit le cap sur la Sicile. Il parvint à rétablir l'ordre en lisant la *sacra* au peuple de Syracuse, qui comprit que Léon III contrôlait la situation et que Constantinople était bien défendue. Serge s'enfuit alors chez les Lombards, en Calabre. Tibère et ses sbires furent envoyés à Paul qui les châtia tous ; les têtes des meneurs finirent dans du vinaigre et furent renvoyées à Constantinople par les *spatharii*, et ainsi, « toutes les régions occidentales de l'Empire furent pacifiées[807] ». Même

sous les assauts terrestres et maritimes cumulés, la nouvelle Rome montrait qu'elle avait le bras long et qu'elle était confiante, la réciproque étant une loyauté sous-jacente à son autorité légitime dans ce qui était encore vécu comme un seul et unique empire. La Sicile demeurerait dans l'orbite de la capitale orientale pendant encore cent ans. Et la nouvelle de la victoire triomphale qui eut raison du long siège arabe, en août 718, marqua le début d'une période de belle assurance à Constantinople, laquelle aurait sur Ravenne une influence considérable[808].

Si Constantinople pouvait défendre sa propre légitimité de cette manière, elle n'était pas en mesure de refréner la menace arabe. Après leur défaite en 718, les armées musulmanes n'abandonnèrent pas leur projet de s'emparer de la Reine des villes ; elles firent des incursions régulières en Asie Mineure et capturèrent hommes, récoltes et bétail. Alors que c'était un sujet de préoccupation pour lui, Léon III s'avéra incapable de réunir une armée pour protéger les provinces occidentales[809]. En 718, Ravenne en avait fini avec la révolte sicilienne mais elle subissait une pression de plus en plus forte de la part des Lombards, que la controverse au sujet des Trois Chapitres ne divisait plus et qui étaient entièrement christianisés. Comme nous l'avons vu, les deux centres du pouvoir du royaume lombard – Pavie (au nord) et Spolète et Bénévent (les duchés du sud) – attaquèrent Ravenne et son port à Classe. L'empereur réagit en nommant des personnes compétentes – Paul, l'homme qui avait rétabli l'ordre en Sicile en tant qu'exarque de Ravenne, et Marinus, spathaire impérial investi de la charge de duc de Rome –, mais il s'abstint d'envoyer une aide militaire importante[810].

Étant donné la situation alarmante de l'Empire à son avènement, Léon III était résolu à asseoir son autorité, à mettre fin à la valse des souverains à laquelle on assistait depuis 695 et à fonder une dynastie régnante. Après que son épouse Marie lui eut donné un fils, il la fit couronner impératrice, le jour de Noël 718, et donna à l'enfant le nom

impérial de Constantin, puis il demanda à ses chefs militaires et aux membres du Sénat de s'engager à l'honorer comme s'ils étaient ses parrains. Deux ans plus tard, à Pâques, le petit garçon de 2 ans fut couronné et proclamé co-empereur lors d'une déclaration sans détour, où il était clairement désigné comme le prochain souverain[811]. Léon afficha aussi son héritier sur les pièces de monnaie frappées au nom du père et du fils et il en fit émettre une nouvelle, en argent, le *miliaresion*, qui identifiait le souverain uniquement par son nom, sans son portrait, mais avec, côté revers, une croix posée sur des marches et entourée de l'inscription « Jésus Christ triomphe ». Ce changement marquait une innovation comparable à l'introduction de l'image du Christ sur les pièces émises par Justinien II[812]. Pour asseoir son autorité sur l'armée impériale, l'empereur maria sa fille à son allié Artabasde, commandant du thème des Arméniaques. Sa façon de subordonner tous les aspects du gouvernement aux besoins primordiaux de la défense conduisit à une hausse des impôts, ce que les sources occidentales pointèrent comme la grande plaie de son règne[813]. Ces divers récits montrent qu'en 722-723, en Occident, la hausse de l'impôt était mise en application, associée à un nouveau recensement de la population – tous les enfants mâles étant inscrits sur une liste spéciale – et au transfert au trésor public de taxes autrefois payées à l'Église[814]. Puisque ces nouvelles mesures visant à garantir de meilleurs revenus financiers s'appliquaient davantage aux provinces plus riches de Sicile et de Calabre, qui fournissaient à l'Église de Rome céréales, huile et autres ressources alimentaires pour la ville, le pape Grégoire II (715-731) prit la tête de l'opposition à la politique impériale. Lorsqu'il « fit obstacle à l'imposition de taxes dans la province », Léon III envoya des ordres à l'exarque Paul pour le destituer, élire un autre pape à sa place et percevoir l'argent, c'est-à-dire « dépouiller les églises de leurs richesses »[815]. En dépit des efforts des fonctionnaires locaux et du duc Marinus, Paul ne parvint pas à remplacer le pape par un ecclésiastique plus docile, et un autre spathaire fut envoyé de

Constantinople avec ordre de forcer le pape Grégoire à abandonner le Saint-Siège. Lorsque l'exarque envoya « quelques hommes qu'il fut en mesure de pervertir, avec son comte et quelques autres personnages de la *castra* », pour appliquer l'ordre impérial, ils furent défaits par les Lombards du duché de Spolète et d'autres venus de Toscane (de Bénévent et probablement Pavie)[816]. Dans une manifestation de loyauté envers Grégoire II, que Paul n'avait pas prévue, les Lombards défendirent le pont Milvius, aux abords de Rome, et contraignirent la petite troupe de l'exarque à se retirer[817].

L'assassinat de l'exarque Paul

À Ravenne, la réaction à la hausse des impôts prit une forme différente : les citoyens étaient en effet divisés entre ceux qui restaient fidèles à l'empereur, sous la conduite de l'exarque, et ceux qui soutenaient le pape. En novembre 723, à la mort de l'archevêque Félix, les Ravennates lui choisirent pour successeur un membre du clergé local, Jean, mais ce dernier se révéla incapable d'empêcher les deux factions de s'entre-déchirer, et l'exarque fut tué dans le feu de l'action[818]. Étant donné que Georges, le fils de Johannicis, venait d'organiser les troupes locales dans leurs unités urbaines, il est très probable qu'il leur ait demandé d'attaquer Paul. Peut-être lui-même, ou un autre chef, avait-il été nommé duc, car la ville affichait sa détermination à affirmer son indépendance vis-à-vis de Constantinople.

Le meurtre de l'exarque marqua une étape décisive pour Ravenne. La ville n'était plus le fidèle bastion de la puissance impériale en Italie et il s'y trouvait des éléments très favorables à une allégeance au pape. Il régnait une incertitude sur ses propres ressources : cité-État à l'indépendance chancelante, avant-poste rebelle de l'empire hellénophone de Constantinople, alliée non fiable de la papauté latinophone – les tensions

présentes à Ravenne reflétaient l'essence même des divisions du monde méditerranéen, sous une forme locale, symbolique.

Le meurtre de Paul eut probablement lieu à l'été 726, mais la nouvelle mit peut-être six à huit semaines pour parvenir à Constantinople. Évidemment, Léon III devait venger le meurtre de son représentant officiel et reprendre le contrôle de Ravenne. Il nomma donc un nouvel exarque, Eutychès, qui ne semble pas s'être mis en route immédiatement. Il a peut-être attendu la fin de la saison hivernale, dangereuse pour la navigation, c'est-à-dire jusqu'en mars 727. Puis, plutôt que de mettre le cap sur Ravenne, il se dirigea vers Naples, où l'autorité impériale était plus forte. De là, il envoya des représentants à Rome, avec pour mission de se débarrasser du pape, toujours sa responsabilité principale. Avec cette idée en tête, il prit aussi contact avec les ducs lombards du centre de l'Italie.

Plus au nord, Liutprand, installé à Pavie, profita de la mort de Paul pour poursuivre sa conquête de l'Émilie. Six châteaux ou petites villes se rendirent à ses troupes et Ravenne fut peut-être temporairement occupée vers 728[819]. À l'été, les Lombards du Sud s'emparèrent de Sutri, à la frontière du duché de Rome, et tinrent la place pendant quarante jours. Puis le pape Grégoire parvint à convaincre Liutprand de la rendre, non pas au duché de Rome, mais aux bienheureux apôtres Pierre et Paul[820]. Pour marquer cette donation hautement symbolique, le roi approcha son armée de Campus Neronis et conclut un traité de paix avec Grégoire. Dans un geste théâtral, Liutprand déposa aux pieds du pape, qui les lui remit ensuite, ses insignes royaux « cape, corselet, ceinture, épées, couronne d'or et croix d'argent[821] ». Son pouvoir en tant que chef militaire légitime du nord de l'Italie fut ainsi avalisé. Le roi des Lombards fit ensuite un pèlerinage au monastère grec dédié à saint Anastase *ad aquas Salvias* (aux eaux salvennes) à Rome, où se trouvait la tête du saint décapité. Cette visite est évoquée dans une inscription en latin dans le palais de Corteolona, fondé par le roi lombard près de Pavie, qui attire l'attention sur sa dévotion aux

icônes. L'épisode souligne l'importance cruciale de la conversion pour encourager la fusion des forces « barbares » et « romaines » au sein des Lombards, sans passer par Ravenne, qui en était autrefois le pivot.

Sous l'épiscopat de Jean V (723/725-744), un tremblement de terre ravagea Ravenne, détruisant complètement la basilique Petriana et l'abside de l'église de Saint-Martin (Saint-Apollinaire-le-Neuf, fondée par Théodoric), et sans doute un grand nombre d'autres édifices[822]. Le séisme s'était produit un dimanche alors que la messe était déjà terminée, mais la décoration de l'abside avait volé en éclats et il se peut que la mosaïque de la nef ait été endommagée elle aussi[823]. Des artisans de la région en entreprirent la reconstruction et rassemblèrent probablement les tesselles, souvent réutilisées par la suite. Avec leur longue expérience des tremblements de terre, les habitants de Ravenne avaient certainement développé les moyens d'y faire face, comme la population vivant en altitude dans les Apennins, sans cesse obligée de reconstruire ses lieux d'habitation.

L'archevêque Jean V

Le meurtre de l'exarque Paul renforça l'autorité de l'archevêque Jean dans la ville, mais il ne parvint pas à réconcilier les deux factions. Il semble avoir été critiqué des deux côtés – par le parti resté fidèle au gouvernement impérial et l'autre, favorable au souverain pontife. À un certain moment, qu'Agnellus ne précise pas, Jean fut contraint de s'exiler en Vénétie, dans le Nord, où il demeura pendant un an « dans des désagréments et une détresse tout à fait déplacés[824] ». Les raisons de ce bannissement sans précédent ne sont pas plus connues que le nom des responsables. Certains facteurs ont pu intervenir, comme la détermination des Ravennates à revendiquer leur autonomie et à échapper à l'autorité impériale, surtout s'ils

étaient guidés par Georges, le fils de Johannicis, et l'occupation temporaire de la ville par les Lombards. Durant l'absence de Jean et pendant que le nouvel exarque, Eutychès, restait cantonné dans le centre de l'Italie, Ravenne se trouva un moment sans gouvernement, ni civil ni ecclésiastique.

Selon Agnellus, c'est grâce à l'intervention d'Épiphane (le *scriniarius*, gardien des registres) que l'archevêque a pu revenir, car le *scriniarius* l'aurait réconcilié avec les hommes qui avaient exigé son départ[825]. Épiphane suggéra à Jean de donner à l'exarque – certainement Eutychès – un pot-de-vin (*palarea*) important pour traduire ses ennemis en justice, lui promettant qu'il récupérerait dix fois la somme lorsqu'ils seraient déclarés coupables. Ces individus, toujours non nommés, furent donc convoqués devant le tribunal, où Épiphane lut l'acte d'accusation pour chacun d'eux, jugés pour s'en être pris à leur archevêque. Le juge les condamna à payer une amende dont un vingtième fut donné à l'exarque, et le reste à Jean (vraisemblablement dix fois le montant de la somme versée en pot-de-vin). On dressa par décret la liste des propriétés des coupables, pour garantir qu'ils n'écriraient jamais rien contre leur évêque[826].

Une élégante inscription posée sur un mur de Saint-Apollinaire in Classe en 731 recense les donations foncières de Jean VI à l'Église de Ravenne, précisant que l'exarque d'alors était Eutychès (doc. 61), ce qui donne à penser qu'Eutychès avait imposé de nouveau l'autorité de Constantinople sur la ville en 729-730, condamnant les responsables de la fuite de l'archevêque à payer une amende, facilitant ainsi son retour[827]. Cette longue inscription liste un grand nombre de domaines, les *fundi* : Gamillaria, avec ses chaumières et ses terres fertiles, ses arbres balanifères, « propres à la glandée des cochons », ses fruitiers (*silvarum glandifera poma*) et ses réserves de bois de chauffage ; Tregintula dans la région de Faenza, et Pitulis dans celle de Corneliese – toutes ces propriétés, Jean les avait héritées de ses parents, en même temps que de l'argent remis au *collegium monachorum*. Aucun de ces domaines ne devait être détaché ou

modifié ou donné à bail par contrat emphytéotique sous peine d'une condamnation éternelle à l'instar du traître Judas et d'être frappé d'anathème par les 318 Pères (du concile de Nicée)[828]. Cette liste est datée du règne des plus pieux des empereurs, Léon et Constantin – contraste frappant avec le *Liber pontificalis* qui insiste sur l'hérésie, l'impiété et la cruauté de l'empereur Léon à cette même date (731)[829].

Ravenne retourna donc à la dualité de son gouvernement, le gouverneur officiel œuvrant étroitement avec l'archevêque. Pourtant, la rupture sous-jacente avec l'autorité impériale se creusa encore au moment de la victoire prétendue des Ravennates sur une flotte « grecque », un événement commémoré chaque année jusqu'au IX^e^ siècle. Agnellus donne un récit, vivant, circonstancié (et peut-être entièrement fictif) de cet affrontement entre les Mélisenses (c'est-à-dire les citoyens de Ravenne) et les « Pélasgiens » (nom épique donné aux premiers habitants de la Grèce) – termes littéraires et autre indice, peut-être, permettant d'expliquer la nature quelque peu mythique de l'événement transmis oralement par ceux qui y participèrent plus de cent ans avant que l'historien n'en écrivît le récit[830]. Pendant que les jeunes gens allaient se battre, Jean V et tous les prêtres et les anciens se prosternèrent, la tête couverte de cendres, priant pour la victoire, et les Ravennates triomphants empêchèrent les Grecs de s'enfuir par la mer. Ils jetèrent tant de cadavres dans le Pô que pendant six ans, personne ne mangea de poisson pêché dans cette partie du fleuve. La victoire eut lieu le jour de la fête de Saint-Jean-et-Saint-Paul-Apôtres et fut commémorée ensuite par des processions à l'église, avec décorations et bannières, comme à Pâques, pour rappeler régulièrement cette victoire locale sur de lointains ennemis « grecs »[831]. Puisque l'événement se produisit sous l'épiscopat de Jean V, qui supervisa les prières pour la victoire de Ravenne, il pourrait s'agir de la première défaite des forces byzantines dans la ville entre 726 et 744. L'inquiétude de Jean pour la grande cité de son épiscopat est clairement exprimée ; l'archevêque

contribua à une victoire militaire. Cette fois, contrairement à la bataille navale qui s'était soldée par le sac de la ville et le départ en captivité de Félix et Johannicis dans la capitale de l'empire d'Orient, les Ravennates vainquirent les « Grecs »[832]. Ce fut une étape importante dans leur accession à l'indépendance vis-à-vis de Constantinople, et pour la capitale de l'Orient, le signe d'une incapacité désormais chronique à maintenir son autorité sur ses vieilles provinces occidentales.

Comme les enclaves impériales de Ravenne et de l'ancienne Rome étaient de plus en plus laissées livrées à elles-mêmes face à la menace lombarde, elles prirent leurs distances avec l'Empire. Dans la première moitié du VIII^e^ siècle, le monde chrétien occidental, latinophone, se détacha encore davantage de l'Empire chrétien d'Orient, hellénophone, alors que tous deux devaient pourtant affronter le nouveau monde de l'islam arabophone qui commandait toute la rive méridionale de la Méditerranée. Tandis que l'islam s'enracinait, la chrétienté se divisait. Si Léon III parvenait à déjouer les plans des Arabes, bien décidés à conquérir la capitale impériale, il perdait définitivement ce qui désormais s'appellerait « l'Occident ». Ravenne, qui devait tant à sa position, à cheval sur des régions d'influence latine et hellène, se trouvait à présent marginalisée.

CHAPITRE 32

Les débuts de l'iconoclasme

C'est une injustice de la mémoire collective : l'empereur Léon III n'est pas reconnu pour sa défense de Byzance face au péril arabe. Bien au contraire, sa réputation est plutôt mauvaise, l'histoire l'ayant retenu comme l'instigateur de l'iconoclasme, la destruction des images saintes. Au cours de la première phase de cette guerre contre les icônes (*iconomachia*), qui devait sévir par intervalles pendant plus d'un siècle, Ravenne s'affranchit de Constantinople et devint partie intégrante de l'Occident, intimement liée à l'évêque de Rome. L'iconoclasme eut des répercussions bien au-delà de son point d'origine en Orient.

Léon venait d'une famille qui avait vécu sous le régime arabe, dans le nord de la Syrie, jusqu'à ce qu'elle gagne l'Isaurie, dans le centre de l'Asie Mineure. Puis, dans les années 690, Justinien II ayant besoin de mettre en place des défenses contre les Bulgares, elle avait été transplantée à Mésembrie, dans la Thrace, lors d'une déportation de la population. Léon avait eu tout loisir d'assister à ce transfert décidé par l'empereur pour protéger les régions les plus éloignées dans le cadre d'une stratégie militaire globale. Âgé d'une vingtaine d'années seulement en 705, il avait été promu au rang de spathaire (*spatharios*, porteur de glaive, titre honorifique pour gens de cour), et Justinien l'envoya en campagne contre les Arabes dans les provinces orientales, pour négocier avec leurs chefs et les armées rivales,

les Arméniens, Alains, Abasgiens, Apsiliens et Laziens[833]. Dix ans d'observation des Arabes, de leurs méthodes guerrières, de leur diplomatie et de leur propagande lui apprirent à savoir jauger les chefs musulmans, la cohérence de leurs convictions et leur ambition de prendre Constantinople.

Une fois devenu empereur en mars 717, Léon se montra bien déterminé à protéger la capitale, ce qu'il réussit pleinement. Pourtant, même après qu'il eut brillamment défendu la ville et forcé les armées arabes de terre et de mer à se replier, ses généraux contestèrent sa position, les Siciliens se rebellèrent et l'empereur déposé, Anastase, ourdit un complot contre lui. Léon mata durement ces révoltes. Puis, à l'été 726, une terrifiante éruption volcanique en mer Égée fut à l'origine de la formation d'une nouvelle île entre Thíra et Thirassía. De l'écume en ébullition s'échappa un grand panache de fumée et de lave en fusion, ainsi que de gros nuages de cendres, et des roches poreuses « aussi grosses que des collines » furent projetées après la collision de plaques tectoniques situées bien au-dessous des fonds marins, comme lors de la formation du pourtour volcanique de l'île de Santorin vers 1400 avant notre ère[834]. Voyant les monstrueuses retombées de cendres et de roches transportées jusqu'aux rivages de la mer Égée par un tsunami, Léon III chercha une explication à ce que tout le monde percevait comme une manifestation de la colère de Dieu. Certains de ses conseillers arguèrent que c'était une réaction divine à l'adoration excessive des images saintes, conduisant à l'idolâtrie – péché grave, interdit par le second des commandements de Dieu à Moïse.

À ce cataclysme en mer Égée vint s'ajouter la reprise des attaques annuelles au cœur de l'Empire, en Asie Mineure. Les Arabes terrorisaient la population de la région, capturaient humains et bestiaux et détruisaient les communautés. En 727, un an après le tsunami, ils mirent le siège devant la grande ville de Nicée, à cent quatre-vingt-cinq kilomètres de Constantinople, là où, en 325, le premier concile œcuménique avait défini les règles de la foi chrétienne. Malgré la destruction partielle de ses

murailles, la cité résista, mais en se retirant, les Arabes emmenèrent un grand nombre de captifs. Vers la même époque, des troupes de la région d'Hellas, dans le centre de la Grèce, et des îles de la mer Égée attaquèrent Constantinople par la mer. Elles furent aisément repoussées, mais Léon prit conscience de la nécessité de renforcer sa puissance militaire pour lutter contre des ennemis intérieurs et extérieurs[835].

Attribuant la colère divine à l'idolâtrie chrétienne, Léon III exploita l'angoisse générée par l'éruption volcanique en proposant de revenir à l'interdiction du culte des images telle qu'elle figurait dans l'Ancien Testament : « Tu ne te feras pas de statue quelconque de ce qui est en bas sur la terre, et de ce qui est dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras pas devant elles, et tu ne leur rendras pas de culte[836]. » En exprimant sous une forme religieuse sa détermination à raffermir la morale byzantine et l'opposition militaire à l'islam, il s'inspirait aussi de l'iconoclasme naissant de trois évêques d'Asie Mineure, Constantin de Nakolie, Jean de Synnade et Thomas de Claudiopolis, qui avaient déjà retiré les icônes de leurs églises. En janvier 730, Léon convoqua le patriarche de Constantinople et exigea qu'il soutienne la politique impériale de retrait des icônes et de blanchiment des images peintes, afin d'éviter toute idolâtrie. Germain refusa et préféra rendre son *pallium* à l'empereur, qui en confia la dignité à un autre clerc plus coopérant, Anastase. Léon ordonna ensuite aux cinq grands responsables religieux du monde chrétien (la pentarchie des patriarches de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem) d'adopter son édit contre les images et de se débarrasser de toutes les icônes en place dans leurs églises[837].

Le rôle des images

Depuis l'époque des premiers chrétiens, les représentations en images du Christ, de la Vierge Marie, mère de Dieu (*Theotokos* en grec), des martyrs, évêques et saints hommes et femmes étaient devenus une part essentielle de la vie ecclésiastique à l'est de la Méditerranée. Les fidèles les traitaient avec la plus grande vénération : ils embrassaient les icônes, allumaient des bougies et s'inclinaient devant elles en récitant des prières. Les nombreuses histoires de requêtes exaucées par le saint représenté sur une icône généraient d'autres attentes : une meilleure santé ou situation financière, la naissance d'un enfant ou simplement une guérison ou une absolution[838]. Les icônes étaient portées à bout de bras au cours des processions et particulièrement exposées aux regards lors des célébrations comme la fête de la Nativité par exemple. Bien que les reliques des saints fussent aussi des objets de vénération extrêmement importants, les icônes étaient omniprésentes et mémorables. Les petites, souvent les premières, en métal, céramique ou peintes, décoraient les maisons – un usage domestique qui précéda probablement leur présence dans les églises, tout en leur donnant une plus grande place dans la vie des chrétiens, surtout des femmes et des enfants[839].

L'argument théologique justifiant la vénération des icônes était que le respect et la façon d'honorer l'image sainte étaient ainsi transmis au personnage représenté, une croyance qui remontait au IV^e^ siècle, lorsque saint Basile de Cappadoce remarqua que les honneurs rendus au portrait de l'empereur lui étaient personnellement retransmis. Ce genre de marque de respect avait été exigé des chrétiens lors des grandes persécutions ordonnées par Dioclétien à la fin du III^e^ siècle et au début du IV^e^ et leur refus d'obtempérer leur avait souvent coûté la vie et une fin de martyr. Les portraits des saints incitaient les chrétiens à mener une vie pure et parfaite ; de même les représentations des grands conciles de l'Église leur rappelaient la règle de foi décrétée lors des synodes[840].

La pratique de la vénération des icônes reproduisait une attitude ancienne vis-à-vis des statues et images des dieux et déesses païens qui étaient lavés, habillés et décorés de guirlandes de fleurs et à qui l'on rendait honneur en y plaçant des chandelles et autres marques de respect et d'affection. Outre la statuaire de grand format, comme celle, monumentale, d'Athéna au Parthénon sur l'Acropole à Athènes, il existait de petites statues en terre cuite représentant les esprits protecteurs du foyer (*Lares*). Les portraits impériaux peints sur panneaux de bois étaient diffusés dans tout l'Empire pour annoncer l'intronisation d'un nouvel empereur[841]. Les premières icônes chrétiennes prirent le même format : de petits panneaux de bois semblables aux portraits des dieux antiques qui résistaient à la sécheresse égyptienne et circulèrent très certainement dans l'ensemble du monde romain. Ces panneaux peints étaient parfois posés sur le visage des chrétiens décédés, un peu à la manière des portraits funéraires qui couvraient les momies égyptiennes[842]. La gestuelle associée à la vénération des images des saints chrétiens était empruntée au monde antique : on s'inclinait devant elles en déposant une bougie puis on les embrassait et leur adressait les prières. Les icônes étaient considérées comme le passage vers le monde spirituel où les saints détenaient un pouvoir inimaginable.

Depuis toujours, il existait une distinction entre cette forme de vénération et l'idolâtrie telle que la définissait le deuxième commandement en interdisant le culte et la fabrication des images. Parce qu'Il était invisible, Dieu ne pourrait jamais être représenté physiquement et le culte qu'on Lui rendait serait forcément toujours spirituel[843]. Aussi les responsables chrétiens insistèrent-ils sur le fait que les icônes n'étaient que des rappels visuels, en aucun cas des objets d'adoration. Occasionnellement se produisaient des accès d'iconoclasme, lorsque les images pieuses étaient retirées en raison d'une prétendue dangerosité, voire attaquées et réduites à l'impuissance lorsqu'on en arrachait les yeux par exemple. À la fin du VI^{e} siècle, lorsque l'évêque Serenus de Marseille décida de détruire les

icônes de son église, le pape Grégoire le Grand protesta, s'appuyant sur un argument classique : « Les images sont la bible des illettrés. Ce qu'ils ne savent pas lire, ils le comprennent en le voyant peint[844]. » Au cours du VII^e siècle, l'Arménie connut elle aussi une tentative de purge des images pieuses, mais les icônes chrétiennes étaient profondément ancrées dans la pratique religieuse, et pas seulement pour des raisons didactiques, même si, dans la décoration des églises prédominaient les images destinées à instruire les laïcs – celles qui représentaient le Christ accomplissant des miracles par exemple, ou sa mort et sa résurrection dans l'église palatiale de Théodoric à Ravenne. Les icônes sous forme de panneaux de bois peints étaient plus répandues en Orient qu'en Occident, mais les images saintes, symboliques et figuratives, présentes dans l'ensemble du monde chrétien.

Aujourd'hui, nous avons tendance à regarder ces icônes comme des « œuvres d'art » et à attendre de cette observation une réaction esthétique, mais aux premiers temps de la chrétienté, on leur accordait un réel pouvoir : elles faisaient partie de la vie des chrétiens, leur permettaient de communiquer avec le passé et un avenir incertain, lié à l'autorité chrétienne. Inévitablement, la frontière entre la vénération fervente autorisée et l'adoration païenne incongrue était floue et la production d'icônes constamment susceptible de présenter un danger. Les artisans recevaient des commandes de païens dissimulés, qui leur demandaient de peindre le Christ avec l'apparence de Zeus et par miracle, les peintres qui s'exécutaient perdaient l'usage de leur main droite[845]. L'autre risque était l'adoration des images chrétiennes, comme si elles-mêmes étaient sacrées. C'est ce danger-là que les évêques Constantin de Nakolie et Jean de Synnade signalèrent au début du VIII^e siècle au patriarche Germain. Dans certaines parties de leur diocèse, rapportaient-ils, les chrétiens plaçaient toute leur ferveur et leur vénération dans les icônes comme si elles-mêmes étaient sacrées[846]. Cette sorte d'adoration (*latreia*) devait être réservée au Dieu invisible. Les icônes étaient simplement un moyen de transmettre une relative (*proskynesis*)

vénération à la figure sainte représentée. Elles ne devaient jamais être en capacité d'usurper la place du Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre. Le patriarche Germain l'avait expliqué à l'évêque Constantin lors de son séjour à Constantinople entre 720 et 730, et à Jean de Synnade, supérieur de Constantin, dans une lettre où il formulait la théologie correcte. L'évêque, retourné dans sa province, avait fait retirer toutes les icônes des églises pour éviter à ses fidèles la tentation de l'idolâtrie. Connaissant leur foi, il ne jugeait pas cette éventualité invraisemblable. Germain avait pourtant protesté que, appropriée, la vénération des images saintes était une tradition ancienne de l'Église : elle aidait les gens ordinaires à s'appuyer sur les saints de leur ville et à tirer un bénéfice du culte qu'ils leur vouaient[847].

La réaction des Romains

Dans le *Liber pontificalis*, il est rapporté qu'en janvier 730 Léon décréta « qu'aucune image de saint, de martyr ou d'ange ne devait être conservée, toutes étant par lui déclarées maudites[848] ». L'empereur était résolu, peut-on lire,

> à obliger, par la force et la persuasion, toute personne vivant à Constantinople, à retirer les images du Sauveur, de sa Sainte Mère et de tous les saints, en tous lieux, et, ce qui est douloureux à dire, de les brûler en place publique[849].

Les églises aux murs peints devaient être blanchies à la chaux et tous ceux qui s'y opposeraient décapités ou mutilés. On ne connaît pas les termes exacts de ce funeste édit, car plus tard, les iconophiles ont détruit les archives, mais on ne trouve aucune trace d'autodafé des icônes. Le pape

Grégoire II ne manquait pas une occasion de désobéir à l'ordre impérial et ne se privait pas pour reprocher fermement à l'empereur sa politique iconoclaste[850].

Le pape encouragea l'opposition générale à Constantinople, écrivant à l'ensemble des chrétiens pour les prévenir « contre cette impiété qui s'était déclarée », et associant la nouvelle taxation à l'interdiction des icônes. Les habitants de la Pentapole et les armées de la Vénétie défendirent le pape et résistèrent à la hausse des taxes sans faire référence aux images pieuses. Ils élurent leurs propres ducs pour remplacer ceux qui conservaient leur loyauté à l'exarque, puis ils envisagèrent (avec « l'ensemble de l'Italie ») de choisir un nouvel empereur qu'ils emmèneraient à Constantinople pour remplacer Léon III. Le souverain pontife refréna les meneurs de cette révolte, espérant un revirement de l'empereur[851]. Mais Léon, qui connaissait depuis longtemps l'efficacité de l'iconoclasme musulman et cherchait à légitimer son propre gouvernement, insista sur la purification visuelle.

Si le récit du *Liber pontificalis* est sans doute exagéré – il n'existe aucune autre allusion à un autodafé massif des icônes de Constantinople –, il n'en demeure pas moins un témoignage contemporain de l'édit de 730 tel que l'ont subi les Romains. Il n'est pas fait mention de la participation de Ravenne, où l'on n'enregistra aucune tentative de destruction d'icônes ou des splendides mosaïques regorgeant de représentations de sujets humains. Contrairement à certaines églises d'Orient, celles de Ravenne n'ont jamais été blanchies à la chaux ou recouvertes de plâtre : l'exarque Eutychès fut incapable de faire face à l'opposition générale, et l'archevêque Jean V n'a pas cherché à appliquer le décret impérial. Aucune profanation des nombreuses images qui ornaient les murs et plafonds des édifices de Ravenne n'a été relevée : la ville résista à l'iconoclasme, conservant intactes ses icônes et représentations des saints hommes[852]. De cette façon, elle adoptait une attitude indépendante, se donnant pour caractéristique

d'appartenir à la chrétienté latine. Le relâchement de ses liens avec l'Empire impliquait de s'opposer à l'exarque et à toute armée hostile venue de Constantinople, comme ce serait le cas, plus tard, chaque année, pour la commémoration de sa victoire navale. Cette évolution impliqua aussi une plus grande coopération avec l'autre autorité occidentale, l'évêque de Rome, qui devenait le chef de file de la défense des images et revendiquait désormais la direction de l'ensemble du monde chrétien occidental.

Les leçons de l'ennemi

La destruction de Carthage en 698 facilita l'expansion de l'islam dans toute l'Afrique du Nord occidentale et en Hispanie, augmentant le nombre de réfugiés chrétiens et privant Constantinople d'une partie de ses revenus fiscaux, perte qu'il fallut compenser par une hausse des taxes pesant sur les autres régions de l'Occident. L'accroissement des exigences de l'empereur en matière de fiscalité eut un effet négatif sur la loyauté politique de Ravenne et s'accompagna d'une rupture culturelle et ecclésiastique. L'opposition du pape à la consigne de destruction des icônes devenait un cri de ralliement que les Ravennates pouvaient suivre.

Ces conséquences indirectes de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes étaient jumelées à un jeu d'influences plus directes : le calife Omar II (717-720) ordonna la conversion forcée des chrétiens et écrivit à Léon III, le pressant d'abandonner ses convictions religieuses et de reconnaître la dernière révélation du prophète Mahomet. En 723, son successeur, Yazid II, tenta de corriger l'iconophilie de ses sujets chrétiens par un édit leur enjoignant de se débarrasser de toutes les représentations humaines présentes dans leurs églises comme chez eux [853]. Léon III réagit en insistant sur la Croix, symbole suprême de la foi chrétienne, qui domina désormais la décoration des églises en remplacement des images de saints.

L'une des premières substitutions est visible sur la mosaïque de l'abside de l'église Sainte-Irène, la Sainte Paix, à Constantinople, reconstruite après un tremblement de terre en 740. Plus tard, les images de Marie, mère de Dieu, figurant dans les absides des églises de Nicée et de Thessalonique, furent remplacées par des croix monumentales similaires.

Les habitants de Synnade, Nakolie et Claudiopolis, villes situées sur le chemin des armées arabes se préparant à envahir l'Asie Mineure, réagirent de façon similaire aux succès militaires des musulmans. Dans les années 730, quand l'évêque Thomas faisait retirer les icônes de ses églises de Claudiopolis, des régions entières vivant sous la menace arabe suivirent son exemple. Sa décision de détruire l'image miraculeuse de la Sainte Vierge à Sozopol, au motif que plus aucune guérison n'était constatée après l'avoir touchée, poussa le patriarche Germain à insister pour que l'on évite de parler d'un échec de l'icône. Il conseilla à Thomas de prendre garde à ce que « les ennemis de la Croix du Christ » n'en viennent à tirer des conclusions arrangeantes de l'arrêt des guérisons miraculeuses. Dans sa lettre, il soulignait également le risque de donner aux incroyants, c'est-à-dire aux juifs et aux musulmans, des raisons de prétendre que les chrétiens étaient dans l'erreur, et la nécessité de poursuivre la vénération traditionnelle des icônes[854]. Nous voyons ici l'expression en termes religieux de la meilleure façon de se mobiliser contre les Arabes.

La culture visuelle islamique, si manifeste dans le dôme du Rocher à Jérusalem et les mosquées de Damas et de Kairouan, en Tunisie, favorisait la prise de conscience de l'évitement absolu de toute idolâtrie dans l'islam, menace encore plus ciblée qu'auparavant pour les chrétiens et leur usage des icônes[855]. En obéissant au deuxième commandement et en encourageant le culte de la sainte Croix, Léon III donnait une force visuelle à sa réaction à l'interdiction de l'idolâtrie par l'islam[856]. Il trouva ainsi le moyen de purifier le culte chrétien et de renforcer l'opposition impériale à d'autres victoires arabes. Et en effet, l'iconoclasme encouragea les troupes

constamment en opération contre le califat et généra une grande loyauté envers l'empereur et son fils Constantin V, ce qui ne veut pas dire que l'idée était un pur produit de l'imagination de Léon III, puisque les évêques d'Asie Mineure avaient déjà adopté cette pratique. En revanche, il est permis de penser que lorsque l'empire fut menacé dans son existence même, un empereur iconoclaste eut recours, pour assurer sa survie d'une manière très efficace, à l'utilisation d'un aspect spécifique de la foi chrétienne – l'adoration en esprit et en vérité.

Vers le VIII^e^ siècle, la combinaison de l'expansion islamique et de la résistance byzantine divisa le monde méditerranéen, tandis que celui de la chrétienté se fragmentait, laissant l'Italie et les régions transalpines suivre leur trajectoire particulière. Pendant les cent années qui suivirent, cette sphère occidentale revêtirait son caractère européen sous la houlette des rois francs alliés aux évêques de Rome. Bien que, dans cette nouvelle forme d'« Occident », l'art traditionnel des icônes fût beaucoup moins élaboré qu'en Orient, la défense des images devint partie intégrante de son évolution intérieure, en opposition avec l'influence orientale et la domination politique de Constantinople exercée *via* Ravenne et la Sicile.

La décoration des églises dans l'ensemble de l'Italie – mosaïques, fresques et sculptures – demeura donc intacte, tandis que les images et sculptures figuratives des églises byzantines étaient blanchies à la chaux, remplacées ou détruites. L'iconoclasme finirait par générer une formule de décoration symbolique entièrement nouvelle introduite par les conseillers de Charlemagne, Théodulf d'Orléans et Alcuin. Curieuse tournure des choses, cette position des Francs ne fut jamais acceptée à Rome, où les évêques insistèrent sur leur dévotion à l'art des icônes et passèrent commande de leur propre portrait fréquemment intégré à la décoration figurative de l'église. Le rejet de l'iconoclasme d'Orient ne fut donc pas uniforme. Mais en soulevant des interrogations sur la légitimité de la représentation figurative, le potentiel d'idolâtrie et le châtiment futur,

l’iconoclasme accéléra la division du monde méditerranéen antique, plaçant les territoires musulmans en rivalité visuelle avec les régions byzantines et occidentales, et préservant les belles mosaïques narratives et figuratives de Ravenne comme nulle part ailleurs.

CHAPITRE 33

Le pape Zacharie et la conquête de Ravenne par les Lombards

Depuis leur arrivée à la fin du VI^e^ siècle, les Lombards s'étaient installés sur les territoires conquis, avaient adopté le latin et établi leur propre législation, y compris un code juridique. En 698, ils renoncèrent à soutenir les Trois Chapitres et acceptèrent l'autorité religieuse du pape. Cependant, les ducs de Spolète et de Bénévent refusèrent de reconnaître celle du roi lombard installé à Pavie et de participer à une campagne visant à placer toute la péninsule sous leur contrôle conjoint. Ils attaquèrent les deux régions de l'exarchat, Rome et Ravenne, mais se lancèrent dans des opérations séparées, ce qui permit aux officiers impériaux comme Étienne, le duc de Rome, d'exploiter leurs divisions dans les années 730 et 740[857].

Ces rivalités compliquent la chronologie déjà confuse des campagnes italiennes rapportées de manière variable dans le *Liber pontificalis* et plus tard dans l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre. Ce dernier présente le roi Liutprand comme arrangeant royalement les querelles entre ducs et évêques dans le Frioul et la Carniole, tout en se battant victorieusement contre les troupes de l'exarchat dans la Pentapole. Il montre le souverain distrait par les conflits avec les Slaves du nord de l'Istrie et les demandes de Charles Martel, le chef des Francs, qui voulait obtenir une aide militaire contre les

pirates arabes du sud de la Gaule. Dans ses relations avec Rome cependant, Liutprand était souvent déchiré entre son hostilité pour le gouvernement du duc impérial et sa dévotion pour le pape, héritier de saint Pierre.

En 729, lors d'une visite à Rome, Liutprand fit un pèlerinage au monastère de Saint-Anastase-le-Perse, *ad aquas Salvias*, où il s'inclina devant la tête du martyr, relique rapportée en Occident par les moines grecs[858]. Plus tard, il construisit à Corteolona une église consacrée au saint, comme en témoigne une inscription latine l'opposant, lui, le pieux souverain lombard, à l'empereur schismatique Léon III[859]. Il ne s'arrêta pas à cette condamnation de l'empereur iconoclaste, mais fit aussi agrandir et rénover l'église et le monastère Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or à Pavie, où une inscription commémore une « *igona* » de saint Pierre en or[860]. Cette icône avait été commandée par un artiste byzantin de Rome, peut-être un artisan travaillant sur le monastère de Saint-Anastase, en même temps que les vers dodécasyllabiques en grec. À Pavie où l'environnement n'était pas hellénophone, cette inscription ne risquait pas d'être comprise, mais elle était le symbole d'un certain statut, une façon de revendiquer une appartenance à une culture supérieure.

La fuite et l'exil d'Eutychès

Il est possible qu'au milieu des années 730, le roi Liutprand soit parvenu à occuper Ravenne sur une courte période. Vers 739, son neveu Hildebrand conjugua ses forces avec celles du duc de Vicence, Peredeo, pour lancer inopinément, et peut-être sans l'approbation du roi, une attaque de grande envergure contre la ville. Les deux chefs lombards obligèrent l'exarque, Eutychès, à chercher refuge en Vénétie et prirent comme captifs les consuls Léon, Serge, Victor et Agnellus (leurs noms figurent parmi les otages)[861]. Lorsque le pape Grégoire III (731-741) prit conscience des

difficultés de l'exarque, il écrivit au patriarche de Grado en Istrie pour lui demander une aide militaire afin de reprendre le contrôle de Ravenne[862]. Cette dépêche est d'une grande virulence contre les Lombards et plutôt favorable à Byzance, ce qui donne à penser que, comme son prédécesseur, le pape continuait de croire que les forces impériales protégeraient Rome, en dépit de la brouille résultant de l'ordre de démolir les icônes. L'appel fut entendu, car les troupes loyales à l'empereur et basées en Istrie se mirent en route vers le sud pour réintégrer Ravenne au sein de l'Empire et l'exarque en son palais[863]. Au cours d'une campagne efficace, ils tuèrent Peredeo, capturèrent Hildebrand et rétablirent Eutychès dans ses fonctions[864].

À l'époque où le pape apprit la prise de Ravenne par Hildebrand et Peredeo, il se trouvait aussi sous le coup d'une menace lombarde sur Rome. En 739, le duc de Spolète, Trasamond, s'était rebellé contre Liutprand, qui marcha sur Spolète, le remplaça par son propre candidat et l'obligea à s'exiler à Rome. Son objectif était de prendre la ville sainte et la présence de Trasamond allait l'y aider, pensait-il. Dans la ville, le duc Étienne, commandant impérial, et le pape Grégoire refusèrent de livrer Trasamond. Liutprand commença alors à préparer le blocus de Rome en s'emparant de quatre grandes villes du duché. Le pape écarta la menace grâce à d'habiles négociations, et le roi lombard se retira à Pavie, sa capitale[865]. Grégoire savait cependant que cette retraite n'était que temporaire et que la détermination de Liutprand obligerait Rome à essuyer d'autres attaques. À la mort de Grégoire en novembre 741, son successeur Zacharie hérita d'une situation critique.

Zacharie, pape et diplomate

Zacharie était un autre pape érudit d'origine grecque et formé à Rome, illustrant parfaitement la tradition consistant à élire un chef spirituel

connaissant le grec. Il pouvait faire une critique intéressante de la théologie monothélite et défendre la primauté de saint Pierre[866]. Helléniste particulièrement doué, il traduisit en grec les *Dialogues* de Grégoire le Grand, qui eurent un succès remarquable auprès des lecteurs chrétiens d'Orient. Il passa commande également d'un tableau représentant une carte du monde pour le palais du Latran. Sous son pontificat, Zacharie occupa une place importante dans la politique italienne et l'on eut souvent recours à lui pour résoudre tous les problèmes qui se posèrent par la suite entre l'exarchat et les Lombards. Le premier défi qu'il eut à relever fut de reprendre à Liutprand les quatre sites fortifiés dont il s'était récemment emparé : Amelia, Orte, Bomarzo et Blera, et d'affirmer l'autorité du pape sur toute la région romaine[867]. Après s'être lancé dans une série d'actions et de voyages diplomatiques, Zacharie obtint non seulement la restitution des quatre sites, mais aussi d'un « patrimoine dans la Sabine [Sabione], volé plus de trente ans auparavant, ainsi que d'autres situés sur les territoires de Narni, d'Osimo et d'Ancône, avec également Numana et la vallée Magna dans la région de Sutri ». Ces propriétés formèrent les timides prémices de ce que l'on nommerait plus tard les États pontificaux. On les appelait alors des *domuscultae*, domaines détenus à perpétuité par l'Église de Rome afin de générer des aumônes à distribuer aux pauvres en même temps qu'ils fournissaient des ressources supplémentaires pour entretenir la cour papale[868].

La conséquence immédiate de l'alliance lombardo-pontificale fut la libération des prisonniers, dont les quatre consuls capturés par Hildebrand lors de sa précédente attaque contre Ravenne[869]. Toutefois, en 742-743, Liutprand s'en prit plus sérieusement à la capitale de l'exarchat, ce qui poussa Eutychès et Jean V, l'archevêque, à s'unir avec tous les habitants de la Pentapole et de l'Émilie pour demander à Zacharie d'intercéder[870]. Le pape usa de nouveaux de ses qualités de diplomate pour tenter de freiner les agressions lombardes contre Ravenne.

Zacharie commença par envoyer des légats à Liutprand pour tenter d'obtenir la restitution à l'exarchat de la forteresse de Cesena, située à la frontière de l'Empire et du territoire des Lombards. Le roi avait déjà annoncé une première fois à Constantinople s'être emparé du site et renvoyé les légats sans leur donner gain de cause. Zacharie se mit alors en route pour aller le trouver en personne, laissant la charge de Rome au duc Étienne. Avec son escorte, il traversa les Apennins *via* l'antique *via Flaminia* (ou peut-être *via* la route militaire passant par Todi et Pérouse)[871] et Eutychès vint à sa rencontre dans une église d'Aquila, à quatre-vingts kilomètres de Ravenne. Ensemble, ils se dirigèrent vers la ville où toute la population, « hommes et femmes de Ravenne, des deux sexes et de tous âges », vint saluer Zacharie comme des brebis accueilleraient leur berger[872]. C'est au cours de cette visite de la plus haute importance qu'il consacra une nappe d'autel à l'église Saint-Apollinaire in Classe. Agnellus la décrivit comme « de pourpre pure, magnifiquement décorée de perles, avec une inscription portant son nom[873] ».

Depuis Ravenne, Zacharie envoya une autre légation à Liutprand pour l'informer de son intention de lui rendre visite. À Imola, les apocrisiaires apprirent que le pape et son escorte se verraient interdire l'entrée sur le territoire lombard. Ils en avertirent le souverain pontife, mais il insista pour rejoindre Pavie, où eurent lieu d'autres cérémonies, messes et négociations. Liutprand finit par accepter d'abandonner des territoires autour de Ravenne et deux tiers de celui de Cesena, se réservant un tiers pour lui-même jusqu'au retour de ses ambassadeurs partis à Constantinople. Les habitants de Ravenne et de la Pentapole purent ainsi « se rassasier de froment, d'huile et de vin », ce qui permet de penser que Liutprand restitua les terres ayant appartenu à l'exarchat[874].

Zacharie écrivit aussi une épître synodale à l'Église de Constantinople, et une autre à Constantin V, qui avait hérité de l'Empire à la mort de son père Léon III en juin 741[875]. Ces missives ne sont pas parvenues jusqu'à

nous, mais elles ont probablement incité le nouvel empereur à abandonner la politique iconoclaste. Lorsque les légats du pape arrivèrent dans la capitale, probablement en 742, ils découvrirent que le beau-frère de Constantin, Artabasde, s'était autoproclamé empereur. Ils lui présentèrent l'épître et informèrent Rome de la situation. Toutefois, le jeune Constantin rassembla une armée en Asie Mineure et revint à Constantinople où, en novembre 743, il reprit le pouvoir par la force des armes. Puis il pardonna aux apocrisiaires d'avoir présenté leur épître à l'usurpateur et fit une donation à l'Église romaine des domaines de Nympha et de Normia, ajoutés aux *domuscultae*[876].

Pour ses négociations diplomatiques avec la capitale de l'empire d'Orient, Zacharie agit de manière totalement indépendante de l'exarque, s'arrogeant de fait le pouvoir, pris à son détenteur en titre, nommé par l'empereur à Constantinople. Dans le nord du pays, l'exarchat se limitait à une seule ville, Ravenne, tandis que Rome et son duché étaient en pleine expansion sous la houlette du pape. Alors que les Lombards demeuraient, pour elles deux, une source d'angoisse constante, aucun doute ne subsistait quant à celle qui avait la plus grande capacité à résister à des ambitions hostiles.

La prise de Ravenne

La mort du roi Liutprand en 744 donna lieu à un bref répit dans les attaques lombardes sur Ravenne, mais autour de la ville, le filet se resserrait et en 749, le successeur de Liutprand, Ratchis, marcha sur Pérouse, menaçant d'un blocus cette forteresse d'une importance cruciale sur la route militaire reliant Ravenne et Rome. Une fois encore, Zacharie se mit en route, espérant le freiner et « au prix de présents magnifiques […] et avec l'aide du Seigneur », il obtint la levée du siège[877]. Ratchis décida aussi de se

retirer de la vie publique ; quelques jours plus tard, il se rendit à Rome où il renonça à toute autorité régalienne et opta pour la vie monastique[878]. Cette rapide métamorphose d'un chef militaire hostile et souverain en un moine soumis se produisit sous la pression de son demi-frère, Astolfe, lequel avait hérité de sa position de duc du Frioul et prônait une politique plus agressive à l'égard de Ravenne et de Rome[879]. Astolfe fut proclamé roi au début du mois de juillet 749.

En Orient, Constantin V avait maté la rébellion d'Artabasde, mais les raids musulmans contre Constantinople étaient toujours un sujet de préoccupation pour lui, malgré la grande victoire byzantine d'Akroinon, en Anatolie, en 740. À la frontière occidentale, l'empereur devait aussi affronter la menace bulgare, qui l'empêchait d'envoyer une assistance militaire à l'exarque de Ravenne[880]. Il cultiva donc de meilleures relations avec Pépin, le roi des Francs, afin de nouer une alliance contre les Lombards[881]. Cette politique, au moins, était cohérente, mais à court terme, elle isola Ravenne et l'exarque Eutychès. Certes, il restait, en Istrie et dans la Pentapole, des troupes loyales à Constantinople, mais l'exarque ne s'en servit pas contre les Lombards. Sans trace de bataille, Astolfe entra dans Ravenne et publia son premier décret *in palatio* (au palais) en juillet 751[882]. Eutychès se réfugia à Naples, laissant l'archevêque négocier les termes de l'occupation lombarde, ce qui mit un terme au rôle qu'avait longtemps joué Ravenne en tant que capitale impériale de l'Italie[883].

Lorsque l'empereur Constantin apprit que sa capitale occidentale était tombée aux mains des Lombards, il comprit qu'ils ne se contenteraient pas de contrôler l'exarchat de Ravenne mais menaceraient aussi le territoire impérial qui lui restait dans le sud de l'Italie. Il prit donc des décisions visant à consolider l'autorité byzantine sur la Sicile et la Calabre, ordonnant aux fonctionnaires d'occuper les riches propriétés locales du patrimoine pontifical – domaines rattachés à l'Église romaine depuis des siècles et lui fournissant ressources alimentaires, matériaux de construction et loyers.

Tous leurs revenus et ressources devaient passer au trésor public et être collectés par les fonctionnaires de l'empire[884]. Si la date précise de cette confiscation de biens ne figure pas dans les registres, on peut néanmoins penser, en voyant la façon tranchée dont la perte de l'exarchat de Ravenne au nord de l'Italie fut compensée par l'acquisition du patrimoine pontifical du sud, que cette période se situe juste après 751[885]. En conséquence, les communautés hellénophones et les monastères orthodoxes continuèrent à prédominer pendant des siècles dans le sud de l'Italie.

CHAPITRE 34

L’archevêque Serge prend les commandes

La menace lombarde a peut-être joué un rôle dans le choix du successeur de l’archevêque Jean, mort en 744 et inhumé aux côtés de ses prédécesseurs à Saint-Apollinaire in Classe (doc. 61). De façon très inhabituelle, le clergé accepta de prendre pour chef un laïc marié plutôt qu’un prêtre ordonné. Il est possible que cet homme, Serge, ait été l’un des consuls pris en otage par Hildebrand en 739 et relâchés grâce à l’intervention du pape Zacharie. Dans la mesure où la quasi-totalité des archevêques de Ravenne étaient parvenus à cette position par la voie hiérarchique en partant du rang d’archidiacre, au sein du clergé local, la promotion de Serge représentait un changement majeur, probablement imposé par l’élite séculière de la ville. Le nouvel archevêque était « jeune, trapu, souriant, de forme agréable, avec des yeux gris, issu d’une famille de la plus haute noblesse[886] ». Le droit canonique lui imposait de divorcer de son épouse Euphémie, qui devint diaconesse et entra probablement au couvent. Serge se rendit ensuite à Rome pour y être consacré par Zacharie, qui ne formula aucune objection à son élection.

L’Église de Ravenne se retrouva donc avec un chef issu de l’aristocratie locale, ce qui créa immédiatement un sentiment d’hostilité au sein du clergé. Lorsque Serge revint de sa consécration à Rome, aucun des prêtres ou diacres ne l’accompagna jusqu’à l’autel pendant les offices, qu’ils

refusèrent de servir avec lui. Il ordonna donc de nouveaux diacres pour les remplacer, et ces jeunes clercs furent également l'objet du dédain de leurs aînés. En évoquant cette rivalité des prêtres et diacres établis depuis longtemps qui insistaient pour être plus près de l'autel que leurs pareils tout récemment ordonnés par Serge, Agnellus rapporte que le costume liturgique avait fourni un compromis : les jeunes diacres ne porteraient pas la dalmatique, chasuble qui leur était traditionnellement réservée, mais revêtiraient plutôt l'éphod (*superhumeralis*) « selon les mœurs des Grecs[887] ». L'éphod, ou *superhumerale* ou encore *orarion* (*epitrachelion*, en grec), était une longue écharpe de soie (et de lin, à l'origine) symbolisant l'humilité du Christ, qui lavait les pieds de ses disciples et les séchait avec une serviette (*orarium*, en latin)[888]. Les diacres grecs portaient l'*orarion* sur l'épaule gauche, laissant pendre les deux côtés devant et derrière, avec, brodée sur chaque extrémité, la formule « Saint, saint, saint » qu'ils chantaient lors du Trisagion[889]. Si les diacres de Ravenne retirèrent la dalmatique et portèrent leur *indumentum* (le vêtement de base) avec l'éphod par-dessus, la distinction avec leurs aînés a dû clairement ressortir[890].

Agnellus poursuit : « dès lors, malgré l'interdiction canonique, le nombre de diacres augmenta », mais Serge parvint à imposer une « trêve » entre les nouveaux ordonnés (Grecs) et les clercs plus anciens (Latins)[891]. Son élection, soutenue par l'élite de la ville, reflète peut-être la faiblesse de l'exarque Eutychès, alors incapable de défendre Ravenne. En tant que puissant laïc, le nouvel archevêque représentait l'aristocratie locale très consciente du danger lombard, tout proche, en contraste avec la puissance très distante et inefficace de Constantinople. C'est à cet homme-là qu'il reviendrait de traiter avec Astolfe après la prise de la cité lombarde à l'été 751.

Si violente et efficace que fût leur activité militaire, les Lombards étaient aussi de fervents chrétiens et de généreux mécènes pour les églises et les monastères. Le roi Liutprand, notamment, avait créé ou mis en valeur

des institutions chrétiennes en les dotant d'une décoration somptueuse. Les nouveaux dirigeants de Ravenne respectèrent l'autorité de Serge en tant que premier évêque de l'un des sièges épiscopaux les plus importants et les plus riches d'Italie. Sa réputation d'« extrême violence » n'a pas empêché Astolfe de se lancer au cours de ses cinq premières années de règne dans la reconstruction de la basilique Petriana, détruite par un tremblement de terre, et de faire réaliser des fondations et colonnes toujours visibles du temps d'Agnellus. Il plaça aussi un *chlamys* (manteau) doré sur l'autel de la basilique Ursiana, la cathédrale, avec tout le recueillement requis[892]. Serge œuvra de concert avec le nouveau dirigeant de Ravenne, cherchant à garantir une certaine indépendance à son Église sous occupation lombarde, en prenant la position de l'exarque.

Nous observons à cet égard la consolidation d'une nouvelle forme de pouvoir médiéval, aux mains des hommes d'Église et différent de la souveraineté politique des militaires. L'archevêque Serge tenta de trouver, par la négociation, un équilibre entre sa propre autorité et celle du roi des Lombards. Quels que fussent les arrangements conclus en 751, les archevêques de Ravenne étaient résolus à dominer la ville grâce à leur rôle spirituel et à leur présence physique, sans tenir compte du pouvoir politique en titre. Dans de nombreuses villes d'Occident, une prépondérance ecclésiastique de type similaire avait accompagné le passage de l'Empire romain tardif aux débuts d'un monde christianisé. Les archevêques de Ravenne incarnaient un modèle comparable.

Le pape Étienne II en appelle aux Francs

Pour le roi Astolfe, cependant, la conquête de Ravenne était la première étape d'une ambition plus grande, unir son royaume du Nord aux duchés lombards du centre de l'Italie pour former un État consolidé. En 751, il

laissa donc un duc en charge de la ville et marcha vers le sud. Le 26 mars 752, à Rome, le pape Étienne II succéda à Zacharie et se trouva immédiatement confronté à la menace d'Astolfe[893]. Il commença par lui envoyer des lettres exigeant qu'il restitue Ravenne et toutes les autres villes qu'il avait conquises « à la sainte Église de Dieu de l'État des Romains[894] ». Le souverain les ayant dédaignées, Étienne réunit « toute l'assemblée romaine » pour participer à une procession, nu-pieds, lui-même portant sur ses épaules l'image du Christ *acheiropoieta* – achéropite, c'est-à-dire non faite de la main de l'homme – ainsi que d'autres *sacra mysteria* jusqu'à l'église de Sainte-Marie-Majeure, en récitant une litanie de prières d'intercession[895]. Cette démarche restant sans effet, il fit parvenir en secret un message au roi des Francs, Pépin, dans lequel il le priait de lui envoyer d'urgence une aide militaire. Pour toute réponse, il reçut une invitation à lui rendre visite. Alors, en octobre 753, accompagné d'une escorte franque et d'un groupe d'ecclésiastiques, il quitta Rome, qu'il laissait aux bons soins de son frère Paul, pour une excursion sans précédent : la traversée des Alpes[896]. Lorsqu'ils pénétrèrent en territoire lombard, le roi Astolfe tenta de les dissuader de poursuivre leur périple, mais Étienne insista et le roi des Lombards ne s'y opposa pas. Dans cet exemple remarquable de respect pour l'autorité du pape, nous pouvons voir un premier pas vers la séparation des pouvoirs spirituel et temporel[897]. La voie était désormais libre pour une éclosion historique de l'autorité pontificale, qui progressivement revendiquerait une nouvelle forme de gouvernement au sein du monde chrétien.

Les papes précédents, qui avaient correspondu avec les chefs de la Gaule, savaient que Charles Martel avait triomphé des Arabes en 732, lors de la bataille de Poitiers. Les Francs n'étaient pas seulement de grands guerriers, c'étaient aussi des chrétiens qui avaient adopté la foi catholique quand leur roi, Clovis, avait reçu le baptême vers l'an 500, et ils avaient abandonné leur langue franque uniquement orale pour le latin. Leur

installation dans le nord de la Gaule, autour de Paris, et plus à l'est dans la Belgique et les Pays-Bas d'aujourd'hui, déboucha sur la création de royaumes dans les vallées fluviales riches en limons, où appréciant les vins de Moselle, ils ne montraient aucun intérêt pour partir vers le sud, en Italie.

Pépin ne descendait pas de Clovis. Comme son père Charles Martel, il commandait l'État mérovingien en qualité de maire du palais. En 751, après avoir consulté Zacharie, il s'était emparé du pouvoir royal en coupant les cheveux du roi Childéric III et en l'envoyant en exil dans un monastère. En invitant le pape Étienne, Pépin espérait recevoir la plus haute approbation de sa légitimité, tandis que le nouveau souverain pontife avait l'intention d'obtenir l'aide militaire des Francs pour combattre les Lombards. Après une pénible traversée des Alpes, à l'hiver 753, Pépin envoya son fils Carolus, ou Charles, plus tard connu comme Charlemagne, saluer le pape avec cérémonie. Le jeune prince, probablement âgé de 5 ans à l'époque, le conduisit au cours de l'ultime étape de son long voyage[898].

La rencontre capitale entre le pape et Pépin eut lieu à Ponthion, entre Langres et Reims, le jour de l'Épiphanie, le 6 janvier 754, avec la reconnaissance de Pépin et sa famille comme souverains du royaume franc (la Francie) et la promesse du nouveau roi de défendre Rome. Au monastère de Saint-Denis en juillet, le pape sacra Pépin par une onction du saint chrême, lui donnant ainsi le statut régalien. Il oignit également son épouse, la reine Bertrade, ainsi que leurs deux fils Charles et son jeune frère Carloman, nommés rois. De cette façon il devenait *compater*, père spirituel des enfants, créant ainsi un lien religieux entre le chef de l'Église d'Occident et la dynastie régnant sur la Francie[899]. Au cours de leurs entrevues des mois suivants, Pépin accepta de s'attaquer à la menace lombarde qui pesait sur Rome, et il invita le pape Étienne à rester célébrer la fête de Noël 754 à la cour des Francs.

Alors que l'on scellait cette nouvelle alliance, l'empereur Constantin V convoqua un concile pour décider d'une théorie officielle sur l'iconoclasme.

Après avoir préparé une justification claire et très élaborée de la suppression des images pieuses, il présida un concile de 338 évêques d'Orient qui se réunirent au palais impérial de Hiéria, sur la côte asiatique du Bosphore[900]. Si les archives de ce concile, à l'exception de la définition de la foi (*Horos*) qui y fut donnée, furent par la suite complètement détruites, la politique iconoclaste, revigorée, fut divulguée dans tout l'Empire. Toutefois, puisqu'aucun évêque d'Occident n'était présent, ces décisions ne furent pas connues de l'Ouest avant leur réfutation au second concile de Nicée de 787[901].

Les campagnes de Pépin en Italie

Après l'échec des échanges diplomatiques avec Astolfe, l'armée franque pénétra en Italie au printemps 755 et assiégea Pavie, la capitale lombarde[902]. Le pape Étienne demanda alors à Pépin de négocier un traité de paix. Astolfe en accepta les termes, à savoir qu'il devait abandonner toutes les villes conquises, y compris Ravenne ; mais en dépit de ses serments très solennels, il n'en fit rien. Si Étienne avait retrouvé son siège pontifical en 755, l'année n'était pas encore écoulée qu'il s'adressait de nouveau à Pépin, le priant de venir encore à son aide. En janvier 756, les Lombards mirent le siège devant Rome. Pépin reçut une lettre lui commandant, au nom de saint Pierre, d'honorer sa promesse de défendre la ville sainte. Au même moment, deux envoyés impériaux arrivèrent à Rome, chargés de négocier la restitution à l'empire de Ravenne et de l'exarchat[903].

Le contrôle de Ravenne devint par conséquent l'objet de plusieurs alliances : Constantin V accusa Astolfe d'occuper illégalement le territoire impérial, tandis que Pépin se lançait dans sa seconde invasion de l'Italie, en 756, pour remplacer l'autorité lombarde par l'administration pontificale. Les émissaires byzantins rencontrèrent Pépin près de Pavie, et alors que les

armées franques entamaient un autre siège de la capitale lombarde, les diplomates impériaux et pontificaux débattirent de cette question essentielle : à qui devaient revenir les territoires de l'exarchat ? Selon le *Liber pontificalis*, Georges, ambassadeur de Constantin, promit au roi « de l'Occident » un grand nombre de cadeaux extraordinaires s'il acceptait de rendre Ravenne et d'autres villes fortifiées de l'exarchat à l'empereur plutôt qu'au pape. Constantin ne pouvait pas envoyer d'armée pour déloger les Lombards de Ravenne, mais il avait donné l'ordre à ses ambassadeurs de recourir à tout expédient pour récupérer l'exarchat. Ils n'avaient cependant aucun moyen d'influencer Pépin, lequel avait juré de le rendre à saint Pierre[904]. De leur côté, les Lombards n'avaient pas l'intention de renoncer à leur précieuse prise. Trois armées se disputaient ainsi le contrôle de Ravenne.

À partir du moment où il prit conscience de son incapacité à défendre son Église et la ville sainte contre les Lombards, Étienne prit de gros risques pour conclure une alliance avec les Francs. Et grâce à l'onction et la consécration de la famille de Pépin, puis au succès des campagnes militaires de 755 et 756, cette nouvelle alliance franco-romaine modifia complètement l'axe traditionnel est-ouest de la Méditerranée. En lieu et place de la relation historique, culturellement très forte et symbolique entre la Rome antique et la nouvelle, apparaissait un axe nord-sud qui reliait la ville sainte à l'Europe transalpine où les Francs consolidaient leur pouvoir. Ce bouleversement entraîna en Italie une configuration entièrement nouvelle, fondée sur la dépendance du souverain pontife aux armées du Nord et cimentée par la loyauté des Francs envers l'Église romaine. Le lien religieux qui faisait d'Étienne le parrain des fils de Pépin exprimait cette alliance politique et militaire en des termes sacrés[905].

Après cette seconde campagne de 756, Pépin s'assura que l'exarchat deviendrait effectivement un domaine pontifical, dont les villes étaient répertoriées dans un document connu aujourd'hui comme la « Donation de

Pépin »[906]. Ravenne y figure en tête de liste, suivie de Rimini, Pesaro, Conca, Fano, Cesena, Senigallia, Lesi, Forlimpopoli, Forli avec la forteresse de Sussubium, Montefeltro, Arcevia, Mons Lucati, Serra, la forteresse de San Marino, Vobio, Urbino, Cagli (Cales), Lucioli, Gubbio et Comacchio, avec la ville de Narni prise par le duc de Spolète en 717-718. Pépin ordonna aussi à l'abbé Fulrad de faire le tour de l'exarchat pour y recevoir la reddition de toutes ces villes, en récupérer les clés et prendre des otages afin d'assurer la paix. Fulrad prit la Donation et les clés de toutes les villes et les déposa symboliquement dans le *confessio* de saint Pierre (la partie qui se trouve devant l'autel principal, directement au-dessus du tombeau du saint), à Rome. C'est ainsi que Ravenne passa, du moins officiellement, sous l'autorité du pape.

Le procès de l'archevêque Serge

Trois puissances se disputaient donc désormais le sort de Ravenne : le pape, à qui Pépin avait restitué l'exarchat, l'empereur, à Constantinople, qui maintenait sa prétention sur ces mêmes territoires en se fondant sur son caractère historique, et Didier, le roi des Lombards qui, succédant à Astolfe en 756, refusait de renoncer à l'autorité qu'il détenait de fait. Avant la fin de l'année, le pape nomma un duc, Eustache, qu'il dota d'une armée pour gouverner Ravenne, et d'un presbytre, Philippe, pour en guider l'Église. Cette administration de la ville avait tout pour déplaire à l'archevêque Serge, qui demanda de l'aide aux Lombards afin de se débarrasser de l'armée romaine (*exercitus Romanus*). Face à un tel exemple de rébellion ouverte, Étienne exigea la venue de Serge à Rome, sous prétexte que sa position de laïc aurait dû l'empêcher d'être élevé à l'épiscopat – même si cela faisait déjà douze ans qu'il en était ainsi. L'archevêque fut emmené à Rome, criant avoir été livré aux autorités pontificales, « dupé et trahi » par

le roi Astolfe[907]. Puis il fut jugé lors d'un synode épiscopal où les évêques l'accusèrent d'avoir « usurpé le trône de Ravenne comme un voleur et obtenu le siège grâce à la faveur des laïcs ». Serge se défendit en soulignant qu'il n'avait rien caché à Zacharie de sa vie d'homme marié et que ce même pape n'avait fait aucune difficulté pour le consacrer évêque, ce qui plongea les autres dans un terrible dilemme, car ils ne voulaient pas porter atteinte à la mémoire de Zacharie[908].

Serge fut incarcéré à Rome pendant trois ans (de 755 à 758 à peu près), et durant ce temps, les équipes du pape Étienne s'occupèrent du gouvernement de Ravenne sur le plan à la fois urbain et ecclésiastique. Le pape insista aussi pour que tous les locaux aillent à Rome y recevoir leurs ordres et faire le serment de loyauté, comme les recteurs du patrimoine pontifical – une façon de réduire Ravenne au rang de *domuscultae*[909]. L'emprisonnement de l'archevêque à Rome prit fin avec la mort d'Étienne en avril 757 et l'élection de son frère Paul comme successeur. Paul « libéra tous les prisonniers et leur accorda l'indulgence pour toutes leurs offenses[910] ». Un mois plus tard, Serge fut autorisé à rentrer à Ravenne. Paul restitua aussi le monastère de Saint-Hilaire, à Galeata, qu'Étienne leur avait retiré[911]. En effet, le nouveau pape décida de réintégrer Serge dans sa fonction d'archevêque avec les pouvoirs précédemment détenus par l'exarque. En conséquence, à son retour à Ravenne, il ne reçut pas un accueil très enthousiaste : « juste quelques félicitations et un peu de tranquillité[912] ». La population locale découvrait qu'elle s'était débarrassée des administrateurs pontificaux pour, au final, voir son archevêque devenir le mandataire de Rome[913].

La vie à Ravenne au milieu du VIII^e^ siècle

Ravenne conserva la mixité de sa population et de ses ressources, comme l'atteste un héritage laissé au monastère grec de Sainte-Marie in Cosmedin au cœur de la ville, exemple parlant de toutes ces histoires qui se recoupent à une époque de grands bouleversements. En 767, la nonne Eudokia, veuve d'un certain Basile, fit une importante donation au presbytre Anastase, moine et prieur du monastère. La date de la donation est établie par référence aux empereurs régnant à l'époque, Constantin V et son fils Léon IV, et à l'indiction 5 (l'indiction était un système de datation des événements en cours en Orient et fondé sur des périodes fiscales de quinze ans). C'était également la cinquième année du pontificat de Jean (bien que les deux ne coïncident absolument pas)[914]. La communauté monastique était sous la gouverne d'Anastase, identifié comme *hegoumenos*, terme grec pour « abbé », que l'on retrouve aussi à Naples. Le nom du donateur et de l'abbé évoque une possible influence grecque, comme les références pour le chant des hymnes, indiquées à la fois en latin et en grec (et enregistrées sous l'archevêque Félix) et les diacres, qui portent l'éphod « à la manière grecque ». La présence de moines hellénophones à Ravenne est très perceptible et, vraisemblablement, celle de leurs icônes. L'archevêque Serge était bien disposé envers ces communautés grecques : Sainte-Marie in Cosmedin est la première où il se rendit à son retour de Rome.

La donation d'Eudokia concerne deux groupes de propriétés, dans les régions de Faventia et Cornelisia, qui lui venaient d'un héritage familial et comportaient des terres arables, vignes, terrains, prés, bois et vergers. Ce don était garanti irrévocable, mais en retour l'abbé et la communauté monastique devaient accepter de ne jamais en aliéner une seule partie. Le document original était rédigé par un scribe de la ville, Vitalianus, avec pour témoin un certain Constantinus, tribun du régiment de Léni (*numerum Lenonum*), Marinus, *domesticus bandi primi*, et Tophanus, *bandi primi domesticus*, ce qui témoigne de la survivance des divisions de l'armée telles

que les avait établies Georges au tournant du VIII[e] siècle. Les trois officiers de l'armée témoins de l'acte reflètent une participation de la population aux transactions commerciales de la vie quotidienne, laquelle n'avait jamais cessé sous l'occupation lombarde. Le bilinguisme de Ravenne et la présence de groupes orthodoxes déjà installés ont sans doute constitué un milieu favorable pour les moines orientaux.

L'héritage de Ravenne

Nonobstant la Donation de Pépin, Ravenne demeura sous la domination des Lombards pendant encore vingt-trois ans, jusqu'en 774, mais jamais ces derniers ne cherchèrent à évincer l'archevêque Serge ni ses successeurs. La conquête de la ville en 751 n'en constitua pas moins une étape cruciale dans la rupture avec Constantinople. Ravenne passa d'abord sous le contrôle des Lombards, puis sous l'autorité pontificale et Serge assuma sa charge, avec le soutien de Rome, de 757 à sa mort en 769. Bien sûr, il trouva aussi des moyens d'affirmer sa libre autorité, non seulement sur l'Église et ses nombreuses propriétés mais aussi sur l'exarchat. Agnellus rapporte que Serge « exerçait sa juridiction sur l'ensemble de la Pentapole […] il dirigeait tout à l'instar de l'exarque[915] ». Si cet évident remplacement de l'exarque par l'archevêque marque la fin du statut impérial de Ravenne, la persistance de la loyauté de l'Istrie et d'autres régions de la côte Adriatique vis-à-vis de Constantinople s'accompagne fatalement de la rémanence des officiers impériaux, marins, marchands et espions, tout comme les mosaïques des églises de Ravenne, devenues des centres monastiques garantissant leur survie, continuèrent à inspirer les visiteurs transalpins alors que tout autour se désagrégeaient les palais du pouvoir séculier.

PARTIE IX

756-813
CHARLEMAGNE ET RAVENNE

CHAPITRE 35

Le long règne du roi Didier

Alors que l'archevêque Serge cherchait à étendre le contrôle ecclésiastique sur la région correspondant à l'exarchat de Ravenne, au grand dam des autorités lombardes et pontificales, il se trouva rapidement confronté à un chef lombard plus énergique que les autres, Didier. Le nouveau roi, établi à Pavie, resta au pouvoir pendant presque vingt ans, de 756 à 774. Pour garantir son emprise sur le royaume lombard, Didier avait juré de maintenir les arrangements conclus entre Astolfe et la papauté, à savoir restituer le territoire de l'exarchat au pape, et non à l'empereur. Mais le nouveau roi lombard avait aussi ses projets, qui l'amenèrent à entrer en conflit prolongé avec la papauté. Rome subit les menaces répétées des Lombards sous les pontificats de Paul I^{er} (757-767), d'Étienne III (768-772) et d'Hadrien (772-795), et en 767-768, les armées lombardes apportèrent un soutien actif à un « intrus », le pape Constantin II.

Le sort de Rome allait désormais décider de l'avenir de Ravenne. Si Didier était parvenu à prendre le siège de Saint-Pierre, il se serait assuré le contrôle total de la capitale du Nord et de son territoire. En 757, il rencontra Georges, un émissaire impérial, pour discuter d'une alliance avec Constantinople, et un an plus tard il se lança dans une campagne expansionniste, s'empara des duchés de Spolète et de Bénévent puis marcha sur Naples[916]. Pendant neuf ans, il persista à refuser de rendre des territoires

à Saint-Pierre, suscitant une grande nervosité à Rome comme en Francie. Il prit Senigallia (au sud de Ravenne sur la côte est) et Castrum Valentis en Campanie, puis amena son armée aux portes de Rome, pour trouver le pape Paul à ses derniers instants[917].

À ce moment où les risques étaient accrus, la ville était divisée par des factions rivales – officiers d'élite de la campagne environnante et ecclésiastiques bureaucrates du palais du Latran[918]. La nouvelle de la mort de Paul, le 28 juin 767, entraîna leur déchaînement. Toton, qui se prétendait duc de Népi, rassembla une armée de partisans à Tuscie et le 5 juillet, il imposa son frère Constantin, un laïc, sur le siège pontifical. Sous la menace d'une intervention de l'armée, cette élection des plus irrégulières fut ensuite confirmée par les évêques Georges de Palestrine, Eustrate d'Albano et Citonate de Porto, tous trois contraints de consacrer Constantin II. Lorsqu'il se rendit à Saint-Pierre pour y célébrer la messe, le nouveau pape dut être placé sous la protection d'hommes en armes. Bien que contestée par nombre de personnes de la chancellerie de la papauté, son élévation au Saint-Siège fut reconnue en Francie par le roi Pépin le Bref. Après des mois de rivalité entre factions, les Romains opposés à Constantin se tournèrent vers les Lombards et approchèrent Didier, qu'ils estimaient assez puissant pour chasser « l'intrus ». De violentes émeutes éclatèrent avec des mutilations dans les deux camps, jusqu'à l'élévation à la fonction pontificale d'un prêtre romain, fidèle à la mémoire de Paul, sous le nom d'Étienne III, le 7 août 768, en partie grâce à Didier[919]. Les Lombards se retirèrent ensuite et le nouveau pontife envoya immédiatement un légat aux Francs, sollicitant une assistance théologique plutôt que militaire. Pépin était mort en laissant ses deux fils, Charles et Carloman, se partager son héritage, et tous deux acceptèrent d'envoyer un groupe d'évêques francs à Rome pour aider Étienne III à asseoir son autorité.

Le concile de Rome (769)

Dans ce contexte local très tendu, le pape Étienne réunit un concile auquel assistèrent les douze délégués épiscopaux du nord des Alpes et un grand nombre d'évêques italiens. Ce synode marqua une étape décisive dans la définition d'une réponse iconophile officielle à l'iconoclasme oriental, avec l'implication d'évêques francs qui participèrent à la fois au procès de « l'intrus » Constantin et à la justification des icônes religieuses. Leur présence à Rome symbolisait la montée en puissance des deux jeunes rois francs et les évêques purent démontrer leur maîtrise des textes théologiques lorsqu'on se servit d'une question de pratique religieuse pour faire la distinction entre les chrétiens grecs et latins.

Le premier et le plus pressant des sujets concernait l'attitude à adopter vis-à-vis des ecclésiastiques ordonnés par Constantin, resté souverain pontife pendant à peine plus d'un an. De nombreux prêtres et fonctionnaires du Saint-Siège, y compris Étienne, ayant reconnu « l'intrus » devaient aussi corriger leur erreur[920]. Le concile devait en outre décider des mesures à prendre pour empêcher toute autre intervention laïque dans des élections pontificales. Lors de son interrogatoire, l'ex-pape Constantin cita l'exemple de Serge, devenu archevêque de Ravenne alors que lui aussi était laïc. Cette réponse aurait embarrassé Serge, s'il avait participé au concile, mais il avait préféré envoyer un diacre, Jean, et un prêtre, Valentin pour le représenter[921]. L'assemblée des évêques refusa l'argument de Constantin, cependant ; ils le chassèrent de l'Église et décidèrent de brûler tous les registres de ses actes en tant que pape. En outre, ils acceptèrent une série de canons conçus pour restreindre l'éligibilité des candidats au siège pontifical à ceux des ecclésiastiques qui seraient formés au palais du Latran, et la refuser à tout laïc ou clerc qui ne serait pas « monté par les degrés au rang de diacre ou de prêtre cardinal, c'est-à-dire, attaché à un titre[922] ». Ainsi fut créée la

commission qui deviendrait ultérieurement le conclave des cardinaux-électeurs.

L'autre affaire à traiter était la réponse romaine au concile byzantin de Hiéria, discutée uniquement lors de la toute dernière session[923]. En 767, Pépin avait organisé à Gentilly, près de Paris, un débat avec des émissaires byzantins et des apocrisiaires. Pour la première fois, des chrétiens d'horizons différents se rencontrèrent lors d'une discussion théologique sur l'iconoclasme oriental, et la définition de Hiéria fut rejetée[924]. De même, le concile romain ne pouvait que condamner l'iconoclasme oriental, et le pape Étienne avait demandé aux participants d'apporter des textes théologiques justifiant l'opposition des iconophiles. Au cours de cette session, le diacre de Serge présenta un texte attribué à saint Ambroise sur les actes de saint Sylvestre, notamment ceux qui concernaient l'importance des icônes[925]. Sans surprise, le concile aboutit à la condamnation des iconoclastes et confirma les arguments présentés par les iconophiles au synode romain de 731.

L'hostilité du concile envers Constantinople ressort particulièrement d'un détail : il est stipulé que le synode a lieu *regnante Domino nostro Jesu Cristo*, c'est-à-dire « sous le règne de notre Seigneur Jésus Christ », et pas daté en fonction des années de règne des empereurs d'Orient, comme c'était le cas habituellement. Cette variante est significative : c'était un excellent indicateur de la loyauté romaine. En des temps d'hostilité accrue, la date est calculée d'après l'Incarnation, et quand les relations s'améliorent, on se fonde sur l'accession au trône des souverains d'Orient. Le nouveau système de datation allait ainsi révolutionner aussi l'affectation de l'autorité.

En avril 769, Jean et Valentin revinrent auprès de l'archevêque Serge avec les nouveaux canons visant à empêcher d'élire au Saint-Siège un membre du clergé qui ne serait pas le plus qualifié pour être pape. Quatre mois plus tard, la mort de Serge provoqua une crise majeure dans Ravenne. Alors qu'une partie du clergé choisit de le remplacer par Léon l'archidiacre,

Michel, le *scriniarius*, conservateur des actes et registres, demanda l'assistance de Maurice, duc de Rimini, pour soutenir sa propre candidature. Dans une sorte de réédition presque à l'identique de l'élection pontificale controversée de 767, le soutien militaire extérieur s'avéra décisif. Avec l'approbation de Didier et de quelques citoyens importants (*judices Ravennati*), Michel, un laïc, fut « mis en possession » de l'archevêché par la milice du duc Maurice, et Léon emprisonné à Rimini.

En dépit des nombreux présents qui lui furent envoyés, ainsi qu'à Didier, pour être encore mieux soutenu, le souverain pontife refusa de le consacrer archevêque. Pendant ce temps, Léon était toujours détenu à Rimini sous la garde du duc Maurice. La situation ne fut résolue que grâce à une autre intervention extérieure, des Francs cette fois. Si étonnant que cela paraisse, la reine Bertrade, veuve, avait arrangé le mariage de son fils aîné Charles avec la fille du roi des Lombards[926]. Ce projet d'alliance franco-lombarde ayant mis le pape en furie, Bertrade se rendit à Rome en 770 pour lui expliquer ses intentions. Par son mariage avec la princesse lombarde, Charles pourrait être en mesure d'influencer Didier, d'obtenir la restitution au Saint-Siège des principales villes données par Pépin, et de régler le conflit au sujet de Ravenne[927]. Un émissaire des Francs, Ithérius, eut pour mission d'aller négocier avec le roi des Lombards tandis qu'un autre, le comte Hucbald, partait accompagné de quelques nonces pour traiter avec Michel. D'après le *Liber pontificalis*, lorsque les Ravennates l'apprirent, « tous, ils s'élevèrent immédiatement contre Michel et le chassèrent honteusement de l'évêché[928] ». Avec le soutien des Lombards, Hucbald emmena « l'usurpateur » à Rome, « chargé de fers », et libéra Léon de sa prison pour le faire consacrer[929]. Cette initiative des Francs accentua l'importance de l'armée transalpine dans les affaires internes de la papauté et de la ville de Ravenne.

Au début des années 770, Didier revint à sa campagne contre Rome et le pape Étienne demanda la protection des Francs avec plus d'insistance

encore. Les Lombards eurent recours à un agent, Paul Afiarte, qui occupait la fonction laïque de camérier du pape, afin d'intercepter les communications du pontife avec les Francs et d'organiser le meurtre de deux notaires qui insistaient un peu trop sur la restitution des domaines. En 772, la brève *Vie* d'Étienne III s'achève sur la période très troublée qui s'est ensuivie à Rome et la prompte élection d'Hadrien, candidat typiquement romain, de noble extraction. Pour le nouveau pape, Afiarte était un traître, aussi demanda-t-il à l'archevêque Léon de Ravenne de procéder à son arrestation. Léon alla cependant beaucoup plus loin en le faisant mettre à mort, au grand dam d'Hadrien[930].

La première campagne de Charles en Italie

La colère d'Hadrien était aussi liée aux menaces de Didier, à l'origine du ton désespéré des dernières missives d'Étienne à Charles. Rassemblées sur ordre du roi en 791 dans le *Codex Carolinus*, ces lettres attestent de l'importance de la relation nouvelle établie entre les rois francs et les évêques de Rome[931]. Lorsque Hadrien fit comme si la demande d'une intervention militaire franque venait de saint Pierre lui-même, le caractère d'urgence ressortit clairement et fut plus difficile à ignorer. À Ravenne, où l'on comprenait certainement que les souverains transalpins risquaient fort de se lancer dans des campagnes répétées, s'instaura un système de relations triangulaires entre les Francs et les deux villes[932].

Finalement, en 773 et d'une manière un peu involontaire, Charles ordonna aux Francs de se mettre en marche pour aller libérer le siège de Saint-Pierre. Au printemps de l'année suivante, empruntant deux anciennes voies romaines qui traversaient les Alpes, le roi, parti de Genève, passa par le col du Mont-Cenis tandis que son oncle Bernard se dirigeait vers le Grand-Saint-Bernard. Ces deux cols, qui virent passer le pape Étienne II

quand il s'aventura chez les Francs en 753 et Pépin lorsqu'il pénétra en Italie pour la première fois, conduisaient à Rome par l'Apennin ligure en descendant ensuite le long de la côte ouest de la péninsule[933]. En 774, lorsque l'archevêque Léon de Ravenne apprit que Charles, descendu par le col du Mont-Cenis, se dirigeait vers le val de Suse, il envoya son diacre Martin pour porter assistance à l'armée franque. Grâce à Martin et à sa grande connaissance de la région, le roi fut à même de créer la surprise chez les Lombards en les prenant à revers et en livrant une bataille qui s'avéra décisive[934]. Les milices de Didier furent incapables d'affronter les guerriers francs endurcis, et Charles mit le siège devant Pavie, ce qui mena finalement à l'effondrement du royaume lombard[935]. À la grande surprise d'Hadrien, le souverain décida également de célébrer Pâques – la fête la plus importante pour les chrétiens – à Rome. Sa visite fut l'occasion de discuter de ce qu'il allait advenir des territoires lombards rétrocédés au pape et qui comprenaient « le territoire de l'exarchat de Ravenne, comme il existait jadis, les provinces de Vénétie et d'Istrie, et les duchés de Spolète et de Bénévent[936] ». D'après le *Liber pontificalis*, un acte de donation fut rédigé et placé sur le tombeau de saint Pierre, et le roi en emporta une copie[937].

Après la chute de Pavie en juin 774, Charles, âgé de 30 ans, ceignit la couronne de fer de Lombardie et ajouta le titre de roi des Lombards à celui, déjà prestigieux, de roi des Francs et *patricius Romanorum*. Il instaura un gouvernement provisoire à Pavie et envoya des comtes demander la soumission des villes les plus importantes. Et pour s'assurer que Didier n'aurait pas d'autre occasion de manquer à ses promesses, il le fit enchaîner et l'envoya finir ses jours en France, dans un monastère[938]. Son fils Adalgis quitta Vérone pour se réfugier à Constantinople, dans l'espoir de revenir revendiquer la succession. Charles lui en enleva la possibilité en faisant du royaume lombard d'Italie une entité politique séparée. En 781, il nomma roi d'Italie son fils âgé de 4 ans, Carloman, le rebaptisa Pépin et le fit

couronner par le pape Hadrien ; à la mort de Pépin, son fils Bernard accéda au trône. Tous deux gouvernèrent sous les ordres de leur père et grand-père pendant presque quarante ans, puis Louis le Pieux, le successeur de Charles (devenu Charlemagne), autorisa Bernard à rester roi d'Italie[939].

L'indépendance de l'archevêque Léon

Une fois le royaume lombard absorbé dans la sphère franque, l'archevêque Léon de Ravenne cultiva ses propres relations avec le roi des Francs. Il rendit même personnellement visite à Charlemagne, entreprenant la traversée des Alpes avant 778[940]. Tout comme les archevêques précédents étaient souvent allés jusqu'à la cour impériale de Constantinople pour y glaner des privilèges, Léon voyait à présent l'intérêt de fréquenter celle des Francs. Lorsque le pape Hadrien eut connaissance de cette visite, il en fut naturellement mortifié.

Léon autorisa l'utilisation de Ravenne comme prison pour les ennemis de Rome, mais il refusa d'exécuter les directives papales. Il fit incarcérer l'un des comtes d'Hadrien, interdit l'accès d'Imola et de Bologne à Grégoire, le sacellaire (*sacellarius*) chargé des finances pontificales, remplaça les officiers pontificaux affectés à diverses villes par ses propres candidats, et brisa le sceau d'une lettre que le patriarche Jean de Grado avait écrit à Hadrien, afin de découvrir les projets d'action contre les Lombards. Le pape considéra cela comme un acte de trahison, Léon ayant certainement révélé le contenu de la lettre au duc lombard de Bénévent.

L'intensité de la colère d'Hadrien face au caractère indépendant de Léon est visible dans deux lettres adressées à Charlemagne en octobre et novembre 775, où il dénonce l'archevêque de Ravenne avec des mots très durs : « À quel point est fausse la foi de l'archevêque Léon de Ravenne, qui a pour la loyauté apostolique un tel mépris […] et refuse d'obéir à nos

instructions […] Cet archevêque est le seul à se dresser contre nous avec une fierté sauvage[941]. » Ces deux lettres sont aussi des critiques indirectes du roi franc, qui avait autorisé la présence de Léon à sa cour alors que l'archevêque nourrissait des ambitions personnelles. Pour Charlemagne donc, Ravenne et son évêque représentaient une force non négligeable susceptible d'être dressée contre le pape ; afin de renforcer son autorité, il n'hésitait pas à jouer des dissensions entre les deux.

La relation que l'archevêque de Ravenne avait construite avec Charlemagne laissa des traces bien après la mort de Léon, au grand dam d'Hadrien. En dépit de la sévérité des condamnations du pape, les autorités de Ravenne continuèrent de considérer le roi franc comme leur seigneur[942]. Hadrien accusa de crimes terribles deux *judices* qui étaient allés trouver Charlemagne directement : ils auraient vendu des êtres humains à des païens, disait-il, et devaient par conséquent être amenés à Rome pour y être jugés[943]. En 790-791, le souverain pontife se plaignait toujours que les habitants de Ravenne et de la Pentapole cherchent à obtenir justice auprès de Charlemagne plutôt que de venir à Rome comme il l'avait ordonné, niant ainsi son autorité de pape (*dicio*)[944]. En dépit des accords remontant à Pépin, aux termes desquels le territoire de l'exarchat était restitué aux héritiers de saint Pierre, Ravenne, donc, refusait d'admettre l'autorité pontificale et son gouvernement était toujours une question litigieuse, ce qu'encourageait en partie le grand intérêt qu'y attachait le roi des Francs.

La Donation de Constantin

Face au conflit persistant concernant le gouvernement de ce qui avait été autrefois l'exarchat de Ravenne et de la ville elle-même, certains ecclésiastiques du palais du Latran concoctèrent un document ingénieux démontrant les droits du pape sur ce territoire et redéfinissant du même

coup les relations entre l'Église romaine et le souverain le plus puissant d'Occident[945]. Dans cette astucieuse contrefaçon, probablement réalisée en 776, ils invoquaient le premier empereur chrétien, Constantin le Grand, et lui attribuaient un décret impérial donnant autorité au pape Sylvestre (314-335) sur toutes les régions occidentales du monde romain[946]. L'histoire était intimement liée au mythe selon lequel le pape aurait miraculeusement guéri l'empereur Constantin, alors païen et atteint de la lèpre, ce qui le convainquit d'accepter de recevoir le sacrement du baptême et de confier au « bienheureux Sylvestre » « la ville de Rome et toutes les provinces, localités et cités de l'Italie ou des régions occidentales ». Le décret va plus loin : « Nous avons jugé convenable de transférer notre empire et la royale puissance aux régions orientales, et en un très bon endroit de la province de Byzance d'édifier une cité de notre nom… » – référence à la nouvelle capitale, Constantinople. Pour que cette donation concorde avec la situation au IV^e^ siècle, ses auteurs ont soigneusement utilisé d'authentiques lois impériales et décrets connus émanant du pape Sylvestre et surtout sa *Vie* telle que la raconte le *Liber pontificalis*, afin de justifier l'autorité pontificale sur la partie occidentale de l'Empire. Ils ont également codifié la supériorité de l'autorité de l'Église sur les souverains séculiers.

Cette *Donation* est plus qu'une simple tentative de légitimation de la souveraineté du pape sur Ravenne. Il faut la voir comme participant du changement d'autorité sous-jacent qui impliquait un énorme bouleversement psychologique. Vu sous l'angle du monde méditerranéen dans son ensemble, le dérèglement le plus important des modèles d'autorité établis était lié à la permanence des conquêtes musulmanes. L'attaque des Arabes sur la Reine des villes au début des années 700 avait été repoussée, mais cela n'avait pas donné lieu à un rétablissement, dans tout le Proche-Orient, de l'autorité impériale romaine depuis Constantinople. Au contraire, l'Empire romain d'Orient se trouvait réduit de façon permanente par l'occupation arabe de la région et contraint de revêtir sa nouvelle forme,

Byzance, implacablement résolue à survivre, comme elle le fit jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453. Au milieu du VIII^e^ siècle, cependant, Byzance fut incapable de défendre l'Italie contre les Lombards. Toutefois, contrairement à l'ennemi musulman, les Lombards étaient chrétiens, comme les Francs. Comme eux, ils respectaient l'autorité des héritiers de saint Pierre et attendaient qu'ils les guident. L'exploit extraordinaire de la papauté du début du Moyen Âge fut d'inspirer et de mettre en place une christianisation étendue et durable de régions et de peuples qui étaient hors de portée de Byzance et sous la direction spirituelle de Rome. Ce processus rassembla des territoires très éloignés les uns des autres dans l'allégeance au monde chrétien.

De toutes les églises apostoliques, Rome était à présent la seule située en dehors d'un Empire byzantin très restreint à n'être pas tombée aux mains des Arabes, comme Alexandrie, Antioche et Jérusalem. En outre, elle possédait un double héritage, unique et influent : d'abord et avant tout, la primauté biblique de saint Pierre, reconnue partout dans le monde chrétien, bien qu'à contrecœur pour Constantinople, et ensuite, l'expérience du sénat romain, de la richesse et de l'autorité de la Rome antique, qui s'insinua dans l'administration de l'Église et les structures du pouvoir ecclésiastique. Par conséquent, elle avait la volonté et la capacité d'exercer son autorité sur des territoires pontificaux toujours plus étendus mais en ayant encore besoin, malgré tout, de la protection d'une puissance séculière beaucoup plus grande, d'où son approche d'un nouvel allié historique au nord des Alpes. La *Donation* est venue du sentiment profond que la légitimité découlait de Constantinople. Seulement, dorénavant, l'autorité impériale de la Reine des villes était utilisée par des représentants occidentaux pour transformer leurs revendications et s'engager dans une direction très différente[947].

Ce faux document ne fut pas brandi triomphalement comme une grande découverte, mais Hadrien y fit allusion dans une lettre à Charlemagne en mai 778, lorsqu'il tenta, non sans impatience, d'imposer au monarque la

restitution à Rome du territoire de l'exarchat[948]. Il rappelait que l'empereur Constantin avait confié au pape Sylvestre le pouvoir dans ces « *Hesperiae partibus* », c'est-à-dire en Occident, et il ajoutait : « Nous avons maintes donations conservées dans notre archive sacrée du Latran. Toutefois, pour la sauvegarde de votre royauté très chrétienne, nous vous conseillons d'associer le geste à la parole. » Si la lettre s'inscrit dans la logique des précédentes, cette allusion directe à la *Donation* fait écho à une revendication désormais appuyée par un faux prétendument écrit au IVe siècle, à l'époque de la fondation de Constantinople. Cette référence fugace et l'incorporation ultérieure de la *Donation* dans les recueils de décrets ecclésiastiques créèrent peu à peu une légitimité que ses auteurs savaient n'avoir jamais eue. Leur inventivité parvint à convaincre presque tous les lecteurs pendant à peu près sept cents ans, même si l'authenticité du document fut parfois contestée, notamment par des opposants à l'autorité du pape, comme Hincmar, archevêque de Reims, et l'empereur Otton III. Il fallut attendre le milieu du XVe siècle pour voir le philologue humaniste Laurent Valla y relever, grâce à une lecture attentive, les incohérences lexicales et contextuelles.

En 778, Charlemagne n'avait pas réagi avec enthousiasme à son rôle de « nouveau Constantin », mais trois ans plus tard, lorsqu'il se rendit à Rome avec la reine Hildegarde et ses deux jeunes fils pour les faire sacrer respectivement rois d'Italie et d'Aquitaine, il accepta de restituer les territoires de l'exarchat aux apôtres Pierre et Paul[949]. Dans la pratique, les choses allèrent beaucoup plus lentement, en partie à cause du refus des archevêques de Ravenne de favoriser cette restitution. Mais le caractère fictif de la *Donation de Constantin* porta ses fruits avec la présence permanente de l'Empire franc dans le nord et le centre de l'Italie associée à l'autorité spirituelle de l'évêque de Rome sur l'ensemble du territoire. Dès lors s'opéra la bascule fondamentale de l'identité religieuse et politique de l'Italie du début du Moyen Âge, qui passa de l'association avec la moitié

orientale du monde chrétien sous l'égide de Constantinople à l'affirmation d'une puissance distincte et supérieure occidentale dans ce qui allait devenir « l'Europe »[950]. Ainsi, la querelle à propos de Ravenne contribua-t-elle à forger le monde chrétien occidental, en dépit de la position de plus en plus marginale de la ville.

CHAPITRE 36

Charlemagne en Italie, 774-787

L'effondrement de l'autorité byzantine à Ravenne dans les années 750 fut suivi d'une période d'instabilité. En dépit de la rivalité entre la papauté et les Francs, les riches archevêques de la ville, confortablement installés dans leur imposant palais attaché à la cathédrale, avaient, eux, une autorité physique et symbolique indéniable. Nous ne trouvons dans les sources quasiment aucune allusion à une personnalité civile ayant un pouvoir comparable à Ravenne[951]. Les archevêques tiraient des revenus de nombreux domaines, leur permettant de financer une milice assez puissante pour arrêter, jeter en prison ou éliminer leurs adversaires. Ils pouvaient aussi compter sur la loyauté d'une grande partie de l'élite des propriétaires imprégnés d'un modèle de hiérarchie sociale venu des Romains d'Orient, qui continuaient à utiliser leurs titres byzantins et soutenaient des traditions inculquées pendant les siècles que dura l'influence de Constantinople[952]. Il fallut attendre la fin du IX^e^ siècle pour que les habitants de la région commencent à se marier avec les membres de familles installées en Italie à la suite de la conquête franque[953]. Comment, après la prise de Pavie, le roi des Francs et des Lombards perçut-il cette ville et le territoire de la Pentapole tout autour, capables de s'auto-gouverner mais non de représenter une menace pour les autres ?

Charlemagne ne se rendit pas à Ravenne avant 787. Ses campagnes italiennes lui avaient certainement démontré l'importance stratégique de la ville, relais sur la route qui partait de la région la plus orientale de son royaume (l'Autriche actuelle) et passait par les cols au sud de Coire jusqu'au Frioul, puis encore plus au sud-ouest *via* Trévise[954]. Il avait emprunté cet itinéraire en 776, lors de sa rapide campagne au sud des Alpes pour réprimer la révolte du duc du Frioul, Rotgause, à l'époque où Hadrien espérait le voir limiter le pouvoir de l'archevêque Léon. Mais le roi des Francs n'était pas allé jusqu'à Ravenne, il avait préféré repartir chez lui et envoyer des émissaires à Spolète pour s'assurer de la loyauté du duc Hildebrand[955]. Outre l'opposition de Léon aux officiels romains, le pontife craignait que Charlemagne ne crée son propre gouvernement dans les régions lombardes promises à la papauté. En mai 882, Hadrien rappelait au roi son obligation vis-à-vis de saint Pierre, citant la fausse *Donation de Constantin* pour justifier ses prétentions sur l'Occident.

La première visite de Charlemagne à Rome

En 780, Charlemagne, sa femme Hildegarde et leurs deux plus jeunes fils, Carloman et Louis, ainsi que deux de leurs filles, quittèrent Worms pour Rome « dans le but de prier auprès du tombeau des saints Apôtres ». Lors de cette deuxième visite, pour les fêtes de Pâques de l'année 781, le pape Hadrien baptisa le petit Carloman, âgé de 4 ans, lui donna le nom de Pépin, avec lui-même pour parrain. Il le sacra également ainsi que son jeune frère Louis, respectivement rois d'Italie et d'Aquitaine. Cette *compaternitas*, sur le modèle du sacre de Charles par le pape Étienne en 754, créait une parenté spirituelle renforçant le lien entre le roi et le pape[956]. Pépin et Louis furent immédiatement établis rois, entourés de leur cour et des conseillers appropriés, et le royaume d'Italie demeura sous l'autorité de

Charlemagne jusqu'à sa mort une trentaine d'années plus tard, en janvier 814[957]. En 781, le roi des Francs céda à Hadrien les anciens duchés lombards de Spolète, de la Tuscie, de la Campanie et une partie du Bénévent, mais le pape savait certainement qu'il serait très difficile de continuer à revendiquer les territoires à l'est des Apennins[958]. L'autorité des archevêques de Ravenne y était toujours considérable, et le successeur de Léon, Jean, n'avait aucunement l'intention de renoncer à son autorité de fait.

À Rome, Charlemagne reçut une ambassade venue de Constantinople pour lui proposer une alliance matrimoniale entre sa fille Rotrude, âgée de 6 ans, et le jeune prince Constantin, qui en avait probablement 11[959]. Pépin le Bref avait maintenu des relations diplomatiques et souvent cordiales avec Byzance malgré l'adoption de la politique iconoclaste, et il avait discuté d'un arrangement matrimonial similaire en 766. Après le décès de son époux l'empereur Léon IV (775-780), l'impératrice Irène, qui assurait la régence avec un conseil de ministres et le patriarche de Constantinople, décida de renouer avec l'idée d'une alliance par mariage. La concomitance des deux événements – l'instauration de relations apaisées avec Hadrien au sujet de l'exarchat et le projet de nouveaux rapports avec l'empire d'Orient – rappela à Charlemagne qu'il pouvait désormais jouer un rôle dans le monde méditerranéen au sens large.

Constantinople conservait son importance aux yeux des Francs : la capitale impériale n'avait jamais été conquise et à la cour dominaient des cérémonies somptueuses avec processions et agapes, auxquelles avaient assisté certains de leurs ambassadeurs. Dans la Reine des villes elle-même, Constantin V, son fils Léon IV et sa belle-fille, l'impératrice Irène, affichaient leur pouvoir politique par le biais de diplomates compétents chargés de soieries, épices et bijoux à offrir. Les bombyx étant toujours inconnus en Occident, les rouleaux de soie chatoyante, souvent décorée de pierreries et de fils d'or ou avec des motifs en médaillon, représentant des

animaux dans des couleurs contrastées, étaient très prisés. Constantin V fit aussi parvenir à Pépin un orgue qui laissa une profonde impression sur les souverains occidentaux : il fonctionnait à l'eau[960]. Si les Francs éprouvèrent quelques difficultés à le mettre en marche, les allusions ultérieures au fait que Louis le Pieux, le fils de Charlemagne, en aimait le son, indiquent que son usage a perduré.

L'alliance matrimoniale avec Byzance

En 781, les contacts diplomatiques avaient repris et le fils de l'impératrice Irène était fiancé à Rotrude. Des promesses avaient été échangées et un eunuque byzantin, Elissaios, avait été laissé auprès de la petite fille pour lui « apprendre la langue et les lettres grecques et la former aux usages de l'Empire romain[961] ». Six ans plus tard, Irène décida qu'il était temps de marier son fils. Elle envoya aussitôt une ambassade en Occident pour aller chercher sa promise. Les diplomates byzantins rejoignirent le roi franc à Capoue juste avant les fêtes de Pâques 787, alors qu'il menait campagne contre les Lombards dans le sud de l'Italie. Nonobstant l'importance qu'il semblait accorder à ce projet d'union, Charlemagne refusa de laisser partir sa fille dans une ville si lointaine. Il rompit les fiançailles[962].

Des nombreuses théories sur les causes de l'échec de ce projet matrimonial, la plus convaincante est le refus de Charlemagne de voir ses filles donner naissance à des enfants mâles susceptibles de menacer la dynastie[963]. En 786, il avait déjà trois fils légitimes (Charles, Pépin et Louis) et plusieurs autres bâtards : ses héritiers étaient donc en nombre plus que suffisant. Il fallait leur donner à chacun de l'autorité, mais pas trop, et les trois qu'il avait désignés pour recevoir le royaume en héritage seraient obligés de le partager, comme lui-même et son frère Carloman avant eux.

En 806, la *Divisio regnorum* arrangea cette répartition selon un plan très précis. Mais si le roi des Francs avait permis le mariage de Rotrude et de Constantin et que le couple avait eu un fils, cet enfant aurait-il eu des droits sur les territoires de son grand-père en Occident ? Peut-être même aurait-il eu des vues sur Ravenne… Et s'il avait hérité en plus de l'empire d'Orient, n'aurait-il pas risqué de menacer l'indépendance du royaume franc en Occident ? Charles a peut-être vu les rivalités, risques militaires et dangers possibles pour son royaume et décidé de garder Rotrude auprès de lui (comme la plupart de ses autres filles). Il préférait les voir vivre des idylles à la cour plutôt que de s'aventurer dans des projets matrimoniaux à l'étranger qui pourraient lui revenir en boomerang.

La fin de l'iconoclasme officiel

Avant cette rebuffade, en 784, l'impératrice Irène avait annoncé au pape Hadrien un changement de politique capital : l'Église d'Orient était prête à abandonner l'iconoclasme et souhaitait renouer des relations étroites avec celle de Rome. Bien que les victoires de Constantin contre les Arabes aient été attribuées à la politique iconoclaste condamnant l'idolâtrie, Irène décida qu'il était plus important de revenir à une bonne entente avec les chrétiens adeptes de la vénération des icônes, en Orient comme en Occident[964]. L'impératrice avait le soutien d'un grand nombre de moines et du nouveau patriarche, Tarase, un iconophile occupant auparavant un poste de haut fonctionnaire, laïc, à la chancellerie. Cependant, l'iconoclasme avait été la doctrine officielle de l'Église d'Orient pendant trente ans, et nombre d'évêques étaient convaincus de son bien-fondé. Pour contrer leur inévitable hostilité, Irène et ses partisans exploitèrent les déclarations d'auteurs iconophiles comme Jean de Damas, moine palestinien qui vivait sous le régime musulman et avait mis au point un argumentaire élaboré

pour justifier la vénération des icônes et leur importance dans le culte chrétien. Lorsque le souverain pontife prit connaissance de cette volonté d'en finir avec l'iconoclasme, il approuva le retour de l'Église d'Orient dans le giron de Rome et en 785, désigna les délégués chargés de représenter le siège de Saint-Pierre au concile qui devait se tenir un an plus tard à Constantinople[965]. Ce synode de 786, inadéquatement préparé, fut cependant interrompu par l'intervention de troupes fidèles aux principes iconoclastes qui menacèrent d'occire le patriarche, tandis que des évêques iconoclastes psalmodiaient leur définition de la vraie foi. Les participants se dispersèrent sans que rien ait été décidé.

L'impératrice ne s'arrêta pas à ce contretemps et persista au contraire dans sa résolution de mettre fin à l'iconoclasme. Elle limogea les officiers qui s'y étaient opposés et choisit Nicée comme ville la plus propice à un concile réussi. Site du I^{er} concile œcuménique, réunissant les 318 Pères de l'Église et tenu en 325 sous l'égide de Constantin le Grand, Nicée était aussi un endroit où l'autorité impériale était solide et ferme. Sur le chemin du retour à Rome, les légats du pape, déjà parvenus en Sicile, furent ainsi rappelés et tous les évêques convoqués une nouvelle fois. En octobre 787, 365 participants se rassemblèrent à nouveau pour le VII^{e} concile œcuménique, bien encadré par les autorités impériales. La doctrine iconoclaste y fut condamnée et quelques évêques qui renoncèrent à leur hérésie furent réintroduits ensuite au sein de l'Église. La vénération des icônes était de nouveau permise. Lorsque ses légats lui rapportèrent les faits, le pape Hadrien exprima sa satisfaction et fit traduire en latin et déposer dans la bibliothèque pontificale les actes du concile originellement rédigés en grec[966].

La restauration des icônes, comme il est dit dans une version latine des actes de 787, ne fut pas bien accueillie à la cour de Charlemagne. Les arguments employés choquèrent profondément les théologiens Alcuin et Théodulf d'Orléans. Sans être iconoclastes, ils ne pouvaient croire que les

images pussent être utilisées comme garantes de la foi, ni jouer le rôle échu aux parrains et marraines lors du baptême des enfants, ni guérir toutes sortes de maladies ou autres superstitions de ce genre. Contrairement au pape Hadrien, ils refusaient d'accepter la tradition orientale de la vénération des icônes. À la demande pressante de Charlemagne, la liturgie en vigueur dans les églises franques avait été réformée, avec une bien meilleure compréhension de ses bases théologiques et symboliques. Les deux conseillers du monarque avaient aussi mené des recherches sur l'opposition orientale à l'idolâtrie, sous-jacente à l'iconoclasme, ainsi que sur les questions trinitaires, notamment l'adoptianisme (théorie selon laquelle Jésus-Christ ne serait que le fils adoptif de Dieu) qui partit d'Hispanie. C'est pourquoi, au lieu de se réjouir des décisions prises au concile de Nicée en 787, Charlemagne désigna une commission chargée de les examiner en détail. Les *Libri Carolini* (*Livres carolins*), publiés à l'issue de ces investigations, critiquent l'Église d'Orient et condamnent catégoriquement certaines de ses justifications théologiques de l'usage des icônes. Au synode de Francfort en 794, les évêques venus de tous les territoires de Charlemagne et les légats du pape débattirent de ces questions et condamnèrent ce qu'ils appelèrent le « pseudo-concile » de 787, déclenchant un conflit bien plus grave entre l'Église franque et celle de Constantinople, qui mettait le pape Hadrien dans une position intenable, celle d'être en accord avec les deux[967].

Une hypothèse fréquente émise par les médiévistes voudrait que Charlemagne ait été vexé de n'avoir pas été invité à assister au concile, tandis que le pape Hadrien était autorisé à s'exprimer au nom de l'ensemble du monde chrétien occidental, en tant que chef de la pentarchie des principaux sièges apostoliques[968]. Il n'existait aucun précédent justifiant que des Églises « territoriales » supplémentaires fussent invitées à envoyer des représentants à ce genre de synode. Selon une source du milieu du IX^e^ siècle, cependant, le roi des Francs envoya bel et bien son chapelain

Witbold à Constantinople en 787[969]. Witbold, qui passa dix-huit mois dans la capitale impériale, fut certainement témoin de l'arrivée des légats du pape venus assister au concile ; ou à tout le moins il dut entendre ce qui se préparait. À la fin du synode, il a sans doute vu les participants rentrer à Constantinople, où Constantin VI et Irène furent acclamés comme autrefois Constantin le Grand et Hélène[970].

L'opposition de Charlemagne au mariage de Rotrude avec Constantin VI intervint donc dans un contexte de grave différend théologique, d'où se dégageait la remarquable maturité de l'Empire carolingien. En apprenant le refus du roi franc, Irène décida de prendre deux mesures immédiates. La première fut de marier son fils à une Byzantine, et la seconde d'appliquer une politique anti-franque dans le sud de l'Italie. La décision matrimoniale impliquait le recours à une institution byzantine particulière, un concours de beauté, pour que Constantin pût choisir sa princesse. Des fonctionnaires furent envoyés sur tout le territoire impérial avec pour mission de repérer les plus belles filles, aux mensurations parfaites. En 788, on maria le jeune Constantin à la gagnante du concours, Marie d'Amnia, originaire du thème de Paphlagonie. Cette façon de procéder permettait à toutes les familles les plus riches de l'empire d'imaginer que l'union de leur fille avec le prince héritier s'accompagnerait d'un statut impérial, d'une protection et d'une grande aisance matérielle. Pour l'impératrice, c'était aussi l'occasion d'envoyer des hommes de confiance dans les parties les plus reculées pour enquêter sur la façon dont on percevait son gouvernement. Sous prétexte de rechercher la bonne fiancée, ils discutaient avec les familles les plus en vue de la province, examinaient la situation de la région et recueillaient des informations au cours de conversations visant à s'assurer de leur loyauté vis-à-vis de Constantinople. Le concours permettait à plusieurs familles pleines d'espoir de venir à la capitale avec leurs splendides jeunes filles, et quand Marie eut remporté la compétition, tous ceux qui lui étaient apparentés reçurent des

récompenses appropriées ; deux de ses sœurs furent mariées à de hauts fonctionnaires et ses parents disposèrent d'un beau palais au cœur de la capitale. Cette union permit non seulement de resserrer les liens avec le thème des Arméniaques, au nord-est, mais aussi d'avoir des renseignements détaillés sur les autres régions. Toutes les familles se rendaient dans la fameuse Reine des villes, vivaient à la cour impériale et rentraient chez elles avec des récompenses et des histoires en pagaille pour divertir leur voisinage[971].

Batailles pour l'Italie méridionale

La seconde conséquence de l'échec de l'alliance matrimoniale entre les Francs et les Byzantins fut la décision d'Irène de s'en prendre à l'autorité de Charlemagne dans le sud de l'Italie, où le roi des Francs avait aidé le pape Hadrien à contrôler les groupes lombards rebelles. Après la perte de Ravenne, la Sicile et la Calabre (plus proche de Constantinople même s'il fallait traverser une mer), ainsi que la zone côtière plus au nord, autour du duché indépendant de Naples, devinrent le centre des préoccupations impériales. Selon le pape Hadrien, les ducs locaux complotaient en permanence contre l'autorité du souverain pontife. Pour limiter l'influence de Charlemagne, Irène voulait exploiter ses forces armées occidentales conjointement avec celles du fils de l'ex-roi des Lombards, le prince Adalgis, qui en 774 s'était réfugié dans la capitale de l'Orient. Après l'avoir traité pendant quatorze ans comme un invité de marque à la cour impériale, elle le renvoya en Italie pour contracter une alliance avec son beau-frère le duc de Bénévent, Arigis[972]. Il n'était pas question pour Adalgis de retourner à Pavie, la capitale lombarde, désormais sous la ferme gouverne de Charlemagne, mais il restait l'espoir que le jeune homme renforce l'opposition des Lombards du Sud au roi des Francs. Irène éleva le duc

Arigis au rang de patrice et ordonna au gouverneur de la Sicile de se tenir prêt à entrer en campagne contre les Francs.

Arigis mourut avant que n'arrive sa couronne de patricien, mais le projet d'attaque contre Charlemagne demeura d'actualité et ce revirement spectaculaire de l'impératrice byzantine déclencha une vive hostilité des Francs envers Constantinople, tout en créant des tensions à Rome. Pour contrer les menaces d'Irène, Charlemagne autorisa le plus jeune fils du duc Arigis, Grimoald, à réclamer son héritage. Le souverain, qui retenait le jeune homme en otage à la cour franque, posa comme condition à sa liberté qu'il oblige ses sujets à se raser la barbe et que son nom à lui soit inscrit dans les actes publics et gravé sur les monnaies[973]. Malgré les doutes d'Hadrien sur la loyauté du jeune prince, celui-ci retourna à Salerne en 788 avec des troupes pour s'opposer aux Byzantins. Dans l'affrontement qui s'ensuivit, entre rivaux lombards, Grimoald se retrouva face à son oncle Adalgis, le premier soutenu par les Francs et le second appuyé par des unités terrestres et navales commandées par Jean, le sacellaire impérial, haut responsable financier. Grimoald remporta une victoire écrasante contre l'expédition byzantine, mais revint sur la parole donnée à Charlemagne, revendiquant son indépendance. Irène le récompensa en lui offrant la main d'une princesse impériale, Wantia, la plus jeune sœur de Marie d'Amnia, donc belle-sœur de Constantin. Le mariage eut lieu entre 789 et 791[974]. Les souverains lombards du duché de Bénévent, dans le centre de l'Italie, furent ainsi à l'origine d'un vivifiant mariage entre les cultures lombarde et byzantine, inspiré des régions voisines du Sud restées sous l'autorité impériale pendant des siècles. Comme les centres maritimes de Gaète, Naples et Amalfi, ces territoires entretenaient un riche héritage byzantin nourri du savoir de la Grèce antique et du monachisme oriental.

Charlemagne à Ravenne, 787

Après sa campagne dans le sud de l'Italie, sur le chemin du retour en Francie, en 787, Charlemagne fit halte à Ravenne. L'archevêque d'alors était Gratiosus, précédemment père abbé du monastère de Saint-Apollinaire, non loin de l'église de la Sainte-Croix, puis archidiacre de l'évêché[975]. Lorsque les ecclésiastiques apprirent que le roi des Francs avait l'intention de se rendre à Ravenne, ils craignirent que Gratiosus, un homme « plein de la grâce de Dieu », mais aussi très simple, d'après Agnellus, ne puisse dire quelque chose d'inapproprié[976]. Le roi fut sans doute reçu au palais épiscopal construit par l'évêque Ours et embelli par tous les responsables religieux ultérieurs. Pendant le dîner, Gratiosus proféra des paroles que Charlemagne ne pouvait pas comprendre et que les ecclésiastiques interprétèrent comme les petits bruits rassurants que fait une mère pour inciter son enfant à manger. Le roi aurait pris cela, paraît-il, comme un signe d'authentique piété : « "Regardez, dit-il, voilà un israélite chez qui il n'y a pas une once de duplicité." Après cela, l'évêque obtint tout ce qu'il lui demandait[977]. »

Charlemagne était prêt à rendre honneur à l'archevêque, parce qu'il était venu à Ravenne avec une idée très précise en tête. Il voulait retirer les colonnes, chapiteaux et marbres de la ville pour la décoration de son nouveau palais et de sa chapelle, à Aix. Le pape Hadrien l'avait déjà autorisé à prendre des matériaux de construction similaires sur des monuments romains, et le souverain voulait voir à présent ce que Ravenne avait à lui offrir. Le recyclage de gros blocs de marbre ou de pierre était très courant, et bien souvent la seule façon de se procurer les hautes colonnes avec leurs chapiteaux et les panneaux de revêtement nécessaires à l'édification de nouvelles églises. Le palais de l'exarque était peut-être déjà partiellement en ruine, et d'autres, ainsi que de belles villas et églises ariennes abandonnées, pouvaient constituer des matériaux appropriés, comme les quatre colonnes de porphyre récupérées pour reconstruire l'abside de Saint-Apollinaire-le-Neuf. Charlemagne cherchait d'élégantes

colonnes en marbre coloré avec leurs chapiteaux et revêtements pour l'ornement de ses palais au nord des Alpes[978].

Saint-Vital et Aix-la-Chapelle

Lors de son passage à Ravenne en 787, le roi des Francs se rendit dans les magnifiques églises de la ville, et à Saint-Vital, il vit les panneaux impériaux, portraits en mosaïque de Justinien et Théodora accompagnés de leurs courtisans, membres du clergé, soldats, et de l'archevêque Maximien. Pour la toute première fois, Charlemagne contemplait l'illustration même de la gloire impériale : le grand empereur du VI^e^ siècle portant les insignes impériaux, la couronne incrustée de pierres précieuses et de pendants en perles, la pourpre, avec, sur l'épaule, un énorme joyau comme attache, un tablion chatoyant de soie dorée, avec pour motifs des oiseaux verts dans un cercle rouge, et des chaussures magnifiquement décorées – image inoubliable de la façon de s'afficher comme empereur. Et ce monarque avait aussi donné son nom à un code juridique fameux encore reconnu à l'époque comme la base de nombreuses réglementations du VIII^e^ siècle. En face de lui, sa femme Théodora, dont la toilette est encore plus fastueuse que celle de l'empereur, avec ses dames d'honneur toutes vêtues de pièces de soie luxueuses et multicolores. Les deux portraits présentent aussi les souverains participant à l'office et apportant leur offrande à l'autel. La pose de Justinien inspira au roi franc un rôle, un titre et un modèle impérial pour l'édification de son palais à Aix.

La basilique Saint-Vital lui laissa également une profonde impression et lui donna de l'inspiration pour son propre lieu de culte à Aix. Dans le nord de l'Europe, on n'avait encore jamais vu de structure octogonale surmontée d'une coupole et celle-ci a certainement requis toutes les compétences à la disposition de Charlemagne, y compris peut-être l'assistance d'artisans

chevronnés venus de Ravenne. Il n'aurait pas été extraordinaire de le voir insister pour ramener avec lui en Francie des ouvriers ayant le savoir-faire pour la construire, assembler le revêtement de marbre et remonter la décoration en mosaïque qui fit de la nouvelle chapelle palatine un édifice aussi remarquable. Pour rehausser le prestige de sa cour, Charlemagne rassemblait autour de lui les spécialistes de nombreux domaines (Alcuin d'York, Théodulf, originaire de la frontière pyrénéenne avec l'Hispanie, Paul Diacre, l'Italien). Faire venir les meilleurs artisans de Ravenne pour décorer le cadre dans lequel elle évoluait eût été parfaitement congruent.

Ainsi, l'édifice central de ce qui avait été autrefois la capitale impériale de l'Occident, contenant les portraits très idéalisés des souverains de Constantinople, fut-il retravaillé pour la nouvelle chapelle palatine de Charlemagne à Aix. Les panneaux impériaux illustrant l'autorité de Justinien sur le passé historique de la ville ne furent pas non plus sa seule source d'inspiration : Théodoric en constitua une autre, peut-être même plus parlante pour le roi des Francs, le congénère barbare. Le mausolée en pierre blanche d'Istrie que le roi des Goths avait fait construire de l'autre côté des murailles de la ville, et les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf représentant son palais et le port de Classe affichaient une autorité régalienne germanique et gothique à laquelle le roi franc pouvait s'identifier : Théodoric était l'image même d'un roi non romain ayant laissé une marque indélébile sur la ville. Si Charles ne plaça ni Justinien ni Théodoric parmi les empereurs de la Rome antique dont les portraits ornaient son palais d'Ingelheim, il n'en a pas moins cherché à les égaler tous les deux.

À la fin du VIII^e^ et au début du IX^e^ siècle, Ravenne entretenait encore des idées de domination impériale qui avaient déjà presque entièrement disparu à Rome, de plus en plus étouffées par les prétentions de la papauté. La cité antique pouvait aussi fournir de bons matériaux, mais les églises romaines regorgeaient de portraits de papes placés à côté de saints, comme à la

basilique des Saints-Côme-et-Damien par exemple. Les empereurs chrétiens du Bas-Empire n'y étaient pas représentés. Seule Ravenne associait à ses basiliques les portraits de Théodoric et de Justinien que Charlemagne trouvait si attrayants. De Gratiosus (786-789) à Martin (810-818), les archevêques qui le reçurent à dîner dans le palais épiscopal produisirent sur lui une forte impression avec leur collection de pièces d'argent, d'ivoire et de soie datant de l'Antiquité tardive. S'ils se laissèrent infléchir par la détermination du roi franc à récupérer des matériaux de l'époque, c'est peut-être parce que cela porterait la notoriété de Ravenne au-delà des Alpes. Que plus tard on ait désigné Aix comme la *Roma Ventura* (la Future Rome) ou la Seconde Athènes, le fait est que les ambitions de Charlemagne pour sa ville reflétaient surtout son contact avec Ravenne, sa culture et sa forte concentration d'édifices remarquables. Les archevêques ont certainement entretenu des relations étroites avec le roi et sa famille dans le but de garantir l'importance de leur ville aux yeux des Francs.

L'archevêque Valère (789-810) en donna la preuve en 792-793, lors de la visite de Louis d'Aquitaine, l'un des fils de Charlemagne, qui passait l'hiver à Ravenne pour se préparer à une expédition conjointe avec le roi Pépin, son frère, contre le Bénévent. Les deux jeunes gens n'étaient encore que des adolescents (de 14 et 15 ans, respectivement) pratiquant l'art de la guerre contre le duc Grimoald et son épouse byzantine. Valère accueillit son royal invité et fit bon usage de la salle à manger du palais épiscopal. Les visiteurs d'un si haut rang étaient toujours invités à des agapes dont la fonction majeure était d'être conviviaux et propices aux négociations. Et ces banquets étaient invariablement précédés d'une chasse, sport régalien, principale source de viande à consommer – cerfs, sangliers, petit gibier et oiseaux. À Ravenne, étant donné la profusion de poissons, la chasse n'était peut-être pas aussi répandue, mais il était toujours possible de trouver du gibier. Peut-être, au cours de leur long séjour, le jeune souverain et son

entourage ont-ils été hébergés dans certaines parties du palais impérial antique.

La mort du pape Hadrien

Les dernières années du pontificat d'Hadrien furent des années de grande anxiété, exprimée dans sa façon de condamner de plus en plus les souverains de Constantinople, désobligeamment répertoriés comme des « Grecs », qui menaçaient Rome avec leurs alliés nuisibles (*nefandissimi*) de Naples[979]. En 793, malgré des relations tendues entre Rome et la cour franque, Hadrien envoya à Charlemagne des légats chargés de nombreux présents[980]. Deux ans plus tard, lorsqu'il apprit la mort du pape, le souverain commanda une longue et chaleureuse épitaphe qu'Alcuin, probablement, composa et qu'il fit graver sur une plaque de marbre noir toujours visible dans la basilique Saint-Pierre, où Hadrien fut enterré le 26 décembre 795[981]. Le lendemain même, l'un des prêtres cardinalices qui entouraient Hadrien, le sous-diacre Léon, fut désigné comme souverain pontife, ce qui suppose l'unanimité du collège électoral. Le pape Léon III envoya immédiatement ses légats à Charlemagne avec les cadeaux habituels, et il y ajouta les clés de la « confession », la tombe de saint Pierre ainsi que l'étendard de la ville, autant d'objets évocateurs de la loyauté de Rome[982]. Léon montrait ainsi sa détermination à perpétuer l'alliance avec les Francs. Pour Ravenne, cela impliquait une extension du lien de subordination qu'elle endurait depuis 751, malgré le soin que mettaient ses archevêques à entretenir des relations étroites avec le roi des Francs. La ville avait perdu sa position de site du pouvoir stratégique pour devenir une source de symbole pour l'Empire.

CHAPITRE 37

Où Charlemagne réclame les pierres de Ravenne

Dans les *Annales royales des Francs*, qui répertorient les activités de Charlemagne année par année, dominent les récits de ses campagnes incessantes contre ses ennemis de l'Est – Saxons, Frisons, Slaves, Huns et Avars. Pépin avait envoyé en Frise un prêtre missionnaire, Boniface, pour convertir la population, mais Boniface y mourut assassiné en 754. Puis les Saxons reconquirent Deventer et les colonies et églises franques de la Rhénanie. Après 774, lorsque Charlemagne eut célébré sa conquête du royaume lombard, il retourna chaque année combattre ces peuples païens qui régulièrement acceptaient le baptême, juraient de devenir chrétiens, puis rompaient leur serment. Après son passage à Ravenne et à Rome en 787, le roi, préoccupé par ces campagnes, demeura éloigné de la péninsule pendant treize ans. À partir de 788, il habita régulièrement son nouveau palais d'Aix, embelli à présent par les matériaux antiques rapportés d'Italie, ainsi que celui, plus ancien, de Ratisbonne, où il reçut les ambassadeurs de l'émir de la péninsule Ibérique, du roi Alphonse II des Asturies, des empereurs de Byzance, des Avars et du roi de Perse (le calife Haroun al-Rachid). Les représentants des Bretons, des Saxons, des îles Baléares et un moine de Jérusalem se rendirent également à Aix pour reconnaître son autorité.

Lorsque Charlemagne eut 40 ans, en 788, il fut acclamé comme chef suprême de l'Occident, unificateur d'un immense royaume composé de régions disparates, qui sut leur imposer à la fois une meilleure administration juridique et un gouvernement chrétien efficace[983].

En 793/794, la représentation de son statut évolua avec la mise en circulation d'un nouveau type de pièces à sa signature, le monogramme latin de Karolus (dans certains cas en lettres grecques, ΚΑΡΩΛΟΣ) entouré de ses titres, qui vinrent s'ajouter aux nombreuses frappes de deniers en argent constituant le gros de la monnaie franque[984]. Charlemagne avait manifestement conscience de l'importance de la valeur de propagande de la monnaie, et son usage du grec était calculé pour impressionner ses sujets à Ravenne et dans les autres parties de l'Italie où l'on comprenait le grec. Plus tard, la montée en puissance du calife arabe Haroun al-Rachid en Terre sainte devenant un sujet de préoccupation, il déciderait d'envoyer des fonds aux chrétiens et ferait battre des deniers spéciaux « au portrait » avec le temple de Jérusalem sur le revers, accompagné de la légende *Religio Xristiana*[985].

Le roi et l'impératrice

À Constantinople, Constantin VI et sa mère, l'impératrice Irène, étaient aussi conscients des récentes victoires de Charlemagne et du renforcement de sa position. En 797, l'empereur, devenu un jeune homme de 26 ans, envoya une ambassade à Aix afin de faire la paix, probablement dans le but de récupérer des prisonniers capturés lors de l'affrontement dans le sud de l'Italie dix ans auparavant. L'année suivante, cependant, le roi des Francs reçut une autre ambassade, envoyée cette fois par Irène, en son nom propre. Elle avait écarté son fils du pouvoir en le rendant aveugle et désormais gouvernait seule, première femme à être officiellement proclamée *basileus*,

empereur et non impératrice de Byzance[986]. Irène avait besoin de la paix en Italie pour mobiliser ses ressources contre le calife Haroun al-Rachid, vainqueur sur ses généraux. Ses émissaires négocièrent un traité avec Charlemagne et obtinrent la libération de Sisinnius, le frère du patriarche Tarase, retenu prisonnier depuis 788[987].

En fait, Charlemagne avait établi un contact diplomatique avec le calife au sujet des Lieux saints chrétiens de Jérusalem, comme Irène l'avait compris. Ces échanges entre Aix et Bagdad aboutiraient en définitive à l'arrivée d'un éléphant à la cour carolingienne[988]. Il est possible que, connaissant l'histoire d'Hannibal et de sa traversée des Alpes à dos d'éléphant pendant la deuxième guerre punique, Charles ait exprimé en 797 le désir de recevoir du calife l'un de ces animaux exotiques. En effet, si les statues romaines, les ivoires et les soies byzantines sorties des ateliers de l'Empire avaient familiarisé le peuple avec le pachyderme, aucun être humain vivant dans le nord de l'Europe à la fin du VIII^e siècle n'en avait encore vu. Les ambassadeurs francs envoyés à Constantinople avaient peut-être entendu parler de l'éléphant retenu dans la ville et représenté ensuite, en commémoration, par des statues grandeur nature[989]. On peut imaginer l'excitation qui s'empara de la cour franque lorsque des émissaires musulmans informèrent le souverain que le seul membre survivant de son ambassade, le juif Isaac, revenait de Bagdad avec l'éléphant si ardemment souhaité. On étudia alors la façon d'acheminer l'animal depuis l'Afrique du Nord jusqu'en Italie, où il arriva en octobre 801, y demeurant tout l'hiver pour éviter la traversée des Alpes en cette saison. En juillet 802, Isaac se présenta devant l'empereur, comme convenu, avec tous les cadeaux du calife – « l'éléphant s'appelait Aboul Abaz » – et Charlemagne eut si grand plaisir à le montrer qu'il l'emmena en campagne jusqu'à la mort de l'animal en 810[990].

Tandis que Charlemagne attendait le retour des ambassadeurs envoyés à Bagdad, il reçut un autre message inhabituel de l'impératrice Irène, qui lui

fut discrètement transmis à Aix par le gouverneur de Sicile[991]. Il y était question d'unir les régions occidentales et orientales de l'Empire romain par un mariage de convenance. Cette proposition figure dans les sources byzantines et franques, chacune revendiquant l'initiative de leur souverain. Selon les archives occidentales, les émissaires d'Irène « proposèrent de donner l'Empire à Charles » – et ce geste fut interprété comme une mesure de sa faiblesse en tant que femme et souveraine[992]. Les sources orientales laissent entendre qu'Irène proposa une union politique lui permettant de gouverner l'Orient depuis Constantinople tandis que Charlemagne contrôlerait l'Occident depuis Aix. Peut-être le roi des Francs envisageait-il sérieusement une union diplomatique de la sorte ; toujours est-il qu'il renvoya les émissaires à Constantinople. Ceux-ci arrivèrent en 802, juste à temps pour voir la *basileus* Irène renversée par Nicéphore, son ministre des Finances, et avec elle, partir en fumée tous les espoirs de ce qui aurait été le mariage du millénaire.

L'agression du pape Léon III

À l'été 799, Charlemagne avait aussi appris l'arrivée d'un visiteur encore plus important : le pape Léon III en personne. Le souverain pontife, attaqué par des opposants romains au beau milieu de la grande procession des fêtes de Pâques, avait fui en direction de Spolète. Sous escorte, il traversa ensuite les Alpes pour se rendre auprès du roi des Francs, qui séjournait dans son nouveau palais de Paderborn dans la Saxe alors pacifiée. Charlemagne l'accueillit à bras ouverts et lui promit de découvrir ce qui lui avait valu cette agression. Après avoir passé l'hiver avec le souverain, Léon III fut raccompagné à Rome sous escorte franque. En août 800, Charlemagne quitta Mayence et se rendit à Ravenne pour la seconde fois. Il y rencontra son fils Pépin, roi d'Italie, resta sur place une semaine,

puis se dirigea avec Pépin vers Ancône, où il lui donna l'ordre d'attaquer et de piller le territoire des Lombards rebelles dans le duché de Bénévent, pendant que lui-même traversait les Apennins pour se rendre à Rome[993]. Au cours d'une grande et belle cérémonie soigneusement préparée, le souverain pontife vint à sa rencontre, à vingt kilomètres de Rome, puis l'escorta dans la capitale antique. Charles y resta du 24 novembre 800 au printemps suivant, rétablissant Léon dans ses fonctions. C'est au cours de cette longue visite, au moment des fêtes de Noël, que le pape le couronna empereur sous les acclamations attendues des vicaires du Christ, qui le proclamèrent « *serenissimus Augustus a deo coronatus magnius pacificus imperator Romanum gubernans imperium* » (très pieux, couronné de Dieu, grand et pacifique gouvernant l'empire des Romains)[994].

Après le couronnement, Charlemagne offrit de nombreux présents à Saint-Pierre, notamment « une table d'argent massif » pour le maître-autel, une couronne en or de 55 livres, une patène d'or incrustée de pierres avec son nom inscrit en lettres capitales. Avec ses enfants, filles et garçons, il se rendit dans d'autres églises auxquelles il fit don de calices en or et en argent et d'un évangile avec une couverture en or[995]. Il resta à Rome jusqu'à Pâques, envoya Pépin mener une nouvelle campagne contre les Bénéventins et poursuivit jusqu'à Spolète puis Ravenne, où il passa quelques jours en mai 801[996]. Un peu plus tard, en 801 et 802, les cités lombardes de Chieti, Ortona et Lucera du duché de Bénévent cédèrent enfin, et l'on y établit des garnisons carolingiennes[997].

La statue de Théodoric

Lors de ce troisième séjour à Ravenne, Charlemagne a peut-être trouvé, dans les documents des archives impériales, l'expression « *Imperator Romanum gubernans imperium* » (empereur gouvernant l'Empire

romain)[998]. Il recourut à cette formulation, qui datait probablement de l'époque de Galla Placidia et de son fils Valentinien III, et évita presque toujours le titre d'*imperator Romanorum*, empereur des Romains[999]. Cette attitude cadre avec les affirmations de son biographe, Éginhard, selon lequel il n'aurait jamais consenti à assister à la messe de Noël, le 25 décembre 800, à la basilique Saint-Pierre, s'il avait su que Léon comptait le sacrer empereur[1000]. Si cette formulation du titre impérial fut portée à son attention à Ravenne, c'était pour lui rappeler le rôle historique de la ville en tant que capitale de l'Occident romain[1001].

Outre cette formule et les matériaux de construction qu'il avait déjà emportés, Charlemagne avait clairement l'intention d'absorber la célébrité de Théodoric, le roi des Goths qui avait fait de Ravenne sa capitale. Il admirait la mosaïque du palais, dans l'église consacrée à saint Martin (Saint-Apollinaire-le-Neuf), même si le portrait du roi goth avait été effacé du trône, tout comme les panneaux montrant les miracles et la vie du Christ sur la terre. Il percevait et appréciait la fierté ressentie par Théodoric devant la représentation des remparts et du port fortifié de Classe avec ses navires au mouillage (doc. 12 à 15). En se rendant au mausolée du roi juste en dehors des murs de la ville, avec son dôme imposant – le plus grand toit monolithique qui soit – et l'énorme sarcophage de porphyre, Charlemagne a peut-être envisagé une inhumation sur un mode aussi impressionnant (doc. 17). Théodoric, ce mélange d'agressivité germanique et d'habileté politique byzantine, était un modèle étonnamment pertinent pour le roi franc si récemment élevé au rang d'empereur. Le roi des Goths incarnait l'adaptabilité des éléments les plus importants de la culture impériale romaine, que Charles désirait imposer dans sa *renovatio imperii* : une nécessaire christianisation de l'Empire, la loi romaine, une administration efficace et une instruction de haut niveau. L'intégration des traditions méditerranéennes antiques à des coutumes du Nord à présent plus

vigoureuses et incarnées par le nouvel empereur fut symbolisée par la statue équestre de Théodoric [1002].

La célèbre statue n'existe plus, mais d'après la description que nous a laissée Agnellus, il s'agissait d'« une statue équestre en bronze doré, et le cavalier portait un bouclier au bras gauche et une lance au bras droit ». Né à la fin du VIII^e siècle, Agnellus pouvait très bien avoir vu la statue avant qu'elle ne soit retirée, un peu après 801. Elle était placée sur une haute plateforme, de six coudées de haut ; des oiseaux qui avaient niché dans la partie creuse entraient et sortaient de la bouche et des naseaux du cheval en voletant tranquillement. On racontait qu'elle avait été réalisée au V^e siècle pour l'empereur Zénon et que Théodoric l'avait embellie. Agnellus, amateur d'antiquités, ajoute : « Que celui qui ne me croit pas aille faire un tour au royaume des Francs, et il la verra ! » Lors de sa troisième visite à Ravenne, Charlemagne déclara n'avoir jamais rien vu de tel et la fit déplacer à Aix, juste en face du nouveau palais, exactement comme à Ravenne, position qui avait elle-même été calquée sur des statues équestres à Constantinople ou à Rome. À Aix, la statue dominait l'espace entre le palais et la nouvelle chapelle [1003]. En 829, Walafrid Strabon lui consacra l'un de ses poèmes et lui attribua même une puissance démoniaque ; aussi pouvons-nous être certains qu'elle avait bien été transportée de Ravenne à Aix.

Les trois fois où Charlemagne se trouva à Ravenne, l'archevêque Valère prit grand soin de le divertir comme il l'avait fait pour le roi Louis en 792-793. Il a peut-être aidé le souverain à examiner, dans les archives de la ville, des documents conservant la formule « gouvernant l'Empire romain ». Valère savait aussi que le souverain le plus puissant de l'Occident, âgé de presque 60 ans en 801, avait porté assistance à son prédécesseur, l'archevêque Léon, pour qu'il reprenne le siège de Ravenne à l'usurpateur Michel, et Léon à son tour avait entretenu des relations très amicales avec les Francs. En fait, l'archevêque poursuivait cette politique de liens étroits

avec les Carolingiens pour contrer les prétentions du pape à gouverner le défunt exarchat. Charlemagne lui renvoya la balle en s'abstenant de nommer un civil pour administrer la ville, laissant ainsi la place à Valère.

Après le couronnement de décembre 800, le pape Léon III résolut lui aussi de consolider ses relations avec Charlemagne. En commémoration de la cérémonie, il commanda une magnifique mosaïque dorée pour décorer la salle de réception (le *triclinium*) du palais du Latran, inspirée de celles du Grand Palais de Constantinople où avaient été reçus les papes en visite. Le thème principal représentait le Christ et les Apôtres, avec de chaque côté une scène plus petite : à gauche le Sauveur remettant les clés à saint Pierre et un étendard à Constantin le Grand, et à droite saint Pierre tendant l'étole (l'équivalent du *pallium*) à Léon III et un étendard à Charlemagne[1004]. Manifestement, le pape comparait l'empereur carolingien à Constantin en se mettant lui-même dans une position équivalente à celle du pape Sylvestre, s'inspirant de l'idéologie de la *Donation de Constantin*. De cette façon, il espérait souligner l'autorité de l'évêque de Rome dotant le roi des Francs d'un titre impérial que l'on pouvait faire remonter jusqu'au premier empereur romain chrétien. Mais Charlemagne ne vit jamais cette mosaïque.

Le premier des Carolingiens retourna en Francie à l'été 801, envoyant en Italie des émissaires (*missi*) qui exacerbèrent la rivalité entre Rome et Ravenne au sujet du territoire et des ressources de ce qui avait été l'exarchat. Le dimanche des Rameaux de l'année 804, Valère invita ces *missi* à dîner, ce qui porta le pape Léon à les soupçonner de comploter contre lui d'une honteuse façon (*turpitudo*)[1005]. Déjà convaincu que l'archevêque ne soutenait pas les prétentions du siège de Saint-Pierre sur l'exarchat, il craignait que l'empereur carolingien ne veuille renforcer sa propre autorité dans le nord-est de l'Italie[1006]. Le pape se précipita en Francie, où la même année il célébra la messe de Noël avec Charlemagne à Quierzy[1007]. Après un bref séjour d'une semaine seulement, le souverain organisa le retour de Léon sous escorte à Ravenne où, peut-être, celui-ci

offrit des présents de Saint-Pierre à Saint-Apollinaire in Classe : « une nappe en soie blanche avec des roses pour motifs et une croix émaillée d'or au centre » et des scènes de la vie du Christ ainsi qu'« une belle boîte en argent avec ses chaînes, d'un poids dépassant quinze livres[1008] ». À cette occasion, il apprit que les poutres du toit de la basilique étaient délabrées et s'arrangea pour les faire remplacer. Toutefois, dans ses lettres à Charlemagne, Léon continue de se plaindre de Helmengaudus et de Hunfridus « *fideles vestros* », qui avaient volé les ressources du *palatium*[1009].

Valère ne pouvait rien pour empêcher Charlemagne de priver Ravenne de matériaux de construction, voire d'une statue colossale, mais lui-même s'était engagé dans des entreprises de démolition de bâtiments désormais inutilisés, pour en construire de nouveaux. Deux anciens *episcopia* ariens situés en dehors des murs de la ville lui fournirent les matériaux dont il avait besoin pour sa *Domus Valeriana*[1010]. Un membre de son clergé, un prêtre nommé Pierre, utilisa quatre élégantes colonnes cannelées en spirale pour élever le magnifique ciborium de saint Eleucade que l'on peut aujourd'hui admirer à Saint-Apollinaire in Classe[1011]. Valère rassembla aussi de nombreux objets de valeur qu'il légua à l'Église de Ravenne, notamment « une table en forme de platane, entièrement remplie de récipients en argent[1012] ». Son successeur, l'archevêque Martin, en fit présent plus tard à Jean d'Arles. Une table en forme de platane est plutôt difficile à imaginer. Si le support central représente le tronc, le plateau pourrait avoir été constitué de la voûte feuillue d'un platane, qui à son tour aurait pu être remplie d'objets en argent et en or[1013].

L'archevêque Martin

Valère mourut vers 810 et Martin, l'archidiacre de l'Église de Ravenne et père abbé du monastère de Saint-André, fut élu comme successeur. C'était ce même Martin qui avait été envoyé par l'archevêque Léon pour indiquer à Charlemagne les itinéraires peu connus menant aux vallées du nord de l'Italie, ce qui lui permit de prendre les Lombards par surprise en 774. Il aurait donc rencontré le roi des Francs plus de trente ans auparavant. Tout de suite après sa consécration comme archevêque de Ravenne par le pape Léon, il « envoya ses messagers en Francie, à l'empereur Charles, et celui-ci en fut ravi[1014] ». Au début du IXe siècle, Agnellus n'étant encore qu'un tout jeune homme, Martin lui confia le monastère de Sainte-Marie-des-Blachernes. Pour ce privilège, Agnellus lui remit 200 *solidi* d'or, et l'archevêque était si gros et fort qu'il pouvait les tenir dans sa seule main gauche. Martin utilisa ces pièces pour confectionner un vase liturgique en or et en forme de coquillage. À l'époque où Agnellus entreprit d'écrire son *Liber pontificalis*, ce vase était toujours utilisé pour le saint chrême[1015].

Si le nouvel archevêque entretenait de bonnes relations avec Charlemagne, il s'efforça aussi de rester en bons termes avec Rome. Connaissant l'envergure des projets de construction du pape dans la ville, il convainquit Léon III de lui prêter des ouvriers chevronnés pour l'aider à restaurer le toit de Saint-Apollinaire in Classe qui s'était effondré lors d'un tremblement de terre[1016]. En conséquence, Crisafus, le *cubicularius* du souverain pontife (l'assistant en qui il avait le plus confiance) et des *caemenarii* (spécialistes des constructions en brique) arrivèrent de Rome pour installer les nouvelles poutres. Pour l'aider dans cette restauration majeure, Martin avait exigé des matériaux des villes environnantes et demandé aux citoyens ravennates de travailler en équipe « avec des cordes et autres outils ». Une fois la toiture réparée, avec ses « colonnades carrées », il ordonna de mettre sur le sol de l'*hypocartosis* (des plaques de marbre opus sectile)[1017]. L'archevêque entreprit aussi la restauration de l'église Sainte-Euphémie *ad Arietem* touchée par des inondations[1018]. Dans

les terrains marécageux tout autour de Ravenne, ce phénomène devait être assez fréquent, nécessitant la mise au point de techniques pour contrôler le niveau de l'eau.

Cette rivalité entre Ravenne et Rome ne s'arrêta pas avec la mort de Charlemagne en 814. Après que le pape Léon III eut élevé des protestations contre les « irrégularités » du diocèse de Ravenne, il en appela à Louis le Pieux, successeur de l'empereur[1019]. En conséquence, Louis ordonna à Jean, l'archevêque d'Arles, de se rendre à Ravenne et d'accompagner Martin à Rome. Agnellus, alors jeune homme, a pu être témoin de son arrivée et du départ forcé de Martin pour Rome. Toutefois, lorsque ce dernier arriva à Nova, nous dit Agnellus, il procrastina, « prétextant une infirmité ». Il envoya dire au pape qu'il était si souffrant qu'il lui serait impossible de monter à cheval et qu'il était trop faible pour se déplacer. Léon III n'insista pas et Martin retourna à Ravenne où il régala abondamment l'archevêque Jean[1020]. Heureux d'avoir réussi à contrecarrer les souhaits du souverain pontife, il se montra particulièrement prodigue et offrit à Jean « la table en forme de platane » prise dans le trésor de Valère.

Après la mort de Léon III, Étienne, diacre qui avait fait une carrière ecclésiastique typique au palais du Latran, fut élu souverain pontife. Étienne IV programma immédiatement de rendre visite à l'empereur Louis. En octobre 816, les deux hommes se rencontrèrent à Reims, où ils échangèrent de nombreux présents, assistèrent à quantité de banquets et renforcèrent leur alliance. Le nouveau souverain pontife négocia aussi le retour des Romains bannis et envoyés en Francie après l'agression du pape Léon III en 799. Avant de rentrer à Rome, Étienne s'arrêta à Ravenne où l'archevêque Martin l'accueillit avec tous les honneurs. Les deux prélats s'embrassèrent et le pape « célébra la messe dans la basilique Ursiana et exposa les sandales du Sauveur que tout le monde put admirer[1021] ». De cette manière très publique, l'Église de Ravenne mettait en avant sa profonde dévotion au Siège apostolique et résolvait les problèmes qui

avaient perturbé leur relation. La présentation des plus célèbres reliques de Ravenne à la population de la ville était probablement un événement rare, qui laissa une impression profonde, et Agnellus ne l'oublia pas. La visite du pape Étienne fut manifestement l'un des moments forts de l'épiscopat de Martin.

Les présents de Charlemagne à Ravenne

Les relations amicales que Martin avait soigneusement entretenues avec Charlemagne produisirent un effet assez inattendu lorsque le testament de l'empereur fut rendu public. Il avait exposé dans le détail comment les richesses accumulées devaient être réparties, et l'Église de Ravenne se trouva être l'un des principaux bénéficiaires. Elle devait recevoir une table en argent « gravée d'une représentation de la ville de Rome » ainsi que plusieurs vases d'argent également et un calice en or, toujours utilisé à l'époque d'Agnellus. L'historien insiste sur le fait qu'il s'agissait d'une table ronde en argent massif, sans boiseries, avec quatre pieds carrés du même métal précieux[1022]. Dans sa description du testament de Charlemagne, Éginhard évoque aussi une autre table « quadrangulaire sur laquelle [était] tracé le plan de la ville de Constantinople », envoyée à Rome[1023]. Manifestement, ces tables d'une valeur exceptionnelle étaient des illustrations de la Rome antique et de la nouvelle Rome, les deux principaux patriarcats du monde chrétien du début du IX^e^ siècle[1024]. Ainsi Charlemagne envoya-t-il une représentation de Rome à Ravenne, rappel évident du lien de subordination ; de même, expédier à Rome la table avec la gravure de Constantinople revenait à indiquer qu'une autre capitale dépassait celle du pape, rôle désormais dévolu à Aix. Éginhard ajoute que l'empereur garda une troisième table, en or et « de loin la plus belle […] sur laquelle [était] dessinée en traits fins et menus une carte du monde entier sous forme de

trois cercles concentriques » destinée à ses héritiers et aux bénéficiaires d'aumônes.

Il s'agissait là d'une partie de la répartition exacte du fabuleux trésor de Charlemagne, judicieuse et savamment étudiée par lui-même avant sa mort. Deux tiers des objets de valeur rassemblés dans le trésor avaient été mis de côté en vue de leur attribution aux vingt et un sièges métropolitains de son empire. Ravenne venait en seconde position sur cette liste, juste après Rome. Suivaient Milan, Cividale en Frioul et Grado. Les évêchés italiens occupaient donc une place prééminente parmi les autres sièges ecclésiastiques de son empire. Il s'était arrangé pour déposer ces vingt et une parts dans autant de coffres portant chacun l'indication de l'évêché auquel ils seraient remis, afin que les archevêques puissent procéder à la distribution. De même, il leur fut demandé de répartir les deux tiers entre leurs suffragants et de n'en garder qu'un tiers pour leur Église. Ainsi les aumônes de l'empereur (*eleemosyna*) devaient-elles être attribuées au plus grand nombre des personnes peuplant son empire[1025].

Sa reconnaissance de la prééminence de Ravenne et la réconciliation entre l'archevêque Martin et le pape Étienne constituent l'acmé des relations de la ville avec les Carolingiens. Après la mort du Grand Roi en 814, son héritier, Louis le Pieux, comme ses successeurs, rencontrèrent de sérieuses difficultés aux frontières avec l'Hispanie, la Saxe et la Dalmatie, et ils passèrent moins de temps en Italie. Au IX^e^ siècle, Rome continua de critiquer Ravenne, déclenchant plusieurs conflits impliquant la cour impériale de Constantinople et les patriarches Ignace et Photius[1026]. Peu à peu, les archevêques cédèrent le contrôle des domaines plus éloignés aux rois d'Italie basés à Pavie et celui du commerce et des communications maritimes à Comacchio et à Venise, la ville du Nord en pleine expansion. Ravenne était toujours un trésor à prendre pour les violents comme l'empereur Lothaire : il ordonna la saisie d'une belle dalle de porphyre de l'église Saint-Sévère et la fit transporter à Saint-Sébastien de Soissons, en

Francie, pour servir de table d'autel. Agnellus était chargé de s'assurer que les ouvriers ne la cassent pas en la soulevant, et il versa quelques larmes en la voyant partir[1027]. Les Carolingiens ne furent pas les seuls à continuer à voir dans Ravenne une source de matériaux de construction de grande valeur – les Italiens aussi. Vers 831, l'évêque de Bologne, Théodore, déroba pour sa propre sépulture un sarcophage datant des premiers chrétiens[1028]. Les puissants venaient en visite, inspectaient les monuments et choisissaient ce qu'ils allaient emporter.

En dépit de ces soustractions continues, les archevêques de Ravenne surent maintenir et même accroître leurs ressources locales d'une façon apparemment typique des villes prospères du IXe siècle. Ils profitèrent d'une « convergence d'intérêts entre l'expansion économique des villes et l'ambition des évêques impatients d'être toujours plus importants sur la scène politique[1029] ». Les nombreuses donations à l'Église reflétaient la loyauté et le soutien civil des habitants de la région pour le plus puissant dirigeant de Ravenne. Dès lors que l'exarque Eutychès n'avait pas su défendre la ville contre les Lombards, les citoyens avaient désigné d'autres personnalités en vue pour s'acquitter de cette mission. Ils s'étaient adressés à l'archevêque Serge, un laïc, et son succès pour leur faire gagner plus d'indépendance vis-à-vis des conquérants lombards avait continué avec ses successeurs. C'est ainsi que la ville s'efforçait de traiter avec tous les suzerains, même les plus puissants de l'Occident, comme Charlemagne. Les archevêques de la ville consolidèrent leurs acquis territoriaux grâce à la permanence du mécénat et à l'exploitation des terres agricoles. Au Xe siècle, ils accueillirent régulièrement les empereurs de la dynastie ottonienne – les Ottoniens préféraient Ravenne à Rome, de plus en plus décadente – et leur bâtirent des palais derrière les remparts.

Symbole de cette alliance entre Ravenne et ses mécènes transalpins du Nord, l'archevêque Jean joua un rôle crucial dans le couronnement du jeune Otton III. Après la défaite quasi désastreuse d'Otton II devant les Arabes

dans le sud de l'Italie, en 982, la famille impériale s'était retirée à Ravenne. Lorsque, pour garantir la survie de la dynastie à la mort de son père en décembre 983, le fils d'Otton et de la princesse byzantine Théophano, alors âgé de trois ans, fut proclamé empereur, Jean accompagna l'enfant de Ravenne jusqu'à Aix-la-Chapelle pour apporter son concours dans le déroulement de la cérémonie. Il soutint ensuite la jeune veuve dans son rôle de régente jusqu'à la majorité du petit empereur. Sept ans plus tard, Théophano revint à Ravenne, réunit un conseil avec l'archevêque et publia des chartes en son propre nom – chartes qu'elle data de la dix-huitième année de son règne – en écho au passé impérial de la ville, lequel avait perduré pendant 200 ans après la conquête lombarde, et à sa formation byzantine. Elle insista également sur l'héritage grec de son fils, concrétisé plus tard par la détermination du jeune homme à créer une académie pour redonner vie à l'enseignement du grec à Rome. En 998, Otton III imposa le grand savant Gerbert d'Aurillac à la tête de l'épiscopat de Ravenne, avant de le nommer pape l'année suivante, sous le nom de Sylvestre II. Toutefois, son décès prématuré en 1002 sonna le glas de ce projet d'académie.

Le déclin de Ravenne est aussi lié à son incapacité – de très longue date – à entretenir les édifices séculiers, pas autant protégés que les églises, gérées et entretenues par des membres du clergé aux émoluments plus élevés que ceux de bien des évêques de province. Nombre d'entre elles profitaient aussi de leurs liens avec des communautés monastiques. De même, lorsqu'on cessa de remplacer les équipements navals qui avaient fait de Classe un grand port, la vase des estuaires du Pô, accumulée pendant des dizaines d'années, boucha les canaux qui reliaient Ravenne à la mer, dissuadant les marins de s'y engager. Au IX^{e} siècle, la ville conserva une activité commerciale avec l'Adriatique, comme en témoignent les poteries, pièces et autres artefacts importés mis au jour lors des fouilles actuelles de Saint Sévère, mais elle fut incapable de participer activement à la transformation de cette grande voie maritime que les marchands audacieux

de Comacchio, et surtout de Venise, investirent pour forger de nouveaux liens avec tous les ports de sa façade orientale, de l'Istrie à la Dalmatie. De là, ils continuaient vers le sud, contournaient la Grèce méridionale et remontaient jusqu'à Constantinople, puis redescendaient vers le Levant et surtout Alexandrie, créant ainsi une présence permanente[1030]. Le rôle de Ravenne dans ce monde marchand en pleine expansion a été très limité.

Venise endossa alors le rôle de pivot des relations Orient-Occident. À partir du IXe siècle, la Sérénissime développa son archipel unique de comptoirs commerciaux à la fois prémunis contre les attaques terrestres et dotés d'un accès direct à la mer. Exclue des nouveaux réseaux marchands et de leurs voies de communication, Ravenne devint un petit centre compact, survivant avec ses églises et leurs archives en mosaïque sous la tutelle d'ecclésiastiques résolus à les préserver, avec les moyens de le faire sans pour autant avoir besoin de leur donner un cachet plus moderne. Peut-être sont-ils en partie responsables de l'incapacité de la ville à nourrir les dynasties autonomes, civiles et marchandes, qui jouèrent un rôle si crucial au XIe siècle dans le développement des cités italiennes en concurrence. En effet, à Sienne, Florence, Pise, Milan comme dans de nombreuses villes du nord de la botte, de puissants *duce* et marchands se mirent à revendiquer une autorité politique régionale et à encourager de nouvelles initiatives intellectuelles et artistiques. Leur rivalité créative s'exprimait avec pour toile de fond les conflits d'allégeance à l'empereur ou au pape au cours desquels s'opposèrent Gibelins et Guelfes. Contrairement à ces cités, Ravenne ne se soucia pas de la nécessité de se donner une nouvelle identité citoyenne. Après son bannissement de Florence et ses longues pérégrinations, Dante, le poète italien, finit par y trouver un mécène en la personne du podestat[*1] Guido Novello da Polenta. sa mort, survenue en 1321 au cours d'une épidémie de peste, le Florentin eut droit à une oraison funèbre du premier magistrat. Ses restes, conservés à Ravenne plutôt qu'à

Florence, continuent d'attirer les touristes qui affluent sur sa tombe, alors même que cela reflète la perte d'importance de la ville.

Si Venise a remplacé Ravenne comme grand centre marchand de l'Adriatique pour devenir le point d'entrée principal des artefacts, des idées politiques et de la culture byzantines dans l'ouest de l'Europe pendant des centaines d'années, Ravenne a attiré des empereurs et beaucoup d'autres voyageurs qui reconnaissaient l'existence de son patrimoine historique et continuaient à admirer les accomplissements artistiques des débuts de la chrétienté. La confiance et la promesse qu'exhalent les mosaïques de ses églises, les inscriptions et monuments témoins de sa position éminente sous les empereurs romains, souverains goths et exarques byzantins continuent d'inspirer des générations de visiteurs pourtant déconcertés par le fait que tout doucement l'on en vient à oublier le rôle que joua cette ville dans l'histoire de l'Europe.

CONCLUSION

Le fabuleux héritage de Ravenne

En 751, les Lombards, ayant pris Ravenne, devinrent encore plus menaçants pour Rome ; la même année, le chef des Francs, Pépin le Bref, endossa l'habit de roi avec l'aval du pape, les Abbassides instaurèrent un nouveau régime à Bagdad et l'expansion de l'islam vers l'Orient se heurta à la Chine impériale près du fleuve Talas[1]. Que la coïncidence entre ces événements ait constitué ou non un tournant majeur dans l'histoire du monde, il reste qu'en Europe, un changement fondamental contraignit le pape Étienne II à rechercher une alliance militaire avec les Francs. Rome se trouva alors libérée de ses liens traditionnels avec Constantinople et la papauté lancée sur une nouvelle trajectoire, immédiatement confortée par la fausse *Donation de Constantin*. Si Ravenne joua un rôle crucial là-dedans, pourquoi n'eut-elle pas ses propres historiens pour en revendiquer l'importance ?

Ce fut probablement le cas, mais l'acmé de l'influence de Ravenne eut lieu trop tôt et la plupart des archives de l'époque ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Avant sa mort en 526, Théodoric demanda à Cassiodore d'écrire une histoire des Goths, dont nous n'avons que la version de Jordanès. L'archevêque Maximien, qui inséra son portrait et son nom juste à côté de ceux de Justinien sur la célèbre mosaïque de Saint-Vital, rédigea lui-même une chronique qu'Agnellus, au IX^e^ siècle, recommanda à son

auditoire : « Lisez la chronique de l'archevêque Maximien, vous y trouverez beaucoup de choses sur elle [l'impératrice Galla Placidia] et sur de nombreux autres empereurs et rois[2]. » Cela nous est impossible aujourd'hui, cette chronique ayant été perdue ; nous ne disposons pas non plus d'une copie des *Annales de Ravenne illustrées*, sorte d'almanach fournissant des renseignements sur la vie de la ville et sur l'époque. À côté de ces documents disparus dont nous connaissons l'existence en figurent d'autres dont même le souvenir s'est évanoui. L'histoire de Ravenne est très lacunaire, du fait de ses éléments perdus ou tombés dans l'oubli, ou encore physiquement démantelés – autre forme d'amnésie.

Le sort des écrits de Cassiodore et de sa bibliothèque est un exemple frappant du rôle central occupé par Ravenne et de son éclipse. Le père de l'écrivain calabrais fut gouverneur de province et depuis sa propriété de Scyllacium (Squillace), dans le sud de l'Italie, il fournissait des chevaux à l'armée. Il apporta son soutien aux Goths contre l'administration romaine affaiblie de la fin du v^{e} siècle et envoya son fils, amoureux des livres, à la cour de Théodoric, formé pendant des années à Constantinople. Le jeune Cassiodore devint un éminent questeur, chargé de rédiger les courriers officiels pour les souverains goths, dans tous les domaines, en les émaillant de figures rhétoriques bien à lui, pour faire étalage de ses capacités. Après la prise de Ravenne en 540, Bélisaire ramena avec lui à Constantinople le roi Vitigès et de nombreux Goths et membres de l'administration, dont Cassiodore, semble-t-il. L'ex-préfet du prétoire resta dans la Reine des villes pendant une quinzaine d'années, au cours desquelles il publia sa correspondance, les *Variae*, tout en dénichant des textes peu connus et qu'il copiait ou traduisait[3]. En 554, lorsque la Pragmatique Sanction de Justinien offrit aux exilés et émigrés partis en Orient la garantie de récupérer leurs propriétés, il retourna à Scyllacium, où il fonda un monastère dont le nom, Vivarium, lui fut inspiré par ses bassins à poissons. Les manuscrits qu'il avait rassemblés y constituèrent un fonds de bibliothèque à partir duquel il

rédigea ses *Institutiones*, un guide des Écritures et des arts libéraux qui enseignait aux moines à aimer les œuvres laïques autant que spirituelles[4]. À sa mort, à un âge très avancé pour l'époque – il avait 90 ans passés –, sa collection fut dispersée ou perdue. On retrouva plus tard quelques volumes épars au monastère bénédictin du Mont-Cassin ; les autres avaient disparu ; mais *De orthographia*, sa grande compilation du travail de douze grammairiens sur la façon de rédiger et de copier des manuscrits guida les moines des époques ultérieures, d'Italie et d'ailleurs.

Sans Ravenne et ses traditions multilingues, Cassiodore aurait pu n'être qu'un moine romain particulièrement studieux. Toutefois, repérer quel a pu être le rôle de la ville dans la formation du monde chrétien occidental est un défi aussi grand que de combler les lacunes de l'histoire du *scriptorium*[*1] de Cassiodore. Fort heureusement, nous avions Agnellus, notre historien du IX^e^ siècle, qui a donc vécu trois cents ans après Cassiodore et nous a livré, dans son *Liber pontificalis*, un témoignage crucial de l'histoire de Ravenne, passant en revue tous les évêques de la ville, depuis sa conversion au christianisme. Grâce à lui, nous avons pu évoquer leur époque tout autant que leur vie.

Cet ouvrage nous a permis de situer les évêques de Ravenne et leur rôle essentiel dans la continuité de l'administration de la ville. Grâce à sa volonté de travailler à la gloire des archevêques, Agnellus a su capter l'émergence, à Ravenne, d'une identité civique ancrée dans la cité, avec ses composants religieux et laïcs. Contraint par la forme de l'ouvrage – une liste des saints Pères –, il l'a agrémenté de récits et d'apartés discursifs, comme celui qui vient d'être évoqué sur la *Chronique* de Maximien. Le *Liber pontificalis* d'Agnellus embellit souvent des histoires à demi oubliées, tenant parfois du mythe, où l'auteur imagine des triomphes et invente des anecdotes qui tombent fort à propos. Nonobstant ce manque de fiabilité dans les détails, Agnellus montre à quel point l'Église de Ravenne a compté comme une force majeure en Italie, et comment ses responsables ont su

accumuler les ressources, contrôlant de près leurs propriétés foncières dans les régions les plus éloignées (la Sicile, l'Istrie et la Dalmatie) et attirant d'autres donations des habitants de la région – domaines et produits de la terre. Ces richesses accumulées servirent ensuite à embellir la ville en la dotant d'édifices décorés dans le style le plus chic et le plus cher de l'époque avec les matériaux les plus recherchés, importés d'ailleurs.

Dans d'autres villes d'Occident, les évêques endossèrent des rôles de dirigeants qui leur donnèrent autorité dans la sphère politique et confirmèrent leur importance pour le bien-être de leur évêché (à Clermont-Ferrand, Arles, Séville ou Trèves, par exemple). Toutefois, plus que tous ceux-là, les évêques de Ravenne comme Maximien, Damien, Félix et Serge, que j'ai tenté de faire revivre, ont su orienter la loyauté des habitants de la région pour leur donner une assurance qui leur permit de préserver Ravenne et de projeter son pouvoir dans tout le nord-est de l'Italie, voire encore plus loin. Nous pouvons sentir la force de cette religion civique dans l'accueil réservé à l'archevêque Pierre, dans les années 570, à son retour de Rome où il avait été consacré : les Ravennates sortirent de chez eux pour l'accueillir avec des chants religieux. Ce genre de cérémonies officielles pour l'arrivée d'un nouvel archevêque, accompagnées de mélopées en grec et en latin, furent reprises plus tard par Charlemagne et d'autres empereurs d'Occident. Un esprit collectif similaire sanctionna la « réconciliation » orchestrée par l'exarque Callinique et l'archevêque Marinien, en 599, lorsque Maxime de Salone vint à Ravenne pour obtenir du pape Grégoire I^{er} qu'il lui « rende sa communion », et lorsque l'archevêque Damien trouva une solution aux sanglantes batailles interquartiers de la fin du VII^{e} siècle en organisant une procession pénitentielle avec toute la population. Autre moment clé, celui où l'exarque Théodore convainquit le clergé rebelle, parti célébrer Noël à Saint-Apollinaire in Classe, de retourner à Ravenne pour les vêpres et de renoncer à son action contre l'archevêque homonyme. Lors de ces cérémonies solennelles et soigneusement orchestrées, l'autorité de l'Église

de Ravenne, représentée par son chef, souvent avec la collaboration de l'exarque, concentrait l'attention des habitants sur leur ville, et c'est avec une immense fierté qu'ils portaient aux nues leurs responsables et célébraient leur propre participation à ces exemples symboliques de l'histoire de Ravenne, la « plus noble des villes », avec ses étincelantes mosaïques.

Lors de la lecture de son livre à haute voix, Agnellus a peut-être exagéré ces moments forts, mais il a aussi rappelé à son auditoire les inscriptions relatant l'activité des évêques ravennates, leur contribution à l'apparence de la ville, et les élégants sarcophages qui marquaient leur lieu de repos éternel. Saint-Apollinaire in Classe devenant peu à peu l'église choisie pour leur sépulture par la plupart des archevêques, à proximité du premier mécène chrétien de leur ville, leurs tombes furent désignées comme un lieu de vénération rituel où pouvaient se tenir les commémorations annuelles des dirigeants passés. Ainsi, le rôle civique des évêques s'ancra-t-il profondément dans la mémoire collective pour pouvoir être réaffirmé lorsque la ville avait besoin de confirmer sa réalité.

Aujourd'hui, l'historien de Ravenne doit travailler avec les documents existants – trace très incomplète de ce qui fut autrefois simplement consigné et ne saurait constituer un récit des événements. Au IX^{e} siècle déjà, Agnellus faisait souvent allusion à des édifices et monuments démolis ou en ruine. D'où la nécessité de traiter les sources qui nous restent avec une précision de médecin légiste, afin de découvrir ce qu'elles racontent des grands événements et de la vie à Ravenne. C'est un processus qui demande de l'imagination : il faut repenser le rôle de la ville. Pendant que l'historien doit s'accrocher aux éléments tangibles des récits primaires, elle ne peut se limiter à ce qu'il en reste. C'est pourquoi j'ai joint le fruit d'une enquête approfondie sur la vie à Ravenne, y compris les aspects juridiques et médicaux, et les idées, religieuses et cosmographiques, en ayant un

panorama plus vaste, celui des influences déterminantes permettant de combler, peut-être, certaines des lacunes occasionnées par les disparitions.

Saint-Apollinaire-le-Neuf, cette impressionnante basilique dédiée au Christ que Théodoric a fait construire à proximité de son palais constitue un exemple de ce qui a été physiquement perdu. La mosaïque représentant le Grand Palais du roi domine le mur sud à l'extrémité ouest et fait face à celle qui figure le port de Classe. Depuis ces représentations laïques des deux villes jumelles, des saints et des saintes se dirigeaient vers la Vierge et le Christ en deux longues processions. La mosaïque du *palatium* comportait huit espaces entourés de colonnes, de chaque côté d'un plan central montrant Théodoric sur son trône. Acclamé par des personnages de sa cour agglutinés derrière la colonnade, le grand roi était représenté dans toute sa gloire.

Sauf que cela, nous ne le voyons pas.

Arrêtons-nous un instant sur cet exemple extraordinaire de l'image d'un souverain séculier et de sa cour en si grande évidence à l'intérieur d'une église. Dans un palais ou sur la grand-place d'une ville, la chose n'aurait rien d'anormal. Il est d'une longue tradition, à Constantinople notamment, d'afficher le pouvoir de cette façon, et pendant sa jeunesse, Théodoric en a certainement été témoin. Les empereurs, leurs épouses, et leurs grands généraux comme Bélisaire avaient leur portrait en mosaïque dans les espaces publics, même si aucun d'eux n'est parvenu jusqu'à nous. Et en effet, Agnellus fait allusion à l'existence de mosaïques figurant Théodoric dans ses palais de Pavie et d'ailleurs. Mais à Ravenne, le roi des Ostrogoths a suivi l'exemple de Galla Placidia, qui avait fait réaliser des portraits d'elle-même, de ses enfants et de ses ancêtres dans l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, dont elle avait commandé la construction quelque soixante-dix ans auparavant. Galla Placidia fut probablement la première chrétienne d'une famille impériale régnante à mettre un portrait d'elle dans une église – un geste audacieux qui semble s'être limité à Ravenne pendant de

nombreuses décennies. Lorsque Théodoric le réitéra à une échelle impressionnante, ce fut pour contrebalancer l'exemple d'une impératrice jadis mariée à un Goth.

En même temps, par sa gestion avisée de la séparation des ariens goths d'avec les catholiques de la ville, Théodoric a mis l'accent sur une certaine tolérance et permis à l'évêque Ecclésius d'envisager la construction de Saint-Vital. Après la mort du souverain et la reconquête de l'Italie gothe par les troupes impériales de Bélisaire, l'évêque Victor et les nouveaux souverains de Ravenne revendiquèrent l'autorité impériale. Les portraits uniques de Justinien et Théodora dans une église octogonale très singulière constituèrent leur réponse à l'éclat de la présence de Théodoric dans son église palatine toute dorée. Et c'est parce qu'ils se trouvent dans des églises où l'on n'a jamais cessé d'officier qu'ils ont résisté.

Ou du moins en partie, car pendant la quinzaine d'années de dévotion aux panneaux impériaux de Saint-Vital, en 547 exactement, les ariens furent persécutés et la basilique de Théodoric reconvertie en église consacrée à la foi catholique. Les mosaïques représentant les deux villes furent laissées intactes, mais dans l'une comme dans l'autre, les portraits du roi arien déclaré hérétique et ceux de ses courtisans furent découpés. Dans l'espace central de la mosaïque du palais, on remplaça Théodoric par un pavage de tesselles dorées et entre les colonnes, les personnages par des rideaux. Seules les mains des courtisans en surimpression sur les piliers et les pieds de ceux qui se tenaient devant les remparts de Saint-Apollinaire in Classe furent laissés en place, mais on enleva les corps. Du portrait de Théodoric, il n'est pas resté un seul ongle.

Il est facile d'imaginer à quoi ressemblait Théodoric siégeant sur son trône. Agnellus raconte que dans le palais se trouvait une mosaïque le représentant à cheval, tenant une lance et un bouclier flanqués de deux personnages symbolisant Rome et Ravenne. On disait à l'époque que Ravenne avait un pied dans l'eau et l'autre sur la terre ferme, vision

symbolique d'un environnement saturé d'eau[5]. À ses plus belles heures, le palais était certainement couvert de ce genre de panneaux de mosaïque illustrant les victoires du roi des Goths, Mais aujourd'hui tout cela est réduit en poussière : les meilleures parties du palais ont été tellement recyclées pour être utilisées autrement que seules des traces de leurs fondations ont pu être mises au jour lors des fouilles archéologiques. Peut-être Charlemagne eut-il la possibilité d'en voir quelques-unes lors de ses passages dans la ville.

Ce qui est certain, c'est qu'en 787, en 800, et en 801, juste après avoir été sacré empereur, il a pu voir, dans l'abside de Saint-Vital, le panneau figurant Justinien, dont il partageait la foi et respectait les lois. Il n'avait cependant pas le regard du touriste à qui l'on avait recommandé d'aller voir les chefs-d'œuvre de « l'art chrétien primitif ». Pour lui, les portraits du Christ, des scènes de l'Ancien Testament et de l'empereur et son épouse se dirigeant vers l'autel avec leurs présents étaient l'expression de la puissance de Dieu, Justinien en étant le véritable représentant sur terre. Ces images défendaient un ordre social et son but, donnant à Charlemagne un exemple à suivre.

Et c'est précisément ce que fit le roi des Francs en ordonnant, pour la chapelle palatine qu'il voulait construire à Aix, la même structure octogonale qu'à Saint-Vital, avec des matériaux provenant de Ravenne. À Rome, où il fut couronné empereur, Charlemagne a sans doute admiré les églises chrétiennes et les mosaïques commandées par les évêques de la vaste capitale antique, dépeuplée mais regorgeant toujours de monuments en ruine à la gloire d'un empire païen déchu. Ce fut toutefois Ravenne, construite pour être une capitale chrétienne, que le premier Carolingien décida d'égaler. Et il emporta aussi l'imposante statue que Théodoric avait fait réaliser, portrait de lui-même, empereur, à cheval. Bien qu'arien, le roi des Goths était un envahisseur qui remodelait l'héritage romain, et Charlemagne pouvait s'identifier à lui. En outre, le plus puissant souverain

occidental de la fin du VIII[e] siècle se voyait comme le successeur de l'empereur Justinien du panneau en mosaïque, faisant face à son épouse, l'impératrice Théodora, et participant avec elle à une procession liturgique. En intégrant philanthropie chrétienne, distinction impériale et symbolique vestimentaire d'une richesse exceptionnelle, Byzance définissait les critères de ce que signifiait être empereur.

Si Ravenne occupa une place aussi centrale dans le processus de fusion que Constantinople supervisa dans un premier temps et dont au final Charlemagne fut l'incarnation, pourquoi cette place n'a-t-elle pas été reconnue ? Les édifices de la ville ont déclenché beaucoup d'études théoriques et ses mosaïques traversé mille cinq cents ans sans cesser d'être une source d'inspiration dynamique, et pourtant, la ville de Ravenne elle-même semble sans voix. Et cela même crée un second niveau de déperdition, dû au fait que son rôle prépondérant, Ravenne ne l'a pas cherché mais se l'est vu conférer par des étrangers, Honorius d'abord, l'empereur qui abandonna la Bretagne romaine aux envahisseurs, avant de se trouver confronté à des difficultés similaires à Milan et de déplacer sa capitale à Ravenne suivant par là, très certainement, les conseils d'un Stilichon qui avait recensé les points forts de ce petit centre urbain susceptible de protéger la cour de possibles attaques : un port solidement établi à Classe qui garantissait un accès direct à Constantinople par la voie maritime en même temps qu'aux territoires impériaux d'Istrie et de Dalmatie par l'Adriatique ; un emplacement en bordure de mer et au milieu des marécages, donc très difficile à assiéger ; une ville relativement peu développée, permettant de ce fait à la cour impériale d'imposer sa présence tandis que, sur un plan stratégique, sa conquête ne présentait guère d'intérêt pour une armée déterminée à contrôler la péninsule italienne.

De fait, Théodoric renouvela le choix de Ravenne comme capitale de son royaume, car cela donnait plus de force à ses revendications de représentant légitime de l'Empire romain d'Orient. Son royaume s'étendrait

sur l'ensemble de la Dalmatie et sur ce qui est aujourd'hui le sud de la France et la Catalogne – territoires au moins aussi vastes que l'Italie actuelle et dont il était le souverain. Sous son autorité régalienne et forte de l'expérience qu'il avait de la cour impériale, Ravenne devint le pivot des énergies qui engendrèrent la chrétienté primitive. Peut-être que si Théodoric avait eu un fils capable, né et formé à Ravenne, le royaume serait devenu un État indépendant, mais il n'eut qu'une fille, même si celle-ci produisit un effort remarquable pour perpétuer le règne de son père. Le problème de la succession était aussi lié à la forme particulière de l'autorité de Théodoric. En tant que roi des Goths gouvernant officiellement en association avec l'empereur à Constantinople, il fut incapable de constituer l'équivalent d'un sénat comme celui de Rome (malgré sa faiblesse), de Constantinople et plus tard de Venise. Son *comitatus* goth constitué de conseillers issus de la noblesse et d'une administration en grande partie à la romaine représentait des intérêts distincts impossibles à unir pour garantir la puissance de la ville et protéger ses intérêts lorsque la crise successorale devint réelle.

Au contraire, Constantinople revendiqua directement les accomplissements de Théodoric. Après la reconquête de Carthage, en Afrique du Nord, par le général Bélisaire, l'armée d'Orient arriva à Ravenne en 540 pour y imposer un gouvernement nommé par l'empereur Justinien. Les exarchats d'Afrique du Nord et d'Italie reçurent des investissements de l'Empire et conservèrent l'idéal de vie citadine dans ce qui restait de l'empire d'Occident. En 540, Ravenne constituait un lieu idéal pour que s'exerce l'influence impériale, l'origine du pouvoir étant ailleurs. La ville devint le point d'entrée de Constantinople en Europe occidentale pour les fonctionnaires du gouvernement, les produits d'importation comme le papyrus égyptien, les soieries, les épices et l'ivoire, les textes juridiques, liturgiques et théologiques, et les idées changeantes en circulation dans le monde méditerranéen concernant l'autorité impériale. Ce fut une plaque tournante pour la propagation des nouvelles lois de Justinien (les Novelles)

comme pour les courants architecturaux, l'étiquette de la cour, les *Vies* de saints, la philosophie néo-platonicienne et même la mode vestimentaire. Grâce à l'insistance de Constantinople sur une plus forte intégration des loyautés germaniques, gothes et ariennes, les lois chrétiennes promulguées en Orient protégèrent aussi les femmes, les enfants et les esclaves dans un cadre légal strict soutenant et influençant les autres codes juridiques. Si Carthage, Syracuse et Naples constituèrent d'autres points d'entrée, sa facilité d'accès aux régions transalpines *via* la vallée du Pô donna la primauté à Ravenne en termes de diffusion des décrets impériaux et de leurs bienfaits.

De par la structure administrative de l'exarchat, Ravenne dépendait de Constantinople. Non qu'il lui manquât une culture de la confiance en soi, comme on le voit dans ses combats novateurs et agressifs qui devinrent la marque de la vie urbaine dans le nord de l'Italie, ainsi que dans les écrits du Cosmographe qui situe la « nobilissime Ravenne » au centre du monde connu, mais le problème était qu'elle ne pouvait ni créer ni gérer son propre avenir. Et au cours des quatre siècles que dura sa prépondérance, depuis l'arrivée d'Honorius en 402 jusqu'à la troisième et dernière visite d'un empereur très différent en 801, les forces extérieures qui dominaient la ville furent elles-mêmes contraintes et réorientées par des rebondissements de grande envergure.

On ne peut pas vraiment dire que Ravenne « fit l'histoire » au sens propre, d'une façon évidente. En dépit de sa contribution sur le plan intellectuel, artistique, juridique et médical au cours des siècles agités qui marquèrent les débuts du monde chrétien, la ville ne fut jamais son propre agent, comme l'avait été la Rome classique, comme Byzance le devint et comme Venise le deviendrait. Certes, les auteurs de la région ont tenté de raconter son histoire et ses accomplissements, mais des centres urbains plus puissants n'ont pas éprouvé le besoin de reconnaître son influence.

L'Empire romain s'effondra en deux temps, d'abord en Occident et plus tard au sud-est, et des deux côtés cela s'accompagna de l'importance accordée aux croyances religieuses et à l'observation des rites, que l'on retrouvait au cœur de l'islam aussi bien que dans la chrétienté primitive sous ses deux formes, orientale et occidentale[6]. Bien que l'islam n'eût guère d'impact immédiat sur Ravenne, les conséquences à long terme de la vitesse de sa propagation furent une transition fondamentale, un passage « du pain et des jeux à la soupe et au salut[7] ». Car le monde romain s'était construit sur le contrôle de la côte méditerranéenne et les greniers à blé d'Égypte et d'Afrique du Nord avaient nourri Rome et Constantinople.

Les études récentes, en Occident, de la « décadence et de la chute de l'Empire romain » ont adopté des positions tout à fait opposées. D'aucuns insistent sur la nature très destructrice des invasions barbares qui ont mené à un effondrement total et catastrophique, suivi d'une paupérisation et d'un partage, après Charlemagne. Ils classent les efforts de Byzance pour appuyer son autorité dans la catégorie des forces extérieures hostiles, un point de vue qui met à jour mais aussi restreint le champ de la « décadence et la chute » de Rome si brillamment décrites et déplorées par Gibbon. D'autres trouvent davantage d'éléments à l'appui d'une assimilation en plusieurs étapes et d'une intégration progressive[8]. À l'encontre de ces deux points de vue, j'ai tenté de montrer que les conflits et la paupérisation se sont accompagnés de créations et d'innovations ; que ce qui avait été l'Empire romain d'Occident a autant vécu dans la douleur l'enfantement d'un nouvel ordre social que l'agonie de l'ancien. Un long processus engendra ce nouvel ordre social, militaire et juridique que nous pouvons appeler la chrétienté primitive.

Nous l'avons vu, un grand nombre de forces distinctes ébranlèrent l'autorité de la Rome classique autrefois fondée sur la région du Tibre – à la fois à l'intérieur, à cause de l'expansion de l'Empire au-delà de ses capacités, et à l'extérieur, du fait de la pression de nombreuses armées

barbares le long des frontières, trop étirées désormais pour être convenablement défendues. Et toutes ces forces coïncidèrent avec le danger venu d'autres puissances centralisées – la Perse et plus tard l'Arabie – pour remplacer l'ensemble de ce qui faisait l'Empire romain par leur propre langue, religion et structure juridique. Constantin le Grand décida de fonder une nouvelle capitale en Orient en partie par besoin de mobiliser pour parer à cette menace sérieuse et parce que les provinces orientales étaient plus riches. Il transféra et ainsi prolongea l'Empire romain dans un décor ouvertement chrétien combinant les capacités juridiques, techniques et administratives antiques avec les énergies populaires et prétentions théologiques de la foi chrétienne, et l'érudition et la culture de la Grèce. Grâce à cet héritage transformé, Constantinople finit par réaliser l'ambition que n'avait pas su atteindre la Rome classique : elle réunit ses armées sous la bannière du Christ, le symbole de la Croix et l'icône de la Vierge Marie, puis écrasa la Perse.

Cependant, cette bascule vers l'Orient eut pour effet d'affaiblir la moitié occidentale de l'Empire et la capitale antique, mal défendue, où une transformation très différente se mit en place. Le défi en Occident des Goths, Burgondes, Francs et Lombards n'avait rien à voir avec celui du grand Empire perse à Ctésiphon ou du centre du califat arabe à La Mecque. Si les Huns étaient essentiellement destructeurs, la plupart des nouveaux venus, qui vivaient depuis plusieurs générations au contact de l'Empire, cherchaient à faire leur, sur le territoire impérial, le mode de vie à la romaine. Ils le privèrent de ses revenus fiscaux et de fournitures, mais adoptèrent nombre de ses caractéristiques. Et surtout, point capital, ils embrassèrent tous le christianisme et la plupart commencèrent à rédiger leurs écrits en latin, même si les Goths conservèrent l'habitude de célébrer le culte arien en gotique, selon leur propre définition de la foi. Ils apportèrent – le fait est indéniable – des idées et pratiques nouvelles dans un monde qui pendant des siècles avait été dominé par l'autorité politique et

polythéiste de Rome, et ils s'attaquèrent à la vision classique de la vie en ville et à la campagne, du commerce intérieur et extérieur, de l'alimentation, du code vestimentaire, de l'instruction, de la famille et de la foi. Mais tout cela, ils le firent en prétendant reproduire le nouveau christianisme romain et en absorbant le système juridique codifié par Théodose II et Justinien. Beaucoup d'entre eux avaient été recrutés dans les armées romaines ou étaient restés indépendants grâce à des alliances et traités qui commencèrent à les intégrer dans le monde romain, lequel, au cours de ce processus, se trouva métamorphosé puis dépassé. Au nord-ouest de l'empire, cela mena à ce que nous connaissons comme la civilisation médiévale occidentale, avec sa dynamique féroce et agitée.

Au cours des turbulences du Ve siècle, dans l'ensemble du monde occidental, le résultat fut un déclin urbain général accompagné d'un phénomène de ruralisation[9], particulièrement marqué à Rome, où la forte population logée à l'intérieur des murs de la ville était tombée de 600 000 avant le sac de 410 à quelques dizaines de milliers seulement au VIe siècle[10]. En clair, les habitants n'étaient jamais en nombre suffisant pour défendre leur ville, même si, lorsque les portes étaient fermées, il était encore difficile de la prendre d'assaut. Dès lors que les immenses palais, thermes, temples, théâtres, villas et *insulae* (immeubles) ne furent plus régulièrement utilisés, leur désagrégation devint inévitable. Peu à peu, les édifices chrétiens prenaient leur place, et les vieux bâtiments étaient adaptés à de nouveaux usages ou leurs matériaux compacts réemployés pour les nouvelles constructions[11]. Des histoires de ce genre remplissent les pages des chroniques contemporaines et montrent comment les villes d'Occident rétrécirent comme peau de chagrin.

Ravenne constitue l'exception. La source de son épanouissement était l'Empire romain d'Orient, qui renouvela et consolida son autorité non seulement dans la capitale mais aussi dans ses provinces, où les nouveaux palais, églises, aqueducs, thermes et institutions de charité surpassaient les

monuments de la Rome antique. À mesure que l'*Urbs* se dépeuplait, Constantinople s'agrandissait, augmentant sa superficie d'un tiers en 413 avec la construction d'une énorme enceinte hérissée de tours, à laquelle on ajouta plus tard un mur extérieur et des douves fortifiées qui existent encore aujourd'hui. Ravenne eut sa part de cette expansion impériale dans la mesure où Honorius, Galla Placidia et des évêques locaux y financèrent de nouvelles constructions qui firent d'elle une exception notable au déclin de la plupart des villes et colonies de l'époque classique. Avec l'aval de Constantinople, Théodoric mêla l'influence orientale à l'administration gothe chrétienne de Ravenne : le roi en devint plus romain que la plupart des Romains. Si apparemment il se conformait aux idées gothes de la royauté, il insuffla en Occident une compréhension des traditions impériales qui consolida une très singulière combinaison d'éléments : la notion de l'importance de la loi et de la justice, la reconnaissance de divergences dans la foi chrétienne, rendant essentielle une forme de tolérance, le respect de l'enseignement supérieur grec et une certaine capacité à coopérer avec les personnes les mieux qualifiées et les plus compétentes pour l'aider à réaliser ses ambitions. Grâce à tous ces points, observés et adoptés en Orient, Théodoric put organiser la symbiose d'éléments germaniques et romains en un tout unitaire ayant du sens et perpétué sous les exarques.

Tout comme la grande basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, le mausolée de Théodoric témoigne parfaitement de cette intégration du « barbare » dans les qualités impériales romaines. En effet, le souverain qui avait vaincu l'Occident et gouvernait au nom de l'empereur d'Orient avait fait construire un tombeau surmonté d'un dôme, parfait pour un empereur. Les visiteurs d'aujourd'hui s'émerveillent encore devant ce toit monolithique en pierre d'Istrie – comment diable a-t-il été possible de soulever cette plaque d'un seul bloc au début du VI^{e} siècle ? Et une fois installée, comment a-t-elle pu résister jusqu'à notre époque ? La plupart des constructions paléochrétiennes qui existent encore de nos jours ont été continuellement

occupées, rénovées et maintenues en usage en tant qu'édifices sacrés, souvent par les communautés monastiques de Ravenne. Les bâtiments à orientation plus laïque – palais, résidences, salles de réunion, demeures et lieux de commerce font rarement l'objet d'une telle attention ; ils ont souvent été dépouillés de leurs matériaux de construction puis remplacés par des édifices plus majestueux, mieux construits, plus prisés et plus fonctionnels. À une certaine époque, le mausolée changea de fonction pour devenir un couvent, ce qui le maintint en usage, mais sa destination première ne fut pas oubliée, et la notoriété du roi des Goths préservée dans l'immense sarcophage de porphyre encore visible aujourd'hui.

Dans d'autres régions occidentales, une symbiose similaire s'opéra, de l'Hispanie wisigothique aux royaumes anglo-saxons, francs et burgondes, où l'on imita les rituels de cour, la monnaie, l'habit impérial et les modèles de mécénat. Au nord-est de l'Italie, cependant, il ne faudrait pas oublier le cadre impérial donné par Constantinople, car sans Byzance, « l'Europe occidentale » n'aurait pas existé. Après la conquête arabe des côtes orientales et méridionales de la Méditerranée, Constantinople a empêché l'expansion de se poursuivre, au VII^e^ et au VIII^e^ siècle, dans le continent européen. En défendant la Reine des villes en 667-669 et 717-718, les empereurs d'Orient ont fourni le bouclier qui stopperait la progression de l'islam en Occident, ils ont interrompu en la dispersant une mobilisation massive des Arabes, qui autrement auraient unifié toute la Méditerranée en la tenant sous leur emprise. Certes, la victoire de Charles Martel à Poitiers en 732 a aussi contrarié l'expansion omeyyade au nord des Pyrénées, mais il s'agissait là d'un raid opportuniste pour mettre la main sur les richesses de la région plus que de la mobilisation à grande échelle, par voie terrestre et maritime, d'une armée attaquant la Reine des villes sans parvenir à la prendre.

Cependant, l'importance de Constantinople dans la transformation de l'Europe occidentale ne se limite pas à son rôle de bouclier extérieur. La

structure impériale apporta une hégémonie culturelle qui facilita la fusion de forces extérieures à l'Empire et transmit en Occident une variante de sa politique d'acculturation *via* Théodoric, le roi des Goths, et les exarques. Par l'intermédiaire de Ravenne, l'Empire soutint l'idéal de gouvernement efficace avalisé par la loi au sein même de l'Occident. De multiples façons, ses bienfaits commandèrent le respect et une pointe d'admiration pour les empereurs orientaux, même chez leurs ennemis les plus acharnés, et en Italie, la loyauté envers Constantinople demeura sous-jacente durant tout le VI^e^ siècle et même après. L'influence de Byzance se propagea surtout grâce à Ravenne. La ville joua le rôle de catalyseur essentiel au développement d'une société qui finirait par la surpasser. Ainsi la nouvelle Rome christianisée fut-elle une source d'inspiration constante et intégrée pour les puissances qui s'emparèrent du pouvoir en Occident. Charlemagne est traditionnellement considéré comme « le père de l'Europe », pour reprendre l'expression d'Alcuin, comme s'il avait agi en solo ; mais la première pierre des fondations du monde chrétien occidental qu'il incarnait fut posée à Ravenne, où souverains, exarques et évêques, érudits, médecins, juristes, mosaïstes et marchands, Romains et Goths et plus tard Grecs et Lombards, participèrent à l'édification de la première grande ville d'envergure européenne[12].

Abréviations

Sources primaires

AASS : *Acta Sanctorum*, 71 vol., Paris, 1863-1940.

ACO : *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, Berlin et Leipzig, 1922-1974 ; nouvelles séries II, Berlin, 1984-1992, et III, Berlin, 2008.

Annals of Ravenna : B. Bischoff et W. Koehler, « Eine illustrierte Ausgabe der spätantiken Ravennater Annalen », in *Medieval Studies in Memory of A. Kinsley Porter*, Cambridge, MA, 1939, vol. 1, p. 125-137.

Anon. Vales : *Anonymous Valesianus*, éd. T. Mommsen, MGH *AA* IX ; éd. et trad. J. C. Rolphe, Londres, 1952, vol. 3 d'*Ammianus Marcellinus*.

CC : *Codex Carolinus*, éd. W. Gundlach in *MGH Epp* III, Berlin, 1957.

CCL : *Corpus Christianorum Latinorum*. Série Latina, Turnhout, 2003 –.

CIG : *Corpus Inscriptionum Graecarum*, éd. A. Boeckh, 4 vol., Berlin, 1828-1877.

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*, 16 vol., Berlin, 1862-1989.

CJC : *Corpus Juris Civilis*, éd. T. Mommsen, P. Krueger *et al.*, 3 vol., Berlin, 1928-1929.

CLA : *Chartae Latinae antiquiores. Facsimile Edition of the Latin Charters Prior to the Ninth Century*, éd. A. Bruckner et R. Marichal, Olten, 1954 –.

CSEL : *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, Vienne, 1866 –.

CTh : *Codex Theodosianus*, éd. T. Mommsen, 2 vol., trad. C. Pharr, *The Theodosian Code and Novels*, New York, 1952, réimpr. 2001.

Eunapius : *Fragmentary Historians*.

REG : Grégoire le Grand, *Regesten*.

Fragmentary historians : *The Fragmentary Classicising Historians of the Late Roman Empire*, éd. et trad. R. C. Blockley, avec notes historiographiques, Liverpool, 1953, ARCA Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, 10.

MGH : *Epp. I and II, Registrum epistolarum*, éd. P. Ewald et L. M. Hartmann, Berlin, 1887-1899.

ILS : *Inscriptiones Latinae selectae*, éd. H. Dessau, Berlin, 1856-1931, réimpr. 1954-1955 et Dublin, 1974.

Jean d'Antioche Laurent, *Médailler Ioannis Antiocheni fragmenta quae supersunt omnia*, éd. et trad. S. Mariev, Berlin, 2008. Extraits dans *Fragmentary historians* et C. D. Gordon, *The Age of Attila. FifthCentury Byzantium and the Barbarians*, Ann Arbor, 1972.

V. Laurent, *Les Sceaux byzantins du médailler du Vatican*, Vatican City, Rome, 1962.

LP : *Liber pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, éd. L. Duchesne, 2 vol., Rome, 1886-1892 ; trad. R. Davis, vol. 1, *The Book of the Pontiffs (Liber pontificalis). The Ancient Biographies of the First Ninety Roman Bishops to AD 715*, Liverpool, 1989 ; vol. 2, *The Lives of the EighthCentury Popes*, Liverpool, 1992 ; vol. 3, *The Lives of the NinthCentury Popes*, Liverpool, 1995.

LPR : *Agnellus of Ravenna. The Book of the Pontiffs of the Church of Ravenna*, trad. avec introduction et notes de D. M. Deliyannis, Washington DC, 2004. Texte latin avec traduction allemande de C. Nauerth, Agnellus von Ravenna, *Bishofsbuch*, 2 vol., Freiburg im Breisgau, 1996.

Malalas Chronicle : *The Chronicle of John Malalas*, trad. E. Jeffreys, M. Jeffreys et R. Scott, Byzantina Australiensia 4, Melbourne, 1986.

Malchus, *Fragmentary historians.*

Mansi : J. D. Mansi, *Sanctorum Conciliorum nova et amplissima Collectio*, 53 vol., Paris et Leipzig, 1901-1927.

Marcellin : *The Chronicle of Marcellinus*, trad. B. Croke, Byzantina Australiensia 7, Sydney, 1995.

Marini : G. Marini, *I Papiri diplomatici, raccolti ed illustrati*, Rome, 1805.

MGH : *Monumenta Germaniae Historica*.

AA : *Auctores Antiquissimi*, 15 vol., Berlin, 1877-1919, notamment le vol. XI, *Chronica Minora.*

Epp : *Epistolarum*, 8 vol., Berlin, 1887-1939.

SRG : *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*, n. s, 13 vol., Berlin et Weimar, 1920-1967.

SRL : *Scriptores rerum Langobardicarum et italicarum saec. VI-IX*, Hanovre, 1878.

SRM : *Scriptores rerum Merovingicarum*, 7 vol., Hanovre, 1885-1920.

SS : *Scriptorum*, 32 vol., Hanovre, 1826-1934.

Nicéphore, *Short Chronicle :* Nicéphore Patriarche de Constantinople, *Short History*, éd. et trad. C. Mango, Washington DC, 1990.

Olympiodore, *Fragmentary historians.*

Orose Orosius, *Historia adversos paganos*, trad. R. J. Deferrari, *Seven Books of History Against the Pagans*, Washington DC, 1965, réimpr. 2001.

Paul Diacre, *HL* : *Historia Langobardorum*, éd. G. Waitz, MGH *SRL* ; trad. W. D. Foulke Philadelphie, 1907, réimpr. avec une introduction de E. Peters, Philadelphie, 1974.

Patrologia Graeca, éd. J.-P. Migne, *Patrologia cursus completus, series GraecoLatina*, Paris, 1857-1903.

PL : *Patrologia Latina*, éd. J.-P. Migne, *Patrologia cursus completus, series Latina,* Paris, 1844-1974.

PLRE : *Prosopography of the Later Roman Empire*, éd. J. Martindale, vol. 2 A et B (395-527), Cambridge, 1980 ; 3 A et B, Cambridge, 1992.

PmbZ : *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit (641-867)*, éd. R.J. Lilie *et al.*, 6 vol., Berlin et New York, 1999-2002.

Priscus, *Fragmentary Historians.*

Procope, *Wars*, éd. et trad. H. B. Dewing, 6 vol., New York, 1914-1940.

Pros. Chrét. Italie : Prosopographie de l'Italie chrétienne (313-604), éd. C. Pietri, 2 vol., Rome, 1999.

Prosper Cont. : Prosper of Aquitaine MGH *AA* IX *Chronica Minora* I, Continuation of Prosper, trad. A. C. Murray, *From Roman to Merovingian Gaul*, 2003.

Regesta Regesto, *Storia di Ravenna*, vol. II /1, avec addendum dans le II /2.

RFA : *Royal Frankish Annals*, éd. F. Kurze, MGH *SRG*, Hanovre, 1895, trad. B. W. Scholz in *Carolingian Chronicles*, Ann Arbor, 1972.

Schlumberger, Sceaux, G. L. Schlumberger *et al.*, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884.

Socrate, *Church History*, *A Select Library of Nicene and PostNicene Fathers of the Christian Church*, éd. et trad. P. Schaff, seconde série, Édimbourg, 1989.

Sozomen : Sozomen, *Historia ecclesiastica*, éd. et trad. P. Schaff (voir ci-dessus)

Théophane, *Chronographie : Theophanis Chronographia*, éd. C. de Boor, 2 vol., Leipzig, 1883, 1885 ; trad. C. Mango et R. Scott, *The Chronicle of Theophanes Confessor*, Oxford, 1997.

Tjäder, *Papyri :* J.O. Tjäder, éd., *Die nichtliterarischen lateinischen papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, 3 vol., Lund, 1954-1982.

Var. Cassiodore : *Variae*, MGH *AA* XII ; trad. S. Barnish, *Cassiodorus : Variae*, Liverpool, 1992.

Zacos, Sceaux, G. Zacos et A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, vol. 1 en 3 parties, Bâle, 1972.

Zosime : Zosimos, *New History*, trad. R. T. Ridley, Byzantina Australiensia 2, Canberra, 1982.

Sources secondaires

Brown, *Gentlemen and Officers* : T. S. Brown, *Gentlemen and Officers. Imperial Administration and Aristocratic Power in Byzantine Italy, A. D. 554-800*, Rome, 1984.

Bury, *LRE :* J. B. Bury, *History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius to the Death of Justinian*, 2 vol., New York, 1958.

Cirelli, *Archeologia* : E. Cirelli, *Ravenna Archeologia di una città*, Ravenne, 2008.

Cosentino, *PiB :* S. Cosentino, *Prosopografia dell'Italia bizantina (493-804)*, 2 vol., Bologne, 1996-2000.

Deichmann, *Ravenna* : F. W. Deichmann, *Ravenna. Hauptstadt des spätantiken Abendlandes*, 4 vol., Stuttgart, 1958-1989, I (1958), II /1 (1974), II /2 (1976), II /3 (1989).

Deliyannis, *Ravenna :* M. Deliyannis, *Ravenna in Late Antiquity*, Cambridge, 2010.

Guillou, *Régionalisme :* A. Guillou, *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VII^e siècle ; l'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie*, Rome, 1969.

Jäggi, *Ravenna* : C. Jäggi, *Ravenna : Kunst und Kultur einer spätantiken Residenzstadt : die Bauten und Mosaiken des 5. und 6. Jahrhunderts*, Ratisbonne, 2013.

Jones, *LRE :* A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire, 284-602*, 3 vol., Oxford, 1964.

Mango, *Art :* C. Mango, *The Art of the Byzantine Empire 312-1453*, Englewood Cliffs, NJ, 1980, réimpr. Toronto, 1986.

NCMH : *New Cambridge Medieval History*, vol. 1, *c.500-c.700*, éd. P. Fouracre, Cambridge, 2005 ; vol. 2, *c.700-c.900*, éd. R. McKitterick, Cambridge, 1995.

ODB : *Oxford Dictionary of Byzantium*, éd. A. P. Kazhdan *et al.*, 3 vol., Oxford et New York, 1991.

Storia di Ravenna : Storia di Ravenna, 5 vol., Ravenne, 1990-1996 ; vol. 1, *L'evo antico*, éd. G. Susini, 1990 ; vol. II /1 et II /2 éd. A. Carile, 1992.

Wolfram, *Goths :* H. Wolfram, *History of the Goths*, trad. T. J. Dunlap (Berkeley/Los Angeles/Londres, 1990).

Périodiques

BMGS : Byzantine and Modern Greek Studies.

CARB : Corsi di Studi sull'Arte Ravennate e Bizantina.

DOP : Dumbarton Oaks Papers.

EME : Early Medieval Europe.

GRBS : Greek Roman and Byzantine Studies.

JÖB : Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik

PBSR : Papers of the British School at Rome.

REB : Revue des études byzantines.

Notes

Introduction

1. http://www.resistenzamappe.it/ravenna/ra_liberazione/bombardame_chia_di_s_giovanni_evangelista.

2. Éditions de l'université de Bruxelles, 2017.

Chapitre 1. L'émergence de Ravenne, capitale de l'empire d'Occident

1. A. R. Birley, « The Third Century Crisis in the Roman Empire », *Bulletin of the John Rylands Library*, 58.2, 1976, p. 253-281.

2. *Milano, capitale dell'impero romano 286-402 d C.*, éd. M. P. Lavizzari Pedrazzini, Milan, 1990 ; R. Balzaretti, *The Lands of St Ambrose : Monks and Society in Early Medieval Milan*, Turnhout, 2019, p. 116-119, p. 137-153.

3. S. Williams, *Diocletian and the Roman Recovery*, Londres, 1985, p. 111-114.

4. R. Krautheimer, *Three Christian Capitals. Topography and Politics*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 1983.

5. L'inhumation avait progressivement remplacé l'ancienne crémation traditionnelle sur un bûcher funéraire.

6. W. V. Harris, *Roman Power : a Thousand Years of Empire*, Cambridge, 2016 ; sur la division *de facto* de l'Empire et les empereurs plus âgés et plus jeunes, voir p. 170-185, 188-191 et 219-240.

7. E. Prinzivalli, « L'Arianesimo : la prima divisione fra i Romani e la prima assimilazione dei popoli migranti », in *Cristianità d'Occidente e Cristianità d'Oriente (secoli VI-XI)*, semaine 51, Spolète, 2004, I, p. 31-60 ; sur les origines de la hiérarchie arienne, voir F. R. Whelan, *Being Christian in Vandal Africa : the Politics of Orthodoxy in the PostImperial West*, Oakland, Californie, 2018.

8. Sur les actes du concile d'Aquilée, voir *Religions of Late Antiquity in Practice*, éd. R. Valantasis, Princeton, 2000, p. 275-288 ; sur l'arianisme à Milan, se reporter à N. B. McLynn, *Ambrose of Milan. Church and Court in a Christian Capital*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 1994, p. 102-105, 124-137.

9. Voir le récit d'Ammien Marcellin, livre XVI, 10, 1-16, et J. Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, Londres, 1989, p. 10-12.

10. P. Heather et J. Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, Liverpool, 1991.

11. S. Williams et G. Friell, *Theodosius. The Empire at Bay*, Londres, 1994, p. 52-55 ; J. H. W. G. Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops*, Oxford, 1991.

12. E. Demourgeot, *De l'unité à la division de l'Empire romain 395-410*, Paris, 1951 ; S. Mazzarino, *Stilichone : la crisi imperiale dopo Teodosio*, Rome, 1942, p. 317-324, 334 ; Harris, *Roman Power*, p. 228, 237-240, 279-289.

13. P. Squatriti, « Marshes and Mentalities in Early Medieval Ravenna », *Viator*, 23, 1992, p. 1-16 ; *idem*, *Water and Society in Early Medieval Italy, AD 400-100*, Cambridge, 1998 ; P. Fabbri, « Il controllo delle acque tra technica ed economia », in *Storia di Ravenna* II.1, p. 9-25.

14. G. B. Montanari, « L'impianto urbano e i monumenti », in *Storia di Ravenna* I, p. 229-232 ; Cirelli, *Archeologia*, p. 33-35.

15. G. Maioli, « Classe », in *Storia di Ravenna* I, p. 375-414, voir également appendice 1, p. 415-455 ; V. Manzelli, *Ravenna*, Ravenne, 2000.

16. Procope de Césarée, *Histoire de la guerre contre les Goths*, vol. 1, 4 (il avait visité la ville), citation extraite de http://remacle.org/bloodwolf/historiens/procope/goth1.htm ; Squatriti, « Marshes and Mentalities… ».

17. *Flumen aquaeductus*, éd. L. Prati, Bologne, 1988, p. 13-56, 95-123 ; Y. A. Marano, « Watered… with the LifeGiving Wave ; Aqueducts and Water Management in Ostrogothic Italy », in *Ownership of Land and Natural Resources in the Roman World*, éd. P. Erdkamp, K. Verboeven et A. Zuiderhoek, Oxford, 2015, p. 150-169, voir notamment les pages 154-157, et 164-169 ; *Acqua*, semaine 55, Spolète, 2008 ; *Cura Aquarum*, éd. G. Cuscito, *Antichità Altoatriatiche*, 87, 2018.

18. S. Corcoran, « Roman Law in Ravenna », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 163-197 (voir p. 163-164).

19. Claudian, *Panegyric*, 404, trad. M. Platnauer, Loeb, vol. II, p. 74-123 ; S. Mazzarino, *Stilichone : la crisi imperiale dopo Teodosio*, Rome, 1942, p. 99-103 ; Alan Cameron, *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970, p. 37-45.

20. P. Veyne, *Bread and Circuses : Historical Sociology and Political Pluralism*, Londres, 1990 ; H. Lejdegård, *Honorius and the City of Rome. Authority and Legitimacy in Late*

Antiquity, Uppsala, 2002.

Partie I
390-450
Galla Placidia

Chapitre 2. Galla Placidia, princesse théodosienne

21. *Claudian's Epithalamion*, épithalame d'Honorius et de Marie, poème de Claudien, trad. Platnauer, Loeb, vol. 1, p. 240-267 ; Alan Cameron, *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970, p. 98-101 ; J. Herrin, « Mothers and Daughters », in *Unrivalled Influence : Women and Empire in Byzantium*, Princeton, 2013, p. 80-114.

22. Olympiodore, *Histoires*, fgt. 13 ; CTh VII 13.16 et 17, daté des 17 et 19 avril 406, à Ravenne.

23. Sozime, 9. 4. 4-8 ; Olympiodore, fgt. 5, bibliothèque de Photius, traduit par Marc Szwajcer http://remacle.org/bloodwolf/erudits/photius/olympiodore.htm. Sérène fut tuée à Rome sur ordre du Sénat, Zosime, 5.34, 35, 38, 38. Le rôle de Placidia dans la prise de cette décision n'est pas très clair ; dans *Galla Placidia e la trasformazione politica dell'Occidente*, Louvain, 1961, p. 84-89, V. A. Sirago prétend qu'elle donna son accord.

24. Marcellin, année 410, p. 9-10 ; Olympiodore, fgt. 6, tr. p. 159. Sur Olympiodore, Oriental qui écrivait en grec, voir P. Van Nuffelen, « Olympiodorus of Thebes and Eastern Triumphalism », in *Theodosius II : Rethinking the Roman Empire in Late Antiquity*, éd. C. Kelly, Cambridge, 2013, p. 130-152.

25. Olympiodore, fgt. 14.

26. Oympiodore, fgt. 6 ; au nombre des otages figuraient deux autres sénateurs, Rusticius et Phoebadius. Avec l'ex-empereur Attale, ils assistèrent au mariage de Galla Placidia.

27. Olympiodore, fgt. 22 et 24. Pour le signalement de la présence, à proximité de Narbonne, d'une villa, objet de fouilles récentes, avec une décoration datant de l'Antiquité tardive, voir H. Sivan, *Galla Placidia : The Last Roman Empress*, Oxford, 2011, p. 9-36. Sivan y suggère qu'elle a pu servir de cadre à une fête aussi somptueuse. Olympiodore rapporte qu'Athaulf avait déjà été marié auparavant et qu'il avait des enfants de ce premier mariage, placés sous la protection de l'évêque Sigesar (fgt. 26).

28. Orose, dans son *Histoire contre les Païens* (*Historia adversus paganos*, 7.43), souligne l'influence de la jeune femme sur son époux Athaulf ; sur Athaulf vantant « sa sagesse politique », voir J. F. Matthews, *Western Aristocracies and Imperial Court AD 364-425*, Ann

Arbor, 1995, p. 316-318, et M. Harlow, « Galla Placidia : Conduit of Culture ? », in *Women's Influence on Classical Civilisation*, éd. F. McHardy, Londres, 2004, p. 138-150.

29. Olympiodore, fgt. 26 ; Wolfram, *Goths*, p. 164-166.

30. J. Salisbury, *Rome's Christian Empress : Galla Placidia Rules at the Twilight of the Empire*, Baltimore, 2015, p. 92-94.

Chapitre 3. Honorius (395-423) et le développement de Ravenne

31. A. Augenti, « Archeologia e topografia a Ravenna : il Palazzo di Teoderico e la "Moneta Aure" », *Archeologia medievale*, 32, 2005, p. 7-33 ; *idem*, éd., *Palatia. Palazzi imperial tra Ravenna e Bisanzio*, Ravenne, 2003 ; Jäggi, *Ravenna*, p. 78-79, voir ill. 49, p. 80 ; Cirelli, *Archeologia*, p. 90-91.

32. Les chroniques latines d'Anonyme de Valois (*Anon. Vales*, 80, tr. p. 559) font état de ce cirque à l'occasion du consulat d'Euthère. Sur les mosaïques représentant des scènes de cirque, voir Jäggi, *Ravenna*, p. 80-81 ; voir également Sidoine Apollinaire, *Poèmes*, trad. W. B. Anderson, Loeb, 1936, XXXIII à Consentius, ll. 307-427, qui contient une longue description des jeux donnés à Ravenne par Valentinien III, auxquels Consentius participa avec succès ; voir aussi chap. 5 ; Alan Cameron, *Circus Factions*, Oxford, 1976, p. 67 ; *LP* 75.2 tr. p. 69, la tête avait été exposée au bout d'une pique. Pour la statue de porphyre actuellement au Musée archiépiscopal, voir Jäggi, *Ravenna*, ill. 34, p. 72.

33. Cirelli insiste sur la démolition d'édifices anciens en vue de récupérer les matériaux nécessaires aux nouvelles constructions : « *Spolia* e riuso di materiali tra l'Antiquità e l'alto Medioevo a Ravenna », in *Hortus Artium Medievalium*, 17, 2011, p. 39-48 ; Cirelli, *Archeologia*, p. 54-69 ; N. Christie, « The City Walls Ravenna : the Defence of a Capital ad 402-750 », *CARB*, 36, 1989, p. 1-38 ; N. Christie et S. Gibson, « The City Walls of Ravenna », *PBSR*, 66, 1988, p. 156-197.

34. Augenti, « Archeologia e topografia a Ravenna ».

35. *Agnellus of Ravenna. The Book of the Pontiffs of the Church of Ravenna*, traduction avec introduction et notes de D. M. Deliyannis, Washington DC, 2004 ; A. Carile, « Agnello storico », in *Storia di Ravenna* II.2, p. 373-378 ; T. S. Brown, « Romanitas and Campanilismo : Agnellus of Ravenna's View of the Past », in *The Inheritance of Historiography 350-900*, éd. C. Holdsworth et T. P. Wiseman, Exeter, 1986, p. 107-114 (assez négatif sur l'historien qu'était Agnellus) ; M. Pierpaoli, *Il libro di Agnello istorico. Le ricerche di Ravenna antica fra storia e realtà*, Ravenne, 1988 ; M. Sot, « Local and Institutional History (300-1000) », in *Historiography in the Middle Ages*, éd. D. Deliyannis, Leiden, 2003, not. p. 100-104.

36. *LPR* cc. 3, 6, 7, 9, 12 (sépultures à Saint-Probe), tr. p. 105, 106, 107, 108, 109 ; J.C. Picard, *Le Souvenir des évêques. Sépulture, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au X^e siècle*, Rome, 1988, p. 123-130.

37. Libère, *LPR* c. 22, tr. p. 118 ; Florent, *LPR* c. 21, tr. p. 117.

38. K. Weitzmann, « The Selection of Texts for Cyclic Illustration in Byzantine Manuscripts », in *Byzantine Books and Bookmen*, éd. I. Sˇevcˇenko et C. Mango, Washington DC, 1975, p. 69-109 et doc. 15 ; B. Bischoff et W. Koehler, « Eine illustrierte Ausgabe der spätantiken Ravennater Annalen », in *Medieval Studies in Memory of A. Kinsley Porter*, Cambridge Mass., 1939, archivées en 412, vol. I, p. 125-137.

39. Plaque au Musée archiépiscopal et sarcophage à la basilique Saint-Apollinaire in Classe.

40. Tjäder, *Papyri* I, n° 59, p. 252-253, et commentaire p. 309. Bien que ce registre consiste en trois minuscules fragments de papyrus réutilisés plus tard, le dialogue établi entre Contius et les deux hommes peut être partiellement reconstitué, car la procédure judiciaire est assez formelle. Un protocole similaire enregistré en 504 suit la même procédure. Contius, le notaire de l'église, est aussi *prodecurius*, c'est-à-dire qu'il remplace l'un des trois *decuriones sacri consistorii* attachés à la cour. Voir l'article de F. Santoni, « I Papiri di Ravenna. *Gesta municipalia* e procedure di insinuazione », in *L'Héritage byzantin en Italie (VIIIe-XIIe siècle)*, t. 1, *La Fabrique documentaire*, Rome, 2011, p. 9-32 ; voir également celui de G. Nicolaj, « Breve viaggio fra i documenti altomedievali dell'Italia bizantina (cenni di sintesi) », dans le même volume, p. 169-187.

41. Jones, *LRE* II, p. 737-739, 747.

42. Jones, *LRE* II, p. 752-757. Avec l'arrivée d'Odoacre puis des rois goths, le conseil de Ravenne semble avoir eu une administration locale traditionnelle, mais à partir de 540, lorsque Bélisaire ramena Ravenne dans le giron impérial, la cité fut placée sous le contrôle plus étroit de fonctionnaires nommés par l'empereur d'Orient, principalement le préfet du prétoire, qui y résidait.

43. Ours, d'abord enterré dans la basilique Ursiana (cathédrale de la Résurrection) qu'il avait fondée, fut plus tard déplacé (Agnellus n'en est pas certain) ; voir *Le Souvenir des évêques*, p. 150 ; *LPR* c. 23, tr. p. 120. Si l'on prend la première date comme étant celle de sa mort, alors la construction de la basilique se situerait entre 370 et 396, une période de l'histoire de Ravenne dont on sait très peu de choses, et rien n'indique l'existence de riches mécènes ou un quelconque essor artistique à cette époque. Deichmann (*Ravenna*, III, p. 169-170) soutient que c'est 396, tandis que Picard et Deliyannis préfèrent opter pour 426. Agnellus confond deux évêques répondant au nom de Pierre (*LPR* c. 27, tr. p. 124), ce qui explique l'écart trouvé dans les différentes listes d'évêques, comme celle de Deichmann (*Ravenna* III, p. 173-174), D. M. Deliyannis, *Ravenna*, p. 307-308, et Picard, *Le Souvenir des évêques*, table 15, p. 747-748.

44. *LPR* c. 23, tr. p. 118-119. Pour Agnellus, le nord était la partie réservée aux femmes et le sud, celle des hommes, ce qui reflétait peut-être la séparation des hommes et des femmes pendant les services religieux.

45. *LPR* c. 23, tr. p. 119, selon Agnellus, au milieu du IXe siècle il ne restait plus rien de ce mécanisme, sinon une ancienne écurie, détruite (*L'Acqua nei secoli altomedievali*, semaine 55, Spolète, 2008) ; *Cura Aquarum*, éd. G. Cuscito, *Antichità Altoatriatiche*, 87, 2018.

46. Six évêques suffragants avaient été transférés à Ravenne vers 451, Vicohabentia, Forum Cornelii, Forum Livii, Faventia, Bononia et Mutina n'étant plus inscrits sur les listes de Milan,

Deichmann, *Ravenna* III, p. 170-171.

47. Bischoff et Koehler, « Eine illustrierte Ausgabe », p. 129 et le côté face du fragment, col. 1.

Chapitre 4. Galla Placidia en la cour d'Occident (416-423)

48. Olympiodore est notre source principale pour cette période de la vie de Galla Placidia ; sur son opinion, voir l'article de P. Van Nuffelen, « Olympiodorus of Thebes and Eastern Triumphalism », in *Theodosius II : Rethinking the Roman Empire in Late Antiquity*, éd. C. Kelly, Cambridge, 2013, p. 130-152. Dans le fragment 38 (tr. p. 203), il est fait mention de l'escorte barbare, probablement une unité de la cavalerie de la maison d'Athaulf (les *bucellarii*).

49. Olympiodore, fgt. 33 (voir également les fragments 7, 22, 24-26, tr. p. 158-185, 186-191, 196-197). Du fait de son mariage avec une princesse impériale, Constance se plaçait dans l'ordre de succession ; M. Harlow, « Galla Placidia : Conduit of Culture ? », in *Women's Influence on Classical Civilisation*, éd. F. McHardy, Londres, 2004, p. 138-150, notamment la page 146, où la fertilité de sa demi-sœur est comparée à l'incapacité d'Honorius de devenir père.

50. Un an plus tard, à propos de cette élection, Honorius publia un rescrit destiné à éviter par la suite ce genre de problèmes (*LP* 44.1-4, tr. p. 34-35). La nouvelle décoration de Galla Placidia pour la basilique Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome, un décor en mosaïque associé à l'impératrice Hélène, fit l'objet d'une inscription aujourd'hui disparue.

51. Olympiodore et Philostorge, fgt. 33, tr. p. 197-199. Si ce geste fut interprété comme une façon de désigner Constance en tant que successeur, l'empereur d'Orient, Théodose, aurait pu avoir quelques raisons de s'y opposer.

52. Olympiodore, fr. 38, tr. p. 201.

53. J. Herrin, « Late Antique Origins of the "Imperial Feminine" : Western and Eastern Empresses Compared », *Byzantinoslavica*, 74, 2016, p. 5-24, notes 13-14 ; J. Kent, *The Roman Imperial Coinage*, vol. 10, *The Divided Empire and the Fall of the Western Parts (395-491)*, Londres, 1994, n° 230-231, 263, 305, 426, 1804 ; D. Angelova, *Sacred Founders : Women, Men and Gods in the Discourse of Imperial Founding, Rome Through Early Byzantium,* Oakland, 2014, p. 193-195.

54. M. McEvoy, *Child Emperor Rule in the Roman West 367-455*, Oxford, 2013.

55. Olympiodore s'arrête là (fgt. 43) ; voir également J. F. Matthews, *Laying Down the Law. A Study of the Theodosian Code*, New Haven, 2000, p. 3-4.

56. L'analyse classique, par Paul Veyne, de la façon dont les empereurs romains mirent au point cette méthode pour ne pas perdre le soutien du peuple (*Bread and Circuses : Historical Sociology and Political Pluralism*, Londres, 1990) demeure à ce jour sans équivalent. Sur l'ordre des factions, voir Cassiodore (*Var.* III 51.5, tr. p. 68-69) et Alan Cameron, *Circus Factions*, Oxford, 1976, p. 66.

57. Dans son éloge funèbre de Théodose en 395. Sur le pouvoir des impératrices dans l'Antiquité tardive, voir J. Herrin, « The Imperial Feminine in Byzantium », *Past and Present*, 169, 2000, p. 3-35, repris dans *Unrivalled Influence : Women and Empire in Byzantium*, Princeton, 2013, p. 161-193 ; J. Herrin, « Late Antique Origins of the "Imperial Feminine" » ; L. James, *Empresses and Power in Early Byzantium*, Londres, 2001 ; Anja Busch, *Die Frauen der theodosianischen Dynastie*, Stuttgart, 2015.

58. Kent, *The Roman Imperial Coinage*, vol. 10.

59. Tjäder, *Papyri* II, 59, p. 252-253 ; pour une analyse plus circonstanciée, voir l'article de Tjäder, « Ein Verhandlungsprotokoll aus dem Jahr 433 N Chr. (Pommersfelden, Papyrus Lat. 14R) », *Scriptorium*, 12, 1958, p. 3-43. Caecilius, prodécurion (*prodecurius*), est nommé en tant que fonctionnaire en charge de l'accord, et Contius est le notaire (*notarius*) de l'église concernée, voir plus avant, chap. 3, note 10. Le prodécurion était l'un des trois *decurii sancti consistori* responsables d'un groupe de dix *silentiarii*, Tjäder, *Papyri* I, p. 277-278.

60. *Annales de Ravenne*, p. 132.

61. *PLRE* IIA, p. 220, Bassus a peut-être été responsable d'une affaire de calomnie contre le pape Sixte, *LP* 46.1-2, tr. p. 36. Ce document est probablement un faux, car il y a une incompatibilité entre la date prétendue de l'affaire et sa fonction de préfet du prétoire.

62. C. Pietri, « Les aristocraties de Ravenne (V^e^-VI^e^ s.) », *Studi Romagnoli*, 1983, p. 643-673, notamment p. 647-649 ; sur Consentius, voir *PLRE* IIA, p. 308-309.

63. Entre 425 et 437, aucun fonctionnaire n'est nommément inscrit comme *magister officiorum*, *quaestor Sacri Palatii*, *comes sacrarum largitionum*, *praepositus sacri cubiculi*, *magister scriniorum* ou *agens in rebus*, et en dix-huit ans, entre 437 et 455, on ne trouve aucun *quaestor*, *comes rei privatae* ou *magister scriniorum*. Valentinien nomma deux ou trois *magistri officiorum*, mais ils n'avaient aucun fonctionnaire sous leurs ordres.

64. Marcellin, années 430/431, tr. p. 14, note la mort de Félix, qu'Agnellus attribue à Aèce, *LPR* c. 31, tr. p. 134 ; Jean d'Antioche fgt. 201 (3), tr. Gordon p. 50 ; *PLRE* IIA, p. 461-462 (Félix), IIA, 22-29 (Aèce).

65. *LPR* c. 49, tr. p. 159-161.

66. Matthews, *Laying Down the Law*, p. 24-25, la note 52 citant l'ouvrage de T. Honoré, *Law in the Crisis of Empire, 377-455 AD : the Theodosian Dynasty and Its Quaestors*, Oxford 1998, p. 249-251 ; F. Millar (*A Greek Roman Empire : Power and Belief under Theodosius II [408-450]*, Berkeley, 2006, p. 56-57) est plus sceptique et insiste sur la pression de l'Orient derrière toute les lois publiées en Occident 425 et 429, y compris la loi des Citations.

67. Honoré voit la main de Galla Placidia derrière cette loi des Citations, et il en attribue la rédaction à Antioche, *Law in the Crisis of Empire*, p. 249-251, 255 ; dans son article « Roman Law in Ravenna » (*Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 163-197, notamment les pages 164 et 165), S. Corcoran suggère qu'Hélion, *magister officiorum*, pourrait en être l'auteur.

68. Orose, *Histoires contre les païens*, 7.43.

69. Matthews, *Laying Down the Law*, p. 13-16.

70. *Ibid.*, p. 4-5, au sujet du mariage tel qu'évoqué sur la mosaïque décrite par Mérobaude, voir F. M. Clover, *Flavius Merobaudes*, Philadelphie, 1971, p. 11, et 16-27 pour le poème.

71. Corcoran, « Roman Law in Ravenna », p. 165-166.

72. Voir T. Honoré sur l'implication de Galla Placidia, repris par J. Salisbury dans *Rome's Christian Empress : Galla Placidia Rules at the Twilight of the Empire*, Baltimore, 2015, p. 148-149 ; voir également Matthews, *Laying Down the Law*, p. 6-7, 24-28, 76, 87.

73. Sur la loi des Citations, voir l'ouvrage de Matthews, *Laying Down the Law*, p. 24-26, 96-97, 100 pour leur place dans le *CTh*, et p. 101-118 pour les cinq premiers livres du *CTh*, dans lesquels la loi est citée ; voir également S. Oost, *Galla Placidia Augusta : a Biographical Essay*, Chicago, 1968, p. 219. Sur l'importance du *Bréviaire d'Alaric*, voir Matthews, *Laying Down the Law*, p. 87-89.

74. *Les Lois religieuses des empereurs romains de Constantin à Théodose II (312-438) : le Code théodosien, livre XVI*, Jean Rougé, Roland Delmaire, Theodor Mommsen, Paris, Cerf, 2005.

Chapitre 5. Galla Placidia, bâtisseuse et impératrice régente

75. Deichmann, *Ravenna* II /1, p. 90-93 ; Deliyannis, *Ravenna in Late Antiquity*, p. 74-84 ; Jäggi, *Ravenna*, p. 102-116 ; on trouvera de magnifiques photographies dans *Ravenna Eterna*, M. David, Milan, 2013, p. 75-101.

76. G. Pavan, « I mosaici della chiesa di S. Croce a Ravenna : vecchie e nuovi ritrovamenti », in *Felix Ravenna*, série 4, 127-130, 1984/85, p. 341-380 ; M. David, « La Basilica di S. Croce. Nuovi contributi per Ravenna tardoantica », in *Biblioteca di Felix Ravenna*, 15, Ravenne, 2013. Un fragment de plâtre avec des tesselles provenant des fouilles de S. Croce, aujourd'hui conservé au Musée national, montre l'habileté du mosaïste réalisant un ciel étoilé semblable à celui du dôme du mausolée.

77. *LPR* c. 41, tr. p. 148-150.

78. G. Mackie, « The Mausoleum of Galla Placidia : a Possible Occupant », *Byzantion*, 65, 1995, p. 396-404 ; *idem*, « New Light on the SoCalled St Lawrence Panel at the Mausoleum of Galla Placidia, Ravenna », *Gesta*, 29.1, 1990, p. 54-60, où il est question de saint Vincent, un saint espagnol que révérait Galla Placidia. Pour les diverses théories et l'hypothèse de Mackie selon laquelle Théodose, le fils premier-né de l'impératrice, aurait été ramené à Ravenne pour être placé dans le mausolée, se reporter à l'article de D. M. Deliyannis, « "Bury Me in Ravenna". Appropriating Galla Placidia's Body in the Middle Ages », *Studi Medievali*, série 3, XLII.1, 2001, p. 289-299.

79. Sur l'utilisation du mausolée dans le secteur du tourisme, voir l'ouvrage de B. M. Thomas, *Ravenna as a Capital : Art and Display as Discourse in Late Antiquity and Beyond*, PhD,

université de Leicester, 2018, https://lra.le.ac.uk/bitstream/2381/42512/1/2018ThomasBMPhD.pdf

80. C. Fiori et E. Tozzola, *San Giovanni Evangelista a Ravenna*, Ravenne, 2014, p. 18-19, notent qu'Honoria n'y aurait certainement pas été représentée après sa démarche scandaleuse auprès d'Attila (datée ici de 434). Des sources médiévales plus tardives décrivent l'orage en mer de manière très circonstanciée, avec l'assistance de saint Barbaziano, confesseur de Galla Placidia, et la miraculeuse acquisition d'une relique de saint Jean (sa sandale), ce qui facilita la consécration de l'église en l'honneur du saint. Voir E. Schoolman, *Rediscovering Sainthood in Italy : Hagiography and the Late Antique Past in Ravenna*, New York, nouvelle édition, 2016.

81. Dans *San Giovanni Evangelista*, Fiori et Tozzola présentent des reconstitutions des inscriptions et portraits figurant sur l'arche (voir figures 13 à 16, p. 34, 35, 37, 38). Voir également Deliyannis (*Ravenne*, p. 63-70) et Jäggi (*Ravenna*, p. 91-101).

82. Fiori et Tozzola, *San Giovanni Evangelista*, photos en couleurs, p. 67-78. Pour les photos des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, se reporter à Jäggi, *Ravenna.*

83. Comme Sainte-Marie-Majeure (432-440) à Rome, ou l'église d'origine Sainte-Sophie (*Hagia Sophia*, sainte sagesse), dans la capitale de l'Orient.

84. *LPR* c. 41, tr. p. 149.

85. *LPR* c. 27, tr. p. 124 et glossaire à l'entrée *scenofactor*, p. 337-338 ; *LPR*, Nauerth, *Bishofsbuch* I, p. 148-149.

86. Théodorétos place Milan, Aquilée et Ravenne en tête de liste des évêchés occidentaux les plus importants (lettre 112 à Domnus, évêque d'Antioche, *PG* 83, 1309-1311 ; voir aussi Deichmann, *Ravenna* II /3, p. 170-171.

87. *Saint Pierre Chrysologue*, CCL 24B sermon II, éd. A. Olivar, 1975, p. 799 ; *Selected Sermons*, tr. G. E. Ganss, *Fathers of the Church*, 17, Washington DC, 1953, p. 130.

88. Voir sermon 155. Un grand nombre de ces rites préchrétiens continuaient à être pratiqués, malgré l'opposition des canons ecclésiastiques, voir CCL 24B, sermon 155, p. 962-968, trad. Ganss, p. 261-264 ; sermon 129, trad. Ganss, p. 214 ; B. Filotas, *Pagan Survivals : Superstitions and Popular Cultures in Early Medieval Pastoral Literature*, Toronto, 2005, p. 157-158, 161-162, 168-171 ; noter également le costume de l'hiver dans la Danse des génies des Quatre Saisons, sol en mosaïque de la Maison aux tapis de pierre, *Domus dei Tappeti*, G. Montevecchi, *Archeologia Urbana a Ravenna. La « Domus dei Tappeti di Pietra »*, Ravenne, 2004, p. 107-108.

89. E. Swift et A. Alwis, « The Role of Late Antique Art in Early Christian Worship : a Reconsideration of the Iconography of the "Starry Sky" in the "Mausoleum" of Galla Placidia », *PBSR* 78, 2010, p. 193-217 et 352-354 ; *LPR* c. 150, tr. p. 274, sur l'archevêque Félix conseillant aux ecclésiastiques de recourir aux sermons qu'il avait rassemblés.

90. Cassiodore, *Var*. XI 1.9, tr. p. 147.

91. *LPR* c. 40, tr. p. 148 ; voir Deichmann, *Ravenna* II/3, p. 223-224, à propos du théâtre et des jeux de cirque de Ravenne. Sur la proximité du palais et de l'hippodrome, voir M. C. Carile, *The Vision of the Palace of the Byzantine Emperors as a Heavenly Jerusalem*, Spolète, 2012, p. 5

n. 18, p. 12 n. 63, p. 21 et Cirelli, *Archeologia*, p. 86-87, 90-92. Valentinien a peut-être inauguré son nouveau palais *ad Laureta*, en effet, en organisant des jeux, mais la plupart des informations d'Agnellus sur l'empereur et sa mère sont très confuses, bien que l'historien prétende avoir trouvé ce détail dans un récit de l'évêque Maximien, aujourd'hui disparu.

92. Sidoine Apollinaire, *Œuvres,* t. III, traduction de Grégoire et Collombet, Paris, 1836, *Poésies* 23, § 222 ; œuvre numérisée par Marc Szwajcer, remacle.org.

93. Dans *The Fall of the Roman Empire. A New History*, Londres, 2005, P. Heather donne les différentes hypothèses (p. 335-336) ; voir l'article de A. Richlin, « Julia's Jokes, Galla Placidia, and the Roman Use of Women as Political Icons », in *Arguments from Silence : Writing the History of Roman Women*, Ann Arbor, 2014, p. 81-109, notamment p. 102-109 ; voir également M. McEvoy, *Child Emperor Rule in the Roman West 367-455*, Oxford, 2013, pour l'idée qu'Honoria ait pu être « gardée en réserve », pour le cas où Valentinien III mourrait jeune et sans héritier.

94. Comme l'a fort bien remarqué l'historien Priscus au cours de son ambassade à la cour d'Attila en 449 ; voir *Fragmentary Historians*, p. 246-295.

95. Galla Placidia convainquit sa fille d'épouser le vieux sénateur Herculanus et ce mariage explique peut-être en partie le déplacement de la cour à Rome en 450. Bien qu'Attila ne soit jamais allé jusqu'à Ravenne, Agnellus conserve un récit entièrement fictif de son passage dans la ville, autre exemple de son inventivité ; il est possible qu'il ait pris pour modèle l'arrivée de Théodoric en 493.

96. *Life of Germanus of Auxerre* (*Vie de saint Germain d'Auxerre*), tr. F. R. Hoare, *The Western Fathers*, Londres, 1954), chap. 35-36, p. 313-320.

97. *Var.* XI 1.9

98. Dans son récit très confus de la *Vie* de saint Pierre Chrysologue, Agnellus fait allusion à cette lettre adressée au concile de Chalcédoine réuni en 451, alors que Galla Placidia et l'évêque sont morts tous les deux (*LPR* c. 48, tr. p. 157-158). En fait, Pierre avait écrit cette lettre pour condamner Nestor et soutenir Flavien (voir G. E. Ganss, *St Peter Chrysologus, Selected Sermons*, New York, 1953, appendice p. 285-287). Après cette correspondance abondante, qui contient les deux lettres témoignant des capacités littéraires de Galla Placidia, il n'existe plus de traces de ses qualités d'épistolière.

99. L'influence romaine se dégage clairement de l'église palatine de Théodoric (scènes de l'Évangile) et de Sainte-Marie-Majeure, fondée par l'évêque Ecclésius (522-532) (voir Cirelli, *Archeologia*, p. 100). Voir également ce que dit M. Clayton à propos d'une fête en son honneur, au VII^e^ siècle, à Milan et à Ravenne, le dimanche précédant Noël, peut-être pour l'Immaculée Conception le 8 décembre (*The Cult of the Virgin Mary in AngloSaxon England*, Cambridge, 2002, p. 26-37).

100. *Acts of the Council of Chalcedon*, tr. R. Price et M. Gaddis, 3 vol., Liverpool, 2005, vol. 2, n^o^ 22, p. 14-24, vol. 3, p. 161-162.

101. *Acts of the Council of Chalcedon*, vol. 3, p. 160, 169.

102. D. MacCulloch, *A History of Christianity : the First Three Thousand Years*, Londres, 2009, p. 227-228. L'auteur y établit une distinction entre « monophysisme », seulement une nature, et « miaphysisme », une seule nature.

103. Lettre 56 des épîtres du pape Léon I[er], tr. C. L. Feltoe, in *A Select Library of Nicene and post Nicene Fathers of the Christian Church*, éd. P. Scaff, 2[e] série, vol. 12, Oxford/New York, 1895, p. 58 ; et lettre 58, tr. F. Millar, in *A Greek Roman Empire : Power and Belief under Theodosius II (408-450)*, Berkeley, 2006, p. 37-38 ; voir également l'ouvrage de S. Oost, *Galla Placidia Augusta : a Biographical Essay*, Chicago, 1968, p. 291, note 137.

104. Théodose II et Eudoxie avaient un fils, Arcadius, et une fille, Flaccilla, tous deux morts en bas âge. Le seul de leurs enfants qui ait survécu était leur autre fille, Licinia Eudoxia, mariée à Valentinien III. En 438, l'impératrice Eudoxie partit s'installer à Jérusalem après un scandale la mettant en cause. Théodose ne se remaria jamais et n'adopta aucun héritier possible.

105. *The Acts of the Council of Chalcedon*, vol. 2, p. 14-24 ; les lettres de Pulchérie se trouvent dans le vol. 1, p. 93-94, 107-108 ; dans l'appendice de son livre *Greek Roman Empire* sur les documents ajoutés aux délibérations du concile, Millar clarifie les différentes versions des lettres, selon la traduction, grecque ou latine, qui sont présentées de façon plus complexe dans les *Acta Conciliorum Oecumenicorum* publiés par E. Schwarz.

106. Prosper Cont. c. 12, MGH *AA* XI *Chronica Minora* I, p. 489.

Partie II
450-493
Montée en puissance des évêques

Chapitre 6. Valentinien III et l'évêque Néon

107. M. Humphries, « Valentinian III and the City of Rome, 425-455 », in *The Two Romes : Rome and Constantinople in Late Antiquity*, éd. L. Grig et G. Kelly, Oxford, 2012, p. 161-182, où l'on trouve les lettres de Léon I[er], n[o] 55-58 (voir chap. 5, note 29) ; D. Barritt (« The Roman revolution : Leo I, Theodosius II and the Contest for Power in the Fifth Century », in *Trends and Turning Points : Constructing the Late Antique and Byzantine World,* éd. M. Kinloch, Leiden, 2019, p. 115-132), délaisse complètement la période de la jeunesse de Valentinien III, à l'époque où Galla Placidia régnait sur la cour de Ravenne, de 425 à 438. De ses dix-sept années de règne en son nom propre, Valentinien passa plus de la moitié à Ravenne et seulement les cinq dernières à Rome.

108. Il n'approuva pas l'accession au trône de Marcien avant mars 452, date à laquelle les emblèmes de l'empereur d'Orient furent reçus à Rome (Prosper Cont. c. 21, MGH *AA* IX *Chronica Minora* I, p. 490).

109. Priscus, fragments, livre I, 9.3, 2 100 livres d'or ; ainsi que I, 9.4, 6 000 livres d'or et 1 000 livres de tribut annuel, *Fragmentary Historians* II, p. 236-237, 240-241.

110. Dagron, *Naissance d'une capitale : Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974, p. 48-76.

111. Priscus, fgt. livre V. 30, *Fragmentary Historians* II, p. 326-331.

112. *Ibid.*, p. 330-331 et note 135 p. 393.

113. Selon l'abbé Grégoire, évêque catholique révolutionnaire qui s'opposa à Robespierre et fut l'auteur de traités contre l'esclavage des « gens de couleur », voir https://en.wikipedia.org/wiki/Henri_Gr%C3%A9goire (consulté le 21 septembre 2019).

114. Tjäder, *Papyri* I, 1 p. 172-178 = Marini 73, *CLA* XX, 705. Trois fragments rapportent cet exemple d'administration d'un domaine sicilien.

115. G. Fasoli, dans son article « Il patrimonio della Chiesa Ravennate », in *Storia di Ravenna* II, 1, p. 389-400, s'appuie sur une preuve donnée par le pape Grégoire le Grand ; L. Ruggini, *Economia e Società nell' "Italia annonaria" : rapporti fra agricoltura e commercio dal IV al VI secolo d.C.*, Milan, 1961, Bari, édition revue, 1995, p. 103-105, voir notamment p. 262-264 où il est fait état de la perte de l'*annona*. (L'annone, impôt direct payé en nature pour ravitailler le peuple romain lors d'un naufrage. Il s'agissait de l'impôt de Théodoric sur la récolte de céréales, levé en Sicile et envoyé en Gaule en 509-510.)

116. *LPR* c. 111, tr. p. 228, et Fasoli, « Il patrimonio ».

117. Tjäder, *Papyri* I, 1 (comme ci-dessus) ; le navire est mentionné à la page 174.

118. *LPR* c. 28, tr. p. 125.

119. Deichmann, *Ravenna*, II /1, p. 17.

120. *LPR* c. 28, tr. p. 125.

121. A. Wharton, « Ritual and Reconstructed Meaning : the Neonian Baptistery in Ravenna », *Art Bulletin*, 69, 1987, p. 358-375.

122. *LPR* c. 24, tr. p. 121.

123. *LPR* c. 25, tr. p. 121-122.

124. *LPR* c. 30, tr. p. 129-133. Vraisemblablement, l'icône montrait le Christ dans un puissant geste du bras, peut-être comme sur celle où il figure avec saint Ménas, lui posant la main sur l'épaule dans un geste protecteur.

125. *LP* 46.4, tr. p. 37. Avant 455, Valentinien III en offrit une à Saint-Pierre de Rome, qui représentait le Christ entouré de ses douze apôtres, sur douze panneaux, tous vêtus d'or et de bijoux très précieux en reconnaissance pour des prières exaucées ; il y avait aussi 400 livres d'argent qui décoraient la même partie du tombeau de saint Pierre. En comparaison, 1 610 livres d'argent ont été appliquées sur un *fastigium* de la basilique constantinienne, baldaquin à colonnes d'argent, que ce même empereur avait offert au pape Sixte III après que les Vandales eurent enlevé l'original.

126. Icône de saint Ménas, peinte sur une plaque de figuier-sycomore, monastère de Baouît, musée du Louvre, Paris, reproduite en couleurs dans *Christian Egypt*, éd. M. Capuani, Le Caire,

2002, doc. 4, p. 35, et les peintures murales du monastère Rouge, aujourd'hui brillamment restaurées, *The Red Monastery Church : Beauty and Asceticism in Upper Egypt*, éd. E. Bolman, New Haven, 2016.

127. Dennis Trout, « Inscribing Identity : the Latin Epigraphic Habit in Late Antiquity », in *A Companion to Late Antiquity*, éd. P. Rousseau, Chichester, 2009, p. 327-341, voir *LPR* c. 29, tr. p. 126-127.

128. *LPR* c. 29, tr. p. 127, Deichmann, *Ravenna*, II /2, p. 314-315 ; M. Mazzotti, « La cripta della chiesa ravennate di S. Francesco dopo le ultime esplorazioni », *CARB*, 1974, p. 217-230, notamment les pages 227-228 ; J.P. Caillet, *L'Évergétisme monumental chrétien en Italie et à ses marges*, Rome, 1993, p. 43-47, voir les longs passages sur les donateurs ayant contribué aux pavements en mosaïque d'Aquilée-Grado, Trieste et Poreč.

129. Un palais épiscopal de l'église Saint-Georges existait « à l'époque des ariens », *LPR* c. 70, tr. p. 186. Cette expression semble renvoyer à la période « barbare » des règnes ultérieurs, mais il existait certainement une communauté arienne à Ravenne tout au long du V^e^ siècle.

130. *Scholies ariennes*, éd. R. Gryson, 3 vol., Turnhout, 1980 ; *idem*, *Le Recueil arien de Vérone. MS LI de la Bibliothèque capitale*, Turnhout, 1982 ; *idem*, *Les Palimpsestes ariens de Bobbio*, Turnhout, 1983 ; P. Heather et J. Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, Liverpool, 1991, p. 156-173.

131. W. H. Bennett, *The Gothic Commentary on the Gospel of John*, New York, 1960, p. 67-70.

132. La présence de juifs est attestée à Ravenne aux VI^e^, VII^e^, VIII^e^ et IX^e^ siècles, et une synagogue fut convertie en église Saint-Paul, voir *LPR* c. 119, tr. p. 238, c. 133 tr. p. 257 (conversion d'un juif), et c. 143 tr. p. 268 (un marchand juif à qui Charlemagne demanda de mettre un prix sur une couronne, qui disparut sous l'épiscopat de Georges). Sur l'amphore portant une inscription juive, voir p. 123.

Chapitre 7. Sidoine Apollinaire à Ravenne

133. Sidoine, lettre à Héronius I, v. 3-5, *in* Sidoine Apollinaire, *Poems and Letters*, tr. W. B. Anderson, 2 vol., Loeb, 1936, vol. 1, p. 354-357.

134. Sidoine, lettre à Candidianus, livre I, lettre VIII, vol. 1, p. 380-383.

135. Marcellin, année 466-447, tr. p. 24.

136. Sidoine, lettre à Héronius I, v. 5-6, vol. 1, p. 356-357 ; Martial sur la rareté de l'eau potable, voir du vin en grande quantité et de tendres asperges sauvages, meilleures encore que la variété cultivée. *Épigrammes*, livre XIII, 21.

137. *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, éd. JanOlaf Tjäder, 3 vol., Lund, 1954-1982, mise à jour de l'édition antérieure de Marini, et rééditée aujourd'hui avec des reproductions en fac-similé, mise à jour de la bibliographie et corrections, dans *Chartae Latinae Antiquiores* (*CLA*), organisée géographiquement par archive. Les noms de famille apparaissent de façon récurrente dans de nombreux documents dès la fin du V^e^ siècle

(voir les prosopographies de Brown, dans *Gentlemen and Officers*, à partir de 554-800, ainsi que S. Cosentino, *PiB* (seuls les deux premiers volumes sont parus).

138. S. D. W. Lafferty, *Law and Society in the Age of Theoderic the Great. A Study of the Edictum Theoderici*, Cambridge, 2013, p. 112-114.

139. Voir F. Santoni, « I Papiri di Ravenna. *Gesta municipalia* e procedure di insinuazione », in *L'Héritage byzantin en Italie (VIIIe-XIIe siècle). I La Fabrique documentaire*, Rome, 2011, p. 9-32 ; G. Nicolaj, « Breve viaggio fra i documenti altomedievalli dell'Italia bizantina (cenni di sintesi) », même volume, p. 169-187.

140. Tjäder, *Papyri* I, 4-5 = Marini 74/74A, *CLA* XXIX, 878. Il s'agit d'une liste de testaments du milieu du VIe siècle, identifiés par section. Les sections B II 7-B III 4-8, p. 208-210, datées d'avant 474, concernent Pascasia, *honesta femina* peut-être la veuve de Constance.

141. Tjäder, *Papyri* I, 4-5, B III 8-IV 2-6, p. 206-208, datés de 480 ; voir également deux autres encore accessibles aujourd'hui depuis la fin du Ve siècle : A et B1, = Marini 74/74A, *CLA* XXIX, 878.

142. Comme Pascasia, voir note 8 ci-dessus.

143. Demande de Maria, Tjäder, *Papyri* I, 12, p. 294-298 = Marini 84, *CLA* XXV 791, datée de 491.

144. *LPR* c. 31, tr. p. 134.

145. P. Heather, *The Fall of the Roman Empire. A New History*, Londres, 2005), p. 418-419, 422-423, voir également l'introduction aux lettres et poèmes de Sidoine (*Poems and Letters*, Sidoine, vol. 1, p. XLII-II).

146. *LPR* c. 37, tr. p. 139-144.

147. *Ibid.*, c. 33, tr. p. 135 ; J.C. Picard, *Le Souvenir des évêques*, Rome, 1988, p. 161 et doc. 33.

148. Sidoine, *Poem* XXIII, vol. 1, p. 296, 302-304.

Chapitre 8. Romulus Augustule et le roi Odoacre

149. B. Ward Perkins, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford, 2005, plus particulièrement, ainsi que d'autres de façon moins insistante, comme J. M. H. Smith, *Europe after Rome*, Oxford, 2005. Voir également C. Wickham, *The Inheritance of Rome. A History of Europe from 400 to 1000*, Londres, 2009, p. 3-12.

150. Priscien, fgt. 62 = Jean d'Antioche, fgt. 207, et Priscien, fgt. 64 = Jean d'Antioche, fgt. 209, tr. p. 370-373.

151. P. MacGeorge, *Late Roman Warlords*, Oxford, 2002, p. 167-268.

152. Ricimer s'occupa de la décoration, ou peut-être même en fut-il à l'origine, d'une église romaine consacrée au culte arien, Sainte-Agathe, fondée entre 459 et 471 et qui servit de modèle à Théodoric, voir MacGeorge, ouvrage mentionné ci-dessus, p. 180-181 ; voir également

l'article de R. W. Mathisen, « Ricimer's Church in Rome : How an Arian Barbarian Prospered in a Nicene World », in *The Power of Religions in Late Antiquity*, éd. A. Cain et N. Lenski, Farnham, 2009, p. 307-325. On voit que cette église a servi de modèle à Théodoric dans la ressemblance avec les Apôtres de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf (R. CoatesStephens, « Dark Age Architecture in Rome », *PBSR* 65, 1997, p. 177-232).

153. Marcellin note que Glycérius reçut le titre d'empereur « plus par présomption que parce que réellement élu » (tr. p. 26). Il mentionne que Julius Nepos accéda à cette fonction à Rome, et Romulus Augustule à Ravenne.

154. Procope, *Guerres contre les Vandales*, livre III, VII, 3, https://remacle.org/bloodwolf/historiens/procope/vandales.htm.

155. Priscien (fgt. 65, Jean d'Antioche, fgt. 209.2, tr. p. 372-374) prétend que le neveu de Ricimer, Gondebaud, plaça Glycérius sur le trône impérial et que Léon I^{er} (mort le 18 janvier 474) décida d'envoyer Nepos pour le destituer. Son successeur Zénon (474-491) dut se confronter à Glycérius et ses successeurs. L'histoire alambiquée de ces années-là nécessiterait une analyse en profondeur.

156. W. V. Harris, *Roman Power : a Thousand Years of Empire*, Cambridge, 2016, p. 220-226 ; *Le migrazioni nell'Alto Medioevo*, semaine 66, Spolète, 2019.

157. Marcellin, année 476, tr. p. 26-27 ; *Anon. Vales* 8.38, 10.45, fait état d'une pension s'élevant à 6 000 *solidi.*

158. *PLRE* IIB, p. 791-793 et appendice XXXIX : les pièces de monnaie frappées durant le règne d'Odoacre laissent penser qu'il reconnaissait à Julius Nepos le statut d'empereur, bien qu'il ne fît rien pour l'aider à revenir en Italie ; voir D. Henning, *Periclitans res publica. Kaisertum und Eliten in der Krise des Weströmischen Reiches 454/5-4y3 n. Chr.*, Stuttgart, 1999, p. 178-184.

159. Malchos de Philadelphie (fgt. 13) rapporte qu'Hunulf (présenté comme le frère d'Odoacre) descendait des Thuringes et sa mère des Skires (*Fragmentary Historians*, p. 418-419).

160. Selon Anonyme de Valois (10.46 tr. p. 537), une fois roi, Odoacre lui proposa d'exaucer tout souhait qu'il lui plairait d'exprimer et c'est ainsi qu'un certain Ambroise obtint sa grâce et put revenir d'exil – ce qui était précisément le type d'intervention que l'on pouvait attendre d'un saint homme.

161. *Récits de l'histoire romaine au V^{e} siècle*, Amédée Thierry, Didier, Paris, 1860. Voir aussi Malchos de Philadelphie (fgt. 14, *Fragmentary Historians*, p. 419. P. Heather, *The Fall of the Roman Empire. A New History*, Londres, 2005, p. 428-430.

162. Si la tombe mentionnée par Agnellus comme celle de « Singledia » peut être considérée comme étant celle de Sunigilda, cela signifie que le sépulcre de l'épouse d'Odoacre a finalement été placé à l'église de la Sainte-Croix, passée sous l'autorité des ariens, *LPR* c. 41, tr. p. 148-149 ; *PLRE* IIB, p. 1040-1041. Jean d'Antioche 214a, tr. S. Mariev, *Ioannis Antiocheni fragmenta quae supersunt omnia*, Berlin, 2008, p. 386-389 ; Gordon (p. 182-183) prétend que Théodoric la laissa mourir de faim.

163. Jones, *LRE* I, p. 253 ; *LPR* chap. 39, tr. p. 146 et chap. 40 tr. p. 148 ; Deichmann, *Ravenna*, II / 3, p. 18.

164. Jones, *LRE* I, p. 255, 425.

165. Jones, *LRE* I, p. 254.

166. Dans son ouvrage, *Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 439-700*, Cambridge, 2015, p. 38), Jonathan Conant relate cette évolution des échanges, Geiséric se servant des prétentions d'Eudocie sur l'héritage impérial de son père abandonnées, une fois reconnue son union avec Hunéric ; Candidus, ll. 84-88, *Fragmentary Historians*, p. 469.

167. Tjäder, *Papyri* I, 10-11 = Marini 82-3, *CLA* XX 703, voir *Regesta Addendum*, n° 1, in *Storia di Ravenna* II.1, p. 545.

168. Candidus, ll. 84-88, *Fragmentary Historians*, p. 469 ; A. Chastagnol, *Le Sénat romain sous le règne d'Odoacre,* Bonn, 1966, p. 98-99 ; Thomas S. Burns, *A History of the Ostrogoths*, Bloomington, 1984, p. 74-77 ; J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, Oxford, 1993, p. 54, 231-232 ; voir aussi les entrées correspondant aux sénateurs dans *PLRE* IIA et B.

169. Ennode, *Life of Epiphanius*, in *Early Christian Biographies*, *Fathers of the Church Series*, tr. R. J. Deferrari, Washington DC, 1964, vol. 15, p. 329-345 sur ses expéditions à Ravenne.

170. *LP* 53 (Symmaque), tr. p. 46, voir *LP* 50.1 et 4, tr. p. 43-44. Après cette évocation d'Odoacre, une référence conjointe à « l'époque du roi Théodoric et de l'empereur Zénon » (ou Anastase) souverains de Constantinople, plus claire encore avec l'ajout des années de consulat pour l'empire d'Occident (« du consulat de Paulinus à sa nomination au Sénat ». La *Vie* de Félix III a été écrite vers 535, plus de cinquante ans après (voir H. Geertman, « La genesi del *Liber pontificalis romano :* un processo di organizzazione della memoria », in *Gesta, histoire. Écrire l'histoire des évêques et des papes de l'Antiquité au XXIe siècle*, éd. F. Bougard et M. Sot, Turnhout, 2009, p. 37-108).

171. P. Amory, *People and Identity in Ostrogothic Italy 489-554*, Cambridge, 2003, p. 251-256, le plus grand nombre vient d'un seul papyrus. Plus tard, Amory fait la distinction entre l'Église royale vandale en Afrique, qui persécutait les catholiques, et l'Église culturelle des Goths, dont la liturgie s'étendait à tous les fidèles ariens, principalement dans la langue latine (p. 259-260). Voir également l'article de S. Cohen, « Religious Diversity », in *A Companion to Ostrogothic Italy*, p. 503-532, notamment les pages 510 à 521, qui montrent comment le terme « arien » est devenu l'objet d'une polémique, ainsi que G. Berndt et R. Steinacher, « The *ecclesia legis Gothorum* and the Role of Arianism in Ostrogothic Italy », in *Arianism : Roman Heresy and Barbarian Creed*, éd. G. Berndt et R. Steinacher, Farnham, 2014, p. 219-229.

172. *LPR* c. 37, tr. p. 141-144. J. Martinez Pizarro démontre avec un art consommé comment cette histoire est dérivée de la visite de Léon Ier à Attila, retravaillée dans de nombreuses versions ultérieures (voir *Writing Ravenna. The* Liber pontificalis *of Andrea Agnellus*, Michigan, 1995, p. 106-119).

173. *LP* 50.2.4 (Félix III), tr. p. 443-444 ; *LP* 51.4 (Gélase) et la fin du schisme acacien sous le pontificat d'Hormisdas, 54.5-8, tr. p. 49-50.

174. *LP* 51.1 (Gélase I), tr. p. 44 ; 53.5 (Symmaque), tr. p. 46 ; 54.9 (Hormisdas), tr. p. 50 (autodafé des livres des manichéens et hostilité envers tous les hérétiques, y compris les ariens).

175. *LP* 51.6, tr. p. 45

Partie III
493-540
Théodoric le Goth, roi arien de Ravenne

Chapitre 9. Théodoric l'Ostrogoth

176. L'ouvrage de W. Ensslin, *Theoderich der Grosse*, 2e éd., Munich, 1959, contient un chapitre intéressant sur cette période ; voir également l'article de J. Shepard, « Manners Maketh Romans ? Young Barbarians at the Emperor's Court », in *Byzantine Style, Religion and Civilization in Honour of Sir Steven Runciman*, éd. E. Jeffreys, Cambridge, 2006, p. 135-158, notamment les pages 135 à 141.

177. D. Braund, *Rome and the Friendly Kings*, Londres/New York, 1984 ; J. Allen, *Hostages and HostageTaking in the Roman Empire*, Cambridge, 2006.

178. Au lieu d'apprendre les manières des Romains, il provoqua leur courroux avec son ami Jean l'eunuque, et grâce à l'aide des martyrs de Sébaste dont il portait les reliques, il parvint à s'échapper du Grand Palais. Voir *Life of Peter the Iberian*, tr. C. Horn and R. R. Phenix Jr., Leiden, 2008, p. 25-35 ; *PLRE* Petrus 13, Proclus 3 ; M. McCormick, « Emperor and Court », *The Cambridge Ancient History*, vol. XIV, Cambridge, 2001, chap. 6, p. 154-155.

179. De la même façon, Sébastien, gendre du général Boniface, qui prit le parti de Galla Placidia contre Aèce, passa dix ans à la cour de Théodose II (entre 433 et 443).

180. J. Herrin, « Constantinople and the Treatment of Hostages, Refugees and Exiles in Late Antiquity », *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron, Travaux et Mémoires*, 22/1, 2018, p. 739-756.

181. A. Kosto, *Hostages in the Middle Ages*, Oxford, 2012 ; *idem*, « Transformation of Hostageship in Late Antiquity », *Antiquité tardive*, 21, 2013, p. 265-282.

182. Voir Ensslin, *Theoderich der Grosse*, p. 14-33 ; Il se peut qu'il ait eu pour précepteur Clédonius, grammairien et professeur de latin résidant à Constantinople vers la même époque (voir *PLRE* IIA, p. 302, Clédonius 2 ; ou encore comme second précepteur, le grammairien Théoctiste (voir *PLRE* IIB, p. 1066, Théoctiste 5).

183. Dans *The Restoration of Rome. Barbarian Popes and Imperial Pretenders*, Londres, 2013, p. 14-17, Peter Heather nous a laissé un exposé très convaincant de la façon dont Théodoric a pu voir Constantinople.

184. Voir la chronique de Malalas (*Chronicle*), qui évoque ces événements dans le livre XIV, 42-3, tr. p. 205-206.

185. Mango, *Art*, p. 34-35. Cela aurait pu être fondé sur un exemple antérieur, mais celle-ci fut érigée à l'intérieur de la nouvelle chapelle.

186. Marcellin, année 469, tr. p. 25 ; citation extraite de *Chronikon Paschale*, éd. et trad. Michael and Mary Whitby, Liverpool, 1989, année 468, tr. p. 90.

187. Marcellin, année 469, tr. p. 25.

188. Heather, *Restoration of Rome*, p. 25-32, voir également la carte p. 31.

189. Dans *Getica* (*Histoire des Goths*) 57, Jordanès donne de la réception de Théodoric un récit aux accents lyriques : Zénon, dit-il, offrit un triomphe à son allié, le plaça parmi les princes du palais, l'adopta comme fils d'armes et le nomma consul ordinaire et patrice, et fit ériger une statue équestre en son honneur (p. 289-291). Voir également Wolfram, *Goths*, p. 277-278 pour les événements jusqu'en 487.

190. Jordanès, *Getica* (*Histoire des Goths*) 57, cité par P. Sarris dans son ouvrage *Empires of Faith*, Oxford, 2011, p. 100-101.

191. Voir Wolfram, *Goths*, p. 279-280, pour le départ à l'automne et la moisson qui leur permit de tenir pendant l'hiver 488-489.

192. S. Lazard, « Goti e Latini a Ravenna », in *Storia di Ravenna* II /1, p. 109-133 ; selon Wolfram, 100 000 Goths ont peut-être pris part à cet exode et 10 000 se sont probablement fixés à Ravenne (*Goths*, p. 279).

193. Voir Wolfram, *Goths*, p. 282 (il note qu'Odoacre a « marché sur Rome pour que son fils [Thela] y soit proclamé empereur » afin de se garantir la succession) ; Bury émet l'hypothèse que cette victoire sur l'Adda convainquit le Sénat d'abandonner Odoacre (*LRE* I, p. 424).

194. Jean d'Antioche, fgt. 214a, traduction citée dans l'ouvrage de C. D. Gordon, *The Age of Attila. Fifth Century Byzantium and the Barbarians*, Ann Arbor, 1972, p. 182-183 ; S. Mariev, *Ioannis Antiocheni fragmenta quae supersunt omnia*, Berlin, 2008, p. 386-389.

195. *Anon. Vales.* 60, tr. p. 545.

196. *Epistulae Theodericianae*, MGH *AA* XII, p. 390 ; J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, Oxford, 1993, p. 89-90, 96.

197. *LPR* cc. 34-46, tr. p. 136-156.

198. Dans son *Theoderic in Italy* (p. 25), Moorhead accepte l'idée qu'Odoacre ait fait appel à l'évêque Jean pour négocier les conditions de la reddition de la ville, mais d'autres sources n'en font pas état. Il est possible qu'Agnellus ait voulu mettre l'accent sur le rôle de l'évêque catholique dans l'accueil du souverain arien, *LPR* c. 39.

199. Moorhead, *Theoderic in Italy* (p. 36-37), cette tentative fut également vaine, seule une troisième ambassade, menée une fois encore par Faustus, obtint l'aval d'Anastase. Sur Faustus, voir *PLRE* II, p. 467-469.

200. Moorhead (*Theoderic in Italy*, p. 33-34) évoque les *tertiae*, aujourd'hui interprétées comme des redevances et non des terres, ce que confirme Peter Heather dans son ouvrage

Restoration of Rome, p. 64-67. Dans *The Fall of the Roman Empire* (Londres, 2005, p. 428-429), Heather suppose que cette tâche fut confiée à Libère qui s'en était déjà acquitté pour les soldats d'Odoacre après 476.

201. Lazard, « Goti e Latini », p. 128-129 ; voir aussi la note 165, où il cite les chiffres de Guillou, *Régionalisme*, p. 79. Sur la très longue carrière de Libère, voir *PLRE* II, p. 677-681 et l'étude de J. J. O'Donnell, « Liberius the Patrician », *Traditio*, 37, 1981, p. 31-72.

202. *LPR* c. 70, tr. p. 185, sur Unimundus/Uvimundus, évêque de la 24e année du règne de Théodoric ; P. Amory, *People and Identity in Ostrogothic Italy 489-554*, Cambridge, 2003, p. 429.

203. Voir Deliyannis, *Ravenna,* p. 17-18, pour la spécificité des blocs d'imposte et des absides polygonales à Constantinople et à la Méditerranée orientale.

204. *Anon. de Valois*, 11.53, 12.63, tr. p. 543, 549.

205. S. D. W. Lafferty, *Law and Society in the Age of Theoderic the Great*, Cambridge, 2013, p. 104, avec citation des *Variae* de Cassiodore (III. 20).

206. Amory, *People and Identity*, p. 251-256, souligne l'usage conventionnel de la langue gotique par quatre membres du clergé, formant contraste avec les six qui signèrent en latin sous des formes beaucoup plus libres. Cinq autres membres ont signé d'une croix, indiquant par là leur illettrisme, bien que deux d'entre eux aient prétendu « avoir une faiblesse des yeux », sous-entendant qu'ils étaient aveugles. Sylviane Lazard (« Goti e Latini », p. 114) fait ressortir toutefois qu'au moins l'un des Goths, Hildevara, est connu pour s'être converti au catholicisme avant 523.

207. S. Lazard, « Goti e Latini », p. 121, avec citation d'un papyrus de 591 (Tjäder, *Papyri*, no 37) pour un exemple de mariage mixte.

208. Amory, *People and Identity*, p. 43-59, sur la combinaison innovatrice romano-gothique ; Lafferty, dans *Law and Society*, met en contraste les idéaux de Cassiodore et les caractéristiques pratiques de l'*Edictum* de Théodoric.

209. Thomas S. Burns, *A History of the Ostrogoths*, Bloomington, 1984, p. 219 : « Bien qu'il eût établi son régime à partir de ses bases romaines, il rendit la bureaucratie beaucoup plus efficace et en prenant du personnel goth insuffla de la fraîcheur et de la nouveauté à des concepts et institutions surannés. »

Chapitre 10. Le royaume de Théodoric

210. Sur le royaume de Théodoric en général, voir les nombreux articles du *Companion to Ostrogothic Italy*, éd. J. J. Arnold, M. S. Bjornlie et K. Stessa, Leiden, 2016. Voir également Cassiodore (*Var.* III 23.3) pour la nomination de Colossée, romain probablement, comme gouverneur à Sirmione ; voir également S. D. W. Lafferty, *Law and Society in the Age of Theoderic the Great*, Cambridge, 2013, p. 103.

211. J. Moorhead (*Theoderic in Italy*, Oxford, 1993, p. 39-40) fait le lien avec le titre des souverains goths : reiks.

212. Voir J. J. Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, Cambridge, 2014, p. 84, 88-91, 111-113, 273. La monnaie en bronze utilisée pour les échanges quotidiens représente une personnification de la ville de Ravenne avec ses tourelles côté face, et le monogramme « *Felix Ravenna* » côté revers.

213. Trois de ces eunuques ont été identifiés : Seda, *ignuchus et cubicularis*, qui eut droit à une sépulture magnifique ; Wiliarit 2 et Triwila, *praepositus sacri cubiculi*, (voir *PLRE* IIB, p. 987, 1126-1127, 1167) ; voir également Helpidius 6, *PLRE* IIA, p. 537.

214. Wolfram, *Goths*, p. 292-293 ; M. S. Bjornlie, « Governmental administration », in *A Companion to Ostrogothic Italy*, éd. Arnold, Bjornlie et Stessa, p. 47-72 ; Lafferty, *Law and Society*, p. 39 ; pour l'approvisionnement de la cour par le *saio* Unigilis lorsque Théodoric se rendit en Ligurie, voir Cassiodore, *Var.* II 20.

215. Comme les comtes Cassine, Tzalicone, Assuin, Suna et Osuin ; voir S. Lazard, « Goti e Latini a Ravenna », in *Storia di Ravenna* II.1, p. 119.

216. Voir Thomas S. Burns, *A History of the* Ostrogoths, Bloomington, 1984, p. 82-84, 171-179, pour les noms de comtes et de *saiones* (notamment Triwilla, Wilia, Tezutzaton) ; Pythius, *comes Gothorum* ; Fridibad, *comes* de Savie (Pannonie inférieure) ; *comes* Marabad en Provence ; *comes* Gildias en Sicile ; Tancila (Pavie ?), p. 83. Sur Oppas, *bucellarius*, auteur d'une révolte contre Théodoric, voir p. 176. Voir également J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 77-78, S. Lazard, « Goti e Latini », p. 114-115, 119, 121. Pitzia était le commandant chargé de repousser les Gépides, et qui captura leur roi, Thrasaric et sa mère (voir Burns, *Ostrogoths*, p. 175).

217. Voir *PLRE* IIB, p. 677-681 pour sa carrière étonnamment longue ; et l'article de J. J. O'Donnell, « Liberius the Patrician », *Traditio*, 37, 1981, p. 31-72.

218. *PLRE* IIA, p. 467 et 454.

219. L'ouvrage d'Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, est particulièrement clair sur ce point.

220. M. S. Bjornlie, *Politics and Tradition between Rome, Ravenna and Constantinople*, Cambridge, 2013 ; certaines de ses lettres ont été traduites par S. Barnish, *Cassiodorus : Variae*, Liverpool, 1992.

221. A. Chastagnol, *Le Sénat romain sous le règne d'Odoacre*, Bonn, 1966, p. 96-99 ; C. Pietri, « Les aristocraties de Ravenne (V^e^-VI^e^ s.) », *Studi Romagnoli*, 1983, p. 643-673, notamment les pages 656-657. Sur Gaudentius, voir Marini, *Papyri* 139. *Magistri officiorum :* Andromaque en 489 ; Anicius Probus Faustus Niger (492-494), Rufius P. N. Cethegus au début du VI^e^ siècle. Préfets du prétoire en Italie : Libère jusqu'à 500, Théodore en 500, Faustus Albinus de 500 à 503. Dans *Law and Society*, Lafferty évoque l'importance des gouverneurs de province (p. 110-112) et des juges, qui constituaient l'épine dorsale de l'administration et étaient envoyés en tournée pour fournir des ressources juridiques aux habitants de la région. L'Édit comprend un certain nombre de règles les empêchant de peser trop longtemps sur l'hospitalité locale.

222. *PLRE* IIA, p. 482.

223. *PLRE* IIA, p. 414-416.

224. Pietri, « Les aristocraties de Ravenne », p. 659 ; *PLRE* IIA, p. 350, 567-568.

225. Dans *Politics and Tradition* (p. 128-130), Bjornlie affirme que ces *apparitores* professionnels de basse extraction pouvaient accéder aux plus hauts échelons de la bureaucratie dans un *ordo* opposé aux aristocrates romains. Moorhead y voit aussi un moyen de passer des sénateurs romains aux administrateurs de la Gaule (p. 151, 154-156).

226. P. Fabbri, « Il controllo delle acque tra tecnica ed economia », in *Storia di Ravenna* II.1, p. 9-25 ; Y. Murano, « Watered… by the LifeGiving Wave. Aqueducts and Water Management in Ostrogothic Italy », in *Ownership of Land and Natural Resources in the Roman World*, éd. P. Erdkamp, K. Verboeven et A. Zuiderhoek, Oxford, 2015, p. 150-169 ; *Acqua*, semaine 55, Spolète, 2008 ; *Cura Aquarum*, éd. G. Cuscito, *Antichità Altoatriatiche*, 87, 2018.

227. A. Urbano, « Donation, Dedication and *Damnatio Memoriae*. The Catholic Reconciliation of Ravenna and the Church of S. Apollinare Nuovo », *Journal of Early Christian Studies*, 13, 2005, p. 71-110. Au nombre des transformations ultérieures figurent un beau campanile du XI^e^ siècle à l'angle sud-ouest et côté sud également, un cloître médiéval, ainsi qu'un portique Renaissance adossé à l'entrée ouest.

228. Deichmann, *Ravenna* II /I, p. 135 pour l'estampille des maçons ; Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 158-159 à propos du sénateur Festus chargé du transport du marbre de la villa Pinciana à Rome jusqu'à Ravenne. Festus avait aussi soutenu Laurent l'antipape et après sa déposition en l'accueillant dans son domaine (voir Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 207).

229. *LP* 53.7, tr. p. 47.

230. Procope, *Wars*, V i, 16-18 ; Deliyannis, *Ravenna*, p. 46-47, à propos du canal qui alimentait la ville en eau de mer. Guillou, *Régionalisme*, p. 59-61 ; P. Squatriti, « Marshes and Mentalities in Early Medieval Ravenna », *Viator*, 23, 1992, p. 1-16 ; *idem*, *Water and Society in Early Medieval Italy : AD 400*-1000, Cambridge, 1998.

231. *LPR* c. 94, tr. p. 205, c'était une mosaïque représentant Théodoric à cheval, sous la voûte de l'abside, probablement d'une salle de réception.

232. Acclamations, ILS n^o^ 827 ; *CIL* VI, n^o^ 1794 ; *CIL* X, n^o^ 6850-6852, pour l'éloge de Théodoric comme le plus glorieux. Voir également l'ouvrage de P. Heather, *The Restoration of Rome, Barbarian Popes and Imperial Pretenders*, Londres, 2013, p. 60-61, et 62 sur le sens à donner à « romanité » ; Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 47-48 ; *CIL* VI, n^o^ 1794 ; *CIL* X, n^o^ 6850-6852 sur l'utilisation du terme *Augustus*.

233. Procope, *Wars* V xxiv, 22, où Théodoric est décrit comme un *archon* et où l'on raconte que les pierres de la mosaïque se détachèrent progressivement ou se brisèrent (*eikon*, plusieurs petites pierres rapportées, de couleurs différentes), ce qui passa pour un présage de la fin du règne de Théodoric et des Goths en Italie.

234. Cassiodore, *Var.* I 45 et 46, tr. p. 20-23, 24.

235. Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 169-170 ; *PLRE* IIB, p. 939 (Rénatus) ; *PLRE* IIB, p. 1098 (Théodorus 63). Le copiste était probablement Flavius Lucius Théodorus, fonctionnaire

au *scrinium Epistularium* (département des Lettres) et assistant du questeur de Constantinople, lequel corrigea une copie de la traduction des *Catégories* d'Aristote par Boèce. Il copia aussi l'*Ars grammatica* de Priscien, écrit à Constantinople, tâche qu'il acheva le 29 mai 527.

236. J. Tjäder, « Der Codex Argenteus in Uppsala und der Buchmeister Viliaric in Ravenna », in *Studia Gothica*, éd. U. E. Hagberg, Stockholm, 1972, p. 144-164, notamment les pages 147 à 151. Lorsque le codex arriva en Suède, après de nombreuses péripéties, il avait perdu plusieurs de ses pages d'origine.

237. Il pourrait s'agir du même homme que Viliaric, un *antiquarius*, c'est-à-dire quelqu'un qui s'intéressait aux textes anciens et avait compétence pour les copier.

238. *Var*. IX 24.

239. *Var*. IV 1, tr. p. 74, voir aussi *Var*. II 2.

240. F. Staab, « Ostrogothic Geographers at the Court of Theodoric the Great : a Study of Some Sources of the Anonymous Ravenna Cosmographer », *Viator*, 7, 1976, p. 27-64, et plus particulièrement les pages 33 à 54, aujourd'hui très critiquées par Louis Dillemann (*La Cosmographie du Ravennate*, éd. J. Janvier, coll. Latomus 235, Bruxelles, 1997).

241. *Var*. IV 1, tr. p. 74 ; sur les bêtes inconnues, *voluptates exquisitas*, voir Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, p. 213-218.

242. *Var*. III 51, tr. p. 71.

243. *Var*. II 24 et 25, voir III 8, IV, 10.

244. Tjäder, *Papyri*, n° 4-5, B 2, Marini, 74/74A, C*LA* XXIX, n° 878 (où sont cités les noms d'Aelius, Aurelius, Melminius et Hernilius).

245. Bjornlie, *Politics and Tradition*, p. 113.

246. Tjäder, *Papyri* I, 29 = Marini 113 après le 5 février 504, daté par référence à Rufius Petronius Nicomagus Cethegus, consul en 504, p. 281-282.

247. Lafferty, *Law and Society*, p. 111-112, et p. 114 ; *Edictum Theoderici*, cc. 52 et 53 (qui mentionne également le *duumvir* et le *quiquennalis*, nommé tous les cinq ans pour « exécuter le recensement local »). Voir *Var.* VII 11 pour la nomination du *defensor*. Jones (*LRE* I, p. 145) fait remonter ces *defensor civitatis* à Valentinien I^er^, pour donner au peuple un moyen de se défendre contre les puissants.

248. Texte du testament d'Aurélien, Tjäder, *Papyri* I, 4-5, section B IV-V 7-11, p. 210-212 = Marini, 74/74A, *CLA* XVII, n° 653 ; *Pros. Chrét. Italie* I, 232-233.

249. *Var*. III 19.

250. Voir l'épitaphe de Sénarius à Ravenne, MGH *AA* XII, p. 499 ; et celle de Libère à Rimini, *CIL* XI, n° 382.

Chapitre 11. La diplomatie de Théodoric

251. P. Heather, *The Restoration of Rome*, Londres, 2013, p. 70-79.

252. Cassiodore, *Var*. IV 1, 12, tr. p. 74.

253. *Var*. II 41 ; III 14, tr. p. 43-48.

254. N. Davies, *Vanished Kingdoms : the History of HalfForgotten Europe*, Londres, 2011.

255. *Var*. IX 1 ; J. Conant, *Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 437-700*, Cambridge, 2015, p. 40.

256. *Var*. II 40, tr. p. 42 (à la fin d'une longue lettre sur le pouvoir de la musique et sa capacité à apprivoiser le cœur sauvage des barbares ; 43, n. 31)

257. *Var*. I 45 et 46, tr. p. 20-24.

258. *Var*. V 35, 39, tr. p. 162-166, ordre donné au *comes* Liviritus et au *vir illustris* Ampelius (*NCMH* I, p. 176-177).

259. *Var*. III 7, VIII 12.

260. J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, Oxford, 1993, p. 189-190 ; Heather, *Restoration*, p. 80-81 ; *Vita Caesarii episcopi Arelatensis*, éd. B. Krusch, *MGH SMR* III, chap. 36, p. 470-471, chap. 38, p. 471-472.

261. *CIL* X, n° 6850 ; ILS n° 827 ; *Var*. II 32, tr. p. 35-37. Citation extraite de *Décor civitatis decor italiae*, thèse de Valérie Fauvinet-Ranson, *Edipuglia*, 2006, p. 70-71.

262. *Var*. II 20, tr. p. 30.

263. J. J. Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, Cambridge, 2014, p. 285-287, citation des *Variae*. IV 5 1-2 ; *Var.* IV 26 1-2.

264. *Var*. II 40, tr. p. 38-43.

265. *Var*. I 1 ; Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 44, 186 ; voir Heather, *Restoration*, p. 3, 72 ; Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, p. 78-82 (il prétend que Théodoric utilisa le terme *princeps* dans le sens d'*imperator*), concept demeuré caché (J. ProstkoProstynski, *Utraque Res Publicae. Anastasius I's Gothic Policy (491-518)*, Poznan, 1994.

266. *Anagnosticum* (502), in *MGH AA* XII, p. 425-426. Le 23 octobre 501, l'assemblée des 76 évêques accréditèrent le document, avec Pierre de Ravenne une fois encore en seconde place.

267. R. Lizzi Testa, « Bishops, Ecclesiastical Institutions and the Ostrogothic Regime », in *A Companion to Ostrogothic Italy*, éd. J. J. Arnold, M. S. Bjornlie et K. Stessa, Leiden, 2016, p. 451-479.

268. *LPR* c. 50, tr. p. 161-162.

269. Voir Agnellus pour l'inscription, *LPR* c. 57, tr. p. 171.

270. *Var*. II 27, tr. p. 35 : « Religionem imperare non possumus, quia nemo cogi tur ut credat invitus. » Sur les droits des juifs en général, voir la très belle conférence de L. Cracco Ruggini, « Tolleranza et intolleranza nella società tardoantica », *Ricerche di Storia Sociale e Religiosa*, n.s. 23, 1983, p. 27-44 ; *Gli Ebrei nell'alto Medioevo*, semaine 26, Spolète, 1980 ; S. D. W. Lafferty, *Law and Society in the Age of Theoderic the Great*, Cambridge, 2013, p. 32-33 ; Dans son article « Religious Diversity » (in *A Companion to Ostrogothic Italy,* p. 503-532),

S. Cohen souligne le besoin royal de maintenir l'ordre et la *civilitas* plutôt que le principe de tolérance, et démontre l'usage polémique du terme « arien ».

271. Cela concordait avec la loi romaine.

272. D. Noy, *Jewish Inscriptions of Western Europe*, vol. 1, Cambridge, 1993, n° 10, p. 17-18 (tous mes remerciements à Sebastian Brock pour cette référence). Pour la synagogue reconvertie, voir *LPR* c. 119, tr. p. 238.

273. Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 97-99, 217.

274. Dans son article intitulé « Tolleranza e intolleranza », p. 37-38, Cracco Ruggini insiste sur cette comparaison.

275. Voir *The Chronicle of PseudoZachariah Rhetor*, livre 9, section a, éd. G. Greatrex, tr. R. R. Phenix et C. B Horn (Liverpool, 2011), p. 365 et note 278. Si les dates des différends entre Dominic et Théodoric sont très floues, l'auteur de l'ouvrage est convaincu que le « tyran » a chassé l'opposant. Dominic et un certain Domenicus, qui a signé les actes du concile tenu en 536 contre les monophysites et Sévère d'Antioche (considéré comme l'un des principaux fondateurs de la doctrine), sont peut-être une seule et même personne.

276. *Var*. V 1, tr. p. 83, les cadeaux étaient des armures, fourrures et de jeunes esclaves blondinets, offerts en vue de garantir la paix.

Chapitre 12. Théodoric le législateur

277. S. D. W. Lafferty, *Law and Society in the Age of Theoderic the Great*, Cambridge, 2013, p. 181 ; C. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, Oxford, 2005, p. 34.

278. W. Pohl, « Early Medieval Romanness – a Multiple Identity », in *Transformations of Romanness : Early Medieval Regions and Identities*, éd. W. Pohl, Berlin, 2018, p. 3-39.

279. Alan Cameron, *The Last Pagans of Rome*, Oxford, 2011, p. 791.

280. *Ibid.*, p. 787-793.

281. *LP* 55.2 tr. p. 51-52 (*Vie* du pape Jean Ier) quand il devient « le roi hérétique » ; H. Geertman, « La genesi del *Liber pontificalis romano* : un processo di organizzazione della memoria », in *Liber, gesta, histoire. Écrire l'histoire des évêques et des papes de l'Antiquité au XXIe siècle*, éd. F. Bougard et M. Sot, Turnhout, 2009.

282. *LP* 53.2, tr. p. 45.

283. MGH *AA* XII, p. 399-415, synode de 66 évêques et 81 prêtres et diacres romains.

284. J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, Oxford, 1993, p. 61.

285. *Chroniques d'Anonyme de Valois*, 65-67, tr. p. 549-551.

286. M. S. Bjornlie, *Politics and Tradition between Rome, Ravenna and Constantinople*, Cambridge, 2013, p. 129, pour l'obligation faite au Sénat de payer l'annone ; Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 61-63.

287. Cassiodore, *Var*. I 18, tr. p. 16.

288. Lafferty, *Law and Society*. Si ce texte a été attribué à d'autres souverains portant le nom de Théodoric, l'étude récente de Lafferty plaide nettement en faveur d'une origine et d'une composition ostrogothe, indiquant ce long séjour à Rome comme le moment très probable de sa publication.

289. *Préambule*, tr. Lafferty, *Law and Society*, p. 248 ; voir *Var*. IV 42 à Argolicus, préfet de la ville et VIII 3, rédigé au nom d'Athalaric à l'adresse du peuple de Rome ; voir aussi *Var*. X 4 et 5, adresse de Théodat au Sénat. Tous ces éléments insistent sur l'idée d'une *jus commune.*

290. Lafferty, *Law and Society*, p. 147-155.

291. *Ibid.*, p. 102-104, 110-112 sur les tribunaux et la justice.

292. *Var*. I 18.

293. Leur nom n'a pas été enregistré, mais à partir de l'année 503, toute une série de *quaestores* est identifiée.

294. M. T. G. Humphreys, *Law, Power, and Imperial Ideology in the Iconoclast Era* (Oxford, 2015) ; *idem*, *The Laws of the Isaurian Era : The* Ecloga *and Its Appendices*, Liverpool, 2017.

295. Moorhead, *Theoderic in Italy*, p. 116.

296. *MGH AA* XII, p. 438-455, 80 évêques et 36 ecclésiastiques romains de la région ; les deux premiers membres du service d'ordre gothique sont désignés comme « *sublimes viros, majores domus nostrae cum Conzortrer* » ; voir *LP* 53.5 pour la violence exercée contre les femmes et *LP* 53. 3-4 à propos de Pierre d'Altino, le visiteur envoyé par Théodoric.

297. Félix III condamna l'Église de Constantinople en particulier pour son usurpation des droits des autres provinces ecclésiastiques et son étroite coopération avec Pierre Monge, le patriarche monophysite d'Alexandrie et l'Hénotique, voir *LP* 50.2-44. Malgré toute l'activité diplomatique, le schisme acacien était toujours aussi marqué à la mort de Félix en 492 et ses successeurs, Gélase (492-496), Anastase II (496-498) et Symmaque (498-514) ne parvinrent pas à y mettre fin.

298. *LP* 54.2-3, 5-6.

299. Moorhead (*Theoderic in Italy*, p. 155-156) associe ce changement aux querelles provoquées par le mécontentement de Laurent vis-à-vis de son épiscopat. Voir C. Radtki, « The Senate at Rome in Ostrogothic Italy », in *A Companion to Ostrogothic Italy*, éd. J. J. Arnold, M. S. Bjornlie et K. Stessa, Leiden, 2016, p. 121-146, notamment les pages 129, et 133 à 137.

300. *LP* 55.1-2, tr. p. 51.

301. *Anonyme de Valois*, 85, tr. p. 563-565.

302. *LP* 55.6, tr. p. 52.

303. Bjornlie, *Politics and Tradition*, p. 149, note 130.

304. *Ibid.*, p. 147 (note 122) et 149. L'auteur insiste sur l'hostilité des Goths envers Rusticiana à cause de ces destructions, dont les troupes du roi Teia voulurent se venger vingt ans plus tard, en 546. Son départ pour Constantinople faisait partie du « retranchement » de la famille dans le monde méditerranéen gouverné depuis l'Orient plutôt que depuis Rome.

305. H.U. Wiemer, *Theoderich der Grosse : König der Goten, Herrscher der Römer : eine Biographie*, Munich, 2018 ; plus tard, des auteurs ont donné des détails sur la méthode et les tortures auxquelles on eut recours pour le tuer.

306. J. J. O'Donnell, *The Ruin of the Roman Empire*, Londres/New York, 2009, p. 164-170 ; P. Heather, « A Tale of Two Cities : Rome and Ravenna under Gothic Rule », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. L. Nelson, Londres, 2016, p. 15-37, notamment les pages 32-37.

Chapitre 13. Amalasonte et l'héritage de Théodoric

307. Carola Jäggi a évoqué par un dessin la difficulté d'élever un monument d'un poids aussi lourd. (*Ravenna*, p. 214-215) ; voir d'autres photos du sarcophage et de la décoration intérieure, p. 208-209.

308. M. J. Johnson, « Toward a History of Theoderic's Building Program », *DOP*, 42, 1988, p. 73-96, notamment les pages 94-96 sur les modèles impériaux de Constantinople ; voir photo et description, dans *Ravenna*, de C. Jäggi, p. 206-207. Un accessoire de sellerie trouvé dans une tombe gothique à proximité du mausolée a clairement permis d'établir un parallèle (bien que plus tard il ait disparu, dérobé dans un musée de la région).

309. J. J. Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, Cambridge, 2014, p. 74-77.

310. Voir *Anon. de Valois* 60, tr. p. 545, il ajoute même « ou un Valentinien », voir Arnold pour savoir de quel Valentinien il s'agit (p. 73 note 51).

311. Ennode, II, 14, Ennode de Pavie, *Lettres*, éd. et tr. S. Giovanni, Paris 2006, épître écrite au nom du pape Symmaque aux évêques africains exilés en Sardaigne, p. 67-68 ; voir Ennode, *Vie* de saint Épiphane, in *Early Christian Biographies*, série consacrée aux Pères de l'Église, tr. R. J. Deferrari, Washington DC, 1964, vol. 15, p. 329-345 ; Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, p. 181-190.

312. S. Rota, *Panegirico del clementissimo re Teodorico. Opusc. 1*, Rome, 2002 ; *Vie* de saint Épiphane, tr. Deferrari, chap. 7, p. 143 (Ennode, *Lettres*, t. II, lettre 14), citation extraite de l'ouvrage d'Arnold, *Theoderic and the Roman Imperial Restoration*, p. 190.

313. Né en 516, d'après Jordanès (*Getica*, p. 304-305), date plus probable que celle avancée par Procope, soit deux ans plus tard, en 518.

314. Cassiodore, *Var*. VIII, 1.

315. *Var*. VIII 15. Il a aussi incité les gens à se réjouir de l'occupation du siège pontifical plutôt qu'à s'appesantir sur la compétition entre candidats rivaux.

316. *Var*. VIII 31, 33, Cassiodore exagère peut-être les ressources agricoles du sud de l'Italie et les aspects positifs de la vente des enfants comme esclaves par leurs propres parents.

317. *De origine actibusque Getarum*, MGH *AA* V, et la traduction de C. C. Mierow, *The Gothic History of Jordanes*, Princeton, 1915.

318. Le royaume de Toulouse, dépeint avec brio par Sidoine Apollinaire, compte au nombre des mémorables royaumes disparus de Norman Davies (*Vanished Kingdoms*, Penguin books). Voir P. Heather, « The Barbarian in Late Antiquity : Image, Reality and Transformation », in *Constructing Identities in Late Antiquity*, éd. R. Miles, Londres, 1999, p. 234-258 ; W. Pohl, *Integration und Herrschaft : enthnische Identität und soziale Organisation im Frühmittelalter*, Vienne, 2002 ; *idem*, éd., *Transformation of Romanness : Early Medieval Regions and Identities*, Berlin, 2018.

319. *Var.* XI 1, 1er septembre 533 (son éloge de la reine), tr. p. 145-150 ; M. Vitiello, *Amalasuintha : the Transformation of Queenship in the PostRoman World*, Philadelphie, 2017 ; V. FauvinetRanson, « Portrait d'une régente : un panégyrique d'Amalasonthe », *Cassiodore* IV, 1998, p. 267-308 ; S. Joye et A. Knaepen, « L'image d'Amalasonthe chez Procope de Césarée et Grégoire de Tours : portraits contrastés entre Orient et Occident », *Le Moyen Âge*, 106.2, 2005, p. 229-257 ; C. la Rocca, « Consors Regni : a Problem of Gender ? », *in* P. Stafford *et al.*, éd., *Gender and Historiography in the Earlier Middle Ages in Honour of Pauline* Stafford, Londres, 2017, p. 27-143.

320. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths* (V, ii. 3), sur Amalasonte, http://remacle.org/bloodwolf/historiens/procope/goth1.htm ; K. Cooper, « Amalasuentha », in *A Companion to Ostrogothic Italy*, éd. J. J. Arnold, M. S. Bjornlie et K. Stessa, Leiden, 2016, p. 296-315 ; Vitiello, *Amalasuintha*, p. 172-213 ; D. Harrison, *The Age of Queens and Abbesses. Gender and Political Culture in Early Medieval Europe*, Lund, 1998.

321. *Var*. IX 21. Citation extraite de *Que reste-t-il de l'éducation classique ?* Jean Marie Pailler, éd. Pascal Payen, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2004.

322. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths,* V ii. 5 ; édits et lettres d'Athalaric, in *Var.* IX 18, tr. p. 116-120, et IX 19 et 20, à l'adresse du Sénat et des gouverneurs de province pour garantir l'application du décret ; tr. p. 120-121.

323. *Var*. VIII 12 (526), tr. p. 102-104 (Cassiodore, écrivant au nom d'Athalaric, étend ici la notion de royaume des Goths).

324. *Var*. IX. 1.

325. S. Gelichi, « Ravenna, ascesa e declino di una capitale », in *Sedes regiae (années 400-800)*, éd. G. Ripoll et J. M. Gurt, Barcelone, 2000, p. 109-134. Amalasonte envoya un agent goth, Calogenitus, en Orient, pour acheter du marbre et d'autres matériaux, *Var.* X 8-9.

326. Voir Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths* (V xiii 2), pour la fuite d'Amalaberge (peut-être après la mort d'Amalasonte). L'exil de la famille à Constantinople aboutit aux fiançailles de sa fille (probablement Rodelinde) avec Audoin, roi des Lombards, alliance arrangée par Justinien pour renforcer ses relations avec cette puissance relativement nouvelle en Occident.

327. *LPR* c. 60, tr. p. 172-177. Voir la lettre du pape Félix tirée de la copie retrouvée à Ravenne.

328. Ils sont nommément cités à la fin de la lettre du pape et l'on remarquera que le successeur d'Ecclésius, Ursicin, n'y figure pas. Agnellus ne savait pas grand-chose non plus de la vie de cet évêque. Il note qu'il a construit l'église Saint-Apollinaire in Classe avec l'aide financière du banquier Julianus et contribué à l'édification de la Tricollis, dont la construction prit plusieurs

années (*LPR* c. 62, tr. p. 178). Cette *Vie*-là est particulièrement courte et confuse. Agnellus ne dit pas qu'Ursicin est l'un des quatre évêques figurant entre les fenêtres de l'abside de Saint-Apollinaire in Classe, ce qui donne à penser que les trois autres ont été ajoutés du temps de Maximien, qui fit la distinction entre les deux évêques antérieurs, aujourd'hui canonisés, Sévère et Ours, et ses deux prédécesseurs, Ursicin et Ecclésius (voir C. Jaggi, *Ravenna*, p. 276).

329. Novel 123, § 3 (sur les droits d'entrée) ; voir D. J. D. Miller et P. Sarris, *The Novels of Justinian, A Complete and Annotated English Translation*, Cambridge, 2018, vol. 2, p. 804-805. Dans les églises qui avaient un revenu de 30 livres d'or, le nouvel évêque devait payer 100 *solidi* d'or pour sa consécration et 300 aux notaires de celui qui l'avait nommé. Voir Jones, *LRE* I I, p. 906-907, 908 et 911 sur le pape Félix IV. Jones montre que les principaux évêques de l'Empire, comme ceux de Ravenne, exigeaient des salaires comparables à ceux des plus hauts fonctionnaires civils et avaient couramment jusqu'à 80 membres du clergé pour les seconder (à Apamée en Syrie). La tolérance de Théodoric vis-à-vis des catholiques ressort de façon plus manifeste encore quand on voit le rythme intensif des constructions et l'enrichissement du clergé.

330. Jones, *LRE* II, p. 907.

331. *LPR* c. 60, tr. p. 175 : les sept notaires y sont mentionnés (*primicerius*, *secundicerius*, etc.) (exactement comme à Rome).

332. *LPR* c. 61, tr. p. 175-177.

333. Deliyannis, *Ravenna*, p. 118, note 88 ; *Var.* III, 19.

334. *LPR* c. 62, tr. p. 178, cette chapelle est désignée comme un *monasterium.*

335. À cette époque, l'Église prit progressivement sous son aile les veuves et orphelins, voir T. S. Miller, *The Orphans of Byzantium : Child Welfare in the Christian Empire*, Washington DC, 2003.

336. Les interventions d'Amalasonte à Rome ressortent clairement des lettres écrites au nom d'Athalaric (voir ci-avant chapitre 12, note 13). Plus tard, Théodat accepta un pot-de-vin pour imposer Silvère au Saint-Siège, *LP* 60.1, ce qui montre bien la différence de style concernant les interventions des laïcs dans l'Église romaine.

337. *Var.* XII 22, 24, 26, pour les contacts transadriatiques et les lettres de Cassiodore aux Istriens, aux tribuns de la côte et à Paul, son homme fort (*vir strenuous)* en Vénétie lorsque la récolte fut mauvaise (tr. p. 175-179, 181-182) ; S. Cosentino, « L'approvvigionamento annonario di Ravenna dal V all'VIII secolo : l'organizzazione e i riflessi socioeconomici », in *Ravenna : da capitale imperiale a capitale esarcale*, Spolète, 2005, vol. 1, p. 405-434.

338. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths*, V ii. 23-29. En 533, quand Gélimer craignit que les forces impériales ne conquièrent l'Afrique du Nord, il avait aussi chargé son trésor sur un bateau en partance pour l'Hispanie, mais les mauvaises conditions météorologiques l'obligèrent à rester amarré au port et il fut capturé par Bélisaire, *Histoire de la guerre contre les Goths*, IV iv. 34-41.

339. *Var*. X 3, tr. p. 131-132 ; M. Vitiello, *Theodahad : a Platonic King at the Collapse of Ostrogothic Italy*, Toronto, 2014.

340. *Var*. X 20, tr. p. 137-138.

341. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths*, V ii. 1-ii. 9, V iv. 4-31. Voir aussi *LP* 60.2, pour la fureur de Justinien à la nouvelle de la mort d'Amalasonte, « qui s'en était remise à lui » ; P. Heather, *The Restoration of Rome. Barbarian Popes and Imperial Pretenders*, Londres, 2013, p. 149-153, récit plein de verve sur ces années-là ; voir également Bury, *LRE* II, p. 206, sur le patrice Pierre et Athanasios, les ambassadeurs de Justinien emprisonnés à Ravenne pendant quatre ans ; et Y. A. Marano, « "Watered… with the Lifegiving Wave", Aqueducts and Water Management in Ostrogothic Italy », in *Ownership of Land and Natural Resources in the Roman World*, éd. P. Erdkamp, K. Verhoeven et A. Zuiderhoek, Oxford, 2015, p. 158, sur la résidence fortifiée que Théodat fit construire pour lui sur le lac Bolsena, où Amalasonte fut probablement assassinée.

Partie IV
540-570
Justinien I^er^ et les campagnes en Afrique du Nord et en Italie

Chapitre 14. Bélisaire et la prise de Ravenne

342. Procope, *Histoire de la guerre contre les Perses* (I xxiv. 36-7, tr. p. 231-233). Origine de la citation : //remacle.org/bloodwolf/historiens/procope/perses12.htm#XXIV.

343. *Chronikon Paschale*, éd. et trad. Michael et Mary Whitby, Liverpool, 1989, p. 127 ; W. Brandes, « Der NikaAufstand, Senatorenfamilien un Justinians Bauprogramm », in *Liber, gesta, histoire. Écrire l'histoire des évêques et des papes de l'Antiquité au XXI^e^ siècle*, éd. F. Bougard et M. Sot, Turnhout, 2009, p. 239-265 ; Brandes, comme M. Meier (*Das andere Zeitalter Justinians : Kontingenzerfahrung und Kontingenzbewältigung im 6. Jahrhundert n. Chr.,* Göttingen, 2003) souligne les aspects destructeurs et tyranniques du règne de Justinien ; il affirme que ce que rapporte Procope dans son *Histoire secrète* est tout à fait véridique.

344. R. D. Scott, « Chronicles versus Classicizing History : Justinian's East and West », in *Byzantine Chronicles and the Sixth Century*, du même auteur, Farnham, 2012.

345. Procope, *Histoire de la guerre contre les Vandales* (III xiv, 3-17, II, 126-131), où l'historien s'arroge la découverte de cette information cruciale sur la flotte vandale ; P. Heather, *The Restoration of Rome. Barbarian Popes and Imperial Pretenders*, Londres, 2013, p. 142.

346. Je suis redevable à Salvatore Cosentino de m'avoir rappelé les statistiques. Voir F. E. Schlosser, « The Exarchates of Africa and Italy : Justinian's Arrangements for Africa after the Reconquest », *JÖB*, 53, 2003, p. 27-45.

347. C. Wickham, *Framing the Early Middle Ages*, Oxford, 2005, p. 706, 709-713 ; J. Conant, *Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 437-700*, Cambridge, 2012, p. 91-95, 336-337.

348. A. Sarantis, « The Geopolitical Role of Dalmatia in Justinian's Balkan and Gothic Wars », article paru à Split, en 2018. Tous mes remerciements à Alex pour m'avoir communiqué cet article avant sa publication.

349. P. Heather, *Rome Resurrected. War and Empire in the Age of* Justinian, Oxford, 2018, notamment les pages 165-179.

350. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths*, V. 27.

351. Cassiodore, *Var.* X 32 2-3, tr. p. 144, lettre de Vitigès à Justinien : il cite la reine Amalasonte, de divine mémoire, et sa fille, affirmant que les troupes de l'empereur auraient dû la rétablir sur le trône, ce que lui, Vitigès, avait désormais accompli : « Dieu eut le merveilleux dessein de nous faire rencontrer avant de parvenir au trône », aussi Justinien devait-il se laisser influencer par cet amour qui avait rendu son héritage à Matasonte !

352. MGH *AA* XII 483, tr. citation extraite de Vitiello, *Amalasuintha. The Transformation of Queenship in the PostRoman World*, Philadelphie, 2017, p. 100-101.

353. *Var.* X 31 et 32, tr. p. 142, 144, il insiste sur la restauration des États, *res publica restaurata.*

354. *Var.* X 31, tr. p. 143, *Geticus populus Martium.*

355. Tjäder, *Papyri* II, 30 = Marini 114, *CLA*, XX n° 706 ; P. Amory, *People and Identity in Ostrogothic Italy 489-554*, Cambridge, 2003, p. 421-422, l'identifie comme étant un Goth de confession catholique et la somme est indiquée en pièces d'or de plein poids (*dominicos, probitos, obriziacos, pensantes*).

356. Sur Sécundus et Andreas (décédé), *dromonarii,* et Witterit, *scutarius*, voir Amory, *People and Identity*, p. 359, 412, 440 ; sur Julianus et son père Jean, voir *PLRE* IIIA, p. 730-731. Deichmann (*Ravenna*, II/1, p. 21-27) est convaincu qu'il s'agit du même *argentarius* qui a financé les églises de Ravenne : voir S. Barnish, « The Wealth of Iulianus Argentarius : Late Antique Banking and the Mediterranean Economy », *Byzantion*, 55, 1985, p. 5-38 ; S. Cosentino, « Le fortune di un banchiere tardoantico. Giuliano argentario e l'economia di Ravenna nel VI secolo », in *Santi, banchieri, re. Ravenna e Classe nel VI secolo. San Severo il tempio ritrovato* (catalogue), éd. A. Augenti et C. Bertelli, Milan, 2006, p. 43-48.

357. Sérapio, Petrus, *collectarius ;* Latinus, *possessorum parens corporis*, et Eusèbe ; les autres témoins – Opilio *vir strenuus strator inlustris,* Candidianus *vir laudabilis,* Armentarius *inlustris* et Generosus *augustalis*, fonctionnaire travaillant pour le préfet du prétoire – sont tous de rang plus élevé que les Goths.

358. Tjäder, *Papyri* II 31.3 = Marini 115, et Regesta, n° 4 (p. 492). Le *sorte barbari* renvoie aux terres redistribuées aux Goths à la fin du V^e^ siècle.

359. Tous ceux qui sont impliqués ici semblent être des ItaloRomains, bien qu'il soit difficile de se fier aux patronymes pour retrouver une origine ethnique (voir la vive controverse

déclenchée par l'ouvrage d'Amory, publié en 1997, et S. Lazard, « Goti e Latini a Ravenna », in *Storia di Ravenna*, II /1, p. 109-133).

360. De toute évidence, le statut social d'un *argentarius* pouvait varier : l'un est *honestus*, un autre *clarissimus* – peut-être, parce qu'ils changeaient de l'argent, certains s'apparentaient-ils davantage à des banquiers et grimpaient dans la hiérarchie. Voir M. S. Bjornlie, « Governmental Administration », in *A Companion to Ostrogothic Italy*, éd. J. J. Arnold, M. S. Bjornlie et K. Stessa, Leiden, 2016, p. 47-73.

361. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths,* VI i. 11-19 ; VI ii. 24-33 pour le traitement médical ; VI iii. 6, 14, 21-30, sur l'expérience d'Antonina à Naples face à la menace d'éruption du Vésuve.

362. *Histoire de la guerre contre les Goths,* VI x. 7-20 ; J. Pryor (« The Mediterranean Breaks Up : 500-1000 », in *The Mediterranean in History*, éd. D. Abulafia, Londres, 2003), note qu'Osime protège les approches de Ravenne.

363. *Histoire de la guerre contre les Goths,* VI xxix. 1-31 ; Heather (*Restoration of Rome*, p. 178) considère que Vitigès était à l'origine de la proposition, qui lui aurait permis de s'accrocher à ce qui lui restait de son pouvoir de roi.

364. *Histoire de la guerre contre les Goths*, VI xxix. 32-34.

365. *Histoire de la guerre contre les Goths*, VI xxx. 7.

366. Procope, *Les Constructions de Justinien I* x. 5, 16-17, tr. in Mango, *Art*, p. 109.

367. Sa dernière victoire date de 559, lorsqu'il repoussa les Koutrigoures de l'autre côté du Danube.

368. Le roman, d'abord publié en 1938, entre dans le cadre de l'intérêt persistant pour le personnage de Bélisaire – voir, par exemple, l'opéra de Donizetti, les récentes études de Ian Hughes, R. Boss et J. Ludlow. Voir aussi l'entrée de Wikipedia : https://en.wikipedia.org/wiki/Belisarius#Later_life_and_campaigns.

Chapitre 15. Saint-Vital, l'illustration parfaite de la chrétienté primitive

369. Tjäder, *Papyri* II, 33 = Marini 117, *CLA* XXV n° 793, date postérieure au 16 juillet 541. Une once (*uncia/oncia)* équivaut au douzième d'un *jugerum* (acre), l'unité de mesure habituelle pour les terrains. Isacius, le fabricant/marchand de savon, était probablement d'origine juive et peut-être orientale. Sur le clergé arien, voir R. T. Mathisen, « Barbarian "Arian" Clergy, Church Organisation and Church Practices », in *Arianism : Roman Heresy and Barbarian Creed*, éd. G. Berndt et R. Steinacher, Farnham, 2014, 145-191.

370. *LPR* c. 66, chapitre sur l'évêque Victor.

371. *LPR* c. 66, tr. p. 182, donc les thermes étaient probablement encore en service au IX^e^ siècle, voir Cirelli, *Archeologia,* p. 112-113. Enfin, Agnellus ajoute qu'à Classe le même évêque a fait

décorer le grand baptistère quadrilatère édifié par Pierre Chrysologue à côté de l'église Petriana, où l'on trouve deux petits médaillons avec, inscrits en lettres d'or, les mots « par Notre Seigneur » et « père Victor », *LPR* c. 67, voir *LPR* c. 50, tr. p. 161, sur le baptistère monumental de Pierre, « avec des murs doubles, d'une belle hauteur, édifié selon un art mathématique ».

372. Voir la brillante étude de G. Cavallo, « La cultura scritta tra Tarda Antichità e Alto Medioevo », in *Storia di Ravenna,* II /2, p. 79-125, notamment les pages 110-114 ; voir également J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 111-113, sur la lenteur de l'adoption du système de calcul dionysien.

373. S. Ćurčić, « Design and Structural Innovation in Byzantine Architecture before *Hagia Sophia* », in *Hagia Sophia. From the Age of Justinian to the Present*, éd. R. Mark et A. Çakmak, Cambridge, 1992, p. 16-40. L'existence d'un dôme à Saint-Polyeucte n'est pas prouvée.

374. Voir V. ShalevHurvitz, *Holy Sites Encircled. The Early Byzantine Concentric Churches of Jerusalem*, Oxford, 2015, p. 78-102 pour la chapelle de l'Ascension, sur son impact plus large, voir p. 294-299, ainsi que le doc. 20 et les figures 39-40.

375. Procope, *Les Constructions de Justinien* (I i. 27-50) ; Mango, *Art*, p. 72-96 (avec des descriptions ultérieures). Le diamètre du dôme de Saint-Pierre est de 41,4 mètres.

376. S. Cosentino, « Le fortune di un banchiere tardoantico. Giuliano argentario e l'economia di Ravenna nel VI secolo », in *Santi, banchieri, re. Ravenna e Classe nel VI secolo. San Severo il tempio ritrovato* (catalogue), éd. A. Augenti et C. Bertelli, Milan, 2006, p. 43-48 ; Voir également l'inscription funéraire Giorgius, *argentarius*, fils de Petrus, *vir clarissimus*, *argentarius,* qui mourut en 581, *Ibid.* p. 189.

377. M. J. Johnson, *San Vitale in Ravenna and Octagonal Churches in Late Antiquity*, 2018 ; Deichmann, *Ravenna* II/1, p. 21-27, notamment les pages 24 à 26 sur l'évolution de leur statut social, passant de *strenui* à *clarissimi ; idem*, *Ravenna* II /2, p. 3-7, 21-27, et 48 sur Ioulianos ; *PLRE* IIIA, p. 730-731.

378. *LPR* c. 61, tr. p. 177, Épitaphe d'Ecclésius. *Rerum Italicarum Scriptores*, éd. L. Muratori, 1.2, Milan, 1725, p. 558-560, *Passio* attribué à PS Ambrosius ; voir Jäggi, *Ravenna,* p. 240-243. Sur la visite d'Ambroise à Bologne, voir N. B. McLynn, *Ambrose of Milan. Church and Court in a Christian Capital*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 1994, p. 347-350.

379. E. Cirelli, « Spolia e riuso di materiali tra tardo Antichità e l'alto Medioevo a Ravenna », *Hortus Artium Medievalium*, 17, 2011, p. 39-48, notamment les pages 42-43 sur ces *giulianei*, briques d'une taille différente, 4,45 cm, employées avec une plus grande quantité de mortier et un double jointoiement ; *idem*, *Archeologia*, p. 101-102.

380. D. Deliyannis, « Ecclesius of Ravenna as Donor in Text and Image », in *Envisioning the Bishop. Image and the Episcopacy in the Middle Ages*, éd. S. Danielson et E. A. Gatti, Turnhout, 2014, p. 41-62, avec une discussion sur le portrait contemporain du pape Félix IV dans la basilique des Saints-Côme-et-Damien à Rome, où l'on rend à cette église l'honneur d'avoir été la première à représenter le pape en donateur. *Ibid.*, p. 52-53 ; Deichmann, *Ravenna* III, p. 315-319.

381. Sur le statut des mosaïstes, voir R. Browning, « Education in the Roman Empire », *Cambridge Ancient History*, vol. 14, p. 880 : L'édit du Maximum, de 314, indique un prix

journalier de 150 *denarii* pour les portraitistes, 60 pour les mosaïstes, et 50 pour les maçons et charpentiers, soit bien au-dessous des professeurs comme les grammairiens (de latin et de grec), payés 200, ou les avocats. Sur la formation des mosaïstes, voir W. Wootton, « A Portrait of the Artist as Mosaicist under the Roman Empire », in *Beyond Boundaries : Connecting Visual Cultures in the Provinces of Ancient Rome*, éd. S. E. Alcock *et al.*, Los Angeles, 2016, p. 62-76, sur les familles de mosaïstes de père en fils.

382. Y. Marano, « The Circulation of Marble in the Adriatic Sea at the Time of Justinian », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 111-132. Ce type de commerce à l'exportation ressort clairement du contenu de la cargaison d'un bateau naufragé au large des côtes de Sicile (Marzamemi) : du mobilier d'église tout en marbre.

383. Deichmann, *Ravenna* II /2, p. 96-100, pour les monogrammes de Victor et de Ioulianos ; *idem*, *Ravenna* II /3, p. 116-118, pour la décoration en marbre et en stuc du presbytère de Saint-Vital.

384. Sur les attributs impériaux, voir A. M. Stout, « Jewelry as a Symbol of Status in the Roman Empire », in *The World of Roman Costume*, éd. J. L. Sebesta et L. Bonfante, Madison Wisc., 1994, p. 77-100, notamment les pages 83 à 98.

385. I. AndreescuTreadgold et W. Treadgold, « Procopius and the Imperial Panels of S. Vitale », *Art Bulletin*, 79, 1997, p. 708-723. Voir Charles Barber, « The Imperial Panels at S. Vitale : a Reconsideration », *BMGS*, 14, 1990, p. 19-42 ; S. G. MacCormack, *Art and Ceremony in Late Antiquity*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 1981, p. 259-266 ; Deichmann, *Ravenna* II /2, p. 180-187 ; O. Simpson, *Sacred Fortress : Byzantine Art and Statecraft in Ravenna*, Chicago, 1948, p. 36-39, nouvelle publication : Princeton, 1987.

386. Antonina avait accompagné son époux pendant les deux guerres, contre les Vandales et les Goths, et Bélisaire figurait sur les mosaïques commémoratives de Constantinople. Toutefois, comme l'étendue de la mosaïque de remplacement n'est pas claire, il serait peut-être fantaisiste d'affirmer que les personnages figurant aux côtés du couple impérial sont le général victorieux et sa femme.

387. Agnellus mentionne l'envoi d'une délégation de prêtres et de citoyens de la ville à Constantinople (à une date indéterminée, aux alentours de 544), *LPR* c. 70, tr. p. 185.

388. *LPR* c. 71, tr. p. 187, *primates urbis*, *magni*, *pusilli*, et *mediocres.*

389. Si l'on s'est contenté d'ajouter la tête de Maximien et la nouvelle inscription, la modification a pu être réalisée au cours des trois premiers mois de 547.

390. *LPR* c. 73, tr. p. 188-189. Dans son livre *Bishofsbuch* (I, p. 312), Nauerth suppose que la légende de l'arrivée des matériaux dès le lendemain pourrait venir de la rapidité des travaux, comme le rapporte une inscription.

391. A. R. Terry and H. Maguire*, Dynamic Splendor : the Wall Mosaics in the Cathedral of Eufrasius at Poreč*, University Park PA, 2007, et mes observations personnelles.

392. Pour L. James (*Mosaics in the Medieval World,* Cambridge, 2017, p. 245), la chose est probable en effet.

393. *Ibid.*, p. 243-245. En 553, le pape Pélage I[er] condamna un évêque nommé Euphrase pour avoir commis de nombreux crimes et tenu des propos hérétiques, mais il ne s'agit peut-être pas de la même personne. Voir Picard, *Le Souvenir des évêques*, p. 652-654 ; *Pros. Chrét. Italie*, I, p. 672.

394. Mango, *Art*, p. 34-35. Cette icône avait été réalisée pour le sanctuaire marial des Blachernes, à Constantinople, dans le reliquaire (*soros*) construit à cet effet. On trouve également, dans une anthologie poétique, une référence à une autre icône représentant leur couronnement par Jean Baptiste et exposée dans l'église qu'ils avaient fondée à Éphèse (*The Greek Anthology* 1, livre I, 91, tr. p. 39).

395. Paul le Silentiaire, *Description de Sainte-Sophie*, 563, tr. in Mango, *Art.*

396. *Var.* X 20, 21, voir les lettres de Théodat à l'impératrice.

Chapitre 16. Narsès et la Pragmatique Sanction

397. Procope, *Histoire de la guerre contre les Goths*, VI, VII et VIII (bien que n'étant pas un témoin oculaire de tous les événements rapportés, il fournit la même abondance de détails).

398. M. P. Canepa, *The Two Eyes of the Earth : Art and Ritual of Kingship Between Rome and Sasanian Iran*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 2009 ; Procope, dans son *Histoire de la guerre contre les Perses*, II, couvre cette deuxième campagne perse contre l'Empire.

399. D. Stathakopoulos, *Famine and Pestilence in the Late Roman and Byzantine Empire*, Ashgate, 2004 ; K. Harper, *The Fate of Rome. Climate, Disease and the End of an Empire*, Princeton, 2017. Voir L. Mordechai et M. Eisenberg, « Rejecting Catastrophe : the Case of the Justinianic Plague », *Past and Present*, 244, 2019, p. 3-50.

400. R. D. Scott, « Chronicles versus Classicizing History : Justinian's West and East », in *Byzantine Chronicles and the Sixth Century*, même auteur, Farnham, 2012, p. 1-25.

401. *Guerres de Justinien*, VII ; J. Conant (*Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 439-700*, Cambridge, 2012, p. 238) en cite quatre autres qui servirent tous en Italie : Hérodien 1, Innocent 1, Ioannes 46, neveu de Vitalien, et Magnus 1, *PLRE* III, p. 593-595, 621, 652-661, 804-805.

402. J. Pryor, « The Mediterranean Breaks Up : 500-1000 », in *The Mediterranean in History*, éd. D. Abulafia, Londres, 2003, p. 156.

403. *Guerres de Justinien*, VII, ix. 13-14. Citation extraite du site http://remacle.org/bloodwolf/historiens/procope/goth3.htm#IX.

404. *Guerres de Justinien*, VII iii. 4-6. Il est très difficile de s'y retrouver dans les différentes sphères d'intérêt et la complexité des relations entre les administrateurs locaux de Ravenne et ceux qui y avaient été dépêchés par l'empereur. La ville s'est certainement beaucoup agrandie à mesure qu'elle adaptait sa capacité à loger les troupes : 12 000 hommes furent engagés dans la campagne contre Vérone, sous la conduite de 11 commandants (archontes).

405. D. Stathakopoulos, « Travelling with the Plague », in *Travel in the Byzantine World*, éd. R. Macrides, Aldershot, 2002, p. 99-106 ; *LPR* c. 68, tr. p. 183-184 (mais il est possible qu'Agnellus fasse référence à sa propre époque, le milieu du IX^e^ siècle, lorsqu'il affirme que le bon travail de Victor a été ruiné par « des êtres mauvais et de faux chrétiens » et donne une description apocalyptique de la « fin et de la ruine du monde »).

406. *PLRE* IIIB, p. 912-928.

407. *Guerres de Justinien*, VIII, xxvi. 22-5. Bien que Procope ne fût plus un témoin oculaire de ces campagnes, son récit de la stratégie de Narsès et de ses qualités de commandant coïncide avec les rapports, fiables, sur les tactiques en réponse de Totila.

408. *Guerres de Justinien*, VIII, xxxi. 18-20 ; P. Sarris, *Empires of Faith*, Oxford, 2011, p. 118-120.

409. « Pragmatic Sanction, a Constitution of 554 », traduit dans la somme de D. J. D. Miller et P. Sarris, *The Novels of Justinian, A Complete and Annotated English Translation*, Cambridge, 2018, vol. 2, appendice 7, p. 1117-1130. Voir *CJC* I. 27. De nombreux décrets, édits ou constitutions étaient qualifiés de pragmatiques. Celle-ci aurait été demandée par une pétition du pape Vigile, mais en 554 il était en chemin pour rentrer à Rome, complètement mis en échec par le V^e^ concile œcuménique. Il mourut à Syracuse en 555.

410. Miller et Sarris, *Novels of Justinian*, vol. 1, p. 20-23, sur les traductions des Novelles en latin au VI^e^ siècle et leur utilisation dans les facultés de droit ; *Ibid.*, vol. 2, appendice 7, cc. 11, 15, 17, 19, 22, 25, 27 pour la réglementation spécifique.

411. *Pragmatic Sanction*, c. 12, Miller et Sarris, *Novels of Justinian*, vol. 2, p. 1122-1123. Justin II étendit à tout l'Empire cet usage du choix d'un gouverneur de province (novelle 149 en 569).

412. S. Cosentino, « L'approvvigionamento annonario di Ravenna dal V all'VIII secolo : l'organizzazione e i riflessi socioeconomici », in *Ravenna da capitale imperiale a capitale esarcale*, 2 vol., Spolète, 2005, vol. 1, p. 405-434 (ces chiffres sont fondés sur une comparaison avec les premières dispositions de Justinien en Afrique).

413. Novelle 86 (539), Miller et Sarris, *Novels of Justinian*, vol. 1, p. 587-590 ; *CJC* I 4 pour les cours épiscopales, notamment 4.21 et 31. Voir également le site à l'adresse suivante : https://droitromain.univgrenoblealpes.fr/Corpus/CJ1.htm#4.

414. *LPR* c. 79, tr. p. 193. (À Vérone, plus que dans toute autre ville, les Goths tinrent bon contre Narsès.) Des manichéens avaient aussi été repérés à Rome sous les pontificats de Gélase, Symmaque et Hormisdas, entre 492 et 523. Ils avaient été condamnés à l'exil après un autodafé de leurs écrits hérétiques. *LPR* c. 90, tr. p. 203 sous l'épiscopat d'Agnellus.

415. Tjäder, *Papyri* I 4-5, B V 11-B VIII 7 (testament n° 653 ; I, 13 (553) *CLA* XXIX, n° 880 ; et I, 8 (564) *CLA* XVII, n° 652. Un cas similaire de protection de deux jeunes garçons se présenta dans la ville voisine de Rieti en 557, quand Gundihild, *inlustris femina* et veuve de Gudahal, demanda au conseil de nommer un tuteur pour ses jeunes garçons. C'était une obligation légale pour les curiales et, dans le cas répertorié ici, ils désignèrent un certain Flavianus, *vir honestus*, *Papyri* I, 7 = Marini, 79, *CLA* XX, n° 71.

416. Tjäder, *Papyri* 8 (564) = Marini, 80, *CLA* XVII, n° 652 ; voir Thomas S. Burns, *A History of the Ostrogoths*, Bloomington, 1984, p. 132-134 pour la liste complète du contenu du coffre et sa valeur.

417. F. Borrei, « Duces e magistri militum nell'Italia esarcale (VIVIII secolo) », *Reti Medievali Rivista*, 6/2, 2005, p. 19-60.

418. Paul Diacre, *HL* II 3.

419. *PLRE* IIIB, p. 925, il avait été rappelé par Justin II et remplacé par Longin. La grande fortune qu'il avait amassée suscita des jalousies.

420. *LP* 63.3-5, tr. p. 62 ; Jean d'Éphèse (livre I. 39) fait état du monastère de Kathara en Bithynie, que Narsès aurait fondé avant d'être envoyé en Italie. Après ses nombreuses victoires, ses ossements y furent déposés en présence des *reges* (le roi Justin et la reine Sophia) qui suivirent le cortège funéraire et s'impliquèrent dans sa canonisation pour avoir fondé le monastère. Jean d'Éphèse online@archive.org, p. 75-76. Narsès mourut en 574, *PLRE* IIIB, p. 926 ; voir également l'ouvrage de L. H. Fauber, *Narses, Hammer of the Goths : the Life and Times of Narses the Eunuch*, Gloucester/New York, 1990.

Chapitre 17. L'archevêque Maximien, rempart de l'Occident

421. Justinien les avait condamnés dans ses édits impériaux de 535, 541 et 542, lesquels reprenaient des décrets antérieurs, notamment *CJC*, I, 5, 12.4, voir D. J. D. Miller et P. Sarris, *The Novels of Justinian, A Complete and Annotated English Translation*, Cambridge, 2018, vol. 1, p. 353-357 (novelle 37), vol. 2, p. 711-713, 739-741 (novelles 109 et 115).

422. D. Angelov et J. Herrin, « The Christian Imperial Tradition – Greek and Latin », in *Universal Empire*, éd. P. F. Bang et D. Kolodziejczyk, Cambridge, 2012, p. 149-174.

423. J. Herrin, « The Pentarchy : Theory and Reality in the Ninth Century », *Cristianità d'Occidente e Cristianità d'Oriente (secoli VI-XI)*, semaine 51, Spolète, 2004, p. 591-626, repris dans *Margins and Metropolis. Authority across the Byzantine Empire*, Princeton, 2013, p. 239-266. C'est l'une des raisons pour lesquelles le concile monothélite de 662 fut tenu pour illégitime : ni Jérusalem ni Rome n'y participèrent – mais on ne sait pas très bien si elles y avaient été conviées.

424. *LP* 61, tr. p. 58-61. D'après le récit de sa vie, rédigé à Rome, Narsès aurait fait pression sur Justinien pour permettre au pape de revenir.

425. E. Chrysos, *Die Bishöflisten des V. Ökumenischen Konzils (553)*, Bonn, 1966, p. 128-138 (Milan fut le seul autre siège épiscopal italien représenté au concile) ; J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 121-123.

426. C. Sotinel, « The Three Chapters and the Transformations of Italy », in *The Crisis of the Oikoumene : the Three Chapters and the Failed Quest for Unity in the SixthCentury Mediterranean*, éd. C. Chazelle et C. Cubitt, Turnhout, 2007, p. 84-120, 92.

427. *LPR* c. 81, tr. p. 194-195 (selon Deliyannis, il s'agissait peut-être là de l'une des toutes premières utilisations de la traduction de la Vulgate en Italie, voir p. 212).

428. Dans son article, « Ravenna in the Sixth Century : the Archaeology of Change » (in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 87-111, notamment les pages 102 à 104), C. Jäggi défend cette thèse de façon très convaincante. Voir également E. Schoolman, *Rediscovering Sainthood in Italy : Hagiography and the Late Antique Past in* Ravenna, New York, 2016, sur la création de cette *Vie* de saint Apollinaire, ainsi que *Rerum Italicarum Scriptores* 1.2, éd. L. Muratori, Milan, 1725, p. 538-546 ; voir la Passion in *AASS* Iul V, 345-350, et le sermon 128 de saint Pierre Chrysologue sur la célébration annuelle du saint, CCL 24B Sermones II, éd. A. Olivar (1975), p. 789-791.

429. *LPR* cc. 69-71, et 78 pour la citation extraite des *Histoires*.

430. *LPR* cc. 75-76, tr. p. 189-190.

431. *LPR* c. 76, tr. p. 190.

432. *LPR* c. 74, tr. p. 189, sur la forêt de *vistrum.*

433. *ACO* série 1, 4 partie 2, p. 224-225 ; C. Kelly, *Ruling the Later Roman Empire*, Cambridge MA, et Londres, 2004, p. 171 ; pour le don de deux voire quatre trônes en ivoire, voir Jones, *LRE* I, p. 346 (les trônes ne sont pas nommément mentionnés, il est juste question de grandes quantités d'or avec la liste des bénéficiaires).

434. Le compte rendu détaillé de ces ouvrages se trouve dans le livre de Procope, *Les Constructions de Justinien*, Denis Roque, éd. Alessandria, 2011 ; voir aussi *De Aedificiis : le texte de Procope et les réalités*, éd. C. Roueché, M. Carrié et N. Duval, Turnhout, 2001.

435. *LPR* c. 77, tr. p. 191

436. *LPR* cc. 63 et 77, tr. p. 178-179, 191 ; Jäggi, *Ravenna*, p. 276-277 ; *idem*, « Ravenna in the Sixth Century », p. 87-109, notamment les pages 100 à 106.

437. *LPR* c. 72, tr. p. 187-188 ; D. Deliyannis (*Ravenna*, p. 188, note 11) pense qu'il pouvait s'agir de monogrammes comme ceux de Victor à Saint-Vital.

438. *LPR* c. 77, tr. p. 192 ; trad. et éd. Nauerth, I, p. 314, note 315. Le recteur de l'église de Pola était très proche de Maximien, qui semble avoir imposé la région. Peut-être le recteur fut-il à l'origine de ces revenus pour Ravenne, car en réalité, c'est plutôt là qu'il habitait et non à Pola (voir le contraste entre entre *istius rector ecclesiae* et *ipsa civitate*).

439. Voir Deliyannis, *Ravenna*, p. 212-213. Maximien a peut-être dressé une liste de tous les évêques de Ravenne, laquelle aurait servi de base à Agnellus plus tard, à l'inverse de sa chronique, laïque.

440. *LPR* c. 80, tr. p. 193-194.

441. *LPR* c. 77, traduit par « première bannière », ce terme pourrait donc correspondre au *numerus* nommé « première bannière » (bataillon de 200 à 400 hommes). Le latin *bandus* semble interchangeable avec *numerus*. (Voir Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 97, qui trouve ces termes employés pour des lieux et salles de réunion. Cette caserne de l'époque de Maximien pourrait en avoir fait partie.)

442. *LPR* c. 140, tr. p. 265.

443. *LPR* c. 83, tr. p. 197.

444. MGH *Epp* III n° 6, pape Pélage au patrice Valérien (445-446) sur les *schismaticos* que Valère et son frère Jean, *patricius*, doivent mettre au pas ; *Pelagii I Papae epistulae quae supersunt, 556-561*, éd. P. M. Gassó et C. M. Batlle, Montserrat, 1956, n° 59, voir n° 52 à Valère et n° 53 à Jean.

445. Pélage II, MGH *Epp* III n° 9, 10, et 11, Gassó et Batlle, n° 37, 50 et 74 à Agnellus de Ravenne.

Chapitre 18. L'archevêque Agnellus et la saisie des églises ariennes

446. *LPR* c. 84, tr. p. 198.

447. Justinien, novelle 37, tr. D. J. D. Miller et P. Sarris, *The Novels of Justinian, A Complete and Annotated English Translation*, Cambridge, 2018, vol. 1, p. 353-537 ; Procope, *Guerres de Justinien,* IV xiv. 11-12, pour le grand nombre de soldats ariens d'origine hérule servant dans l'armée romaine en Libye, et 13-16, pour l'angoisse, à l'approche de Pâques, des ariens, à qui fut refusée l'autorisation de baptiser les enfants ; J. Conant, *Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 439-700*, Cambridge, 2015, p. 316-324.

448. *LPR* c. 85, tr. p. 198-199 ; il s'agit de la seule référence à une directive impériale.

449. *LPR* c. 86, tr. p. 199.

450. Voir chapitre 11 ; A. Urbano, « Donation, Dedication and *Damnatio Memoriae*. The Catholic Reconciliation of Ravenna and the Church of S. Apollinare Nuovo », *Journal of Early Christian Studies*, 13, 2005, p. 71-110 ; Jäggi, *Ravenna*, p. 177-192, notamment les pages 184-185, où l'on voit quelles parties de la mosaïque sont d'origine.

451. Voir l'ancienne photo qui montre les pieds (aujourd'hui disparus) des courtisans et le détail de la mosaïque où l'on aperçoit leurs mains, dans Jäggi, *Ravenna*, p. 184.

452. Deichmann (*Ravenna* II /1, p. 149-154) attribue la représentation originale de tous les saints et martyrs aux années 560, alors que la très singulière posture de la Vierge Marie, qui lève la main droite en signe de bénédiction, ce que l'Enfant Roi ne fait pas, est attribuée à l'original des environs de l'an 500. Le culte de saint Martin était très développé à Ravenne – l'archevêque Maximien avait fait construire une église qui lui était consacrée. Étienne était aussi associé à Protase et Gervais, les deux fils de saint Vital, dans une autre chapelle près de l'église Saint-Laurent à Césarée et d'autres monuments. À l'origine, la procession masculine incluait saint Étienne, le premier martyr, représenté désignant le Christ assis sur son trône.

453. A. R. Terry et H. Maguire, *Dynamic Splendor : the Wall Mosaics in the Cathedral of Eufrasius at Poreč*, University Park PA, 2007.

454. *LPR* c. 88, tr. p. 201-202, avec d'autres interprétations pour les couleurs de leur manteau.

455. Dans la mesure où les deux portraits ont été abondamment restaurés, il est difficile d'imaginer à quoi ressemblait l'original.

456. Tjäder, *Papyri* I, 13 = Marini 86, et aussi *Regesta* n° 7, *CLA* XXIX, 880 ; la consignation de l'acte a été effectuée au tribunal, par Severus, *scriptor* et *forensis* de Ravenne, avec pour témoins la donatrice et son époux, qui, ne sachant pas écrire, ont signé d'une croix, ainsi que quatre autres personnes portant des noms romains.

457. P. Amory (*People and Identity in Ostrogothic Italy 489-554*, Cambridge, 2003, p. 409 pour Ranilo et 355 pour Ademunt) suggère que ce legs était la preuve d'une conversion récente à la religion catholique.

458. S. Cosentino, « Social Instability and Economic Decline of the Ostrogothic Community in the Aftermath of the Imperial Victory : the Papyri Evidence », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 133-149.

459. Tjäder, *Papyri* I, 9 = Marini 141, *CLA* XX 710 ; P. Amory, *People and Identity*, p. 415.

460. *Papyri* II, 34 = Marini, 119, *CLA* XX 704 ; *eclesie legis Gothorum sanctae Anastasie*, ou *aclisie gotice sancte Anastasie.*

461. *Papyri* I, 8 = Marini 80, *CLA* XVII 652 ; voir Amory, *People and Identity*, p. 251-255, 475 ; S. Lazard, « Goti e Latini in Ravenna », in *Storia di Ravenna* II /1, p. 109-143.

462. *CJC* I, 5 12 4, et novelle XXXVII (Miller et Sarris, *Novels of Justinian*, vol. 1, p. 353-357) ; Cosentino, « Social Instability… the Papyri Evidence », p. 133-149.

463. Tjäder, *Papyri* I, 28 B = Marini 108, *CLA* IV 232 (Wililiwa) ; *LP* 65, tr. 63 (Unigildus) ; *LPR* c. 198, tr. p. 283-284.

464. *Papyri* I, 14-15 = Marini 88/88A, *CLA* XXI 713 ; *Papyri* 20 = Marini 93, *CLA* XXI 717 ; *Papyri* 21 = Marini 94, *CLA* XXII 720.

465. *Papyri* I, 3 = Marini 137, *CLA* XX 709 ; voir *Papyri* 34 = Marini 119 et *Regesta* n° 6 de l'année 551, *CLA* XX 704. Seul un cinquième d'un rouleau beaucoup plus long (3-5 mètres) a pu être conservé.

466. *LPR* cc. 88-89, tr. p. 202-203.

467. *LPR* c. 91, tr. p. 203.

468. *LPR* c. 84, tr. p. 198.

469. Tjäder, *Papyri* I, 2 (565-70) = Marini n° 87, *CLA* XX 711.

470. Voir la contribution de Luce Piétri à Spolète en 1991 : « Venance Fortunat et ses commanditaires : un poète italien dans la société gallofranque », semaine 39, Spolète, 1992, p. 729-758. L'historienne conteste l'idée que Venance ait pu être envoyé à Metz en tant qu'espion de l'empereur Justin II. Il semble être parti à la recherche de bienfaiteurs pour finalement se retrouver à Poitiers, où il se rapprocha de sainte Radegonde.

471. M. Roberts, *The Humblest Sparrow. The Poetry of Venantius Fortunatus*, Ann Arbor, 2009, p. 7.

472. Tjäder, *Papyri* I, 6 = Marini 75, *CLA* XXI 714.

473. *Papyri* I, 8 (564) = Marini 80, *CLA* XVII 652 ; Marini 120 (572) ; *CIL* XI 317 (avant 574).

474. Les *Papyri* I, 14-15 A-B = Marini 88/88A, *CLA* XXIX 889 citent Gunderit, *exceptor*, et Libère, *tabellionus huius civitates Ravennae.*

475. http://remacle.org/bloodwolf/eglise/fortunat/poesies1.htm. Venance Fortunat, poésies mêlées, traduction de Charles Nisard, Firmin Didot, Paris, 1887, livre I, section IV.

Partie V
568-643
Le roi Alboïn et la conquête lombarde

Chapitre 19. Alboïn attaque

476. T. Hodgkin, *Italy and Her Invaders*, 8 vol., Oxford, 1880-1899, vol. 5, livre 6, p. 80-164 ; éd. G. Ausenda *et al.*, *The Langobards before the Frankish Conquest : an Ethnographic Perspective*, Woodbridge, 2009.

477. N. Christie, « Invasion or Invitation ? The Longobard Occupation of Northern Italy 568-569 », *Romanobarbarica* 11, 1990, p. 79-108.

478. L. H. Fauber, *Narses, Hammer of the Goths*, Gloucester/New York, 1990 ; *PLRE* IIIB, p. 797, Longin 5.

479. L'hostilité des Romains envers les « Grecs » et leur représentant Narsès deviennent métaphoriques du sentiment anti-constantinopolitain.

480. Paul Diacre, *HL* II 6-12, 14, 25-28.

481. Dans son article « Ostrogothic Italy and the Lombard Invasions » (in *NCMH* I, p. 160), J. Moorhead, au contraire, qualifie Ravenne de « bureau satellite d'une corporation de Constantinople avec pour responsables au plus haut niveau des allochtones » – caractéristique du déclin supposé de la ville.

482. *HL* III 8 ; *PLRE* III, p. 1159. Moorhead, « Ostrogothic Italy », p. 155-156 ; L. Paroli, « La cultura materiale nella prima età longobarda », in *Visigoti e Longobardi*, éd. J. Arce et P. Delogu, Florence, 2011, p. 257-304, dont un collier entièrement constitué de *solidi* de l'époque justinienne.

483. *HL* II 25, pour l'invasion de la Ligurie (569), et 26-27 pour le siège et la prise de Pavie.

484. *HL* II 28-30.

485. T. C. Lounghis, *Les Ambassades byzantines en Occident… (407-1096)*, Athènes, 1980, p. 89-93 ; *Le Relazioni Internazionali nell'Alto Medioevo*, semaine 58, Spolète, 2011.

486. *LP* 64, tr. p. 62. Sur la progression des Lombards, voir *HL* II 25-27, p. 79-81, et la très brève mention dans *LPR* c. 94, tr. p. 205 ; J. Jarnut, « Gens, Rex and Regnum of the Lombards », in *Regna and Gentes : The Relationship between Late Antique and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, éd. H. W. Goetz *et al.*, Leiden, 2002, p. 409-427.

487. Le *LPR* mentionne sa consécration par Pierre Chrysologue (c. 51, p. 163), plus d'un siècle auparavant, à l'époque où Galla Placidia était censée avoir un confesseur nommé Barbatien, voir E. Schoolman, *Rediscovering Sainthood in Italy : Hagiography and the Late Antique Past in Ravenna*, New York, 2016 ; M. Verhoeven, *The Early Christian Monuments of Ravenna. Transformations and Memory*, Turnhout, 2011, p. 80-84.

488. *HL* III 18 et19, avec la longue épitaphe sur son tombeau à l'église Saint-Vital, p. 118-120. J. Conant (*Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 439-700*, Cambridge, 2015, tableau 4.6, p. 227) l'ajoute aux commandants potentiels en Afrique en 598.

489. *HL* III 19. Voir Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 41.

490. Sur une inscription carthaginoise datant de 589/590, les Wisigoths sont qualifiés de « *hostes barbaros* ».

491. *LPR* c. 93, tr. p. 205.

492. *LPR* c. 93, tr. p. 205, *in regione… Vico Salutaris*, voir A. Augenti et E. Cirelli, « San Severo and Religious Life in Ravenna during the Ninth and Tenth Centuries », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 297-321. NB : la même année, Agnellus note que la Vénétie était occupée par les Lombards et les Romains chassés, Pavie prise, et qu'une épidémie de peste s'était déclarée, causant la mort d'un grand nombre de bovins.

493. *LPR* c. 98, tr. p. 213-214.

494. L'opposition théologique à Constantinople eut pour origine ces exilés africains, voir J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 122-123, 160-161 ; F. R. Whelan, *Being Christian in Vandal Africa : the Politics of Orthodoxy in the PostImperial West*, Oakland, CA, 2007.

495. *Epistulae Pelagii*, éd. Thiel, MGH *Ep.* III ; *HL* III 20. Pour le contexte, se reporter à C. Sotinel, *Rhétorique de la faute et pastorale de la réconciliation dans la lettre apologétique contre Jean de Ravenne*, Rome, 1994, p. 68-147.

496. *HL* III 26 sur Smaragde.

497. *HL* III 26.

498. Sotinel, *Rhétorique de la faute,* notamment les pages 23-24.

499. Tjäder, *Papyri* I, 6 = Marini 75, *CLA* XXI 714.

500. Tjäder, *Papyri* I, 14-15 = Marini 88/88A, *CLA* XXIX 889 ; Amory, *People and Identity*, Gunderit 3, p. 382. A l'origine, l'*exceptor* était un sténographe attaché à l'administration fiscale des *res privata* et *comes rerum patrimonium*, et vers le VI^e^ siècle, il s'agissait probablement d'un scribe auquel incombaient des responsabilités municipales spécifiques.

501. *Ad Monita auri in porticum Sacri Palatii*, Tjäder, *Papyri* II, 36 = Marini 121, *CLA* XXI 715, vente réalisée entre 575 et 591. On trouve des choses similaires dans les registres de Rome (voir *Papyri* I, 18-19 = Marini 92 *CLA* XXII 718).

502. A. Augenti, *La basilica e il monastero di San Severo a Classe*, Ravenne, 2000 ; *idem*, « Ravenna e Classe : archeologica di due città tra la tarda Antichità et l'alto Medieoevo », in *Le città italiane trà la tardo Antichità e l'alto Medioevo*, éd. A. Augenti, Florence, 2006, p. 185-217.

503. *LPR* c. 97, tr. p. 213.

Chapitre 20. L'exarchat de Ravenne

504. J. Conant, *Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 439-700*, Cambridge, 2015, tableau 4.4, p. 218.

505. Brown (*Gentlemen and Officers*, p. 46-48) insiste sur la longue évolution de l'exarchat ; L. Brubaker et J. Haldon confirment la longueur du processus qui a permis la création de thèmes. On ne sait pas très bien dans quelle mesure cela a amené le « féodalisme » occidental avec des seigneurs comme propriétaires terriens, mais les conflits qui ont opposé les forces impériales aux troupes locales ont manifestement contribué à l'éclatement du territoire en divisions plus petites passées sous contrôle militaire (*Byzantium in the Iconoclast Era c. 680-850. A History*, Cambridge, 2011, p. 723-738).

506. *CIL* VI n° 1200, voir les détails dans le chapitre 25.

507. Voir *PLRE* IIIB p. 1164-1166, la carrière de Smaragde.

508. Voir E. Martinori, *Via Flaminia, Studio storicotopografico*, Rome, 1929, et ses splendides photographies anciennes.

509. *Il Corridoio bizantino e la via Amerina in Umbria nell'Alto Medioevo*, éd. E. Menestò, Spolète, 1999, voir notamment le long chapitre d'introduction et le suivant par Carile.

510. P. Arthur, *Naples from Roman Town to City State : an Archaeological Perspective*, Londres, 2002.

511. Brown, *Gentlemen and Officers*, sur les *magistri militum*, récurrents dans la correspondance du pape Grégoire I^er^ (590-604) ; F. Borrei, « Duces e magistri militum nell'Italia esarcale (VIVIII secolo) », *Reti Medievali Rivista*, 6/2, 2005, p. 19-60.

512. Sur les *bucellarii*, voir Jones, *LRE*, p. 275, 290, 665-657.

513. Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 86, 88, 220.

514. *Ibid.*, p. 84-86, 89-90, 92-93 ; Guillou, *Régionalisme*, p. 153-161. Un document de l'an 600 environ nomme un témoin Adquisitus *vir clarissimus*, commandant du *numerus* de Milan (*optio*), voir Tjäder, *Papyri* I, 20, *CLA* XXI 717.

515. Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 93 ; *numerus* est l'équivalent du grec *arithmos*, utilisé de manière interchangeable avec *bandus*. La diminution du recours aux mercenaires impliquait

un accroissement des troupes autochtones, recrutées et entraînées dans les régions qui leur ont donné leur nom, comme les *numerus Tergetinus*, de Trieste.

516. Tjäder, *Papyri* I, 16 = Marini 90 *CLA* IV 240 ; Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 89 ; *PLRE* III p. 700, Johannes 228, *primicerius felicum numeri Theodosiacus* (*sic*)*, spatharios* et *adiutor.*

517. Comme ci-dessus, le banquier est désigné comme *chrysokatalaktis* et le commis judiciaire appelé *exceptor.*

518. Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 92-93, sur les enseignes (*signa*) et les *bandora* d'Istrie, qui avaient la même fonction.

519. *Strategikon* de Maurice, trad. G. Dennis, Vienne, 1981, p. 83 pour les feintes des militaires.

520. Souligné par Brown, in *Gentlemen and Officers*, p. 50-51.

521. Tjäder, *Papyri* I, 28 B 5, *CLA* IV 232 ; Wililiwa possède un nom germanique et se présente comme *guta*, c'est-à-dire gothe. Pour la donation de Deusdedit et Mélissa, voir Tjäder, *Papyri,* I, 21, *CLA* XXII 720.

522. Tjäder, *Papyri* I, 22 = Marini 95 = *Regesta* n° 25, *CLA* XXIX 887 ; le soldat Paulacis donna 36 *solidi* d'or.

523. Bury, *LRE*, II p. 282.

524. Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 48-51.

525. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livre X.

526. Paul Diacre, *HL*, III, 13.

527. Voir *HL*, IV, 32, où Smaragde conclut une trêve d'un an avec Agilulf en échange de 12 000 *solidi*, alors que les villes de Toscane sont prises par les Lombards. Puis Agilulf signe une autre trêve, de trois ans cette fois.

528. Lettres du roi Childebert II et réponses d'un exarque (Romain ou Smaragde), MGH *Epp* III, n° 37, 40, 41 et 46, p. 110-153.

529. *HL*, livre IV, 24.

Chapitre 21. Grégoire le Grand et le contrôle de Ravenne

530. R. A. Marcus, *Gregory the Great and his World*, Cambridge, 1997 ; *idem*, *The End of Ancient Christianity*, Cambridge, 1990, p. 223-228 ; P. Brown, *The Rise of Western Christendom*, Oxford, 1996, p. 133-147, édition du X^e^ anniversaire, avec une nouvelle preface, Chichester, 2013, p. 190-215 ; S. Boesch Gajano*, Gregorio Magno. Alle origini del Medioevo*, Rome, 2004 ; J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 145-182.

531. Les lettres de Maurice à Grégoire mentionnent les plaintes des évêques schismatiques (voir T. C. Lounghis, *Les Ambassades byzantines en Occident… (407-1096)*, Athènes, 1980, p. 466-467, citation de Grégoire le Grand ; *Regesten* I 16, II 45 (en ligne sur le site Christian Classics Ethereal Library, *NPNF*, vol. 212) et trad. J. R. C. Martyn, *The Letters of Gregory the Great*, 3 vol., Toronto, 2004.

532. *The Crisis of the Oikoumene. The Three Chapters and the Failed Quest for Unity in the SixthCentury Mediterranean*, éd. C. Chazelle et C. Cubitt, Turnhout, 2007. Gregory, *Regesten* II 32 à Albio, *mm gloriosus* (592) ; dans *PLRE* III 40-41 il est identifié à Aldio, également mentionné dans les *Regesten* II, 27, voir IX 103.

533. Voir *Regesten* II, 46, la lettre de Grégoire à Jean le Romain, de Ravenne, à propos de Sévère d'Aquilée, et ses instructions pour consacrer ces fonds au paiement d'une rançon pour la libération des hommes libres capturés par les Lombards à Fanum.

534. Grégoire le Grand, *Regesten*, V, 23, à Castorius ; V 25 à Sévère, évêque de Ficulle, qu'il envoya dans l'église privée de tête pour s'assurer de la promotion de Marinien ; voir V, 48 pour l'élection de Marinien.

535. Grégoire le Grand, *Regesten*, VI, 2.

536. *LPR* c. 100, tr. p. 215. *The Book of Pastoral Rule*, trad. G. Demacopoulos, Crestwood, NY, 2007 ; Boesch Gajano, *Gregorio Magno*, p. 77-80.

537. Agnellus prétend que lorsqu'un évêché se trouvait vacant, certains ecclésiastiques avaient recours à des espions pour découvrir combien leurs rivaux étaient prêts à payer, puis ils offraient deux fois cette somme pour s'assurer de la nomination de leur poulain (et les sommes étaient loin d'être dérisoires : 500 et 1 000 *solidi* !).

538. Grégoire le Grand, *Regesten*, VI, 34 ; voir IX, 167 ; XIV, 11. *Pros. Chrét. Italie* I p. 25 pour Adeodatus, p. 800-801 pour Félix. En 599, l'archevêque Marinien avait envoyé à Rome son diacre Florentin, afin d'expliquer la situation.

539. Grégoire le Grand, *Regesten*, VI, 1 ; VI, 24 ; VI, 29 ; XII, 6 (janvier 602).

540. *LP* 66, tr. p. 63, voir Paul Diacre, *HL*, livre IV, 8. Il y est dit que Romain se rendit de Ravenne à Rome et que sur le chemin du retour, il reprit ces villes aux Lombards.

541. *HL* IV 2, Paul insiste sur la rivalité entre Smaragde et Gallicinus, *H*L, IV, 28.

542. *HL*, livre IV, 29. Plus tard, la jeune femme mourut des suites de couches.

543. *HL*, livre IV, 33.

544. Voir les lettres de Grégoire aux participants du scandale de Salone et à ceux de Ravenne, faisant allusion également à l'intervention de l'empereur Maurice, *Regesten*, livre VI, 25 et 26. Pour Gallinicus, se reporter à *PLRE* IIIA, p. 264 ; il mena campagne contre les Slaves et reçut une lettre de félicitations de Grégoire (voir *Regesten*, livre IX, 154).

545. *HL*, livre VI, 14.

546. *LPR* vers liminaires, cc. 26 et 86, tr. p. 96, 123, 199.

Chapitre 22. Isaac, l'exarque arménien

547. *PLRE* IIIB, p. 1164-1166 ; pour ses états de carrière, voir chap. 24. Smaragde était peut-être un eunuque, puisqu'il occupait la fonction de *praepositus Sacri Palatii*. Voir l'inscription au-dessous.

548. Grégoire le Grand, *Regesten*, XIII, 32, 39, message de félicitations à Phocas ; XIII, 40, lettre à l'impératrice Léontie (juillet 603) ; trad. J. R. C. Martyn, *The Letters of Gregory the Great*, 3 vol., Toronto, 2004, vol. 3, appendice 8 sur la réception des icônes impériales. S. Boesch Gajano, *Gregorio Magno. Alle origini del Medioevo*, Rome, 2004, p. 31, 119.

549. E. Thunø, « The Pantheon in the Middle Ages », en ligne à l'adresse https://erenow.net/ancient/thepantheonfromantiquitytothepresent/8.php ; S. de Blaauw, « Das Pantheon als christlicher Tempel », in *Bild und Formensprache der spätantiken Kunst. Hugo Brandenburg zum 65 Geburtstag*, Münster, 1994, p. 13-26 ; la basilique des Saints-Côme-et-Damien, transformée sous le pontificat de Félix IV (526-530), était à l'origine un temple païen. *LP* 69, tr. p. 64 ; *LPR* c. 107, tr. p. 224.

550. *CIL* VI n° 1200 ; pour la colonne, se reporter à l'ouvrage de F. A. Bauer, *Stadt, Platz und Denkmal in der Spätantike*, Mayence, 1996, p. 43-47.

551. Plusieurs exarques de Ravenne ne sont connus que par leur sceau, voir Zacos (I, i 732), pour celui d'Akataphronius, avec une inscription grecque et un titre latin.

552. Brown, *Gentlemen and Officers,* p. 87, cite la *Vie* de saint Grégoire par Jean Diacre qui mentionne une diminution de la solde des soldats. Sur les dangers de ce genre de coupes ou les arriérés dus à l'armée, voir Jones, *LRE* II, p. 677-678.

553. *LP* 70, tr. p. 65, signalant les soldats (*militibus*) de l'exarque Éleuthère (peut-être de l'armée de Ravenne) ; *LPR* c. 106, tr. p. 224, sur sa mort à Lucioli. Agnellus ajoute qu'il était assez inconvenant pour un eunuque de se proclamer empereur.

554. Paul Diacre, *HL* IV 38, notamment l'épisode de l'assassinat des deux frères, ducs du Frioul, à Opitergium (Opitergo) ; voir également *PLRE* IIIB, p. 1218.

555. Théophane, *Chronographia*, AM 6103, tr. p. 429. Ils prirent toutes les monnaies orientales, laissant la possibilité de battre la monnaie à Constantinople uniquement et pour l'Occident à Ravenne, Rome et Catane, en Sicile.

556. J. HowardJohnston, *Witnesses to a World Crisis : Historians and Histories of the Middle East in the Seventh Century*, Oxford, 2010, p. 436-445.

557. Notées pour la première fois sur un édit de 629 et marquant clairement, à Constantinople, le passage du latin au grec.

558. Le pape Honorius avait négocié la réutilisation des tuiles en bronze de la toiture du temple de Rome, acte qui requérait une autorisation de l'empereur, et dans sa *Vie*, il est fait référence à Héraclius comme à un pieux souverain. *LP* 72.2, tr. p. 66.

559. *LP* 73, tr. p. 67-68.

560. *HL* IV 42, 45. Selon Frédégaire, le tribut impérial annuel payé aux Lombards passa de 3 à 2 *kentenaria* (*Chronica*, MGH *SRM* II, p. 155-156 ; *The Fourth Book of the Chronicle of*

Fredegar, éd. et trad. J. WallaceHadrill, Londres, 1960, IV 69). Sur le changement d'orientation religieuse des Lombards, se reporter à l'article de T. S. Brown, « Lombard Religious Policy in the Late Sixth and Seventh Centuries : the Roman Dimension », in *The Langobards before the Frankish Conquest : an Ethnographic Perspective*, San Marino, 2009, p. 289-308, avec une analyse intéressante.

561. *L'Année épigraphique*, 1973, p. 245, datée de la 28e année d'Héraclius, indiction 13 ; G. Caputo, *Torcello alle Origini di Venezia*, Venise, 2009, p. 46-47, avec les commentaires de G. Cuscito.

562. *HL*, livre V, 29 ; et Nicéphore et Théophane ; Guillou, *Régionalisme*, p. 102-103.

563. *LP* 75, tr. p. 68-69.

564. *CIG* IV n° 9869 ; A. Guillou, *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie*, Rome, 1996, p. 117.

565. À Pérouse, un autre sarcophage renferme les ossements d'un saint local. Au début du IXe siècle, les filles de Charlemagne choisirent pour leur père un sarcophage du début de l'époque romaine représentant l'enlèvement de Proserpine, et encore deux cents ans plus tard, on considérait tout à fait appropriée l'inhumation d'un saint homme comme Christodoulos, fondateur du couvent de Patmos, dans une tombe similaire de l'ère préchrétienne.

566. G. Cavallo, « La cultura scritta a Ravenna tra Tarda Antichità e Alto Medioevo », in *Storia di Ravenna* II / 2, p. 121 et doc. 34.

567. Laurent, *Médaillier*, n° 98.

568. MGH Epp III, *Epistulae Langobardorum*, voir l'épître n° 2, p. 694, lettre en latin du pape Honorius à Isaac, *patricius et exarcus Italiae*, datée de 625, lui demandant de l'aider à refréner les évêques partisans d'Ariopaltus, *tyrannus*, plutôt que d'Adulubaldus *rex* ; voir également la lettre n° 3 (p. 694-696), adressée aux évêques de Vénétie et d'Istrie (datée de 628).

569. *CIG* IV n° 9870 ; A. Guillou, *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie*, Rome, 1996, n° 108, *PiB* II 75, env. 625-643, c'est-à-dire sous l'entrée Isaac.

570. Pour Paulacis, voir Tjäder, *Papyri* I, 22 = Marini 95 = *Regesta* n° 25, *CLA* XXIX 887 ; sur Gaudiosus, *defensor* de l'Église romaine qui signe en grec et fait don d'un jardin, acte auquel assista un *vir honestus*, *scholaris* de la *schola gentilium* militaire de Classe, voir Tjäder, *Papyri* I, 24 = Marini 110, *CLA* XXIX 865.

Chapitre 23. Agnellus, le médecin

571. Tjäder, *Papyr*i II, 35 = Marini 120 = *Regesta* n° 12, *CLA* III 181, voir, en 572, la vente d'un terrain ayant eu pour témoin Eugène, un fonctionnaire de la cour qui se présente comme le fils du docteur Léonce ; voir également I. Mazzini, « Les traductions latines d'Oribase et d'Hippocrate », in *Les Écoles médicales à Rome*, éd. P. Mundry et J. Pigeaud, Genève, 1991, p. 286-293.

572. La façon de nommer un *comes archiatrorum* renvoie à des disputes (*mutuae contentionis*) entre médecins (Cassiodore, *Var.* VI 19, voir IV 41, lettre à Jean l'*archiatro*, MGH *AA* XIII, p. 191-192).

573. L. G. Westerink *et al.* situent le médecin entre 550, quand ce type de commentaires olympiodoréens est devenu accessible à Ravenne (tr. *Agnellus of Ravenna. Lectures on Galen's de Sectis*, Arethusa monographs VIII, Buffalo NY, 1981), et vers 700 (voir N. Palmieri, tr. *Agnellus de Ravenna : lectures galéniques*, Saint-Étienne, 2005). Le manuscrit est analysé et illustré dans l'article de G. Cavallo, « La cultura scritta a Ravenna tra Tarda Antichità e Alto Medioevo », in *Storia di Ravenna* II /2, p. 79-125, notamment les pages 94-95, 97-98. Le manuscrit de Simplicius (Bibl. Ambrosiana, G 108 Inf.) est une copie datant du IX^e^ siècle ; voir aussi Claudia Bolgia, *Rome across Time and Space. Cultural Transmission and Exchange of Ideas c. 500-1400*, Cambridge, 2011, notamment la page 54.

574. N. Palmieri, « Les commentaires de Galien », in *Les Écoles médicales*, éd. Mundry et Pigeaud, p. 286-309, notamment la page 300, notes 48 et 306.

575. N. Palmieri, « Prise en compte de l'environnement dans le premier galiénisme alexandrin », in *Conserver la santé ou la rétablir ? Le rôle de l'environnement dans la médecine antique et médiévale*, Saint-Étienne, 2012, p. 62-78 ; S. Musitelli *et al.*, « The Medical School at Ravenna », *American Journal of Nephrology*, 14.4-6, 1994, p. 317-319.

576. N. Palmieri, « Les commentaires de Galien », p. 296 ; Les conférences sur Agnellus (*Agnellus of Ravenna, Lectures*, 11-33) évoquent les différences entre les écoles de médecine (p. 47, 61, 97). Sur le pouls comme élément essentiel du diagnostic, voir *Lectures galéniques : le « De pulsibus ad tirones »*, éd. N. Palmieri, Saint-Étienne, 2005, I. 4 : « Le pouls est un messager qui dit toujours la vérité sur les opérations naturelles qui sont lésées invisiblement dans les profondeurs (du corps). »

577. M. Frampton, *Embodiments of Will : Anatomical and Physiological Theories of Voluntary Animal Motion from Greek Antiquity to the Latin Middle Ages, 400 BC-AD 1300*, Sarrebruck, 2008, p. 222. Comparer Ravenne à Alexandrie revient à lui donner un excellent statut, puisque les récentes découvertes archéologiques des écoles et amphithéâtres du centre égyptien confirment le dynamisme de son atmosphère intellectuelle. Sur le programme des études médicales à Alexandrie, se reporter à l'article de A. Z. Iskandar, « An Attempted Reconstruction of the Late Alexandrian Medical Curriculum », *Medical History*, 20.3, 1976, p. 235-258, d'après Ibn Ridwan, source arabe. Cette transmission de la médecine antique en Occident a son pendant en Orient, où la médecine de la Grèce antique devint accessible au monde musulman grâce aux traductions en arabe des scribes syriaques.

578. N. Palmieri, « Prise en compte de l'environnement », p. 61-85, notamment les pages 70-71.

579. *L'Ars medica (Tegni) de Galien : lectures antiques et médiévales*, éd. N. Palmieri, Saint-Étienne, 2008, II. 2, p. 52-3, et l'introduction, p. 35-36 ; voir également Philip Van der Eijk, « The Art of Medicine. Nemesius of Emesa and Early Brain Mapping », *The Lancet*, 372, août 2008, p. 440-441, sur l'évêque originaire de Syrie, vers la fin du IV^e^ siècle, qui attribua aux cavités frontales la sensation et l'imagination, la pensée au cerveau central et la mémoire aux

cavités postérieures. Posidonios de Byzance, auteur de traités médicaux, avait observé la même structure cérébrale lors de ses études sur la phrénite.

580. *L'Ars medica*, éd. Palmieri, II. 2. 1, p. 53-59 ; voir également l'introduction, p. 36-38.

581. *Ibid.*, III. 3. 1-4, p. 62-65, et l'introduction, p. 47-49.

582. N. Palmieri, « Les commentaires de Galien », p. 295, note 30.

583. Y. Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine*, Rome, 2003, p. 63-119 ; P. GautierDalché, « Les "quatre sages" de Jules César et la "mesure du monde" selon Julius Honorius, II la tradition médiévale », *Journal des savants*, 1987, p. 184-209.

584. Mazzini, « Les traductions latines », p. 300-301.

585. *Ibid.*, p. 290-293 ; voir Cavallo, « La cultura scritta » pour tous les manuscrits, notamment ceux-là, médicaux, surtout les pages 94-95 et 97-98. Bien sûr des traducteurs travaillaient aussi dans d'autres villes comme Naples : aujourd'hui leurs manuscrits sont consultables à Rome (bibliothèque du Vatican), Lucques et Vérone.

586. Il s'agit de la seconde version latine des *Euporistes* d'Oribase, rédigée à Ravenne (voir Cavallo, « La cultura scritta »).

587. « *Quas Greci dicent… nos enim dicimus* », voir N. Palmieri, « Les commentaires de Galien », p. 302 ; Mazzini (« Les traductions latines », p. 290-291) indique des formes spécifiques du comparatif, des participes passés et des genres inhabituels qui n'apparaissent pas dans les langues romantiques ultérieures et laissent supposer une école de traducteurs très compétents.

588. Palmieri, « Les commentaires de Galien », p. 303-304, où l'auteur démêle les nombreux commentaires différents et leur traduction en latin.

589. Mazzini, « Les traductions latines », p. 293.

590. Musitelli *et al.*, « The Medical School at Ravenna », p. 319.

591. G. Bafforio, « Frammenti liturgici nell'Ambrosiana », in *Testi di medicina latini antichi : problemi filologici e storici*, éd. I. Mazzini et F. Fusco, Rome, 1985, p. 99-108, et surtout la page 103.

592. V. Van Büren, « La place du ms. Ambr. L 99 sup dans la transmission des *Étymologies* d'Isidore de Séville », in *Testi di medicina latini antichi*, éd. Mazzini et Fusco, p. 25-44, notamment les pages 27-28. Dans son article, « "Total Eclipse of the Text", Stories of Palimpsests in Verona, Ravenna and Bobbio between Late Antiquity and Early Middle Ages », in *Identity of Text*, éd. F. Santi, Florence, 2019, M. Bassetti cite le *De alimentorum facultatibus*, de Galien, comme un texte grec forcément parvenu à Vérone à partir de Ravenne, voir deux Évangiles grecs, fragments des *Codices Guelferbytani A* et *B*, et de l'ouvrage latin *Praefationes Hieronymi*, ainsi que les commentaires sur le livre de Job. Les papyrus de la collection Pommersfelden contiennent aussi un fragment du *Digeste* de Justinien, d'abord publié en grec et en latin, qui peut être associé à Ravenne, et une forme grecque, qui aurait bien pu être découverte à Ravenne après 540.

593. Cavallo, dans « La cultura scritta » (p. 90-101), en a rassemblé un grand nombre et il a attribué l'Oribase à Ravenne et non à l'Hispanie wisigothe comme le pensait Lowe.

594. Tjäder, *Papyri* II, 30 = Marini 114, *CLA* XX 706 ; voir Maximus, autre apothicaire de la région.

595. J. Riddle, catalogustranslationum.org, ressource en ligne, vol. 4, p. 1-144, notamment la page 6, avec l'analyse du manuscrit de Munich (ms Clm 377) comme l'une des trois copies de la traduction en vieux latin, que d'aucuns attribuent à la Ravenne ostrogothique et d'autres à Carthage.

596. Riddle, catalogustranslationum.org, ressource en ligne, p. 6-7, 20-21.

597. Cavallo, « La cultura scritta », p. 99. Ravenne est aussi connue comme le lieu d'origine d'un manuscrit illustré des *agrimensores* romains ; sous Louis le Pieux, il était utilisé à Aix-la-Chapelle, *Ibid.*, p. 96. Voir P. C. Berger, *The Insignia of the Notitia Dignitatum*, New York/Londres, 1981, p. 142-174, où les illustrations sont attribuées à Ravenne ; voir également Bassetti (« Total Eclipse ») pour le débat sur la traduction d'Euclide, les *Complexiones* de Cassiodore, passés de Ravenne à Vérone, le Code justinien, un texte juridique de Gaïus (II^e^ siècle) et les *Institutiones* de Tribonien, comme de ceux, plus connus, de Justinien dans une copie datant de la fin du VI^e^ siècle ou du début du VII^e^.

598. N. Everett, *The Alphabet of Galien. Pharmacy from Antiquity to the Middle Ages*, Toronto, 2012, p. 23 ; Alan Cameron, dans son article « Vergil Illustrated between Pagans and Christians », souligne le rôle de Ravenne dans la transmission des textes classiques. Il affirme que ce pourrait être de là qu'est venu le manuscrit illustré de Virgile (*Journal of Roman Archaeology*, 17, 2004, p. 501-525, notamment les pages 522-525), et les interpolations grecques de la grande grammaire de Priscien.

599. Dans la conclusion de son étude de l'Italie lombarde, *Literacy in Lombard Italy ca. 568-774*, Cambridge, 2003, Everett affirme que « Ravenne constitue un lien possible dans la chaîne de transmission » des connaissances médicales au sein de l'Occident médiéval. Voir Cavallo, « La cultura scritta », p. 357, sur le manque de preuves que l'on y produisait des livres.

600. *L'Ars medica*, éd. Palmieri, p. 7-8.

Partie VI
610-700
L'expansion de l'islam

Chapitre 24. Les conquêtes arabes

601. *Chronikon Paschale*, éd. et trad. Michael et Mary Whitby, Liverpool, 1989, p. 182-183.

602. J. HowardJohnston, *Witnesses to a World Crisis : Historians and Histories of the Middle East in the Seventh Century*, Oxford, 2010, p. 447-473 ; R. Hoyland, *Seeing Islam as Others*

Saw It : a Survey and Evaluation of Christian, Jewish and Zoroastrian Writings on Early Islam, Princeton, 1997, dans lesquels les auteurs développent l'approche stimulante de P. Crone et M. Cook dans *Hagarism and the Making of the Islamic World*, Cambridge, 1977 ; P. Sarris, *Empires of Faith*, Oxford, 2011, p. 268-272.

603. Sarris, *Empires of Faith*, p. 259-268 pour le contexte ; M. Cook, *Muhammad*, Oxford, 1983 ; G. Fowden, *Before and after Muhammad*, Princeton, 2014, p. 1-5, 18-20, 188-194.

604. M. F. Hendy estima cette perte à deux tiers des revenus de l'impôt (*Studies in the Byzantine Monetary Economy c. 300-1450*, Cambridge, 1985, p. 618-619) ; voir J. Haldon, *The Empire That Would Not Die. The Paradox of Eastern Roman Survival 640-740*, Cambridge, MA, 2016, p. 27-29 ; voir aussi A. Laiou et C. Morrisson, *The Byzantine Economy*, Cambridge, 2007.

605. Frédégaire, *Chronicarum libri 4*, IV 81, MGH *SRM*, p. 162 ; Continuator I, anno 731, p. 175, tr. J. WallaceHadrill, *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar : with Its Continuations*, Londres, 1960 ; Bède, *Ecclesiastical History of the English People*, éd. B. Colgrave et R. A. B. Mynors, Oxford, 1969, p. 557, sur la Gaule ravagée par les Arabes ; K. B. Wolf, *Conquerors and Chroniclers of Early Medieval Spain*, Liverpool, 1990, p. 32-3, 58-60 ; *Chronicle of 754*, c. 8, p. 113-114.

606. Les Sarrasins sont mentionnés pour la première fois dans la *Vie* du pape Martin, lorsque l'exarque Olympe part en expédition contre eux en Sicile, sans se rendre compte de la dévastation des communautés chrétiennes de l'Est méditerranéen (*LP* 76.7, tr. p. 72) ; voir également Paul Diacre, *HL* VI 10-11, tr. p. 258.

607. On trouve un excellent résumé de l'importance de Pirenne dans l'ouvrage de P. Horden et N. Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford, 2000, p. 153-160 ; voir aussi D. Abulafia, *The Great Sea. A Human History of the Mediterranean*, Londres, p. 237, 246-247, 252-254, L. Zavagno, *Cyprus between Late Antiquity and the Early Middle Ages (ca. 600-800) : an Island in Transition*, Abingdon, 2017.

608. Voir E. Cirelli, à propos d'un plat importé sur l'île de Chypre.

609. *Histoire d'Héraclius par l'évêque Sébéos*, traduite de l'arménien et annotée par Frédéric Macler, éd. Ernest Leroux, Paris, 1904, p. 141-146 ; vol. 2, *Historical Commentary*, J. Howard Johnston et T. Greenwood, p. 274-276.

610. J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 207-211 (bien que ce soit l'ajout de la proposition « crucifié pour nous » au Trisagion qui suscita tant de controverses, p. 208).

611. Voir P. Booth, *Crisis of Empire. Doctrine and Dissent at the End of Late Antiquity*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 2014, p. 260-261, et J. Herrin, *Formation of Christendom*, p. 214-217, à propos de l'opposition occidentale au monothélisme (et de l'embarras causé par l'accueil circonspect réservé par le pape Honorius à la théorie de l'énergie unique, *monoenergeia*, condamnée plus tard en Occident et pas une seule fois mentionnée dans le *Liber pontificalis*) ; voir le *LP* 74, tr. p. 68 à propos de Jean IV et de son souci des prisonniers de la Dalmatie et son attention pour les saints.

612. Voir Booth, *Crisis of Empire*, p. 262-264 à propos des réfugiés palestiniens ; p. 275 pour leur insistance à voir Rome comme « le seul patriarcat à dénoncer le nouveau concept de

monothélisme » ; p. 277 sur l'idée de plus en plus répandue d'une sécession totale entre Rome et Constantinople. Voir également l'article de E. Patlagean, « Les moines grecs d'Italie et l'apologie des thèses pontificales (VIII[e]-IX[e] siècles) », *Studi Medievali*, 3[e] série, 5/2, 1964, p. 579-602, et l'ouvrage de A. Ekonomou, *Byzantine Rome and the Greek Popes : Eastern Influences on Rome and the Papacy from Gregory the Great to Zacharias AD 590-752*, Lanham, 2007.

613. Voir Booth, *Crisis of Empire* (p. 266-276 et p. 285-287) à propos du développement du monothélisme ; sur le lien entre le débat et la rébellion de l'exarque Grégoire contre Constant II, se reporter aux pages 287-289 ; voir également J. Tannous, « In Search of Monotheletism », *DOP* 68, 2014, p. 29-67.

614. *LP* 75.3, tr. p. 69 ; *LP* 75.6, tr. p. 70, il finit par être rétabli dans ses fonctions de patriarche. Booth, *Crisis of Empire*, p. 290-291.

615. Voir la liste des exarques dont les sceaux sont enregistrés à la fois en grec et en latin.

616. *The Adriatic between Venice and Byzantium c. 700-1453*, éd. M. Skoblar, Cambridge, 2020 ; *Between Two Seas*, éd. R. Hodges et S. Gelichi, Turnhout, 2012.

617. *LP* 76, tr. p. 70-72 ; *LP* 76.1-2, tr. p. 70-71. Citation extraite du *Livre des papes*, traduit et présenté par Michel Aubrun (Brépols, 2007, p. 66).

618. *ACO*, série II, vol. 1, *Acts of the Lateran Council*, 649, éd. R. Riedinger, d'abord rédigé en grec avec l'aide de Maxime, puis traduit en latin, langue de mise en circulation dans l'ensemble de l'Occident (trad. R. Price *et al.*, Liverpool, 2014), avec des commentaires détaillés.

619. Voir *LP* 76.5, le porte-glaive (*spatharius*) affirma plus tard sous serment qu'il n'avait pas été en mesure de voir le souverain pontife « donner la communion à l'exarque ou lui donner la paix », ce qui avait évité que du sang fût répandu dans l'église.

620. *LP* 76.3-7, tr. p. 71-72. Constant avait des espions à Rome – Eupraxios et Platon le patrice – pour l'informer de la situation. L'armée de Ravenne ne figure pas parmi les forces présentes en Sicile ; elle est probablement retournée dans la capitale de l'exarchat.

621. *LP* 76.8, tr. p. 72, pour le récit le plus bref ; Théophane, *Chronographia*, AM 6150, tr. p. 485. Voir également l'ouvrage de P. Allen et B. Neil, *Maximus the Confessor and His Companions : Documents from Exile*, Oxford, 2002.

622. *LP* 77, *Vie* d'Eugène, 654-657, tr. p. 73. Citation extraite du *Livre des papes*, traduit et présenté par Michel Aubrun (Brépols, 2007, p. 69).

623. Étant donné que le synode fut par la suite condamné, aucune archive ne nous est parvenue, mais Marek Jankowiak en a reconstitué la forme telle qu'elle était probablement, voir son article, « The *Notitia* I and the Impact of Arab Invasions in Asia Minor », *Millennium*, 10, 2013, p. 435-461 ; du même, *Essai d'histoire politique du monothélisme*, thèse de doctorat, ParisVarsovie, 2009, p. 351-359, et encore « The First Arab Siege of Constantinople », *Travaux et Mémoires*, 17, 2013, p. 237-320.

624. Booth, *Crisis of Empire*, p. 292-293, 302, 323 ; voir J. Herrin, *Formation of Christendom*, p. 218, à propos d'Anastase.

625. Voir J. Haldon, *The Empire That Would Not Die*, p. 4-5, avec des références au débat sur ce terme.

Chapitre 25. Constant II en Sicile

626. *LP* 78.1, tr. p. 73.

627. L'axe principal de la *Vie* de l'évêque Maur est cette longue bataille pour s'affranchir de Rome, *LPR* c. 110, tr. p. 227.

628. Maur déclara plus tard croire à deux opérations et deux volontés au sein des deux natures, humaine et divine, en la personne du Christ, *ACO*, série II, vol. 1, *Concilium Lateranense a. 649 celebratum*, éd. R. Riedinger, Berlin, 1984, p. 23, 27 ; F. Winkelmann, *Die monenergetischmonotheletische Streit*, Berlin, 2001, n° 109.

629. *LPR* c. 110, tr. p. 227.

630. Cette longue guerre civile, la première *fitna* (division), détermina le droit de succession à l'autorité suprême : fallait-il l'accorder à la famille du Prophète, représentée par son gendre Ali, ou le successeur devait-il être élu par la communauté tout entière (laissant le champ libre à un chef militaire brillant mais sans aucun lien de parenté avec Mahomet) ? Le conflit laissa plusieurs années à Constant II pour réorganiser son armée. Voir P. Sarris, *Empires of Faith*, Oxford, 2011, p. 286-288.

631. *LP* 78.2, tr. p. 73 ; les vaisseaux rattachés à la Sicile constituaient la seule partie de la flotte byzantine à n'avoir pas souffert de la défaite de Phoeniké (Phoenix).

632. C. Zuckerman, « Learning from the Enemy and More : Studies in "Dark Centuries" Byzantium », *Millennium*, 2, 2006, p. 79-135.

633. *LP* 78.2-3, tr. p. 73-74. Mézézios était en Sicile avec l'armée d'Orient, le *LP* évoque sa révolte, non liée à l'assassinat de Constant, daté de juillet de la douzième indiction 669 (79.2, tr. p. 74).

634. *LP* 78.4, tr. p. 74 ; Zuckermann, « Learning from the Enemy » ; citation extraite de l'*Histoire générale de l'Église depuis la création jusqu'à nos jours* (modifiée en fonction du texte anglais), Joseph Épiphane Darras, éd. L. Vivès, Paris, 1872, p. 135 ; Sarris, *Empires of Faith*, p. 289-290 ; V. Prigent, « La Sicile de Constant II : l'apport des sources sigillographiques », in *La Sicile de Byzance à l'islam*, éd. A. Nef et V. Prigent, Paris, 2010, p. 157-188.

635. V. Ortenberg WestHarling, « The Church of Ravenna, Constantinople and Rome in the Seventh Century », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 199-210, notamment les pages 206-207 ; S. Cosentino, « Constans II, Ravenna's Autocephaly and the Panel of the Privileges in S. Apollinare in Classe : a Reappraisal », in *Aureus*. *Volume for E. Chrysos*, Athènes, 2014, p. 153-170.

636. Honorius avait promu Ravenne en y transférant six sièges de Milan, mais ce faux-là multipliait le nombre de revendications.

637. *LPR* c. 110, tr. p. 227 ; Consentino prétend que des privilèges similaires avaient déjà été octroyés, mais ce document est le seul qui en atteste aujourd'hui, « Constans II, Ravenna's Autocephaly and the Panel of the Privileges », p. 162-163.

638. *LPR* c. 113, tr. p. 231. Cette indépendance est peut-être aussi évoquée dans la retranscription de la liturgie de l'Église de Ravenne sur un magnifique rouleau, le *Rotulus*, attribué à l'archevêque Maur, voir *Santi, banchieri, re : Ravenna e Classe nel VI secolo : S. Severo il tempio ritrovato*, éd. A. Augenti *et al.*, Milan, 2006, p. 176, 179.

639. *LPR* c. 115, tr. p. 234.

640. Cosentino, « Constans II, Ravenna's Autocephaly and the Panel of the Privileges », p. 163-165, déduction faite à partir des marques présentes sur l'épaule droite du personnage, où l'on peut voir le monogramme grec de Théodore.

641. Voir *LPR* c. 114, tr. p. 231, où Maur consigne aussi l'histoire de saint Apollinaire sur des draps d'argent au centre de l'église. Voir également l'article de Cosentino, « Constans II, Ravenna's Autocephaly and the Panel of the Privileges », p. 165-166, où l'auteur associe clairement la *translatio* et la construction d'un ciborium, représenté par le modèle de Théodore.

642. Les panneaux en ont probablement remplacé d'autres, mais comme pour les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf, il n'y a aucun moyen d'établir ce qui a été effacé.

643. Sur l'importance de Melchisédech dans l'idéologie impériale, voir G. Dagron, *Emperor and Priest. The Imperial Office in Byzantium*, Cambridge, 2003, p. 173-184.

644. C. Jäggi, « Ravenna in the Sixth Century », in *Ravenna*, éd. Herrin et Nelson, notamment la page 108 ; voir *idem*, *Ravenna*, Regensburg, 2013, doc. 170 et 190, p. 254 et 277. Le statut de la ville est confirmé à l'occasion d'une visite de moines géorgiens en pèlerinage à Rome, qui s'étaient ensuite rendus à Ravenne (voir G. Garitte, « Histoires édifiantes géorgiennes », *Byzantion*, 36,1999, p. 396-423).

645. *LPR* c. 112, tr. p. 230 ; c. 114, tr. p. 233. Le récit de sa mort contient l'expression « ils coupèrent la partie supérieure de l'entrave du pied droit », qui se rapporte à la coutume de couper les liens de la chaussure épiscopale pour symboliser la perte d'autorité. Les lacets de la chaussure du pape Martin avaient été sectionnés de la même façon après son jugement pour le disqualifier de sa charge, et Constantin, l'antipape de 767-768, fut soumis au même rituel lorsqu'on lui enleva son costume épiscopal ; voir la *Vie* d'Étienne III, *LP* 96.3, tr. p. 94 et la note 32.

646. *PG* 90, 114 ; Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 65, 68, 165.

647. Mansi, X, col. 849, 851.

648. Tjäder, *Papyri* II, 44 = Marini 132 = *Regesta* n° 27, *CLA* XXII 721, daté de 642-666 ; dans *Gentlemen and Officers*, Brown donne une fourchette plus restreinte : 648-661. L'acte a été rédigé par Paul, *notarius* de l'évêque, non nommé mais il s'agissait probablement de Maur ; Apollinarius/Apolenaris est identifié comme *eminentissimae memoriae vir*, ce qui implique une distinction particulière sinon celle de préfet du prétoire, *Ibid.*, 64. Le loyer annuel à la location était de 7 *solidi* d'or, *infiguratos*.

649. Laurent, *Médaillier*, n° 100 et n° 101, et Schlumberger, *Sceaux*, 211. Son épouse et ses fils étant mentionnés dans le document, cela signifie que la famille resta installée à Rimini.

650. M. Jankowiak, *Essai d'histoire politique du monothélisme*, thèse de doctorat, ParisVarsovie, 2009, p. 605-606.

651. Jankowiak, *Étude,* p. 364-373 ; *idem*, *Essai*, p. 364-374 ; S. Cosentino, « Byzantine Sardinia between West and East », *Millennium*, 1, 2004, p. 329-367.

652. Théophane, dans sa *Chronographie* (AM 6164 et 6165 = AD 671-3, tr. p. 493-434) se trompa de date en consignant les dernières années d'un siège long de sept ans : voir l'*Essai* de Jankowiak, p. 392, et l'appendice 2, p. 545-605 ; *idem*, « The first Arab Siege of Constantinople », *Travaux et Mémoires*, 17, 2013, p. 237-320. Voir J. Haldon, *The Empire That Would Not Die. The Paradox of Eastern Roman Survival 640-740*, Cambridge, MA, 2016, p. 42-43.

653. On ne sait pas très bien si les factions byzantines, fâchées contre l'empereur à cause de la longueur de son séjour en Occident alors qu'elles étaient aux prises avec de nouvelles menaces arabes, ont soutenu le coup d'État de Syracuse (Théophane, AM 6160, tr. p. 490-491). Se reporter à la *Chronicle of 754* (éd. K. B. Wolf, § 29, tr. p. 122) pour les deux ans d'absence de l'empereur ; voir également M. Jankowiak, « The *Notitia* I and the Impact of Arab Invasions in Asia Minor », *Millennium*, 10, 2013, p. 435-461. Il semble très improbable que Constantin soit parti sur-le-champ pour la Sicile afin de tirer vengeance du meurtre de son père, comme l'affirme Théophane (AM 6160, tr. P. 491). Au contraire, il ordonna à l'exarque, Grégoire, probablement, d'imposer son autorité. Le *LP* 79.2 note une réaction dépourvue de toute ambiguïté : l'armée d'Italie, venue de l'Istrie, de la Campanie, d'Afrique et de Sardaigne joignit ses forces à Syracuse pour tuer Mézézios. Bien qu'aucun exarque ne soit nommément désigné, Grégoire II a probablement commandé cette armée fidèle à la dynastie d'Héraclius plutôt que celle du rebelle Mézézios.

654. Voir Théophane, AM 6164, tr. p. 493, pour les bateaux projetant le feu et AM 6165, tr. p. 494 pour Callinicus, architecte syrien qui inventa cette technique.

655. Voir Théophane AM 6160, tr. p. 491, pour le retour de la cour, de Syracuse à Constantinople.

656. *LPR* c. 120, tr. p. 238-240.

657. *LPR* c. 125, tr. p. 247-248.

658. *LPR* c. 121, tr. p. 240-243.

659. *LPR* c. 122, tr. p. 243-244.

660. *LPR* c. 123, tr. P. 245.

661. Voir A. M. Orselli, *L'Immaginario religioso della città medievale*, Ravenne, 1985, notamment « Vita religioso nella città medievale italiana tra dimensione ecclesiastica e cristianesimo civico. Un "esemplificazione" », p. 355-412, notamment les pages 353 et 390. Cette brillante analyse montre comment à ce moment-là le clergé uni formait la communauté chrétienne de Ravenne, et elle illustre leur perception de l'autorité de l'empereur, quel que soit le crédit que l'on peut apporter à cette histoire.

662. *LPR* cc. 122-123, tr. p. 243-245.

663. *LPR* c. 124, tr. p. 245-246, noté également dans le *Liber pontificalis* sous l'entrée du pape Agathon (678-681) : « À cette époque, Théodore, archevêque de Ravenne, se présenta, après bien des années, de lui-même au Siège apostolique » ; *LP* 81.1, tr. p. 76 ; *LP* 80.1, tr. p. 75,

entrée du pape Donus (676-678), à propos de l'Église de Ravenne qui « s'était séparée de celle de Rome sous prétexte d'autocéphalie, se soumit de nouveau à l'antique Siège apostolique ».

664. *LP* 80.2, tr. p. 75, sous le pontificat de Donus, confirmé sous celui du pape Léon II, *LP* 82.4, tr. p. 80-81.

665. *LPR* c. 124, tr. p. 246.

666. *LPR* c. 119, tr. p. 238. Le document 46 montre le sarcophage d'une beauté exceptionnelle, réutilisé par l'archevêque Théodore de Ravenne, mort en 691-692.

Chapitre 26. Le VI^e^ concile œcuménique

667. Théophane, *Chronographie*, AM 6169 ; voir aussi Nicéphore, *Short Chronicle* c. 34, qui en a enregistré les conditions : annuités de 3 000 pièces d'or, 50 prisonniers et 50 chevaux (voir note 3 pour les chiffres beaucoup plus importants cités dans AM 6176, et avancés dans un autre traité de 683/4, soit 365 000 pièces d'or, 365 esclaves et 365 chevaux (un pour chaque jour de l'année). Si les récits des deux chroniqueurs sont truffés d'inexactitudes, la victoire au large de Syllaeum n'en fut pas moins un triomphe important pour la toute nouvelle marine impériale, voir M. Jankowiak, *Essai d'histoire politique du monothélisme*, thèse de doctorat, ParisVarsovie, 2009, p. 392-393.

668. *Ibid.*, p. 392-402.

669. J. L. Van Dieten, *Geschichte der Patriarchen von Sergios I bis Johannes VI, 610-715*, Amsterdam, 1972, p. 120-130.

670. Dans *LP* (81.10, tr. p. 78), c'est ce nombre qui est indiqué, confirmé par les archives du VI^e^ concile.

671. Voir les actes du concile (*ACO*, série II, vol. 2, 2^e^ partie, *Concilium universale Constantinopolitanum tertium*, éd. R. Riedinger, Berlin, 1992), *actio* 18, p. 754, voir p. 778-779. Venant en huitième position, Théodore signe en tant que presbytre et représentant de Théodore, archevêque de Ravenne.

672. L'ordre des signatures établissant une hiérarchie des sièges épiscopaux dans l'ensemble du monde chrétien, se voir accorder une des premières positions était un grand honneur.

673. Le récit des témoins oculaires, de la façon dont le concile se réunit à Constantinople, occupe de nombreuses sections de la *Vie* d'Agathon, *LP* 81.4-15, tr. p. 76-79 ; voir le compte rendu officiel dans les actes du concile (*ACO*, série II, vol. 2, en trois parties, Berlin, 1990-1992).

674. *Notitia episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. J. Darrouzes, Paris, 1981 ; M. Jankowiak, « The *Notitia* I and the Impact of Arab Invasions in Asia Minor », *Millennium*, 10, 2013, p. 435-461.

675. Les listes sont imprimées dans les actes du concile (*ACO*, série II, vol. 2, 3^e^ partie, éd. Riedinger, Berlin, 1992) ; voir également H. Ohme, *Concilium Constantinopolitanum a. 691/2 in trullo habitum (Concilium quinisextum)*, *ACO*, série II, vol. 4, Berlin, 2013.

676. Cette liste provient des *Papyrus de Marini,* n° 146, p. 211. Voir également R. Riedinger, « Die Präsenz und Subskriptionsliste des VI Ökumenischen Konzils (680/681) und der Papyrus Vind. G 3 », *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos.Hist. Klasse, Abhandlung*, 85, 1979, p. 22-27, et *idem*, *ACO*, série II, vol. 2, introduction p. XX-XXI. Nouvelle édition prochainement (O. Kresten).

677. *ACO*, série II, vol. 2, 2e partie, p. 754-797, pour les souscriptions à l'acte final ; Jankowiak, *Essai*, p. 457-460.

678. Dans son *Essai* (p. 474-481), Jankowiak donne un sens à ces événements reliés entre eux : la campagne de Bulgarie, la révolte des militaires et l'exil des deux jeunes frères de l'empereur. Il attire l'attention sur les contradictions de Théophane (AM 6173, tr. p. 502), et l'entrée incorrecte citée précédemment (AM 6161, datée de 668/9, tr. p. 491-492). Voir aussi l'ouvrage de L. Brubaker et J. Haldon, *Byzantium in the Iconoclast Era c. 680-850. A History*, Cambridge, 2011, p. 27-28, qui date la révolte de 681 mais ne l'associe pas à l'opposition au VIe concile.

679. Deux de ces monothélites (Anastase, prêtre, et Léonce, diacre) furent réadmis au sein de l'Église sous le pontificat de Léon II (682-683), mais Makarios, Stéphanos, Polychronios et un autre Anastasios refusèrent de renoncer à leurs convictions et restèrent enfermés dans différents monastères à Rome (voir *LP* 82.2, tr. p. 80). Paul Diacre note l'apparition d'une comète (de mauvais augure en général), et en 680, d'une éclipse lunaire puis d'une autre, solaire, presque en même temps, suivie d'une épidémie de peste qui fit de nombreuses victimes (*HL* VI 4-5).

680. *Iussio* de 687 (texte latin), *ACO*, série II, vol. 2, 2e partie, p. 886-887.

681. Il est nommé exarque au cours d'une élection pontificale contestée, en 686 (*LP* 85.1-2, tr. p. 83-84 sous l'entrée Conon), voir chap. 25.

682. *LP* 85.1, tr. p. 83, *Vie* de Conon ; 86.3-4, tr. p. 86, *Vie* de Serge.

683. *LP* 87.1-2, tr. p. 89-90 ; Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 212-213.

684. Tjäder, *Papyri* I, 23 = Marini 109 = *Regesta* n° 31, *CLA* IX 405 (fragment). Dans la mesure où la plupart des villes prospères comptaient des couvents, l'existence de celui-ci n'a rien de surprenant, mais nous en avons là la première preuve certaine, et le nom de l'*abbatissa*, Johannia.

685. Rares sont les documents qui y font référence, mais nous noterons le papyrus de 767, *Regesta* n° 42.

686. Tjäder, *Papyri* I, 24 = Marini 110, *CLA* XXIX 865, daté du milieu du VIIe siècle. La *schola gentilium* renvoie à une garnison de troupes non locales, germaniques selon Tjäder, *Ibid.*, p. 376. C'est la dernière signature en grec, voir E. Schoolman, « Local Networks and Witness Subscriptions in Early Medieval Ravenna », *Viator*, 44/3, 2013, p. 21-41.

Chapitre 27. Le Cosmographe anonyme de Ravenne

687. *Itineraria romana*, éd. J. Schnetz et O. Cuntz, 2 vol., Leipzig 1929-1942, nouvelle publication en 1990, t. II, livre I, 1 ; N. Lozovsky, *« The Earth Is Our Book » : Geographical*

Knowledge in the Latin West ca. 400-1000, Ann Arbor, 2000, p. 145-146, l'auteur y souligne l'importance que le Cosmographe accordait à la foi de l'écrit, qu'il préférait au récit oral des voyageurs.

688. Sur les épithètes qui qualifient les lieux, voir Ausone, *Ordo urbium nobelium*, Turnhout, 2010, ebook ; et José Luis Canazar Palacios, « From *Vetus* Byzantion to *Urbs Regia* (Amm. 22. 8. 8) : Representation of Constantinople in Late Roman Emperors' Laws », in *New Perspectives on Late Antiquity in the East Roman Empire*, éd. Ana de Francisco Heredero *et al.*, Newcastle, 2014, p. 280-310. Je suis redevable à MichaelJeffrey Featherstone d'avoir attiré mon attention sur ce texte très utile.

689. Joseph Schnetz le fait remonter aux alentours de l'an 700 et Lozovsky au début du VIII^e^ siècle : voir *The Earth Is Our Book*, p. 59.

690. Il mentionne l'empereur Trajan et sa conquête de la Dacie.

691. *Liber Guidonis compositus de variis historiis*, éd. M. Campopiano, Florence, 2008.

692. L'édition de 860 (M. Pinder et G. Parthey) est disponible en ligne à l'adresse https://archive.org/stream/ravennatisanonym00geoguoft/ravennatisanonym00geoguoft_djvu.doc . Voir *Itineraria romana*, éd. Schnetz et Cuntz, vol. 2. Schnetz a également traduit le texte en allemand (*Cosmographia : Eine Erdbeschreibung um das Jahr 700*, Uppsala, 1951).

693. *Christo auxilante/adiuvante*, explication courante dans les textes chrétiens. Il n'existe aucune trace de la bataille, qui avait fait rage à Alexandrie au milieu du VI^e^ siècle, entre la théorie de l'éternité du monde, défendue du temps de la Grèce antique, et cette vision chrétienne de la création.

694. Livre I, 9.

695. S. Mazzarino, « Da Lollianus et Arbetio al mosaico storico di S. Apollinare in Classe », *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, nouvelle série 2-3, 1965-1966, p. 99-117, et surtout la page 102, article reproduit dans *Antico, tardo antico ed èra costantiniana*, Bari, 1980, p. 325-333.

696. R. J. A Talbert, *Rome's World. The Peutinger Map Reconsidered*, Cambridge, 2010, p. 138-139.

697. Livre I, 10 (*Tantummodo deo nostro est cognitum*). L'auteur dit ensuite que la trajectoire nocturne de l'astre solaire lui permet de définir et de consigner les régions de l'Arctique situées le long des rives du Grand Océan qui entoure l'univers.

698. Livre I, 14.

699. Livre IV, 30.

700. Talbert, *Rome's World. The Peutinger Map Reconsidered*, la carte entière est visible en ligne à l'adresse http://peutinger.atlantides.org/mapa/ ; voir également B. Salway, « The Nature and Genesis of the Peutinger Map », *Imago Mundi*, 57, partie 2, 2005, p. 119-135.

701. L. Dillemann, *La Cosmographie du Ravennate*, éd. J. Janvier, collection Latomus 235, Bruxelles, 1997 ; sur les sources empruntées à Castorius, p. 48, 52-53. Pour Dillemann, ce

Castorius pouvait être un *notarius* et *diaconus* cité par Grégoire le Grand, voir l'identification de Miller avec un évêque de Rimini, de la fin du VI^e^ siècle.

702. Elle diffère de la table initiale car elle comporte des éléments supplémentaires, dans le livre V notamment, et la totalité des sections les plus occidentales, préservant ainsi un grand nombre d'informations concernant la Grande-Bretagne, L. Dillemann, *La Cosmographie*, p. 20, 24.

703. P. Arnaud, « L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la table de Peutinger », *Bulletin des antiquaires de France*, 1988, p. 302-321, notamment la page 316.

704. N. Lozovsky, *The Earth Is Our Book*, p. 30-31 ; de même, des cartes attachées à des textes géographiques antérieurs ont été perdues.

705. Voir l'article de F. Staab, « Ostrogothic Geographers at the Court of Theodoric the Great : a Study of Some Sources of the Anonymous Ravenna Cosmographer », *Viator*, 7, 1976, p. 27-64. Staab est résolu à les associer à la cour de Théodoric, point de vue que rejette Dillemann dans sa *Cosmographie*, p. 50, 57-58. Lozovsky remarque que Jordanès, grand informateur du Cosmographe, qui dans ses sources cite également Ablavius, célèbre historien spécialiste des Goths, accorde plus de crédit aux géographes de la nation gothe (voir Lozovsky, *The Earth Is Our Book*, p. 81-86).

706. C. Falluomini, « Zum gotischen Fragment aus Bologna II », in *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 146, 2017, p. 284-294, qui note comment se dit « lion » en goth ; voir M. Bassetti, « Total Eclipse of the Text », ainsi que « Les histoires de palimpsestes à Vérone, Ravenne et Bobbio entre l'Antiquité tardive et les premiers temps du Moyen Âge », in *Identity of Text*, éd. F. Santi (disponible à Florence, 2020). Ravenne a également fourni le texte grec de Galien et certains textes juridiques à Vérone.

707. Parthey et les études ultérieures du Cosmographe anonyme ; Arnaud, « L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la table de Peutinger », p. 302-321.

708. G. A. Mansuelli, « I geographici ravennati », *CARB*, 19, 1973, p. 331-346, notamment la page 334, 338-340, réfuté cependant par Dillemann, *La Cosmographie.*

709. Éginhard, *Vie de Charlemagne*, éd. et trad. par Louis Halphen, éd. Honoré Champion Paris, 1923, p. 101 ; Éginhard et Notker le Bègue, *Two Lives of Charlemagne*, Harmondsworth, 1969, p. 89.

710. *LPR* c. 160, tr. p. 285.

711. B. Bachrach, *Charlemagne's Early Military Campaigns (768-777). A Diplomatic and Military Analysis*, Leiden, 2013, p. 306-307, 465, 474.

712. C. R. Whittaker, *Rome and Its Frontiers : the Dynamic of Empire*, Londres, 2004, p. 79 ; *Liber Guidonis*, éd. Campopiano, introduction, p. XCIII-XCIV.

713. Ce manuscrit a été acquis par des ambassadeurs vénitiens au concile de Bâle (1431-1449), qui se trouve exactement à cent quinze kilomètres en aval du monastère de Reichenau et la copie en est peut-être dérivée (voir Salway, « Nature and Genesis », p. 119-135, notamment la page 127).

714. Voir Carla Falluomini, « Zum gotischen Fragment aus Bologna II », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 146, 2017, p. 284-294, qui mentionne le mot gotique employé pour désigner un lion ; voir aussi M. Bassetti, « Total Eclipse of the Text ». Cette carte possède en commun avec le Cosmographe anonyme le nom *Forum Alieni*, en plus de « lettres grecques en maints endroits », caractéristiques qui ont vraisemblablement été ajoutées à Ravenne. Bien que Prisciani eût éprouvé des difficultés à les lire, les itinéraires de la *tabula Peutingeriana* avaient été à un certain moment mis en valeur par l'ajout de noms grecs de villes ou de régions tirés de l'ouvrage du Cosmographe de Ravenne.

715. Bachrach, *Charlemagne*, p. 307, citation de E. Albu, « Imperial Geography and the Medieval Peutinger Map », *Imago Mundi*, 57, 2005, p. 136-148 ; Voir Salway, « Nature and Genesis », p. 127.

716. Dans *Gentlemen and Officers* (p. 188), Brown cite J. Tjäder, « *Et ad latus*… » ; voir également *Studi Romagnoli*, 24, 1973, p. 91-124, et la page 112, sur l'hypothèse que cette pratique de Constantinople, adoptée à Ravenne, a pu avoir une influence sur celle de la chancellerie pontificale à Rome.

717. Voir G. Sarti, *Un libro ravennate di spiritualità monastica dell'inizio del secolo VIII nell'Archivio Storico Diocesano di RavennaCervia*, Ravenne, 2017, avec une introduction très intéressante de R. Savigni. Voir le document 44.

Partie vii
685-725
Les deux règnes de Justinien

Chapitre 28. Le concile *in Trullo*

718. Les actes du concile n'ont pas été conservés : les seules choses qui sont parvenues jusqu'à nous sont l'allocution des prélats à l'empereur (*prosphonetikos logos*), le texte des canons, et les signatures des évêques (voir la traduction de G. Nedungatt et M. Featherstone, *The Council in Trullo Revisited* = *Kanonika* 6, Rome 1995 ; voir également la nouvelle édition de H. Ohme, *ACO* série II, vol. 2, 4e partie, Berlin, 2013. À cette occasion, les archevêques de Nea Ioustinianoupolis, Thessalonique, Césarée, de Sardaigne et d'Éphèse furent placés avant Ravenne, mais cette position était toujours plus intéressante que celle d'Héraclée de Thrace, Corinthe et Gortyne, *Ibid.*, p. 63-64.

719. Voir Ohme, *ACO*, série II, vol. 2, 4e partie, p. 62-64. A. Fallier critique la façon dont Ohme présente les documents (*REB* 49, 1991, p. 287), voir l'article de N. Dura, « The Ecumenicity of the Council in Trullo », dans l'ouvrage de Nedungatt et Featherstone, *The Council in Trullo* (p. 241-242). À l'origine, les références aux signatures attendues du pape et des autres prélats

occidentaux avaient été placées en marge du manuscrit, comme on peut le voir dans Mansi XI, 989B, en italique, mais des copistes les ont plus tard déplacées dans le corps du texte principal, comme si des espaces avaient été spécialement créés pour elles.

720. Les représentants du pape « avaient été amenés à signer par la ruse » les actes (*LP* 86.6, tr. p. 86).

721. J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 284-287 ; J. Haldon, *The Empire That Would Not Die. The Paradox of Eastern Roman Survival 640-740*, Cambridge MA, 2016, p. 128-130.

722. Les hommes mariés pouvaient être ordonnés prêtres dans l'empire d'Orient, tandis que le célibat était exigé des prêtres d'Occident.

723. *LP* 86.6, tr. P. 86.

724. *LP* 86.15, tr. P. 89.

725. *LP* 86.6-7, tr. P. 86-87.

726. *LP* 86.7-9, tr. P. 87 ; voir aussi V. Ortenberg WestHarling, « The Church of Ravenna, Constantinople and Rome in the Seventh Century », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 199-210.

727. *LP* 86.9, tr. p. 87.

728. Sur le transfert de l'Illyrie orientale, voir l'ouvrage de L. Brubaker et J. Haldon, *Byzantium in the Iconoclast Era c. 680-850. A History*, Cambridge, 2011, p. 174-175, 257-258. Ohme estime que Justinien II en était responsable : il en a trouvé la preuve dans les actes de 692.

729. Théophane, *Chronographie*, AM 6187, tr. p. 514-515 ; dans *LPR (*c. 137, tr. p. 259), il est dit que « des citoyens de Ravenne assistèrent à cette mutilation ».

730. Voir Paul Diacre, *HL*, VI, 12, tr. P. 259.

731. *HL*, VI, 32, tr. P. 275

732. Théophane, AM 6190, tr. P. 516-517 ; Nicéphore, *Short Chronicle*, 41, p. 98-100 ; J. Conant, *Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean, 439-700*, Cambridge, 2015, p. 358-359.

733. J.M. Sansterre, *Les Moines grecs et orientaux à Rome aux époques byzantine et carolingienne*, Bruxelles, 1983, p. 30-31, p. 39-40 sur les réfugiés d'Afrique.

734. V. Prigent, « La Sicile de Constant II : l'apport des sources sigillographiques », in *La Sicile de Byzance à l'islam*, éd. A. Nef et V. Prigent, Paris, 2010, p. 157-188 ; *idem*, « La circulation monétaire en Sicile (VI-VII^e^ siècle) », in D. Michaelides *et al.* éd., *The Insular System of the Early Byzantine Mediterranean*, Oxford, 2013, p. 139-160 ; *idem*, « Monnaie et circulation monétaire en Sicile du début du VIII^e^ siècle à l'avènement de la domination musulmane », in *L'Héritage byzantin en Italie (VIII^e^-XII^e^ siècle)*, éd. J. M. Martin *et al.*, Rome, 2012, vol. 2, p. 455-482.

735. Théophane (AM 6197-6198, tr. p. 522-523) donne un récit détaillé du châtiment réservé à Léon//Léonce et Apsimar/Tibère, ainsi qu'au patriarche Callinique, envoyé en exil à Rome ; il

raconte aussi l'empalement et la décapitation des chefs militaires et des nombreux civils accusés d'avoir soutenu les précédents régimes (voir AM 6190, tr. p. 517).

736. Théophane, AM 6198, tr. p. 523 ; voir également Nicéphore, *Short Chronicle*, 42, tr. p. 101-105 ; *LP* 88.4, tr. p. 91.

737. Dans *LP* 88.5, tr. p. 91, il est écrit que l'obtention de l'accord du pape aux canons de 692 était sa préoccupation première.

738. *LP* 90.3, tr. P. 92.

739. *LRP* c. 137, tr. P. 259-260. NB : Agnellus est le seul auteur médiéval à mentionner le petit appareil en or que l'empereur aurait porté à la place de son nez et de ses oreilles, malgré le caractère assez courant de ces mutilations.

740. *LP* 90.2, tr. p. 92, voir *LPR* c. 137, tr. p. 260-262. Le rôle de la flotte occidentale basée en Sicile accentua encore l'importance croissante de l'île et la promotion de son gouverneur. Agnellus est convaincu que la désobéissance de Félix face au pape Constantin fut la cause de l'attaque et de l'aveuglement (*LP* 90.2, tr. p. 92) ; voir C. Head, *Justinian II of Byzantium*, Madison, 1972, p. 137-141. Dans les sources orientales, on ne trouve aucune trace de cette action en représailles, ni de l'incendie de la ville et du châtiment ensuite infligé aux personnages importants, mais il est question d'une peine similaire à l'encontre de Chersonèse, ainsi que de l'envoi de la flotte d'Orient dans la mer Noire, voir Théophane, AM 6203, tr. p. 527 ; *LPR* c. 137 tr. p. 259-260.

741. *LPR* c. 137, tr. p. 259-62. Voir la remarquable analyse de J. M. Pizarro (*Writing Ravenna. The Liber pontificalis of Andrea Agnellus*, Michigan, 1995, p. 171-192, not. p. 173). Pizarro émet l'hypothèse d'une *possible* participation de Johannicis à la mutilation de Justinien en 695. Rien ne dit qu'un exarque ait été en poste à l'époque.

742. *LPR* c. 140, tr. p. 265 ; Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 98, note 34 sur les difficultés de la chronologie à cette époque.

743. Brown insiste sur le fait que ces unités existaient déjà auparavant, avec des effectifs en propre, l'élément novateur étant de baser chacun d'entre eux dans un quartier bien défini de la ville, auquel la population était associée (voir *Gentlemen and Officers*, p. 97).

744. *LPR* c. 140, tr. p. 264 (*ex Bizantie ponto… bibimus venenum. Et tumidis corde Danais* (i.e. les Grecs) *terga non demus*, éd. Nauerth, II, p. 502).

745. *LPR* c. 140, tr. p. 264.

746. Voir Guillou, *Régionalisme*, p. 216-218, pour la rébellion.

747. *LPR* c. 139, tr. p. 263.

748. *LP* 90.4, tr. p. 92. Jusqu'à l'arrivée de Jean Rizocope en octobre 710, la suite de responsables officiels envoyés de Constantinople est assez floue. Si l'empereur ordonna une expédition punitive avant cette date, celle-ci aurait pu coïncider avec une période où aucun exarque n'était en poste.

749. *LP* 90.4, tr. p. 92.

750. Théophane (AM 6203, tr. p. 529) raconte que le *spatharios* Romanos fut chargé d'emporter la tête jusque « dans les pays d'Occident ».

751. *LPR* c. 142, tr. p. 267.

Chapitre 29. Damien, l'archevêque héroïque

752. *LPR* c. 134, tr. p. 257.

753. *LPR* c. 125, tr. p. 247.

754. *LPR* cc. 127-9, tr. p. 248-252.

755. Les illustrations de ces combats à mains nues confirment leur côté spectacle. Cette sorte de violence communale est associée à des traditions urbaines qui remontent à des temps beaucoup plus anciens et se prolongent jusqu'aux bagarres à coups de poing que l'on connaissait dans un quartier qui plus tard devint Venise (voir l'article de J. Herrin, « Urban Riot or Civic Ritual ? », in *Raum und Performanz. Rituale in Residenzen von der Antike bis 1815*, éd. D. Boschung, K.J. Hölkeskamp et C. Sode, Stuttgart, 2015, p. 219-240). Sur les Latronum, voir *LPR* c. 129, tr. p. 252 ; sur les Lépreux, voir *LPR* c. 151, tr. p. 275.

756. *LPR* c. 134, tr. P. 257.

757. *Ibid.*

758. Paul Diacre, *HL* VI, 3, rapporte aussi que Radoald, duc du Frioul légitime, chercha refuge en Istrie, d'où il prit la mer pour Ravenne et puis Pavie – preuve que les équipements du port et la route vers Pavie en remontant le Pô étaient toujours en état de fonctionnement.

759. *LP* 86.15, tr. p. 89 ; recopié par Paul Diacre, *HL* VI 14, tr. p. 260. Voir C. Sotinel, « The Three Chapters and the Transformations of Italy », in *The Crisis of the Oikoumene : the Three Chapters and the Failed Quest for Unity in the Sixthcentury Mediterranean*, éd. C. Chazelle et C. Cubitt, Turnhout, 2007, p. 84-120.

760. *HL*, VI, 43, tr. p. 285, voir *LP* 88.3, tr. p. 91, où il est précisé que le document dans lequel est enregistré le don fait au pape Jean VII (705-707) est écrit en lettres d'or, l'acte lui-même étant attribué au roi Aripert. La chose est confirmée par Liutprand, que le pape Grégoire II avait convaincu de rendre Sutri au Latium, ainsi que d'autres petites villes de montagne aux « saints apôtres Pierre et Paul » ; *LP* 91.21, tr. II, p. 14.

761. *HL*, VI, 48, tr. p. 288-289 ; voir l'ouvrage de R. Balzaretti, *Dark Age Liguria. Regional Identity and Local Power c. 400-1020* (Londres, 2013), p. 97, à propos de l'itinéraire emprunté pour rapporter les précieuses reliques à Pavie.

762. *HL*, VI, 44.

763. *LP* 91.13, tr. II, p. 9 (le terme *classes*, signifiant « navires », a peut-être été confondu avec le port de Classe).

764. *The Council in Trullo revisited = Kanonika 6*, éd. G. Nedungatt et M. Featherstone, Rome, 1995, p. 162-164 (texte grec et traduction du canon 82).

765. *LP* 86.14, tr. P. 89.

766. L. James, *Mosaics in the Medieval World*, Cambridge, 2017, p. 180 ; voir T. Mathews, *Clash of Gods*, Princeton, 1993, p. 115-141, à propos du « Christ caméléon » ; voir B. Brenk, « Mit was für Mitteln kann einem Physisch Anonymen Auctoritas vergleichen ÿ emora ? », in *East and West : Modes of Communication*, éd. E. Chrysos et I. Wood, Leiden, 1999, p. 143-172, notamment les pages 162-166.

767. C. Foss, « ArabByzantine Coins : Money as Cultural Continuity », in *Byzantium and Islam. Age of Transition*, éd. H. Evans et B. Ratliff, New York, 2012, p. 136-137 ; *Byzantium and the Arabs*, Thessalonique, 2011, Museum of Byzantine Culture, catalogue de l'exposition, avec d'excellentes illustrations ; C. F. Robinson, *« Abd alMalik »*, Oxford, 2005, p. 71-79 ; P. Sarris, *Empires of Faith*, Oxford, 2011, p. 298-300 sur l'instauration d'un caractère spécifiquement musulman au sein du califat, sous Abd alMalik.

768. Robinson, *Abd alMalik*, p. 1-9 ; James, *Mosaics*, p. 256-272 ; H. Maguire, *Nectar and Illusion. Nature in Byzantine Art and Literature*, Oxford, 2012, p. 35-41, sur l'iconoclasme ; J. Tannous, « In Search of Monotheletism », *DOP*, 68, 2014, p. 29-67.

769. *LPR* c. 133, tr. p. 257.

770. Ce sujet est abordé de manière plus approfondie dans le chapitre 32.

771. *LPR* c. 131, tr. p. 253. Il s'agit de Jean, prêtre et abbé du monastère de Saint-Jean *ad Titum* (encore appelé *ad Pinum* par les *rustici nescientes*, les ignorants) à Classe (Nauerth, *Bishofbuch* 2, p. 476). Le Cosmographe anonyme note des modifications similaires des consonnes, ce qui pourrait laisser supposer une évolution linguistique de même type – Pina devenant Tinna, par exemple.

772. *LPR* c. 131, tr. p. 253-256.

773. *LPR* c. 134, tr. p. 258.

774. Voir G. Bovini, *Mosaici di Ravenna*, Milan, 1957, p. 51, sur les fragments d'habit épiscopal portant des inscriptions onciales et remontant à la fin du VII^e^ siècle ou au début du VIII^e^.

Chapitre 30. La vie tumultueuse de l'archevêque Félix

775. *Liber diurnus Romanorum pontificium*, éd. H. P. Foerster, Berne, 1958, p. 128-137, trois formules officielles conçues par la chancellerie pontificale pour établir la forme correcte des mots utilisés par les évêques subordonnés lors de leur consécration, voir A. T. Hack, *Codex Carolinus : Studien zur päpstlichen Epistolographie im 8. Jahrhundert*, 2 vol., Stuttgart, 2006-2007, I, 143-155.

776. *LP* 90.2, tr. p. 92.

777. Selon Guillou, *Régionalisme*, p. 212-214, les juges nommés par l'exarque à Ravenne l'auraient contraint à agir de la sorte.

778. *LP* 90.2, tr. p. 92 ; *LPR* cc. 137-8, tr. p. 259-263 ; ici Agnellus retient un récit tout à fait différent ; il omet de mentionner l'évêque Félix et son engagement, ou encore l'assassinat de l'exarque, mais affirme que des citoyens de Ravenne ont participé à la déposition et mutilation de Justinien II en 695. Si le *LP* interprète cette attaque de Ravenne comme l'expression d'un châtiment divin pour son opposition au siège de Saint-Pierre, les sources grecques n'en font pas état.

779. *LPR* c. 148, tr. P. 272, et J. M. Pizarro, *Writing Ravenna. The* Liber pontificalis *of Andrea Agnellus*, Michigan, 1995, p. 171-183, 187-188, à propos des efforts d'Agnellus pour vanter son ancêtre par comparaison à Boèce et opposition à Félix. Le nom de Jerichomium (du grec *hierokomion*) renvoie à un monastère qui a probablement aussi servi d'asile pour les indigents, autre indication peut-être de l'influence de Johannicis après son premier séjour à Constantinople.

780. Voir *LPR* c. 36, tr. p. 258-259 au sujet du *vicedominus* du monastère de Saint-Bartholomée.

781. La brillante analyse, par G. Cavallo, des textes peut-être écrits à Ravenne, « La cultura scritta tra Antichità e Alto Medioevo », in *Storia di Ravenna* II /1, p. 79-125, démontre la constance de la production et de la copie de manuscrits comme le rouleau liturgique et la copie des Pères du désert (*Ibid.*, doc. 21 et 22), ainsi que les volumes de Félix, voir M. Bassetti, « Total Eclipse of Text' » in *Identity of Text*, éd. F. Santi (à suivre).

782. Voir ce que disent L. Brubaker et J. Haldon de la nouvelle élite sociale (*Byzantium in the Iconoclast Era c. 680-850. A History*, Cambridge, 2011, p. 575-587). Les familles d'aristocrates ou de sénateurs plus anciennes semblent avoir échappé à ce genre de surnoms et noms dérivés des origines provinciales des personnes concernées, comme Koloneias, Paphlagonitis ou Helladikos.

783. Voir *LPR* c. 138, tr. p. 262, sur les ajouts de Théodora à la couronne impériale de Justinien II. De même, les femmes de la famille impériale portaient des ceintures de cérémonie décorées de bijoux. Vers la fin du VI^e^ siècle, les impératrices Sophia (épouse de Justin) et Constantina (épouse de Maurice), qui avaient réalisé une magnifique couronne pour Maurice, subirent l'affront de le voir la suspendre à une triple chaîne d'or et de pierres précieuses au-dessus de l'autel, dans la cathédrale Sainte-Sophie (voir Théophane, *Chronographia*, AM 6093, tr. p. 406-407).

784. Voir *LPR* c. 138, tr. p. 262-263 sur Félix, et c. 141, tr. p. 265-266 pour Johannicis.

785. *LPR* c. 139, tr. p. 263.

786. *LPR* c. 148, tr. p. 272 ; dans *Writing Ravenna* (p. 172-183), Pizarro montre comment Agnellus tente de faire correspondre la sainteté de Félix avec des traits similaires chez Johannicis, bien que ses capacités à lui fussent plus intellectuelles que spirituelles. Il laisse entendre aussi, de façon d'ailleurs plus convaincante, que l'histoire de Boèce et de son conflit avec Théodoric est un modèle possible pour son héros.

787. L'histoire complexe du rôle de Chersonèse dans ce coup d'État met en lumière l'importance de cette colonie byzantine, utilisée comme lieu d'exil pour le pape Martin, Justinien II et l'archevêque Félix.

788. *LP* 90.8 et 10, tr. P. 93 et 94. J. Herrin, « Philippikos “the Gentle” », in *Margins and Metropolis. Authority across the Byzantine Empire*, Princeton, 2013, p. 192-205.

789. *LPR* c. 143, tr. P. 268

790. *LP* 90.9, tr. p. 94, « *Fiunt indicula et fidei expositiones* », probablement écrit sur un papyrus ensuite placé dans sa tombe.

791. *LP* 90.11, tr. P. 94 ; J. Herrin, « Philippikos and the Greens », in *Margins and Metropolis*, p. 179-191.

792. La maison de Félix a tenu jusqu’au XII^{e} siècle, voir *LPR* c. 145, tr. p. 270 et note 22.

793. *LPR* c. 163, tr. p. 269.

794. *LPR* c. 148, tr. p. 273. La référence à un tiroir en bois de cyprès pourrait laisser penser qu’une partie des reliques y fut déposée.

795. Tjäder, *Papyri* I, 23 = Marini 109 = *Regesta* n^{o} 31, *CLA* IX 405, mais il ne lut pas la terminaison féminine de Johannia.

796. Marini 111, *CLA* XXIX 877 de 750-800. Apolenaris, *domesticus numeri Invicti*, signe en tant que témoin, en même temps que Vitalis *primicerius bandi secondi Tiberiaci*. Il s’agit probablement de la seconde unité tibérienne plutôt que de la seconde bannière créée par Georges. Le bataillon des *Perso-Armeniaci* est connu depuis les papyrus de Tjäder (*Papyri :* II, 37 = Marini 122, *CLA* XXI 716, voir le soldat nommé Tzitas, probablement d’origine arménienne), mais le *numerus Armeniorum* est mentionné depuis 639 (voir Tjäder, *Papyri* I, 23).

797. Donation d’Eudokia, *ancilla dei*, *Regesta* n^{o} 42. Un *domesticus numeri felicum letorum*, et deux autres *viri clarissimi*, un *domesticus* et un autre *scol*(*aris*) de la *schola gentilium* apparaissent comme témoins de leur époque. Brown, *Gentlemen and Officers*, p. 84, note 8 ajoute à la liste incomplète de Guillou, dans son *Régionalisme*, p. 302.

798. *Codice Bavaro. Codex traditionum ecclesiae Ravennatis* (*Breviarium ecclesiae Ravennatensis*), éd. E. Baldetti, Ancône, 1983, n^{o} 94, p. 133-141.

799. *LPR* c. 153, tr. p. 277 ; voir *LPR* c. 139, tr. p. 263.

800. Paul Dilley, « Christian Icon Practice in Apocryphal Literature : Consecration and Conversion of Synagogues into Churches », *Journal of Roman Archaeology*, 23, 2010, p. 85-302 (très intéressant pour ce qui est de la conversion des icônes dans ce type de transformation et précis sur le nombre de synagogues devenues des églises chrétiennes).

801. *LPR* c. 136, tr. p. 258 pour le texte sur « Le Jugement dernier », et *LPR* c. 150, tr. p. 274 pour les recueils de sermons de Pierre Chrysologue.

802. *LPR* c. 150, tr. p. 274-275.

Partie VIII
700-769
Ravenne retourne à la marge

Chapitre 31. Léon III et la défaite arabe

803. En 751, l'armée musulmane affronta les forces de la Chine impériale en Transoxiane (voir R. Hatch, « 751CE. Watershed Events in the Carolingian, Byzantine, Abbasid and Tang Empires », in *Paradigm Shifts during the Global Middle Ages and the Renaissance*, éd. A. Classen, Turnhout, 2019, p. 1-15).

804. Comme Gibbon le prédit dans son mémorable et contrefactuel : « Et l'on enseignera le Coran à l'université d'Oxford » (*The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, éd. J. B. Bury, 7 vol., Londres, 1896-1900, vol. 6, p. 15).

805. Théophane, *Chronographie*, AM 6208, tr. p. 540 ; Nicéphore, *Short Chronicle* 52, tr. p. 121, Léonce s'était avancé jusqu'à Chrysopolis en face de Constantinople. Anastase II avait déjà envoyé à la campagne les familles qui étaient dans l'incapacité de fournir des soldats ou n'avaient pas les réserves suffisantes pour survivre à un siège, Théophane, AM 6202, tr. p. 534.

806. Théophane AM 6209, tr. p. 545-546. Cette victoire fut célébrée chaque année comme un triomphe, qui garda vivace le souvenir de la défense de Léonce.

807. Théophane, AM 6210, tr. p. 549-550.

808. Pour répondre aux historiens qui interprètent l'opposition de Ravenne vis-à-vis de Constantinople comme une tentative de séparation d'avec l'Empire en 727, Francesco Borri montre de manière convaincante à quel point l'exarchat italien était lié à la capitale de l'Empire ; voir « *Duces e magistri militum* nell'Italia exarcale (VI-VII secolo) », *Reti Medievali Rivista*, VI, 2005, p. 19-60, notamment la page 29.

809. Théophane, AM 6216, 6218, 6219, 6222, 6223, 6224, 6226, 6228, 6229, 6230-6239 (courts avis d'attaques arabes de 723 à 741), tr. p. 554-576.

810. *LP* 91.14, tr. II, p. 10 ; *PmbZ* 4817.

811. Théophane, AM 6211 et 6212, tr. p. 551-552, 554.

812. J. Herrin, « The Historical Context of Iconoclast Reform », in *Margins and Metropolis. Authority across the Byzantine Empire*, Princeton, 2013, p. 206-219 ; sur la nouvelle pièce de monnaie, voir *Ibid.*, note 29 ; P. Grierson *Byzantine Coinage*, Washington DC, 1999, p. 13-14.

813. *LP* 91.15, tr. II, p. 10 ; voir Théophane AM 6217, tr. p. 558, le pape Grégoire refusa de payer ce que lui devaient l'Italie et Rome. Le sujet suscite de nombreux débats.

814. Théophane, AM 6224, tr. p. 568. Ces mesures supplémentaires font suite au récit de l'expédition commandée par Manes et sont peut-être aussi une interpolation.

815. *LP* 91.16, tr. II, p. 10, au sujet de l'exarque Paul et de l'ordre de tuer le souverain pontife.

816. Le comte a été identifié comme étant Marinos, *komes tou Opsikiou*, d'après son sceau, qui mentionne aussi l'exarque. Vivien Prigent (« Une note sur l'administration de l'Exarchat de Ravenna », *Nea Rome*, 2, 2005, p. 78-88) affirme qu'un fonctionnaire de haut rang avait été envoyé en Occident pour contribuer à cette campagne, alors que C. Zuckerman suppose que Marinus avait les deux titres en même temps, (voir « Marinos, *PmbZ* 4797, comte de l'Opsikion et exarque d'Italie », *Mélanges JeanClaude Cheynet, Travaux et Mémoires*, 21/1, 2017, p. 803-806) et date le sceau du VII^e^ siècle. Le *LP* 91.16, tr. II, p. 11, implique que le comte anonyme était sous les ordres de Paul.

817. *LP* 91.16, tr. II, p. 11 note 48, avec citation de T. F. X. Noble, *The Republic of St Peter. The Birth of the Papal State 680-825*, Philadelphie, 1984, p. 29, mais l'exarque Paul n'était pas à la tête de ses troupes et se trouvait à Ravenne lorsque les émissaires de l'empereur arrivèrent plus tard.

818. Le *LP* (91.15-18, tr. II, p. 10-12) ajoute une dimension théologique, prétendant qu'il s'agissait d'une division entre ceux qui soutenaient « l'iniquité de l'empereur » et ceux qui « gardaient la foi ».

819. *LP* 91.18, tr. II, p. 12-13 ; S. Cosentino (*Storia dell'Italia bizantina VI-XI secolo*) Bologne, 2008, p. 242) fait état d'une occupation temporaire vers 728-732. Voir O. Bertolini, « Quale fu il vero oggiettivo assegnato da Leone III "Isaurico" all'armata di Manes, stratego dei Cibyrreoti ? », *Byzantinische Forschungen*, 2, 1967, p. 15-49, qui date cette occupation de l'an 732.

820. *LP* 91.21, tr. II, p. 14.

821. *LP* 91.22, tr. II, p. 15.

822. *LPR* cc. 151 et 89, tr. p. 277 et 202.

823. *LPR* c. 155, tr. p. 279-280. Agnellus rapporte que bien plus tard le roi lombard Astolfe se lança dans la reconstruction de la basilique Petriana, en en faisant faire les fondations, encore visibles au IX^e^ siècle.

824. *LPR* c. 153, tr. p. 276. Les régions de la Vénétie (Venise n'existait pas encore) étaient normalement plus fidèles à Constantinople qu'à Rome. Il est possible que ce cas d'exil sans précédent soit le reflet d'une autre fuite, celle de l'exarque Eutychès, plus solidement documentée. Une attaque des Lombards contraignit en effet Eutychès à chercher de l'aide auprès des populations de Vénétie (voir plus loin). Cette histoire a peut-être été inventée pour expliquer l'absence de Jean.

825. Voir Cosentino, *PiB*, pour le nom et la charge d'Épiphane (ne se trouve pas dans la *PmbZ*) et pour Eutychès (également évoqué avec ses sceaux dans la *PmbZ* 1870 et 1871).

826. *LPR* cc. 151-152, tr. P. 275-276. Voir J. M. Pizarro, *Writing Ravenna. The* Liber pontificalis *of Andrea Agnellus*, Michigan, 1995, p. 40, 52. Toute cette histoire semble plus inventée que réelle, peut-être parce qu'Agnellus voulait donner un sens à la fuite en Vénétie de l'archevêque Jean ?

827. En 729, Eutychès était à Rome, où il est remarqué aux côtés du roi Liutprand dans sa campagne contre les ducs de Spolète et de Bénévent et pour mater une autre révolte en Toscane.

Ayant abandonné toute idée de se débarrasser du pape Grégoire II, il envoya à Constantinople, comme preuve de son second succès, la tête du rebelle toscan. Voir *LP* 91.22-23 (avant qu'il ne soit question du renvoi du patriarche Germain par Léon III en janvier 730, *LP* 91.24, tr. II, p. 15-16).

828. MariniMai, *Nova Collectio* V, Rome, 1831, p. 228-229 ; voir l'analyse très claire de Guillou, dans son *Régionalisme*, p. 272-277 ; voir Cavallo, « La cultura scritta… », p. 117-118.

829. *LP* 91.17, 91.23-4, tr. II, p. 13, 15-16, où est notée l'arrivée de l'ordre de l'empereur d'enlever les icônes et de les brûler, ainsi que le renvoi du patriarche Germain et son remplacement par Anastase, et ce avant la mort de Grégoire II le 13 février 731. Dans les années 740, lorsque la *Vie* de Grégoire II fut rédigée à Rome, le ou les auteurs pensaient que la persécution des adorateurs d'images saintes faisait rage, *LP* 92.2, tr. II, p. 19.

830. Dans son ouvrage *Writing Ravenna* (p. 170-171, 186-187), Pizarro résume l'événement et livre un commentaire intéressant.

831. *LPR* c. 153, tr. p. 276-278. Le commandant a le titre de *monstratico* (*monostrategos*) et il serait retourné pour « vider Ravenne de sa population ». Ses troupes étant appelées *Grecorum exercitum* et *Bizanteos*, elles étaient assurément grecques. Mais la répétition de cette bataille avec une victoire aussi totale pour les Ravennates est clairement étrange, et peut-être une invention d'Agnellus.

832. Il semble n'y avoir aucun lien avec une autre expédition navale menée par le commandant Manes, mais sur ce point, il est bon de se reporter à l'article de W. Brandes, « Das Schweigen des *Liber pontificalis*. Die "Enteignung" der päpstlichen Patrimonien Siziliens und Unteritaliens in der 50er Jahren des 8. Jahrhunderts », *Fontes Minores*, 12, 2014, p. 97-203, où les deux batailles sont considérées comme imaginaires.

Chapitre 32. Les débuts de l'iconoclasme

833. Théophane (*Chronographia*, AM 6209, tr. p. 542-544) fournit un long récit romanesque de ses escapades.

834. Voir Théophane AM 6217, 6218, tr. P. 558, 559 ; Nicéphore, *Short Chronicle* cc. 59-60, tr. p. 128-131.

835. Voir Théophane AM 6218, tr. P. 560-561 ; Nicéphore, *Short Chronicle* cc. 61, tr. p. 130-131.

836. Exode. 20.4-5, repris dans le Deutéronome 5.8-9, et reformulé dans Isaïe 44.9-19, accompagné d'un long commentaire sur le sort réservé à ceux qui fabriquent les idoles, les images fondues ou gravées, et se prosternent devant elles. Voir Ézéchiel, 14.3, qui évoque le même risque pour « tout israélite qui porte ses idoles dans son cœur », ou 44.10-12 sur les Lévites « qui ont officié devant [leurs] idoles et ont été pour la maison d'Israël un obstacle qui fait trébucher ».

837. Théophane AM 6221, tr. P. 563-564 ; Nicéphore, *Short Chronicle* cc. 62, tr. P. 130-131. Les « mandats » impériaux notés dans le *Liber pontificalis* se réfèrent probablement à cet édit de 730, car il n'existe pas vraiment de preuve d'un édit antérieur ordonnant la dépose des icônes.

838. J. Herrin, « Women and the Faith in Icons in Early Christianity », in *Unrivalled Influence. Women and Empire in Byzantium*, Princeton, 2013, p. 38-79 ; voir L. Brubaker et J. Haldon, *Byzantium in the Iconoclast Era c. 680- 850. A History*, Cambridge, 2011, p. 53-63.

839. T. F. Mathews, *The Dawn of Christian Art*, Los Angeles, 2016, p. 14-20 ; *idem*, *The Clash of Gods*, 2e éd., Princeton, 1999, p. 177-190.

840. Et nous avons vu la valeur propagandiste de ces images pour l'empereur comme, par exemple, lorsque Philippicos remplaça les portraits des chefs d'Église par ceux de patriarches ou d'évêques monothélites.

841. Par exemple, lorsque les portraits de l'empereur Phocas et de son épouse furent reçus à Rome (voir chap. 24) ; voir J. Herrin, « The Icon Corner in MEDIEVAL BYZANTIUM », in *Unrivalled Influence*, p. 281-301 ; Mathews, *The Dawn of Christian Art*, p. 131-134, 221.

842. Herrin, « The Icon Corner », p. 284 ; *idem*, « Women and the Faith in Icons », p. 42-47. Voir aussi E. Doxiadis, *The Mysterious Fayum Portraits*. *Faces from Ancient Egypt*, Londres, 1995, nouvelle publication avec ajouts, *Facing Eternity. From the Fayum Portraits to the Early Christian Icons*, Héraklion, 2019.

843. H. Maguire, *Nectar and Illusion. Nature in Byzantine Art and Literature*, Oxford, 2012, p. 11-47, et particulièrement les pages 23 à 28. Lorsque les hébreux fabriquèrent le veau d'or et dansèrent autour de lui, acte purement idolâtre, Moïse en descendant du Sinaï leur jeta l'anathème comme s'ils vénéraient les dieux de l'ancienne Égypte ou les divinités grecques.

844. Grégoire le Grand, *Regesten* IX 209, XI 10, et C. Chazelle, « Pictures, Books and the Illiterate : Pope Gregory I's letters to Serenus of Marseilles », *Word and Image*, 6, 1990, p. 138-153. Cette lettre est adressée à l'évêque de Marseille, Serenus, en réaction à des actions spontanées et iconoclastes qui horrifièrent le pape.

845. Voir Mango, *Art*, p. 133-141, pour un ensemble de textes concernant la fabrication et la vénération des icônes.

846. Pour les lettres des deux évêques, se reporter à l'ouvrage de Brubaker et Haldon, *Byzantium*, p. 94-105.

847. *Ibid.*, p. 98-101. Théophane prétendit plus tard que Léon l'impie était trop ignorant pour comprendre la différence entre la vénération relative (*schetike proskynesis*) et l'adoration (*latreia*), AM 6218, tr. p. 561.

848. *LP* 91.17, tr. II, p. 11, l'événement y est situé après la révolte des taxes, à un moment « ultérieur ».

849. *LP* 91.23, tr. II, p. 15. Ce récit d'autodafés et de blanchiment des églises à la chaux, comme l'extrême violence du châtiment réservé aux adversaires de Léon, est exagéré dans de nombreuses sources du IXe siècle, très hostiles à l'empereur.

850. *LP* 91.17, tr. II, p. 11 ; à cause de cela toutes les régions élurent leurs propres ducs pour obtenir leur liberté et celle du souverain pontife. Les sources occidentales, tels le *Liber*

pontificalis et l'*Histoire des Lombards*, de Paul Diacre tiennent l'empereur pour spécifiquement responsable de ces événements.

851. *LP* 91.17, tr. II, p. 11-12 (avec une chronologie assez confuse).

852. D. Deliyannis, « Agnellus of Ravenna and Iconoclasm : Theology and Politics in a NinthCentury Historical Text », *Speculum*, 71, 1996, p. 449-476.

853. À propos de la conversion forcée des chrétiens, se reporter à Théophane, AM 6210, tr. p. 550. Voir également C. Sahner, « The First Iconoclasm in Islam : a New History of the Edict of Yazid II (AH 104/AD 723) », *Der Islam*, 94, 2017, p. 5-56 ; Brubaker et Haldon (*Byzantium*, p. 114-116) persistent à vouloir faire la distinction entre les deux iconoclasmes, musulman et chrétien, et nient l'existence de l'édit de 723 (p. 116, voir la note 147 et le renvoi à l'ouvrage de Paul Speck, *Ich bin's nicht. Kaiser Konstantin ist es gewesen*. *Die Legenden vom Einfluss des Teufels, des Juden und des Moslem auf den Ikonoklasmus*, Bonn, 1990, p. 35ff et 73ff. Voir D. Reynolds, « Rethinking Palestinian Iconoclasm », *DOP* 71, 2017, p. 1-64.

854. Brubaker and Haldon, *Byzantium*, p. 98-100, 102-104, 105-117 sur une possible influence extérieure.

855. S. Naef, « Islam and Images : a Complex Relation », in *L'Aniconisme dans l'art religieux byzantin*, éd. M. Campagnolo *et al.*, Genève, 2014, p. 49-58 ; F. B. Flood, « Faith, Religion, and the Material Culture of Early Islam », in *Byzantium and Islam. Age of Transition*, éd. H. Evans et B. Ratliff, New York, 2012, p. 244-257. Voir aussi *Byzantium and the Arabs*, Museum of Byzantine Culture exhibition catalogue, Thessalonique, 2011.

856. Selon l'expression *ÿ emorable* de Constantin Zuckerman, « Learning from the Enemy… », *Millennium*, 2, 2006, p. 79-135.

Chapitre 33. Le pape Zacharie et la conquête de Ravenne par les Lombards

857. *LP* 93.2, 4, 12, tr. II, p. 35, 37, 41 et note 46, où Davis affirme que c'est la preuve de la subordination du duc Étienne au pape, responsable devant le Saint-Père plutôt que devant l'exarque de Ravenne.

858. *LP* 91.22, tr. II. P. 14. Voir *LP* 91.4 où Liutprand confirme au pape la donation du patrimoine des Alpes cottiennes (Paul Diacre, *HL* VI 43) ; et *LP* 91.7 à propos de l'achat du château de Cumes.

859. *HL* VI 58, tr. p. 304 sur la fondation de Saint-Anastase.

860. M. Lauxtermann, « A Lombard Epigram in Greek », in *Inscribing Texts in Byzantium : Continuities and Transformations*, éd. M. Lauxtermann et I. Toth, 2020. Sur l'icône, voir H. Belting, *Likeness and Presence* (traduction anglaise, Chicago, 1994), p. 142-143. Le vers fut copié bien des années plus tard par un pèlerin allemand.

861. À cette époque, le terme « consul » est utilisé dans la société provinciale par la plus haute aristocratie, de sorte que ces quatre personnes représentaient une autorité locale juste au-dessous

du niveau de l'exarque.

862. *Codex Carolinus* 2, *MGH Epp* III, p. 477. Il a aussi envoyé une lettre à Charles Martel (datée de 739) pour lui exprimer son regret de la destruction de Ravenne par Hildebrand et Peredeo.

863. Lettre du pape Grégoire III au patriarche de Grado, Antoine, MGH *Ep.* III, n° 1, p. 703.

864. *HL* VI 54, tr. p. 297-298 ; la lettre demandant une aide militaire était connue du diacre Jean, auteur des premières chroniques vénitiennes (fin Xe-début du XIe siècle). Le chroniqueur du XIVe siècle, Andrea Dandolo, réalisa une très intéressante contrefaçon : il modifia l'adresse de telle sorte que le doge Orso devint le destinataire de cet appel lancé par le pape – tentative évidente de faire passer Orso pour le premier détenteur du titre et chef de la communauté vénitienne naissante. Plus tard, cela passa dans la mémoire de l'histoire, et Orso se vit rétrospectivement attribuer le titre byzantin d'*hypatos* (consul) doté du pouvoir d'un chef militaire entre 726 et 737. Il se joignit aussi à la révolte du peuple italien contre la politique iconoclaste de l'empereur et aurait été assassiné, dit-on, sur ordre de l'exarque Eutychès. D. M. Nicol, *Byzantium and Venice : a Study in Diplomatic and Cultural Relations*, Cambridge, 1988, p. 10-11.

865. *HL* VI 55, tr. P. 299-330 ; *LP* 92.15, tr. II, p. 27-28.

866. *LP* 93.1 (note 1, il a probablement assisté au synode de 732 en tant que diacre) ; J. Osborne, « Papal Court Culture during the Pontificate of Zacharias (AD 741-52) », in *Court Culture in the Early Middle Ages : the Proceedings of the First Alcuin Conference*, éd. C. Cubitt, Turnhout, 2003, p. 223-234.

867. *LP* 93.2, tr. I I, p. 35. Amelia, Orte et Bomarzo se trouvent de l'autre côté de la route principale menant de Rome (au nord) à Orvieto ; Blera est situé plus à l'ouest – les quatre sites étaient vraisemblablement des châteaux forts qui dominaient toute la région.

868. *LP* 93.25 et 26, tr. II, p. 48-49, et l'imposante bibliographie sur son évolution résumée par Davis dans II, p. 31-34 ; voir T. F. X. Noble, *The Republic of St Peter. The Birth of the Papal State 680-825*, Philadelphie, 1984, p. 246-249 ; F. Marazzi, « La configurazione istituzionale del potere pontificio », in *L'Héritage byzantin en Italie (VIIe au XIIe siècle) II. Les Cadres juridiques et sociaux et les institutions publiques*, éd. J.M. Martin *et al.*, Rome, 2012, p. 261-278. Zacharie étendit les *domuscultae* en en achetant et en les protégeant par des décrets apostoliques stipulant qu'ils ne devaient jamais être retirés à l'Église romaine, étapes très importantes et mises en lumière par Marazzi, *Ibid.*, p. 273-274.

869. *LP* 93.9, tr. II, p. 39. Certains historiens ont vu en Serge le futur évêque de la ville, qui succéda à Jean en 744, mais tous ces noms étaient très courants parmi la population de Ravenne.

870. *LP* 93.12, tr. II, p. 40.

871. C'est ce que suggère R. Davis, *LP*, II p. 41 note 47 ; voir *Il corridoio bizantino e la via Amerina in Umbria nell'Alto Medioevo*, éd. E. Menestò, Spolète, 1999.

872. *LP* 93.12-13, tr. II, p. 41.

873. *LPR* c. 155, tr. P. 279. Mais son récit de la visite ne correspond pas vraiment à ce que les Romains ont rapporté du même événement, où l'église de Saint-Apollinaire in Classe n'est pas

mentionnée. Deliyannis a combiné les deux récits, voir *LPR* tr. p. 279, note 3, et le cadeau d'une nappe d'autel pourpre suggère un donateur très riche. Toutefois, comme Agnellus confond Zacharie avec des papes ultérieurs tels que Étienne II, son récit manque de fiabilité.

874. *LP* 93.14-17, tr. II, p. 41-44 (citation à la fin de 93.16, tr. II, p. 43).

875. *LP* 93.20, tr. II, p. 45-46. Normalement celle-ci aurait dû être adressée au patriarche.

876. *LP* 93.20, tr. II, p. 46. Cette donation est signalée du temps de Zacharie, donc avant 752, mais elle est liée à la prise de Ravenne par les Lombards en 751, événement non mentionné dans le *Liber pontificalis*.

877. *LP* 93.23, tr. II, p. 47.

878. *LP* 93.23, tr. II p. 47-48. Noble (*Republic of St Peter*, p. 55-57) souligne le caractère proromain et profondément chrétien de Ratchis, autrefois duc du Frioul. Son épouse et ses enfants se consacrèrent également à Dieu.

879. Peut-être Ratchis avait-il contracté une maladie grave, dont il mourut peu après, voir *SRL*, écrit par les continuateurs de l'œuvre de Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, 1 Casinensis, p. 198-200, où il est fait mention de sa mort au monastère du Mont-Cassin, fondé par saint Benoît, ainsi que de sa veuve Tassia et de sa fille Ratrudis, qui créèrent un couvent de religieuses à Plumbariola.

880. *LP* 94.15, tr. II, p. 58 (en effet, c'est le motif invoqué par l'auteur de la *Vie* du pape Étienne pour justifier son appel aux Francs). En 751, alors qu'Astolfe se trouve aux portes de Ravenne, Constantin V s'empare de Théodosiopolis et Mélitène dans l'est de l'Asie Mineure. Il se lance ensuite dans la conquête des Arméniens, et revient avec de nombreux captifs et un énorme butin, voir Nicéphore, *Short Chronicle* 70, tr. p. 143 ; Théophane, *Chronographie*, AM 6243, tr. p. 590.

881. J. Herrin, « Constantinople, Rome and the Franks in the Seventh and Eighth Centuries », nouvelle publication dans *Margins and Metropolis. Authority across the Byzantine Empire*, Princeton, 2013, p. 220-238 ; M. McCormick, « Textes, images et iconoclasme dans le cadre des relations entre Byzance et l'Occident carolingien », *Settimana di Spoleto*, 41, 1994, p. 95-158 ; M.F. Auzépy, « Constantin V, l'empereur Isaurien et les Carolingiens », in *Les Assises du pouvoir : temps médiévaux, territoires africains*, éd. O. Redon et B. Rosenberger, Paris, 1994, p. 49-65.

882. *LPR* c. 155, tr. p. 279-280. Pour le diplôme du monastère de Farfa signé par Astolfe, voir « *in palatio* », *Codice diplomatico longobardo* III/1, éd. C. Brühl, Rome, 1970, n° 23, p. 111-115 ; mais le monastère ne devint pas dépendant du mécénat royal, voir M. Costambeys, *Power and Patronage in Early Medieval Italy : Local Society, Italian Politics and the Abbey of Farfa c. 700-900*, Cambridge, 2007, p. 119.

883. Des historiens ont vu dans cet abandon de Ravenne un arrangement perfide avec le souverain lombard.

884. Théophane date cette évolution de Léon III, AM 6224, tr. p. 568, et il rapporte qu'un impôt sur le revenu important – 25 200 *solidi* en or (ou peut-être 410 400, selon plusieurs manuscrits) – fut ainsi transféré de l'Église de Rome au trésor public, pour l'usage de

Constantinople. Nicéphore ne mentionne pas le transfert, mais il note bien qu'en 761/762, lorsque Constantin V célébra sa victoire sur les Bulgares, à l'Hippodrome, il fit étalage de « deux vasques en or fabriquées en Sicile et pesant chacune 800 livres d'or » (*Short Chronicle* 76, tr. p. 151). Se pourrait-il qu'elles aient été trouvées dans l'un des domaines pontificaux siciliens et envoyées à Constantinople en même temps que l'argent des impôts ? Puisque la papauté n'a pas fait de commentaires sur cette disparition avant le pontificat d'Hadrien I[er] (772-795), nous n'avons aucune note précise sur la date de la confiscation.

885. Cette hypothèse a été évoquée très récemment et de manière convaincante par W. Brandes, dans son article « Das Schweigen des *Liber pontificalis*. Die "Enteignung" der päpstlichen Patrimonien Siziliens und Unteritaliens in der 50er Jahren des 8. Jahrhunderts », *Fontes Minores*, 12, 2014, p. 97-203.

Chapitre 34. L'archevêque Serge prend les commandes

886. *LPR* c. 154, tr. P. 278.

887. « *More Graecorum* », *LPR*, éd. Nauerth, II, p. 540 ; *CSEL* 332.26-28 ; tr. P. 279.

888. W. Woodfin, *The Embodied Icon : Liturgical Vestments and Sacramental Power in Byzantium*, Oxford, 2012, voir p. 6, pour les vêtements liturgiques des Grecs.

889. *ODB*, III, 1553 (*orarion*). Cet ornement correspond à l'éphod, qui fait partie de la tenue d'Aaron décrite dans le Léviathan.

890. G. Lobrichon, « Le vêtement liturgique des évêques au IX[e] siècle », in *Costume et société dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, éd. F. Chausson et H. Ingelbert, Paris, 2003, p. 129-141, notamment les pages 134-136 ; citation extraite de E. Palazzo, *L'Évêque et son image : l'illustration du pontifical au Moyen Âge*, Turnhout, 1999. En la prenant pour une grande écharpe en soie portée autour des épaules, Bède a peut-être été induit en erreur par les images des prophètes, comme Zacharie, que l'on peut voir portant l'éphod à l'église de Poreč. Au sujet des traditions monastiques grecques à Ravenne, voir J.M. Sansterre, « Monaci e monasteri greci a Ravenna », in *Storia di Ravenna* II /2, p. 323-329 ; E. Morini, « Le strutture monastiche a Ravenna », in *Storia di Ravenna* II /2, p. 305-321.

891. *LPR* c. 154, tr. p. 278-279 ; Guillou, *Régionalisme*, p. 172-179, 221-223.

892. *LPR* c. 155, tr. p. 279. Ce genre de manifestation de dévotion envers l'église n'était pas inhabituel, voir la donation du pape Zacharie à l'église Saint-Apollinaire (une nappe d'autel de pourpre pure décorée de perles, dont nous avons déjà parlé) ou des dons ultérieurs, cadeaux de Charlemagne. Le *Liber pontificalis* insiste sur l'incroyable sauvagerie d'Astolfe (94.5, tr. II, p. 54), son côté pernicieux (94.6, tr. II, p. 55) et dresse le portrait d'un Astolfe criminel, responsable d'atrocités, bouillant d'une rage démente (94.8 et10, tr. II, p. 56-57).

893. *LP* 94.15-17, tr. II, p. 58-59 : éd. Duchesne, I, p. 444, le pape se trouva aux prises avec le « *pestiferum Langobardorum regem* », sachant qu'aucune aide ne viendrait du pouvoir impérial « *ab eo nihil hac de re obtinueret* ».

894. *LP* 94.31, tr. II, p. 66 et note 70, l'expression apparaît pour la première fois dans CC 6, p. 489, écrit en 755 ; voir T. F. X. Noble, *The Republic of St Peter. The Birth of the Papal State 680-825*, Philadelphie, 1984, p. 95-97.

895. *LP* 94.11, tr. II, p. 57 ; voir T. F. X. Noble, *Images, Iconoclasm and the Carolingians*, Philadelphie, 2009, p. 127-128.

896. *LP* 94.19-24, tr. II, p. 60-63.

897. *LP* 94.23, tr. II, p. 61-62.

898. J. L. Nelson, *King and Emperor. A New Life of Charlemagne*, Londres, 2019, p. 69-75.

899. RFA, a. 754 ; *LP* 94.27, tr. II, p. 64 ; J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 373-375 ; C. Goodson, « To Be the Daughter of Saint Peter : S. Petronilla and Forging the FrancoPapal Alliance », *Three Empires, Three Cities : Identity, Material Culture and Legitimacy in Venice, Ravenna, and Rom, 750-1000*, éd. V. Ortenberg WestHarling, Turnhout, 2015, p. 159-182.

900. Théophane, *Chronographie*, AM 6245, tr. P. 591-592 ; Nicéphore, *Short Chronicle*, c. 72, tr. P. 143-145 ; *Die ikonoklastische Synode von Hiereia 754 : Einleitung, Text, Übersetzung und Kommentar ihres Horos*, éd. T. Krannich, C. Schubert et C. Sode, Tübingen, 2002.

901. Herrin, *Formation of Christendom*, p. 377-381 ; Noble, *Images, Iconoclasm and the Carolingians*, p. 63-68, bien qu'il y soit noté que Hiéria ne subit aucune destruction totale par la suite en Orient, même si quelques iconophiles firent l'objet d'attaques.

902. *LP* 94.32-37, tr. II, p. 66-68.

903. *LP* 94.41-45.

904. Étienne II, *LP* 94.44-45, tr. II, p. 71. Le souverain disait qu'il « ne pouvait pas voler ce qu'il avait autrefois donné à saint Pierre ». Georges, qui occupait le poste de premier assistant, *protasekretis*, prétendait qu'Astolfe avait illégalement occupé un territoire impérial.

905. J. Herrin, *Formation of Christendom*, p. 303-304, 374-379.

906. *LP* 94.47, tr. II, p. 73. Plus tard, les noms des grandes villes furent copiés dans un autre registre conservé dans les archives de Charles.

907. Voir *LPR* c. 157, tr. p. 280 où le roi Astolfe est également tenu responsable de cette trahison. Voir O. Bertolini, « Sergio arcivescovo di Ravenna (744-769) e i papi del suo tempo », *Studi Romagnoli*, 1, 1950, p. 43-88, notamment les pages 60 à 64.

908. *LRP* c. 157, tr. p. 280-281. Cette référence à la préférence pour les laïcs pourrait être liée au rôle des aristocrates locaux l'ayant choisi pour archevêque. La liste des évêques du synode ne figure pas dans l'ouvrage de W. Hartmann, *Die Synode der Karolingerzeit im Frankenreich und in* Italien, Paderborn, 1989, aussi cette affaire était-elle considérée comme une affaire relevant simplement de la justice locale, ne valant même pas qu'on lui donne ce nom.

909. *Praecepta actionum*, CC 49, p. 569 (Hadrien à Charles) ; voir Noble, *Republic of St Peter*, p. 106

910. *LP* 95.1-2, tr. II, p. 80. Son élection fut contestée par Théophylactos, l'archidiacre, et il fallut attendre trente-cinq jours avant la consécration de Paul.

911. Noble, *Republic of St Peter*, p. 106.

912. *LPR* c. 157, tr. p. 282 ; *LPR* éd. Nauerth, II, p. 548 ; *CSEL* 335, p. 126-127, *Modica gratulatoria fuit et modica quies*.

913. Bertolini O., « Sergio arcivescovo di Ravenna (744-769) e i papi del suo tempo », *Studi Romagnoli*, 1, 1950, p. 43-88, esp. P. 72-73, 76-78.

914. Sur le papyrus de 767, voir l'article de A. Vasina, « La Romagna estense. Genesi e sviluppo dal Medioevo all'età moderna », *Studi Romagnoli*, 21, 1970, p. 47-68, notamment les pages 53 à 55 ; réimpr. dans *Regesta* n° 42, p. 413, où le terme *hegoumenos* est interprété comme le nom d'un ancien abbé, Erguminus (voir Deichmann, *Ravenna* II/1, p. 252). Je suis redevable à Caroline Goodson d'avoir souligné l'utilisation du terme *hegoumenos* à Naples. La datation en fonction des années de règne des empereurs d'Orient avait été abandonnée à Rome depuis la période iconoclaste de Léon III, où l'on avait favorisé un système de datation à partir de l'Incarnation (bien que la *Vie* de Paul renvoie de manière neutre aux règnes de Léon III et Constantin V. Voir *LP* 95.2, tr. II, p. 80. Plus tard, on peut lire dans le *LP* (95.3, tr. II, p. 83) que de nombreuses ambassades et lettres du pape Paul ont été envoyées aux empereurs pour les supplier de revenir à la vénération des icônes. Dans CC 36, il est fait mention de ces lettres, aujourd'hui disparues, et de la réponse de Constantin.

915. *LPR* c. 159, tr. p. 284, voir S. Gelichi, « Lupicinius presbitur. Una breve nota sulle istituzioni ecclesiastiche comacchiesi delle origini », in *Ricerca come incontro. Archeologi, paleografi e storici per Paolo Delogu*, éd. G. Barone *et al.*, Rome, 2013, p. 41-60, au sujet de l'église de Comacchio passée sous l'autorité de Ravenne.

Partie IX
756-813
Charlemagne et Ravenne

Chapitre 35. Le long règne du roi Didier

916. CC 15-17, p. 512-517 ; P. Delogu, « Il regno Lombardo », in *Storia d'Italia*, vol. 1., *Longobardi e Bizantini*, éd. G. Galasso, Turin, 1980.

917. CC 21, 29-31, p. 522-524, 533-537, lettres signalant les fourbes tractations de Didier et suppliant Pépin de restituer à Étienne II tout ce qu'il lui avait promis.

918. T. S. Brown, « Byzantine Italy, c.680-c.876 », in *NCMH* II, p. 328-329.

919. Le *LP* donne un récit détaillé des meurtres, aveuglements punitifs et emprisonnements avec distribution de rations de famine, cause de nombreux décès (96.5-15, tr. II, p. 90-95) ; voir l'article de R. McKitterick, « The *Damnatio memoriae* of Pope Constantine II (767-768) », in

Italy and Early Medieval Europe. Papers for Chris Wickham, éd. R. Balzaretti *et al.*, Oxford, 2018, p. 231-248.

920. *LP* 96.13, tr. II, p. 94 (ils confessèrent tous avoir péché en ne s'opposant pas à l'ordination pontificale sacrilège de Constantin).

921. *LP* 96.17, tr. II, p. 97.

922. *LP* 96.20, tr. II, p. 99. Tout cette histoire occupe les chapitres 2 à 22.

923. *LP* 96.16-24, tr. II, p. 95-101. S. Scholz compte 13 Francs (*PolitikSelbstverständnisSelbstdarstellung : die Päpste in karolingischer und ottonischer Zeit*, Stuttgart, 2006, p. 74-76), voir T. F. X. Noble, *The Republic of St Peter. The Birth of the Papal State 680-825*, Philadelphie, 1984, p. 117-119, qui mentionne un total de 49 prélats, les Italiens étant tous venus de sièges proches de Rome, de ses faubourgs, de la Toscane romaine et de la Campanie, tandis que 12 étaient arrivés de Francie.

924. M. McCormick, « Textes, images et iconoclasme dans le cadre des relations entre Byzance et l'Occident carolingien », semaine 41, Spolète, 1994, p. 95-58 ; la présence de l'eunuque Synèse à Gentilly en 767 confirme que ce concile avait pour objet la conclusion d'une alliance matrimoniale entre le fils de Constantin V, Léon, et Gisela, la fille de Pépin.

925. La nature fragmentaire de cette justification apparaît dans les lettres du pape Hadrien aux Francs, et l'on en découvrit d'autres dans les archives pontificales conservées par le bibliothécaire Anastase au IX^e^ siècle, qui ajouta le texte attribué à saint Ambroise de Milan. Son message iconophile s'articule autour de la reconnaissance d'un saint d'après son portrait ; voir *MGH Concilia* II.1, 78, et W. Hartmann, éd., *Die Synoden der Karolingerzeit im Frankenreich und in Italien*, Paderborn, 1989 ; F. Hartmann, *Hadrian I (772-795) : frühmittelalterliches Adelspapsttum und die Lösung Roms vom byzantinischen Kaiser*, Stuttgart, 2006.

926. J. L. Nelson, *King and Emperor. A New Life of Charlemagne*, Londres, 2019, p. 101-107.

927. Le mariage fut de courte durée (voir Nelson, *Ibid.*, p. 107-110). La fille de Didier fut probablement renvoyée à Pavie – affront public – pour que Charles puisse épouser Hildegarde, une jeune fille de la noblesse d'Alémanie, et renforcer ainsi les liens avec le peuple alaman.

928. *LP* 96.26, tr. II, p. 102.

929. CC 85, p. 621-622, lettre du pape à Charles, dans laquelle le souverain pontife explique comment élire l'archevêque de Ravenne. Y est relatée l'histoire de Michel, « l'intrus ».

930. Dans son article « Paul Afiarta and the Papacy : an Analysis of Politics in EighthCentury Rome », *Archivum Historiae Pontificiae*, 12, 1974, p. 22-54, J. T. Hallenbeck formule l'hypothèse que Léon agissait comme un lieutenant du pape dans « l'État » pontifical créé du fait de la Donation de Pépin en 755/756, mais comme Serge, « plus rebelle que coopératif » (voir p. 54, note 69), Léon ne montrait généralement aucune envie de coopérer ; plus tard il fit jeter en prison l'envoyé du pape venu gouverner Gavello, en Vénétie.

931. R. McKitterick, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, 2008, p. 43-46 ; Nelson, *King and Emperor*, p. 119-127 ; A. Hack, *Codex Carolinus : päpstliche Epistolographie im 8. Jahrhundert*, 2 vol., Stuttgart, 2006-2007.

932. CC 86, p. 622-623, et 88, p. 624-625, les deux étant datées de 787-791. Hadrien y demande à Charles d'expulser les marchands vénitiens (*Venetici negotiatores*) de Ravenne et de faire campagne contre le duc Garamannus, qui avait occupé les terres de l'Église.

933. B. Bachrach, *Charlemagne's Early Military Campaigns (768-777). A Diplomatic and Military Analysis*, Leiden, 2013, p. 277, 290-292. Ces passages bien connus de la barrière alpine sont également mentionnés dans la *divisio imperii* de 806, qui organisait le partage de ses territoires entre les trois fils aînés qu'il avait eus avec Hildegarde : Louis (l'Aquitaine), Charles le Jeune (la partie centrale), Pépin (l'Italie). Venant de l'ouest, Louis emprunterait normalement la route de Suse, Charles, le Grand-Saint-Bernard et la route d'Aoste, et Pépin arriverait par le nord et les Alpes noriques et se dirigerait vers Coire (Curia), voir le *Charlemagne*, de McKitterick, p. 96-97.

934. *LPR* c. 160, tr. P. 285. T. S. Brown (« Louis the Pious and the Papacy – a Ravenna Perspective », in *Charlemagne's Heir*, éd. P. Godman et R. Collins, Oxford, 1990, p. 297-307) considère cela comme « un mythe, très clairement », mais aussi le reflet de contacts rapprochés entre Ravenne et les Francs.

935. RFA a. 773, 774, tr. p. 49-50 ; P. Delogu, « Lombard and Carolingian Italy », in *NCMH* II, p. 302-303 ; *LP* 97.29, voir 97.32, l'*exercitus Francorum* vainquit l'*exercitus Langobardorum.*

936. *LP* 97.44, tr. II, p. 144.

937. *LP* 97.35-43, tr. II, p. 138-142 (splendide description de la visite de Charlemagne à Rome) cette donation faisait prétendument écho à celle de Pépin, lors de la première visite en Francie du pape Étienne II, 97.42, tr. II, p. 141-142. Nelson, *King and Emperor*, p. 135-141.

938. Nelson, *King and Emperor*, p. 146-148, sur le traitement réservé à Didier et à sa femme, Ansa.

939. *Ibid.*, p. 181-186. Après la rébellion de Bernard en 817, Louis confia le royaume à son propre fils, Lothaire, bien que celui-ci préféra partager le titre impérial avec son père. De 829 à 839, cependant, Lothaire fut seulement roi d'Italie. Son fils Louis II lui succéda et fut couronné roi des Lombards en 844 par le pape Pascal et sacré à Rome.

940. Nelson, *King and Emperor*, p. 151-154.

941. J. L. Nelson, « Charlemagne and Ravenna », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 239-252, où est signalée l'étrangeté de cet usage de l'*embolum* dans une correspondance avec le pape. Dans la lettre 55 du *Codex Carolinus*, EMBOLUM est inscrit en lettres majuscules en travers de la page, voir « Annexe sur l'insolence de l'archevêque Léon », p. 579-580.

942. CC 60, p. 587.

943. CC 75, p. 606 (783). Voir les efforts de Charlemagne pour empêcher la vente d'esclaves à Rome et l'activité des marchands vénitiens à Ravenne, à leur tour associés au commerce d'êtres humains (voir Noble, *Republic of St Peter*, p. 282).

944. CC 61, 64 ; voir CC 94, p. 632-636, notamment la page p. 635.

945. Voir T. S. Brown, « The Church of Ravenna and the Imperial Administration in the Seventh Century », *English Historical Review*, 94, 1979, p. 1-28, et le lien avec Ravenne, p. 27.

946. F. Hartmann, *Hadrian I*, p. 182-193, et surtout p. 195. Voir J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 385-386, bien que l'hypothèse selon laquelle le pontificat de Paul Ier fut le contexte le plus vraisemblable pour ce faux ait besoin d'être corrigée.

947. La genèse et l'utilisation ultérieure du document demeurent très controversées : voir J. Fried, *« Donation of Constantine » and « Constitutum Constantin » : the Misinterpretation of a Fiction and Its Original Meaning*, Berlin, 2007, p. 103-109, qui défend la thèse d'une brève et fausse *Constitution* au milieu du VIIIe siècle, élaborée ensuite dans la *Donation*, plus longue, concoctée à l'abbaye de Corbie vers 830-834, aujourd'hui sévèrement critiquée, de manière convaincante, par C. Goodson et J. Nelson (« The Roman contexts of the "Donation of Constantine". Review article », in *Early Medieval Europe* 18.4, 2010, p. 446-467). Les citations en français sont extraites de *La Donation de Constantin*, éd. Isidore Liseux, Paris, 1879, traduction Alcide Bonneau.

948. CC 60, p. 586-587.

949. Nelson, *King and Emperor*, p. 182-186. Voir la conclusion.

950. Peut-être exprimée pour la première fois dans le point de vue d'Alcuin, qui voyait en Charlemagne le père de l'Europe, *pater Europas*. Voir D. Bullough, « *Europae pater* : Charlemagne and His Achievement in the Light of Recent Scholarship », *English Historical Review*, 85, 1970, p. 59-105.

Chapitre 36. Charlemagne en Italie, 774-787

951. Un tribun, Pierre, mentionné dans les années 780, a peut-être occupé une position équivalente. Voir *LPR* c. 163, tr. p. 289.

952. *LPR* c. 162, tr. p. 287, *Leo ipatus* (*hypatos*), terme grec traditionnel désignant un consul.

953. S. Cosentino, « Potere e autorità nell'Esarcato in età postbizantina », in *L'Héritage byzantin en Italie VIIIe-XIIe siècle*, II, Rome, 2012, p. 279-295 ; Edward Schoolman, « Nobility, Aristocracy and Status in Early Medieval Ravenna », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 211-238.

954. Il emprunta cet itinéraire en 776, lorsqu'il réprima la révolte du duc du Frioul, Rotgause, RFA, a. 776, tr. p. 53.

955. J. L. Nelson, *King and Emperor. A New Life of Charlemagne*, Londres, 2019, p. 159-161. Charlemagne ramena des otages lombards avec lui en Francie (notamment le frère de Paul Diacre) et s'assura que leurs épouses conserveraient tous leurs droits.

956. RFA, a. 781, tr. p. 59 ; Nelson, *King and Emperor,* p. 181-186.

957. En 814, le fils de Pépin, Bernard, fut autorisé à rester roi d'Italie, voir chap. 35, note 24.

958. Hartmann, *Papst Hadrian I,* et A. T. Hack, *Codex Carolinus : Studien zur päpstlichen Epistolographie im 8. Jahrhundert*, 2 vol., Stuttgart, 2007.

959. Théophane, *Chronographie*, AM 6274, tr. p. 628.

960. J. Shepard, « Courts in East and West », in *The Medieval World*, éd. P. Linehan and J. L. Nelson, Londres, 2001, p. 14-36 ; Y. Hen, *Roman Barbarians. The Royal Court and Culture in the Early Medieval West*, Basingstoke, 2007, 166-172 ; J. Herrin, « Constantinople, Rome, and the Franks in the Seventh and Eighth Centuries », nouvelle publication dans *Margins and Metropolis. Authority across the Byzantine Empire*, Princeton, 2013, p. 220-238. On trouve des dessins d'un orgue semblable, hydraulique, alors en fonctionnement, dans le *Psautier d'Utrecht* fabriqué à Reims autour de 830, mais son mécanisme, une soufflerie actionnée à l'eau, n'était pas très bien compris de tout le monde.

961. Théophane, AM 6274, tr. p. 628 ; Annales mosellanes, année 781, *MGH SS* XVI, p. 497.

962. J. Fried, *Charlemagne* (Cambridge MA/Londres, 2016), p. 139, 144-146 (récit qui attribue à Constantin VI, alors âgé de 15 ans, une réaction violente : furieux de l'échec de ce projet de mariage, il aurait envahi le sud de l'Italie en 787). En revanche, Théophane (AM 6281, tr. p. 637-638) date la rupture des fiançailles et l'union de Constantin et de Marie d'Amnia en novembre 788, la même année que l'invasion du sud de l'Italie par les Byzantins, qui se solda par un désastre. Je suis redevable à Jinty Nelson de m'avoir donné là-dessus son avis éclairé (voir Nelson, *King and Emperor*, p. 227-230).

963. P. Dutton, *Charlemagne's Mustache*, New York, 2004, p. 164-165.

964. J'ai expliqué dans un autre ouvrage (*Women in Purple,* Londres, 2001) en quoi l'on devait aux femmes régnantes, caractéristique notable de Byzance tout au long de son histoire, la réapparition des icônes, en 787, puis de nouveau en 843, grâce à la petite-nièce d'Irène l'impératrice Théodora ; voir aussi *Unrivalled Influence. Women and Empire in Byzantium* (même auteur, Princeton, 2013). Sur l'invitation d'Irène au pape Hadrien, se reporter à l'ouvrage de Nelson, *King and Emperor*, p. 225-226.

965. Comme il était d'usage, les représentants de la Pentapole en furent informés, ainsi que tous les évêques placés sous l'autorité d'Irène. L'idée que Charlemagne et les Francs auraient dû être conviés au concile de 786-787 résulte d'une part d'une mauvaise interprétation du rôle de la Pentarchie en tant que juge-arbitre final de la doctrine, et d'autre part, de la prétention de Rome à représenter tous les chrétiens occidentaux. Elle est peut-être dérivée, cependant, de la pratique initiée par Étienne III en 769, lorsque les Francs furent spécialement conviés à participer au concile romain pour discuter des difficultés soulevées par la présence de l'antipape Constantin II ; voir *LP* 96.16-24, tr. II, p. 95-101.

966. *LP* 97.88, tr. II, p. 168-169. Bien sûr, Rome était le principal évêché de l'Occident à être représenté au concile. Le pape Hadrien envoya des délégués qui parlaient grec et pouvaient donc suivre le débat sur les icônes. Comme l'est de l'Illyrie avait déjà été transféré au patriarche de Constantinople, les évêques de cette région y assistèrent en tant que subordonnés. Dix-neuf prélats venaient de Sicile et de Calabre avec des éléments justifiant la vénération des icônes.

967. J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 434-439 ; T. F. X. Noble, *Images, Iconoclasm and the Carolingians*, Philadelphie, 2009, p. 159-183, et 183-206 pour l'analyse de l'*opus caroli Regis.* Voir aussi Fried, *Charlemagne*, p. 382, 390-391.

968. Fried, *Charlemagne*, p. 146 ; Nelson, *King and Emperor*, p. 225-226.

969. Fried, *Charlemagne*, p. 145-146, où il cite la *Chronique des abbés de Fontenelle* (*Gesta abbatum Fontinellensium)* c. 12 ; voir également *MGH SS* II (Hanovre, 1929), p. 29, où il est dit que cette ambassade résulta du désir de Constantin de s'unir à la fille de Charlemagne. Dans son ouvrage *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, 2008, p. 113-114, R. McKitterick montre toute la difficulté pour le roi franc d'avoir une autorité réelle sur la région lombarde.

970. Session finale du concile de Nicée, *ACO* série III, pt 1-3, éd. E. Lamberz, Berlin, 2008-2016.

971. J. Herrin, « Mothers and Daughters in the Medieval Greek World », in *Unrivalled Influence*, p. 80-114, notamment les pages 87-88.

972. À Byzance, où il demeura pendant quatorze ans, Adalgis était connu sous le nom de Théodote, voir J. Herrin, « Constantinople and the Treatment of Hostages, Refugees and Exiles during Late Antiquity », in *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron. Travaux et Mémoires*, 22/1, 2018, p. 257-274. Théophane présente la campagne visant à le remettre sur le trône, comme faisant partie de la nouvelle politique étrangère d'Irène, dirigée contre Charlemagne. Des sources occidentales ultérieures présentent au contraire le jeune Constantin VI encore adolescent, envahissant l'Italie dans un violent accès de rage.

973. Tout comme la région pour la restitution de laquelle ils se battaient serait appelée Longobardie ! *Regesta Imperii*, éd. J.F. Boehmer et E. Mühlbacher, 1908, réimpr. 1966, p. 120-123 ; *MGH Epistolae* 111, CC 82, p. 615-620.

974. *The Life of St Philaretos the Merciful, Written by His Grandson Niketas*, c. 4, éd. L. Rydén, Uppsala, 2002, p. 82-93 ; R.J. Lilie, *Byzanz unter Eirene und Konstantin VI, 780-802*, Francfort, 1996, p. 199-205.

975. *LPR* c. 164, tr. p. 290.

976. *Ibid.* Agnellus adore répéter ce genre d'histoires divertissantes, qui n'ont peut-être aucun fondement réel mais donnent de la substance à ses portraits d'hommes d'Église par ailleurs inconnus.

977. *LPR* c. 165, tr. p. 290-291, cette histoire est probablement une pure invention, mais Charlemagne s'est sans doute rendu à Ravenne pour y demander des matériaux de construction (voir sa lettre à Hadrien, A. T. Hack, *Codex Carolinus : päpstliche Epistolographie im 8. Jahrhundert*, 2 vol., Stuttgart, 2006-2007, II, p. 840-841, 970 ; Nelson, *King and Emperor*, p. 231-232).

978. Agnellus lui-même avait utilisé ce genre de *spolia* pour ses constructions. À Aix-la-Chapelle, on a repéré des colonnes ne provenant ni de Rome ni de Ravenne, ce qui laisse supposer que peut-être la décoration du palais a été réalisée à partir de *spolia* provenant de toute l'Italie, voir J. Ley, « *Aquis palatium :* Spätantiker Palast oder früh-mittelalterliche Pfalz ? Architekturhistorische überlegungen zur Ikonographie der Aachener Pfalz », in *The Emperor's House*, éd. M. Featherstone *et al.*, Berlin, 2015, p. 237-246 ; D. Kinney, « Roman Architectural *Spolia* », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 145/2, 2001, p. 138-161, notamment les pages 147 à 149 traitant de la ville d'Aix.

979. CC n° 94, daté de 790-791, p. 632-636. C. Gantner, « The Label “Greeks” in the Papal Diplomatic Repertoire in the Eighth Century », in *Strategies of Identification : Ethnicity and Religion in Early Medieval Europe*, éd. W. Pohl et G. Heydemann, Turnhout, 2013, p. 303-349.

980. RFA, année 793, tr. p. 71.

981. J. Story *et al.*, « Charlemagne’s Black Marble : the Origin of the Epitaph of Pope Hadrian I », *PBSR*, 73, 2005, p. 157-190.

982. RFA, a. 796, tr. p. 74 ; Nelson, *King and Emperor*, p. 362-364.

Chapitre 37. Où Charlemagne réclame les pierres de Ravenne

983. J. PreiserKapeller voit le pouvoir de Charlemagne dans une perspective plus large (*Jenseits von Rom und Karl dem Grossen. Aspekte der globalen Verflechtung in der langen Spätantike, 300-800 n. Chr.*, Vienne, 2018) ; voir également W. Scheidel, *Escape from Rome. The Failure of Empire and the Road to Prosperity*, Princeton/Oxford, 2019, notamment les pages 132-138, 154-156, 508-510, une histoire mondiale destinée à rabaisser tous les efforts post-romains visant à préserver les structures impériales, qu’il s’agisse de Charlemagne ou des empereurs d’Orient.

984. M. Thompson, « The Monogram of Charlemagne in Greek », *American Numismatic Society, Museum Notes*, 12, 1966, p. 125-127 et fig. b ; P. Grierson, *Coins of Medieval Europe*, Londres, 1991, p. 34-35. Au lieu d’une marque de fabrique, ces deniers d’argent portent le titre complet de Charlemagne jusqu’en 800 : CAROLUSREXFR/LANGOACPATROM – Charles, roi des Francs et des Lombards et patrice romain. Voir A. Rovelli, *Coinage and Coin Use in Medieval Italy*, Farnham, 2012. Toute ma gratitude à Cécile Morrisson pour l’aide qu’elle m’a apporté sur ces questions.

985. J. Fried, *Charlemagne*, Cambridge MA/Londres, 2016, p. 442-443, 444-445 ; M. McCormick, *Charlemagne’s Survey of the Holy Land*, Washington DC, 2011.

986. Bien que rendre quelqu’un aveugle ne fût pas un supplice très répandu en Francie, le comte Hardrad et les autres meneurs de la rébellion de 785-786 contre Charlemagne eurent à subir ce châtiment (voir J. L. Nelson, *King and Emperor. A New Life of Charlemagne*, Londres, 2019, p. 214-220), qui demeura une peine courante pour les rebelles : Louis le Pieux fit aveugler son neveu Bernard d’Italie, fils de son frère Pépin, en 818, voir J. Herrin, « Blinding in Byzantium », *Polyplevros nous. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, éd. C. Scholz et G. Makris, Leipzig, 2000, p. 56-68.

987. RFA, a. 798, tr. p. 76-77.

988. Éginhard, *Vita Caroli* (*Vie de Charlemagne*), § 16, tr. p. 70 ; Paul Dutton, *Charlemagne’s Mustache*, Londres, 2004, p. 59-61.

989. *Parastaseis syntomoi chronikai*, cc. 17, 37 ; voir *Constantinople in the Early Eighth Century*, éd. A. Cameron et J. Herrin, Leiden, 1984, p. 80-81, 98-101 ; pour réinhumer

Charlemagne, Otton III prit comme linceul une pièce de soie à motifs « éléphants », Dutton, *Charlemagne's Mustache*, p. 61-62.

990. RFA, a. 802, tr. p. 82.

991. Peut-être ce message a-t-il été envoyé par Daniel, l'émissaire de Michel, le *strategos* de Sicile, RFA, année 799, tr. p. 78 ; voir Théophane AM 6293 et 6294, tr. p. 653-654, où l'on insiste sur cette proposition matrimoniale visant à réaliser l'unification de l'Orient avec l'Occident. La question est très controversée, voir Nelson, *King and Emperor*, p. 359-362 pour la version d'une tentative désespérée d'Irène, et J. Herrin, *Women in Purple*, Londres, 2001, p. 117-118 et 122-125 pour l'hypothèse d'une stratégie politique plus mûrement réfléchie.

992. Fried, *Charlemagne*, p. 407 ; R. McKitterick, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, 2008, p. 116-117.

993. *LP* 98.11-19, tr. II, p. 184-189, pour le récit de la fuite du souverain pontife ; RFA, année 800, tr. p. 80, pour l'arrivée de Charlemagne aux portes de Rome, et la précision des « sept jours », un temps suffisamment long pour que le pape Léon ait le temps de préparer la cérémonie d'accueil.

994. RFA, années 800 et 801, tr. p. 80-81 ; J. L. Nelson, « Why are there so many different accounts of Charles' imperial coronation ? », in *Courts, Elites and Gendered Power in the Early Middle Ages*, Aldershot, 2007, n° XII.

995. LP 98.24-5, tr. II, p. 191-192, aucune mention de nappes en soie.

996. À Spolète, il échappa au grand tremblement de terre du 30 avril, voir RFA, année 801, tr. p. 81.

997. RFA, années 801, 802, tr. p. 81-82.

998. P. Classen, « *Romanum gubernans imperium :* zur Vorgeschichte des Kaisertitulatur des Karls des Grossen », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 9, 1951, p. 103-121, réimpr. Dans l'ouvrage *Ausgewählte Aufsätze von Peter Classen*, éd. J. Fleckenstein *et al.*, Sigmaringen, 1983. N'aurait-ce pas été une façon habile, pour une régente comme Galla Placidia, de prétendre à l'autorité suprême ?

999. L'expression « était courante depuis déjà longtemps dans certaines régions d'Italie », Nelson, *King and Emperor*, p. 383.

1000. Éginhard, *Vita Caroli*, § 28, tr. p. 81.

1001. P. Classen, « *Romanum gubernans imperium* ». Si seules de rares archives relatives à ce titre sont parvenues jusqu'à nous, un grand nombre existaient dans celles de Ravenne au VIII^e^ et au IX^e^ siècle, et Charlemagne a pu les voir.

1002. McKitterick (*Charlemagne*, p. 169, 339) voit Ravenne comme un motif d'inspiration pour Charlemagne mais pas Théodoric. D'un autre côté, ses conseillers l'ont aussi comparé à Justinien.

1003. *LPR* c. 94, tr. p. 207 ; confirmé par Walafrid Strabon dans son poème de 829, qui décrivait son emplacement comme le même exactement qu'à Ravenne (voir D. Deliyannis, *Ravenna in Late Antiquity*, p. 298).

1004. *LP* 98.27, tr. II, p. 193 (la mosaïque n'est connue que par des dessins [voir J. Herrin, *The Formation of Christendom*, Princeton, 1989, p. 461]).

1005. C'est ce qui est rapporté dans une lettre envoyée par Léon III à Charlemagne en 808, *MGH Epp Karolini Aevi* III, n° 2 p. 87-88 – une autre occasion où le pape utilise le terme « *embolum* » pour dénoncer l'activité des fonctionnaires de l'empereur.

1006. *MGH Epp Karolini Aevi* III, n° 9 et 10, p. 100-102, 102-104, écrit entre 808 et 814. Ce sont les mêmes accusations. Les *missi* de Charlemagne firent un *magis damnum* en enlevant tous les produits, ne laissant rien au *missus* du pape, un certain évêque Jean, *Ibid.*, p. 101 ; et leurs *malas machinationes*, aussi horribles pour lui que le fait d'arracher un enfant à sa mère ! Il évoque le Jugement de saint Pierre qui détient les clés du royaume céleste et ordonne à Charlemagne de faire respecter l'*oblatio* du roi Pépin qu'il a confirmée. Voir T. S. Brown, « Louis the Pious and the Papacy. A Ravenna Perspective », in *Charles' Heir*, Oxford, éd. P. Godman and R. Collins, 1990, p. 297-307, surtout la page 302.

1007. RFA, a. 804, tr. p. 84, non mentionné dans la *Vie* de Léon III. Nelson, *King and Emperor*, p. 415-418.

1008. *LP* 98.106, tr. II, p. 227-228 (ces présents sont très insignifiants comparés à d'autres donations aux églises romaines).

1009. *MGH Epp Karolini Aevi* III, n° 2, 9 et 10.

1010. *LPR* c. 70, tr. p. 186 ; M. C. Miller, *The Bishop's Palace : Architecture and Authority in Medieval Italy*, Ithaca NY, 2000, p. 57-58.

1011. D. Deliyannis, *Ravenna in Late Antiquity*, p. 294-295 ; Jäggi, *Ravenna*, 268-271. Des colonnes identiques composent le porche de l'église du Saint-Esprit à Ravenne, ce qui laisse supposer qu'auparavant toutes ces pièces avaient servi à la décoration d'un édifice du type des deux palais épiscopaux datant de l'époque arienne.

1012. *LPR* c. 169, tr. p. 297.

1013. « *Uacula argentea totam expletem mensem factam in diodum platani*. » La table fut réalisée sous l'épiscopat de Valère.

1014. *LPR* c. 167, tr. p. 296.

1015. *Ibid.* (c'était vraisemblablement le prix à payer pour la charge de père abbé). Si les 200 *solidi* d'or servirent à réaliser ce *chrismatarion*, il supporterait la comparaison avec les deux plus petits de Maximien, *LPR* c. 80, tr. p. 193-194, l'un d'eux pesant 14 livres.

1016. M. C. Carile, « Production, Promotion and Reception : the Visual Culture of Ravenna between Late Antiquity and the Middle Ages », in *Ravenna, Its Role in Earlier Medieval Change and Exchange*, éd. J. Herrin et J. Nelson, Londres, 2016, p. 53-85, notamment la page 75, sur les dégâts occasionnés, certainement liés à la réparation du toit.

1017. *LPR* c. 168, tr. p. 296-297, voir *LP* 98.106, tr. II, p. 228, pour la description de la toiture avec des « colonnades carrées ».

1018. *LPR* c. 168, tr. p. 296 ; Cirelli, *Archeologia*, p. 104-105, fig. 86.

1019. Ces « irrégularités » concernaient peut-être bien les droits aux territoires et régions du nord de l'Italie, que le pape pensait avoir sous sa juridiction, mais que l'archevêque de Ravenne estimait lui revenir en propre. Les lettres de Léon indiquent le déplacement des ouvriers et des produits (*MGH Epp Karolini Aevi* III, lettres n° 9 et 10).

1020. *LPR* c. 169, tr. p. 297 ; Brown, « Louis the Pious and the Papacy », p. 297-307, notamment les pages 302-303.

1021. *LPR* c. 170, tr. p. 298 (une sandale attribuée à saint Jean l'Évangéliste ayant constitué la principale relique de l'église de Galla-Placidia au Ve siècle, celles-ci semblent avoir été « découvertes » plus tard, véritable « invention » au sens de miracle).

1022. *Ibid.*

1023. Éginhard, *Vita Caroli*, § 33, tr. p. 89.

1024. D. Deliyannis, « Charlemagne's Silver Tables : the Ideology of an Imperial Capital », *Early Medieval Europe*, 12, 2003, p. 159-177.

1025. Éginhard, *Vita Caroli*, § 33, tr. p. 88-89. Son testament comportait également des dispositions complexes pour l'utilisation du troisième tiers, gardé en réserve pour subvenir à ses propres besoins tant qu'il serait en vie, mais réparti, après sa mort, entre ses héritiers, les pauvres, les serviteurs du palais – des deux sexes – et les vingt et un lots précisés précédemment.

1026. R. J. Belletzkie, « Pope Nicholas I and John of Ravenna. The struggle for ecclesiastical rights », *Church History*, 49/2, 1980, p. 262-272.

1027. *LPR* c. 113, tr. p. 231.

1028. *LPR* c. 1, tr. p. 103 ; éd. Nauerth, I, p. 98 ; Cirelli, *Archeologia*, p. 159-160.

1029. P. Delogu, « Lombard and Carolingian Italy », in *NCMH* II, p. 310 : « Les villes se souciaient de leur propre indépendance et voyaient surtout l'évêque comme une puissance locale capable de comprendre leurs besoins et de les représenter devant le roi. »

1030. M. McCormick, « Byzantium and the West, 700-900 », in *NCMH* II, p. 349-380, au sujet du déclin des marchands « grecs » et des connexions croissantes entre l'Occident et le monde islamique, visibles dans la dominance du *mancus* « le long des côtes de l'Italie byzantine », p. 358-359.

Conclusion
Le fabuleux héritage de Ravenne

1. R. Hatch, « 751CE. Watershed Events in the Carolingian, Byzantine, Abbasid and Tang Empires », in *Paradigm Shifts during the Global Middle Ages and the Renaissance*, éd. A. Classen, Turnhout, 2019, p. 1-15.

2. *LPR* c. 42, tr. p. 150. Agnellus cite aussi une partie de la *Chronique* dans laquelle Maximien raconte ses voyages à Alexandrie à l'époque du patriarcat de Timothée et du tremblement de terre qui détruisit Nazarba en Cilicie, c. 78, tr. p. 192 (en 525 environ). Sur l'oubli, voir l'ouvrage de M. Verhoeven, *The Early Christian Monuments of Ravenna : Transformations and Memory*, Turnhout, 2011.

3. M. S. Bjornlie, *Politics and Tradition between Rome, Ravenna and Constantinople*, Cambridge, 2013.

4. Cassiodore, *Institutions of Divine and Secular Learning* et *On the Soul*, tr. J. W. Halporn, Liverpool, 2004, voir notamment l'introduction de M. Vessey, p. 1-101.

5. *LPR* c. 94, tr. p. 206 ; éd. Nauerth, II, p. 356-357, où on laisse entendre que ce personnage pourrait figurer Constantinople plutôt que Ravenne.

6. W. V. Harris, *Roman Power. A Thousand Years of Empire*, Cambridge, 2016, p. 219-221, où Harris insiste sur les caractéristiques distinctes de chacune des périodes de déclin. Voir également P. Sarris, *Empires of Faith. The Fall of Rome to the Rise of Islam, 500-700*, Oxford, 2011, p. 41-68 pour l'Occident, et p. 275-306 pour l'Orient.

7. J. Herrin, « From Bread and Circuses to Soup and Salvation », in *Margins and Metropolis. Authority across the Byzantine Empire*, Princeton, 2013, p. 267-298.

8. Sur les catastrophistes, voir Bryan WardPerkins (*The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford, 2005), versus Walter Pohl *et al.*, partisans de l'hypothèse d'une assimilation plus progressive (voir *The Transformation of Frontiers from Late Antiquity to the Carolingians*, éd. W. Pohl, Leiden/Boston, 2001) ; *Regna and Gentes. The Relationship Between Late Antique and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, éd. H.W. Goertz, Leiden/Boston, 2003 ; *Transformations of Romanness : Early Medieval Regions and Identities*, éd. W. Pohl, Berlin/Boston, 2018. Voir aussi M. Kolakowski, *Imperial Tragedy. From Constantine's Empire to the Destruction of Roman Italy*, Londres, 2019, sur le coup fatal porté à l'Occident en la personne de Justinien. Dans son édition spéciale pour le dixième anniversaire de *The Rise of Western Christendom : Triumph and Diversity, AD 200-1000*, WileyBlackwell, ebook, 2013, Peter Brown démontre avec élégance la faiblesse du point de vue catastrophiste.

9. Les villes italiennes souffrirent moins que d'autres situées plus au nord. Voir C. Wickham, *The Inheritance of Rome : a History of Europe from 400-1000*, Londres, 2009, p. 95-108 ; *idem*, *Framing the Middle Ages. Europe and the Mediterranean 400-800*, Oxford, 2009, p. 644-655 ; E. Cirelli, « Ravenna : Rise of a Late Antique Capital », in *Debating Urbanism. Within and Beyond the Walls. AD 300-700*, éd. D. Sani et G. Speed, Leicester, 2010, p. 239-264.

10. A. H. M. Jones, *The Decline of the Ancient World*, Londres, 1966 ; R. Krautheimer, *Rome : Profile of a City 312-1308*, Princeton, 1980, p. 62-64 ; B. WardPerkins, *From Classical Antiquity to the Middle Ages : Urban Public Building in Northern and Central Italy, AD 300-850*, Oxford, 1984.

11. C. Goodson, « Roman Archaeology in Medieval Rome », in *Rome : Continuing Encounters between Past and Present*, éd. D. Caldwell et L. Caldwell, Farnham, 2011, p. 17-34, pour l'évaluation des édifices anciens et leur adaptation au temps présent ; R. CoatesStephens,

« Epigraphy as *Spolia* – the ReUse of Inscriptions in Early Medieval Buildings », *PBSR*, 70, 2002, p. 275-296.

12. « Father of Europe », R. McKitterick, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, 2008, p. 1-5, 140-141 ; N. Davies, *Europe. A History*, Oxford, 1996, notamment les pages 302, 305-306, et 307.

Index

Abd-al-Malik, calife 323

Abondance de Tempsa, évêque 301

Acace de Constantinople, patriarche 122, 167-168

Ademunt 228

Adquisitus 230

Aèce, général 74, 78, 82, 91, 99

Agatha, sainte 226, 299

Agathon, pape 298

Agnellus de Ravenne, historien 32, 63, 66-68, 79, 83, 86, 89, 104, 112-113, 122, 134, 144, 146, 179-180, 193, 197, 202, 209, 213, 218-222, 225, 227, 229-232, 238, 240, 242-243, 246, 259, 262, 271-275, 292, 296, 298-299, 324, 326, 329-331, 334-343, 353-354, 366, 368, 371-372, 378, 398, 407, 409-412, 415-416, 418-419

Agnellus, médecin 31

Agnès, sainte 112, 226

Alaric, roi des Wisigoths 36, 47, 50, 55-58, 61, 74, 81, 133, 154

Alaric II, roi des Wisigoths 153

Albinus, sénateur 141, 169-170

Alboïn, roi des Lombards 237-239

Alexandre le Grand 174

Amalaberge, reine des Thuringes 149, 153-154, 178

Amalafrède, reine des Vandales et des Alains 134, 154, 164, 178, 182

Amalasonte, reine des Ostrogoths 88, 149-150, 153, 173-174, 176-182, 187-188, 195, 200, 209, 211

Ambroise, évêque 44, 53, 75, 197, 219, 383

Anastase I[er], empereur 26, 120, 133, 136, 157-158, 163, 168-169, 286, 341, 357-358, 365, 377

Anastase II, empereur 341

Anastase, saint 352

Anastasia, sainte 226

Anatolia, sainte 226

Andreas Melminius, préfet 214

André, saint 158, 219

Anicius Probus Faustus Niger, consul 121, 141

Anonyme de Valois 133, 136, 164, 174

Ansfrid, duc 332

Anthème, empereur 115-116

Antioche, questeur 80, 210

Antonina, patricienne byzantine (femme de Bélisaire) 190, 201

Apollinaire, saint 49, 63, 79, 292-293, 297-298

Apollinarius (père de Théodore Calliopas) 294

Apsimar, officier 323

Arator 155, 178, 232

Arcadius, empereur 45-46, 55, 71, 75, 85

Ardabur, général 73, 129-130

Areagni (Ariane) d'Ostrogothie 134, 153

Ariadné, impératrice 130, 134

Arigern 167

Arius, prêtre 34, 42-44

Arminius le Chérusque 47

Aspar, général 73, 129-130

Athalaric 173-178, 181-182, 211

Athanarid 150, 312

Athanase d'Alexandrie, évêque 312

Athaulf, roi des Wisigoths 57-59, 71, 80, 85, 90

Attila le Hun 90-92, 99, 112, 117-118, 122, 130, 312, 347, 427

Audoflède 153, 226

Auguste, empereur 37, 72, 118, 136, 147, 264, 310

Augustin, saint 34, 56, 93, 162, 219, 332

Aurélia Domitia 65

Aurillioupolis 303

Auxence, évêque 44

Avitus, empereur 109, 115-116

Basile de Césarée 312

Basile de Gortyne, évêque 302

Bassus, préfet 78

Baton de Pannonie 47

Bédulph 167

Bélisaire, général 31, 178, 185-187, 190-192, 200, 204-205, 207-209, 225, 228, 238, 240, 242, 247, 416, 419, 421

Bessas 208

Boèce 147-148, 154, 157, 168-171, 178, 273

Bona 149

Boniface, pape 72, 74, 78, 193, 245, 264, 321, 403

Caecina Decius Maximus Basilius, consul 120, 141

Callinique, exarque 160, 260-261, 417

Carloman 374, 382, 385, 392-393

Cassiodore l'Ancien, sénateur romain 142

Cassiodore le Jeune, sénateur romain 88, 111, 120, 142, 148-151, 153, 156-160, 165, 168, 171, 174-178, 181, 188, 190, 211, 271, 275, 312, 415-416

Castinus, général 74

Cécilia, sainte 226

Célestin, pape 92

Césaire, évêque 155, 263

Cham, fils de Noé 312

Charlemagne, roi 146, 206, 282, 314-316, 341, 364, 374, 379, 386, 388-389, 391-393, 395-401, 403-412, 417, 420, 423, 426

Charles Martel 365, 373, 426

Childebert II, roi des Francs 253-254

Claude, empereur 47, 259

Claudien 54

Clovis, roi 117, 153-154, 157, 373

Consentius 78, 89

Constance II, empereur 349

Constance III, empereur 71-72

Constant de Lyon, prêtre 91

Constant, général 59, 68, 72, 85, 91, 111, 281-283, 285-287, 289-295, 301, 304

Constant II, empereur 44, 281-283, 285-286, 289, 292-295

Constantin de Nakolie, évêque 358, 361

Constantin I^{er}, empereur (dit Constantin le Grand) 33, 35, 41-43, 45, 66, 75, 81, 85, 95, 107, 167, 196, 257, 263, 281, 286, 291-296, 324, 354, 364, 368-369, 374-375, 377, 387-389, 392-394, 396-397, 404, 408, 415, 423

Constantin II, empereur 40, 381-382

Constantin III, usurpateur 54-55, 68

Constantin IV, empereur 298, 301, 304-305, 309

Constantin, pape 326, 337

Constantin V, empereur 167, 350, 364, 368-369, 374-375, 377, 393

Contius 65

Crispina, sainte 226

Cristina, sainte 226, 495

Cristodorus 193

Cunibert, roi 262

Cyprianus, officier de justice 120, 169

Cyprien 87, 175, 208

Cyrille, saint 194

Damien, archevêque 321, 329-337, 417

Dante 31, 414, 495

Daria, sainte 226

Dèce, patrice 253

Décoratus 142

Denzic, (ou Dinzerich ou Dengizich, fils d'Attila) 130

Deusdedit, sous-diacre 230, 251

Deusdedit, pape 265

Deuthérius 189-190

Dioclétien, empereur 32, 40-41, 81, 173, 195, 200, 264, 359

Dominicus 189

Domnica 189-190

Droctulf 241

Ecclésius de Ravenne, évêque 159, 169, 179-180, 194-195, 197-198, 200, 220, 225, 297, 333, 419

Edecon 118

Éginhard, historien 406, 411

Eleuthérion 101

Élisabeth, sainte 203

Elpidia 53, 72

Emerenziana, sainte 226

Ennode 121, 149, 155, 159, 168, 174

Épiphane, évêque de Chypre 121, 155, 159, 174, 312, 353

Eréliéva 134

Étienne de Byzance 312

Étienne, pape 373-374, 376, 382-385, 392, 410-411, 415

Euchère 46, 55

Eudocie 100

Eudoxie, impératrice (femme d'Arcadius) 71, 75-76, 85

Eugène (ou Eugenetes) 90, 142, 286

Eugénie, sainte 226

Eulalie, sainte 226

Eulalius, antipape 72

Euphémie, sainte 226, 246, 371, 410

Euphrase 203-204, 222

Eusèbe, saint 136

Eutharic 150, 153-154, 159, 171, 174

Eutychès, exarque 93-94, 122, 218, 257, 329, 339, 352-354, 362, 366-369, 372, 412

Exupérance, évêque 112, 121

Faroald I^{er} de Spolète, chef militaire 332

Faustus Niger, sénateur 134

Félicité, sainte 226

Felithanc 227

Félix, archevêque 326, 337-344, 351

Félix III, pape 121-122, 168, 193

Félix, pape 78, 121-122, 151, 168, 175, 179-180, 193, 232, 324, 355, 377, 417, 499

Festus, patrice 133, 167

Festus, sénateur 133, 167

Firmilianus Ursus, magistrat 151, 190

Flaccilla, impératrice 45, 75

Flavien de Constantinople, évêque 93

Flavien, patriarche 93-94, 217

Flavius Aurelianus, préfet 213

Flavius Basilius 151

Flavius Florianus, princeps 190

Flavius Mérobaude 89

Flavius Quiriacus le Jeune, princeps 190

Flavius Rufius Postumius Festus, sénateur 121, 141

Flavius Severus 112

Flavius Severus le Jeune, princeps 190

Flavius Vitalis , clerc 151

Florent, prélat 63

Florus 142

Galla Placidia, impératrice 30-31, 45-47, 50-51, 53, 55-59, 61, 67, 69, 71-93, 95, 100, 103, 106, 127, 129, 143, 145, 161, 177, 195, 204-205, 257, 338, 406, 415, 419, 425

Gaudentius de Flaminie, gouverneur 142

Geiséric, roi 92, 100

Gélase, pape 122, 134

Gélimer, roi 186, 225

Gémella 105

Gémellus, recteur 112

Georges, chef militaire (fils de Johannicis) 325-326, 353

Georges, évêque 63, 146, 202, 213, 226, 231, 247, 250-251, 301, 341, 351, 375, 378, 381

Gépides 132, 239

Gerbert d'Aurillac (Sylvestre II) 413

Germain l'Auxerrois, évêque 91, 348, 358, 361, 363

Germana 214

Gérontius 194

Gessius 273

Giustina, sainte 226

Glycérius, empereur 116

Gondebaud, roi des Burgondes 116, 153-154

Gratien, empereur 45, 85, 398

Grégoire, évêque 100, 179, 244, 253, 257-261, 263, 266, 270, 281, 295, 312, 366-367, 386, 427

Grégoire I^er^ (dit Grégoire le Grand), pape 251, 257, 417

Grégoire II, pape 284, 294, 351-352, 361

Grégoire III, pape 366

Grippon 253

Gudila 167, 228

Guido, clerc 310, 414

Gundegerga (ou Nonnica) 229

Gunderit 230, 232, 245

Hadrien, pape 195, 381, 384-386, 388, 391-392, 394-395, 397-398, 401

Heldebald 150, 312

Hélène, impératrice 33, 42, 75, 95, 263, 396

Héraclius, empereur 304

Herculanus 90

Hercule 48, 68

Hermanfred de Thuringe, roi 150, 153

Hérules 154, 215

Héséchios 105

Hildegarde, reine 389, 392

Honoratus 142, 261

Honoria 71, 73, 88-92

Honorius, empereur 36, 40, 45-50, 53-57, 59, 61-62, 66, 68-69, 71-73, 76, 78, 85-86, 95, 101, 146, 167, 198, 232, 421-422, 425

Honorius, pape 266-267

Horace 232

Hormisdas, pape 168, 193

Hunéric 100, 158

Hyacinthe 90

Ibas d'Édesse 217

Igila 229

Ignace, patriarche 412

Irène 204, 392-394, 396-397, 404-405

Isaac, exarque 339

Isidore de Séville, évêque 176, 274, 309, 313

Japhet (fils de Noé) 312

Jean, abbé 335, 351

Jean Baptiste, saint 103, 135, 220

Jean Chrysostome, saint 162

Jean d'Alexandrie, patriarche 273

Jean de Porto, évêque 301-302

Jean de Reggio, évêque 301

Jean de Synnade, évêque 358, 361

Jean de Ravenne, évêque 112-113, 122, 134-135

Jean II, archevêque 241, 243-244

Jean IV de Ravenne, archêveque 265, 353, 371, 410

Jean « le Romain », archevêque 243, 258

Jean l'Évangéliste, saint 73, 84

Jean, *notarius* 73-74, 78, 102-103, 106

Jean Platyn, exarque 306-307, 329, 338

Jean Rizocope, exarque 326, 329, 338

Jean V, archevêque 367

Jean VII, pape 324

Jean VI, pape 307, 329, 353

Jean V, pape 305, 352-354, 362

Jérôme, saint 56, 93, 219

Johannes, donateur 307

Johannes, greffier 245

Johannicis 333, 337, 353

Johannis Aelius 151

Johannis, *pimentarius* 189, 274

Johannis, secrétaire 245

Johannis, *scolaris* 252

Jordanès, historien 176, 313, 415

Juliana Anicia 195

Julianus 148, 159, 180, 189-190, 194, 197, 220, 245

Julien, empereur 43

Julius Nepos, empereur 116-117, 119-120

Justine, impératrice 53, 75, 82

Justin I^er^, empereur 168-169, 171, 174

Justinien I^er^, empereur 31, 81, 141, 169, 177-179, 181-183, 185-187, 190-192, 195-196, 199-202, 204-205, 207, 209-213, 217-220, 225, 227, 229, 233, 240, 242, 279, 281, 293, 309, 324, 326-327, 329, 399-400, 415-416, 419-421, 424

Justinien II, empereur 305, 319-323, 327, 333, 337-338, 343, 350, 357

Justin II, empereur 215, 237-240

Juvinus 230

Lagalianus 65

Laurent de Milan, évêque 112, 155, 163, 167, 195

Laurent, saint 83-84

Léonard de Vinci 32

Léonce, empereur 322-323

Léon de Ravenne, archevêque 314

Léon I^er^, empereur 116, 127, 129, 131, 146, 186, 205

Léon I^er^, pape 15, 26-27, 72, 91, 93-95, 99, 103, 129-131, 217, 368, 377, 383-386, 391-393, 401, 405-409

Léon II, pape 298, 304

Léon III, empereur 167, 347-350, 352, 354-355, 357-358, 362-365, 368, 401, 405, 408-410

Léontius 72, 342

Libère, préfet 63, 135, 141, 152, 155, 242

Libius Sévère, empereur 115-116

Licinia Eudoxia 73, 76, 78, 81, 88-89, 100, 129

Licinia Valeria 65

Longin 232, 237-239

Louis le Pieux, roi 27, 386, 393, 410, 412

Lucie, sainte 226

Majorien, empereur 115-116

Makarios d'Antioche, patriarche 304

Marcator 230

Marcellin 90, 109, 118, 428

Marcien 94-95, 99, 129

Marcomir 150, 312

Marie, impératrice (épouse de Léon III) 350

Marinien, archevêque 102, 259, 261, 417

Marius Novatus Renatus 148

Martial 110, 232

Martin, archevêque 409-411

Martin de Tours, saint 226

Martin, pape 294

Martyria 230, 245

Mastulus 179-180

Maur, archevêque 102, 203, 268, 285, 289, 291-294, 299, 336

Maur, diacre 340

Maurice, empereur 253, 257

Maxime de Salone 417

Maxime le Confesseur, moine 284-287, 294

Maxime, usurpateur 53

Maximien, empereur 40-41

Maximien, archêveque 64, 102, 194, 199-202, 204, 207, 210, 217-222, 225, 231-232, 242, 246, 293, 336, 399, 415, 417

Maximin 208-209

Melminius 65, 110, 245, 342

Ménas, saint 105

Micawi 230

Minnulus 193, 229

Moïse 106, 127, 198, 358

Montanus 189, 245

Mouryan de Géorgie, prince 128

Narsès, général 191, 207, 209-210, 213-215, 218, 222, 237-238, 242, 249-250

Néon, évêque 67, 99, 101-105, 112-113, 135, 145

Nestor de Constantinople, patriarche 92

Nicéras, archêveque 91

Octavien, empereur 118

Odoacre, roi 22, 31, 115-116, 118-122, 127, 132-134, 136, 141, 153, 161

Olympe, *koubikoularios* 294

Olympiodore, historien 57, 71-72, 271, 428

Oreste, patrice 117-118

Otton II, empereur 412

Otton III, empereur 206, 389, 412-413

Ours, évêque 54, 64, 66-68, 103, 193, 398

Ovide 232

Palladius 273

Pamphronius 214

Pampiliana 230

Paolina, sainte 226

Papinien, préfet 79

Parianis 189

Patrice 180

Paul Diacre, historien 239, 262, 268, 281, 322, 332, 365, 399

Paul, exarque 350-353

Paulin de Nole, évêque 72

Paul le Silentiaire, poète 205

Paul, patrice 117-118

Paul, saint 332

Paulus, banquier 190

Pélage II, pape 229, 243, 257

Pélage I^er^, pape 213, 215, 218, 222, 242, 316

Pélagie, sainte 226

Penthésilée 312

Pépin le Bref, roi 382, 392, 415

Perpétua, sainte 226

Pétronax, archêveque 27, 222

Pétrone Maxime, sénateur 100

Pétronille, sainte 63

Philippicos, usurpateur 340

Phocas, empereur 248, 263-264

Photius, patriarche 412

Pierre Chrysologue, évêque 85, 87, 92, 95, 100, 104-105, 338, 343

Pierre d'Altino, évêque 67, 79, 84-85, 87, 92, 94-95, 99-100, 104-105, 122, 145, 158, 160, 167-168, 180, 182, 197, 201, 219, 242-243, 246, 258, 260, 286, 290, 297, 352, 365, 381-382, 385, 389, 394, 401, 406, 408-409, 417

Pierre, diacre 67, 79, 84-85, 87, 92, 94-95, 99-100, 104-105, 122, 145, 158, 160, 167-168, 180, 182, 197, 201, 219, 242-243, 246, 258, 260, 286, 290, 297, 352, 365, 381-382, 385, 389, 394, 401, 406, 408-409, 417

Pierre Monge, patriarche 122

Pierre, saint 44, 46, 72, 79, 94, 104, 145-146, 162, 164, 219, 297, 320, 327, 332-333, 337, 365, 367, 375-376, 385, 387-388, 392, 401, 408

Plautus Pompulius, président de la cour 190

Pompulius 65, 110, 214, 342

Posterulan 330

Priscien 160

Priscus Attale, empereur 56

Probinus, sénateur 167

Procope 48, 116, 127, 147, 177, 185, 190-192, 208, 220, 312, 428

Pulchérie 45, 73-75, 92-95, 100

Ranilo 227-228

Réparat, archevêque 336

Réparatus 190

Ricimer, général 115-118, 161

Rigilinus, poète 311

Romanus, *silentiarus* 190

Romulus Augustule, empereur 115-120, 136, 497

Rosamonde 239

Rotrude 392-393, 396

Rufinus 46

Rusticus 151

Rutilius Namatianus 68

Sabine, sainte 226, 367

Sarus, général 54

Scholastique, exarque 329

Scirien 116

Sedulius 232

Sem, fils de Noé 312

Sérène 45-46, 53-56, 59, 75

Sévère d'Antioche, patriarche 148

Sévère de Ravenne, évêque 49, 116, 156, 164, 175, 243-244, 246, 258, 262, 274, 412

Sidoine Apollinaire, préfet 89, 109, 112

Sigisbert 232

Sigismond 153

Simplicius, scribe 338

Sisinnius 101, 239, 404

Sixte III, pape 72, 79, 92, 103

Smaragde, exarque 241, 243-244, 248, 253, 260-261, 263-264

Sophia, impératrice 194, 196, 215, 239

Sophrone de Jérusalem, patriarche 267, 284

Spadusa 72

Stefanus 214

Stéphane de Corinthe, évêque 302

Stéphania (épouse de Johannis) 307

Stéphanos d'Athènes 273

Stilicon, général 36-37, 45-47, 50, 53-56, 59, 69, 72

Sunigilda 119

Symmaque, pape 145, 155, 163-164, 167-168, 171, 178

Téodegonde 134, 153-154

Théodat 182, 187-188, 200, 211

Théodora, impératrice 30-31, 185, 192, 196, 199-200, 204-205, 211, 324, 339, 399, 419-420

Théodore Calliopas, exarque 286, 293-294, 299, 306, 417

Théodore Chilas, exarque 294

Théodore de Mopsueste, évêque 217-218, 262

Théodore I^{er}, pape 267, 283-284

Théodore Pellurius, exarque 286

Théodore, archevêque de Ravenne 296-298, 301-303, 321

Théodore, évêque de Bologne 412

Théodore, patrice 326

Théodore, saint 299

Théodoret de Cyr 217, 262

Théodoric dit le Grand, roi 31, 36, 88, 111, 125, 127-137, 139-171, 173-178, 181-182, 187-190, 192, 194-195, 200, 205, 209, 211, 215, 225-227, 238-239, 245, 249, 251, 273, 287, 299, 313, 335, 338, 352, 360, 400, 406-407, 415-416, 418-421, 425-426

Théodose I[er], empereur 44-46, 53, 55, 57-58, 65, 68, 71-73, 75, 77, 79-81, 85, 88-90, 93-95, 99, 245, 249, 424

Théodose II, empereur 55, 65, 72-73, 77, 79-80, 88-90, 93-94, 99, 311, 424

Théodose III, empereur 348

Theodosius 232, 429

Théophano, princesse 413

Théophylactos, exarque 329

Thermantia 46-47, 55

Theudifara 230

Thiudigotho d'Ostrogothie 134

Thomas de Claudiopolis, évêque 358, 363

Thrasamund, roi des Vandales 153, 164, 178

Thugilo 189-190

Tibère II, empereur 253

Tibère III Apsimar, usurpateur 323

Tibère, empereur 47, 257, 291

Totila 207-211, 215

Trajan, empereur 48, 174

Tranquillus Melminius 151

Trasamond, duc de Spolète 332, 366

Ulfila, évêque 44, 106

Unigildus 229

Unimundus, évêque 136, 202

Ursicin, évêque 194, 198

Uviliaris, archidiacre 229

Valens, empereur 43-45

Valentinien I[er], empereur 43, 85, 88-93, 95, 99-100, 102, 109, 115, 119, 161, 292, 406

Valentinien II, empereur 53, 82, 88, 92-93, 95, 99, 102, 109, 115, 161

Valentinien III, empereur 62, 65-66, 72-82, 84, 88, 92-93, 95, 99, 102, 109, 115, 161, 292, 406

Valère, consul 151, 222, 400, 407-410

Valéria, sainte 226

Venance Fortunat 232

Vérina, impératrice 129, 205

Vespasien 219

Vesta, déesse 44

Victor de Turin, évêque 155, 193-194, 197-198, 200-202, 207, 209, 230, 366, 419

Vigile, pape 201, 211, 217-218, 228

Vincenza, sainte 226

Virgile 232

Vitalien, pape 289-290, 292, 301

Vitalis, *monitarius* 190

Vitigès, roi 176, 188-192, 201, 416, 498

Vittoria, sainte 226

Wililiwa 229, 251

Wiljarith 149

Zénon, empereur 119-120, 122, 130-133, 137, 139, 163, 167, 169, 174, 226, 407

Zosime, historien 56, 101

Remerciements

Du fond du cœur, j'adresse mes tout premiers remerciements à la fondation A.G. Leventis et à Howard et Roberta Ahmanson, qui pendant de nombreuses années ont soutenu mes recherches sur Ravenne. Je leur suis profondément reconnaissante de m'avoir fait confiance et de s'être montrés si patients. Je suis particulièrement redevable à Roberta pour son intérêt, son enthousiasme, l'attention constante qu'elle a prêtée à l'évolution du projet et pour m'avoir mis en contact avec Kieran Dodds, dont les magnifiques photographies enrichissent considérablement le livre.

À Ravenne, Gian Luca Bandini m'a prodigué en continu de nombreux conseils pratiques, tout en rassemblant autour de lui les navigateurs intrépides – l'ingénieur Stéfano Luciani, le Dr Mauro Marabini – qui m'ont fait sillonner toute l'Adriatique sous la houlette du Dr Enzo Bruni. Il m'a aussi présenté Giovanna Montevecchi, qui m'a apporté une aide inestimable dans la négociation avec les autorités dont dépendent les principaux monuments de la ville. Antonio et Consuelo Bandini nous ont prêté leur maison, Antonio Carile et Alba Maria Orselli m'ont emmenée voir les manuscrits et les restes de Dante dans la Biblioteca Classense, et j'ai bénéficié de l'aide considérable d'Andrea Augenti, Maria Cristina Carile, Salvatore Consentino et Enrico Cirelli (dont le livre *Ravenna : Archeologia di una citta* fut un compagnon constant et le plus instructif des guides). À Poreč, j'ai eu la chance de discuter des mosaïques de la basilique

euphrasienne avec Ivan Matejc˘ic´, et Jeremy Hardie et Kirsteen Stewart m'ont emmenée à Aix-la-Chapelle pour une excursion passionnante.

Je ne saurais compter ce que je dois à tous ceux qui m'ont aidée à rédiger ce livre, me distribuant sans réserve conseils, copies d'articles et références, tout en m'informant de leurs corrections et en m'apportant un précieux soutien moral : Anne Alwis, Charalambos et Demetra Bakirtzis, Henrietta Batchelor, David Blackman, Petros Bouras-Valliantos, Sébastien Brock, Bruno Callegher, Avril Cameron, Nicky Coldstream, Franca Ela Consolino, Deborah Deliyannis, Kieran Dodds, Nicholas et Matti Egon, Vera von Falkenhausen, Michael Jeffrey Featherstone, Sauro Gelichi, Cathrine Gomani, Elizabeth Jeffreys, Maria Lidova, Jamie Mackay, Neil McLynn, Paul Magdalino, Youri Marano, Marina Marks, Tom Matthews, Cécile Morisson, Jinty Nelson, Vivian Prigent, Claudia Rapp, Charlotte Roueché, Teo Ruiz, Bennet Salway, Alex Sarantis, Ned Schoolman, Roger Scott, Roger Scruton, Julia Smith, Dennis Stathakopoulos, Gonda van Steen, Eva Synek, Rick Trainor, Miranda Tufnell, Maria Vrij, Bryan Ward-Perlins, Marina Warner, Chris Wickham, Constantin Zuckerman, sans oublier mes collègues et tout le personnel de King's College, à Londres, dont la contribution a été si importante.

Les arguments et raisonnements exposés dans mon livre ont été vérifiés à l'université du Nouveau-Mexique (Albuquerque), au Congrès international des études byzantines de Sofia, (Bulgarie), au Centre d'études sur le Moyen Âge et la Renaissance (UCLA), à la conférence des études byzantines à l'Académie italienne de l'université Columbia, dans l'État de New York, à l'Institut für Byzantinistik und Neogräzistik (Vienne), au séminaire « After Rome » qui s'est tenu à l'université d'Oxford, au séminaire d'études byzantines de Ioanna Rapti à la Sorbonne, à la conférence « Byzance dans l'Adriatique » (Split, en Croatie), au séminaire des « Mondes byzantins » (université de Cambridge), et au musée

municipal Leventis de Nicosie (Chypre) et je remercie ici les organisateurs et le public pour leurs commentaires.

Les membres du personnel de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, de l'institut Warburg et l'Institut d'études classiques à Londres, comme ceux de l'Institut de Vienne se sont montrés d'une amabilité exceptionnelle. J'ai également bénéficié de l'aide des très sympathiques bibliothécaires des collèges Corpus Christi, Brasenose et Hertford qui m'ont rapidement trouvé des ouvrages indisponibles dans les autres établissements d'Oxford. C'est avec plaisir aussi que je souligne ici le soutien sans faille, les améliorations cruciales et la participation active de mon éditeur, Stuart Proffitt (Penguin Random House) et de ses collègues Alice Skinner, Charlotte Ridings et Richard Duguid qui ont donné à l'ouvrage sa forme publiable, sans oublier Cécilia Mackay qui a non seulement trouvé une grande partie des illustrations mais s'est entêtée aussi à leur donner une présentation optimale. Aux Presses universitaires de Princeton, je suis redevable à Brigitta Van Rheinberg pour m'avoir si longtemps soutenue, et à Eric Crahan et Thalia Leaf pour s'être occupés de l'édition américaine. Très précieux, les retours des lecteurs anonymes sollicités par Princeton ainsi que ceux de Tom Brown et Caroline Goodson, sollicités par Penguin Random House, m'ont permis d'apporter de nombreuses améliorations.

Bien souvent, les proches des auteurs souffrent d'être négligés, mais les miens ont été contraints de partager ma longue obsession quand mon attention devint centrée sur Ravenne. Chers Tamara et Portia Barnett-Herrin, Jay Basu, Seb Smith et mon très cher Anthony Barnett, qui m'a accompagnée dans mes aventures le long de la *via Flaminia*, sur l'Isonzo qu'il m'a aidée à trouver et sur le trajet de Poreč à Ravenne en bateau à voile sur l'Adriatique, je ne pourrai jamais assez vous remercier tous, car sans votre appui inconditionnel, il m'aurait été impossible d'achever cet ouvrage

Liste des illustrations

1. *Solidus*, monnaie d'or de Théodose le Grand, © Dumbarton Oaks, Byzantine Collection, Washington, DC. (BZC.1948.17.866)
2. *Solidus* d'or sous le règne d'Honorius, © Münzkabinett, Staatliche Museen zu Berlin. (Crédit photo : Lutz-Jürgen Lübke/© 2020 Scala, Florence/BPK, Berlin)
3. *Solidus* d'or sous le règne de Gallia Placidia, © Dumbarton Oaks, Byzantine Collection, Washington, DC (BZC.1948.17.932)
4. *Solidus* d'or sous le règne de Constance, © Dumbarton Oaks, Byzantine Collection, Washington, DC (BZC.1948.17.930)
5. *Solidus* d'or sous le règne de Théodose II, © Münzkabinett, Staatliche Museen zu Berlin. Crédit photo : Lutz-Jürgen Lübke/© 2020 Scala, Florence/BPK, Berlin)
6. Mausolée de Galla Placidia, Ravenne. (Photo : Kieran Dodds)
7. Mosaïque : le gril de saint Laurent, mausolée de Galla Placidia, Ravenne. (Photo : Kieran Dodds)
8. Dôme du mausolée (Photo : Kieran Dodds)
9. Dôme du baptistère des Orthodoxes (baptistère de Néon), Ravenne. (Photo : Kieran Dodds)
10. Dôme du baptistère des Ariens, Ravenne. (Photo : Kieran Dodds)
11. Mur sud de Saint-Apollinaire-le-Neuf. (Photo : Kieran Dodds)
12. Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf : le palais (*palatium*). (Photo : Kieran Dodds)

13. Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf : le port de Classe. (Photo : Kieran Dodds)
14. Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf : la guérison du paralytique. (Photo : Kieran Dodds)
15. Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf : la Cène. (Photo : Kieran Dodds)
16. Triple *solidus* d'or (médaillon) de Théodoric. (Photo : Museo Nazionale Romano, Rome)
17. Mausolée de Théodoric, Ravenne. (Photo : Kieran Dodds)
18. Trémisse d'or de Romulus Augustule. (Photo : Roma Numismatics)
19. Trémisse d'or frappé par Odoacre au nom de l'empereur Zénon. (Photo : Bertolami Fine Arts)
20. Quart de silique (monnaie d'argent) sous Athalaric. (Photo : Artemide Aste)
21. Pièce en bronze de Théodat. (Photo : The Barber Institute of Fine Arts, University of Birmingham)
22. Demi-silique de Baduila/Totila. (Photo : © The Trustees of the British Museum (1853,0716.324)
23. Demi-silique de Vitigès. (Photo : Classical Numismatic Group)
24. Page du *Codex Argenteus*. (Photo : Uppsala University Library (MS DG 1, fol. 99r)
25. Fragment des *Annales de Ravenne*. (Photo : Domstiftbibliothek, Mersebourg (verso du codex 202)
26. Fragment des *Annales de Ravenne*. (Photo : Domstiftbibliothek, Mersebourg (recto du codex 202)
27. Chapiteau portant le monogramme de Théodoric, piazza del Popolo, Ravenne. (Photo de l'auteur)
28. Pièce en bronze de 10 *nummi*, avec une personnification de Ravenne. (Photo : Roma Numismatics)

29. Tuyau en plomb provenant de l'aqueduc et portant une inscription en l'honneur de Théodoric. (Photo : Museo Archeologico Nazionale, Ravenne. Reproduit avec l'aimable autorisation du Polo Museale, Émilie-Romagne)
30. Vue extérieure de la basilique Saint-Vital, Ravenne. (Photo : Interfoto/Alamy)
31. Détail de la mosaïque de l'abside figurant l'évêque Ecclésius occupé à montrer l'église au Christ, Saint-Vital. (Photo : Classic Image/Alamy)
32. Vue de l'abside et de l'intérieur du dôme, Saint-Vital. (Photo : Kieran Dodds)
33. Bloc d'imposte portant le monogramme de l'évêque Victor, Saint-Vital (Photo : Kieran Dodds)
34. Dessus de sarcophage avec comme inscription l'épitaphe de l'exarque Isaac, Saint-Vital (Photo : Kieran Dodds)
35. Sarcophage réutilisé pour l'enterrement de l'exarque Isaac, Saint-Vital. (Photo : Kieran Dodds)
36. Trône en ivoire de l'archevêque Maximien. (Photo : Musée archiépiscopal, Ravenne)
37. Panneau en mosaïque représentant l'empereur Justinien et son escorte, Saint-Vital. (Photo : Kieran Dodds)
38. Panneau en mosaïque représentant l'impératrice Théodora et son escorte, Saint-Vital. (Photo : Kieran Dodds)
39. Détail de la mosaïque de l'abside de Saint-Vital : le Christ jeune et imberbe. (Photo : Kieran Dodds)
40. Détail de la mosaïque de l'arche en face de l'abside : le Christ à sa maturité, barbu, Saint-Vital. (Photo : Kieran Dodds)
41. *Solidus* d'or, règne de Justinien II, gravé d'un portrait du Christ jeune et imberbe. (Photo : The Barber Institute of Fine Arts, University of Birmingham)

42. *Solidus* d'or, règne de Justinien II, gravé d'un portrait du Christ d'âge mûr, portant la barbe. (Photo : The Barber Institute of Fine Arts, University of Birmingham)
43. Abside de la basilique euphrasienne de Poreč, Croatie. (Photo : John Elk III/Alamy)
44. Panneau en mosaïque de la Visitation, basilique euphrasienne, Poreč. (Photo : Dusan Djordjevic)
45. Chapelle Sainte-Marie-Formose, Pula, Croatie. (Photo de l'auteur)
46. Copie du IX^e^ siècle d'un texte du médecin Simplicius. (Photo : © Veneranda Biblioteca Ambrosiana, Milan)
47. *Solidus* d'or, règne de l'empereur Constant II et de son fils, Constantin. (Photo : Cleveland Museum of Art, don du Dr Norman Zaworski [2012.22])
48. Vestiges de la colonne de Phocas, Forum romain. (Photos : [*à gauche*] André de Montbard ; [*à droite*] Jeff Bondono/www. Jeff- Bondono.com)
49. Extérieur de Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Giorgio Morara/ Alamy)
50. Intérieur de Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Kieran Dodds)
51. Mosaïque de l'abside, Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Kieran Dodds)
52. Portrait de saint Sévère en mosaïque, Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Kieran Dodds)
53. Portrait de l'évêque Ours en mosaïque. (Photo : Kieran Dodds)
54. La mosaïque « *Privilegia* », de Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Kieran Dodds)
55. Sceau en plomb de l'exarque Théodore. (Photo : © Dumbarton Oaks, Byzantine Collection, Washington, DC [BZS.1955.1.1181]
56. Manuscrit des *Vitas Patrum*, copié à Ravenne par un scribe inconnu vers l'an 700. (Photo : Archivio arcivescovile, Ravenne [codex 4, fol. 5v-6r])

57. Détail de la mosaïque de l'abside de Saint-Apollinaire in Classe : la main de Dieu. (Photo : Kieran Dodds)
58. Détail de la mosaïque représentant le Jardin du Paradis, Saint-Apollinaire in Classe.
59. Sarcophage paléochrétien réutilisé par l'archevêque Théodore, Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Cameraphoto Arte Venezia/Bridgeman Images)
60. Sarcophage de l'archevêque Félix, Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Wikimedia Creative Commons/Sailko)
61. Sarcophage de l'archevêque Jean, au-dessous d'une inscription répertoriant ses dons à l'église, Saint-Apollinaire in Classe. (Photo : Kieran Dodds)
62. Intérieur de la chapelle palatine, cathédrale d'Aix, Allemagne. (Photo : Wikimedia Creative Commons/Sailko)

Note : Des photographies prises par Kieran Dodds, les n° 7-9, 32-35 et 37-40 ont été reproduites avec l'aimable autorisation de l'Opera di Religione de l'archidiocèse de Ravenne-Cervia ; les n° 10-15, 50-54, 57-58 et 61 ont reçu celle du ministère de l'Héritage culturel et du Tourisme, Direction régionale des musées d'Émilie-Romagne.

1 et 2. (*À gauche*) *Solidus* d'or de Théodose I[er] (379-395), *Dominus Noster, Pius Felix Augustus* (Notre Seigneur, pieux, heureux, Auguste). Pièce frappée à Constantinople entre 379 et 383. (*À droite*) *Solidus* d'or d'Honorius (379-395), portant la même inscription (DN PF AUG), frappé à Constantinople, 408-420.

3 et 4. (*À gauche*) *Solidus* d'or de Galla Placidia (424-437), portant l'inscription *Domina Nostra, Pia Felix Augusta* (Notre Dame, pieuse, heureuse, Augusta). Pièce frappée à Ravenne entre 426 et 430. (*À droite*) *Solidus* d'or de Constant III, empereur très éphémère (421), portant la même inscription (DN PF AUG), frappé à Ravenne.

5. *Solidus* d'or de Théodose II, frappé à Constantinople (437) à l'occasion du mariage de sa fille Licinia Eudoxia avec Valentinien III, avec sur le côté revers l'empereur qui unit leurs mains, et la mention *Feliciter Nubtiis* (Aux jeunes mariés).

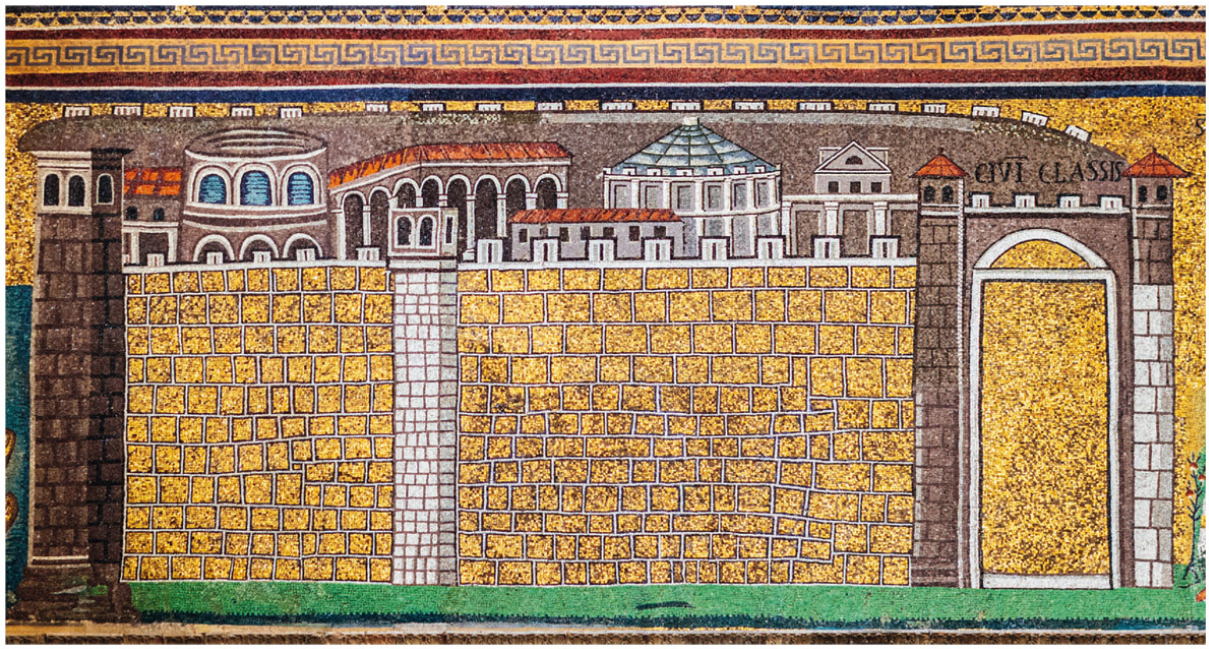
6, 7 et 8. Le mausolée de Galla Placidia à Ravenne (425-450), et la chapelle attachée à l'église Sainte-Croix (Santa Croce), que l'impératrice avait fondée. Ci-dessous : une mosaïque intérieure

représentant saint Laurent (ou peut-être le Christ), portant une longue croix et à la main, un livre ouvert ; à côté le gril avec les braises et le cabinet renfermant les Évangiles. (*À droite*) La coupole du mausolée, avec le ciel étoilé et les structures de soutènement couvertes de bandes de mosaïques symboliques aux couleurs vives, notamment des colombes buvant l'eau d'un bassin.

9 et 10. Coupoles principales des deux baptistères de Ravenne : (*ci-dessus*) celui des Orthodoxes, commandé par l'évêque Néon (env. 450-473), avec un Christ d'âge mûr, portant la barbe ; (*ci-contre*) celui des Ariens, construit par Théodoric (493-526), avec un Christ nettement plus jeune, plus humain.

11. L’imposante église palatine de Théodoric, Saint-Apollinaire-le-Neuf. Vue intérieure du mur méridional, avec des scènes de la Passion, des personnages masculins et des processions de saints, sur trois niveaux de mosaïques (493-526).

12. Mosaïque du palais (PALATIUM), avec en arrière-plan la ville fortifiée de Ravenne, à l'extrémité ouest de Saint-Apollinaire-le-Neuf. À l'origine, Théodoric était représenté sur son trône, sous l'arc du centre. Ce portrait du roi arien hérétique, avec ses courtisans de chaque côté, a été retiré sur ordre de l'archevêque Agnellus dans les années 560, à l'exception de quelques mains restées visibles, et remplacé par un fond doré et des rideaux.



13. La ville fortifiée de Classe (CIVITAS CLASSIS, en face de la mosaïque du palais), où Théodoric et ses fonctionnaires et officiers étaient représentés debout en face des fortifications. Lorsque l'archevêque Agnellus reconvertit l'église à l'usage des catholiques, il les fit retirer et remplacer par des briques dorées.

14. Mosaïque du mur nord de Saint-Apollinaire-le-Neuf représentant la guérison du paralytique, dont le lit est descendu par le toit, comme le rapportent les Évangiles (Marc 2.4, Luc 5.19).

15. Sur le mur sud, mosaïque de la Cène, avec le Christ (barbu, cette fois) et les douze apôtres, allongés sur des divans autour d'une table en demi-cercle, sur laquelle sont servis des poissons et des pains, comme il est dit dans les Évangiles de saint Matthieu 26, saint Marc 14, saint Luc 22 et saint Jean 13.

16. Triple *solidus* d'or de Théodoric (493-526), où il est identifié comme *REX*, « roi », PIUS PRINC(EPS), I(VICTUS) S(EMPER) (Pieux souverain, toujours invincible). Dans sa main gauche, il tient le globe terrestre surmonté d'une symbolique Victoire ailée qui lui offre les lauriers de la victoire. Sa coiffure et sa moustache sont à la manière gothe, et son vêtement, retenu par une fibule rehaussée de pierreries, parfaitement impérial.

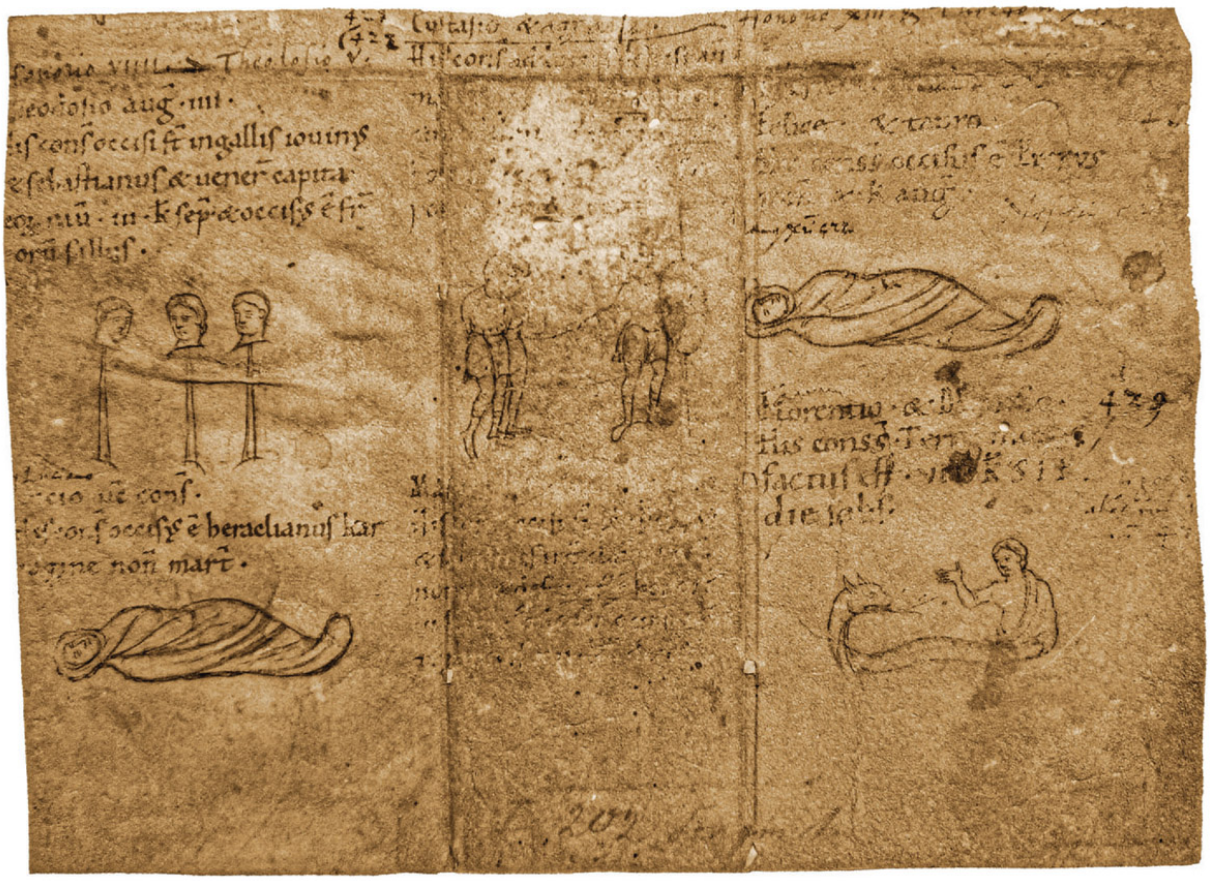
17. Mausolée de Théodoric, juste à l’extérieur de Ravenne, construit avant sa mort en 526.

18 et 19. (*À gauche*) Trémisse d'or (un tiers de sou, *solidus*) de DN Romulus Augustus PF AUG, frappé à Ravenne en 476. (*À droite*) Trémisse d'or frappé sous Odoacre à Ravenne, au nom de l'empereur Zénon, entre 476 et 491 (DN ZENO PERPI(tuus) AUG(ustus).

20 et 21. (*À gauche*) Quart de silique en argent du jeune roi Athalaric (526-534), frappé à Ravenne au nom de l'empereur Justinien. (*À droite*) Pièce en bronze du roi Théodat (535-536) (DN THEODAHATUS REX), également frappée à Ravenne.

22 et 23. (*À gauche*) Demi-silique en argent du roi Baduila/Totila (549-552), frappée à Pavie. (*À droite*) Demi-silique en argent du roi Vitigès (536-540) frappée à Ravenne.

24. Folio 99r d'une bible gothique du VI^e siècle, réalisée à Ravenne, en lettres d'or et d'argent sur parchemin teint en pourpre. Le texte est la reproduction d'une partie de la discussion du Christ avec les Pharisiens (Jean 8, 33-40). Les arcades au bas du texte donnent les passages correspondants dans les Évangiles de saint Luc, saint Marc et saint Matthieu, sous la forme de tables canoniques.



25. Les *Annales de Ravenne*. Demi-page d'un manuscrit avec les entrées correspondant aux années postérieures à 412. On y voit notamment la tête de l'usurpateur Constantin III au bout d'une pique (*en haut à gauche*) et un monstre émergeant de la terre, représentant un séisme (*en bas à droite*). Les morts sont indiqués par des cadavres enveloppés d'un linceul.

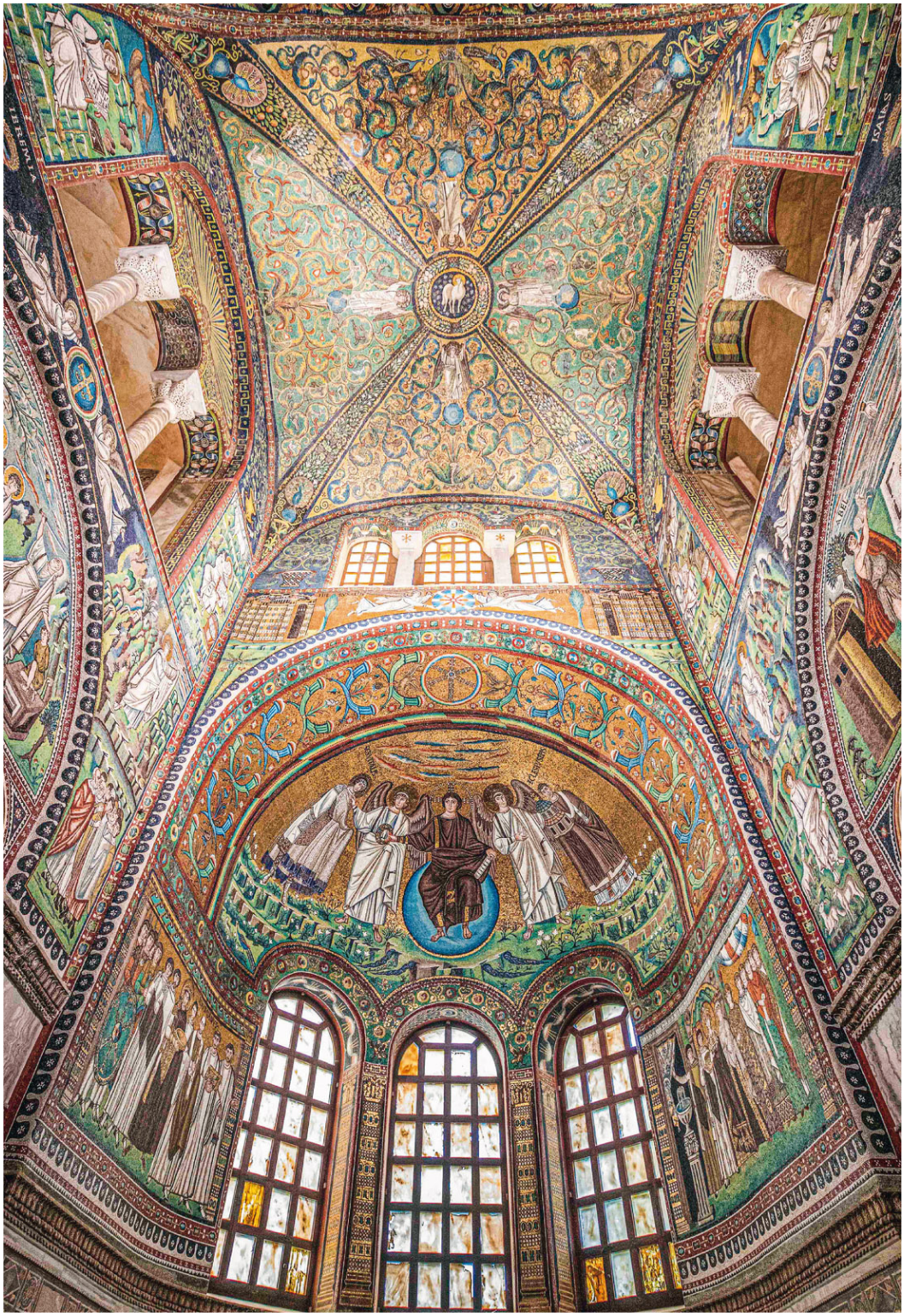
26. Verso du même fragment montrant Théodose II (assis sur un globe) élevant Aèce à la dignité de patrice en 435 (*en haut à gauche*), et les entrées des années 436 et 437 avec un autre séisme (*au centre*), le siège d'Aquilée (*en haut à droite*) et la mort de deux personnes (*en bas à droite*).

27. Chapiteau d’une église gothe démantelée, avec le monogramme de Théodoric au centre, réemployé pour la construction de la loggia vénitienne de la piazza del Popolo à Ravenne.

28. Un centime de Ravenne, monnaie en bronze de 10 *nummi*, datant du VI^e^ siècle et frappée à Ravenne, avec (*à gauche*) une femme tourelée représentant la ville et le nom de FELIX RAVENNA, et (*à droite*) le monogramme R(avenna) F(elix) entouré d'une couronne.

29. Tuyau en plomb estampillé de l'inscription « Notre Seigneur Théodoric [l']a restauré pour la ville » ; contribution de Théodoric à la réparation de l'aqueduc et des conduits d'eau (493-526).

30 et 31. Saint-Vital, Ravenne (526-540). (*Ci-dessus*) L'extérieur vu de l'ouest, avec sa forme hexagonale et (*ci-dessous*) la mosaïque absidiale, détail figurant l'évêque Ecclésius présentant au Christ la maquette de la basilique.



32. (*Ci-contre*) L'abside de Saint-Vital, avec le Christ assis sur un globe et deux anges à ses côtés. Les deux célèbres panneaux impériaux (37 et 38) se trouvent juste au-dessous, de part et d'autre. Le

médaillon central de la coupole montre l'agneau de Dieu soutenu par quatre anges, et des guirlandes de fleurs avec des animaux et des oiseaux.

33. Bloc d'imposte portant le monogramme de l'évêque Victor (537-544) au-dessus d'un chapiteau importé de Constantinople, à Saint-Vital au niveau du sol.

34. Couvercle d’un sarcophage portant l’épitaphe en grec de l’exarque Isaac, commandé par sa veuve Suzanne en 643.

35. Sarcophage paléochrétien avec les Rois mages apportant leurs présents à la Vierge et à l'Enfant Jésus, réemployé pour la sépulture de l'exarque Isaac à Saint-Vital.

36. Trône en ivoire de l'archevêque Maximien à Ravenne, VI^e^ siècle, entièrement fabriqué à partir de défenses d'éléphant, avec son monogramme au centre et deux paons de chaque côté. Au-dessous sont

représentés saint Jean Baptiste et les quatre évangélistes avec leur livre. Sur les côtés figurent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

37. Mosaïque du panneau impérial sur le mur nord du chœur de Saint-Vital, représentant l'empereur Justinien et l'archevêque Maximien (son nom figure sur le panneau) avec des prêtres et des soldats. L'empereur, vêtu de la tenue d'apparat complète, présente son offrande.

38. Sur le panneau du mur sud, face à Justinien, est représentée l'impératrice Théodora offrant un calice, suivie des femmes de sa cour et d'eunuques. Sur le lé inférieur de sa pourpre figurent les Rois mages apportant leurs présents à la Vierge et à l'Enfant.

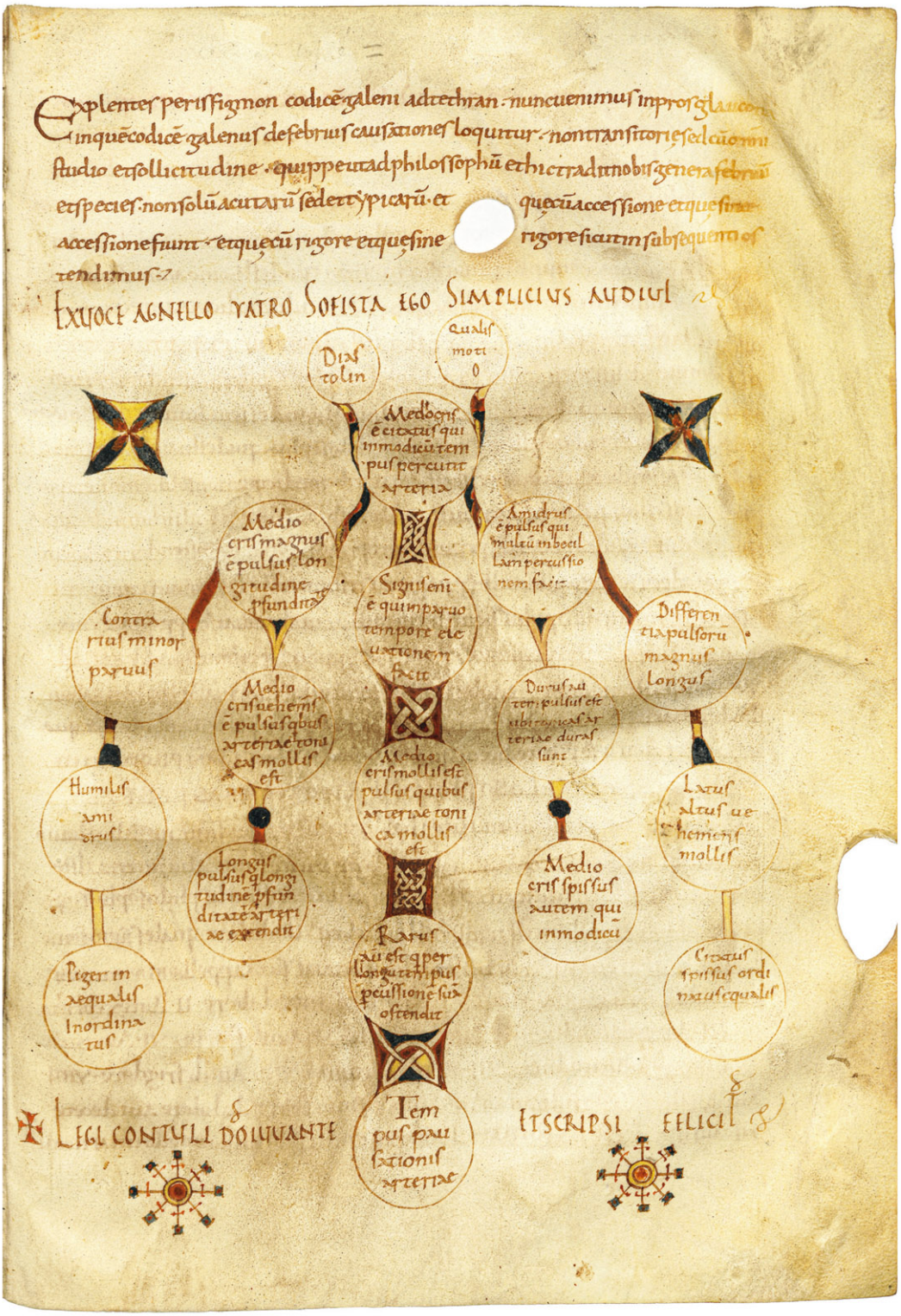
39 et 40. Les différentes représentations du Christ : (*ci-dessus*) détail de Jésus-Christ, jeune et imberbe, trônant sur un globe dans l'abside de Saint-Vital ; formant contraste avec (*ci-dessous*) le Christ d'âge mûr, barbu, l'Évangile à la main, sur l'arc triomphal devant l'abside.

41. (*À gauche) Solidus* en or de Justinien II (second règne 705-711) montrant un Christ aux cheveux bouclés, IHS CRISTOS REX REGNANTIUM (roi des rois) bénissant l'Évangile qu'il tient à la main. (*À droite)* Côté revers, un buste de l'empereur (identifié comme le serviteur du Christ, *Servus Christi*), avec une croix potencée sur une base à trois degrés et un orbe crucigère portant l'inscription PAX (paix).

42. (*À gauche) Solidus* en or de la même période montrant la bénédiction d'un Christ d'âge mûr, barbu. (*À droite)* Côté revers, Justinien II, debout, tient dans la main une croix potencée sur une base à trois degrés.

43. et 44. (*Ci-contre*) La basilique euphrasienne de Parentium/Parenzo/Poreč, de l'autre côté de l'Adriatique, avec sa décoration comparable de mosaïques du milieu du VI^e^ siècle. (*À droite*) Panneau en mosaïque représentant la scène de la Visitation, où la Vierge Marie vient saluer Élisabeth, la mère de saint Jean Baptiste. La grossesse des deux femmes est manifeste, caractéristique très inhabituelle.

45. La petite chapelle de Sainte-Marie-Formose, à Pola (Pula), vue de ce qui aurait été l'entrée ouest d'une grande basilique commandée par l'archevêque Maximien pour sa ville natale. Aujourd'hui isolée, comme le mausolée de Galla Placidia, cette chapelle adjacente à l'abside est tout ce qu'il reste d'un monument important du milieu du VI^e^ siècle.



46. Copie du IX^e^ siècle, aujourd'hui à Milan, du texte de Simplicius qui « écouta et transcrivit » les cours du docteur Agnellus YATRO SOPHISTA, à Ravenne, au VII^e^ siècle. Ce commentaire des textes de Galien fut au cœur de l'enseignement de la médecine dans l'Occident médiéval.

47. (*À gauche*) *Solidus* d'or à l'effigie de l'empereur Constant II (641-668) et de son fils aîné Constantin, frappé à Constantinople entre 659 et 661. (*À droite*) Sur le revers figurent ses plus jeunes fils, Héraclius et Tibère, de chaque côté d'une croix potencée sur base à degrés, avec l'inscription VICTORIA AUGV (*victoria augustorum*, victoire des empereurs). À son avènement, Constantin IV (668-685) ordonna la mutilation et l'exil de ses deux frères.

48. Vestiges de la colonne commémorative de Phocas, érigée sur le Forum romain en 608 par l'exarque Smaragde pour marquer l'autorité de l'empereur depuis Constantinople. À la mort de Phocas en 610, son nom fut enlevé au burin – cette partie-là occupait le trou en forme de diamant que l'on voit sur le détail (ci-dessus) de la base de la colonne, après le mot « Domino ».

49. Saint-Apollinaire in Classe, basilique consacrée par l’archevêque Maximien en 549.

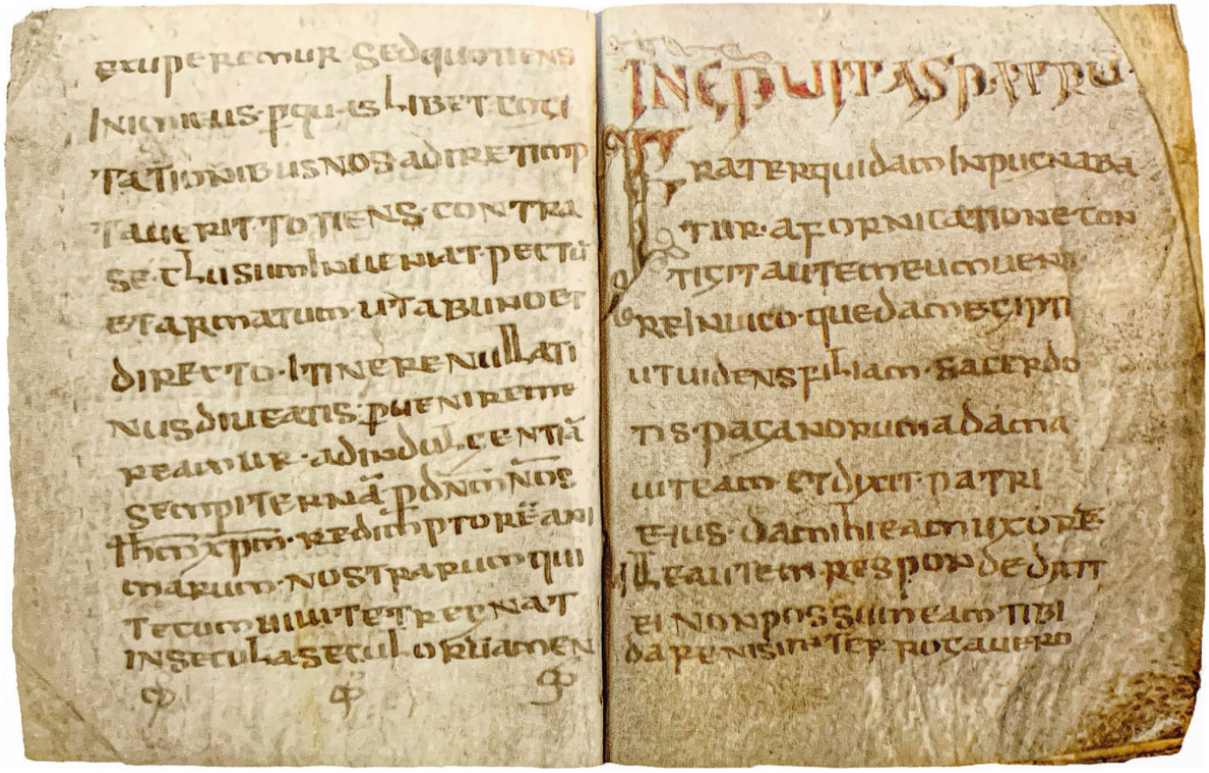
50. Vue de l'intérieur de Saint-Apollinaire in Classe avec ses colonnes et chapiteaux en marbre de Proconnèse homogènes, venus de Constantinople. La décoration murale d'origine, marbre et mosaïques, a été remplacée par une fresque représentant les évêques de Ravenne en médaillon.

51. La mosaïque absidiale, Saint-Apollinaire in Classe avec, au milieu, le saint patron vêtu de la tenue épiscopale, et les douze agneaux représentant les Apôtres, sous une croix dorée et gemmée.

52 et 53. Deux panneaux en mosaïque entre les fenêtres de l'abside. (*À gauche*) Saint Sévère, l'évêque ravennate du IV^e^ siècle, un évangile à la main. (*À droite*) L'évêque Ursicin (533-536) qui entreprit la construction de la basilique avec l'aide financière du banquier Julianus (*argentarius*), sous le règne d'Amalasonte (526-535).

54. Mosaïque de Saint-Apollinaire in Classe ; panneau commandé par l'archevêque Réparat (671-677) pour célébrer l'autocéphalie de l'Église de Ravenne, accordée par Constant II en 666. Bien que la mosaïque ait été fortement restaurée, il est clair qu'elle est inspirée du panneau impérial de Saint-Vital datant d'une époque antérieure et représentant Justinien et Maximien (voir doc. 37).

55. Sceau en plomb de l'exarque Théodore (678-687), datant du VII^e siècle, garantie de l'authenticité des ordres donnés : (*à gauche*) sur l'avers, l'inscription « Mère de Dieu, aide ton serviteur » et (*à droite*) sur le revers, une autre « Theodoros, patrikios et exarchos ». Attachés au document par une ficelle de chanvre, ces sceaux en plomb sont désormais les seuls témoins de ces archives.

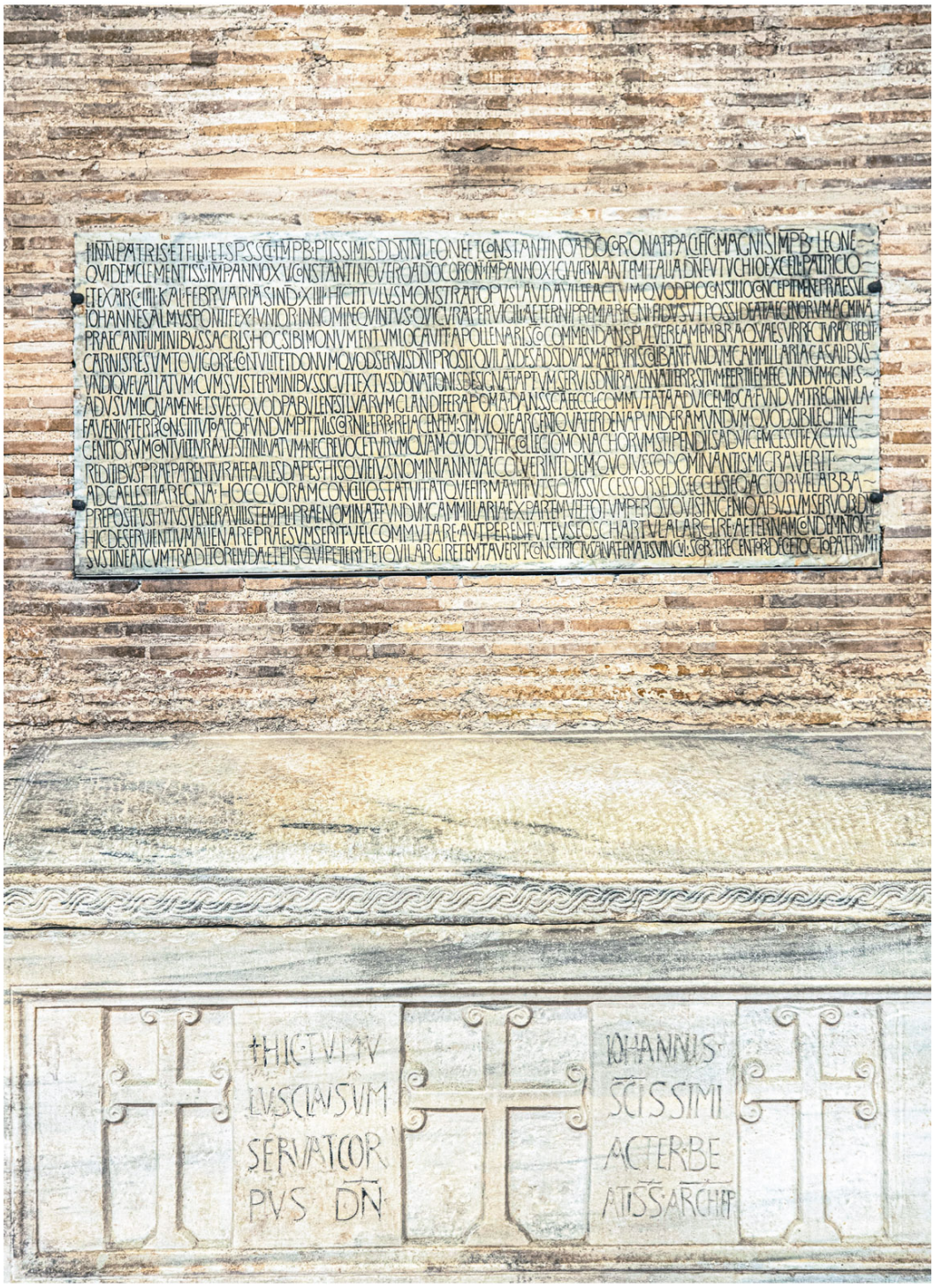


56. Manuscrit des *Vitas Patrum*, les *Vies des Pères*, copié à Ravenne, sur parchemin, par un scribe inconnu, vers l'an 700. Joint à un recueil de sermons, il démontre l'activité des ecclésiastiques probablement attachés au scriptorium de l'épiscopat.

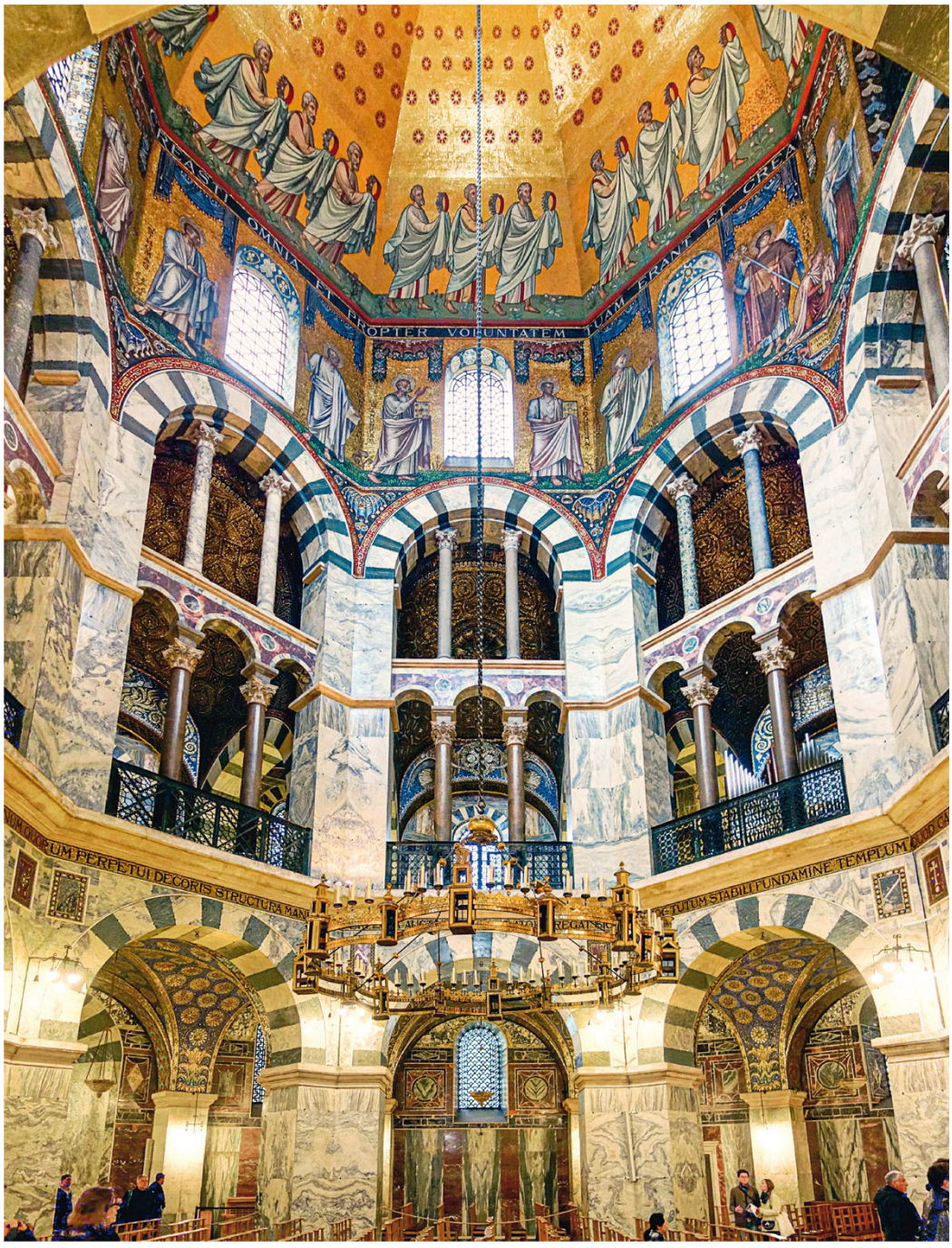
57. et 58. (*À gauche*) La main de Dieu au centre de la mosaïque absidiale de Saint-Apollinaire in Classe, juste au-dessus de la croix dorée avec le visage du Christ au centre et au-dessous, saint Apollinaire officiant à l'autel. (*À droite*) Dans l'abside, derrière le saint, le jardin des Délices. Dans tous les édifices de Ravenne, la flore et la faune créent une scène idyllique avec oiseaux, animaux et plantes.

† HIC REQVIESCIT IN PACE THEODORVS VB. ARCHIEPISCOPVS †

59 et 60. (*Ci-dessus*) Sarcophage paléochrétien réemployé par l'archevêque Théodore (677-691/692) pour sa sépulture à Saint-Apollinaire in Classe. L'inscription funéraire est gravée juste au-dessous des trois couronnes sur toute la longueur du couvercle. (*Ci-dessous*) Sarcophage de l'archevêque Félix (708-725), début du VIII^e^ siècle, qui reflète la qualité très inférieure des sculptures sur les tombes récentes ; également à Saint-Apollinaire in Classe.



61. (*Ci-contre*) Sarcophage de l'archevêque Jean (725-744) à Saint-Apollinaire in Classe, autre tombe très simple avec une inscription sculptée pauvrement au-dessous d'une autre bien plus longue et plus élégamment réalisée, répertoriant les donations de l'évêque à l'église de Ravenne.



62. La chapelle palatine de Charlemagne à Aix (794-813). Le roi des Francs a adopté le plan octogonal avec dôme, vu à Saint-Vital. Quelques-unes des colonnes et le revêtement en marbre ont très certainement été empruntés à Ravenne.

TABLE DES MATIÈRES

Note sur la translittération

Cartes

Ravenne : Les puissances rivales

Introduction

Chapitre 1 - L'émergence de Ravenne, capitale de l'empire d'Occident

Les réformes de Dioclétien

Les innovations de Constantin Ier

La théologie d'Arius

L'œuvre de Théodose le Grand (379-395)

L'empereur Honorius, enfant roi

Ravenne, capitale impériale

Partie I - 390-450 Galla Placidia

Chapitre 2 - Galla Placidia, princesse théodosienne

Percée barbare

Le sac de Rome

La vie avec les Goths

Chapitre 3 - Honorius (395-423) et le développement de Ravenne

Agnellus, premier historien de Ravenne

Les registres de papyrus

Le conseil de la ville

Ours de Ravenne

Le gouvernement d'Honorius

Chapitre 4 - Galla Placidia en la cour d'Occident (416-423)

Galla Placidia à Constantinople

Galla Placidia et Valentinien III, l'empereur enfant

Le gouvernement de Galla Placidia

Les précédents de Galla Placidia

L'accession au trône de Valentinien III

Chapitre 5 - Galla Placidia, bâtisseuse et impératrice régente

Saint Jean l'Évangéliste

L'expansion de Ravenne

Valentinien III, empereur (438-455)

L'« impératrice » Honoria

La visite de l'évêque Germain

La nature du Christ

Le concile de Chalcédoine

Partie II - 450-493 Montée en puissance des évêques

Chapitre 6 - Valentinien III et l'évêque Néon

Le sac de Rome par les Vandales

Ravenne et la Sicile

Le mécénat de l'évêque Néon

Les icônes du Christ

Les chrétiens ariens

Chapitre 7 - Sidoine Apollinaire à Ravenne

Le conseil de la ville, la curie

Chapitre 8 - Romulus Augustule et le roi Odoacre

Les chefs barbares au pouvoir

Romulus, le dernier empereur romain (475-476)

La révolte d'Odoacre

Le gouvernement d'Odoacre

Odoacre et l'Église catholique

Partie III - 493-540 Théodoric le Goth, roi arien de Ravenne

Chapitre 9 - Théodoric l'Ostrogoth

Théodoric à Constantinople

Théodoric, chef de clan

La migration des Goths vers l'ouest

Théodoric à Ravenne

Les symboles de l'Empire : les insignes impériaux

Chapitre 10 - Le royaume de Théodoric

La cour de Théodoric à Ravenne

L'administration de Théodoric

Les constructions de Théodoric

Le pouvoir des images : la statuaire royale

La culture de cour chez les Goths

Bibles gothiques

Du pain et des jeux

La vie à Ravenne au début du VI^{e} siècle

Chapitre 11 - La diplomatie de Théodoric

Théodoric et Constantinople

Théodoric et les juifs

Chapitre 12 - Théodoric le législateur

Théodoric et Rome

La visite à Rome

Le code juridique de Théodoric

Le schisme acacien

Le culte arien de Constantinople

La Consolation de Philosophie

Chapitre 13 - Amalasonte et l'héritage de Théodoric

L'histoire des Goths

La régence d'Amalasonte

Divisions entre catholiques

Ravenne contrôle l'Istrie

Partie IV - 540-570 Justinien I^{er} et les campagnes en Afrique du Nord et en Italie

Chapitre 14 - Bélisaire et la prise de Ravenne

Les guerres en Occident

Vivre à Ravenne dans les années 530

Le bref règne de Vitigès

Chapitre 15 - Saint-Vital, l'illustration parfaite de la chrétienté primitive

Les débuts de Saint-Vital

Les panneaux impériaux

L'archevêque Maximien

La basilique euphrasienne de Parenzo

Un modèle-type de majesté

Chapitre 16 - Narsès et la Pragmatique Sanction

Victoire définitive sur les Goths

La Pragmatique Sanction

La vie à Ravenne au milieu du VI^{e} siècle

Narsès et l'administration militaire de l'Italie

Chapitre 17 - L'archevêque Maximien, rempart de l'Occident

L'archevêque Maximien

Chapitre 18 - L'archevêque Agnellus et la saisie des églises ariennes

Saint-Apollinaire-le-Neuf

Sainte-Anastasie

Agnellus, le mécène

Ravenne, centre d'apprentissage

Partie V - 568-643 Le roi Alboïn et la conquête lombarde

Chapitre 19 - Alboïn attaque

Longin, préfet du prétoire d'Italie

Les Lombards menacent Rome

Les Trois Chapitres

Jean le Romain

Vivre à Ravenne dans les années 570

Chapitre 20 - L'exarchat de Ravenne

Les numeri et autres forces armées

Le grec et le latin

L'échec de l'alliance avec les Francs

Chapitre 21 - Grégoire le Grand et le contrôle de Ravenne

Chapitre 22 - Isaac, l'exarque arménien

L'inscription de Smaragde

Les exarques du début du VII^{e} siècle

L'énergie et la volonté du Christ

Résurgence de la puissance lombarde

La révolte de 642

Chapitre 23 - Agnellus, le médecin

Partie VI - 610-700 L'expansion de l'islam

Chapitre 24 - Les conquêtes arabes

Le règne de Constant II

Rome, défenseur en titre de l'orthodoxie

Le pape Martin

Les divisions s'accentuent

Chapitre 25 - Constant II en Sicile

L'empereur quitte Constantinople

La célébration de l'autocéphalie

Premier siège de Constantinople par les Arabes

L'archevêque Théodore

L'exarque Théodore

Chapitre 26 - Le VI^{e} concile œcuménique

Ravenne et le VI^{e} concile

Justinien II

Élections pontificales controversées

Vivre à Ravenne à la fin du VII^{e} siècle

Chapitre 27 - Le Cosmographe anonyme de Ravenne

Géographes goths

Partie VII - 685-725 Les deux règnes de Justinien

Chapitre 28 - Le concile in Trullo

La réaction en Italie

La mutilation et l'exil de Justinien II

Le sort de Carthage

Le second règne de Justinien II

Les nouvelles défenses de Ravenne

Les canons du concile in Trullo

Chapitre 29 - Damien, l'archevêque héroïque

Reprise des hostilités chez les Lombards

L'Agneau de Dieu

Les périples à Constantinople de l'abbé Jean

Chapitre 30 - La vie tumultueuse de l'archevêque Félix

L'archevêque Félix à Constantinople

Turbulences à Constantinople

La vie à Ravenne au début du VIII^{e} siècle

La mort de Félix

Partie VIII - 700-769 Ravenne retourne à la marge

Chapitre 31 - Léon III et la défaite arabe

Le siège de Constantinople

La révolte sicilienne

L'assassinat de l'exarque Paul

L'archevêque Jean V

Chapitre 32 - Les débuts de l'iconoclasme

Le rôle des images

La réaction des Romains

Les leçons de l'ennemi

Chapitre 33 - Le pape Zacharie et la conquête de Ravenne par les Lombards

La fuite et l'exil d'Eutychès

Zacharie, pape et diplomate

La prise de Ravenne

Chapitre 34 - L'archevêque Serge prend les commandes

Le pape Étienne II en appelle aux Francs

Les campagnes de Pépin en Italie

Le procès de l'archevêque Serge

La vie à Ravenne au milieu du VIII^{e} siècle

L'héritage de Ravenne

Partie IX - 756-813 Charlemagne et Ravenne

Chapitre 35 - Le long règne du roi Didier

Le concile de Rome (769)

La première campagne de Charles en Italie

L'indépendance de l'archevêque Léon

La Donation de Constantin

Chapitre 36 - Charlemagne en Italie, 774-787

La première visite de Charlemagne à Rome

L'alliance matrimoniale avec Byzance

La fin de l'iconoclasme officiel

Batailles pour l'Italie méridionale

Charlemagne à Ravenne, 787

Saint-Vital et Aix-la-Chapelle

La mort du pape Hadrien

Chapitre 37 - Où Charlemagne réclame les pierres de Ravenne

Le roi et l'impératrice

L'agression du pape Léon III

La statue de Théodoric

L'archevêque Martin

Les présents de Charlemagne à Ravenne

Conclusion - Le fabuleux héritage de Ravenne

Abréviations

Notes

Index

Remerciements

Liste des illustrations

Cahier photos

*1. La métropole et la lisière de l’Empire. (NdT)

*1. Musée national de Ravenne installé dans l'ancien monastère bénédictin près de Saint-Vital. (NdT)

*1. Genèse II, 10-14. (NdT)

*2. Voir Psaume 131, Nouveau Testament : « J'ai préparé un flambeau pour mon Christ ». (NdT)

*1. Aujourd'hui Rovinj en Croatie. (NdT)

*2. Membres du clergé régulier ou séculier qui vivaient en ermites ou en communauté dans les déserts d'Égypte, de Palestine et de Syrie aux IIIe et IVe siècles. (NdT)

*3. Aujourd'hui basilique Saint-François, où se trouve le tombeau de Dante. (NdT)

*1. Conseillers d’État. (NdT)

*1. Les marais pontins. (NdT)

*1. Ornement sacerdotal constitué d'une bande de laine blanche, qui se porte autour du cou, accordé par le pape aux archevêques et aux patriarches. (NdT)

*1. Todi. (NdT)

*1. Les remèdes faciles à trouver. (NdT)

*1. Henri Pirenne, historien médiéviste belge (1862-1935). (NdT)

*2. L’actuelle basilique Saint-Pierre au Vatican. (NdT)

*1. Genèse, I, 14-17. (NdT)

*2. *Terrarum Orbis*. (NdT)

*1. Premier magistrat de la ville. (NdT)

*1. Atelier des moines copistes. (NdT)